

~~9f - 11 - 17.3~~ ~~60 - 3 - 22~~  
78.9

LA  
RELIGION  
CHRÉTIENNE  
PROUVÉE  
PAR LES FAITS.

Par M. l'Abbé HOUTTEVILLE,  
*de l'Académie Française.*

NOUVELLE ÉDITION,  
TOME PREMIER.



A PARIS,

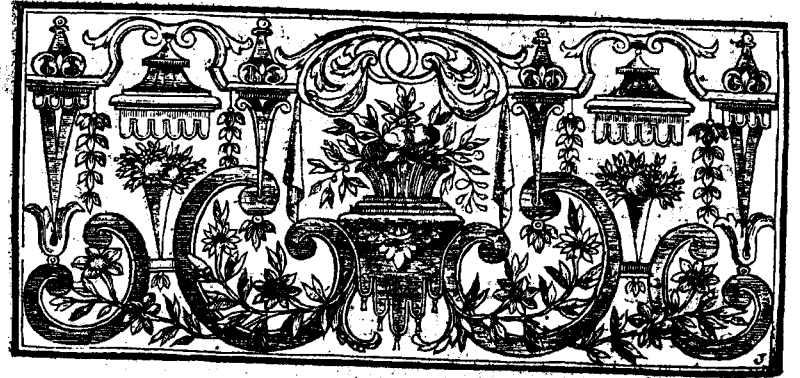
Chez LE MERCIER & BOUDET, rue S. Jacques,  
au Livre d'Or.

---

---

M. DCC. XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



## PRÉFACE.

**Q**UICONQUE entreprend aujourd'hui d'écrire en faveur du Christianisme, se trouve exposé d'abord à une étrange question. On lui demande à quel propos il vient renouveler des querelles, engager des disputes, remuer des controverses qu'il seroit prudent de ne réveiller jamais. Et où pensez-vous qu'on lui tient ce langage? C'est dans le cœur même du Christianisme.

Il s'y est comme établi deux sortes de faux sages, également déçifis, & peut-être également blâmables. Les uns vous

*Tome. I,*

droient assujettir la Religion aux règles de leur politique, & tenir la foi captive, sous le spécieux prétexte de la rendre plus vénérable. A les en croire : notre doctrine se soutient assez d'elle-même, & sa propre majesté est son unique défense. Essayer d'en applanir les difficultés, c'est en faire naître. Tenter d'introduire le jour dans ses mystérieuses ténèbres, & de lever une partie du voile où elle s'enveloppe, c'est la profaner. Entreprendre de montrer combien elle est raisonnable, c'est la traiter comme un système humain, c'est vouloir former non des Fidèles, mais des Philosophes ; le silence est le seul hommage qui lui convienne ; & pourvu que les peuples la respectent, il importe peu qu'ils la connoissent.

Les autres, dans je ne sçai quelle crainte que la foi ne soit en péril si l'on ose l'approfondir, condamnent indistinctement tout Ecrit qui la met comme aux mains avec l'Incrédule. Ecoutez-les : par ces téméraires combats, on trouble, on scandalize les foibles ; on accoutume, on instruit les

forts à se familiariser avec le doute, & bien-tôt avec le problème ; on semble faire aux impies le dangereux honneur de les supposer redoutables ; & loin que ces attaques imprudentes conduisent à les soumettre, elles n'attirent presque jamais d'eux que de nouveaux outrages à la vérité.

Ainsi parlent, ainsi raisonnent ces politiques superficiels dont le monde est plein, & ces zélez sans science, toujours disposés à prendre l'alarme, toujours prêts à la répandre.

Porterons-nous donc la complaisance & la docilité, jusqu'à déferer à leurs vains prétextes ? S'il le faut, laissons donc aussi les destinées de la foi rouler à l'aventure ; tenons ses intérêts pour indifférents ; n'ayons pour nos frères qui s'égareront, ni charité, ni entrailles ; & parceque la main souveraine est seule assez puissante pour soutenir toujours son ouvrage, gardons-nous bien de lui prêter le foible appui de la nôtre. Que la Religion s'obscurcisse, ou même qu'elle s'éteigne dans presque tous les cœurs ; que

le Pyrrhonisme en prenne la place ; que l'Incrédule ose tout, & avec impunité ; qu'il parle, qu'il écrive, qu'il *paganise* jusques dans le sanctuaire, si je puis m'exprimer de la sorte ; qu'il entraîne une partie du troupeau, qu'il insulte à la fidélité constante de l'autre ; qu'il triomphe de nos pertes, & qu'enfin il achève sa séduction : qu'importe ? C'est à nous de le voir, d'en gémir tout au plus, & de nous taire, puisque la vérité n'attend & n'exige de nous d'autre hommage que le silence.

Mais à Dieu ne plaise qu'elle soit réduite jamais à cette impuissante ressource, ou qu'en aucun temps elle cesse de faire entendre sa voix, & de trouver des défenseurs. Où en seroit-elle si dans l'origine, les réserves politiques, & les scrupuleuses terreurs dont on voudroit aujourd'hui nous faire des loix, eussent prévalu ; si l'Idolâtre, si le Juif, si le Noyateur n'avoient trouvé ni contradiction, ni résistance ; si nos premiers apologistes, contents de croire, avoient négligé d'instruire & de reprendre, s'ils

avoient évité d'éclaircir, de justifier leur foi, & si leur zèle eût manqué d'héritiers dans ces jours malheureux où l'erreur tentoit de s'élever sur les ruines de l'Eglise ?

A présent que l'Evangile n'a pas d'ennemis moins nombreux, moins aigris, moins artificieux, moins superbes qu'autrefois, s'engager à le défendre n'est donc pas un soin superflu, moins encore un projet condamnable. Ce n'est point renouveler avec danger des querelles assoupies, c'est travailler à terminer, s'il se peut, celles que l'impiété ne cesse de nous faire. Ce n'est point exposer la religion, c'est la produire avec tous ses appuis. Ce n'est pas supposer que l'Incrédule employe contre nous des armes formidables, c'est en mettre toute la foiblesse à découvert. Ce n'est pas enfin troubler la paix des simples, ni leur préparer des pièges, c'est éclairer, consoler, fortifier leur foi ; car elle n'est que trop foible pour l'ordinaire, quand elle n'est pas instruite, & l'ignorance de fess

motifs conduit presque sûrement à la perdre tout à fait. Il n'est pas nécessaire dès là qu'un Chrétien se justifie, lorsqu'il se présente pour soutenir la cause de l'Evangile. Il est permis à chacun, il lui est ordonné même de défendre sa religion lors qu'on l'attaque ; & la foi de tout Chrétien n'est-elle pas attaquée quand celle du Christianisme l'est ?

Il est vrai qu'elle n'est pas, comme dans sa naissance, ouvertement combattuë. L'empire de la multitude, l'autorité des loix, & le respect des puissances mettent un frein à l'audace de l'impiété. Il faut que ce qu'elle n'ose publier, elle se borne à le répandre en l'insinuant. Mais ses trames pour être cachées, n'en sont que plus dangereuses, & peut-être que plus sûres du succès. Du moins ce demi secret nous laisse-t'il dans une sorte d'insensibilité sur les pertes de l'Evangile : disposition bien contraire à celle qu'il recommande pour le salut de ceux qui ne croient pas encore, ou qui courent le risque affreux d'être bien-tôt séduits, & de ne plus croire.

Autrefois, & dans ces jours où les Nations réunies conspiroient notre entière défaite, même dans ceux où l'Hérésie faisoit effort pour altérer l'ancien dépôt, chaque Fidèle croyoit voir son propre péril dans celui de l'Eglise, & s'empressoit à la secourir. Maintenant qu'elle porte de nombreux & de puissans royaumes dans son sein ; maintenant que sa prodigieuse étendue démontre & garantit la vérité des promesses ; maintenant qu'elle n'a plus rien à craindre des ennemis du dehors, & que le repos qu'elle fait goûter à ses enfans paroît inaltérable, l'ancienne & religieuse tendresse pour elle ne s'est pas refroidie seulement, elle se trouve presque éteinte. Parceque l'on vit sous les mêmes Princes, sous les mêmes loix, dans la même communion extérieure, cette union, quoique politique seulement, a produit peu à peu l'indifférence pour le fond de la doctrine. Chacun s'est accoutumé à ne tenir aux autres hommes que par les nœuds de l'intérêt, ou du plaisir, à ne les apprécier que par

leurs talens, sans égard à leur croyance, à n'exiger d'eux qu'une probité mondaine, des vertus philosophiques, & des mœurs sociables. L'opposition des sentimens en matière de religion a cessé de surprendre, & d'allarmer. On n'a pas adopté formellement dans la spéculation le monstrueux système de *la Tolérance*, mais sans y penser, & je ne sçai par quels degrés insensibles, on est arrivé enfin à n'en plus avoir d'horreur, & à le suivre dans la pratique. On laisse chacun arbitre de ses opinions particulières, & libre de se composer à son gré sa propre religion. Comme si nous ne devions nous appartenir mutuellement que durant les courtes bornes de la vie présente, on s'endort sur les suites malheureuses de l'infidélité de ses proches mêmes; & tandis que sur tout le reste on craint jusqu'à l'ombre du péril pour ceux qu'on aime, on n'a sur l'erreur qui va les perdre, qu'un cœur indifférent, & des yeux distraits, Le dirai-je? Même parmi ceux qui plus intimement persuadés, sembleroient devoir être plus touchés

touchez de l'égarment d'autrui, la plupart, soigneux seulement de garder en eux la simplicité de la foi, pensent avoir assez fait pour elle, quand ils ont donné quelques plaintes secrètes & vagues au malheur de l'Incrédule. Avoüons-le à notre honte, telle est aujourd'hui la face du Christianisme. On s'y permet, pour l'impiété même, des complaisances que nos peres se feroient défenduës pour les plus foibles écarts dans la doctrine.

Ce n'est pas qu'en m'élevant contre cet excès d'indulgence pour les Incrédules, je veuille troubler la paix extérieure dont ils jouissent parmi nous. Loin de songer à inspirer contre eux rien de violent, je voudrois que pour les ramener, on joignît aux moyens de persuasion tout ce que la charité, tout ce que la douceur, tout ce que les égards ont de plus puissant & de plus tendre. Je desirerois qu'on se souvint toujours qu'ils sont hommes, & que plus ils sont foibles, plus ils ont de droit à notre condescendance. Je voudrois qu'on n'oubliât jamais que la hauteur, le mépris,

l'indignation les rigueurs, & l'âpreté, ne servent qu'à révolter l'esprit & à le blesser, à étouffer la confiance, & à fermer le cœur; qu'il n'y a de soumission, ni par conséquent de religion véritable, que celle qui est volontaire; que nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté, & que l'homme croiroit d'autant moins, qu'il supporteroit plus impatiemment la contrainte qui le réduiroit à feindre de croire.

Mais tandis que je condamne ce zèle amer qui seroit tenté de dire, comme autrefois ces Disciples véhémens: *voulez-vous que nous disions au feu de descendre des Cieux pour consumer ces rebelles?* peut-on ne pas gémir de l'excès opposé? Peut-on voir, sans douleur, que cette paix humaine qu'il est utile de conserver avec ceux-mêmes qui sont avec nous sans être des nôtres, ait fait naître une si prodigieuse indifférence pour leur état? C'est donc que l'on s'accoutume à tout, même à ce qu'il y a de plus déplorable, lorsque nos sens n'en sont point frappés & qu'il n'est

aperçu que des yeux éclairez par la foi. L'impiété, quelque progrès qu'il lui soit donné de faire, ne prévaudra jamais contre l'Evangile; il n'y a point à craindre qu'elle trouble la tranquillité de l'Etat, ni la nôtre. C'en est assez; on se borne à ces réflexions générales, on s'en tient à ces motifs de sécurité; plus de zèle entraîneroit trop de soins; & l'on voit, sans se le reprocher, périr ceux qu'on auroit sauvés peut-être en leur prêtant une main secourable. Dieu m'a donné toujours assez de lumières, assez de sensibilité aux intérêts de sa Religion, pour être touché d'une indifférence si peu chrétienne, & c'est ce qui me fit entreprendre, il y a quelques années, l'Ouvrage qui suit.

Je ne parlerai point de la manière dont le Public le reçut, lorsque je le donnai pour la première fois. Tout ce que nous racontons, le vrai même, dès qu'il est à notre avantage, est suspect avec justice d'un peu de vaine complaisance. Mais il n'y en aura point à dire qu'à peine le Livre fut répandu, qu'il trouva des Cri-

tiques ; car il y en a toujours d'attentifs , & qui n'attendent que l'occasion de quelque succès pour s'y opposer. Cependant , si l'on veut bien me faire la grace de m'en croire , loin d'en être blessé , je me tins heureux de pouvoir être instruit par des hommes sans doute plus habiles que moi. Dès qu'ils daignoient prendre à mon égard la qualité de censeurs , je me félicitai de recevoir un secours de la part de ceux qui ne m'en devoient aucun. Je me fis donc une loi de lire , d'écouter tout avec docilité , & même de recevoir , sans aucune peine de cœur , les avis déguisez quelquefois sous la forme des reproches les plus amers ; la vérité est si précieuse qu'il la faut accueillir , lors même qu'elle ne flatte pas : & je crois être dans cette disposition pour elle. Ainsi j'exposerai naïvement les fautes de quelque importance dont on m'a repris , & l'usage que j'ai fait de ces diverses critiques dans la nouvelle Edition que je présente.

I. Quelques-uns se sont récriés sur ce

que j'avois dit , au cinquième Chapitre de mon premier Livre , pour réfuter l'opinion de Spinoza contre la possibilité de tout miracle en général. Ils ont prétendu que par ma réponse je donnois atteinte à la notion correcte du prodige , & que je fournissois des armes à l'impie que j'entreprenois de réduire.

Si mes vuës m'avoient égaré sur un point si capital , je ne voudrois ni me défendre , ni me soustraire au désaveu ; je ne voudrois que m'humilier. Coupable aux yeux de la Vérité , je consentirois de le paroître aux yeux des hommes , & plutôt que de soutenir ma faute opiniâtrément , ce qui seroit la renouveler & l'augmenter , je ne rougirois pas d'une rétraction qui l'effaceroit : car je sçai qu'il reste encore une ressource , même glorieuse , à qui s'est trompé ; le courage d'en convenir. Mais j'ai lieu de soupçonner qu'on ne m'a pas assez compris , & je n'en accuse que moi. Il aura pû se faire que je n'aurai qu'imparfaitement rendu les circonstances de ma pensée , & que le sentiment



profond de ma droiture m'aura fait croire que l'on ne verroit dans ce que je disois, que la seule chose que je voulois dire. Aussi dès que l'objection me fut faite, je me hâtai d'y répondre, afin de ne laisser dans mon texte aucun faux jour, & de dissiper promptement toute ombre d'équivoque. Je déclarai \* qu'en supposant les miracles liez à l'action des loix générales inconnuës à tout esprit borné, je ne prétendois par cette hypothèse, qu'opposer Spinoza à lui même, m'accommoder à son raisonnement par condescendance afin de lui en découvrir le foible, & emprunter pour un moment ses principes, afin de le réfuter par ses principes mêmes.

Une preuve bien sensible que je ne parlois pas alors selon ma propre pensée, & que je me conformois à celle de Spinoza pour le mieux combattre, & ne lui laisser aucun azyle, c'est qu'en supposant le contraire pour me faire dire une erreur, & me rendre suspect d'artifice, il faudroit m'imputer le contradictoire le plus absurde, & m'accuser de n'avoir pas vû

\* Voyez  
la Lettre  
à la fin de  
cette Pré-  
face.

que je plaçois les deux propositions les plus incompatibles à côté l'une de l'autre. Je venois de dire : les miracles sont des interruptions à l'harmonie des loix générales ; & l'on voudroit qu'oubliant tout aussi-tôt des paroles si précises, & renversant ma première supposition, j'eusse dit : les miracles sont compris dans l'action des loix naturelles qui nous sont connuës. Il n'y auroit point eu, jusqu'à moi, d'exemple d'une extravagance pareille. Un enfant qui commence à entendre ce qu'il dit, n'y tomberoit pas ; & si je l'avois avancée, il y auroit eu de la foiblesse à m'en reprendre : j'aurois été incapable d'aucun tort ; & mon prétendu système loin d'être insinué avec adresse, n'auroit pas même été un piège grossier. Quand on veut tromper, on ne met pas ainsi les contradictoires ensemble. On les déguise du moins, on les enveloppe, on craint que le lecteur ne les apperçoive. Ici tout au contraire, ce seroit la contradiction la plus palpable, la moins finement fauvée ; que dis-je ? la plus ingénument

déclarée qui fut jamais. Ce ne seroit pas seulement m'être contredit en termes formels, & plus clairs que le jour, ce seroit encore avoir affecté de donner au Public, & presque dans la même page, les preuves les plus complètes & les plus ridicules de ma contradiction. Il n'y a donc de dénouement à mes paroles que celui qui me justifie. Il est si simple, si naturel, si conforme à toute la suite de mon texte, qu'on ne pourroit, sans injustice, en imaginer un autre.

Allons plus loin. Quand j'aurois osé n'être pas de l'opinion commune ; quand je n'aurois pas, en commençant, défini le miracle comme le grand nombre des Théologiens, ainsi que je l'ai fait ; quand je n'aurois offert que ma seconde explication, & que je l'aurois soutenuë persévéramment dans tout mon Livre, qu'y auroit-il donc en cela de si blâmable ? Serois-je répréhensible pour avoir donné la préférence à un sentiment qui dans le fond n'intéresse en rien la saine doctrine ? Le serois-je pour avoir tenu le même langage que

que saint Augustin, dont j'ai rapporté les termes évidents ? Le serois-je pour avoir dit ce que des Ecoles Catholiques ont dit depuis moi, & ce qui sous nos yeux a été publiquement soutenu dans l'une des plus sçavantes, des plus respectables, & des plus précautionnées contre l'erreur ? Hé ! qu'y aura-t'il donc d'innocent & de correct dans un Ouvrage, si de pareilles autoritez ne le mettent pas à couvert des reproches ;

J'ajouterais une circonstance qui achève ma justification. Divers Théologiens habiles que je consultai après le grand éclat contre mon Livre, me pressèrent de me borner à ma seconde explication sur la nature du miracle, & m'assurèrent qu'ils la protégeroient ouvertement sans recourir à l'autre. Cependant, malgré leurs conseils, & quelque appui que je dûsse trouver dans leurs lumières & dans leur sçavoir, je demurai ferme à me fixer de bonne foi au sens que j'avois exposé d'abord, qui étoit le seul aussi que j'avois en vuë lorsque je composai mon Ouvrage. On peut juger par un procédé si simple, si constant,

si religieux sur la fidélité à ne varier jamais sur mes premières pensées, combien je suis éloigné des déguisemens, & de toute affectation de singularité. Ne scavois-je pas d'ailleurs que dans un Ecrit sur la matière la plus capitale, rien n'eut été si déplacé que d'établir le fond de mes preuves sur une opinion contestable, à la prendre en général, & qui n'est démonstrative que dans le cas précis où j'en ai fait usage ?

J'avoüerai donc, s'il le faut, qu'il régnoit dans cet article qu'on m'a tant & trop reproché, quelque défaut de précaution, & qu'il auroit été mieux d'avertir des restrictions que je donnois à mon hypothèse ; l'expérience d'un grand nombre d'Auteurs auroit dû m'apprendre combien la Critique est pointilleuse. Mais, d'une autre part, il est si triste de se supposer toujours environné de censeurs ennemis, qu'on se porte naturellement à penser mieux de l'équité des hommes. J'ai confiance qu'après les correctifs que j'ai pris soin de mettre à ce premier objet de censure, la

difficulté n'en sera plus une ; pourvû néanmoins qu'on me lise dans un plein doute sur tout préjugé. Disposition qu'on ne devrait demander que comme justice ; si difficile pourtant à obtenir de certains lecteurs, qu'à peine ose-t'on l'espérer d'eux, même à titre de grace.

II. Une autre querelle qu'on m'a faite roule, non sur les articles que j'ai traités, mais sur ceux que j'ai omis. Comme il est question dans tout mon Livre de prouver la vérité des faits rapportés dans l'Évangile, & qu'à proprement parler il ne s'y agit que de cela seul, il falloit, m'a-t-on dit, prouver, avant tout, que les Évangiles sont incontestablement l'Ouvrage de ceux dont ils portent les noms, mettre ce point hors de prise aux doutes ; & là dessus on m'a demandé pourquoi je ne l'avois pas fait.

Je conviens avec candeur que ce reproche est raisonnable, & si bien mérité que je me l'étois déjà fait à moi-même. Car, quoiqu'on dise, les Auteurs sont

assez clairvoyans sur leurs propres écrits, & il est rare qu'on les accuse, avec justice, de quelque mécompte dont ils n'ayent pas eu quelque soupçon. Il est vrai que je n'avois pas omis tout-à-fait de traiter l'article de l'authenticité des Evangiles. Comment aurois-je oublié pleinement une question de cette importance? Mais je ne pouvois me pardonner de l'avoir si peu approfondie, & les Lecteurs devoient encore moins me le pardonner. J'y étois trop succinct, trop superficiel; j'indiquois plutôt ce qu'il falloit prouver, que je ne le prouvois en effet. Peut-être même, si l'on ne m'en eût averti, me serois-je borné à sentir mon tort, sans m'efforcer de faire mieux. Je remercie donc, & sincèrement, les Critiques qui ont si judicieusement relevé ma faute. Si je l'ai bien réparée, comme j'ai tâché de le faire, c'est un mérite que je leur dois.

Par la même raison que la preuve de l'authenticité des Evangiles étoit un préalable nécessaire dans la première partie de mon Livre, il importoit d'insister dans la seconde sur la nature, & sur la possibilité

d'une inspiration divine, de montrer que les Prophètes Hébreux étoient inspirez dans tout ce qu'ils ont écrit, & de faire voir que leurs prédictions ont passé jusqu'à nous dans leur intégrité originale. Je me suis donc fait un devoir d'employer cinq Chapitres nouveaux à l'éclaircissement de tout ces points. J'avois crû, dans la première Edition, être dispensé de les traiter; & voici pourquoi. C'est qu'en prouvant la mission divine de Jesus-Christ, je prouvois tout ensemble, & par cela même, la vérité des prophéties Judaïques, puisqu'il les autorisoit de son témoignage. Mais j'ai senti, quand je me suis relû, que cet argument, quoique solide, ne levoit pas certains scrupules importuns, & laissoit encore subsister bien des nuages. Il étoit donc essentiel d'enfoncer plus avant dans la question; & si je ne me flate pas, les nouveaux éclaircissemens que je donne dissipent tous les doutes; j'entends ceux qui auroient sur ce point quelque motif raisonnable.

On a voulu sçavoir encore pourquoi

je métois étendu si peu sur l'explication de la prophétie de Jacob ; pourquoi je ne parlois point de celle d'Isaïe sur l'enfantement d'une Vierge ; pourquoi enfin parmi mes autres preuves, je n'avois employé ni celle que nous fournit la dispersion des Juifs, ni, l'une des plus éclatantes, celle qui se tire de la descente du Saint Esprit sur les Apôtres, selon la promesse que Jesus-Christ en avoit faite.

A toutes ces demandes j'aurois pu dire qu'un Auteur, lorsqu'il entreprend un Ouvrage, n'est pas dans l'étroite obligation d'en épuiser toute la matière, qu'il lui est permis de se donner des bornes, & de s'arrêter où il lui plaît, qu'il n'est comptable que des articles qu'il discute, & qu'on ne doit exiger de lui que ce qu'il promet à ses Lecteurs. Cette réponse auroit été d'autant plus juste que les preuves de la Religion Chrétienne sont inépuisables, à quel que genre de démonstration que l'on se fixe. Je n'ai pas hésité cependant à entrer dans les vuës qu'on m'ouvroit, quoiqu'elles demandassent de pénibles recherches. Pour

m'y engager, il m'a suffi de croire qu'elles seroient utiles à la cause de l'Evangile. Rien de ce qui peut la servir ne doit coûter à qui se charge de la défendre ; plus il éclaircit d'articles, plus il est consolé par les nouveaux degrés d'évidence & de force qu'elle en acquiert.

Aussi ne me suis-je pas renfermé seulement dans ce qu'on a paru souhaiter de moi. J'ai été beaucoup au de-là, pour n'avoir plus dans la suite à revenir sur ce premier Ouvrage, & afin de réserver tout mon loisir à ceux que je prépare. J'ai augmenté mon *Discours* d'analyses de plusieurs Auteurs dont je n'avois point parlé d'abord. J'ai étendu divers Chapitres dont le fonds avoit besoin d'être mieux développé. J'ai refondu ceux où mes dernières idées m'ont paru préférables aux anciennes. J'ai discuté différents points de critique qui ne l'avoient point été encore, ou qui ne l'avoient été qu'imparfaitement. J'ai appuyé par de nouvelles raisons ce qui pouvoit laisser un reste d'inquiétude dans l'esprit. J'ai enfin terminé le troisième volume par une *Dissertation*

tation sur les faux principes des Déistes, dont je combats les divers systêmes ; accessoire, ce me semble, essentiel au sujet que je traite, & surtout à la partie de mon Ouvrage où je détruis les objections que l'on oppose à mes preuves de fait.

III. Pour reprendre la suite des reproches dont je parlois, cette dernière partie de mon Livre est celle qui m'a le plus attiré de contradictions. J'y ai recueilli douze Difficultez contre le Christianisme en général ; à quel propos, ont dit mes adversaires, rassembler sous le même point de vuë tant d'objets, propres seulement à effrayer les Fidèles, ou à les scandalizer ? J'ai mis ces objections dans leur plus grand jour. Autre accusation. Qu'y a-t'il de moins pardonnable que de mettre à découvert, d'étaler même, ce qu'il falloit au plus laisser entrevoir, dès-qu'on n'avoit pas la prudence de le supprimer & de le taire ?

Ma réponse à la première de ces questions sera simple ; je suis même encore étonné qu'on me l'ait faite. N'avois-je pas dit,  
&

& dès le commencement de ce troisiéme Livre : *Puisqu'il y a des difficultez communes à tous les faits de l'Evangile ; des difficultez qui n'en attaquent pas un article seul à l'exclusion des autres, mais qui les combattent tous en général, je crois nécessaire de les éclaircir ; d'autant plus que ces objections sont plus dangereuses, à proportion qu'elles combattent plus de véritez à la fois.* Ces courtes paroles, si l'on avoit bien voulu les remarquer, levoient tous les scrupules, & d'avance faisoient mon apologie. Par-là j'exposois les motifs de ma conduite, & je montrois clairement que je ne cédois qu'à une indispensable nécessité. J'en fais juge tout Critique à qui la passion n'aura pas fait prendre d'engagement contre moi : convenoit-il au dessein de mon Livre que je supprimasse des doutes dont la plûpart ne se présentent que trop à l'esprit ? Auroit-ce été bien défendre la foi Chrétienne, & lui faire honneur, que de cacher avec adresse les raisons qui se vantent de la détruire ? Combien ces réticences affectées auroient-elles occasionné

de reproches de la part des incrédules ? Et qu'aurois-je pû répondre à leurs plaintes ? Si j'ai dit qu'à ces difficultez déjà faites, j'en ajoutois *qu'on ne lit point ailleurs, & les plus fortes que j'ai pû me faire en méditant sur la Religion*, cela même est encore innocent, & marque non seulement que je ne déguise rien, mais que je me tiens si fort de mes preuves, que je cours au devant de ce qui sembleroit devoir les ébranler. Pourquoi de plus aurois-je voulu croire que ce qui s'offroit à moi, ne se seroit pas offert à un autre ? Ay-je pû, ay-je dû sensément supposer que ce que je voyois, nul autre ne le verroit ? Et quand j'aurois été assez follement présomptueux pour le penser, la bonne foi n'exigeoit-elle pas que je découvrisse à l'Incrédule toutes ses ressources contre nous ? En lui prêtant pour nous combattre, ou pour se défendre, des armes que peut-être il ne soupçonnoit point, n'étoit-ce pas rendre sa défaite encore plus entière, & notre victoire plus éclatante ? Loin d'être inexorable pour avoir placé

Discours  
ccxli.

tant d'objections sous les yeux du Lecteur, je n'ai donc que rempli le devoir essentiel à tout controversiste équitable ; & c'est pour cela que je n'ai pas craint d'en produire de \* nouvelles qu'on m'a prié de résoudre. Ce n'est pas là, sans doute, un bon moyen de ramener les Critiques prévenus ; mais j'ai confiance que les sages me rendront justice. Plus ils me verront de soumission sur les autres articles où je me condamne, moins ils me soupçonneront d'indocilité dans celui-ci.

A l'égard de ces tours imposans, & de ces couleurs trop vives, dont on prétend que j'orne avec complaisance les difficultez de l'Incrédule, c'est une accusation où je n'ai pû encore découvrir que de la malignité sans ombre de vraisemblance, même en voulant me juger dans la plus grande rigueur. Si-tôt, en effet, qu'on se met à la place d'un autre, & que l'on se charge de parler en son nom, il est naturel, ce me semble, il est juste de lui faire tenir tous les mêmes discours que

\* Voyez  
Liv. 3. la  
Cinquième  
& la  
Sixième  
difficulté.

l'on suppose qu'il tiendrait lui-même. Il ne suffit pas alors, principalement si la dispute est grave, de rendre à peu près le fond de la pensée. Il est en droit de se plaindre, & il se plaindra, si l'on néglige d'en exposer les circonstances, nécessaires quelquefois pour l'intelligence du fond. Telle est la loi que le bon sens & l'équité prescrivent. Et qu'ay-je fait, sinon la suivre fidèlement, & avec scrupule ? Mes Censeurs eux-mêmes voudroient-ils approuver la maxime contraire ? Parcequ'on affoiblit, quand on veut, les plus fortes raisons, en les dépouillant d'un accessoire qui aide à les faire mieux sentir, voudroient-ils que la Religion empruntât un pareil secours ? Pour moi, je le déclare, je ne connois point, & Dieu me préserve d'employer jamais ces petits artifices indignes d'elle, odieux même dans les disputes les moins importantes. Si mon principe est vrai, ma conduite est donc irrépréhensible, & j'ai eu raison de produire, autant que je l'ai pu, les Difficultez de l'Incédule, avec tout l'éclat que

j'imagine qu'il leur auroit donné lui-même. Ainsi en ont usé les anciens apologistes de notre foi, un Origène, un Eusébe, un saint Cyrille. Ils n'ont pas craint de mettre au grand jour, & dans la Langue des simples, les plus monstrueuses impiétez de Celse, de Porphyre, d'Hiérocles, & de Julien. Ils n'ont exténué, ni supprimé ce que le Païen, ce que le Juif avoient de plus apparent à nous opposer. Ils ont été plus loin ; souvent pour mieux triompher de nos ennemis, ils leur ont ouvert des moyens de nous combattre que ceux-ci n'employoient, ou ne connoissoient pas. Tertullien, Arnobe, & Lactance, ont mille fois montré dans la dispute & cette candeur, & cette noble fierté. C'est qu'ils avoient une plus haute idée que nous de la Religion Chrétienne, & qu'ils sçavoient toute l'étendue de ses ressources. C'est qu'ils regardoient comme injurieuses à la Vérité ces défiances humiliantes, cette prudence craintive, & ces précautions outrées qui la déshonorent sous le vain prétexte de la ménager. C'est, pour tout dire, qu'un



controverfite instruit, & fincère, loin d'écarter avec art ce qui peut sembler nuisible à fa cause, marche lui-même au devant des difficultez ; qu'il lui importe peu que celles qu'on lui oppose, ou qu'il se forme, soient spécieuses, qu'il ne connoît, & qu'il n'y a pour lui qu'un devoir indispensable, celui de les rapporter religieusement, & de les détruire jusques dans la racine.

Hé! c'est précisément cette règle que l'on a tournée contre vous, me repiquera-t'on. Quelques-uns de vos Critiques ont soutenu que vos *Réponses* laissoient à votre adverfaire tous ses avantages. Ils l'ont dit, je le sçai, mais l'ont-ils prouvé? D'autres Critiques, & en plus grand nombre, qui assurément ne m'épargnoient pas sur d'autres articles, n'ont-ils pas confessé que j'étois inattaquable sur celui-là? Je dirai plus, & j'espère qu'on voudra bien me le pardonner, car je le tairois si l'extrême nécessité ne me contraignoit à le dire, des Etrangers célèbres par leur sçavoir, en me félicitant sur mon Ouvrage, ont

loüé surtout les éclairciffemens qui en composent la troisiéme Partie. D'illustres Métaphysiciens qui dans une Communion différente de la nôtre ont traité les matières les plus profondes, & avec succès, ont applaudi à ces mêmes *Réponses* si dédaigneusement rejetsées ici par quelques-uns de mes Critiques. Est-ce moi qui ai fait parler en ma faveur des hommes qui ne me connoissent pas, & qui ne me connoîtront jamais?

Venons au fonds, & s'il se peut, vuidons cette querelle en peu de paroles. Qui est-ce qui trouve que mes *Réponses* sont foibles & insuffisantes? Ou ce sont des Théologiens instruits des grands principes de la Religion, & zélés pour elle; ou ce sont ces Incrédules toujours soulevez contre les défenseurs d'une doctrine dont ils sont ennemis implacables; ou ce sont ces lecteurs peu éclairés & distraits, qui ne parcourent nos Ouvrages que pour dire qu'ils ont vû ce qui fait quelque bruit dans le monde.

J'ai dit aux premiers, s'il y en a eû de

Voyez le  
Lettre à  
la fin de  
cette Pré-  
face.

tels parmi mes contradicteurs; mes *Réponses* vous semblent-elles frivoles? Daignez m'apprendre en quoi elles le sont; marquez-moi ce qu'il falloit dire, & que je n'ai pas dit. On le voit, je ne cherchois point à éluder, je n'apportoïis point de superbes excuses pour couvrir ma foiblesse; je ne demandois qu'à être éclairé; je ne voulois, si j'avois tort, que me soumettre, & m'enrichir du sçavoir d'autrui. Cependant, que m'a-t-on répondu? Rien de positif. Pressez par ce défi, ou pour mieux dire, par mes vives instances, car je suppliois mes adversaires de me faire part de leurs secours dans une cause qui nous est commune, qu'ont-ils découvert, que m'ont-ils appris d'essentiel & de solide qui ne fut pas déjà dans mes *Réponses*, ou dans les principes que j'avois établis auparavant? En parlant ainsi, je ne veux pas dire néanmoins qu'on ne puisse employer, pour la défense du Christianisme, d'autres raisons que celles dont je me fers Il y auroit de l'extravagance à le penser. Mais ces raisons ultérieures que je n'ignore pas,

pas, je n'ai point dû les employer, parcequ'elles sont étrangères à mon dessein. Je veux prouver, par les faits seulement, que la Religion Chrétienne est véritable & divine. Dès-là je m'interdis la plûpart des preuves réservées à ceux qui ne se sont pas réduits, comme moi, à une seule espèce de raisonnement. Ce que j'ai donc prétendu, ce que j'ose prétendre encore, c'est que dans l'ordre où je me renferme, dans le plan que je me suis tracé, j'ai produit ce qu'il y a de plus décisif contre les *Difficultez* que je réfute, & qu'il doit m'être permis de le penser, jusqu'à ce que l'on ait démontré le contraire par d'évidentes répliques.

A l'égard des Déistes qui voudroient échaper à mes preuves par de vagues déclamations, je ne leur dirai qu'un mot. Ils conviennent que j'ai proposé leurs objections dans toute leur force, & se retranchent à dire qu'elles ne sont pas détruites. Mais s'il est vrai qu'elles ne le soient pas, il est donc aisé d'attaquer mes *Réponses*, & de les renverser, d'en mettre à découvert

les paralogismes, de contredire les faits ou les principes que j'y établis, & de rétablir ceux que j'y attaque. L'a-ton fait? L'a-t'on même tenté? Que le Public nous juge.

Si pour colorer ce silence, les Déistes répondent que j'ai tort de m'en prévaloir, & que je sçai qu'il ne leur est pas permis de se déclarer ouvertement contre nous; qu'ils permettent que je leur demande à mon tour, si je dois prendre pour une solide réfutation, ces mystérieux argumens dont la connoissance n'arrive jamais jusqu'à nous, & s'il faut déférer aveuglément à des raisons qui ne font que menacer sans se montrer. Pourquoi d'ailleurs suppose-t'on qu'il n'est pas libre de me reprendre? Est-ce qu'on ne l'a pas fait, & publiquement? Est-ce que l'Eglise Chrétienne approuve & tolère qu'on défende sa foi par des moyens ruineux? Est-ce qu'elle ne seroit pas la première à flétrir le téméraire qui lui seroit parler le langage de l'erreur? Est-ce enfin qu'elle remet tous les intérêts entre les mains d'un seul,

& qu'elle seroit sans ressource si l'on attaquoit avec succès l'un de ses apologistes? A quoi sert donc d'alléguer contre moi ces raisons prétendues victorieuses, & qui n'osent se produire? N'est-il pas clair qu'on ne veut, sous le prétexte d'un défaut de liberté, qu'en imposer aux simples, décrier un Ouvrage qui convainc plus qu'on ne voudroit, & par là couvrir son impuissance à le réfuter?

Pour ce grand nombre d'hommes superficiels qui ne nous lisent qu'à la hâte, qui ne voyent que ce qui est sous leurs yeux, sans se rappeler jamais ce qu'on a pris soin d'éclaircir ailleurs, qui se lassent & se rebutent au premier effort d'attention suivie, & qui néanmoins prétendent nous juger, je ne suis point surpris que mes *Réponses* ne leur paroissent pas toujours démonstratives. Comment pourroient-ils en ressentir la force? Elle consiste principalement dans la liaison des principes, dans l'enchaînement des conséquences, dans la combinaison des différentes parties du tout; & assurément ce n'est

pas une vuë distraite qui embrasse tant d'objets & de rapports. Observez de plus, qu'il n'y a point de difficulté, si peu qu'elle ait d'éclat, qui ne fasse une prompte & vive impression sur l'esprit le moins attentif. Comme elle ne consiste guères qu'en un seul raisonnement, elle n'exige du lecteur aucun effort, ou du moins elle ne lui en demande que peu. Il n'en est pas ainsi des réponses. Quelque simple que soit l'objection, ce n'est souvent qu'à l'aide d'un grand nombre de raisonnemens, & en quelque sorte par des dissertations, qu'on arrive à la détruire. Presque toujours pour la résoudre, il est nécessaire de remonter à des principes écartez, de définir avec précision ce qui est équivoque, de débrouiller ce qui est confus, d'éloigner ce qui est inutile, de rapprocher ce qui est essentiel, de comparer exactement des idées, de démêler des sophismes, de peser des autorités, d'éclaircir des textes écrits en Langues étrangères, d'en extraire le véritable sens, & pour y parvenir, de passer à travers mille épines de Grammaire.

Des hommes naturellement inappliquez, prendront-ils sur eux de suivre un Auteur par ces routes pénibles, & de faire tous les mêmes pas que lui? Quand le sujet l'engage à quelque approfondissement inséparable d'une Métaphysique abstraite, peut-il espérer qu'ils feront taire leur imagination & leurs sens, pour s'élever avec lui jusqu'à des notions qui n'appartiennent qu'à l'intelligence pure? Il s'en flatteroit vainement, & c'est d'ordinaire ce qu'il a le plus creusé qui réussit le moins à les convaincre. Aussi nul Ecrit n'est fait indistinctement pour tout lecteur. Il en faut une espèce particulière pour chaque espèce d'Ouvrage, & le mien demande ce choix peut-être encore plus singulièrement que tout autre. Quoique j'y adresse la parole aux Incrédules déclarez, & à tous les Chrétiens chancelans, ceux qui ne me liront qu'avec distraction, négligence, & préjugé, ceux qui dédaigneront de m'accompagner jusqu'à la fin, s'ils veulent être mes Juges, doivent souffrir que j'appelle de leurs arrêts.

IV. Parlerai-je d'un dernier reproche que l'on m'a fait? J'ai peine à m'y résoudre; car je voudrois bien passer sur ce qui ne regarde que ma personne, & sur ce qui ne concerne que les talens. On veut donc, après avoir tout épuisé contre le fond de mon Ouvrage, y reprendre encore jusqu'au style, soutenir qu'il est mal assorti à des questions de controverse, l'accuser tantôt d'être trop soigné, tantôt de pécher grossièrement, & presque partout, contre les règles; car sur ce point mes Critiques ne sont pas trop unanimes. Etranges accusations, & bien assorties elles-mêmes à la nature des sujets que je traite! Quoi donc? Est-ce des mots qu'il s'y agit, & n'est-ce plus des choses? Convient-il dans une dispute si digne du plus profond sérieux, dans l'affaire la plus grave, & la seule grave qui puisse occuper la raison, d'incidenter par ces puérides & frivoles contestations de Rhéteurs? Qu'importe par où vienne la lumière? Il n'est question que de la source, non du canal

qui la transmet. Pourvû que mes preuves soient claires & convaincantes, qu'importe, encore une fois, que mon langage soit défectueux? Je ne défens que les unes, & j'abandonne l'autre sans peine. Je proteste qu'en parlant de la forte, je n'affecte ni modestie, ni fierté, & qu'autant qu'il m'est donné de connoître le fond de mon cœur, je ne dis que ce que je crois y découvrir. C'est à ceux qui n'en veulent qu'à la gloire de briller par l'esprit, qui ne donnent au Public que des Ouvrages de pur agrément, & qui ne présentent à l'imagination des autres que les fruits ingénieux de la leur, à puiser dans l'art tous les moyens de toucher & de plaire. Pour nous dont le seul but est d'éclairer quiconque est dans le doute, & de ramener à la foi celui qui s'en écarte, nous n'avons point de secours à chercher dans les graces & les ornemens de la parole; la force de nos raisons est toute notre éloquence. Non que nous refusions aux talens l'estime qui leur est due. Nous les avons admirés dans quelques-uns des

grands personnages qui ont couru la même carrière que nous. Mais ce n'est pas de ce mérite accessoire que dépend celui de leurs Ecrits. Ils le doivent à leurs profondes recherches, à la justesse de leurs raisonnemens ; & ce n'est que par-là qu'ils ont fait si souvent triompher la vérité. Ne m'accusez donc plus d'avoir blessé votre délicatesse par des fautes de langage, & des vices de composition ; des armes pour n'être ni polies, ni brillantes, en sont-elles moins capables de porter des coups certains ? Ce qu'un de nos plus célèbres défenseurs disoit à l'un de ses adversaires, je vous le dirai donc avec autant de sincérité, mais avec bien plus de raison encore : *cessez (a) tous ces vains discours ; il s'agit de la cause de l'Eglise, non de la mienne ; & l'Eglise instruite à ne mettre point son espérance dans les talens humains, ne reçoit aucun préjudice par les défauts de ceux qui combattent pour elle.*

Après tous ces détails dont j'aurois de-

(a) Desine, salibus, Ecclesia inter nos agitur causa, non mea ; Ecclesia, inquam, que in nullo homine spem ponere à suo dicit Redemptore. Aug. Civ. Dei. Lib. 4. C. 80.

finé

finé ne pas occuper le Public, & dont cependant on m'a contraint de le fatiguer, je ne fais plus qu'une réflexion, mais nécessaire, sur mon Ouvrage. Quoique j'aye tâché de ne rien omettre dans cette Edition, de ce qui pouvoit le rendre encore plus solide ; quoique je me flatte d'y avoir porté les preuves de la vérité Chrétienne jusqu'à l'entière évidence ; quoique j'y aye recueilli ce que le Déisme peut nous opposer de plus fort, & que je pense y avoir ruiné tous ses appuis, je n'ai pourtant pas espéré de vaincre ce fond malheureux d'indocilité, ni cette aversion pour le joug de l'Evangile, qui régne dans presque tous les cœurs. Je ne puis parler qu'à la raison de l'homme ; & quand je serois assez heureux pour l'éclairer, ce ne seroit pas là encore le rendre Fidèle. La foi véritable, celle qui caractérise le Chrétien, doit, en soumettant l'esprit, assujettir la volonté ; & cette foi n'est point le fruit des efforts humains. Il n'y a que Dieu qui la donne. Rien ne peut suppléer l'opération secrète de sa grace, parcequ'il

Tome. I.

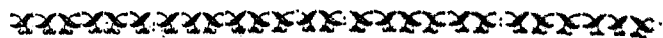
f

n'y a que celui qui a fait l'homme, qui puisse efficacement agir au dedans de l'homme, & en dompter toutes les résistances.

Mais ce qui par soi-même n'établit pas la foi dans les cœurs, sert du moins à les lui préparer ; il sert à la protéger, à la défendre, à la conserver, & à l'accroître dans ceux qui l'ont receüe ; il sert à prévenir les doutes qui pourroient troubler, à écarter ceux qui s'élèvent, à dissiper l'impression que ceux des autres pourroient faire ; il sert à montrer que la foi est raisonnable, que ses fondemens sont fermes & inébranlables, que ses principes sont liés, qu'ils se prêtent du jour l'un à l'autre, & qu'ils sont tous conformes à nos vrais intérêts ; il sert enfin à convaincre que c'est par lumière qu'on est soumis, que si l'on ne voit pas évidemment ce que l'on croit, on voit clairement qu'il seroit déraisonnable de ne les pas croire, & que s'il y a dans la Religion quelques ténèbres pour l'ame superbe qui aime les siennes, il y a pour l'esprit droit assez de

clartez pour autoriser, & pour justifier la simplicité de son obéissance. Voilà, foibles instrumens que nous sommes sous la main de Dieu, tout ce que nous pouvons pour contribuer à l'avancement de son œuvre. A nous de *planter* seulement, & *d'arroser*. A lui de *donner l'accroissement* & la vie. Nul apologiste de la foi ne peut donc avoir d'autre vuë que d'en établir les vérités préliminaires dans ses Ecrits. Elles sont aussi le seul objet du mien, & j'oserois en espérer un succès conforme à mes desirs, si je n'avois affaire qu'à l'esprit seul. Malheureusement c'est le cœur qui nous décide. Nous ne voulons obéir qu'à lui, n'écouter que lui, ne nous rendre qu'à ce qui le flatte ; & rien ne lui est si cher que ce goût orgueilleux d'indépendance dont la Religion lui demande le sacrifice.





\* Comme on ne tira dans le temps que très-peu d'Exemplaires de cette Lettre, que le Public l'a souvent redemandée, & que d'ailleurs elle est citée dans la Préface qui précède, le Libraire a cru qu'il convenoit de la pla-  
cer ici.

Lettre \* de M. l'Abbé HOUTTEVILLE à M\*\*\*  
au sujet de quelques Difficultez faites sur le Livre  
de LA RELIGION CHRETIENNE  
PROUVEE PAR LES FAITS.]

MONSIEUR,

Je recevrai toujours avec plaisir, & avec reconnaissance, les observations que vous voudrez bien me communiquer sur mon Ouvrage ; car je ne souhaite rien tant que d'être instruit, & il me semble que j'aime sincèrement la vérité. Je serois bien malheureux si elle n'étoit pas dans mon cœur, lors même que je travaille à la faire passer dans le cœur des autres. Aussi j'invite toutes les personnes éclairées que je connois, à me dire avec liberté leurs avis, & à me faire part de leurs lumières dans une cause qui nous est commune à tous. On peut abandonner un Auteur à sa propre foiblesse dans les questions indifférentes, & lui-même peut, s'il le veut, présumer que ses talens lui suffisent. Mais dans les choses de Religion, il ne scauroit trop se défier de ses bornes, ni aller implorer de secours ; & chacun, selon la mesure de ses forces, doit concourir à ses travaux. Ne craignez donc pas, Monsieur, que je me trouve blessé de vos remarques. Au con-

traire, je les regarderai comme un bienfait, & elles me feront un nouveau gage de votre amitié. N'employez avec moi ni précaution, ni ménagement ; n'ayez peur que de me flatter, & de ne me pas faire sentir assez mon tort par tout où je l'aurai. J'ai du moins appris à être docile, & à sacrifier sans restriction, sans répugnance, ma pensée, tant qu'elle n'est que la mienne. Je ne rougis point de n'être pas aussi pénétrant qu'un autre ; ce n'est qu'un malheur : mais j'aurois honte d'être présomptueux ; c'est un vice.

Vous souhaitez, Monsieur, que je vous dise avec ingénuité quels sont les jugemens critiques qu'on a portez sur mon Livre. Mais oubliez-vous que les Auteurs sont d'ordinaire les moins instruits de ce que l'on reprend dans leurs Ouvrages ? Ce qui ne devrait être dit qu'à eux, est presque toujours ce qu'on leur laisse ignorer ; peut-être parcequ'on les suppose délicats, ombrageux, & entiers ; peut-être aussi parceque les censeurs, pour jouir paisiblement du plaisir de blâmer ; ont intérêt à ne rien éclaircir. J'ai sçu pourtant que l'on me reprochoit deux choses, & il est apparent qu'elles vous seront revenues comme à moi.

Quelques personnes m'accusent d'avoir affecté de mettre les *Difficultez* de la troisième Partie dans le plus grand jour, & d'avoir passé légèrement sur les *Réponses*. D'autres se récrient sur l'article où je traite de la *possibilité des miracles*,



& voudroient insinuer que j'en infirme l'autorité. Je ne sçauois vous dire à quel point ces bruits m'affligent. Vous le jugerez aisément, vous qui connoissez la droiture, & la simplicité de mes intentions.

Il est vrai que j'ai tâché d'exposer dans toute leur force les objections de l'Incrédule, & il m'a paru qu'il le falloit ainsi pour ne rien déguiser. Produire ce qu'on nous oppose de plus spécieux, n'est pas une affectation; c'est un devoir. En tout il faut de l'équité. Si nous voulons que l'infidèle vienne à nous, il est besoin que par condescendance nous allions d'abord & par-tout avec lui; il nous quittera s'il soupçonne que nous condamnons, ou même que nous dédaignons ses voyes, sans les connoître. J'ai donc eu raison de le suivre dans ses plus grands égaremens. En cela même je ne fais que marcher sur les traces de nos plus célèbres Apologistes, & peut-être qu'au lieu de me blâmer, on devrait me tenir compte d'un effort qui me livre pour quelques momens à un langage que je déteste. Ainsi le reproche ne doit tomber que sur la nature de mes *Réponses*. Sont-elles décisives? Il y a visiblement de l'injustice à se plaindre de l'éclat des *Difficultez*. Sont-elles frivoles? Que les contradicteurs m'apprennent en quoi elles le sont; qu'on n'évite pas de descendre au détail; qu'on me marque ce qu'il falloit dire & que je n'ai pas dit, ou ce que j'ai dit qui souffre encore

de solides répliques. Pour juger de mes raisons, il ne suffit pas de jeter un œil curieux sur ma troisième Partie seulement, comme quelques-uns l'ont fait. Il faut sans cesse avoir présens les solides principes démontrez dans les deux premières; car un Auteur ne peut se répéter toujours, & il ne le doit pas. C'est la suite de ses preuves qui en fait la force. Quiconque rompt cette chaîne, ne voit les choses qu'à demi, & dès-là il est juge incompetent; je le récuse, & il devrait se récuser lui-même.

Ici, Monsieur, je ne crains point de l'assurer, ce n'est pas la raison, c'est le cœur qui se revolte en bien des Lecteurs. J'ai porté nos preuves jusqu'à l'évidence, j'ai fermé tout asyle à l'erreur, & l'erreur sans ressources murmure & se plaint. Doit-on m'imputer ses répugnances? Ne sont-elles pas au contraire la preuve qui décide pour mes *Réponses*? Un homme ne convertit point un autre homme: c'est beaucoup qu'il le convainque. Attendons de Dieu seul, & ne nous laissons point de le prier qu'il acheve l'œuvre que sa miséricorde daigne commencer par nous. La nature de l'esprit humain n'est pas de rendre les armes aussi-tôt à l'esprit humain. Il s'irrite long-tems contre les vérités incommodés qui le pressent, & il ne se soumet pleinement à elles, que quand l'onction de la grace les lui rend aimables.

Ce qui m'arrive aujourd'hui, Monsieur, n'est

pas sans exemple, & je ne puis m'empêcher de vous en rapporter un très-célèbre. Le docteur Bellarmin crut en refutant les Hérétiques, devoir être scrupuleusement sincère, & se fit une loi de ne point dissimuler leurs objections. Ce grand Homme les recueillit toutes avec un soin prodigieux, & leur donna tout l'éclat qu'elles pouvoient comporter. Il étoit bien sûr qu'au premier rayon de vérité, ces fausses lueurs se dissiperoient d'elles-mêmes, & il ne vouloit par-là que préparer à l'Eglise un plus grand triomphe sur la nouvelle doctrine. Les Protestans avouèrent qu'ils n'auroient pu la mettre dans un jour plus avantageux; & ces difficultez, séparés des victorieuses réponses de l'Auteur, ils les firent imprimer comme un Cours fidèle de leur Théologie, sous le titre de *Bellarminus Orthodoxus*. L'artifice étoit grossier. Cependant, les zélés sans science firent grand bruit à Rome; ils exagérèrent le péril qu'il y avoit, disoient-ils, à lire des objections présentées sous une forme si lumineuse, & poursuivirent avec chaleur la condamnation des *Controverses* de Bellarmin. Ils la sollicitèrent inutilement. Les critiques injustes s'évanouirent, l'Ouvrage le plus parfait en son genre qui ait paru, conserve sa grande réputation, il la conservera toujours, & ne cessera de contribuer aux progrès de la Foi. Je ne prends pour moi dans cet exemple que le fait nud: je n'ai garde de m'en appliquer les circonstances glorieuses.

A

A l'égard du cinquième Chapitre de mon premier Livre, on se plaît, on s'étudie, Monsieur, à y chercher un sens qui n'est pas le mien, pour en faire naître sans nécessité des sujets de dispute. On me fait donner en principe, ce qu'il est clair que je n'ai donné qu'en supposition; & ce que j'emploie seulement contre Spinoza, on s'obstine à répandre que je l'érige en système. A de telles interprétations inventées contre l'énoncé formel de mon texte, que répondrai-je, sinon que Dieu voit le fond de mon cœur? Agréez néanmoins que je vous dise en peu de paroles, & à la hâte, quelle est sur cela ma vraie pensée. Vous aurez peut-être occasion de l'expliquer à ceux qui ne m'ont pas compris, & j'aurois mieux tout souffrir, que d'être une occasion de scandale au plus petit d'entre mes freres.

Spinoza prétend qu'il n'y a point eû, & qu'il ne peut y avoir de miracles proprement dits. Moi, je destine la plus grande partie du Chapitre en question, à étendre la preuve invincible qui démontre la possibilité des prodiges. La dépendance naturelle, intime, absolue, & continue de la matière à l'égard de son Auteur, est ce grand moyen de démonstration. Afin d'en éluder la force, Spinoza nous oppose l'immutabilité des loix de la mécanique du Monde. Je lui réponds & à tous les siens, que l'invariabilité des loix universelles consiste seulement à produire toujours les mêmes effets par le même

Tome. I.

g

L'ÉTRE DE MONSIEUR

ordre de causes ; & je lui nie qu'elle consiste dans une permanence essentielle qui exclueroit de ces loix toute suspension, toute interruption comme absurdes. En cela, vous le voyez, je m'assujettis à ne donner à cet impie que les réponses qu'on lui a faites cent fois avant moi. Qu'est-ce donc qu'on me reproche de singulier ? Le voici. Je ne me borne point aux solutions ordinaires, quoique je les adopte, je fais un pas de plus, je mets Spinoza aux mains avec lui-même, & pour le mieux réduire, je tourne ses principes contre ses principes. Vous ne voulez pas, lui dis-je, que les loix qui régissent l'Univers puissent souffrir d'interruption. Hé bien, soit. Je le suppose avec vous, pour un instant. Mais dans cette supposition même qui est la vôtre, je vous fais voir que vous devriez reconnoître encore la possibilité des miracles. Comment ? C'est qu'ils pourroient, en ce cas, être conçus comme liés à l'action des loix générales, inconnues à tout esprit borné, soit en elles-mêmes, soit dans leur nombre, soit dans l'infinie diversité de leurs combinaisons entre-elles. Or cet argument fondé sur une hypothèse étrangère, comment peut-on soutenir qu'il est l'expression de ma pensée, qu'il est mon sentiment propre, & mon système à l'exclusion de tout autre ? A-t-on jamais fait un crime à celui qui dispute, & employer cette espèce de raisonnement que l'Ecole appelle *ad hominem* ? Pourquoi cette permission générale d'une exception pour

L'ABBE' HOUTTEVILLE.

ij moi ? Pour moi qui ne parle que d'une possibilité métaphysique ? Pour moi qui dès le commencement de mon Livre [page 14\*] ai dit ces paroles si expresses : *C'est par les miracles, je veux dire par la suspension des loix, ou de quelqu'une des loix communes qui gouvernent l'Univers, que l'action de Dieu se fait sentir de la manière la plus frappante* ? Pour moi qui ajoute deux lignes après, que les prodiges sont des interruptions évidentes à l'harmonie générale & préétablie ? Pour moi qui dans tout le corps de mon Ouvrage tiens ce même langage fixe, uniforme, & invariable ? Pour moi enfin qui ai reconnu, qui reconnois dans les miracles, non-seulement une connoissance surnaturelle, mais une efficacité réelle de main divine ? Au reste j'espère m'expliquer avec plus d'étendue dans une seconde Edition, \* lever toute équivoque sur ce point, satisfaire les esprits contentieux, & rassurer quiconque se sent peiné. Je ne tiens, en effet, à aucune doctrine particulière, je n'affecte aucun sentiment secret, je ne connois que les chemins battus. *Malheur à qui marche seul dans sa voye* : l'erreur est inséparable de cette odieuse solitude

Quand il vous plaira, je vous ferai part de mes vûes sur le nouvel Ecrit que j'ai commencé. D'avance je suis charmé que le sujet vous en paroisse majestueux, intéressant & utile. C'est à vous de faire par vos conseils qu'un fond si riche ne dépérisse pas entre mes mains. Plus vous me

\* Et dans cette Edition Liv. 1. pag. 22.

\* Qui est cette Edition nouvelle.

liij  
*LETTRE &c.*  
 loüiez de mon dessein, plus vous vous engagez  
 à me seconder dans l'exécution. Je me fais de  
 vos éloges un droit sur votre loisir. Je suis avec  
 tous les sentimens dignes de vous,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant  
 serviteur, HOUTTEVILLE.

*A Paris ce 18. de Mars 1722.*

*Cette Lettre ayant passé dans les mains du Li-  
 braire, l'auteur a consenti qu'elle fût imprimée.*



liij



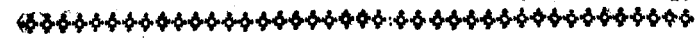
*CATALOGUE DES AUTEURS  
 dont il est parlé dans le Discours qui suit.*

M. Abbadie.	page. CCIX.
M. Alix.	CCXIII.
Aristide.	XXV.
Arnobe.	LXV.
S. Augustin.	CXXVI.
M. Bayle.	CCXLII.
Bodin.	CCXXXVIII.
M. Bossuet Evêque de Meaux.	CXCVII.
Celse.	LVI.
M. de Choiseul du Plessis-Praslain Evêque. de <i>Tournay.</i>	CXXII.
S. Clément d'Alexandrie.	XLV.
S. Cyrille d'Alexandrie.	CXII.
Eunape.	CXLIII.
Eusébe de Césarée.	XCIII.
M. de Fénelon Archevêque de Cambrai.	CCXXXIII.
M. Ferrand.	CGXII.
M. Gastrell.	CCXII.
Grotius.	CLXIX.
Hermias.	XXXVII.
M. Huet Evêque d'Avranches.	CC.
Jamblique.	CXLIV.
M. Jaquelot.	CCXIV.
Jérôme de sainte-foi.	CLXIV.
Julien surnommé l'Apostat.	CXII.

g iij

liv CATALOGUE DES AUTEURS, &c.

S. Justin.	XXVI.
Laënce.	LXXI.
M. Leibnitz.	CCXLIV.
Louis Vivès.	CLXVIII.
Minutius felix.	LIX.
Mornay ( <i>Philippe de</i> )	CLXVI.
Origene.	LII.
Orobio.	CCXXXVII.
M. Pascal.	CLXXI.
S. Paul.	XX.
Porchet. ( <i>Victor</i> )	CXV.
Porphyre.	CXXXVIII.
Quadrat.	XXV.
Rabbins. <i>Les</i>	CXLV.
Raymond Martin.	CLXIII.
Simon surnommé le Magicien.	XVI.
Socin ( <i>Lælie, &amp; faulx.</i> )	CLXXVIII.
Spinoza ( <i>Benoît</i> )	CLXXXII.
Le Talmud.	CXLV.
Tatien.	XXXVI.
Tertullien.	XXXIX.
Théophile d'Antioche.	XXXVI.
Le Vassor.	CXIII.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

### D U P R E M I E R V O L U M E .

CHAPITRE. I.	<b>E</b> TAT de la question, & plan de l'Ouvrage.	Pag. 1.
CHAP. II.	De la nature & de la force des preuves de Fait.	6
CHAP. III.	Que les Faits démontrent la vérité de la Religion Chrétienne.	19
CHAP. IV.	Qu'il y a des Règles pour s'assurer de la vérité des Faits.	24
CHAP. V.	Des caractères qui établissent la certitude des Faits.	29
CHAP. VI.	Que les miracles en général, & en particulier ceux de l'Évangile, sont possibles.	32
CHAP. VII.	Que les Faits de l'Évangile sont annoncés par des témoins oculaires, ou contemporains.	50
CHAP. VIII.	Que les Faits de l'Évangile sont annoncés par des témoins sincères, & vrais.	91
CHAP. IX.	Que les faits de l'Évangile étoient intéressans & publics.	115
CHAP. X.	Que les Faits de l'Évangile sont démontrés vrais par leur liaison avec les faits postérieurs.	126
CHAP. XI.	Que les Faits de l'Évangile ont été reconnus certains par ceux mêmes qui avoient intérêt à les nier.	142
CHAP. XII.	Que les faits de l'Évangile sont venus jusqu'à nous sans altération.	235

Fin de la Table des Chapitres du premier Volume.

*Fautes à corriger dans le Discours de ce Volume.*

- P**age XIII. ligne 25. les les, *ôtez une fois les.*  
 XV. lig. 3. indines, *lisez indignes.*  
 XVI. lig. 15. d'ecteurs, *lisez d'erreurs.*  
 Ibid. à la marge Magigien; *lisez Magicien.*  
 XXII. lig. 2. commences, *lisez commencés.*  
 Ibid. lig. 24. travaux, *lisez travaux.*  
 XLIX. lig. 16. raisonnement, *lisez raisonnements.*  
 LIX. lig. 9. répandés, *lisez répandus.*  
 LXXXI. lig. 3. de Ette, *lisez de l'Ette.*  
 LXXXV. lig. 4. B. cora, *lisez encore.*  
 Ibid. lig. 18. rang, *lisez graps.*  
 CVII. ligne pénultième sages de, *lisez sages des.*  
 CX. lig. 19. Démonltations, *lisez démonstrations.*  
 CXXXVIII. lig. première, fond, *lisez le fond.*  
 CXLIII. lig. 11. & pour Plotin, *lisez pour Plotin.*  
 CCLXI. lig. 18. qui enseignent, *lisez qui l'enseignent.*  
 CLXIII. lig. 23. trouvoient, *lisez trouvoient.*  
 CXXVIII. lig. 6. naturel, *lisez naturel.*  
 Ibid. lig. 11. controversés, *lisez controversés.*  
 CLXXIV. lig. 13. conaissance, *lisez connoissance.*  
 CCIX. lig. 13. dispense *lisez dispensent.*  
 CCX. lig. 26. L'histoire, *lisez l'histoire,*  
 CCXVII. lig. première, générales, *lisez générales.*

*Dans le premier Livre.*

- Page 17. lig. 11. il ont, *lisez ils ont.*  
 23. lig. 21. développent, *lisez développent.*  
 48. lig. 28. pas pas, *supprimez une fois pas.*  
 68. lig. 2. par quel, *lisez par quelle.*  
 84. lig. 28. nouveau, *lisez nouveau.*  
 87. lig. 1. rénd, aux Écritures . . . *ôtez la virgule.*  
 96. lig. 26. & des, romans, *lisez & des romans.*  
 127. lig. 17. portant, *lisez pourtant.*  
 150. lig. 27. dix-huit cent ans, *lisez dix-huit cens ans.*  
 143. lig. 24. de Juifs, *lisez des Juifs.*  
 146. lig. antepenultième, qu'il se fait, *lisez qu'il se fait.*  
 188. lig. 21. le troupes, *lisez les troupes.*  
 219. lig. 17. Jolesepe, *lisez Jolesepe.*  
 223. lig. 1. même fondé, *lisez même fondée.*

DISCOURS



*C. Corbin. P. Plus. del.*

*Tardieu. P. Plus. sculp.*

DISCOURS  
 HISTORIQUE  
 ET  
 CRITIQUE

SUR LA METHODE DES PRINCIPAUX AUTEURS

*Qui ont écrit pour & contre le Christianisme.  
 depuis son origine.*



EST UN POINT AVÉRÉ par l'Histoire,  
 qu'il n'y a jamais eu d'opinion qui se  
 soit concilié les suffrages universels.  
 Soit que tous les esprits inégalement  
 étendus, se trouvent encore plus inégalement  
 dociles aux secrètes leçons de la vérité; soit que

Tome I.

A

le grand nombre, prene la voix du préjugé pour celle de la raison; soit qu'il y ait dans chaque homme un artrait d'orgueil qui le porte à n'obéir qu'à ses propres pensées; ou qu'enfin nos intérêts divers, nos passions différentes altèrent en nous la droiture naturelle: il est toujours incontestable qu'on n'a point encore vû, & peut-être qu'on ne verra jamais le monde unanime sur la même Doctrine.

Pour le malheur des hommes, ce partage de sentimens s'est étendu jusqu'à l'article même de la Religion. Elle qui auroit dû nous réunir, malgré l'opposition de nos vûes sur tout le reste; elle qui auroit dû, seule au moins, être affranchie de l'inconstance de nos jugemens, puisqu'elle ne sauroit être notre ouvrage, & qu'il est besoin que sa source soit Divine; elle qui est si fort au dessus de l'arbitraire des conjectures, & sur laquelle il est si périlleux de se méprendre, n'a pas eu pourtant un sort plus heureux que les Doctrines humaines.

Où commencent les premières lueurs de l'Histoire, là commencent à se montrer aussi les premières discordes sur la nature du Culte véritable. Quelques uns, mais en petit nombre, fidèles à la Tradition, & soumis à l'autorité de l'évidence, reconnoissent un Dieu Créateur, seul infini, seul parfait, & lui rendirent par leurs sacrifices des hommages publics. Les autres, & répandus de toutes parts, n'ayant ni tout-à-fait éteint, ni conservé pur, au milieu du vice, la notion auparavant dis-

tingée de la Divinité, la divisèrent en autant d'êtres qu'il plut au caprice d'en adorer.

Ainsi prit naissance l'Idolâtrie, qui n'eut pas même, par tout où elle s'établit d'abord, une forme constante & régulière. Les Peuples qui l'enfantèrent convinrent aussi peu du nombre, que de l'espece, & de la nature de leurs Dieux. Les Egyptiens, par exemple, n'avoient pas la même Théologie que les premiers Assyriens; & les Nations contemporaines étoient encore aussi partagées sur leur doctrine, que les Anciens l'avoient été dans la leur. Il ne falloit passer que d'un siècle, d'un Empire, quelquefois d'une Ville à l'autre, pour trouver ces dissemblances de culte. La raison égarée se prenoit à tout, sans discernement, & sans règle.

On croiroit que le Paganisme en vieillissant, auroit enfin pris un état fixe. Tout le contraire. Les Perses qui détruisirent l'Egypte, & tous les Royaumes nez des débris du premier Empire des Assyriens, enveloppèrent dans la ruine de ces peuples, celle de leurs Idoles. La Grèce, à son tour victorieuse des Perses, n'épargna pas davantage la Religion des vaincus. Rome ensuite, qui dans sa fon-

*Tit. Liv.*  
l. 39.

(a) Separatim nemo habessit Deos, neve novos: sed ne advenas, nisi publice adscitos privatim colunto. Constructa à patribus delubra habento; lucos in agris habento; & larum sedes, ritus familiae, patrumque servanto. Divos, & eos qui caelestes semper habiri, colunto, & illos quos in coelum merita vocavsrunt Herculem, Liberum, Aesculapium, Castorem, Pollucem, Quirinum. *Cic. de Leg. Lib. 2.*

IV. DISCOURS HISTORIQUE

qui fut long-tems sans en reconnoître d'autres que celles qui se trouvoient consacrées par l'ancienne coutume; & par les loix de Numa; Rome, ne put toutefois demeurer dans les premières limites. Ses graves Sénateurs, les Pontifes, & les Princes adoptèrent à la fin les Dieux des Barbares. Ils en remplirent le Capitole, tous les Temples, les Places publiques, les Palais des Princes, les maisons particulières (a), tout l'Empire, & à tel excès, que les Poëtes en rougirent (b), eux-mêmes.

Les Hébreux furent donc seuls exemts de la contagion universelle. On ne voit point d'Idoles en Jacob, disoient leurs ennemis mêmes; on n'y remarque point de présages superstitieux, point de divinations, ni de sortilèges: c'est un peuple qui se fie au Seigneur son Dieu, dont la puissance est invincible. Cette nation resserrée dans un coin de la Terre, gardoit avec scrupule ce qu'elle tenoit de ses ancêtres; & sans remonter bien haut, elle en embrassoit toutes les traditions. L'Histoire de quatre hommes récents, lui suffisoit pour arriver jusqu'à celui qui avoit vu les enfans du premier homme. Par ce court milieu, tout-à-coup, & sans peine,

(a) Major coelitem populus etiam quam hominum intelligi potest, cum singuli quoque ex semetipsis totidem Deos faciant, Junones, Genesique adoptando sibi. *Plin. L. 2.*

(b) Nec turba Deorum  
Talis ut est hodie, contentaque sidera paucis  
Nimiumbis miserum urgebant Athlanta minori  
Pondere. *Juvenal. Satyr. 13, V. 46.*

ET CRITIQUE, &c.

elle touchoit à l'origine des choses. Un Livre lui avoit même été donné, où tout ce qu'elle avoit à pratiquer, & à croire étoit contenu. Elle n'avoit qu'à l'ouvrir ce volume sacré, & elle y découvroit tout-à-la-fois les fondemens de sa Religion, le détail de sa Discipline, les regles de sa Police, le régime de ses mœurs, les principes de sa Philosophie, les Loix de sa Jurisprudence, l'ordre des devoirs attachez à la diversité de ses conditions, la grandeur de ses espérances appuyées sur les plus infailibles promesses; & tout cela mêlé encore du récit des grands événemens qui l'avoient assurée tant de fois que l'Etre souverain ne cessoit de veiller pour elle. Heureux ce Peuple tant favorisé du Ciel, & en tant de manieres, s'il fût demeuré ferme dans ses premières observances! Mais le commerce des impies fit sa perte. Il se laissa gagner & prendre à la pompe de leurs vaines cérémonies. Sa fidélité ne se soutint plus, & elle souffrit de fréquentes atteintes. Il ne perdit pas le souvenir entier du Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob: car où pouvoit-il porter les regards, qu'il n'y découvrit des marques subsistantes de sa miséricorde, & de sa puissance? Mais il apprit à mélanger son culte peu à peu. Il offroit de l'encens à l'Eternel dans son Temple, & il en offroit à Baal sur les hautes collines, à l'ombre des bocages. Il célébroit des Jeux à la maniere des Gentils; & si ces Jeux n'étoient pas tout-à-fait si prophanes que ceux des Grecs, la

Dio. l. 52.  
Tertull.  
Apol. c. 5.  
Euseb. Hist.  
Ecol. l. 2.  
c. 2.

Num. c. 23.  
v. 21. 22.  
23.



sainteté de ses Loix en étoit-elle moins outragée? Dieu le rappelloit de tems à autre par la voix de ses Prophetes; souvent par de nouveaux gages de sa tendresse; quelquefois par de sévères châtimens: & alors il abandonnoit ces vaines images, ces Dieux d'un jour qu'avoient ignoré ses Peres; il revenoit à l'unique véritable, toujours prêt à le recevoir, jamais lassé de l'attendre. Mais ce retour n'étoit que l'effet de la crainte, & d'une crainte d'esclave; le cœur restoit toujours aux pieds de l'Idole; on revoloit à elle au premier rayon de prospérité.

Tant de chûtes & de rechûtes préparoient une désertion ouverte. A la fin elle se déclara. L'embaras de ménager sans cesse le penchant & le devoir, est un état forcé qui ne demande qu'à finir. Un seul coup retrancha de l'unité dix Tribus qui se firent un Roi, un Autel, & même des Dieux à part: système concilié, je ne puis dire comment, avec la Doctrine de Moÿse qui s'y trouvoit conservée.

Le Royaume de Juda lui-même, quoique plus fidèle, laissoit échapper souvent des signes d'indocilité, & quelquefois portoit ses vœux à l'Idole qui avoit séduit Israël. Les princes y donnoient le ton au Peuple, selon l'ordinaire; & ces Princes alternativement religieux & impies, accoutûmèrent la Nation, déjà légère, à n'avoir plus qu'une foi chancelante, & un culte douteux. Par ces déclinans tantôt plus marquez, tantôt moins, tout fut conduit à l'excès du désordre. Sur la fin de la Répu-

blique, & selon Josèphe, vers le tems de Jonathas, l'un des Maccabées, trois sectes figuroient chez les Juifs.

LES ESSE'NIENS OU HASIDE'ENS, descendus peut-être des anciens Récabites, dont parle Jérémie, donnoient au monde le spectacle d'une vie austere, & à leurs Disciples, des leçons d'une haute spiritualité. Ces Philosophes [il seroit difficile de les nommer autrement] retirez loin du commerce des affaires tumultueuses, habitoient les campagnes solitaires, fuyoient les vains plaisirs qui corrompent les hommes en les amolissant, fuyoient les hommes mêmes, dont la société communie d'ordinaire plus de vices que de vertus, ne s'exerçoient qu'aux travaux nécessaires à l'entretien d'une vie frugale, & paroïssent vouloir la ramener au plan tracé par la simple nature. Tout étoit commun entre eux; toute propriété, toute réserve y étoit un crime, & la sobriété générale y laissoit un superflu qui se répandoit sur les pauvres d'alentour. On n'y étoit avare que du tems, parce que ce bien fugitif est le seul qui ne se remplace pas, & que jamais on n'en a trop ni même assez pour se rendre meilleur, & pour se nourrir l'esprit dont les besoins sont immenses. Ce loisir précieux étoit donné tout entier à la lecture des anciens Livres, aux profondes méditations, à la priere, & à célébrer la puissance Divine par de sublimes Cantiques qu'inspiroit le zèle. Les Payens eux-mêmes n'ont pu refuser leurs

*Joseph. Antiq. l. 14. c. 9.*

*1. Mac. c. 11. v. 42.*

*Jerem. c. 35. v. 5.*

*Joseph. Antiq. l. 18. c. 2.*

*Id. Bell. Jud. l. 2. c. 7.*

*Phil. Vit. Contempl.*

éloges à la vie de ces Sages, & Plin sur tout se plait à relever des mœurs tout ensemble si augustes, & si simples.

Elles n'étoient pas néanmoins si pures, que la superstition ne les eût altérées. Cette nouvelle secte de Réformez n'étoit pas même irréprochable du côté de sa Doctrine. Elle croyoit un Dieu Créateur de l'Univers, & elle assujettissoit tout à sa Providence; l'immortalité de l'ame, & la juste distribution des récompenses & des peines après le trepas, étoient des dogmes avouez par elle; il est vrai. Mais ces dogmes étoient joints à une Philosophie d'ailleurs presque toute Pythagoricienne: composé monstrueux, & si contradictoire dans ses parties, qu'il en est presque inconcevable. Je trouve de plus que les Esséniens avancoient, comme quelques-uns l'ont fait depuis, que les ames préexistant à leur infusion dans les corps; & d'autres points de Métaphysique aussi peu compatibles avec la saine Théologie. Tant l'homme a de peine à réduire sa raison présomptueuse & foible, lors même qu'il a scû donner des loix à des penchans, en apparence plus difficiles à gouverner!

LES SADUCEENS, Disciples d'un certain Sadoc, à ce que disent les Rabins, qui en racontent des aventures, ou pour dire mieux, des fables incroyables, formoient un second parti qui avoit son symbole séparé. Ils soutenoient ouvertement la matérialité des ames, & leur mortalité. Doctrine qui anéantit toute Religion, & que la Philosophie

Isophie même réprouve. Par une conséquence nécessaire, ils nioient la résurrection des morts, & l'existence des Anges. Rien ne leur paroïsoit réel que l'étendue. Je soupçonne même, sans vouloir pourtant le décider, qu'ils ne concevoient Dieu que sous l'idée d'un corps impalpable, plus subtil, & plus parfait que les autres. Quoiqu'ils parlassent d'un Providence qui dès cette vie châtioit le crime & protegeoit la vertu, ils ne reconnoïsoient néanmoins ni récompenses, ni peines pour l'avenir. Le reste de leur Doctrine n'avoit guères plus d'orthodoxie: c'étoit la sagesse humaine qui en avoit seule disposé les articles.

Par exemple, en combattant l'opinion folle qui soumet le libre arbitre à un destin insurmontable, ils alloient échoïer à l'écueil opposé. Ils prétendoient que le vouloir de l'homme est tellement dans les mains de l'homme, qu'il ne dépend que de l'homme de le conserver bon, ou de le rendre meilleur. Ils enlevoient, sans scrupule, tout pouvoir à Dieu sur ce point. Non seulement la liberté pouvoit, selon eux, faire un mauvais choix; & préférer le mal au bien: triste puissance qui n'est qu'une imperfection dans la créature intelligente; car le pouvoir pour le mal est moins en elle un vrai pouvoir, qu'une foiblesse & une fragilité de son pouvoir: à les entendre, l'ame pouvoit encore, sans aucun secours de grace, se déterminer toujours au bien. Empire que l'infirmité de notre nature n'a jamais eu.

& moins encore depuis le malheur de sa première dégradation.

On ne risqué donc pas à conjecturer que ces Sarrécéens étoient, à peu de chose près, des Disciples d'Epicure, qui pourtant reconnoissoient la vérité des saints Livres, mais commentez à leur manière, & soumis dans la plupart de leurs points aux jugemens de la seule raison. Aussi l'autorité de la tradition n'avoit-elle aucun empire sur ces sectaires. Ils ne la voyoient que comme un joug odieux qui assujétissoit l'homme à des hommes aussi faillibles que lui; comme une usurpation de de la créature présumptueuse, qui osoit partager un pouvoir réservé tout entier au Créateur.

Une Doctrine où l'amour propre étoit si bien ménagé; dans les délicatesses, si flatté, si affranchi de toute dépendance, eut le succès que les auteurs pouvoient s'en promettre. Les Grands qu'elle ne gênoit point en furent épris, & avec eux cette espèce d'hommes qui dans tout les tems s'est fait un mérite de la singularité des opinions. Pour tout dire, c'étoit le système de la mollesse, & de la fausse gloire. Quiconque laisse paisibles des passions si chères au cœur, trouve tout d'un coup le secret de se l'assujétir.

Les PHARISIENS prirent une route opposée. Avec des manières sévères, & des dehors composez gravement, ils s'acquiescent par les apparences de la vertu, je veux dire, par une piété fautive & superficielle, le crédit qui n'appartient qu'à la vé-

Loc. supra citat.

ritable, & que la véritable même n'a pas toujours. Rigoureux observateurs de la *lettre*, ils n'en étoient au fond ni plus purs, ni plus zélés, ni plus fidèles à *l'esprit* de la Loy. Ils ne faisoient qu'ajouter aux autres vices, celui qui seul tiendroit lieu de tous les autres, l'hypocrisie qui se joüit de Dieu & des hommes tout à la fois. Mais enfin le Peuple, qui approfondit rarement, croyoit les Phari-siens ce qu'ils se disoient eux-mêmes, ou ce qu'ils lui paroïssent être. Il n'avoit garde de soupçonner que tout cet appareil de réformateurs ne fût qu'une voile pour cacher les plus énormes prévarications. On ne sçait par quel malheur la piété droite, sincère & douce ne rencontre dans le Monde qu'oppositions & persécuteurs; tandis que la fausse, avec ses excès de morale, trouve quelquefois devant les hommes autant, ou plus de grace que les maximes inventées par le plaisir, & pour lui. Il faut que le cœur ouvre bien des entrées à la séduction, puisqu'elle arrive à le tromper par des chemins si contraires.

Quoiqu'il en soit de cette remarque; par ce piège adroit & impie, ceux qui ne méritoient qu'horreur devinrent tout puissans auprès de la multitude. Elle n'écoutoit, elle ne suivoit qu'eux. Ils pénétoient dans les familles, ils en avoient le secret; sous prétexte d'y porter l'ordre, ils s'y établissoient une façon de souveraineté sur les consciences, & les soumettoient impérieusement à leurs vaines Traditions. Le genre de vie qu'ils

préferoient, n'avoit gueres en effet d'autre fondement qu'elles : mais pour encourager à les suivre, ils intéressoient l'orgueil, de toutes nos passions celle qui veut la première être satisfaite, & qui ne l'est jamais, qu'en réduisant les autres à composer avec elle.

A ces pratiques, la plupart superstitieuses, ils joignoient un sentiment tout contraire à celui des Saducéens. Ceux-ci donnoient tout au libre arbitre; ceux-là lui refusoient tout. Ils ne parloient que de la Providence; & cette Providence expliquée par eux, qu'étoit-elle? Une force étrangère & inconnue mais invincible, un destin insurmontable qui contraignoit, ou du moins qui nécessitoit le vouloir, & qui ne laissoit à l'homme ni choix, ni liberté. Opinion qui étouffe la voix & le sentiment de la nature, qui efface l'impression la plus intimement gravée dans l'ame, qui renverse toute règle de police & d'équité, qui ne laisse plus de place à la récompense, ni à la punition, à la louange, ni au blâme, au mérite, ni au démérite; & qu'on auroit peine à différencier de celle des Stoïciens.

Il est hors de doute que les Juifs ne contractèrent ce goût de Métaphysique, que par le commerce qu'ils eurent avec la Grèce après les conquêtes d'Alexandre, & depuis la protection que leur accordèrent les Lagides. Avant cette époque, l'indifférence des Hébreux pour toute étude étoit en partie le caractère qui les distinguoit. Jamais ils n'ont eu ce génie qui invente, ni celui qui

Joseph.  
dans Ap-  
pion. l. 1.

perfectionne; mais à sa place, une pente prodigieuse à recevoir les sentimens, & à imiter les pratiques d'autrui.

Au milieu de cette instabilité générale, JÉSUS-CHRIST vint poser les solides principes, & révéler au Monde les vérités que la raison cherchoit envain, depuis qu'elle s'étoit égarée dans ses propres voyes. Avec le rétablissement de ce qu'enfeigne la nature dans sa pureté, il étala cette admirable suite de mystères, ce bel ordre de préceptes, cet enchaînement de sublimes conseils par où Dieu veut amener ses enfans à la béatitude. Il donna le coup mortel au Paganisme, & conservant de la première Loy ce que les Juifs en avoient gardé sans le corrompre, il en montra les justes rapports avec la sienne; il en développa les conséquences profondes, & fit voir dans sa personne celui que tant de prédictions avoient promis à l'Univers, dès le commencement des siècles.

Ce système (je supplie qu'on me pardonne cette expression que je n'emploie ici que pour abréger) ce système eut le sort que lui avoit présagé son Auteur. Il fut annoncé, contredit, reçu par toute la Terre. L'Eglise à qui ce dépôt fût confié, le porta de proche en proche jusqu'aux Peuples les plus éloignés. Mais elle ne s'y fit jour qu'à travers d'innombrables résistances. Et encore aujourd'hui, quoique victorieuse de tant d'obstacles selon la promesse, elle ne marche à son terme qu'au milieu des combats qui lui sont livrés, souvent

même par ceux qu'elle a marquez du lccau de son adoption.

C'est l'ordre de ces démêlez que j'ai résolu de suivre dans ce *Discours*. Il m'a paru qu'on seroit bien aisé de sçavoir quels traits ont été portez à la Religion Chrétienne, & comment elle les a repousséz toûjours. Ce plaisir de recherche que j'augure pour le Lecteur, lui sera même fructueux. Il verra non pas, ce que chacun sçait, une Histoire générale, & dénuée de circonstances; mais un récit détaillé qui lui fera connoître le génie, les aventures principales, & la manière des grands Auteurs que le Christianisme a produits, ou combattus. De cette exposition naïve il conclura de lui-même que la foy de l'Evangile est seule digne d'une obéissance raisonnable. En lui montrant nos preuves dans leur source, je l'expose à la lumière la plus pure. En lui découvrant ce que nos contradicteurs nous opposoient de plus spécieux, je lui ôte tout soupçon de surprise, je lui mets la balance en main, je lui dis: Décidez-nous, décidez-vous vous-même; jugez si le Christianisme a toûjours triomphé, s'il triomphe encore injustement des attaques de l'Incrédule.

Pour moi, je ne me prescis point ici d'autre ordre que celui des siècles. Ce sont des guides naturels, qui dans tout plan historique forment la méthode la plus simple. Je les diviserai seulement en trois classes; parce qu'en effet je trouve dans ce partage les trois différences ou degrés de controverse, dont j'ai dessein de donner l'idée.

*Des Auteurs qui ont écrit depuis le premier siècle de l'Eglise jusqu'au quatrième.*

L'EVANGILE a eu trois sortes d'ennemis à vaincre: les Juifs d'abord, les Payens ensuite, & presque toûjours cette portion de Chrétiens indignes de ce titre, qu'on appelle Incrédules, ou Libertins de croyance.

Dans les premiers tems, les Juifs ne composèrent aucun ouvrage contre nous. Ce n'est pas que la Religion Chrétienne ne leur fit ombrage. On sçait les allarmes qu'ils en prirent immédiatement après la Résurrection de Jesus-Christ, & même avant ce prodige. Mais les disputes ne furent alors que de vive voix. Jesus-Christ n'eut avec les Pharisiens que cette sorte de contestation, & le détail en reste assez ample dans l'Evangile. Les Apôtres citez ensuite devant les Synagogues, y rendoient raison de leur Doctrine, & la justifioient, en prouvant sur tout l'accomplissement exact des prédictions en J. C. Ce parallèle simple entre les Prophéties d'une part, & l'Histoire de l'autre, formoit une démonstration si claire, qu'elle demeura sans réponse directe. Une partie des Juifs donna les mains à ce raisonnement aussi court que sensible, & les autres se rabattant sur les moyens de violence, donnerent à l'Eglise ces prémices de persécution, & de Martyrs, dont parlent nos Annales.

Cependant parmi ceux du Judaïsme qui s'in-

corporerent à elle, il y eut des divisions. & des controverses difficiles à terminer. Quelques-uns, prévenus pour l'antique usage de la Nation, vouloient encore faire subsister les cérémonies prescrites par Moÿse, avec le culte de l'Évangile, & composer, pour ainsi dire, une Loy *mixte*, qui conservât les figures au milieu de la réalité. Cette contestation fut vive. Il fut besoin, pour la finir, que les Apôtres s'assemblassent en concile, & que leur décision affranchît des observances *légales*, tous les Gentils purifiés par les eaux du Bapême. Ce décret rendu public, & porté bientôt aux Eglises établies, pacifia celles qui n'avoient pû s'accorder, & donna la forme aux Synodes Canoniques qui depuis ont tant aboli d'erreurs, & dissipé tant d'incertitudes.

Act. 15

SIMON  
surnom-  
mé le  
MAGI-  
CIEN.

Act. c. 8.

A PEU PRÈS vers les jours de ces Chrétiens judaïsans, parut *Simon* appelé le *Magicien*, à cause de ses prestiges. Cet homme sans caractère se mit à dogmatiser dans ses discours, même par des Ecrits, (a) & prenant occasion de la Doctrine

(a) Les Constitutions Apostoliques Liv. VI. Chap. 8. & Timothée, Prêtre de Constantinople, disent que Simon & Cleobius qui lui étoit uni, avoient composé des Livres impies sous le nom de J. C. & de ses Apôtres. La préface des Canons Arabiques du Concile de Nicée porte, que les Simonienens avoient écrit un faux Évangile qu'ils partageoient en quatre parties ou Tomes, & qu'ils appelloient les *quatre coins du monde*. L'Auteur du Livre des noms divins Chap. VI. cite des textes d'un Ouvrage de Simon, intitulé *à visus mundi* c'est à dire *Contradictoires*; & St. Jérôme dans son Commentaire sur S. Mathieu Chap. XXIV. rapporte quelques traits de l'un de ces divers Ecrits. Voyez encore Saint Cyprien dans son Livre du Bapême.

Chrétienne

Chrétienne sur le mystère de la Trinité des Personnes; il osa dire de lui (a) qu'il étoit le *Pere* parmi les Samaritains, le *Fils* pour les Juifs, & le *Saint Esprit* à l'égard des Gentils.

SIMON  
surnom-  
mé le  
MAGI-  
CIEN.

A ces folies monstrueuses & manifestes, il ajoutoit que Jésus-Christ n'étoit pas venu dans une chair véritable, mais avec un corps phantastique; par conséquent qu'il n'avoit pas souffert, qu'il n'étoit pas mort, & que sa Résurrection n'avoit pas été sérieuse. Imaginations renouvelées par (b) *Dositheé*, par (c) *Ménandre*, & presque de nos jours par *Spinosa*, du moins sur le dernier article. Pour échapper aux prophéties, Simon qui n'en avoit aucune qui l'annonçât, prétendit qu'elles n'étoient pas de Dieu De qui donc? De certains (d) esprits

1. Joan.  
c. 4.Spinosa  
Epist. 25.  
ad Olden.  
Burg.

(a) Simon Magus à multis quasi Deus glorificatus est, & docuit semetipsum esse qui inter Judæos quidem quasi *Filius Dei* apparuit, in Samariâ autem quasi *Pater* descenderit, & in reliquis verò Gentibus quasi *Spiritus Sanctus* adventaverit. Esse autem se sublimissimam Virtutem (hoc est eum qui sit super omnia Pater) & sustinere se vocari quodcumque eum vocant homines. *Iren. l. 1. c. 20.*

(b) Dositheus quidem exstitit ex Samaritanis qui seipsum dicebat esse Messiam prophetatum. *Orig. tom. 14. in Joan.*

Post Jesu quoque tempora, Dositheus Samarita conatus est persuadere suis civibus, se esse Christum illum à Moïse prænunciatum, & visus est invenisse discipulos. *Idem cont. Cels. l. 1.*

(c) Post hunc [id est post Simonem] Menander discipulus ipsius, similiter Magus, eadem dicens quæ Simon ipse, quidquid Simon dixerat, hoc se Menander esse dicebat, negans habere posse quemquam salutem nisi in nomine suo baptizatus fuisset. *Tertull. de præscript. advers. Her.*

(d) Dicebat autem (Simon) à Mundi fabricatoribus Angelis Prophetas inspiratos fuisse: propterea nec ulterius curarent eos, qui in eum & Selenen ejus spem habebant, & ut liberos agere quæ velent: secundum enim ipsius gratiam salvari homines, sed non secundum operas justas, nec enim esse naturaliter operas justas, sed ex accidentiâ. *Iren. Lib. 1. Cap. 20.*

Tome I.

C

SIMON  
surnom-  
mé le  
MAGI-  
CIEN.

subalternes, employez à la création de l'Univers. Pour mieux surprendre le cœur que gêne la Ver-  
tu, il avança que les bonnes œuvres étoient inu-  
tiles, que la pénitence n'étoit qu'une âpreté Pha-  
risaïque contre soi-même, qu'il suffisoit pour le  
salut de croire à sa parole : qu'enfin l'Idolâtrie  
n'étoit pas un crime qu'il fallût éviter au péril  
de ses jours, & que cette nombreuse diversité de  
Religions & de sectes qui partageoient le monde,  
n'étoit que l'exercice indifférent (a) de la liberté  
des hommes.

Sa conduite pour le moins aussi licentieuse que  
sa Doctrine étoit insensée, achevoit de montrer  
qu'il n'avoit pris mission que de lui-même. Qu'é-  
toit-ce en effet que cette Hélène scandaleuse qu'il  
promenoit par tout à sa suite, & qu'il donnoit pour  
(b) cette Hélène trop connue, dont l'enlèvement  
avoit causé la ruïne de Troie ? Que dirai-je ? Qu'é-  
toit-ce que cette Hélène impure (c) dont il faisoit  
adorer les Images à côté des siennes, cette Hélène  
qu'il appeloit (d) sa première production, de la-

*Iustin.  
Apolog. 2.  
Epiph.  
Har. 21.  
Theodo-  
ret. de fab  
Her.*

*Euseb.  
Hist.  
Ecol. 1. 2.  
cap. 12.  
& 13.*

(a) Καὶ τὸ γε οὐδὲν ἢ πλείονα παραγάγεω ἢ Σίμων τὸν περὶ τῆ Ἰαταμ χί-  
ουνην δι' ἡριστιανῶν ἀρετῶν ἐδιδάχθησαι, περίηλε τῶν μαθητῶν ἐναδιαφορῶν ἀ-  
νὸς διαλάσας πρὸς τῆ ἑλωλολαπείαν. *Orig. contr. Cels. Lib. VI.*

(b) O Helenam inter Poëtas & Haereticos laborantem ! Tunc  
adulterio, nunc stupro infamem ; nisi quod de Troia gloriosius irrui-  
tur, quam de lupanari : mille navibus de Troia, nec mille dena-  
ris fontan de lupanari *Tertull. lib. de Animâ. cap. 34.*

(c) Imagines & suam ( Simon ) & ejusdem meretricis Helene  
Discipulis suis præbebar adorandas, quas & Romæ tanquam Deorum  
simulachra auctoritate publicâ constituerat. *Aug. adv. Har.* Imaginem  
quoque Simonis habent factam ad figuram Jovis, & Selene in figuram  
Minervæ, & hos adorant. *Iren. lib. 3. c. 20.*

(d) Se ( Simon ) fingit ( Helena ) patrem, illam vero injectionem

quelle il faisoit naître les Anges, & dont il ra-  
contoit des fables que l'enfance ne voudroit pas  
écouter.

Si l'on demande pourtant quelles preuves le  
Novateur donnoit de ses dogmes imaginaires ;  
je réponds que ses tours de souplesse firent seuls  
tout son appui. Contre de telles impostures, l'E-  
glise employa l'autorité des vrais miracles. Saint  
Pierre en fit d'éclatans, & selon quelques An-  
ciens, il confondit à Rome la témérité de Simon  
qui abusoit les Peuples. Celui-ci, malgré sa chute,  
trouva pourtant des Disciples, comme je viens de  
le remarquer ; mais la séduction ne fut pas lon-  
gue, dit Origene ; (a) à moins qu'on ne veuille  
ranger parmi les descendans de Simon cette foule  
des Sectaires qui dans la suite prirent le nom de  
Gnostiques : hommes exécrables, dignes d'un tel  
Maître, & qui ne conservant presque rien de la  
foy, cherchoient néanmoins à se confondre avec  
les vrais Gnostiques, révèrent comme les plus par-  
faits contemplatifs d'entre les Chrétiens.

D'une autre part, de faux Apôtres s'étoient

suam primam quâ injecerat Angelos, & Archangelos condere : hujus  
eam propositi comotem exilisse de patre, & in inferiora defultasse,  
atque illic prævento patris proposito Angelicas potestates genuisse...  
proinde migrantem eam de corporibus in corpora, postremâ dedeco-  
ratione sub titulo præstitisse Helenam vilioiorem. Hanc igitur esse  
ovem deperditam ad quam descendit pater summus, scilicet Simon.  
*Tertull. ubi supra.*

(a) Νῦν δὲ τὸς πάσας ὃν τῆ οἰκῆμένην ἔχει Σιμωνιανὸς ἐν ἑστὴν τὸν ἀριθμὸν  
οἶμαι πρὶακοῦντα. ἢ τάχα πλείονας ἔσπον τῶν οὐτῶν ἐσι δὲ πρὶ τὴν παλαιότητα  
σφόδρα ἐλάχιστοι τῶν δὲ λοιπῶν οἰκῆμένης ἕδαμὲ τὸ ὄνομα ἀπὸ καδ' ὡς ἰδι-  
οῦτε δόξαν περὶ ἐαντῆ διασκευάσας. *Orig. Lib. 1. contr. Cels.*

SIMON  
surnom-  
mé le  
MAGI-  
CIEN.

*Arnob.  
l. 2.  
Cyrill.  
Catech.  
Chrysol.  
Serm. 47.  
Sulpic.  
l. 2.  
Chrisost.  
Hemil.  
18. in  
Act.  
Ephrem  
Sermon.  
de Hæret.  
2. Petr.  
Clem.  
Alex.  
Strom.  
2. Tim.  
c. 2. 8.  
17. 18.*

élevez contre l'espérance fidèle en la Résurrection dernière. Hyménée & Philetè attaquèrent cet article, sans doute sous le prétexte de l'éclaircir. Dans leur Commentaire, la Résurrection étoit impossible, & ce que Jésus-Christ en avoit enseigné de si positif, il le falloit prendre dans un sens spirituel. Ainsi, concluoient-ils, cette renaissance dont il est parlé, ce retour à la vie qui doit couvrir l'opprobre de notre mortalité, n'est que le passage de l'erreur à la vérité Chrétienne. Ce sentiment qui alloit à tout détruire, & jusqu'aux Dogmes les plus formels, par la licence immodérée de l'allégorie, trouva dans *saint Paul* une ferme opposition. Sa première Epître aux fidèles de Corinthe roule en partie sur ce point, & il ne pouvoit être mieux défendu que par un de ceux qui avoient eux-mêmes vû Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts.

1. Cor. c.  
15. v. 8.

S A I N T  
P A U L.

CET APÔTRE est aussi le plus grand Apologiste de l'Evangile, & ses Lettres seront à jamais la consolation & la règle des enfans de Dieu. Par tout elles développent les principes intimes de la Religion, elles en éclaircissent les mystères, elles en découvrent la divinité, elles en justifient la morale. Théologie complète, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent, & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vû,

il s'élevoit jusqu'aux premières vérités. De-là toutes leurs suites, toutes leurs branches se montoient à lui rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci, leur universalité, pour ainsi dire, & leur fécondité se font admirer particulièrement dans son Epître aux Romains: trésor inépuisable d'idées grandes, saintes, augustes, & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses ministres. Dans ce seul Ecrit, que de vérités, que de lumières, que d'instructions! Sur tout que les merveilleuses opérations de la grace y sont doctement exposées! Rien ne nous importoit plus que d'en connoître la nécessité, la gratuité, la force; & saint Paul est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprète des mystères d'en-haut. Avec lui tout homme apprend qu'il ne peut rien de lui-même, & que sa corruption, sa foiblesse, ont besoin de remèdes & de secours assidus; qu'il ne peut aller à Dieu, si Dieu ne le prévient, ne l'appelle, & ne l'attire; qu'il n'y a qu'abîme de miséricorde & d'amour dans le choix des élus, *vases préparez pour la gloire: justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colère préparez pour la perdition.*

C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Pere dans la personne du Fils; qui nous a montré l'Evangile interprète des prédictions; qui nous a découvert

S A I N T  
P A U L.



SAINT  
PAUL

dans les ombres de l'ancienne Alliance, tous les traits commences de la nouvelle; qui nous a fait sentir la dignité de notre être par la dignité du prix dont il est racheté, le mérite de notre foy par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante, la grandeur de nos espérances par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous, l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur, & à son Verbe, par le soufle de l'Esprit, qui n'est lui-même que charité. Notions majestueuses répandues par tout dans nos Ecritures: mais, j'ose le dire, nulle part si vivement exprimées que dans saint Paul.

Pour son cœur, c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plû à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de constance, plus de vérité, plus de candeur, ni mieux allié le zèle intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande, & héroïque, ses intérêts propres ne lui sont de rien, il n'est attentif, il n'est sensible qu'à celui de ses freres, & au progrès de la foy. L'amour jaloux qu'il a pour elle, est comme un feu dévorant qu'il ne sçauroit contenir. Ses prédications, ses écrits, ses voyages, ses souffrances, ses longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le regne par tout. Il porte tous les fidèles, tous les hommes dans son cœur. Il est le pere, le tuteur, & le nourricier de tous. *Il se rend foible, avec les foibles, pour gagner les foibles.* Il vit avec les Juifs comme un d'entre eux, pour les gagner à Jesus-Christ; avec ceux qui étoient sous la loy, comme s'il y

1. Cor.  
c. 6. v.  
20. 8.  
199.

avoit été sujet lui-même; avec ceux qui n'avoient point de loy, comme s'il n'en avoit point eu. Il console, il corrige, il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il voudroit être *Anathème* pour le salut d'Israël. Tant étoit pur le desintéressement de son amour! Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserrent si souvent le nôtre!

SAINT  
PAUL

Rom.

c. 9. v. 5.

Il faut avouer que son stile est sans élégance, au moins étudiée; qu'il est même souvent défectueux quant à la pureté du langage, & aux regles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingenuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux, qui n'y seroient pas, si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embelissements.

Tandis que par ces travaux l'Evangile prenoit son accroissement, le Paganisme, à dessein d'en arrêter les progrès, s'unit, quoique par des vûes différentes, aux Juifs indociles. Mais au lieu de procéder selon l'ordre d'une controverse régulière, la persécution ouverte, & les violences furent seules employées. Tout ce qui portoit le nom Chrétien fut donc proscriit comme ennemi des Dieux, & de l'Empire. Ainsi les deux plus grands ressorts qui meuvent les hommes, la Religion, & la Politique, concourant à la perte de l'Eglise, firent pour sa ruïne tout ce que le préjugé

SAINTE  
PAUL.

aveugle secondé de la puissance , put imaginer de plus extrême.

Au milieu de ces revers , & pendant que le Martyre étoit presque l'unique Baptême des fidèles , le Christianisme loin de s'éteindre dans leur sang , n'en sortoit que plus brillant & plus fécond. L'Idolâtrie honteuse de l'inutilité de ses efforts , reconnoît enfin qu'elle ne s'étoit armée que contre elle même , & selon un de ses Sages , qu'elle recevoit la loy de ceux qu'elle s'étoit vainement flatté de vaincre. Recevoit la Loy. Comment ? C'est que nos Peres ne se bornerent pas à la sainte résistance qui les maintenoit dans le culte reçu des Apôtres : leur zèle entreprit encore la conversion des Peuples , & la défaite de leurs Idôles. A ce pieux & hardi projet commence l'époque des grandes controverses de la Religion. Les Chrétiens avoient d'abord à justifier leur foi des horreurs dont elle étoit chargée , souvent par la calomnie , quelquefois par l'ignorance ; ensuite à mettre en lumière l'impiété , l'extravagance , les contradictions & les scandales du culte profane. Ce sont aussi ces deux articles qui d'ordinaire composent le fond de leurs premiers Ouvrages.

On est surpris de lire les monstrueux excès qu'on imputoit au Christianisme dans sa naissance. Ce n'étoit rien moins (a) qu'un Athéisme déguisé , des sacrifices détestables arrosez du sang humain , des

(a) Ταῦτα ἐπισημαίνονται ἡμεῖς ἐγκλήματα , ἀθέοτητα , θύετρα ἄθνη , ὀπίου θύετρας μίσησ. Athenag. Leg. pro Christian. p. 4.

incestes

SAINTE  
PAUL.

incestes commis en présence de l'Autel. Les opérations magiques les plus odieuses furent ajoûtées ensuite à des forfaits si noirs ; & pour y mettre le comble , il fallut y joindre encore de secrets desseins de révolte contre les Puissances légitimes. On croyoit , en divulguant ces bruits , aliéner de l'Eglise les Peuples qu'elle attiroit , & faire tomber sur elle le crime prétendu de ses enfans. Mais s'il est donné quelquefois à l'envieuse jalousie de faire une courte illusion , bientôt la vérité détruit ce frêle avantage , & l'innocence n'en éclate après que de plus de lumière.

LES CHRÉTIENS portèrent donc leurs défenses jusqu'au Trône des Empereurs. *Aristide & Quadrat* , les premiers , justifient la Doctrine de l'Evangile par des Ecrits offerts à Adrien. Nous n'avons plus ces précieux monumens , honorez de tant d'éloges par l'antiquité. Un mot seul de *Quadrat* nous reste dans *Eusebe* , & le Lecteur sera consolé de l'entendre. *Jesus-Christ* , disoit ce grand homme , *a fait ses miracles à la vue de l'Univers* , parce qu'ils étoient au-dessus de tout soupçon. *Il a guéri des malades* , & *il a ressuscité des morts*. *Quelques-uns même ont survécu longtemps à l'Auteur du prodige* , & *ne sont morts que de nos jours*. Qui pourra lire ces courtes paroles , sans regretter l'Ouvrage dont une parcelle échappée confirme si bien l'Histoire de la foy ? Mais à la place , les deux Apologies de *saint Justin*

ARISTIDE &  
QUADRAT.

Euseb.  
Hist.  
Ecl. l. 3.  
cap. 36.

nous restent , & tempèrent un peu nos regrets sur la perte des autres.

SAINT  
JUSTIN,

CE GRAND PHILOSOPHE que le malheur de sa naissance avoit engagé dans le Paganisme s'y étoit signalé par l'étendue de son sçavoir, autant que par la beauté de son esprit. Cependant au premier rayon que l'Évangile fit luire à ses yeux, il mit aux pieds de la Croix cette sagesse trompeuse qui n'enfante que l'orgueil, & qui s'abuse elle-même par de fastueuses erreurs. Devenu Chrétien, malgré l'opposition presque insurmontable de l'éducation & des préjugés, il justifia cette inconstance apparente, & fit pour l'Église ces deux célèbres Apologies où la vérité s'explique avec une simplicité si respectable

Dans la première, offerte à Antonin le Pieux, il expose la Doctrine, & les pratiques de l'Église; les mystères qu'elle croit, la morale qu'elle enseigne. Là sont décrites les mœurs des fidèles du premier âge. Et qui est-ce qui peut jeter les yeux sur cette naïve peinture, qu'aussi-tôt son cœur ne soit ému de surprise, & d'amour? Là nous sont montrez en effet la pieuse concorde, l'ardente charité, la désappropriation générale, le goût de la prière, la foy simple & nue, mais raisonnable, le desir pressé du siècle futur, l'espérance ferme des promesses, le respect de la vocation, la patience soumise à toute épreuve, l'aimable simplicité, l'anéantissement inté-

rieur, l'innocence pure ou sans cesse réparée, les privations austères & douloureuses, la haine du Monde & de ses maximes, la fuite de ses biens toujours frivoles & souvent dangereux, la vigilance précautionnée, la culture assidue des vertus secrètes, autant ou plus estimables que les vertus éclatantes, le zèle du Martyre: qualitez qui composoient le caractère du Chrétien; & ce qui n'est aujourd'hui qu'un mérite rare & d'effort, nous y est étalé comme l'exercice ordinaire de nos Ancêtres.

Dans la seconde Apologie, présentée à Marc-Aurele, & à Lucius Verus, saint Justin met au grand jour l'injustice des persécuteurs, & des motifs de la persécution. Sans blesser en rien le respect inviolable que tout sujet doit aux Puissances établies de Dieu, il ose faire voir un abus manifeste de l'autorité dans la violence exercée contre les fidèles; & par une exposition démontrée de leur conduite à l'égard des Princes, il dissipe tous les faux nuages dont on vouloit obscurcir l'innocence des Catholiques. Je dis des Catholiques; parce qu'en effet la persécution ufoit de tolérance & de ménagement avec les Sectaires. Les Marcionites, par exemple, jouïssent du calme (a) qu'on refusoit à l'E-

(a) Εἰς ἃ τὰ δόγμα ἐκείνα μυθολογούμενα ἔργα πράττει, λυχνίας μὴ διατροπῶν, ἢ τὰς ἀνέδω μίξεις, ἢ ἀνδραπέων σαρκῶν βορᾶς, ἢ γυνώσκουσι. Αὐτὸς δὲ μὴ διάκονοι, μὴ δὲ φοινοῦνται, ἢ ὑμῶν, καὶ διὰ τὰ δόγματα, ἵπτασάμεθα. Ἔστι δὲ ἡμῶν ἢ σὺντάγμα κατὰ πάντων τῶν γενημένων ἀρεῶν συνταχόμενοι, ἢ, ἢ βύλετε ἀντιχρῆν δόξουσι. Justin. Apol. 2.

SAINTE JUSTIN Orig. contra Cel. l. 7.

glise ; & ce qui est dit de ceux-ci , Origene a soin de le faire observer de tous les autres Cette distinction pourroit sembler à quelqu'un le simple effet du hazard. Point du tout. C'etoit un dessein artificieux & medité. D'une part l'idolatrie vouloit affoiblir le Christianisme en favorisant ce qui le divisoit : de l'autre elle preparoit une couleur à la persecution , en imputant à ceux qui demeuroient dans l'unité , le crime de ceux qui en étoient sortis.

Enseb. Hist. Eccl. l. 5. c. 7. Epiph. Her. 48. ad sinem.

Ce sont ces crimes étrangers , souvent même ceux du Juif , qu'on punissoit dans les Catholiques , alors confondus avec lui ; car pour ce fanatisme irréligieux & brutal dont j'ai parlé plus haut , loin d'avoir eu la coupable pensée d'en introduire la pratique , ils s'offroient aux plus après tourmens , si l'on pouvoit , je ne dis pas les en convaincre , mais en donner un indice , un soupçon tant soit peu soutenable. (u)

Justin. Apol. 2. Athen. Leg. pro Christ. p. 5. Tertull. Apologet. p[ar]t[is].

Et quelles traces d'Athéisme pouvoit-on remarquer en ceux dont le culte dans ses fondemens , étoit l'adoration d'un être infini , Créateur de l'Univers ? Comment lui auroient-ils offert de cruels & barbares sacrifices , eux qui s'abstenoient de manger (b) le sang des animaux , d'être les ré-

(u) Quod si quis vel parvi , vel magni alicujus criminis nos convicerit , non deprecamur supplicium , sed vel crudelissimum illud tolerare patati sumus . . . . . quin potius sistamur iudiciis ut a criminibus illis que nobis intentant puniamur. Nemo Christianus malus , nisi qui professionem mentitus fuerit. Athenag. Legat. pro Christian. (b) Καὶ γὰρ αὐτοὶ ἐγὼ τοῦ ΠΑΤΕΡΟΣ χάριτι διδάσκαλοι δεικνυμένους ἀποκρίσασθαι ὅτι ἀφ' ἑαυτῶν πρὸς θεόν , ἢ πάντα τὰ ἄλλα ἐπιμύμνηται.

SAINTE JUSTIN.

moins , ou d'entendre le récit d'un homicide ? quelle fable ridiculement épisodique , quel monstre d'injustice que de tourner en abomination & en scandale , d'appeller du nom odieux d'inceste , le chaste amour de la piété fraternelle , la continence (u)

φθερόν , ἐνεγένον ἀδύνατον ἕνα ἢ κακία ἢ φιληδονία ὑπάκουεν αὐτῆς. Τίς γὰρ φιλήδονος , ἢ ἀκρατὴς ἢ ἀνδρωπίνων σαρκῶν βορὰν ἀγαθῶν ἢ γήμωνος δύναται ἀνδύνατον ἀσπάζεσθαι , ἕως τῶν αὐτῶν ἀγαθῶν σερβεῖν. ΑΜ\* ἢ κ' ἐκ παντός ζῆν μὴ ἀπὸ τῶ ὠδύσε βροτῶν , ἢ λαθάνειν τὴς ἕρχονται ἐσπεράτω. ἢ κ' ὅτι γὰρ αὐτὸν κατήγγελλε φανεροῦσθαι. Justin. Apol. 1. Παρ' ἡμῖν ἐκ ἐστίν ἀνθρωποφαγία , ψευδὲς μάρτυρες οὐ ἐπιτιθευόμενοι γελῶντα. Tatian. Orat. contra Gentes.

Erubescat error vester Christianis , qui ne animalium quidem sanguinem in epulis esculentis habemus , qui propterea quoque suffocatis & morticinis abstinemus , ne quomodo sanguine contaminemur , vel intra viscera sepulto. Denique inter tentamenta Christianorum etiam botulus cruore distentos admovetis , certissimi scilicet illicitem esse penes illos , per quod exorbitare eos vultis. Porro quale est , ut quos sanguinem pecoris horrere confiditis , humano inhiare credatis ? Nisi forte suaviores eum experti. Tertull. Apol. c. 9.

Dicimur sceleratissimi de sacramento infanticidii , & pabulo inde , & post convivium incesto ; quod everfores luminum canes , lenones scilicet tenebrarum & libidinum impiarum inverecundia procurant. Dicimur tamen semper , nec vos quod tandiu dicimur eruere curatis ; ergo aut eruite , si creditis , aut nolite credere qui non eruistis. De veitra vobis dissimulatione praescribitur non esse , quod nec ipsi audetis eruere. Ibid. c. 7.

Nobis homicidium , nec videre fas , nec audire : tantumque ab humano sanguine cavemus , ut nec edulium pecorum in cibis sanguinem poverimus. Minut. Fel. in Octav.

(u) ἢ ἄρα τίνας αὐτῶν διὰ τὸν ἕνα τῆς ὑπερβαλλούσης καταρώτητο , ἢ διὰ τὸ καθάρτερον θρησκείῃ τὸ ἴσον , μηδὲ τῶν συντεκμημένων ἅπασιν ἢ ἕνα ἀπὸ τῶν ἀφροδισίων. Orig. contra Cel. Lib. 1. pag. 21. Οἱ δὲ ὑπ' αὐτῶν ἐπὶ ἰδιότητι ἐξουθενήμενοι ἢ μισοὶ ἢ ἀνελκόμενοι ἕνα λεγόμενοι , κἀν μόνον πιστεύουσιν αὐτοῦ τῷ θεῷ , παραδεδωμένοι τῷ πῦρ Ἰησοῦ διδασκαλίαν , τούτων ἀποδέχονται ἀσελγείας ἢ ἀκαθαρσίας ἢ πάσης τῆς ἐκ συνείδησις ἀρχμωσύνης ὡς ἢ τρέπον τελείαν ἱεράν πᾶσαν συνείδησιν ἀποσραφέντων ποτὶς αὐτῶν πατήρας καθαρᾶν , ἢ μόνον ἀπὸ πάσης μίξεως . . . . . παρ' ἄλλοις ὃ νομιζόμενοι θεοῖς παρ' ἑαυτοῖς πάντῃ ἐναρμόνιοι , εἴτε ἅπασαν φησὶν ἡμεῖς , ἢ κ' ἢ μὴ δοκῶσι διατελεῖν ἐν τῇ διὰ τῶν ἑς τὸ θεῖον τιμῶν καταστάσει ἢ ὃ χριστιανῶν ἢ διὰ τὰς παρὰ ἀνθρώποις τιμᾶς , ἢ διὰ μίθους ἢ ἀργύρια ἢ ἐξ ἑαυτῶν ἀφ' ἑαυτῶν τῶν πατεῶν παιδείαν ἢ ὡς ἐδοκίμασαν τῶν θεῶν ἔχον ἐπιγνώσει , τρέψοντα ἅπασιν τῷ θεῷ ἢ δοκίμω ἢ κ' τῷ ποιῶν καθάκοντα , παρ' ἑαυτοῖς πάσης δικαιοσύνης ἢ ἀγαθότητος. Idem lib. 7. pag. 365.

SAINTE  
JUSTIN.

la plus scrupuleuse, l'unique exemple de pureté parfaite qui sembleroit élever l'homme au dessus même des vertus humaines ? Quelle ombre, quelle apparence de révolte dans ceux qui respectent les Princes comme les sensibles images de Dieu, les sacrez dépositaires des loix, & les Pasteurs des Peuples ? Où étoient-ils ces rebelles, qui ne connoissoient dans leurs maux (b) que les armes innocentes de la foy, l'obéissance & la priere ? Durant cette longue suite de persécuteurs, tous plus obstinez à détruire les Chrétiens, qu'à dompter les Scythes, les Parthes, & les Marcomans, où est le fidèle qui s'arme pour la liberté ? Tout au contraire, pendant que le souffle de la discorde se répand au loin ; que Rome, le Sénat, & les Armées disputent à qui l'emportera l'un sur l'autre par la force ; que le signal de l'indépendance est comme donné dans toutes les Provinces ; que les feux de la sédition embrasent & divisent les Royau-

Justin.  
Apol. 2.

Vos adulteria prohibetis & facitis, nos uxoribus nostris solummodo viri nascimur. Vos scelera admissa punitis, apud nos cogitare peccare est. Vos conscientios timetis, nos etiam conscientiam solam sine qua esse non possumus. Denique de vestro numero carcer exarsit ; Christianus ibi nullus, nisi aut reus suæ religionis, aut profugus. *Ottav apud Minus. Fel.*

(b) Hæc coitio Christianorum merito sanè illicita, si illicitis par ; merito damnanda, si quis de eâ queritur eo titulo quo de factio nibus querela est. In cujus perniciem aliquando convenimus ? Hoc sumus congregati quod & dispersi : hoc universi quod & singuli ; neminem lædentes, neminem contristantes. Cum probi, cum boni coeunt, cum pii, cum casti congregantur ; non est factio dicenda, sed curia. *Tertull. Apol. c. 39.*

SAINTE  
JUSTIN.

mes ; qu'enfin l'audace des conjurez fait & défait les Empereurs ; le Chrétien, le seul Chrétien reconnoît ses Maîtres dans ses tyrans, & préfère la continuation de ses peines à la funeste délivrance qu'il ne devoit qu'aux secours de la révolte. Ce caractère singulier de soumission étoit si propre aux fidèles, qu'il brille par tout dans les (a) Ouvrages destinez à leur défense. Encore aujourd'hui nous ne sçaurions les lire, qu'ils n'impriment dans le cœur l'amour de l'ordre public, la préférence du bien commun à l'utilité privée, l'esprit de subordination si nécessaire au maintien des Etats, & la docilité sans bornes aux décrets du ministère où la Loy de Dieu reste sans atteinte. Non-seulement, dit Tertullien, il ne s'est point trouvé parmi nous de Niger, ni d'Albin, ni de Cassius, *il ne s'y est pas même vu de Nigriens, ni de Cassiens, ni d'Albiniens.* Les usurpateurs de l'Empire n'avoient point de partisans parmi les Chrétiens, & l'une de leurs plus inviolables loix étoit de servir avec fidélité ceux que Rome & le Sénat avoient reconnus. *Nous ne cessons de prier pour les Empereurs*, dit le même Auteur (b) *nous demandons que leurs jours soient prolongés*

Tertull.  
Apol. c.  
35.  
Idem. ad.  
Scap.

(a) Nos pro vestro imperio preces ad Deum fundimus, & ut filius (quod justissimum est) in regno olim parentis succedat, atque Imperium vestrum magis, magis que augeatur semper, denique omnia ex animi sententiâ vobis eveniant oramus : quod & nobis salutare fuerit ut quietam tranquillamque vitam degentes, vobis interim ad quælibet imperata promptè interviamus. *Athenag. Apolog.*

(b) Illuc insipientes Christiani, manibus expansis, quia innocuis ; capite nudo, quia non erubescimus ; denique sine monitore, quia de

SAINT  
JUSTIN.

gez, que leur Regne soit heureux & tranquille, qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domestique, que leurs armées soient braves & victorieuses, que le Sénat conspire à leurs desseins, que tous leurs sujets soient vertueux & soumis, que le Monde entier vive dans une paisible abondance. Tout ce qui peut rendre un homme heureux, nous le désirons pour le Prince. Nos vœux pour lui sont ceux qu'il feroit lui-même. Quel étrange langage pour des séditions ! C'est que les fidèles n'attendoient pas des secours humains l'établissement de la foy, mais de Dieu seul, & de Jesus-Christ son Fils ; c'est qu'ils étoient pénétrés de cette parole si féconde en conséquences : *Rendez à César, ce qui est à César, & à Dieu, ce qui est à Dieu.* C'est qu'ils avoient appris & retenu de saint Paul, que celui qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu même..... & que ce n'est pas seulement la crainte du châtement qui opère la soumission Chrétienne ; mais un devoir, un principe de conscience éclairée.

Toutefois, dira quelqu'un, la calomnie la plus imprudente s'autorise au moins de titres spécieux. Pourquoi tant d'accusations contre les premiers Chrétiens, s'il n'y en avoit dans leur conduite aucune prétexte ? Je n'en remarque

pectore oramus, precantes sumus semper pro omnibus Imperatoribus vitam illis prolixam, Imperiorum securum, domum tutam, exercitus fortes, Senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, quæcumque hominis & Cesaris vota sunt. *Terrull.*  
*Apol. c. 30.*

point

SAINT  
JUSTIN.

point d'autre que l'attention de la primitive Eglise à dérober aux yeux profanes le secret de ses mystères. Pour suivie de toutes parts, sans protection, sans liberté, sans asyle, sans ressource humaine, elle ne s'assembloit, encore avec frayeur, que dans les déserts ou dans les cavernes profondes. Là, durant le silence de la nuit, sur un Autel dressé rapidement, & conforme à la tristesse d'un tel Temple, elle offroit au Pere le Corps & le sang adorable du Fils, elle fortifioit ses enfans de cette nourriture salutaire, elle les instruisoit par la lecture des Livres sacrez, elle les engageoit par le saint baiser de la paix à demeurer toujours unis, & elle finissoit par des prieres que la ferveur conduisoit quelquefois jusqu'à la renaissance du jour.

Ce fut donc de ce secret, à moitié pénétré, que le Paganisme abusa contre la foy. Le signe innocent de la concorde Chrétienne, les doux titres de frere & de sœur que se donnoient les fidèles, en témoignage de charité réciproque, furent appelez des noms détestables de fornication & d'inceste. Le sang de la coupe sacrée fut travesti en libation parricide & monstrueuse, où les enfans étoient immolez à la superstition paternelle. Les assemblées, les prieres de la nuit furent données à titre de conspiration contre l'Empire, & d'irreligion contre les Dieux que l'Athéisme vouloit anéantir. Ce qui n'étoit pas même conjecturé, n'éprouva pas d'interpréta-

Tome I.

E

Act. c. 20

*Christi-  
anus Mox-  
imus Dis-  
sert. de  
veris cau-  
sis cur  
Christia-  
nos ca-  
lumniati  
sunt Esh-  
mici.*

SAINT  
JUSTIN.

tion moins odieuse ; & la formule de nos prières, les cérémonies de notre culte, l'administration de nos Sacremens furent traitées de mystères & d'invocations magiques. Un préjugé si fatal dura long-tems. Il fallut pour le détruire, qu'enfin l'Eglise mit à découvert son symbole, & qu'elle dévoilât l'esprit & l'objet de ses rites. Saint Justin fut le premier qui les tira de cette espèce d'énigme où ils étoient à l'égard du Paganisme, & la clé qu'il en donna, mit en évidence toute l'injustice de la persécution.

Peu après parut de lui un autre Ouvrage. C'est le récit d'un *Entretien* vrai ou supposé, entre lui, & un Juif qu'il veut amener à la foy. Ce Dialogue assez étendu, est l'un des morceaux les plus travaillés, & les plus didactiques que l'antiquité nous ait transmis. A proprement parler, ce n'est qu'un parallèle des prédictions, & des faits de l'Evangile. Mais ce parallèle est raisonné, méthodique, profond, & varié par mille recherches qui tendent toutes à prouver que Jésus Christ est le Libérateur promis. Les difficultés de la Synagogue y sont nettement exposées & presque toujours détruites sans ressource. On pourroit croire que l'Auteur écartoit les plus embarrassantes, pour ne s'arrêter qu'à celles dont le triomphe est le plus facile. Artifice trop ordinaire dans les disputes simulées, où l'on est maître de se prescrire un terrain, & des bornes. Ici paroît tout l'opposé. Les Juifs

SAINT  
JUSTIN.

ne nous ont jamais fait d'objections plus pressantes que celles qui sont réfutées par saint Justin. Celles qu'ils ont étalées depuis, n'en sont que les redites, ou des inepties de Cabale indignes d'examen sérieux. Un homme habile & sincère, tel que l'étoit saint Justin, auroit eu honte de recourir à des déguisemens trompeurs, & il se sentoit de plus assez fort de sa cause pour ne se pas intimider des plus fortes contradictions. Qui-conque brave le Martyre ne peut être soupçonné d'affoiblir avec fraude, ni de redouter un argument de controverse.

A mesure que la vérité Chrétienne se prouvoit elle-même en s'expliquant ainsi, elle se faisoit de nouveaux disciples, & parmi ces disciples nombreux, il s'en trouvoit toujours de propres à aider à ses conquêtes. Un esprit juste qui passe d'une Religion fautive à la véritable, jouit du double avantage de posséder les raisons de l'une & de l'autre, & dès-là se trouve également fort contre celle qu'il abandonne, & pour celle qu'il embrasse. Tels furent *Tatien*, *Athénagore*, *Apollonius*, & *Théophile d'Antioche*; sans compter *Apollinaire*, & *Mélicon de Sardes*, dont les Ecrits ne sont plus. Chacun de ces grands personnages fit voir que cette Eglise qui négligeoit, ou plutôt qui avoit horreur de se soutenir par la voye des armes, étoit en état d'attaquer par celles du raisonnement.

TATIEN Disciple de St. Justin, fit un *Discours contre les Grecs*, c'est-à-dire contre les Gentils, & cette agression fut comme le premier acte d'hostilité qui parut de la part des Chrétiens contre l'Idolâtrie. Jusqu'à lors occupez avec les Juifs, ils l'avoient plus détestée que combattue. Mais à cette fois ils osèrent faire des entreprises, & contraindre l'Univers à reconnoître qu'il n'adroit que des phantômes. Le Paganisme sembloit surtout se prévaloir de la longue durée, ou même, à ce qu'il disoit, de la perpétuité de sa Doctrine. Tatién le dépouille de ce mérite usurpé. Il fixe la date de ses Auteurs, tous si nouveaux; au moins comparez à Moïse, qu'ils semblent près de lui ne faire presque que de naître. Origene charmé de ce morceau, n'a pu s'empêcher d'y rappeler Celse, qui nous vanteroit de même l'antiquité de ses fables. Heureux l'Auteur d'un si bel Ouvrage, si dans la suite oubliant les leçons de son maître, il n'eût pas écouté celles de Saturnin, de Marcion, & de Valentin, pour ajouter à leurs folies, des dogmes, s'il est possible, encore plus extravagants.

*Orig. com.*  
*Cels. l. 1.*

*Itin. l. 1.*  
*c. 28.*  
*Epiph.*  
*Hæres.*  
*XLVI.*

THEOPHILE D'ANTIOCHE. SUR LES PAS de Tatién, paroît *Théophile d'Antioche*. Ses trois Livres à Autolycus ouvrent la grande question de l'origine des Dieux. L'Auteur y démontre qu'ils n'ont été que des hommes, y suit leur histoire naturelle, qu'il fait voir

par tout semée de crimes, y découvre la naissance des Fables qui ne sont que cette même histoire, ou frivolement parée, ou quelquefois deshonorée par de fausses circonstances de débauche; & remontant ainsi jusqu'aux sources, prouve qu'il n'est question que de décomposer l'Idolâtrie, pour en pénétrer tout d'un coup l'extravagance & l'impiété. Parmi ces recherches, la plupart neuves, & toutes sçavantes, regne un tour presque perpétuel de comparaison entre le faux système & celui de nos Ecritures. Contraste, où l'extrême disproportion des objets est si évidente, que dans le choix elle ne laisse plus à l'esprit la liberté même du doute.

C'EST ICI que je dois dire un mot d'*Hermias*, que quelques-uns, je ne sçai pourquoi, placent au quatrième siècle, & d'autres au cinquième, quoiqu'il ait vécu dans le second. Cet Auteur ne nous a laissé qu'un écrit très court\*, mais si ingénieux, qu'il pourroit dans son ordre disputer d'agrément avec ceux de Lucien même. Ce sont sur tout les Philosophes qu'il attaque. Et que ne dit-il point de leurs vaines spéculations, de l'inutilité de leurs recherches, de la contrariété de leurs sentimens sur la nature même de l'ame, & sur l'origine du Monde, articles toutefois si capitaux? A ces frivoles Sophistes, il oppose la sagesse des *Barbares*, c'est-à-dire des Juifs, & des Chrétiens; car c'est ainsi que

THEOPHILE  
D'ANTIOCHE.

HERMIAS.  
Voyez M. Cave Hist. des Ecriv. Ecclesiast. 2. partie.  
\* A la fin des Oeuvres de S. Justin. Edit. de Cologne. HERMIAS. c. 3.



la Grèce les nommoit. Dans ceux ci quelle sublimité, quelle fécondité de principes ! Quel éclat de vérité ! quelle simplicité majestueuse ! quel accord de sentimens ! Près de ces Sages, les autres ne sont que des discoureurs importuns, qui ne savent que fatiguer la raison, & jamais la satisfaire. Leurs Dogmes se contredisent, leur Morale est en désordre, leur Physique est imaginaire. Mais tout cela demande à être lû dans Hermias lui-même. Ce qu'on en rapporteroit ne lui feroit pas encore assez d'honneur, & pour moi qui voudrois en traduire quelques morceaux, je ne me sens point assez de force pour atteindre à la naïve élégance de ses tours. Ceux qui n'ont pas une assez haute idée de nos Peres, ne nous accuseront point, en lisant celui-ci, de les charger de trop d'éloges.

Une circonstance remarquable de ces Ouvrages, est le tems de leur publication. Ils furent donnés sous des Princes tous persécuteurs, dans les jours de la plus grande animosité des Peuples contre nous, & tandis que l'Eglise ne tenoit à la Terre que par les amertumes & pour les pleurs. L'illustre *Apollonius* prononça même en plein Sénat & sous le Regne de *Commode*, la *Défense* qu'il avoit composée pour les Fidèles. Quoique membre de ce grand Corps, il eut le courage d'y faire un *Discours* qui sacrifioit son Auteur aux intérêts de la vérité. Mais, il le faut dire, c'est la louange du Christianisme de former

les hommes à de telles vertus. Nulle autre Religion n'a eu cet empire sur les siens. Et comment la nature toute seule pourroit elle trouver dans son fond des sentimens si héroïques ? Ils ne peuvent sans doute être inspirés que par celui qui sçait quand il veut, faire éclater la puissance, & perfectionner la force dans l'infirmité.

AVEC LE troisiéme siècle de l'Eglise s'ouvre un nouveau Catalogue d'Auteurs, qui s'exerçant sur le même sujet que ceux dont j'ai déjà parlé, sçurent en tirer de nouveaux appuis à la foi Chrétienne. TERTULLIEN.

Je mets *Tertullien*, Prêtre de Carthage, à la tête de ces Ecrivains célèbres. Il y en avoit eu peu, j'ignore même s'il y en avoit eu jusqu'à lui, qui fussent nez avec des talens plus propres à faire un grand homme. C'étoit un génie ferme, noble, vif, fécond, & même systématique. Il possédoit les anciennes opinions, sçavoit parfaitement les principes de chaque Secte, connoissoit à fond toute la fable, & non seulement selon ce qu'elle étoit alors, mais dans ce qu'elle avoit d'historique & de réel. Sa méthode étoit pressante, ses principes grands, son éloquence mâle & généreuse, intéressante même lorsqu'il lui permet, comme il arrive souvent, quelque chose de sombre & d'austère.

Ce goût de roideur qui tient naturellement à l'outré, étoit un peu celui de sa Nation, & le

lien propre, il en faut convenir. Il ne connoissoit ni milieu, ni tempérament. Il ne distinguoit point le nécessaire du parfait; & même ce parfait, dans la crainte de le resserrer, il le portoit bien loin au-delà des justes bornes.

La nature sembloit sur tout l'avoir fait pour les combats de Doctrine, & en cela les conjonctures s'accommoderent à son humeur guerrière. La Religion d'une part attaquée par les Gentils, & par les Juifs; de l'autre altérée par les Hérétiques, ouvrit un champ vaste à son courage, & il y entra. L'ennemi qui nous inquiétoit le plus étoit le Payen, qui agissant contre l'Eglise, presquo sans raisonner contre elle, n'en étoit que plus formidable. Ce fut aussi le premier adversaire que Tertullien entreprit de réduire.

Son *Apologétique* est, je crois, sans aucune contestation, le plus excellent Ouvrage que l'Antiquité Chrétienne ait produit, & comme le chef-d'œuvre de son Auteur. On auroit peine à dire ce qui s'y fait le plus admirer de l'érudition, de la sagesse, de la force du raisonnement, ou de la vivacité des traits qui l'embéllissent. Plein de la noble confiance qu'inspire la vérité connue, Tertullien ne marche pas, il court audevant de ce que l'Idolâtrie nous opposoit, il fait chaquer de ces faits énormes qu'elle imputoit aux Disciples de l'Evangile, il les détruit tous, & de suite, puis d'Apologiste devenant agresseur, il

il la montre seule (a) coupable des excès dont elle osoit nous accuser. Dans cet admirable volume tout se trouve, & ce qui mérite presque autant de louange, tout y est sans confusion; dogme, discipline, mœurs, histoire profane & sacrée, monumens rares ou uniques, extraits utiles & riches à travers tout cela, un fond de droiture qui fait aimer & l'Auteur, & la Religion de l'Auteur.

Le Paganisme contraint au silence n'étoit pour Tertullien qu'une victoire imparfaite: il voulut encore triompher de la Synagogue. L'entreprise étoit difficile. Il avoit affaire à un Peuple dont l'obstination a toujours paru se fortifier par les disgrâces mêmes, & qui fier de l'ancienne vérité reçue, n'en est que plus indocile à celle qui le sollicite. Tertullien ne crut pas cependant qu'il fût impossible de la lui rendre aussi chère, aussi précieuse qu'elle l'est pour nous, & certainement son projet eût eu le succès qu'il en attendoit, si tout ce qui convainc pouvoit convertir.

Les Livres qu'il a faits dans cette vue sont justes, profonds, & soutenus. L'explication des

(a) Vestros enim jam contestamur actus, qui quotidie judicandis custodiis præfideris qui sententiis elogia dispungitis. Tot à vobis nocentes variis criminum elogiis recensentur; quis illic sicarius; quis manicularius; quis sacrilegus; aut corruptor, aut lavantium prædo, idem etiam Christianus scribitur? Aut cum Christiani suo titulo offeruntur; quis ex illis etiam talis, quales tot nocentes? De vestris semper astat carcer, de vestris semper Metalla suspirant; de vestris semper bestiae saginantur; de vestris semper munerarii noxtorum greges pascunt. Nemo illic Christianus, nisi hoctantum; aut si & aliud, jam non Christianus. Tertull. Apolog. cap. 44.

TERTUL-  
LIEN.

Prophéties y est exacte, le rapport des deux Testamens y est mis en évidence, & les nuages qui naissent de l'embaras de quelque textes, y sont heureusement dissipés. C'est en tout sens un modèle de controverse théologique. auquel il ne manque qu'un peu plus de clarté dans la diction, pour être fini. Mais ce défaut de clarté est le vice de composition ordinaire dans Tertullien, on ne peut en disconvenir, & les Anciens mêmes ont eu de la peine à le lui pardonner. Quand il ne trouvoit pas dans l'usage de termes qui remplissent toutes les circonstances de la pensée, il s'en faisoit à lui-même de nouveaux: hardiesse souvent heureuse, mais quelquefois source de confusion, & d'obscuritez. Le soin des choses lui faisoit peu d'égard pour la maniere, & il n'y a chez lui d'autres grâces que celles qui sortent sans effort d'une belle imagination.

LaÉnt.  
Dvo. Inft.  
k 5-

Le R. P.  
Malle-  
branché.

Rech. de  
la Ver. 1.  
2. part. 3.

M. de  
Fontencl-  
le.

Encore cette imagination lui a-t'elle été bien reprochée dans les derniers tems. Un grand Philosophe qui ne vouloit de commerce qu'avec l'intelligence pure, lui en a fait un démerite jusqu'à lui donner le titre flétrissant de *Visionnaire*. Mais le Philosophe n'étoit-il pas trop inexorable pour un défaut, dont j'ose dire que les Lecteurs seroient bien fâchez qu'il fut exempt? Il devoit lui-même à l'imagination plus qu'il ne croyoit, il en avoit une fort noble, & fort vive qui travailloit pour un ingrat malgré lui, & qui ornoit la raison en se cachant d'elle, dit un très-

TERTU-  
LIEN.

bel Esprit de nos jours. Au fond l'imagination tant décriée par la Philosophie, porte souvent la peine des fautes qui ne sont que de l'esprit, & il y a de l'injustice à n'accuser qu'elle des chûtes qu'il fait. Si elle en cause quelques-unes, quand il se permet trop de la suivre dans ses écarts, en récompense elle lui prête, dans certains momens heureux, des secours dont il auroit peut-être bien de la peine à se passer. La raison n'est point si dédaigneuse; elle en seroit infociable. Elle s'aide de tout; un peu même de parure ne lui messied point: elle en acquiert le droit de plaire, qui ne lui est pas trop naturel, & jamais d'ailleurs une imagination brillante n'a gâté les vérités qu'elle a sçû toucher avec sagesse. J'ajoute ici qu'il ne faut point confondre les sujets, ni les assujettir tous à des allûres uniformes. Le goût éclairé les laisse chacun dans son espèce, & ne prend que dans cette espèce les règles de l'éloquence & de l'art qui lui sont propres: il ne demande point que l'Orateur parle comme le Géomètre; il ne s'offense pas que Démosthène s'énonce autrement qu'Euclide. Et qu'importe en effet du choix de la route, pourvu que l'on conduise au vrai? Ne vaut-il pas mieux encore y amener par le plaisir, de tous les guides le plus aimable, & peut-être ici le plus sûr? Je suis persuadé que les Mathématiques voudroient être aussi riantes qu'elles sont utiles: elles seroient pour l'avan-

TERTUL-  
LIEN.

rage des hommes, de bien plus rapides progrès dans leur esprit.

Pour revenir à Tertullien, je ne dois rien dire ici des Ouvrages qu'il a faits contre divers Hérétiques, parce que mon sujet me fixe à la Religion Chrétienne, en tant que Chrétienne seulement. Je parlerai moins encore de ceux qu'il a composez, devenu déserter de l'Orthodoxie. Il faudroit, s'il étoit possible, tirer un voile sur cette fin déplorable de son histoire, & ne le pas voir épris des visions de Montan, & de sa folle Priscille. Comment avoit-il oublié si tôt les admirables principes qu'il avoit établis dans son Livre des *Prescriptions* ? Méthode courte, & décisive; dont il est comme le pere, & qui suffit seule contre toutes les doctrines introduites par les Novateurs. Sans doute qu'il fut séduit par l'austérité des Montanistes, & je dirois presque, pour la justification d'un si grand homme, qu'en un sens ce fut sa vertu même qui le fit tomber. Au lieu de cette sobriété de sagesse tant recommandée par l'Apôtre, il se laissa entraîner à ce zèle indiscret qui charge l'homme de fardeaux insoutenables à sa foiblesse. Quoiqu'il en soit, ses travaux tant de fois utiles à l'Eglise, doivent le lui rendre à jamais recommandable, & son malheur seroit une sorte de crime pour nous, s'il nous étoit à son égard un prétexte d'ingratitude. J'ai toujours désiré qu'une main habile voulut nous donner la traduction de ce Pere, au moins de ses principaux Ecrits, &

TERTUL-  
LIEN.

faire sur le Texte des Remarques qui en facilitassent l'intelligence. Un homme d'esprit \* connu par son éloquence, & judicieux critique l'auroit entrepris à mapriere. Si ses infirmités lui eussent permis, comme je l'espérois, de dégager sa promesse, & d'achever l'Ouvrage déjà fort avancé, le Public jouïroit de ce que les talents peuvent lui donner de plus précieux.

ENVIRON DANS le même tems que *Tertullien* livroit à l'erreur tant de combats en Afrique, *Saint Clement d'Alexandrie* se signaloit en Egypte par des travaux, & des succès pareils. Le penchant pour les sciences, que fut presque toujours une heureuse disposition à les acquérir, le porta, dès sa premiere jeunesse, à s'y dévouer tout entier. Ses fatigues, autant que ses Ecrits, prouvent de quel amour il brûloit pour elles; car l'étude n'étoit pas alors, comme au jourd'hui, un exercice tranquille & sédentaire. Les Livres n'avoient pas encore mis les Nations sçavantes en commerce aisé d'érudition, & pour s'instruire, il falloit chercher au loin les Sçavans, & les Ouvrages même des Sçavans.

Quand les passions sont vives, & les plus innocentes comme les autres, leur force se nourrit, & s'accroît des obstacles. *Saint Clément* se résolut donc à voyager dans la Grèce, dans l'Asie, dans la Syrie, dans l'Egypte, par tout où le sçavoir étoit en honneur. Il y vit les grands hommes, qui dans chaque genre s'étoient le plus distinguez; il pénétra leurs sentimens, il appro-

\* M. PAB-  
bé Portail.

S. CLÉ-  
MENT  
D'ALEX-  
ANDRIE.  
*Enseb.  
Hist.  
Ecol. l. 5.  
c. 11.  
Idem.  
Preparat.  
Ev. l. 2. c.  
2.  
Hieron de  
Scrip. Ec-  
cles.*

S. CLÉ-  
MENT  
D'ALEX-  
X A N-  
D R I E.

XLVI DISCOURS HISTORIQUE

fondit leurs principes, il s'enrichit de leurs découvertes; ce qui est encore plus à la gloire de la raison, à travers leurs talens il apperçut leurs erreurs, & se défendit de l'appas du système particulier, toujours exclusif de quelques vérités connues ou à connoître, content de se former de tant de lumières éparées, le fonds de celles qui devoient un jour lui donner à lui-même tant de célébrité.

Ce qui n'est que curieux peut attacher quelque tems un esprit vif qui n'en veut qu'à la gloire, & au plaisir de s'orner. La raison plus mûre demande des objets plus réels, & ne manque jamais de faire sentir à celui qui la consulte, l'extrême besoin qu'elle en a. Saint Clément, riche de ce que les sciences profanes avoient de plus pompeux, comprit bien-tôt qu'il y avoit pour les mœurs, & pour la félicité de l'homme, quelque chose de plus important à sçavoir, & que la Religion seule pouvoit apprendre. Dès ce moment, l'immense avidité qu'il avoit de connoître changea d'objet, & la Théologie le fixa; conquête aussi glorieuse pour elle, qu'elle alloit être utile pour lui. On croit que le premier Maître qui lui ouvrit les routes de cette étude fut *Tatien*, Disciple de saint Justin, ou *Bardejanus*

(\*) Φιλοσοφία δὲ ἢ τῶν Στωικῶν λόγῳ, ἢ δὲ τῶν Πλατωνικῶν, ἢ τῶν Ἐπικουρῶν, ἢ τῶν Ἀριστοτελικῶν, ἀπὸ ἑκάστης τῶν αἰρέσεων τῶν τῶν καλῶν δικαιοσύνης μέγα εὐσεβῆς ἐπιστήμης ἐκδιδασκόμενα, πάντα σύμφωνα τῷ ἀκλικτικῶν φιλοσοφίαν φησὶ. Ἐκ δὲ ἀνθρώπων λογιστῶν ἀπετεμεῖται παρέχοντα, καὶ τὰς ἑαυτῶν ἀρετὰς διδάσκοντα. *St. Clém. Alex. Strom. lib. I.*

ET CRITIQUE, &c. XLVII

d'Edesse en Syrie. Il passa d'eux à un certain *Theodore*, dont il expose la Doctrine dans les Livres des Hypotyposes; & enfin après les avoir comme épuisez tous, Alexandrie l'attira, & fut le terme de ses courses sçavantes. Il en fit sa patrie, quoiqu'il fût d'Athènes; peut-être parce qu'il s'y confirma dans la foy: peut être aussi parce qu'il y acquit plus de véritable érudition qu'ailleurs: car l'homme d'esprit, surtout l'homme sçavant, ne datte pas sa naissance suivant la supputation naturelle. Il ne croit naître, & en effet il ne naît que dans le tems, & dans les lieux où ses connoissances s'étendent, se multiplient, & se perfectionnent. Il y avoit dans la grande & superbe ville d'Alexandrie une Ecole fameuse, établie par (a) saint Marc, où l'on enseignoit les vérités les plus sublimes de la Religion, où l'on expliquoit les divines Ecritures, où l'on élevoit les Cathécumenes, & tous les fidèles, dans la piété Chrétienne. Celui que l'Eglise honoroit du soin, d'y instruire, étoit toujours aussi recommandable par son vaste sçavoir, que par le mérite de ses mœurs; & c'étoit alors l'illustre *Pantane* qui présidoit à cette Académie Théologique.

Ce fut sous ce grand personnage que saint

S. CLÉ-  
MENT  
D'ALEX-  
X A N-  
D R I E.

*Enfeb. Hist. Eccl. l. 5. c. 10*

(a) Pantænus Stoicæ sectæ Philofophus, juxta quandam veterem in Alexandria consuetudinem, ubi à Marco Evangelistâ semper Ecclesiastici fuere Doctores, tantæ prudentiæ & eruditionis, tam in Scripturis divinis quam in seculari litteraturâ fuit, ut &c. *Hyeron. Lib. de Script. Eccl.*

S. CLÉ-  
MENT  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

Clément acheva de se perfectionner. Un tel Maître ne pouvoit manquer d'être au goût du Disciple; & ce qui est l'éloge de tous les deux, le nouveau Disciple fut bien-tôt distingué par son Maître dans la foule des autres. Pantæne l'envisagea dès-lors comme son successeur à l'auguste emploi qui lui étoit confié, & l'on vit cette destination secrète peu après confirmée par le choix unanime de l'Église d'Alexandrie. Entre les Elèves que lui donnerent sa nouvelle place & sa réputation, on ne peut se dispenser de nommer *Origene*. Il semble que l'éducation d'un tel homme ne pouvoit appartenir qu'à un tel instituteur.

Il étoit tems enfin que celui qui avoit tant accumulé de trésors, fit part aux autres de son abondance. Pour y engager saint Clément, il lui suffit de son zèle, qui faisoit toujours autant de progrès dans son cœur, que la science en faisoit dans son esprit. Enflammé d'une pressante ardeur d'affermir dans la foy ceux que la grace avoit déjà convertis; & de lui disposer ceux qui ne l'étoient pas encore, il fit des Ouvrages qui répondirent à ce double dessein.

Le premier, fut un *Avertissement aux Gentils*; titre modeste, qui n'en étoit que plus propre à se concilier leur attention. Là, toute la mythologie se trouve étalée, & par une conséquence inévitable, toute l'absurdité du Culte idolâtre mise à découvert. Les Auteurs dont j'ai parlé plus haut, avoient déjà, comme nous l'avons dit

S. CLÉ-  
MENT.  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

dit, engagé cette controverse, & avec succès; mais nul n'y avoit, pour ainsi dire, enfoncé si avant, nul n'avoit si bien saisi le nœud précis de la dispute, que le fit saint Clément. Il prend le Paganisme dans son origine; il en déterre les antiquitez les plus reculées, celles qui peut-être étoient inconnues aux Payens mêmes les plus habiles; il appuye ses découvertes de témoignages authentiques. Historiens de tous les siècles, & de tous les Empires, Philosophes de toutes les Sectes, Poètes de toutes les langues, & de tous les genres: rien n'échappe à ses recherches, quelque détourné qu'il soit; & une foule d'Anecdotes recueillies dans ses voyages, sert à répandre sur sa manière une beauté de surprise qui aide encore à la force des raisonnemens. Il les mêle en effet parmi tous ces morceaux d'Actes anciens, & conclut sans cesse par l'histoire de l'Idolâtrie contre les dogmes de l'Idolâtrie. Souvent même il relève les avantages de la Philosophie, c'est-à-dire de la morale Chrétienne, qu'il prend soin d'opposer à celle des Grecs. Ménagement adroit qui fait de son Ecrit une pleine réfutation de l'erreur, & tout ensemble une justification entiere de la vérité.

A ce Livre succèdent ceux qu'il a intitulé *Stromes*, ou *Stromates*, comme qui diroit *Mélanges*. Ouvrage dont la forme convient au titre. Ce sont effectivement des sujets détachés, liés seulement par un fil de raison, & qui ne se tou-

S. CLÉ-  
MENT.  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

## LE DISCOURS HISTORIQUE

chent pas assez immédiatement pour laisser apercevoir dans le tout une unité sensible. L'Auteur y est Controversiste encore à l'égard des Idolâtres, Philosophe alternativement moral & métaphysicien, quelquefois Théologien profond à l'égard des Fidèles. Dans ce désordre apparent se trouve néanmoins une surprenante abondance de matériaux & de pensées; espèce de profusion sçavante, qui paroîtra toujours un prodige à ceux même que leur propre sçavoir dispensera le plus de l'admiration.

Il ne sera peut-être pas inutile que je remarque sur ce dernier Ecrit, que saint Clément y développe en divers endroits, & assez au long, vers la fin, sur tout, ce qu'il y a de plus parfait dans les voyes intérieures. Parce que de son tems les faux Gnostiques ravageoient l'Eglise par des nouveautez abominables, ou par des idées de perfection imaginaire, il pose les vrais fondemens de la *vie spirituelle*, & les bornes au-delà desquelles est le danger de l'erreur, ou l'erreur elle même.

On sçait assez, on ne sçait que trop par mille exemples funestes, combien cette matière exige de sagesse & de précaution dans celui qui la traite. La Théologie n'a point de branche plus délicate, ni qui veuille être touchée plus sagement. L'opération de Dieu dans les ames prédestinées qu'elle guide, prend des formes si diverses; il agit en elles de tant de manières,

## ET CRITIQUE, &c. Li

& la plupart si inconnues; l'onction de sa grace se répand dans ses Saints par des canaux si secrets; la coopération du cœur qui la reçoit, est souvent si peu perceptible aux Elûs mêmes; les différens états de justice sont si aisés à confondre, leurs degrez semblent se toucher de si près, leurs exercices intimes sont si déliés, si paisibles, si directs, si abstraits des sens, si élevez au-dessus de l'intelligence ordinaire des hommes; tout s'y passe, pour ainsi parler, dans une cime de théorie si haute, qu'il faut pour ne s'y pas méprendre, & une pénétration, & une lumière de grace; & une expérience presque infinie.

Saint Clément à qui de si précieux dons furent accordés, fut le premier qui mit ces points en un Corps de Doctrine, & qui expliqua sur chacun le dogme de la foy dans sa rigoureuse précision. Il porta le jour dans ces pieuses ténèbres, il assigna les spécifications des vertus Théologiques, leurs objets formels, & sur tout il éclaircit & développa la matière épineuse du desintéressement de l'amour. Il marqua les limites de la résignation méritoire, & de la sainte indifférence. Il apprit à distinguer entre les épreuves du Dieu jaloux, & les tentations ordinaires. Il enseigna le vrai usage des suppositions impossibles, & les circonstances où il est permis. En un mot tout ce qui s'est dit depuis, selon la forme des paroles saines, sous les noms d'*Activité*, de *Passivité*,

S. CLÉ-  
MENT.  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

S. CLÉ-  
MENT.  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

de *Transformation*, & d'*Union*, n'est que la suite des grands enseignemens donnez par lui sur un sujet dont il est si difficile de bien parler, & quelquefois si nécessaire d'être instruit.

Par-là fut discernée la paille d'avec le bon grain, le faux Gnostique d'avec le véritable, celui qui mettoit la pierre de scandale pour faire tomber les enfans de Dieu, d'avec celui qui détaché de son esprit propre, suivoit docilement l'attrait de l'inspiration; celui qui parloit le langage du tentateur, d'avec celui qui ne répétoit que la parole pure de l'Évangile; celui qui tenoit un piège à toutes les vertus, d'avec celui qui conservoit les armes du salut contre l'ennemi du dedans; celui qui établissoit un fanatisme orgueilleux, & indépendant, d'avec celui qui vivoit sous la main de la Loy écrite, & dans l'humble subordination aux Pasteurs. Heureux les derniers siècles, si les Mystiques qu'ils ont produits avoient tous, & toujours, puisé dans une source si pure! Les dons de Dieu ne seroient pas si souvent exposez aux railleries profanes, ni les secrets de l'Époux tournez en blasphème & en scandale par les bouches impies.

ORIGENE.

SANS SORTIR du même tems, ni des mêmes lieux, nous trouvons *Origene*. Son histoire ne se termine pas, comme celle des autres hommes, à sa mort. Jusques dans le tombeau il suscita des querelles, eut des adversaires puissans, & de

zélés défenseurs: mais ses aventures, d'ailleurs trop connues pour être ici racontées, m'écarteroient trop, & je ne le dois prendre qu'en qualité d'Apologiste de la foy; car il a paru sous tant de formes, qu'il faut à son égard d'un seul homme en faire plusieurs, & choisir l'aspect sous lequel on le veut envisager.

Avant l'âge où les passions se déclarent, celle de l'étude sollicita si fortement son cœur, & s'y établit avec tant d'empire, qu'elle ne laissa pas aux autres la liberté d'y paroître. Pour qui commence si tôt, le chemin des sciences est plus doux, & il se trouve déjà presque tout fait après un temps que la nature semble destiner à être perdu. A dix-huit ans, époque remarquable, peu s'en faut que je ne dise unique, *Origene* n'étoit pas, comme on le croiroit, un jeune homme dont on concevoit de hautes espérances; c'étoit un sçavant déjà respectable, consulté de toutes parts, & environné de Disciples nombreux, qui pour l'avoir été des plus grands Maîtres, n'avoient fait que se mettre plus en état d'être ses élèves. On compte entre les autres saint *Grégoire Thaumaturge*, son frere *Athénodore*, *Firmitien de Césarée*, & même plusieurs (a) Martyrs; ce qui l'honore autant que le nombre prodigieux de Docteurs qu'il a formez.

(a) Innumeri ex sinu suo (*Origene*). Doctores, innumeri Sacerdotes, & Confessores, & Martyres extiterunt. *Vincent. Litt. adv. Her. Common.* l. 1. cap. 23.



ORIGENE.

Outre ses leçons publiques, auxquelles tout autre auroit eu peine à suffire, si même il n'y avoit succombé; [ car il enseignoit la Théologie d'une part, (a) & de l'autre les beaux Arts, ] il occupoit encore sept personnes, qui n'avoient de fonction auprès de lui que celle d'écrire ce qu'il dictoit. Quelle fertilité! Quelles connoissances! Quel ordre! Quelle présence d'esprit. & tout à la fois quelle facilité! Aussi ne connoissoit-t. il guères la différence du jour, & de la nuit pour le repos. Sa complexion naturellement robuste, étoit encore fortifiée par un régime dur & sévère. Son corps étoit un esclave dont l'esprit étoit le seul souverain, & il n'y avoit de délassément pour cet esclave que dans la variété du travail. Jusques dans les voyages, qui sont en eux mêmes une assez grande fatigue, Origene se ménageoit des momens pour apprendre, encore plus pour instruire, & la route étoit marquée par la trace de lumière qu'il y laissoit.

Euseb.  
Hist. Ecc.

A Césarée en Palestine où il établit une école Chrétienne, il fut prié d'expliquer au Peuple les divines Ecritures, en présence des Evêques avides de l'entendre. Il n'étoit pourtant que laïc en-

(a) Illud de immortalitate ejus (Origen.) ingenio non tacens quod Dialecticam quoque & Geometriam, Arithmetice, Musicam, Grammaticam, & Rhetoricam, omniumque Philosophorum Sectas ita didicit, ut studiosos quoque secularium Litterarum Sectatores haberet, & interpretaretur eis quotidie, concursusque ad eum mirè fierent, quos ille propterea recipiebat, ut sub occasione secularis litteraturæ, in fide Christi eos instrueret. *Hier. de Script. Eccl.*

ORIGENE.

core; mais l'Eglise le crut digne d'une exception si glorieuse; & dans la vérité, il n'y avoit pas à craindre que de pareilles occasions renouvelées trop souvent dégénéraissent en abus. Après cela je ne suis plus étonné de ce que dit Porphyre lui-même. Il nous raconte qu'Origene entrant par hasard dans l'Ecole de Plotin, (a) ce Philosophe rougit à l'aspect d'un tel auditeur, discontinua son discours, & ne le reprit, à sa prière, que pour saisir l'heureuse occasion de faire l'éloge d'un témoin si respectable. La fierté d'un grand Sophiste qui s'humilie de la sorte, est une louange de prix: elle est pour ainsi dire, double de celle d'un autre.

Il n'est pas ordinaire à la Cour de faire les premiers pas vers les Sçavans, qui n'ont d'autre titre que leur sçavoir. Ils seroient même bien satisfaits d'elle, s'ils n'en souffroient pas les dédains superbes, & si la vérité qu'ils voudroient y introduire, y recevoit l'accueil qu'ils ne desiroient que pour elle. Cependant Origene Chrétien, reçut des marques honorables de distinction dans une Cour toute Payenne. Mammée, mere d'un grand Empereur, voulut (b) connoître celui

(a) Cum Origenes aliquando venisset in Scholas, Plotinus statim genas rubore suffusus, assurgere voluit: Sermonem verò ab Origene continuare rogatus, respondit: studium loquendi cessare quando qui loquitur animadvertit se ad illos, qui idem ipsi noverint, verba facturum: Atque ita, cum pauca quædam disseruisset, inde surrexit. *Prophyr. in vita Plotini.*

(b) Sed illud nemo nescit, quod ad Mameam, matrem Alexandri

ORIGENE. qui s'étoit rendu si célèbre dès sa grande jeunesse, & c'est peut-être aux entretiens qu'il eut avec elle à Antioche, que l'Eglise dut le calme dont elle jouït un peu sous Alexandre Sévère. Il seroit difficile de rapporter à d'autres causes le ralentissement de persécution dont parle Origene (a) lui-même. S'il ne dit point la part qu'il y eut, sa modestie n'en mérite que plus d'estime. On doit plus de reconnoissance à celui qui n'en exige point.

Après les grands Ouvrages qu'il avoit donnez, presque tous en interprétation de l'Ecriture, on le pressa de travailler dans un genre différent, si néanmoins il falloit presser pour le bien de la foy, celui qui n'avoit d'ardeur que pour elle.

CELSE. ΑΛΙΣΤΗΣ  
ΛΙΣΤΗΣ  
Libb. duo. CELSE, PHILOSOPHE de la Secte d'Epicure, avoit attaqué la Religion Chrétienne par un Livre intitulé: *Discours véritable*; & ce Livre écrit avec mille artifices séducteurs, pouvoit inquiéter les simples déjà convertis, ou donner au moins des prétextes à ceux qui se défendoient de venir à nous. Origene sentit le besoin d'une

Imperatoris, religiosam foeminam, rogatus venit Antiochiam, & summo honore habitus est: quodque ad Philippum Imperatorem, & ad matrem ejus Litteras fecit quæ usque hodie exant. Euseb. de Script. Eccl.

(a) Pauci per intervalla temporum, & facile numerabiles pro Religione Christianâ sunt mortui. Orig. cont. Cels. l. 3.

Non impugnamur à Principibus sicut superiore tempore. Ibid.

réfutation,

CELSE. réfutation, & il la fit avec toute l'étendue que méritoit le crédit de l'Adversaire, & l'importance du sujet. Il étoit alors âgé de soixante ans & plus, chargé de gloire, célèbre par mille événemens fameux, illustré par une longue chaîne de malheurs (ce qui ajoute encore un nouvel éclat aux talens) & révééré pour ses vertus, autant que pour son sçavoir; alliance seule en possession, & seule digne aussi de caractériser les grands Hommes.

Constamment il ne falloit pas moins qu'un esprit de cette élévation pour opposer à l'un des plus industrieux ennemis qu'ait eu l'Eglise, & à peine le Monde eût-il encore fourni deux semblables combattans. Dans Celse paroît en effet ce que le sophisme ingénieux a de plus trompeur, ce que la hardiesse de l'affirmation a de plus imposant, ce que la fertilité des tours, & le sel piquant de l'ironie ont de plus enchanteur, ce qu'un sçavoir même assez étendu peut joindre de favorable à des talens déjà si insidieux. Dans Origene se montre une raison ferme, droite & solide, qui ramene les questions à leurs vrais principes, qui écarte tout l'indifférent & l'inutile, & qui se tient immuablement au nœud qu'elle veut démêler; une adresse merveilleuse à faire sortir la contradiction cachée sous les raisonnemens captieux qu'il réfute; une éloquence gratuite & forte, selon la nature du sujet; un air d'autorité, quoique doux & modeste, qui naît visiblement de la supériorité des connoissances.

Tome I.

H

CELSE.

ces, & des avantages de la cause, surtout un talent admirable d'instruction également proportionnée aux habiles & aux simples: talent si rare, qu'il l'est même dans ceux qui ont d'ailleurs un assez grand fond de lumière pour instruire.

Il suit son Adversaire pas à pas, & presque de ligne en ligne, il expose tous ses argumens, & découvre leur côté foible, il le convainc de la fausseté des faits qu'il avance, rétablit ceux qu'il altère, produit ceux qu'il dissimule, & par-là maintient la vérité du dogme, à notre égard fondée sur celle de l'Histoire, comme il le dit (a) lui-même. Je voudrois pouvoir donner ici quelque détail d'un si bel Ouvrage; & ce n'est qu'avec peine, je l'avoüe, que pour la seconde fois, je supprime les extraits que j'en avois dressés, mais outre que je lui ferois tort en l'abrégéant, cet abrégé même iroit encore bien loin au-delà des limites que je dois me prescrire. Je dirai donc seulement après Eusèbe, (b) & saint Jerô-

(a) His adjiciendum Disciplinam nostram habere quamdam demonstrationem propriam . . . . . quam Apostolus ( 1. Cor. c. 2. v. 45. ) nominat demonstrationem Spiritus & Virtutis : utpote Spiritu per Prophetias fidem astruente iis quæ de Christo feruntur; Virtute verò per prodigia quæ facta credimus tum argumentis aliis, tum quia supersunt nunc eorum vestigia duntaxat apud eos qui vivunt juxta voluntatem ipsius Orig. Com. Cels. lib. 1.

(b) Jam autem potestate, licet non destinato contra eo scripto confutata sunt & obtrita in octo Libris quos Origenes conscripsit adversus Celsi Verum Sermonem, jactantiorum opere illo ( Hieroclis ) qui Philaltes inscribitur: in quibus causas omnes, & argumenta complexus vir ille, omnia simul quæcumque eâ super re à quoquam vel dicta sunt, vel dicentur, in antecessum dissolvit. Euseb. adv. Hierocl.

CELSE.

me (a) que tout ce qu'on avoit opposé, tout ce qu'on opposera jamais au Christianisme, se trouve pleinement & d'avance résolu dans ce morceau, digne par-là des éloges & de l'amour de tous les siècles.

ROME QUI ALORS étoit la première Ville du Monde, étoit aussi le siège principal de l'Idolâtrie. Dans ses murs, comme au centre, se rendoient les différentes superstitions répandés dans le reste de l'Univers, & elles ne pouvoient mieux s'établir que sous les yeux des Empereurs, & d'un Peuple puissant qui sembloit accorder aux Dieux la même protection qu'aux Rois. Combattre le Paganisme à l'aspect de ses Idôles & dans le lieu même où il triomphoit avec tant de hauteur, c'étoit donc une entreprise hardie, mais digne d'un Chrétien, dont le caractère est un zèle qui redouble par les grandes oppositions.

CE CHRETIEN parut dans la personne de MINUTIUS FELIX, esprit vif & juste qui déjà s'étoit fait connoître dans Rome par l'éloquence de ses

(a) Scripserunt contra nos Celsus atque Porphyrius. Priori Origenes, alteri Methodius, Eusebius, & Apollinaris fortissimè responderunt; quorum Origenes octo scripsit Libros; Methodius usque ad decem millia procedit versuum; Eusebius & Apollinaris viginti quinque, & triginta Volumina condiderunt. Lege eos, & invenies nos comparatione eorum imperitissimos, & post tanti temporis orium, vix quasi per somnium quod didicimus recordari. Hier. Epist. ad Magnum Orat. Roman.

MINU-  
TIUS  
FELIX.

plaidoyers. Il ne crut pas devoir borner à ses seuls intérêts l'avantage de la conversion, il voulut employer à celle d'autrui le talent de convaincre qu'il avoit tant exercé. Nous avons de lui contre le système du Paganisme, un Ouvrage élégant & solide. C'est un *Entretien* dont les caractères sont judicieusement observés, dont les discours sont dialoguez avec justesse, & qui n'a, je crois, d'autre défaut qu'une ingénieuse brièveté; source de plaisir & de peine pour le Lecteur, qui se plaint de ne pas jouir d'un charme plus long.

Dans ce Dialogue sont introduits trois personnages, *Cacilius Natalis*, homme entêté de ses Idoles, & souverainement prévenu contre l'Evangile; *Octavius Januarius*, Chrétien instruit, & Controversiste habile; & un troisième, qui n'est autre que *Minutius* lui-même. La dispute est ouverte par *Cacilius*, qui combat la Providence, à peu près de la même sorte qu'elle est attaquée par Cotta dans Cicéron. Octavius la défend comme Balbus dans le même Auteur, & démontre par d'invincibles raisons qu'il est un Dieu qui gouverne l'Univers. En preuve d'une vérité si constante, il étale les beautés, les richesses, l'ordre, & l'industrie qui éclatent dans la Nature. Argument en apparence populaire; si fort néanmoins, que l'esprit le plus subtil ne peut, & n'a pu l'ébranler; si naturel, que la raison ne le peut contester, qu'elle n'ait contre elle & sa pro-

Excer. de  
Nat.  
Deor.

MINU-  
TIUS  
FELIX.

pre réponse, & les résistances du cœur. L'existence d'un Etre parfait & unique, mene Octavius à la discussion du Polythéisme; Doctrine monstrueuse qu'il n'a pas de peine à renverser, mais qui lui donne occasion de découvrir, ou de faire découvrir à son adversaire, l'extravagance, & les contradictions du Culte Payen.

Cacilius forcé de reconnoître que toute apologie se refuse aux absurdités de sa croyance, pense au moins pouvoir charger l'Evangile d'absurditez égales. Vaine ressource. Ses raisonnemens, qui sont toutefois ce qu'on avoit alors de plus spécieux à nous opposer, tombent à mesure qu'ils paroissent. Qu'étoient-ils en effet, que nos dogmes déguisez à dessein, ou mal compris; notre discipline ou méconnue, ou calomniée; nos histoires corrompues, ou ignorées? Octavius montre aussi que d'ordinaire on n'attaquoit la foy Chrétienne, que faute d'en connoître les principes, & il en établit quelques-uns; qu'on lui imputoit ce que jamais elle n'a voit ni crû, ni pratiqué, ce qu'elle défavoit à haute voix, & il répond à ces diverses accusations.

Par exemple, Cacilius disoit des Chrétiens qu'ils adoroient la tête d'un âne. C'est un \* reproche qu'on avoit déjà fait aux Juifs, & Joseph l'avoit détruit de reste dans sa dispute avec Apion. Mais apparemment que cette vieille erreur subsistoit toujours dans quelques esprits, & les Fidèles, encore assez mal démêlez d'avec les Juifs,

\* Vide Baron. ad  
1. C. 2. 1.  
Bochart.  
in Hiero-  
zoico lib.  
2. c. 13.  
Leydicher.  
de Rep.

MINUTIUS FELIX. Hebraicâ Tom. 1. p. 213. Haadr. Re-land. de nummis Samarit. Sic. Mo- rin. Diss. sept. Christ. Korholt. Obvretat. pag. lib. 2. c. 1. Jacob. Schudt. Hist. Ju- daic. l. 1.

portaient la honte d'un ridicule si peu fondé, même dans son origine. S'il est rare que les hommes gardent long-tems une vérité sans la corrompre, il l'est encore plus qu'il se dépréviennent d'une erreur, jusqu'à n'y plus revenir.

Cæcilius nous objectoit de plus le crime affreux de l'inceste. Autre accusation insoutenable, & qui pourtant renaissoit sans cesse de dessous ses ruines. La pureté de notre Morale, (a) & ce grand nombre de Vierges qui faisoient alors, comme aujourd'hui, la gloire de l'Eglise, étoient une assez forte réponse à l'imprudencence de l'objection. Octavius ne s'y tenoit pas cependant. Son triomphe étoit surtout d'accabler le Paganisme du (b) deshonneur dont il s'efforçoit de nous couvrir. Et rien n'est en effet plus victorieux que cette forte de réplique, qui tourne contre l'ennemi le trait même qu'il employe pour attaquer.

Je ne sçai où le Payen avoit pris encore qu'un des grands points de notre Culte, étoit dans les

(a) Tantum abest incesti cupido ut non nullis ( Christianis ) pudori sit honesta conjunctio. Minut. Fel. Dial.

(b) Ea enim de castis & pudicis fingitis quæ fieri non crederemus, nisi de vobis probaretis. Ibid.

Vos adulteria prohibetis & facitis, nos uxoribus nostris solummodo viti nascimur. Vos scelera admissa punitis, apud nos & cogitare peccare est. Vos conscios rimetis, nos etiam conscientiam solam sine qua esse non possumus. Denique de vestro numero carcer exferuat Christianus ibi nullus, nisi aut reus suæ religionis, aut profugus . . . . . Philosophorum supercilia contemnimus quos corruptores & adulteros novimus, & tyrannos, & semper adversus sua vitia facundos. Nos non habitu sapientiam, sed mente præferimus, NON ELOQUIMUR MAGNA, SED VIVIMUS;

MINUTIUS FELIX.

hommages impurs que nous rendions, disoit-il, (a) aux objets les plus obscènes. Une justification sévère eût été de trop sur ce point, qui avoit contre lui toutes les lumières de l'évidence. Il ne fit qu'offrir à Octavius l'occasion de montrer cette odieuse indécence dans l'Idolâtrie elle-même; elle qui mettoit l'insolent Priape au rang de ses Dieux, qui sacrifioit à Vénus impudique, & qui célébroit les Fêtes lascives de la bonne Déesse.

Si l'on veut toutefois que je marque l'origine, ou pour m'expliquer mieux, le prétexte de cette fable imaginée contre nous, j'observe qu'elle n'étoit que le travestissement d'un des plus saints usages de l'Eglise. On sçait que la sévérité de ses loix écartoit de l'Autel & de son Sacrifice, les Fidèles tombez dans l'un des crimes capitaux. Ces hommes, livrez après leur chute, à toutes les rigueurs de la Pénitence, fondoient en larmes aux portes des Temples, (b) embrassoient les genoux des Pasteurs, & se prosternoient aux pieds des Freres en signe de repentir. Ce fut de cette pratique malignement interprétée qu'on nous fit un crime. Le retour d'un cœur égaré, les pieux

Voyez M. Rigaut, sur cet endroit de Minutius.

gloriamur nos consecutos quod si summâ intentione quæsierunt, invenire non potuerunt, Octav. apud Minut. Felix.

(a) Alii eos ( Christianos ) serunt ipsius Antistitis ac Sacerdotis colere genitalia. Ibid.

Advolvi Presbyteris; volutando catigas Fratrum detergere. Passim Apud Auth. Eccl.

témoignages de sa douleur, les marques publiques de sa confusion devinrent tout aussi tôt une honteuse profanation de la pudeur. Il étoit donc bien déterminé qu'on nous trouveroit coupables puisque nous l'étions, même par les humiliations qui réparent le desordre ?

Le reste du Dialogue n'est dans Minutius que la justification des mœurs Chrétiennes, & il aboutit à la conversion de Cæcilius, à la fin persuadé qu'il n'adoroit que des figures insensibles. Les Interlocuteurs se promettent une seconde entrevue ; & il semble au fond qu'après s'être réunis contre les fausses Divinités, Octavius devoit initier le nouveau Converti, lui découvrir à plein tout le Christianisme, & l'instruire du détail de sa discipline. Par malheur ce morceau, s'il a été, n'est plus ; & la beauté de celui qui reste doit nous affliger encore davantage sur la perte de l'autre. Il est vrai que par les Ecrits ou contemporains, ou postérieurs, on peut deviner à peu près ce que ce monument auroit contenu de curieux. Mais la conjecture ne remplace jamais tout-à-fait l'utilité d'une Pièce originale, toujours précieuse par un certain fil d'idées & d'observations quelquefois unique.

ON NE SÇAUROIT bien dire par quel hazard l'Afrique seule a fourni presque autant d'Apologiftes de la foy que toutes les autres Eglises ensemble. Mais enfin ce hazard, si c'en est un,

un, est heureux : car sans vouloir décider, ce qui me conviendroit moins qu'à personne, il me paroît que l'Afrique a été pour le Christianisme, la nation la plus féconde en grands hommes. Je ne parle pas ici de *saint Cyprien*, quoiqu'il ait doctement écrit contre le Paganisme. Il n'a fait sur cet article, comme en beaucoup d'autres, que marcher avec scrupule sur les pas de Tertullien, qu'il appelloit son Maître. Disciple fidèle quant aux choses, supérieur néanmoins à son modèle, & de beaucoup, quant aux graces du style. Mais on ne peut se dispenser de placer *Arno*be parmi les Auteurs originaux que le sçavoir & l'éloquence ont le plus signalés dans les premiers tems.

IL AVOIT d'abord enseigné la Rhétorique dans la Numidie. Cette fonction qui lui faisoit un devoir de lire ce qu'il y avoit d'Ouvrages profanes anciens & modernes, lui avoit composé, sans qu'il y pensât, le fond de Théologie Payenne dont il devoit un jour être le destructeur. C'étoit, pour ainsi dire, apprendre chez l'ennemi l'art même de le défaire. Si-tôt aussi qu'Arnobe se fut rangé parmi nous, il ne songea qu'à augmenter le nombre des transfuges, & fit dans ce dessein un Ouvrage en sept Livres contre les Gentils.

Il le commence par l'exposition du reproche qu'on faisoit assez ordinairement aux Chrétiens,

*Arnob.  
contra  
Gent. l. 1.*

ARNOB. d'être la cause des malheurs de l'Empire. Les Payens, pour nous rendre odieux, faisoient ainsi le prétexte de leurs disgrâces, & ce moyen de nous nuire étoit presque infaillible ; car l'homme, & le Peuple sur tout, est à demi consolé de ses maux, dès qu'on offre un objet à sa vengeance. Déjà les fidèles avoient souffert de ces plaintes injustes. *Si le Tibre se déborde*, disoit Tertullien, (a) *si le Nil cesse de fertiliser les plaines, si les saisons se dérangent, s'il arrive un tremblement de terre, si la famine, si la peste dépeuplent les Provinces, tout aussitôt le cri général demande le sang des Chrétiens* : & Origene (b) avoit dit la même chose, parlant de la persécution sous Maximin.

Arnobé discute donc ce point de fait, & prouve que l'Eglise est innocente des calamitez publiques ; qu'elle en est si peu comptable, qu'avant sa naissance on avoit vû l'Etat affligé des mêmes revers, ou de plus grands encore ; que toutes les révolutions heureuses, ou fatales, sont

(a) Si Tiberis ascendit in moenia, si Nilus non ascendit in arva, si Coelum stetit, si Terra movit, si fames, si lues, statim Christianos ad leonem. *Tertull. Apol. c. 40.*

(b) Frequenter enim famis causâ Christianos culparunt Gentiles, & quicumque sapiebant quæ Gentium sunt. Sed & pestilentiarum causas ad Christi Ecclesiam retulerunt. Scimus autem & apud nos Terræ motum factum in locis quibusdam, & factas fuisse quasdam ruinas, ita ut qui erant impii extra fidem causam Terræ motus dicerent Christianos, propter quod persécutiones passæ sunt Ecclesiæ, & incensæ sunt; non solum autem illi, sed & qui videbantur prudentes talia in publico dicerent: quia propter Christianos fiunt gravissimi Terræ motus. *Orig. Tract. 28. in Math.*

ARNOB. dans la main de la Providence, qui les distribue selon l'ordre de ses conseils toujours équitables; & qu'enfin la constitution de l'Univers ne permet point d'uniformité constante. Il fait un raisonnement plus direct contre les Payens. C'est, dit-il, le Dieu que nous adorons qui répand ces malheurs, causes ordinaires de vos murmures, ou ce sont vos Dieux. Optez. Sont-ce vos Dieux? Ils sont donc injustes. D'où vient qu'ils vous punissent de nos crimes? Nous devrions être seuls immolez à leur courroux. Est-ce le Dieu que nous reconnoissons? Les vôtres ne sont donc pas des Dieux; puisqu'ils ne peuvent arrêter, ni suspendre ce qu'ordonne le nôtre. Cet argument auquel il n'y a point de réplique, conduit Arnobé à la démonstration d'un seul Etre souverain, d'où il passe à Jesus-Christ, & à la nécessité de sa mission dont il parle avec toute la noblesse digne du sujet; je n'y désirerois qu'une plus grande exactitude sur la précision du dogme.

Une accusation plus apparente contre l'Eglise, étoit sa propre nouveauté. Vous ne datez pas encore depuis quatre cens ans, disoit l'Idolâtrie, & vous prétendez abolir un Culte qui précède de si loin l'origine du vôtre? Quelle présomption! Mais, reprend Arnobé, avant deux mille ans connoissoit-on vos Dieux & vos Déesses? Idolâtres, (a) vous avez donc été nouveaux

(a) Cum de veritate loquimini nostrarum Religionum, vestræ vobis in mentem non veniunt, nec curatis inspicere quando sint exor-

comme nous le sommes, & vous ne pouvez rien nous opposer qu'on n'ait pu vous opposer à vous-mêmes. Il faut avouer que cette réponse, plus ingénieuse que solide, n'alloit pas au fond du différend. L'avantage restoit toujours du côté des Payens. Ils avoient commencé; mais enfin ils avoient commencé plutôt, ils étoient en possession quand nous sommes venus, & les siècles dévoient pour eux. Arnobe ne se fixe pas non plus à sa première défense. Il veut (a) qu'on approfondisse la nature de ce qu'on adore, & non depuis quand on l'adore; car il n'y a point de prescription en faveur d'une fausse doctrine.

Ce principe qui a son point de vérité, n'est pourtant pas exempt de tout défaut. Il a principalement celui de ne rien finir. Chacun prévenu pour sa Religion le tire à soi, chacun se l'applique; on se le dispute de part & d'autre, sans autre fruit que d'avoir long-tems été les armes à la main. Par conséquent il falloit une règle plus décisive, plus courte, & Arnobe devoit la donner.

Il falloit établir qu'en matière de Religion, il ne suffit pas qu'une doctrine soit seulement plus

si vestri Dii, quas origines habuerint, quas causas, vel ex quibus proruperint, emicuerintque radicibus. Cujus autem est pudoris, quin imò verecundia cujus quod agere te videas, in hoc alterum reprehendere? Maledicti, & criminis loco dare ea quae in te possunt reciprocata vicissitudine retorqueri? *Arnob. lib. 2.*  
(2) Religionis autoritas non est tempore aestimanda, sed numine: nec colere quâ die, sed quid, caeperis, convenit intueri. *Ibid.*

ancienne qu'une autre, pour mériter la préférence; qu'il est besoin encore qu'elle soit seule perpétuelle, & non interrompue. Il falloit dire qu'à l'exclusion de toute autre, celle des Chrétiens porte cet auguste caractère. Il falloit au même tems la montrer déjà connue par les premiers hommes, reçue, continuée dans le Peuple Juif, & consommée dans l'Eglise. On ne voit l'origine des Dieux que bien long-tems après l'origine du Monde. Mais dès cette même origine, on voit un Libérateur promis. Les Patriarches n'attendent & n'implorant que son arrivée. D'âge en âge les Prophètes qui se succèdent, dressent le plan de son histoire. Ce Messie paroît enfin. Il remplit toutes les prédictions, sans s'en écarter d'une ligne, & c'est lui que les Chrétiens adorent. Voilà une chaîne de croyance qui met l'Eglise bien au-dessus de tout reproche de nouveauté. Il n'y a plus à dire: Vous n'étiez pas en tel siècle. Nous embrassons visiblement tous les siècles, & en Jesus-Christ tous les siècles ne font qu'un.

C'est la nature des Ouvrages achevez de ne permettre pas d'analyse exacte. Comme ils ne renferment rien que de curieux & presque de nécessaire, on en rapporte toujours trop peu, dès qu'on n'expose pas le tout. Tels sont les derniers Livres d'Arnobe. Il y combat l'Idolâtrie en entier; je veux dire ses pratiques aussi-bien que ses dogmes, s'il est vrai pourtant que ses dogmes fussent différens de ses pratiques; & en parlant de celles-ci, jusques



ARNOBE.  
*Arnob.  
 libb. 6. c.  
 7.*

dans quel détail ne descend-il pas ? Les temples, les images, les statues, les fêtes, les oracles, les sacrifices, les divinations, les cérémonies, les jeux, les spectacles, les hymnes, les apothéoses, les consécérations, que sçai-je ? tout subit un examen rigoureux, & sa censure n'y trouve rien à épargner. Pour les articles dogmatiques, il ne se borne pas à ce qu'en avoient dit les Poëtes, qui, par la licence de leur Art, avoient peut-être exagéré, selon que le prétendoient les Payens eux-mêmes, quand la dispute les contraignoit à cet asyle. Il perce dans les Antiquitez les plus reculées, & dès-là les moins suspectes : il emploie contre les Dieux ces témoignages encore brutes, & ce qu'il a de propre, il le fait avec une force de raison, qui néanmoins laisse au style toutes les graces qu'une imagination délicate & fleurie peut lui donner. Sans affecter aucun ornement, il admet tous ceux qui se présentent, quelquefois même celui d'une raillerie ingénieuse : secours qu'on peut se ménager innocemment, pourvu qu'il épargne l'homme, & qu'il n'humilie que l'erreur, comme Arnobe prend soin de l'observer avec scrupule. De sa part nulle satire contre le Payen. Il respecte en lui le présent de la raison, quoiqu'obscurcie & égarée; mais les généalogies comiques des Dieux, leurs combats, leurs séditions, leurs blessures, leurs plaintes, & leurs gémissemens ridicules, leurs jalousies indécentes, leurs fourberies mé-

*Ibid. l. 5.*

ditées, leurs querelles domestiques, leurs amours capricieuses, leurs métamorphoses méprisables, tout le reste de leur feinte histoire, lui fournit mille traits heureux, parez encore du charme de la diction. Rien, ce me semble, ne fait plus d'honneur à l'esprit, que de traiter les matières avec ce tour facile qui l'en déclare maître. C'est offrir tout à la fois le plaisir, & la vérité, qui, à le bien prendre, sont les seuls besoins de l'homme.

ARNOBE

LES GRANDS GENIES se forment les uns des autres. Ce que la nature commence en eux, s'y achève par l'émulation d'atteindre, ou même de surpasser leurs modèles. *Lactance* avoit été l'élève d'Arnobe; bientôt il devint son égal, & il est à presumer que le Maître auroit souffert sans peine de se voir effacé par le Disciple : car il y a dans l'ordre des sciences une espèce d'adoption tendre & généreuse. Un Sçavant y regarde les succès de son élève des mêmes yeux de complaisance dont un pere voit la gloire de son fils, quelquefois supérieure à la sienne propre.

LACTANCE

Le mérite connu de *Lactance* l'éleva jusqu'à devenir le Précepteur de *Crispe*, né du premier mariage de l'Empereur *Constantin*. C'est ce jeune & malheureux Prince que son pere fit mourir, sur les fausses accusations de *Fauste*, en 326. La mort prématurée du Disciple ruina la fortune, ou du moins les espérances de l'Instituteur, à qui ce coup fatal ne laissa plus que les conso-

*Oros. l. 7.  
 c. 28.  
 Idus. Fast.*

lations inséparables de l'étude. Il l'aima d'un amour si persévérant, & si désintéressé, que malgré toute l'indigence dont elle permettoit qu'il endurât les horreurs, il lui demeura fidèle, non seulement dans ces premiers jours, où l'on aime avec plus d'ardeur & moins de prévoyance, mais encore dans ce déclin de l'âge où les besoins du corps parlent en souverains, & bien plus haut que ceux de l'esprit. C'est saint Jérôme (a) qui nous apprend qu'un si grand homme, né le plus beau génie de son tems, & qui en étoit devenu le plus docte, vécut néanmoins dans une affreuse misère; dépourvû de tout secours, même de ceux qui composent à peine une subsistance étroite & incommode. Je dirois ici: Quel deshonneur pour son siècle; si mille exemples pareils ne montrent presque tous les siècles marquez à la même flétrissure; Mais les sciences ont cela de propre, qu'elles attachent tout ingrates qu'elles sont. On les aime encore pour elles, lors même qu'on n'attend rien d'elles. Passion si pure, si puissante, que toute autre se trouveroit honorée d'entrer en partage de son empire.

A l'exemple d'Arnobe, Lactance qui voulut que ses travaux tournassent à l'accroissement de l'Eglise, composa pour elle ses *Institutions Divines* en sept Livres. Bien que la réfutation du Paganisme semblât une affaire consommée après ce que nous avons fait voir d'excellens Ecrits faits

(a) Lactantius vir omnium suo tempore eruditissimus, sed adeo pauper ut plerumque etiam necessarius indiguerit. *Hieron, Chronic.*

sur ce point, il ne craignit pas d'y revenir. Un esprit supérieur trouve encore une abondance de nouveauté dans un sujet qui n'est plus neuf. N'y eût-il que l'art de présenter les mêmes choses dans un autre jour, de les appuyer de preuves différentes, d'en tirer des inductions nouvelles, & enfin de mettre le tout dans un arrangement plus raisonné, c'est un talent presque aussi original que celui de l'invention. Lactance avoit surtout cet esprit d'ordre, d'autant plus estimable en lui, qu'il ne paroît pas avoir toujours été le mérite des Anciens. Un goût géométrique naturel conduit son Ouvrage, & son plan est tel que les matières y naissent l'une de l'autre, conséquemment à l'ordre des idées, quand rien n'en gêne la succession.

Le premier de ces Livres a pour titre *de la fausseté de la Religion*. La pluralité des Dieux y est prise de tous les sens, & montrée dans chacun comme l'abus de la raison, le triomphe de l'ignorance, l'opprobre & la dérision de la Divinité. Il ne se peut gueres qu'on renverse une erreur sans établir la vérité contraire; aussi Lactance étend en preuves fortes & lumineuses de l'unité d'un Dieu. Après celles qui sont purement intellectuelles, il descend aux autoritez, & il en trouve jusques dans le sein de l'Idolâtrie, parmi ses Philosophes, parmi ses Poètes; ce qui même étoit alors d'un grand poids, dans les Oracles des Sibylles. On conçoit aisément que cette recherche de rémoi-

LACTANCE. gnages demandoit une immense lecture. Mais ce qui en prouve encore mieux l'immensité dans Lactance, c'est qu'il ne se borne pas à détruire l'Idolâtrie en général, & selon la forme dont elle subsistoit de son tems: il parcourt les Dieux des Nations qu'on appelloit Barbares; quelque éloignées qu'elles fussent par la distance des siècles ou des lieux, il examine leur Théologie, & la démontre aussi frivole que celle des Romains.

De ces remarques continuées dans le second Livre, il passe à celles qui regardent l'origine de l'erreur des Gentils. Ce n'est point, comme on pourroit se l'imaginer, une exposition métaphysique & abstraite des faux principes qui avoient mené l'homme à la superstition. Ces recherches spéculatives, manifestement disproportionnées au commun des hommes, eussent dès-là manqué leur effet. Ce sont de courtes, mais sçavantes Differtations sur l'origine des Temples, des Simulachres, des Dieux animaux & des Dieux naturels; des Oracles; des Sacrifices, des Augures, &c. La date connue de ces divers établissemens, la variété de leurs formes, les degrés de leur décadence, & qui plus est, leur chute absolue chez différents Peuples, conduit l'Auteur à des conséquences qui devoient couvrir de honte tout protecteur de la Doctrine Payenne.

Il restoit à attaquer les Philosophes, & cette partie de l'Ouvrage étoit nécessairement la plus embarrassante dans l'exécution. Que de sectes à

parcourir! Par-là que d'ennemis sur les bras! LACTANCE. Il falloit faire une sorte d'histoire de l'esprit humain, & sans s'égarer, le suivre dans ses prodigieux égaremens. Lactance le fit. Il démêla toutes ces erreurs de Morale, il plaça chacune dans son ordre; & ce qui, je pense, étoit le moins difficile, il les réfuta toutes dans le troisième Livre, qui est de la fausse sagesse.

Le quatrième est comme en regard avec celui-ci, & traite de la vraie sagesse. Au lieu de ces opinions passagères qu'on avoit honorées du nom pompeux de système, Lactance ouvre aux Payens l'entrée d'une Philosophie bien plus majestueuse, celle que renferment les Divines Ecritures, & qui seule remplit dans la raison le vuide importun que toute autre doctrine y laisse.

C'est là qu'il met dans le plus grand jour la haute idée que donne Moïse de l'Etre suprême, & de sa Providence; la sagesse des Loix prescrites à l'ancien Peuple, l'admirable économie de sa Religion, qui, quoique sainte, n'étoit pourtant que le préliminaire d'un Culte plus digne encore de son Auteur. Ce caractère singulier de figure, est comme le passage qui transporte Lactance à la grande & invincible preuve du Christianisme, le rapport entre les deux Alliances. Il les approche l'une de l'autre & elles se donnent la main; la première est toute en promesses, & la seconde n'en est que l'exécution littérale. Les Prophètes annoncent, & l'Evangile

LACTANCE. accomplit. Ce parallèle achevé, l'Auteur fait un pas, & il se trouve au milieu de cette Eglise prédite de si loin, & dès sa naissance affligée si cruellement. L'injuste rigueur de la persécution est là peinte dans tous les excès. Le cinquième Livre, qui est de l'équité, roule presque entier sur ce point. Le raisonnement y est au-dessus des répliques; mais ce qu'on ne peut assez louer, une modération infinie lui ajoute une autre force, du moins aussi victorieuse. Nulle invective, nulle aigreur n'infectent la dispute. C'est une Apologie modeste, pacifique autant qu'elle peut l'être, & même attendrissante. La raison qui sçait de la sorte mettre le cœur dans son parti, ne tarde gueres à persuader.

Ce talent d'insinuation, peut-être encore plus rare que le sublime, étoit le caractère propre de Lactance. Le sixième Livre de ses *Institutions* lui fait sur tout honneur de ce côté-là. Toute la Morale Chrétienne y est exposée, non sous cet air sombre, farouche, & impitoyable, qui est moins le sien, que celui des hommes qui l'enseignent; mais comme le rétablissement de la droiture primitive, le lien heureux d'une société bien-faisante, la source du repos & des consolations inaltérables, la règle amie de nos intérêts, & l'unique loy qui sympathise avec la noblesse de nos desirs. Ce n'est pas qu'il ne la montre aussi dans ce qu'elle a de surnaturel & de divin. Il sçait bien faire voir que près d'elle

toutes les loix humaines sont défectueuses; mais LACTANCE il se plaît singulièrement à relever ce qu'elle a d'aimable: bien instruit que pour engager l'homme, il faut le prendre par les motifs puissans de l'utilité personnelle.

C'est dans cette vûe qu'il finit son Ouvrage par une manière de Dissertation sur *la vie heureuse*. Quelque rapport que la vertu ait avec nous, il faut convenir qu'elle n'est plus le penchant du cœur. Elle en exige tant de sacrifices, & la plûpart si douloureux, que quoiqu'on aime les biens qui la suivent, on n'en redoute pas moins le prix qu'elle coûte. Elle a d'ailleurs un côté fâcheux: loin de garentir des maux présents, ceux qui lui sont le plus fidèles se trouvent souvent les plus exposés à l'infortune. La vertu souffrante est le spectacle le plus ordinaire de la vie. Lactance ne le désavoué pas. Mais de cette vie passagère & si traversée, il transporte nos regards vers cet autre Monde où nous sommes attendus, & dont celui-ci n'est que le chemin. Ce court trajet est pénible, il y faut combattre jusqu'au sang: il est aussi le tems de la purification & de l'épreuve. Au-delà sont les récompenses sans bornes, le Béatificateur, & la béatitude sans fin. Encore un moment, & la mort va nous ouvrir un autre demeure, nous reconduire à notre origine, & changer nos courtes afflictions en d'éternelles délices. Une peinture si douce, des promesses si consolantes ne sont

LACTANCE. point vaines. L'immortalité n'est pas un songe philosophique. L'ame survit aux dépouilles du corps. Ce corps même qui après le trépas n'est qu'une cendre vile, reprendra, pour ne la plus perdre, une vie plus glorieuse; & ce grand jour sera celui de la manifestation générale.

Ces trois articles sont prouvez de suite par Lactance, & il n'employe que deux sortes de preuves; celles que lui fournissoit déjà la Doctrine Payenne, & ces autres qui sont en nous comme empreintes des mains du Créateur. Ceux qui connoissent la nature de l'esprit, sçavent qu'il ne cède pleinement qu'aux principes dont il porte la conviction intime. Le grand secret de la persuasion, est celui qui va réveiller dans le cœur ces premières vérités qui n'y sont qu'ensevelies, & qui jamais n'y sont éteintes; car il n'y a que l'homme qui puisse bien s'instruire lui-même. Tout acquiescement aux inspirations étrangères, si ce n'est à celle d'en haut, est presque toujours une soumission contrainte, où la volonté reste séditieuse. Mais si-tôt que vous avez mis la lumière d'autrui dans vos intérêts, si-tôt que l'homme a découvert que c'est lui qui pense de son propre fonds, & qui se juge, attendez tout de ce retour. Sa raison ne se défie plus de la vôtre. Le voilà persuadé que c'est le Maître intérieur & universel qui lui parle. Vous l'avez conduit aux pures sources du vrai, & il n'a plus qu'à suivre le cours paisible des conséquences qui en sortent.

JE CROIS avoir assez fait connoître les grands Auteurs qui durant trois siècles se sont signalez pour la cause de l'Evangile. Cependant après avoir observé ce qu'ils ont eu chacun de propre, qu'il me soit permis de m'arrêter un peu sur ce qu'ils semblent avoir eu de commun entre eux.

Il faut convenir qu'ils n'ont eu presque tous que des connoissances imparfaites de la nature de l'esprit, & que du moins au premier aspect, leur Métaphisique se trouve exposée sur ce point à bien des reproches. Les questions qui roulent sur l'essence de l'ame sont si déliées, si abstraites; les idées en échappent avec tant de légéreté, l'imagination y est si contrainte, l'attention si tôt épuisée, que rien n'est si facile, & dès-là si pardonnable que de s'y méprendre. Quiconque n'y fait pas d'abord certains principes, est hors de route; il marche sans rien trouver, ou ne rencontre que l'erreur. Ce n'est pourtant pas tout-à-fait à la peine de découvrir ces principes, la plupart simples & naturels, que j'attribuë les mécomptes philosophiques de quelques-uns de nos premiers Ecrivains; c'est à leur déférence trop soumise pour les systêmes reçûs. Si le succès n'est presque dans tout que le prix d'une sage audace, on peut dire que c'est dans la Philosophie principalement qu'il faut oser. Mais ce courage de raison qui se cherche une voye, même où il ne voit point de trace; étoit un art d'inventer ignoré de nos

peres. Appliquez seulement à maintenir dans sa pureté le dogme de la foy, tout le reste ne leur sembloit qu'une spéculation plus curieuse que nécessaire. Soigneux tout au plus d'arriver jusqu'où les autres avoient été, la plûpart, très-capables d'aller plus loin, ne sentirent pas assez les ressources que leur offroit la beauté de leur génie.

Il est vrai qu'avant eux, de grands hommes s'étoient distingués par de profondes méditations; mais en serai-je repris, si j'avance que leurs efforts méritent plus d'éloge que leurs découvertes? Platon lui-même avec ses termes sonores, & ses phrases harmonieuses, s'étoit élevé plutôt au-dessus des choses, qu'il ne les avoit touchées. Le chemin agréable & toujours fleuri qu'il faisoit tenir à ses Disciples, leur cachoit l'inutilité d'une marche qui n'étoit qu'amusante, & qui, pour tout dire, n'avoit rien d'instructif ni de précis. (a) Où pouvoit-on aller en effet par des figures de rhéteur, par des métaphores, & par des allégories éternelles? Socrate avoit bien raison de se plaindre d'un (b) élève qui, dans ses Dialogues, ne faisoit qu'un Sophiste de son Maître.

Deux avantages cependant rendirent Platon recommandable. Sa Morale étoit assez pure,

(a) Suavius ad loquendum, quam potentiùs ad persuadendum scripsit Plato. Aug. de vera Relig.

(b) Quam multa de me mentitus est Adolescens. Socrat. apud Diog. Laert. in Platon.

comparée

comparée du moins à celle des autres Ecoles; & celles-ci n'avoient jamais parlé si dignement que lui de Etre suprême. Nouveau Prométhée, pour me servir de l'ingénieuse comparaison de saint Clément, il avoit dérobé des Livres saints quelques étincelles du feu sacré qu'ils renferment. Il avoit défini Dieu comme il se définit lui-même. Il avoit enseigné que Dieu a tout fait par son Verbe, conformément à la doctrine des Hébreux, & que le Verbe tres-Divin a rendu l'Univers harmonique & visible. Il avoit donné le nom de Pere & de Seigneur au Pere de l'Auteur du Monde. Il avoit distingué de bons & de mauvais Anges. Il avoit dit, de l'ame, qu'elle est l'image & la ressemblance de Dieu même. Ces discours, quelques autres pareils, manifestement empruntés de nos Ecritures, lui méritèrent donc les suffrages des premiers Peres (a), quoiqu'ils mettent dans ces éloges mêmes de fréquentes restrictions, comme on ne peut se dispenser de le reconnoître.

De lui passa dans l'Eglise l'opinion de la préexistence des ames, adoptée par saint Justin, par saint Clément d'Alexandrie, par Origene qui la

(a) Agnovit enim plato unum esse Deum rerum autorem, & veritatis illustratorem, & beatitudinis largitorem: finem boni esse, secundum virtutem vivere & ei soli evenire posse qui notitiam Dei habeat & imitationem; nec esse aliam ob causam beatum. Hec itaque causa fuit cur istos (Platonicos) cæteris prætulerint (Judæi & Christiani) quia cum alii Philosophi ingenia sua studiaque sua contriverint in requirendis rerum causis, & quinam modus esset discendi atque vivendi; isti Deo cognito repererunt ubi esset causa constitutæ universitatis, & lux percipiendæ veritatis, & fons bibendæ felicitatis. Aug. lib. VIII. de Civitate Dei. De Capp. 5. 8. & 10.

Tome I.

L

Clem.  
Alex.  
Strom. l.  
1.  
Plato. in  
Idem.  
Timæo. in  
Epinomi-  
de.  
Idem. in  
Epist. ad  
Hermiam  
Erastum,  
& Coris-  
cum.  
Id. de  
Leg. l. 10.  
Idem. in  
Phadone,  
& in Alci-  
biade. 1.

porta jusqu'aux derniers excès, & même dans la suite par S. Augustin, qui semble avoir toujours panché pour elle, (a) malgré quelques endroits de ses Ecrits où l'on diroit qu'il veut laisser la question indécidée. Aucun d'eux néanmoins en admettant avec Platon la préexistence des ames; ne pensoit, comme lui, qu'elles fussent éternelles. Tous leur donnoient un commencement & une origine; modification qui adoucissoit de beaucoup le système, & qui prévenoit tout le danger de ses conséquences.

CE QU'ON est le plus affligé de voir dans plusieurs de nos Ecrivains, est leur manière de s'expliquer sur l'essence même de l'ame. Comment Tatien pouvoit-il franchir le mot, admettre une (b) composition, & ce qui en est l'équivalent, reconnoître de l'étendue dans la substance pensante? Comment saint Irénée se permettoit-il de dire que l'ame, même après la dissolution du corps, retient la figure (c) & le caractère de la matière? Peut-être ne vouloit-il faire enten-

(a) Harum autem quatuor de animâ sententiarum, utrum de propagatione veniant, an in singulis quibuscumque nascentibus novæ fiant, an in corpora nascentium jam alicubi existentes, vel mittantur divinitus, vel sponte sua inde labantur, nullam temerè affirmare oportebit. *Aug. de Lib. Art. Lib. 3. Capp. 20. & 21.*

(b) Anima componitur, ut manifestè apparet ex corpore; nam nec ipsa sine corpore possèt apparere. *Tatian. Serm. ad Græc. p. 153*

(c) Plenissimè autem docuit Dominus non solum perseverare non de corpore in corpus transgredientes animas, sed & caracterem corporis in quo etiam adaptantur custodire eundem. . . . & habere corporis figuram, ut etiam cognoscantur, & meminere eorum quæ sunt hic. *Irén. l. 2. capp. 62. & 63.*

dre par-là qu'un desir, une tendance de l'ame vers le corps qui lui étoit uni sur la terre. Peut-être encore qu'il ne songeoit qu'à distinguer les ames des esprits, je veux dire la substance qui pense en nous avec une certaine correspondance à la matière, & la substance des esprits purs, celle des Anges, par exemple, qui n'a ni rapport, ni union avec l'étendue. J'admets volontiers ces explications, & je me retrairai seulement à dire, qu'il seroit plus glorieux au Texte de se pouvoir passer des secours d'un tel Commentaire.

Il seroit difficile d'avoir la même complaisance pour Tertullien. Il s'oppose trop ouvertement à ce qu'on voudroit avoir de ménagement pour lui. Un Livre entier nous reste de sa main, où il établit ce qu'il pense de l'ame, & ce que je trouve de singulier, c'est que l'Auteur y est clair sans mélange de ténèbres, lui qu'on accuse d'être confus ailleurs presque sans mélange de clarté. C'est-là qu'il renferme les Anges dans ce qu'il nomme la Catégorie de l'étendue. Il y place Dieu même, & à plus forte raison y comprend il l'ame de l'homme, qu'il soutient (a) corporelle.

Ce sentiment de Tertullien ne prenoit pourtant pas sa source, comme celui des autres, dans l'opinion dominante. Il estimoit trop peu les Philosophes, & Platon lui-même, dont il di-

(a) Igitur corpus est anima, quæ nisi corporalis, corpus non possèt relinquere. *Tertull. l. de Anima*

*Feuard. in Irén.*

*Massuet. in Irén. not. in C. XXXIV. Idem Dissert. in lib. Irén. art. XI.*

*Tertull. de pænit. c. 3. Adv. Hermoden. 35. De Carne Christi. c. 11. Adv. Marston. c. 16. Adv. Prax. c. 7.*

soit librement (a), qu'il avoit fourni la matière de toutes les hérésies. Il se trompoit ici par excès de religion, s'il étoit permis de s'exprimer de la sorte. Parce qu'une femme pieuse rapportoit (b) que dans un moment d'extase, une ame s'étoit montrée à elle, revêtue des qualitez sensibles, lumineuse, colorée, palpable, & qui plus est, d'une figure extérieurement humaine, il crut devoir la maintenir corporelle, dans la crainte de blesser la foy. Circonspection dont on peut louer le motif, mais impardonnable entant que philosophique. Ce n'est pas qu'il ne dise quelquefois que l'ame est un *esprit*, Mais qu'en conclure, sinon que cette expression n'emporte point toujours dans le langage des Anciens ce qu'elle signifie dans le nôtre? Par le mot *esprit*, nous concevons une intelligence pure, indivisible, simple; eux n'entendoient souvent qu'une substance plus

(a) Doleo bonâ fide Platonem factum hæreticorum omnium condimentarium. *Ibid.* c. 23.

(b) Quid nunc? Quod & effigiem animæ damus. Sed nos corporales quoque illi inscribimus lineas non tantum ex fiducia corporalitatis per æstimationem, verum & ex constantiâ gratiæ per revelationem. Nam quia spiritalia charismata agnoscimus, post Joannem quoque Prophetiam meruimus & consequi. Est hodie foror . . . post transacta solemnia dimissâ plebe quo usu solet nobis renunciare quæ viderit (nam & diligentissimè digeruntur, ut etiam probentur) inter cætera, inquit, ostenta est mihi anima *corporaliter* & spiritus videbatur; sed non inanis & vacuæ qualitatæ, imò quæ etiam teneri repromitteret, tenera, & lucida, & aërii Coloris ut forma per omnia humana. Hæc visio est: Deus testis & Apostolus charismatum in Ecclesiâ futurorum sponsor idoneus: tu, nisi res ipsa de singulis persuaserit, ne credas. . . . sic & effigiem de sensu jam tuo concipe non aliam animæ deputandam præter humanam, & quidem ejus corporis quod unaquæque circumtulit. *Ibid.* cap. 9.

déliée, plus agile, plus pénétrante que les corps exposez à la perception des sens, & c'est ce qui place Origene au nombre des protecteurs de la matérialité de l'ame. E core ne se borne-t-il pas à dégrader ainsi notre espèce: il assujettit (a) les Anges à la même condition, comme avoit fait Tertullien, & doute, pour ne rien excepter, si les personnes de la Trinité sont affranchies de toute étendue. Dans sa dispute avec Celse, il accorde une figure aux substances pensantes, & déjà séparées du corps mortel. Peut-être avoit-il emprunté ce sentiment (b) de Platon; peut-être aussi qu'il fut trompé par quelques textes anthropologiques de l'Ecriture. En ce cas, il seroit étrange que celui qui aimoit tant les sens figurez, n'en reconnût pas un ici dans les saints Livres. C'est pourtant assez l'ordinaire de voir par tout le grand objet de sa complaisance.

Après Origene se présentent Arnobe, & Lactance, comme défenseurs de la même doctrine. Le premier sur tout, la soutient avec une assurance qui fait peine; & l'autre, quoiqu'un peu moins formel, ne souffre guères d'interprétation

(a) Deus quoque quomodo intelligi debeat inquirendum est; an corporeus, an secundum habitum aliquem deformatus, an alterius naturæ quam corpora sunt: quod utique in prædicatione nostrâ manifeste non designatur. Eadem quoque de Christo, & de spiritu Sancto requirenda sunt, & de omni animâ atque rationali naturâ requirendum est. *Orig. in proæmio.* περί ἀρχῶν

(b) Ὡς ἡ Πλάτων ἐν τῷ περὶ τῆς ψυχῆς λόγῳ, σκοπεῖ τὰ φαντάσματα περιημιμῶτα τῶν γεγονέναι τῶν ἤδη τεθνηκότων. τὰ μὲν γινόμενα περὶ ψυχῆς τεθνηκότων φαντάσματα ἀπὸ τίνος ὑποκειμένη γίνονται, τὰ κατὰ τὴν ὑφ' ἑκείνων τῷ καλεσμένῳ αὐτοῦδὲ σώματι ψυχῆν. *Orig. cont. Cels. lib. 2.*



Hil. in  
Mauth.  
Can. 5.

plus favorable. On pourroit encore, ce me semble, [ & je l'entens du seul point dont il s'agit ] leur joindre saint Hilaire, qui dans la suite pensa que l'ame étoit étendue; saint Gregoire de Nyffe qui parloit d'une sorte de transmigration, inconcevable sans matérialité; saint Ambroise qui divisoit l'ame en deux parties: division qui la dépouilloit de son essence en la privant de sa simplicité; Cassien qui pensoit, & s'expliquoit presque de même; & enfin Jean de Thessalonique qui au septième Concile avança, comme un article de tradition attesté par saint Athanase, par saint Basile, & par saint Méthode, que ni les Anges, ni les Démons, ni les ames humaines ne sont dégagés de la matière. Déjà néanmoins de grands personnages avoient enseigné dans l'Eglise une Philosophie plus correcte; mais l'ancien préjugé se conservoit apparemment dans quelques esprits, & se monroit encore une fois pour ne plus reparoître.

OUTRE CES NUAGES répandus sur les Ecrits de nos premiers ancêtres, on leur trouve quelques autres opinions singulières qui déparent un peu ce que d'ailleurs ils ont d'admirable. Par exemple, le sentiment de plusieurs sur le *Millénarisme* s'assortit mal avec la gravité de l'Evangile. Tout le monde sçait que dans cette doctrine J. C. avant la Résurrection générale, devoit régner sur la Terre pendant mille ans avec ses Elus; comme s'il y avoit deux récompenses, l'u-

ne pour les sens, l'autre pour l'esprit: deux Jérusalem, l'une qui donne la graisse de la Terre, l'autre la rosée du Ciel; comme si Jesus-Christ, assis à la droite du Pere, devoit reparoître autrement qu'en Juge, pour donner aux uns l'héritage éternel, & condamner les autres aux supplices sans fin.

Papias, Disciple de saint Jean, & compagnon du grand Polycarpe, saint Irénée, saint Justin, Tertullien, & Lactance ne laissent voir que trop de penchant pour cette flatteuse chimère, & la réalisent autant qu'ils le peuvent. Il s'en faut bien pourtant que dans leurs Ecrits \* elle ressemble à celle de Cérinthe, de Marcion, d'Apollinaire, & de Népos. Ceux-ci faisoient du règne de mille ans une sorte de béatitude voluptueuse, dont le seul récit est en scandale; les autres tranchoient de cette peinture exorbitante ce qu'elle avoit d'indécent, & ne l'offroient que sous des couleurs sérieuses, & modestes. Nous reconnoissons, disoit Tertullien, (a) un second avènement du Fils de l'Homme, mais cette Jérusalem nouvelle, où les Saints régneront avec lui sur la Terre, ne sera féconde qu'en biens *spirituels*: juste *compensation* des biens sensibles que

\* Voyez  
M. de Tillemont  
Mem.  
pour  
l'Hist.  
Eccl.

(a) Constatemur in Terrâ nobis Regnum repromissum. . . . hanc (Jerusalem) dicimus excipiendis in Resurrectione Sanctis, & resovendis omnium bonorum utique *Spiritualium* copiâ in compensationem eorum quæ in sæculo vel despeximus, vel amisimus, à Deo prospecturam. Si quidem & justum est, & Deo dignum illic quoque exultare famulos ejus, ubi sunt & afflicti in nomine ipsius. *Tertull. cont. Marcion. l. 3. c. 24.*

nous aurons ou perdus, ou méprisez dans le siècle présent. Jamais ce grand homme, ni les autres Peres n'ont eu la détestable pensée d'introduire dans cet empire imaginaire la jouissance grossière des plaisirs. Ils y vouloient aussi peu ces sacrifices Judaïques, ces observances légales admises par les Millénaires Hérétiques. Les plaisirs dont ils se faisoient une espérance si douce, étoient innocens & purs; c'étoit comme un avant-goût des chastes délices réservées pour les siècles éternels.

Il ne faut pas rechercher à grands frais ce qui a pû conduire quelque Peres à cette opinion. La source de nos erreurs n'est pas loin de nous mêmes, & pour tomber, il n'est pas besoin qu'une main étrangère nous pousse. La raison ne chancelle que trop par sa propre infirmité; la plus forte se trompe souvent, lors même qu'elle ne desire que le vrai, & peut être que ce qu'elle a de meilleur, est de reconnoître qu'elle s'est trompée. L'opinion générale est que Papias, & ceux qui le suivirent, furent surpris par quelques passages de l'Apocalypse mal interprétés. Je crois cependant qu'on pourroit dire aussi de Platon, qu'il a été comme le précurseur des Millénaires; au moins apperçoit-on quelque traits de leur système dans son *Phédro*, & sur tout dans le dixième Livre de sa République.

Presque toujours les routes particulieres qui égarent, tiennent au grand chemin qu'on suivoit d'abord,

*Plato, in  
Phadro.  
tom. 3. p.  
248.  
Idem.  
de Republ.  
l. 10.*

d'abord. La plupart de nos premiers Auteurs élevez, comme on sçait, dans le sein du Paganisme, n'arrivoient pas tout d'un coup à la scrupuleuse précision du dogme. Leurs idées encore un peu teintes de la sagesse humaine, les tenoient quelque tems foibles & tendres dans la foy; & nous ne craignons pas d'avoüer, qu'il y a dans leurs Ouvrages quelque morceaux où restent les traces de cette enfance spirituelle. Il est si commode de raisonner par imitation, si difficile de ne rien conserver de ce qu'on a chéri longtems, si naturel de se justifier ses pensées par la droiture de l'intention, que souvent on est dans le piège sans l'avoir craint, ni soupçonné. Dieu laisse, même dans les Saints, ce reste de fragilité, pour leur inspirer la défiance d'eux-mêmes, & pour nous apprendre à nous tous qu'il est seul la Vérité suprême qui ne change & ne s'altère jamais.

*Ath.  
Orat. 3.  
c. 4.*

EN DE'COUVRANT ces ombres légères dans nos Ecrivains, nous avons confiance qu'on ne nous accusera pas de favoriser la censure audacieuse qui ne voudroit que décréditer l'empire de la tradition. Péririsse à jamais ce dessein téméraire & injuste. Nous trouvons encore nos guides & nos Maîtres dans ceux que nous osons reprendre avec respect. Seulement nous distinguons ce qu'ils ont dit au nom de l'Eglise, ce qu'ils donnent à titre de dogme, d'avec ce qui n'est en eux qu'opinion personnelle, & système

conjecturé. Ce qu'ils enseignent *par-tout*, avec *persévérance et unanimité* est la croyance inviolable sur laquelle on doit avoir horreur d'hésiter un instant. Mais nous usons de la liberté qu'ils nous permettent, & qu'ils prennent eux-mêmes, d'exposer des vûes modestes sur ce qui n'a que des témoignages dispersés, & (a) contredits par d'autres également respectables. La Tradition demeure donc ici sans atteinte. Nous ne relevons que ce qui n'a point la marque de son sceau, & dans cela même nous regardons plutôt ce qui excuse que ce qui condamne, suivant l'expression & l'avis de (b) saint Jérôme. Ce sçavant Pere n'a pas feint de dire, (c) parlant de Lactance, qu'il avoit plus heureusement combattu l'erreur idolâtre, qu'il n'avoit établi les vérités orthodoxes. Il a porté (d) de Tertullien, d'Origene, d'Arnobé, & de quelques

(a) Confessus sum tibi me quidem, & alios plures eadem mecum sentientes, arbitrari id sicuti plane scitis futurum (*Nempe de Terræ no Christi regno*). Multos verò etiam qui puræ piæque sunt Christianorum sententiæ, hoc non agnoscere tibi significavi. *Iust. Dialog. cum Tryph.*

(b) Quæ licet non sequamur, tamen damnare non possumus, quia multi Ecclesiasticorum virorum, & Martyres ista dixerunt: & unusquisque in suo sensu abundet, & domini cuncta judicio reserventur. *Iheron. in cap. 19. Jerem.*

(c) Lactantius quasi quidam fluvius Tullianæ eloquentiæ, utinam tam facile nostra confirmare potuisset quam aliena destruxit. *Idem. Epist. ad Paulin.*

(d) Ego Originem propter eruditionem sic interdum legendum arbitror quemodo Tertullianum, Novatum, Arnobium, Apollinarem, non-nullos Ecclesiasticos Scriptores, Græcos pariter & Latinos, ut bona eorum eligamus, vitemusque contraria; juxta Apostolum dicentem: *Omnia probate, quod bonum est tenete.* *Idem. Epist. ad Tranquillin.*

autres un jugement semblable. Il a voulu que nous fissions un sage discernement dans leurs Ecrits; qu'en les lisant on suivît la précaution marquée par saint Paul, d'*éprouver tout*, & de ne retenir que ce qui est bon; c'est-à-dire de ne pas confondre les sentimens propres & passagers, avec les Oracles constans de la foy universelle. Règle prudente qui conserve la vérité dans ses droits, & qui laisse à notre soumission tout l'honneur d'un culte raisonnable.

*Des Auteurs qui ont écrit depuis le quatrième siècle de l'Eglise jusqu'à u quinzième.*

APRÈS trois cens ans de persécution assidue, la haine du Paganisme loin de s'être adoucie, n'en paroissoit que plus excitée contre l'Evangile. Dioclétien & Maximien laissez de tourmenter l'Eglise, plutôt que rassasiez de ses peines, laisserent après eux Galérius & Maximin, tyrans dont la cruauté industrieuse inventoit chaque jour contre les fidèles, des genres de mort, inconnus à la nature. Malgré tant d'épreuves, la foy demeuroit pourtant inébranlable. Plus le glaive idolâtre abattoit de Chrétiens, plus il en sortoit de leur sang. Les persécuteurs ne pouvoient suffire à tant de meurtres, & l'Eglise de son côté ne suffisoit qu'avec peine à donner aux nouveaux convertis le Sacrement de l'adoption. Elle comptoit ses Martyrs; mais les Peuples qui

*Lact. de Mort. Persecut.*

venoient à elle étoient innombrables. La postérité de ses Saints étoit comme le sable sur le rivage des Mers; par eux elle habitoit déjà le Ciel, & encore elle tenoit la Terre presque entiere dans son sein. De la sorte devoit croître, & se perfectionner l'œuvre du Très-Haut: d'abord par le sacrifice volontaire du Fils; ensuite par les humiliations, & les souffrances de l'Epouse. Il falloit qu'à l'exemple de son Chef, avant que de s'élever elle bât des eaux amères du torrent, en preuve éternelle qu'elle n'est pas un établissement humain, & que sa force est de Dieu seul, qui a mis en elle les sacrez caractères de sa puissance, & de sa grace.

Esai. 105.

Éan. de  
J. C. 312.

A la fin arriverent les tems où les Princes, à la tête des Nations, devoient se prosterner devant Jesus-Christ, croire à sa doctrine & devenir ses défenseurs. De si beaux jours commencerent à luire sous *Constantin surnommé le Grand*. Ce Prince, vainqueur du tyran Maxence qu'il chassa de Rome, reconnût qu'il ne devoit la victoire qu'au Dieu des Chrétiens, abjura les Idoles profanes, & se rangea publiquement du parti de la foy. A cette époque tout change de face. La Croix est étalée comme la protection du Peuple Romain, & de tout l'Empire; notre Culte prend une forme, & se revêt d'un éclat de dignité conforme à la noblesse de son origine; nos Mystères sortent des ténèbres où la respectueuse précaution de nos Peres les avoit tenu ca-

chez; des Temples magnifiques & nombreux sont élevez à Jesus-Christ, & l'on dresse des Autels à la gloire des Martyrs; la parole du salut n'est plus captive, elle est la suprême loy qui donne aux autres leur autorité; les Ministres sacrez se multiplient; les Livres saints sont disparoître les fables, par eux devenues en horreur; l'Eglise entiere essuye ses larmes, elle goûte pour la premiere fois les douceurs du repos & de la liberté; les Palais des Princes lui sont ouverts, & on l'y reçoit avec honneur; les grands hommes qu'elle porte, l'illustrent par leurs Ouvrages, & s'immortalisent eux-mêmes en écrivant pour elle. Dernière circonstance à laquelle mon sujet me fixe.

A PRENDRE ces Auteurs selon l'ordre des tems, le premier qui s'offre est *Eusebe de Césarée*, fameux par ses démêlez dans les jours de l'Arianisme, plus heureusement connu par les admirables Ecrits qu'il a laissez. Entraîné d'abord par Eusebe de Nicomédie son parent, il prit la défense d'Arius, & s'efforça de le rétablir auprès d'Alexandre, Evêque d'Alexandrie. L'erreur, & principalement celle qui entame la Religion, deshonore toujours celui qui l'invente, ou celui qui la protège, mais bien davantage un Prélat, destiné par sa consécration à veiller aux intérêts de la vérité ancienne, & à combattre, s'il le faut, jusqu'au martyre, contre les entreprises des nou-

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

veutez. Ainsi nous ne dissimulerons pas que la chute d'Eusebe fut une tache sur son nom. Je voudrois ajoûter pourtant, qu'il l'effaça par son retour à l'Orthodoxie. Effectivement son écart ne fut pas long. La voix du Concile de Nicée le rappella, il reconnut dans son symbole la doctrine des Apôtres, & selon qu'il paroît dans la *Lettre au Peuple de Césarée*, il admit la *consubstantialité* du Pere & du Fils, que nioit le Prêtre hérétique. Il est si naturel à notre foiblesse de chanceler, qu'on doit peut-être plus d'éloges à celui qui se relève, que de blâme à celui qui tombe. Se tromper est le partage de l'humanité; mais avouer qu'on s'est trompé, est une confession dont notre orgueil a rendu les exemples si rares, qu'il n'appartient qu'aux plus grands hommes de les donner. Je remarque aussi qu'excepté saint Jérôme, tous les Occidentaux sont unanimes sur la Catholicité d'Eusebe, que les Papes Gélase, & Pélagé ne parlent de lui qu'avec honneur, & qu'il est dans la plupart de nos fastes sous le titre de Saint. Il est vrai que les Orientaux, au septième Concile, le chargerent du nom d'Arrien; mais, répond un Critique célèbre, c'est que les Iconoclastes abusant de quelques passages d'Eusebe, le vouloient attirer à eux; & que pour infirmer son témoignage, dont la discussion eût été longue, on fit revivre des reproches qui l'avoient autrefois rendu suspect. Sans doute les Peres du Synode ne songeoient par-là qu'à trancher, & à

Victor.  
Aquila.  
Ussard.  
& alii.

Vales.  
Vis. Euseb.

finir des disputes que l'hérésie vouloit rendre éternelles.

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

Heureusement, nous avons ici pour la gloire d'Eusebe à le considérer dans un éclat que rien ne ternit; je veux dire, en qualité de défenseur du Christianisme. Si jamais notre cause a paru triomphante, c'est constamment dans les mains de ce grand homme, dont je crains plus de ne pas dire assez que de dire trop, si je le compare quant au sçavoir, au Docte Varron tant admiré par les Romains. Quoique notre foy ne doive son autorité ni aux talens, ni même aux succès de ceux qui l'ont défendue; quoiqu'elle ne dépende des hommes que pour être exercée, & qu'elle n'ait de véritable appui que sur le bras de Dieu, il nous est bien doux cependant de ne pouvoir remonter vers les premières traces, qu'on ne la voye toujours embrassée, & soutenue par ceux qui d'ailleurs étoient l'ornement & la gloire de leur siècle.

Le premier Ecrit qu'Eusebe fit pour elle, est la réfutation de *Hieroclès*. Celui-ci durant la persécution de Dioclétien, avoit mis au jour un Livre intitulé *Philalethes*, ou l'Amateur de la vérité: Ouvrage qui mettoit Apollône de Tyanes bien au dessus de Jesus-Christ, & visiblement fait pour ravir à l'Eglise tous les avantages que lui donnent les miracles incontestables de son Auteur. Comparer deux personnages si disproportionnés, c'étoit faire disputer la Fable avec l'His-

φιλολήθεις.

EUSEBE  
DE CÉSAR  
RÉE.

toire, & il vient d'abord à l'esprit qu'une telle imagination méritoit plus de mépris que d'examen & de réplique. Mais il ne s'agissoit pas alors de laisser tomber un frivole raisonnement. Il falloit le combattre, être à tout, & détruire jusqu'au plus vain prétexte. Le silence eût été pris pour un aveu, & ce qui seroit resté sans réponse, l'ennemi l'auroit nommé démonstration. Eusebe fit donc voir qu'inutilement on recouroit au parallèle à dessein de tout confondre. Il força de reconnoître que l'histoire d'Apollone étoit fausse dans la plupart de ses points, douteuse dans les autres, & contradictoire presque en tous. Il détruisit les dépositions de Damis & de Mœragène, seuls garants sur des faits de cette importance. Il mit en lumière les vraies aventures, avec le caractère du Magicien de Tyanes; & cette réponse est si solide que nul n'osa la contredire. Tel a toujours été le sort des Ecrits de nos Ancêtres, & il n'est pas superflu d'en faire la remarque. Ce qu'ils avoient détruit, l'étoit si bien, qu'aucun ne tentoit de le rétablir; & c'est un point de fait, que de tous ceux qui dans l'origine entreprirent de nous combattre, il ne s'en trouve pas un qui ait eu l'assurance de reparoître après sa première défaite. Quand l'esprit de dispute, d'ordinaire si fécond en subtilitez, demeure ainsi destitué de ressources, il ne faut plus demander si les raisons qui le desarment sont décisives.

A peu près vers le tems qu'Eusebe fut fait Evêque

EUSEBE  
DE CÉSAR  
RÉE.

que de Césarée, c'est-à-dire, dans les commentemens du quatrième siècle, il conçut le dessein de deux Ouvrages dont le projet seul marqueroit la beauté de son génie, & dont l'exécution prouve l'étendue de son sçavoir. On voit bien que je veux parler de sa *Préparation* & de sa *Démonstration Evangélique*: Livres immortels, & dont les extraits embelliront toujours les Livres les plus sçavans.

Le but de l'Auteur étoit unique. C'étoit de porter la Religion Chrétienne au plus haut point de certitude. Il étoit nécessaire dès-là que des deux Ouvrages, l'un fût comme le précurseur de l'autre, & que le systême idolâtre n'eût plus d'appuis, avant que la vérité Chrétienne n'eût plus de contradicteurs. La *Préparation Evangélique*, est ce préliminaire, selon que l'annonce le titre même, & elle est divisée en quinze Livres, dont voici le plan général avec de courtes réflexions.

L'idolâtrie commença dans l'Egypte & dans la Phénicie, comme il paroît par Sanchoniaton & par Bérose, qui expliquent la Théologie de ces Peuples. Les Egyptiens pensoient même que le genre humain avoit commencé chez eux, que leur terre animée par un soleil ardent, & fertilisée par les eaux bienfaisantes du Nil, avoit enfanté tout ce qui respire, & peuplé le reste du Monde. Ils se perdoient ainsi dans un abîme de tems qui flattoit leur orgueil, en les enfon-

*Euseb.  
Prep. Ev.  
libb. 1. §  
2.*

*Diod.  
Sicul. l. 1.  
Macrob.  
Saturn.  
7. c. 16.*

EUSEBE DE CÉSARÉE. Diod. ubi supra. Clém. Alex. Strom. l. 6.

gañt presque dans l'éternité Leurs trente Dynasties, calculées par les Prêtres Auteurs de leurs Annales, leur composoient une antiquité de trois cents soixante-cinq siècles; suite imaginaire d'âges & de régnes qu'ils remplissoient de fables & de généalogies de leurs Dieux Ces Dieux étoient les fondateurs des Villes, les bons Rois, les premiers Héros que la valeur & la sagesse avoient signalez. Tels furent Osiris, & les deux Mercures; ceux-ci souverains de Thèbes, inventeurs des Sciences & des Arts en Egypte. Par eux, disoit-on, avoient commencé les Lettres, les Loix, l'Agriculture, l'Arithmétique, l'Astronomie, la Médecine, la Lutte, la Musique, les Hiéroglyphes, l'Architecture, & l'Arpentage. Aussi leurs Livres, & surtout ceux de Mercure Trismégiste, comme qui diroit trois fois grand, étoient les Volumes sacrez de ce Peuple, & dans les jours de cérémonie on les exposoit solennellement aux hommages publics.

Pour dire un mot de cette antiquité surprenante dont s'honoroient les Egyptiens, il ne faut pas oublier qu'elle n'avoit aucun fondement dans leur Histoire, & que la seule vanité d'annoblir leur origine, les précipitoit dans ce vuide obscur du passé. Peut-être même que ce nombre effrayant d'années ne regardoit pas la durée du Monde, mais le retour du soleil, de la lune, des cinq autres planètes, & de tous les Cieux, au point d'où leur mouvement avoit commencé d'abord, selon

la pensée des Egyptiens. C'étoit la grande année Astronomique sur laquelle les Anciens ont eu tant de conjectures, & de disputes. Ce qui le prouve, c'est que l'Egypte n'a fait que quinze Dynasties jusqu'à Jupiter, qui est Cham le troisième fils de Noë; calcul, comme l'on voit, peu différent de celui de Moïse, qui compte Noë pour le dixième homme depuis Adam.

Ce Jupiter étoit si bien le Cham dont il est parlé dans l'écriture, que l'Egypte en a long-tems porté le nom chez les Payens, & qu'elle le portoit encore du tems de Plutarque. Thèbes la principale des Dynasties si pompeusement chantée par Homère, s'appelloit de même *Hammon-No*, expression visiblement tirée de Cham fils de Noë. L'Egypte prit ensuite le nom de *Misraïm*, autre preuve de sa nouveauté; car Misraïm n'est que le fils de Cham qui gouverna sans doute une grande partie de ces Provinces après la mort de son pere.

Enfin l'Egypte est convenüe que le premier de ses Rois étoit Ménés, & qu'il vivoit quatorze siècles avant le fameux Sésostris. Au moins le fait est-il ainsi rapporté par Hérodote, & par Diodore de Sicile. Or quel est ce Roi d'Egypte, que d'autres appellent Sésonchosis, sinon le Séfac connu dans l'écriture, ce Conquérant célèbre qui pénétra dans les Indes plus avant qu'Hercule, que Bacchus, & qu'Alexandre, qui assujettit les Scythes, l'Arménie, la Cappadoce, toute

EUSEBE DE CÉSARÉE.

Ezech. 30.

3. Reg. 6.  
14.  
Vide  
Joseph. l.  
8. c. 4.

EUSEBE  
DE CÉSARÉ  
RÉE.Voyez  
Marsham.  
Chron.  
Can.

l'Asie, qui étendit son Empire depuis le Gange jusqu'au Danube, & qui prit Jérusalem à la cinquième année de Roboam ? Sur cela que l'on suppose les tems depuis ce Prince de Juda, en remontant jusqu'au déluge, il sera clair d'une part, que le Ménés premier Roi d'Egypte est le Cham de Moïse, & de l'autre, qu'à l'égard de cet intervalle, il y a peu de différence entre le calcul de nos Ecritures, & celui des Egyptiens. Mais nous aurons occasion bien-tôt de nous étendre un peu plus sur ce point.

Il n'étoit guères possible qu'un Peuple d'ailleurs si sage & si sçavant, ne donnât bien-tôt l'exemple aux autres. La Grèce qui commençoit à sentir ses hautes destinées, & déjà rivale des plus grandes Nations, voulut emprunter d'elles, & s'approprier ce qui les rendoit célèbres. Presque tous les grands hommes qu'elle porta, firent donc le voyage d'Egypte. Orphée, Hésiode, Homère en rapportèrent les Dieux tant vantés dans leurs Poèmes, & déguisèrent sous d'autres noms. Solon, & Lycurgue en tirèrent le fond de leurs loix. Pythagore, Platon lui-même, après eux d'autres Philosophes en prirent quelques dogmes, & les Grecs se trouverent de la sorte aussi pleins des erreurs, que des découvertes de l'Egypte.

Nos premiers Apologistes avoient déjà fait une partie de ces remarques; mais l'Idolâtrie qui n'avoit pu les détruire, fit un nouvel effort pour sauver ses Dieux, & leur culte. Elle dit que la

Euseb.  
ubi supra  
h. 3.EUSEBE  
DE CÉSARÉ  
RÉE.

grandeur infinie de Dieu ne pouvoit être exprimée par un seul nom, ni représentée sous une seule image; que Saturne, Jupiter, Mars, Minerve, Junon, Venus, & les autres Dieux ou Déeses n'étoient que le même Etre désigné par divers titres, dont chacun correspondoit à quelque une de ses perfections.

Mais s'il en est ainsi, d'où viennent donc les généalogies de vos Divinités ? Est-ce que les attributs de l'Etre souverain naissent l'un de l'autre, & sont successifs ? D'où viennent les combats & les inimitiés de Jupiter, & d'Apollon, de Junon, & de Venus ? Est-ce que les perfections Divines sont en discorde ? D'où viennent ces impudiques amours dont vous remplissez le Ciel ? Est-ce que la Sainteté suprême entre en partage de nos vices ? Le nouveau système n'avoit point de réponse à ces questions; il fallut en imaginer un autre, & se mettre enfin à l'ombre de l'allégorie.

Jupiter n'étoit donc plus que la matière éthérée, & Junon étoit la masse liquide de notre atmosphère; Apollon étoit le soleil, & Diane étoit la lune; pour abrégé, tous les Dieux n'étoient que les élémens, & les corps physiques; la nature se trouvoit partagée entre eux, ou plutôt ils n'étoient tous que les différentes parties, & les divers effets de la nature.

Il faut convenir que cette première institution des Dieux, est un fait d'histoire assez constant, du moins pris en général. On sçait que dans l'origine du Paganisme, la Physique qui n'avoit pas



EUSEBE  
DE CÉSARÉE.  
  
Cicer,  
de Nat.  
Deor. l. 2.

encore forme de science , laissoit les Ecrivains dans une si grande lécheresse sur le fond des choses , que pour la corriger , ils emprunterent le secours des allusions & des fables : genre d'écrire que favorisoit le penchant , & en quelque sorte l'enfance des lecteurs , comme il paroît dans Cicéron ; mais ce fait même , la défense du Paganisme , étoit la plus forte démonstration contre lui.

Premièrement , si les Dieux n'étoient que des portions de l'Univers , il demeroit évident que l'Univers prenoit la place de son Auteur , & que l'homme aveugle decernoit à la créature l'adoration qui n'est dûë qu'au Créateur. Quoi ! Parce que nos regards sont enchanterez de ces feux innombrables qui brillent au-dessus de nous comme autant de soleils ; parce que l'inépuisable fécondité de la Terre ne cesse de fournir à nos besoins par la résurrection annuelle des germes ; parce que la sève qui circule dans les veines des arbres , en fait naître des fruits délicieux ; parce que du haut des montagnes se précipitent les torrens , sources des rivieres , qui le sont elles-mêmes de tant de commoditez ; parce que la mer nous entoure de ses eaux , comme pour nous empêcher de nous soustraire aux biens qu'elle apporte ; parce qu'enfin la nature semble s'être donnée toute entière à nous , tout aussi tôt il y aura des Autels dressés à chacun de ses dons , & il n'y aura pas un Temple pour la main qui a fait la nature & les loix salutaires de la nature ? O monstreux égarement de la raison ! O Dieu si près de

l'homme , & cependant si méconnu par les hommes !

En second lieu , quand même les Dieux n'auroient été dans l'origine que les élémens personnifiez , cette Théologie symbolique ne devoit-elle pas une occasion de scandale , & d'erreur impie ? Quelle que fût l'origine physique du mot *Jupiter* , n'étoit-il pas dans la signification d'usage , le nom propre d'un Dieu , pere des autres Dieux ? Lorsque le Peuple lisoit dans ses Poètes que Jupiter frappoit Junon son épouse & sa sœur , concevoit il qu'il ne s'agissoit là que du choc des élémens ? Recouroit-il aux allusions pour l'intelligence des autres fables , où il voyoit un sens clair , qui dès le premier aspect fixoit la croyance ? Où étoit le Poète qui eût appris à distinguer ces images allégoriques , d'avec la simplicité de la lettre ? Où étoient même les Poètes qui n'eussent par représenté le même Dieu sous des emblèmes tous différens , & quelquefois oppozez ? Il étoit donc impossible que le vulgaire ignorant faisît , au milieu de ces variations , un point fixe d'allégorie qui le déterminât , & dès lors il ne lui restoit qu'un système scandaleux , où la raison trompée n'offroit à la Morale que des exemples corrupteurs.

On sçait aussi que le plus sage de Philosophes (a) condamnoit sans réserve ces fictions profa-

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

Pla. de  
Republ. l.  
2. p. 379.

(a) Graves enim ac perniciosæ sunt fabulæ istæ , imò nec ulla-  
tenus in nostrâ Republicâ audiendæ. Nec ferendum est ut ju-  
vene aliquo præsentè dicatur , vel qui teterrimis quibusque scele-

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.  
Ibid. l. 3.  
p. 389.  
Ibid. l.  
10. p. 605.  
Vide Dyon.  
Halicarn.  
lib. 2.  
p. 117.

nes si manifestement injurieuses à la Divinité. Nous ne devons, disoit-il, admettre dans notre République, ni les chaînes de Junon formées par son propre fils, ni la chute de Vulcain précipité du haut des Cieux pour avoir pris la défense de sa mere contre Jupiter qui levoit la main sur elle, ni les autres combats des Dieux ; soit que ces idées servent de voile à d'autres : soit que le Poëte les donne pour ce qu'il semble qu'elles sont. La jeunesse qui ne peut démêler ces vûes différentes, se remplit par-là d'opinions insensées, qui ne s'effacent qu'avec peine de son esprit. Il faut au contraire lui montrer toujours Dieu comme juste & véritable dans ses œuvres, autant que dans ses paroles. Et en effet, il est constant dans ses promesses, il ne séduit ni par de vaines images ; ni par de faux discours, ni par des signes trompeurs, ni durant le jour, ni durant la nuit. La raison même au milieu des plus épaisses ténèbres ne pouvoit se dérober à ces rayons de vérité. Tant il est impossible à l'homme d'anéantir l'idée de l'Etre unique, saint & parfait qui l'a tiré du néant.

Euseb.  
ubi supra  
libb. 4. 5.  
6.

En vain pour se défendre de le reconnoître, on cherchoit aux Idoles un appui dans les Oracles. Qu'étoit-ce donc que ces Oracles ? Une chaîne d'impostures, de prestiges, d'ambigui-

ribus seipsum obstringat, vel qui acceptas à patre injurias modis omnibus ulciscatur, eum nihil novi admodum ac insolentis perpetrare, cum ea tantum faciat que à principibus maximisque Deorum facta esse constet. . . . equidem illa prorsus indigna censeo que hominum auribus occinantur, Plat. apud Euseb. Præp. Ev. l. 3.

tez, de fraudes & d'artifices, où l'esprit séducteur achevoit ce que l'esprit humain ne pouvoit tout seul. Que demandoient ces Oracles ? Des sacrifices tantôt impurs, tantôt dénaturés, & quelquefois tous les deux ensemble. Que prédisoient ces Oracles ? Rien qui marquât l'infaillible connoissance des déterminations futures de la volonté libre. Pourquoi tant de raisons ? Ces Oracles ont cessé, les lèvres menteuses sont devenues muettes, & quel que fût Apollon, en prédisant qu'une Puissance supérieure le feroit taire, il avoit par-là décidé lui-même qu'il n'étoit pas un Dieu.

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

Mais peut-être qu'un destin impérieux a formé la chaîne de tous les événemens, & qu'une insurmontable nécessité nous assujettit à ses loix ? Dans cette supposition, un seul Etre parfait n'existe pas plus que la multitude des Dieux.

Idem. l. 8.

Quiconque embrasse ce dogme insensé, contredit l'idée naturelle qu'il a d'une Providence, & dément son propre cœur. Il n'y en a point qui ne sente au dedans de lui-même qu'il est dans la main de son conseil, qu'il peut vouloir ou ne pas vouloir, choisir un objet, ou lui en préférer un autre tout différent. Nos délibérations, nos doutes, nos éloges, nos censures, nos loix, nos châtimens, nos récompenses, tout en nous & hors de nous, est la preuve de notre liberté, & elle est si bien de notre fond, que l'Etre

CVI DISCOURS HISTORIQUE

EUSEBE DE CÉSARÉE. même qui nous la donne, semble s'assujettir à ne la contraindre jamais.

Idem. l. 7. Le Paganisme ainsi réfuté, que lui reste-t-il, si non de porter les regards vers la plus ancienne des Religions, celle des Hébreux? Ce Peuple n'est pas au rang des vastes Empires, mais il est dès l'origine du Monde, & c'est par lui que commence le Monde. Ce Peuple ne met ni son bonheur, ni la gloire à conquérir des Royaumes: Un caractère plus singulier & plus grand le relève; il reconnoît un Dieu éternel, unique, Créateur, & il en a reçu des loix directes. Ce peuple favorisé du Ciel par d'insignes miracles, compte une suite nombreuse d'hommes vénérables, à qui l'Eternel a daigné se communiquer, & confier ses secrets. Ce Peuple, déjà si croyable dans ce qu'il raconte de sa propre histoire, est encore soutenu de témoignages étrangers qui déposent pour elle. Théophraste, Hécatée, Cléarque, Numénus, Cheriles, Hermippe, Abydene, Eupoleme, Artapan, Aristée mettent à les Ecrits le dernier sceau de la certitude humaine. Ils sont si antiques les Livres de ce Peuple, ils sont si sublimes, si sages, si sensiblement divins, que les Nations les plus célèbres, les plus sçavantes, les Grecs sur tout, en ont tiré ce que leur Philosophie a de majestueux & de vrai. Ce qui se trouve semé dans Platon même sur l'origine du Monde, sur la fin, sur l'immor-

Lib. 8.

Lib. 9.

Lib. 10.  
11. & 12.

ET CRITIQUE, &c. CVII

talité de l'ame, sur la nature du vrai bien, sur la résurrection \* générale des morts, sur le couronnement des justes, & sur la perte des impies, sur le principe & sur l'ordre de nos devoirs, n'est qu'un extrait informe & grossier de ce que renferment les Ecritures des Juifs.

D'où vient donc que nous n'embrassons pas la sagesse des Grecs, puisqu'elle ressemble en tant d'articles à celle des Hébreux, ce Peuple instruit par le Ciel même? D'où vient? C'est que ces Philosophes plagiaires de Moïse & des Prophètes, en ont altéré la doctrine; c'est qu'aux vérités saintes qu'ils en ont dérobées, ils ont joint des erreurs & des fables impies; c'est qu'aucun ne s'accorde avec lui-même, & que chaque secte en veut à la ruine de l'autre; c'est enfin que nous ne quitterons jamais les pures sources, pour des eaux troubles & corrompues; l'infaillible révélation de Dieu, pour la parole trompeuse des hommes.

TELLE est l'idée générale de la Préparation Evangélique, d'où l'Auteur passe à la Démonstration du Christianisme. Eusebe y attaque les Juifs, & les convainc par leurs Ecritures mêmes, qu'ils ne possédoient la vraie Religion qu'en image; que leur Loy n'étoit qu'une préparation, semblable à ces figures modelées, & à ces esquisses dont les desseins ne sont par arrêtés; que cette première Loy en attendoit une autre, qui devoit

EUSEBE DE CÉSARÉE.

\* Plat. in Politic. l. d. de Republ. lib. 10.

Libb. 13.  
14. & 15.

Euseb. Dem. Ev. l. 1.

CVIII DISCOURS HISTORIQUE

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

Idem. l.  
1. § 3.

Idem. lib.  
4. § 5.

Idem. l. 6.

être l'accomplissement & la perfection de la première ; que toutes les Nations devoient s'y soumettre successivement , puis toutes ensemble ; que les Chrétiens sont le Peuple héritier des promesses , le Peuple entré sur l'ancienne tige de la race d'Abraham ; que Jesus-Christ leur Chef est le Verbe de Dieu fait homme , qu'il est avant toute créature , & éternellement engendré dans le sein du Pere ; que toutes les prophéties , tout le corps des anciennes Ecritures , toutes les révolutions de l'Etat Judaïque , toutes les loix , toutes les cérémonies de la première alliance ne menoient qu'à lui , n'annonçoient que lui , ne figuroient que lui. Il étoit en Adam le pere de la postérité des Saints ; innocent , vierge & martyr en Abel ; réparateur de l'Univers en Noë , béni en Abraham , souverain Prêtre en Melchisédech , volontairement offert en Isaac , chef des Elûs en Jacob , vendu par ses freres dans Joseph , voyageur & fugitif , puissant en œuvres , & Législateur dans Moïse , souffrant & abandonné dans Job , haï & persécuté dans la plupart des Prophètes , vainqueur en David , & Roi des Peuples , pacifique en Salomon , & consacrateur d'un nouveau Temple , enseveli & résuscitant en Jonas , image naïve de sa fin & de son retour à la vie. Les Tables de la Loy , la Manne du désert , la Colonne lumineuse , le Serpent d'airain , la Pâque , étoient les symboles de ses dons & de sa gloire. Avant qu'il parût on

ET CRITIQUE , &c. CIX

EUSEBE  
DE CÉSARÉE.

Idem. lib.  
7. 8. 9.  
§ 10.

avoit désigné le tems précis de sa manifestation , on avoit nommé ses Peres selon la chair , on avoit fixé le lieu de sa naissance , on avoit parlé du Précurseur qu'il devoit avoir , on avoit vu dans la vocation de ses Apôtres le berceau de son Eglise , on avoit circonstancié la trahison du Disciple ingrat ; tout enfin avoit été marqué d'avance , & Jesus-Christ a tout rempli , tout exécuté : il est donc le vrai Messie , & il ne reste ni excuses , ni défenses , ni prétexte à l'incrédulité de la Synagogue.

On ne sçauroit bien faire comprendre à ceux qui n'ont point d'habitude avec les Ouvrages anciens , quel éclat celui-ci répand sur les Livres sacrez. Il sçait , pour ainsi dire , en extraire l'ame , & cette ame est Jesus-Christ qu'il y découvre par tout , qu'il expose si à découvert , que nul œil ne le peut méconnoître. Aucuns sens forcez ni arbitraires dans ces doctes explications. C'est le simple , le naturel , l'unique vrai ; & on ne sçauroit en imaginer d'autres , qu'aussi-tôt on ne tombe dans l'absurdité la plus grossiere. Tel est le grand mérite de nos premiers Ecrivains , il faut leur en accorder la loüange ; ils ont porté au plus haut point l'intelligence de l'Ecriture. Leurs études , leurs recherches n'avoient aussi d'autre objet qu'elle. Ils en étoient si pénétrez , si remplis , que leur style même en a toute la teinture , & presque la dignité. On voit qu'en la citant , ces extraits partent de leur cœur , au-

EUSEBE  
DE CÉSARÉE

tant que de leur mémoire, & du fond de leur sujet. Heureuse familiarité, qu'insensiblement nous avons laissé perdre; & toutefois sans laquelle nos Ecrits de Religion ne peuvent rien avoir de touchant, de solide, ni de majestueux.

Tant d'Ouvrages qui assûroient assez la gloire d'Eusebe, n'avoient pourtant pas encore épuisé ses connoissances, ni satisfait son zèle. Il entreprit une *Histoire Ecclesiastique*, & il la conduisit jusqu'au premier Concile universel. Ce morceau ne devoit pas seulement être cher à l'Eglise, parce qu'il perpétuoit le souvenir édifiant de la vertu courageuse de ses premiers Saints; il devoit de plus servir d'appui à la Religion même, qui établit la plus puissante de ses preuves sur sa propre histoire. Dans celle dont nous parlons, s'offre par tout cette preuve éclatante. Les faits n'y sont pas de simples faits, ils y deviennent des principes de croyance, ou même des démonstrations d'autant plus fortes, qu'elles sont plus sensibles. Il y règne de plus cette noble simplicité qu'on aime tant dans les récits, & qui est en quelque sorte la caution de leur vérité. On n'y découvre de soin qu'à l'égard de l'exactitude; & encore cette exactitude, il n'est pas donné à chacun de sçavoir combien, en fait d'histoire, elle exige de soins & de recherches. Les mouvemens qui avoient agité l'Eglise durant trois siècles, étoient si nombreux, & ils tenoient si étroitement aux affaires de l'Empire; cette Egli-

EUSEBE  
DE CÉSARÉE

se étoit si répandue, les persécutions & l'hérésie lui avoient laissé si peu de repos, qu'il falloit pour embrasser toutes ses révolutions, la suivre dans ses immenses progrès, & parcourir toutes les Archives des Eglises particulières. Eusebe rassemble ces Mémoires dispersés, il donne la succession des Evêques des grands sièges, lumière nécessaire à la Chronologie pour se guider; il marque les différentes erreurs qui s'étoient élevées, & le tems de leurs chûtes aux pieds de la foy; il expose la suite des persécutions & leurs circonstances; il rapporte les actes sincères des premiers Martyrs; il suit les principaux évènements de la vie de nos grands Hommes, & tout cela est suivi encore d'une ample *Chronique*, où les dattes sacrées conciliées, autant qu'il se peut, avec les dattes profanes, fournissent d'innombrables secours à l'étude critique des saints Livres. Un Evêque qui sçavoit suffire à ces immenses recherches, & aux soins de son ministère dans des tems difficiles, ne devoit pas être si Courtisan qu'on l'à dit, ou son exemple prouve qu'il est permis de l'être pourvu qu'on le soit comme lui.

LA MORT de Constantin ramena le trouble dans l'Empire, & l'affliction dans l'Eglise. De ses trois fils qui ne purent s'accorder, Constance devenu seul Maître, se déclara protecteur de l'Arianisme, chassa de leurs Sièges les Evêques orthodoxes, assembla Synodes sur Synodes, & foulant

EUSEBE  
DE CÉSARÉE

aux pieds toute forme de jugement canonique ; sembloit vouloir assujétir la Doctrine au seul caprice de ses décisions. Mais envain il le tente. Au milieu des violences de la tempête , le vaisseau de la foy demeure immobile. Si l'orage entraîne le grand Osius , & même le Concile de Rimini , tout le reste se tient inébranlable. L'ancienne vérité n'est ni altérée , ni méconnue. Athanase & Hilaire de Poitiers à la tête de ses autres défenseurs , la transmettent pure malgré les artifices du mensonge , & les efforts de l'autorité. Mais un plus grand péril menaçoit l'Eglise , & Dieu lui réservoir un nouveau genre de persécution , comme pour la faire passer par toutes les épreuves concevables.

JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT,  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALEX-  
ANDRIE.

*Julien* que la foiblesse de son âge avoit à peine sauvé des meurtres de sa maison , se vit , contre tout espoir , revêtu de la Dignité Impériale , & successeur de Constance. Alors se déploya la haine que son sein recéloit contre nous. Son Christianisme simulé ne connut plus de contrainte , & le fonds idolâtre qu'il cachoit parut enfin avec liberté. Le voilà qui fait r'ouvrir les Temples profanes , qui offre de l'encens aux pieds de leurs Autels , & qui joint aux titres d'Auguste & de César , celui de souverain Pontife des Dieux. Il appelle auprès de lui Maxime & Chrysanthé , les plus zélés partisans de la divination Payenne ; il s'exerce avec eux dans cette science , frivole & impie ; ce n'est par tout que sacrifices , qu'en-

*Amm. lib.*  
21. & 22.  
*Socr. l.*  
3. c. 4.

qu'enchantemens , qu'évocations de Démons : on cherche l'avenir dans les entrailles des animaux , on le cherche dans le sang même des hommes , & pour le trouver mieux , on ajoute aux anciennes superstitions des pratiques , s'il se peut , encore plus criminelles.

Quelle étoit l'affliction de l'Eglise à la vûe de tant d'horreurs ! Elle se crut prête de voir une seconde fois le glaive du martyr tiré pour la ruine de ses enfans. Mais Julien n'ignoroit pas qu'ils étoient (a) inébranlables dans les supplices , que leur courage s'en accroissoit , & qu'un Chrétien dans les tourmens y est la preuve de la divinité de sa Doctrine. Au lieu des proscriptions & des violences , il employa l'artifice & la douceur. Il ne voulut pas effrayer par un appareil terrible ; durant près de quatre siècles ce moyen n'avoit pû réussir ; il voulut engager par les caresses , & prendre les cœurs par l'attrait des récompenses : séduction presque toujours infallible. Les Magistratures , les emplois , les honneurs , les privilèges ne furent donc accordez qu'au Payen , & le Fidèle s'en vit exclus : la liberté des Ecoles Chrétiennes fut restreinte , les dissensions des Evêques furent adroitement ménagées , on promit aux Juifs de rebâtir la Cité Sainte avec son Temple , & d'y offrir avec eux au Dieu Créateur ; & enfin si quelqu'un périt , ce fut toujours

JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT.  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALEX-  
ANDRIE.

*Greg. Naz.*  
*Orat. 3. in Jul.*  
*Theodoret. Hist. l. 3. capp. 26.*  
*32.*

*Julian. Epist. ad Com. Jul. daor.*

(a) Tanquam apes ad alvearia , sic illi ( Christiani ) ad Martyria.  
*Julian. contra Galil.*

JULIEN  
 ΙΟΥΝΟΜ-  
 ΜΕ ΠΑ-  
 ΠΟΣΤΑΤ.  
 & SAINT  
 CYRILLE  
 D'ALE-  
 XAN-  
 DRIE.

sous des prétextes où la Religion sembloit n'a-  
 voir point de part, quoiqu'elle en fût le pre-  
 mier motif, & qu'en secret on allumât contre  
 nous, qu'on favorisât du moins, la fureur des  
 Idolâtres, toujours obstinez à nous perdre.

Mais que peut tout l'art humain contre la  
 puissance de Dieu? Celui qui répand sur les siens  
 un esprit de force dans les affreux dangers, leur  
 accorde-t-il moins un esprit de prudence contre  
 les pièges de l'ennemi? L'industrielle politique  
 de Julien ne put enlever de sujets à la foy. Il  
 apprit seulement à sa honte, & à celle de ses  
 Dieux, que la même Eglise qui enseigne à vain-  
 cre pour Jesus-Christ les tourmens & la mort,  
 instruit autant à mépriser les vains honneurs qu'elle  
 acheteroit du prix de sa Doctrine.

Il ne restoit plus qu'un secours à Julien, & il  
 l'employa: c'étoit d'écrire lui-même, & d'en-  
 treprendre la réfutation de nos dogmes avec l'a-  
 pologie des siens. L'Univers surpris vit donc un  
 Empereur devenu Controversiste, & pour ainsi  
 dire, plaider la cause des Idoles. Ces difficultez  
 nous restent dans un Ouvrage de *saint Cyrille*  
 qui les détruit toutes en les produisant, & je rap-  
 porte ici les principales, avec les doctes réponses  
 de ce Pere.

*Julianus  
 contra  
 Galileos.*

*Apud Cy-  
 ril. adv.  
 Jul. l. 1.*

Julien oppoisoit d'abord à la Religion Chré-  
 tienne de n'avoir ni origine, ni fondement fixe  
 dans l'antiquité, de s'éloigner également de la  
 Théologie des Juifs, & de celle des Grecs;

JULIEN  
 ΙΟΥΝΟΜ-  
 ΜΕ ΠΑ-  
 ΠΟΣΤΑΤ.  
 & SAINT  
 CYRILLE  
 D'ALE-  
 XAN-  
 DRIE.

de n'être enfin qu'un assemblage bizarre d'opi-  
 nions empruntées, où l'on ne decouvroit ni sui-  
 te ni système.

Parler ainsi, c'étoit demander au Christianif-  
 me ce qu'on exige d'une Secte de Philosophes,  
 & placer notre Doctrine au rang des inventions  
 humaines. Comme si la Religion dépendante  
 de Dieu seul, avoit d'autres fondemens que la  
 vérité de sa parole, & qu'il fût besoin qu'à notre  
 égard les articles en fussent liez par l'évidence.  
 Il est vrai que nous renonçons à la sagesse des  
 Grecs: mais pourquoi? C'est, dit saint Cyrille,  
 que ces Grecs n'ont qu'une Théologie chance-  
 lante, incertaine, contradictoire, & il le montre  
 par l'exposition que fait Plutarque de leurs senti-  
 mens: c'est (a) qu'ils sont tous, & de bien loin pos-  
 térieurs à Moïse, dont les Ecrits subsistoient,  
 avant même que Cadmus eût transporté de la  
 Phénicie dans la Grèce l'usage des Lettres; c'est

(a) Επειδήπερ Ἑλλήνων παῖδες ἐπὶ γὰρ τοῖς σφῶν αὐτῶν διδασκαλῶσι φρο-  
 νῆσι μὴ γὰρ, καὶ κατὰ πλοῦν διοῦνται τίνας Ἀναξίμανδρους ἡμῶν καὶ Ἐμπειδοκλείς,  
 Πρωταγόρας τε καὶ Πλάτωνα οὐνομάζοντες προσπαλοῦντες δὲ τῶσδε καὶ τῶς  
 ἑτέρας, οἳ τῶν ἀνοσιῶν αὐτοῖς δολμᾶτων γέλοισιν ἐπιτεταί, καὶ ἐν ἑσῶσι εἶπω,  
 τῆς ἀμαθείας πηλαί. φέρε, λέγω μὲν ὅτι διαφοροῖς μὲν δόξαις ἀνταγισιρομένους  
 ὅσπερ ἀλλήλοις καταδρῆσαι τις ἀν' αὐτοῖς, ἀσύμβαλον δὲ καὶ ἐφ' ἑκάστῳ τῶν  
 ὄντων τῆς ἀπολογίαν εἰσφέρειν. Ἔπειτα πρὸς τὰ τῶν κατὰ δεικνομένων Μωσῆα  
 μὲν ἐν χρόνῳ ἰσὺς πρεσβυῖα λαχόντα, καὶ δόξαν ἑρδην καὶ ἀπλανησάντην πτεῖ  
 τῆς ἀρετῆς καὶ ἀγαθῶν πάντων ἐπίστας εἰς κερκομικία καὶ κοσμοποιίας ἀρίστα μνη-  
 μοσύσαντα, καὶ γέμων τῶν εἰς εὐσεβείαν καὶ δικαιοσύνην καὶ ἀδαυμασόν βραβεύ-  
 τῆν, τῶς δὲ παρ' αὐτοῖς ἀγορασμῶς σφῶς, γελοῖστας μὲν ὕσῆτας, καὶ ἑπι-  
 πᾶτας, κενκορότας δὲ τὰ ἐκείνη καὶ τοῖς ἰδίῳις λόγοις ἐγκατακλώσαντας, καὶ  
 μὴ εἰς ἀπαν ὑπὸς ἰχῦσαι τε μολίς καὶ δόξαν ἀράσσαι συμπαροῦσιν, καὶ τῶν  
 ἀλλοθῶν εὐκείνην λόγῳ. Cyril. Alex. Lib. 1. contra Julianus.

JULIEN  
(surnom-  
 mé l'A-  
 POSTAT.  
 & SAINT  
 CYRILLE  
 D'ALE-  
 XAN-  
 DRIE.

que Pythagore , Thales , Solon , & tous les au-  
 tres n'ont de raisonnable dans leurs Ecrits que ce  
 qu'ils ont enlevé des nôtres ; que cela même ils  
 l'ont dépravé par de folles additions , tournant  
 ainsi à leur perte , & à celle d'autrui , le plus pur  
 & le plus sacré de tous les dons.

Lib. 3.

Venons au détail , poursuivoit Julien ; on élé-  
 ve les Livres de Moïse. Que renferment donc ces  
 Livres qui ne soit visiblement absurde ? Qu'est-  
 ce que ce jardin délicieux dont ils parlent , &  
 cette production de la première femme , qui con-  
 tre l'ordre de la nature , sort du côté du premier  
 homme , dont elle se trouve la fille , la sœur &  
 l'épouse !

Hé ! qu'est-ce que la naissance de l'Océan &  
 de Thétis qu'Hésiode fait naître du Ciel & de  
 la Terre , reprend saint Cyrille ? qu'est-ce que  
 Cæus & Hypérion à qui le même Poète don-  
 ne une origine semblable ? Vous insultez à nos  
 Livres , parce qu'ils prêtent la parole au Serpent  
 qui séduisit Eve ; ô Julien , oubliez-vous que  
 vos censures imprudentes retombent sur vous-  
 même ? Oubliez-vous le chêne de Dodône si  
 miraculeux dans vos Poètes , qu'il prononce des  
 Oracles ? Oubliez-vous qu'en mille endroits Ho-  
 mère fait parler les chevaux d'Achille , & qu'il  
 prête de l'intelligence à ceux d'Hector & d'An-  
 tiloque ? C'étoit une fiction , dites-vous. Mais  
 Porphyre n'étoit pas un Poète , c'étoit un Phi-  
 losophe dont vous êtes l'admirateur ; & ce Phi-

JULIEN  
(surnom-  
 mé l'A-  
 POSTAT  
 & SAINT  
 CYRILLE  
 D'ALE-  
 XAN-  
 DRIE.

losophe a donné du sentiment & de la voix au  
 fleuve Nessus , qui , à l'entendre , salua Pytha-  
 gore ; mais Thespésion étoit un sage , & il dit  
 que les arbres respectèrent Apollone dans les  
 Indes , & l'appellerent de son nom. Ce n'est  
 pas qu'en répondant ainsi , nous voulions avilir  
 nos Histoires jusqu'à leur comparer vos fables ,  
 à Dieu ne plaise : Nous ne voulons que décou-  
 vrir la témérité de l'objection qui reprend en  
 nous ce que vous croyez vous-même.

Plûtôt que de vous exposer au reproche d'a-  
 dorer un Dieu auteur d'effets funestes , que ne  
 nous imitez-vous , continuoit Julien ? Nous re-  
 connoissons dans Jupiter un Etre suprême , & seul  
 tout-puissant ; mais nous n'abaïssons pas sa gran-  
 deur jusqu'au détail des soins de l'Univers , &  
 nous l'en faisons reposer sur des Divinitez subal-  
 ternes. Nous disons de Mars , par exemple ,  
 qu'il préside aux combats ; d'Até , qu'elle enfante  
 la discorde ; de Mercure , qu'il inspire l'artifice  
 & les fraudes , &c. Quelle Doctrine , répond  
 saint Cyrille ! Est-ce donc que votre Jupiter ne  
 suffit pas seul pour régir le Monde ? En ce cas ,  
 quel aveuglement de le nommer , & de le croi-  
 re le Dieu suprême ! Tout au contraire , s'il  
 peut tout , & si rien ne lui résiste , pourquoi ,  
 lui qui doit aimer les hommes , donne-t'il à  
 Mars & aux autres un pouvoir dont ils abusent ?

Je ne dissimule point que ces réponses tran-  
 chantes & décisives contre un Idolâtre ; ne pé-



JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT.  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

nétrent pas jusqu'à la racine de la difficulté. La chute du premier homme, & ses circonstances, sont des articles où la raison n'a de prise, qu'autant qu'elle est soutenue par la certitude évidente de la révélation Divine : & il y aura toujours dans ce mystère de grands prétextes pour l'impie qui ne voudra pas entrer dans les préliminaires de la foy. Saint Cyrille joint pourtant à ce que j'ai rapporté de lui, des éclaircissements plus théologiques, & même philosophiques autant qu'ils pouvoient l'être, & par rapport au siècle, & par rapport à la matière.

Libb. s. 6.  
& 7.

L'Empereur passant ensuite aux points de la Loy donnée aux Juifs, se joue plus qu'il ne raisonne dans un sujet toutefois si grave. Mais ce qu'il aimoit singulièrement à nous opposer, c'étoit les grands Hommes du Paganisme, leurs talens pour les Arts, leur éloquence inimitable, leurs découvertes, & l'étendue de leurs connoissances. Il comparoit leurs Ouvrages avec nos Ecritures, & son imagination enchantée des uns, ne trouvoit dans celles-ci qu'un style aride, languissant, défectueux, & triste.

Mais quoi, dit saint Cyrille, s'agit-il, pour le salut des hommes, des ornemens du discours, & la science qui règle les mœurs a-t-elle besoin des secours de l'art ? La vérité d'une Religion est-elle dépendante de l'étude & des parures de ceux qui l'enseignent ? Ne sauroit-on être vrai, sans être éloquent ? Est-il ici ques-

tion de décider entre des Rhéteurs, & n'est-ce pas du fond des choses que nous disputons ? Qu'importe que les Parénétes d'Isocrate, les Poëmes de Phocylide & de Théognis l'emportent, quant aux tours, sur les Proverbes de Salomon ? Le point unique est de sçavoir si la Morale de celui-ci n'est pas infiniment supérieure à celle de ces Ecrivains profanes. Or, qui peut là-dessus faire entr'eux un parallèle sérieux ? Qui est-ce qui peut, sans rougir, lire d'un bout à l'autre quelque Dialogues de Platon même, & entre les autres, celui qui porte le titre de *Banquet* ? Où est la pudeur qui ne s'allarme des discours effrontez, des maximes scandaleuses qu'il y met dans la bouche d'Aristophane & d'Alcibiade ? La honte qu'il avoit (a) de les prononcer, ne devoit-elle pas lui défendre de les faire dire à ses Interlocuteurs, & quelquefois aux plus graves ? O adorateurs des Idoles, votre Apollon (b) a dit lui-même que les Hébreux possédoient seuls la vraie

JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT.  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALE-  
XAN-  
DRIE.

(a) Αἰσχύνεται μὴ ἔν (ὁ Πλάτων) κατὰ τὸ ἴκος, ἢ τοῖς αὐτοῦ λόγοις ἐπευθεῖα ἢ ἑτέρων εἶναι φησὶν αὐτὸς, ἐπαινῶ δὲ ὅτι τὸ χιρῆμα, πῶς ἐστὶν ἀμφοτερά; ἐπιτετίμηκε γὰρ τὸς ὄδε φρονεῖν ἐλομένους ἐδραμῶς. Ὁ φιλοσοφῶν μαθημάτων! ὡς πολὺ λίαν ἔνεστι αὐτοῖς τὸ ἀνησίφορον, ἀνακόπτεισι τῶν νέων τὰς ἡδονὰς, τὸν σώφρονα ἢ ἐπιεικῆ διαζῆν ἀγαπῶντα βίον. Εἰ δὲ συνέη ὅπ ἢ θεοὶ συγγρόμονες τοῖς ἐρώσιν εἶσι, καὶ εἰ γέγοντο πῶς, ἢ γυναικῶν, ἢ παιδῶν ἀδίκαι τε ἢ ἀκηράτους ἐρασαί, πάντη τε καὶ πάντως ἀγένηται σοῖσι τὸ ἐξῆσαι μετ' ἐξουσίας ἕκαστην ἑλοῖντο ἢ ψευδομοτιῶν. *Cyrril. contra Jul. lib. 6.*

(a) Μεγαλὸν Καλδαῖοῦ σοφίαν λάχον ἡδ' ἄρ Εβραῖοι  
Ἀυτογένητον ἀγακτα σθαζόμενοι θεῶν ἀγνώως. *Apollo. apud veteres.*  
Τὰ δὲ ἔουρισιν ὁ θεὸς Αἰγυπτίους ἐμαρτύρησε ποιεῖν τε ἢ Καλδαίαις, Λυδοῖς τε ἢ Εβραίοις. *Idem apud Porphyr. lib. de Orac.*

JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT.  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALÉ-  
XAN-  
DRIE.

sagesse ; oferez-vous démentir la décision de ce-  
lui que vous adorez ?

Si vos Ecritures ont la force de vous élever à  
la plus haute sagesse ; si vous y trouvez les prin-  
cipes de la science universelle , comme Eusebe  
le soutient , pourquoi donc êtes-vous si versez  
dans la science des Grecs , continuë Julien ? Et  
pourquoi en effet ? c'est que pour mieux com-  
battre vos superstitions , vos erreurs & vos im-  
piétés , nous avons besoin de remonter aux Ou-  
vrages qui en sont les sources. (a) C'est qu'en  
lisant vos Théologiens , vos fables & vos Phi-  
losophes , nous en connoissons mieux le prix des  
vérités inspirées de Dieu. En cette endroit saint  
Cyrille étale toutes les richesses de nos Ecritu-  
res , la sublimité de leurs dogmes , la pureté  
de leurs leçons , la sainteté de leurs Auteurs.  
Sur tout qu'il est beau d'entendre ce qu'il dit  
de Moïse , & le digne éloge qu'il fait de ses Li-  
vres ! Loin que la Grèce eût rien à lui compa-

Euseb.  
Præp. Ev.  
l. 11. capp.  
5. 6.

(A) Άκουε έρανέ , & ενωπίζε γη. Γ'δ' γάρ , ιδού τὸ Ρ'αφάκκι πάλιν τῆς  
Θεῶ δόξης κατευρένεται σῶμα , & ἀδικίαν εἰς τὸ ὄψος λαλεῖ , κατὰ γέ-  
γρασται , & τῆς καθ' ἑρῶν γλωσσοκλίνας ἕδεν , ὡς εἰκον , ἠγέται τὸ ἄμεινον.  
Ἄποχρη μὲν ἔκ η' διόπνευστος γραφῆ , & ἀρὸς γε τὸ δεῖν ἀποφάναι σοφίης &  
δουκωμάτων , & διακρισάτην ἔχοντας συνιστοῦ τῆς ἐπιθεταμένης αὐτῇ , δε-  
δωμένα δὲ ἀρὸς τῆσο τὸ συμπαν ἕδενος τῶν ἔξωθεν διδασκαλῶν. Εἰπεδὲ  
δὲ ἐστὶ γλυκὺ τὸ πάντα εἰδέναι , ταύτη τι & μαλακὴ ἐμφρόνας & τῆς τῶν Ἑλ-  
λήνων πολυπραγματιῶν δόξας , ὡς δὴ & ἄφ' ἑκάστῳ συνειλόγασσι τῶν πραγ-  
μάτων , ἀπο γε τῶν ἄλλων ἐπὶ Θεῷ. Εἶτα γέλωτος αὐτῆς ἀφορμῆν πιπτοῖ-  
μεθα , μάλιστα μὲν ὅσως γε ἀειμιᾷ κρείττονας Θεοῦ πῆψν ἠρημένως , γε  
ἀκαθάρτων δαιμονίων στέδοντας πλοῦν , & αὐτῆς τάχα πε τὸς αὐτὰ προση-  
κουσίση ἀγνομένην , &c. Cyrill. Ibid. lib. 7.

rer , il falloit que malgré sa fierté , la Grèce (a)  
avoüât qu'elle n'étoit opulente que des larcins  
faits à ce grand homme.

Il restoit à Julien de tourner ses insultes con-  
tre la personne même de Jesus-Christ. Celle avoit  
déjà tenté de l'avilir , & que n'en disoit-t-il pas ?  
A l'entendre , (b) il étoit né d'une femme sans  
nom , \* réduite à vivre du travail de ses mains ,  
& ce qu'il y a d'affreux , ( Chrétiens , pardon-  
nez moi si j'ose le redire ) d'une femme chassée  
par l'Epoux qu'elle avoit déshonoré par son cri-  
me avec le Soldat *Panthere*. L'impie corrompant  
le récit de nos Evangiles , avoit ajoûté que Ma-

JULIEN  
surnom-  
mé l'A-  
POSTAT.  
& SAINT  
CYRILLE  
D'ALÉ-  
XAN-  
DRIE.

Cels. apud  
Or. l. 1.

\* Κερύπτα-  
δος.

(a) Ἐμὲ δὲ δὴ & ἐπ' αὐτὸν ἦδ' ἂν τὸν ἱεροφάντην Μωσαῖα. Εἶτα πῆς ἐκείνου σοφῶ-  
προς , ἦγον ἔργος & σαφῆ βραχὺ παρελθὼν διδασκίτω. Ἦν μὲν ἔν πλὴ γλωσ-  
σαν Ἑβραῖος , τὸ γε μὴν εἰς θεολογίας & πῶ εἰς λόγους ἐπιτεχῆς κα ἀθανάτως  
ἔχων. Εὐπόλιμος γὰρ ὁ ἰσοεικὸς τῆς ἐπ' αὐτῷ λόγους συνηθῆς , ἐν τῷ περὶ  
τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλείων φησὶν ἱναρῶς , Μωσαῖα δ' ἂν πρῶτον γυνεῖσαι σφρον ,  
& γραμματικῶν τοῖς Ἰουδαίοις παρεδῆναι , πλὴ τὸ πικρὰ δὲ τάχα πε γενο-  
μισίτην. Φοίνικας δὲ παρ' αὐτῶν κατακλήσασθαι τε πλὴ ἐπιστήμην , ἀτε δὴ & ἡ  
ἡμέρας ὄντας Ἰουδαίους , παρεδῆναι δὲ τοῖς Ἑλλήνων σασι , χάδμω δὴλον ὅτι  
παρ' αὐτοῖς γιγονότος , & αὐτὰ δὲ διδάξαντος πῆ σῶματα σοιχῆια. *Ei paulo post*  
*ὁ πίνον & αὐτῇ τῶν πρῶτων σοικίον ἐπιστήμη παρ' Ἑβραίων ἦκει τοῖς Ἑλ-*  
*λοισι μεσολαβῶντος τῷ χάδμω , κάτω σῶματα πλὴ ὄφρου , ὁ φάναι πολμήσας*  
*Ἰλλιανός , πῆ χάσεν ἡμῆς τῶν παρ' Ἑλλοισι παρεδῆναι μαθημάτων , ἱσαρ*  
*αὐπῆρας ὁμῆν ἐστὶν ἡ τῶν ὑμετέρων γραφῶν ἀναγνώσις. Cyrill. Ibid.*

(b) Μετὰ ταῦτα ομοσοποιοῖς Ἰουδαίον αὐτῷ διακερῶμενον τῷ Ἰησοῦ , καὶ  
ἐλέγχοντα αὐτὸν περὶ σωλλῶν μὲν , ἡς οἰεταί πρῶτον δὲ ὡς ἀλασαμένην αὐτῆ  
πλὴ ἐκ παρδένω γέγενεν ὀνειδίξει δ' αὐτῷ & ἐπὶ τῷ ἐκ κάμης αὐτὸν γερο-  
γῆναι Ἰουδαίης , & ἀπὸ γυναικὸς ἑβραεῖς & πεινηρᾶς , & κρηνήπδος. Φασὶ γε  
αὐτῷ & ὡς τῆ γήμαντις , τεκλονος πλὴ τέχνην ὄντος , ἐξῶδ' αὐτῆ ἐλεῖθῆσαι  
ὡς μμοιχευμένην . Εἶτα λέγει ὡς ἐκβληδῆσαι ὑπὸ τῆ ἀνδρῶς , & πλανομένη  
ἀπῆρας σκόποι ἐγέννησε τὸν Ἰησοῦν . & ὅτι ὕστος δια πνίαν εἰς Αἰγυπτον μδαρ-  
νήσας κακέῖ δυνάμιων πναγ πιαρδῆσαι , ἐφ' αἰς Αἰγυπτοῖσι σεμῶνονται , ἱσα-  
νῆλδεν , ἐν ταῖς δυνάμει μέγα φρογον , & δὲ αὐτῆς Θεοῦ αὐτοῦ ἀνηγῆρσις.  
*Origen. Contra Cels. lib. 1.*

rer ;

**JULIEN** surnommé l'APOSTAT. & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE. *ibid.* *And. Cyrill. lib. 6. c. 8.*

rie pour cacher le vice de la naissance de son Fils, l'avoit transporté en Egypte, que la misère y avoit contraint à la servitude ce malheureux enfant, qu'il s'y étoit fait initié dans les mystères enchanteurs dont l'Egypte étoit si curieuse; que ce funeste sçavoir l'avoit engagé dans la fuite aux entreprises de la séduction, & qu'enfin rempli de ces secrets impurs, il étoit revenu dans la patrie, où sa fausse puissance l'avoit fait donner & recevoir comme un Dieu. Mais ces noires circonstances, inventées par la seule passion de nous nuire, avoient été trop bien détruites par Origene, & Julien n'étoit pas assez imprudent pour les reproduire; il aimeroit mieux reprocher à Jesus-Christ ses souffrances & sa mort, dire de sa Divinité, qu'elle étoit une chimère de saint Jean, qui l'avoit seul accréditée; répandre ses invectives sur les autres Disciples, broüiller toutes nos Histoires, chercher contre nos dogmes, en les travestissant, des prétextes de satire ou de fades ironies, n'épargner enfin de tout l'Evangile que les miracles, si évidemment certains qu'il fallut pourtant en convenir, ainsi que Celse y avoit lui-même été contraint. Aveugles qui ne voyoient pas que ce fondement posé, l'édifice de la foy s'élevoit tout seul, & restoit inébranlable.

Dernière ressource du Prince infidèle: il imagina que pour nous détruire, il n'étoit question

que de nous opposer à nous-mêmes. Les Galiléens, disoit-il, car il ne nous désignoit que par ce nom de mépris, reconnoissent la Divinité des Loix, des Cérémonies, & de tout le Culte Judaïque. Cependant ils ont abrogé ces Loix, changé ces Cérémonies, & détruit tout ce Culte. O étrange contradiction! Mais plutôt, ô étrange difficulté, répond saint Cyrille! Julien qui se vante de tout sçavoir, ignore-t'il donc que l'Alliance passagere faite avec l'ancien Peuple, n'étoit que la figure, l'ombre, la préparation de l'alliance éternelle dont le Messie devoit être le Médiateur & le gage? Ce Messie tant promis & si désiré est venu; il a établi le sacrement de la seconde Alliance; il a certifié sa mission par ses prodiges, & Julien les avoué de même (a) que ceux de l'Ancien Testament. De quel côté est la contradiction? Du sien, ou du nôtre?

C'est sans doute un bonheur pour la Religion que cet Ouvrage de saint Cyrille soit arrivé jusqu'à nous. On auroit pû juger qu'un Empereur habile & nourri dans le sein de la foy, ne l'auroit abandonnée que sur d'invincibles preuves; & pour certains esprits ces vaines présomptions décident. Mais ses difficultés encore subsistantes apprennent, & elles apprendront à tous les siècles

(A) Προσέγειν γε ἱερῶτα θυμῷ καὶ δύνειν παρηλίπει. Πῦρ γὰρ φθὸν, ἢ κἀπύσιν ἄσπετον ἐστὶ Μωσῆος τὰς εὐαγγελίας ἀνοήσιον. Ἀπᾶς ἴσοιο ἐστὶ Μωσῆος ἔργον, καὶ ἐπὶ ἡλίῳ τῷ Θεοῦ καὶ πάλιν μετὰ πολλοῖς χρόνοις. *Julian. apud Cyrill. lib. 10.*

**JULIEN** surnommé l'APOSTAT. & SAINT CYRILLE D'ALEXANDRIE.

cles que l'impïété ne parle que pour trahir sa foiblesse, ou pour donner par sa défaite plus de gloire & de puissance à la Vérité qu'elle combat.

APRÈS JULIEN qui périt dans une entreprise téméraire contre les Perses, tous les Empereurs sont Chrétiens, & cependant le Paganisme n'est pas encore abattu. Il subsiste toujours dans les cœurs, & s'y nourrit de l'ancien préjugé. Combien est grande la force de l'habitude ! Rome accoutumée depuis onze siècles à ses Idoles, & à la licence de leur culte, ne pouvoit se faire à l'austérité du Christianisme. Sans cesse elle redemandoit les Dieux de Romulus, qui lui avoient, disoit-elle, procuré tant de victoires, & dont la protection avoit élevé si haut l'ancienne République. Ce n'étoit pas le Peuple seulement qui voyoit avec chagrin & dépit ses Temples renversez ; le Sénat lui-même n'avoit pas un zèle moins aveugle. De tems à autre, ce grand Corps députoit vers les Empereurs pour obtenir d'eux le rétablissement de l'antique Religion : cent ans après Constantin, les Princes étoient encore fatiguez de ces prières importunes ; & l'on voit dans saint Ambroise tout ce que le célèbre Symmaque fit auprès de Valentinien, pour relever l'Autel de la Victoire.

En ce tems l'Etat, invincible sous le grand Théodose, éprouve une foule de revers sous ses

deux fils Arcade & Honorius. Tout se démembre, & tombe en ruine. L'Occident est couvert d'une nuée de Barbares. Les Goths sous la conduite de Radagaile, mettent tout en feu dans les provinces de l'Empire. Les Wandales, les Alains, les Suèves, appellés par Stilicon, se répandent dans les Gaules, & dévastent les Espagnes. Alaric vainqueur entre dans Rome, & l'abandonne à l'avarice du Soldat. Ataulphe plus cruel, la ravage une seconde fois avec plus de furie encore. Où avoit coulé le sang des Martyrs, coule le sang des persécuteurs. La nouvelle Babylone, orgueilleuse des trois cens triomphes qu'elle attribuoit à la faveur de Jupiter, tombe d'une chute immense, & des débris de son vaste Empire sortent les puissans Royaumes qui n'étoient que ses Provinces. A cette décadence, le Christianisme redevient plus que jamais l'objet de la haine publique. Il est seul auteur de tant de défastres, c'est lui qui a irrité les Dieux, & causé leur inclémence. C'est lui qui a fait cesser leurs fêtes sur la terre, aboli leurs sacrifices, & fait oublier le chemin de leurs Temples. C'est donc lui que les Dieux poursuivent, & Rome n'est plus souveraine du Monde, parce qu'il n'y a plus pour eux ni Victimes, ni Autels dans son enceinte. Tout retentissoit de ces injustes reproches. Ils étoient même portez jusqu'aux oreilles du malheureux Honorius, à qui l'opprobre

*Zosim lib. 5.  
Prosper. chron. Oros lib. 7.  
Aug. de Civ. Dei Lib. 5.  
Prosper. Jornand. Marcell. Jornand. de Reg. Succes. Theoph. Hist. Miscell. lib. 13.*

de l'Eglise étoit un surcroît de douleur , & la persécution impatiente de recommencer , n'attendoit qu'un Prince complice de ses fureurs.

SAINT  
AUGUSTIN.

L'AFRIQUE possédoit alors le plus ferme appui de l'Eglise , le cœur le plus sensible à ses intérêts , & le plus ardent à la défense de la Vérité , l'incomparable *saint Augustin* , la gloire de nos Annales. La nature qui semble mettre toujours de la compensation dans ses faveurs , l'affranchit seul de cette Loy. Elle le fit naître avec tous les talens qu'elle partage , & réunit en sa personne tous les mérites particuliers , ceux même qu'il est rare de trouver séparément. L'élévation de son génie lui rendoit familières les plus hautes notions , & sa facilité les rendoit compréhensibles aux plus bornés , touchant de la sorte les deux extrémités de la raison humaine. Les matières les plus obscures , les plus abstruses , en passant par ses mains , acquéroient de l'évidence & de l'ordre ; les plus délicates , il les faisoit par un sentiment vif , subtil & prompt ; les plus stériles , il leur donnoit en les traitant , une fécondité , une abondance inespérées ; celles qui ne sembloient être sujettes qu'à l'empire de l'imagination , il les ramenoit à des points fixes , & les enchaînoit en des raisonnemens exacts dont il n'écartoit que la sécheresse. Jamais Auteur n'a tant écrit , ni sur des sujets si divers ; & néanmoins ce mélange perpétuel

SAINT  
AUGUSTIN.

si propre à faire naître la confusion , n'en mettoit aucune dans ses idées. Au milieu de ces passages brusques , sa précision ne le quittoit point , & l'on eût dit que la question qu'il discutait , étoit toujours celle qu'il avoit le plus approfondie. Entant que Philosophe , son vol alloit sans écart aux vûes générales , & tout équitable estimateur conviendra que ses principes spéculatifs , quoiqu'exposés par occasion , & presque en courant , sont le plus sublime effort de génie où la Métaphysique soit parvenue. Comme Théologien , il embrassoit tous les points de la Doctrine Chrétienne , soit dogmatique , soit morale , dont il ne manquoit jamais de rassembler les preuves , de concilier les parties , de faire découvrir les rapports , le système & l'harmonie. En qualité de Controversiste , son nom seul étoit l'effroi de l'erreur. La défaite des Manichéens , secte détestable qui affligoit l'Eglise depuis près d'un siècle & demi , avoit été comme sa première victoire. Bien tôt il en remporta de nouvelles sur Pélage & ses adroits partisans , sur les restes de l'Arianisme mal dompté , sur l'inflexible obstination des Donatistes tant de fois condamnés , & toujours remuants ; & enfin ses derniers jours le trouverent les armes à la main , contre le demi-Pélagianisme , qui resserrant moins que Pélage , mais trop encore , les droits de Dieu sur sa créature , donnoit à l'homme une indépendance superbe qui limitoit la nécessité

CXXVIII DISCOURS HISTORIQUE

S. AINT  
AUGUSTIN.

de la grace. Cette matière épineuse, où il faut en quelque sorte marcher entre deux précipices, étoit, pour ainsi dire, le domaine de saint Augustin, & l'Eglise lui en a plus d'une fois confirmé la possession, en reconnoissant sa doctrine dans celle de ce grand homme. Quoiqu'esprit rare par sa pénétration & par ses connoissances, il sçavoit encore, ce que je n'admire pas moins, être homme avec les autres hommes, par les tours simples de l'instruction, & par l'aimable facilité de ses mœurs. Ses Lettres sur tout lui méritent cet éloge. Elles discutent la plupart d'importantes questions, mais toujours elles ménagent à son cœur des occasions d'épanchement & de tendresse. On sent qu'il n'affecte pas d'aimer, mais qu'il aime. Le langage de la sincérité est bien facile à distinguer de celui de l'esprit seul. Dans ses Ecrits, monumens admirables qu'on ne louera jamais trop, & qu'on n'étudiera jamais assez, tout est lumière ou onction, tout intéresse, tout plaît. Son style, quoi qu'il représente un peu trop celui de son siècle, a d'ailleurs des mouvemens vifs, des images grandes, nettes, sensibles, & un tour ingénieux, qui cependant ne tient rien de l'art, & jamais ne s'écarte du fil de la nature. Nul homme aussi n'a joui d'une réputation plus éclatante, ni plus étendue. Ce n'étoient pas les Fidèles seuls qui l'exaltoient à l'envi; les Payens eux-mêmes donnoient les mains à tant d'éloges. Et qu'y a-t'il de moins suspect que la

louange

ET CRITIQUE, &c. CXXIX

S. AINT  
AUGUSTIN.

louange d'un parti, j'en dis pas dont on a été longtemps, & dont on n'est plus; je dis d'avantage, d'un parti dont on a pris le contraire?

Ce fut donc un tel défenseur qui se chargea de nous venger des affronts que nous faisoit l'Idolâtrie irritée par ses nouvelles disgrâces. Saint Augustin composa dans cette vue le grand & docte Ouvrage de la *Cité de Dieu*. Il entreprit d'y établir la vérité de la Religion Chrétienne qu'il nomme la Cité de Dieu, sur les ruines du Paganisme, qu'il appelle la Cité du Monde. L'exécution de ce vaste dessein est partagée en vingt Livres, dont je vais donner, au moins des dix premiers, une idée générale, & plutôt une Table qu'un extrait entier; car où tout se trouve également précieux, le choix est difficile. Ce que l'on prend laisse trop de regrets pour ce qu'on laisse.

Les Payens, & cela doit s'entendre de ceux qui se piquoient de plus de lumière, n'étoient pas unanimes sur les avantages de leur culte. Les uns soutenoient qu'il étoit un infailible préservatif contre les maux présens; les autres, qu'il n'écartoit pas à la vérité toutes les infortunes attachées à notre condition; mais qu'il ouvroit de sûres entrées à une vie heureuse après les malheurs de celle-ci, & saint Augustin renverse jusqu'aux fondemens de ces vaines opinions.

Il remarque contre la première, que dans les extrêmes calamitez de l'Empire, & durant que

Aug. de  
Civ. Dei.  
l. I. c. I.

SAIN T  
AUGUSTIN.

l'ennemi ravageoit tout , les Temples Chrétiens furent les seuls asyles que respecta sa fureur : qu'ainsi l'Eglise est injustement accusée des maux dont elle a seule garanti. Divers témoignages prouvent en effet (a) que dans le Sac de Rome, le glaive des Barbares ne fit grace qu'aux Chrétiens , & qu'Alaric défendit qu'on inquiétât aucun de ceux qui s'étoient réfugiés dans les *Basiliques* , principalement dans celles de saint Pierre & de saint Paul. Les Dieux ont donc moins fait pour les Idolâtres que Jesus-Christ même. Et comment ces Dieux auroient-ils sauvé Rome ? Purent-ils défendre la déplorable Troie contre les armes d'Agamemnon , & contre la colere d'Achille ? Malgré la religion de Priam, les prières d'Enée , & les sacrifices d'Hector ; le fer & la flamme détruisirent la première Ville de l'Asie , protégée par Apollon , par Mars, par Diane , par Venus , par Latone , & par le Xanée.

*Ibid. c. 2.*

*Hom.  
Iliad. l.  
22.*

*Aug. ubi  
sup. capp.  
10. 12. 13.  
& 16.*

Il est vrai que la ruine de Rome enveloppa des Fidèles & en grand nombre. Mais quelle différence entre des destinées semblables à l'extérieur ! Tout périssoit pour l'Infidèle , au moment qu'il périssoit lui-même. Victime tout ensemble de ses malheurs & de son désespoir , il

(a) Alaricus præcepit suis ut si qui in sancta loca , præcipueque Apostolorum Petri & Pauli Basilicas , confluxissent , hos imprimis inviolatos securusque esse sinerent. *Oros. l. 7. c. 39. Vide & Hyer. Epist. 154. ad Principiam. & Sozom. l. 9. c. 10.*

SAIN T  
AUGUSTIN.

souffroit sans fruit , sans consolation & sans consolation. Au contraire , le Chrétien soutenu de sa foy , restoit inébranlable , & presque tranquille au milieu de sa ruine. Qu'importoit qu'on lui ravît ses biens ? Son détachement en avoit prévenu la perte ; qu'on refusât à ses cendres les honneurs de la sépulture ? ces dépouilles terrestres , joiets du tems & du trépas , n'étoient à ses yeux que de vils dehors , & le voile infirme qui cache l'homme véritable. Les Vierges étoient exposées aux insultes & à la violence ; mais leur innocence demouroit sans atteinte , & (a) leur malheur étoit le crime d'autrui. Les Captifs étoient chargez d'opprobres & de chaînes ; mais la liberté des enfans de Dieu , qui consiste à n'obéir qu'à lui , les rendoit plus indépendans que le vainqueur ne l'étoit lui-même ; & ce qu'ils avoient à souffrir , combien étoit-il adouci par les consolations secrettes de l'Esprit qui habitoit en eux ? Ils sçavoient d'ailleurs que sous un Etre équitable il n'y a point d'afflictions innocentes , ni indifférentes ; qu'elles sont toutes ou de justes châtimens , ou de salutaires épreuves. Dans cette persuasion religieuse , ils portoient avec joye le poids de la souffrance temporelle , ou comme pénitents , ou comme objets de la sévérité jalouse de Dieu. Heureux dans cette paix amère , tandis que le Payen , à l'étonnement de l'U-

(a) Duo fuerunt , & unus adulterium commisit. *Versus Declam. apud Aug. de Civ. Dei. l. 1. c. 19.*

SAINT AUGUSTIN. nivers (a) attendri sur sa chute, couroit en furieux amuser, ou étourdir sa douleur dans les théâtres, & n'en fortoit que plus dévoré de ses peines. Saint Augustin descend ensuite au détail des malheurs qu'avoit essuyez l'Empire avant le Christianisme, & il en trouve d'innombrables; preuve que la Religion de Jesus-Christ n'est point la cause de ceux qu'on lui impute, & que l'Idolâtrie n'est pas contre les maux le puissant rempart qui les repousse. Arnobe avoit employé déjà cet argument dans une question semblable: il faut reconnoître pourtant qu'il est ici plus solide encore, & plus nerveux. C'est que S. Augustin y entre plus avant dans les causes de ces disgrâces, qu'il fait naître des crimes du Paganisme; souvent commandez par les Dieux, & presque toujours autorisez par leurs exemples. Je ne rapporterai point ce qu'il dit sur cet article, quoique tout y soit curieux & recherché. On imagine aisément que la fable maniée par un si grand homme qui lui faisoit l'honneur de la réfuter, n'avoit jamais paru si contradictoire, ni plus impie.

Aug. ubi sup. l. 5. Pour ne laisser aucune ressource à l'erreur, il falloit encore détruire la pensée de quelques-uns qui rapportoient à la destinée l'ancienne gran-

(a) Omentes amentes, quis est hic tantus non error, sed furor ut exitium vestrum plangentibus Orientalibus Populis, & maximis Civitatibus in remotissimis terris publicum luctum mœroremque ducen- sibus, vos theatra quæreretis, intraretis, & multo insaniota quam fuerant antea faceretis? Aug. de Civ. Dei. l. 1. c. 33.

SAINT AUGUSTIN. deur de l'Empire. On connoissoit des protecteurs de ce vain système, & entr'autres un (a) L. Tarutius Firmanus, qui avoit tiré l'horoscope de Rome sur l'observation des signes célestes, qui avoient, disoit-il, présidé à sa naissance. Cicéron n'avoit pas épargné cette chimère, ni tout ce qui alloit à supposer dans le destin quelque chose de réel & d'efficace. Mais saint Augustin prend les choses encore de plus haut. Il traite à fond de la liberté de l'homme, dont la certitude s'oppose à la fatalité payenne, & démontre la prescience de Dieu contre Cicéron lui-même qui la nioit, à peu près comme les Sociens la contestent de nos jours.

Les Livres qui suivent sont plus singuliers pour les matières, & ce me semble, plus méthodiques dans la forme. Saint Augustin pour combattre la prétention des Idolâtres qui disoient du culte des Dieux, qu'il étoit récompensé dans la vie future, divise, à l'exemple de (b) Varron

(a) L. quidém Tarutius Firmanus familiaris noster, imprimis Chaldaicis rationibus eruditus, Urbis etiam nostræ natalem diem repe- tebat ab iis parilibus quibus eam à Romulo esse conditam accepimus, Romanque, cum esset in jugo luna nata esse dicebat, nec ejus facta canere dubitabat. O vim maximam erroris! Etiamne Urbis natalis dies ad vim stellarum & lunæ pertinebat? Fac in puero re- ferre, ex qua affectione cœli primum spiritum duxerit, num hoc in latere & in cœmento ex quibus Urbis effecta est potuit valere? Cic de Divinat. l. 2.

(b) Deinde illud quale est, quod (Varro) tria genera Theolog- iæ dicit esse, id est rationis quæ de Diis explicatur, eorumque unum Myricon appellari, alterum Physicon, tertium Civile. Deinde ait: Myricon appellant, quo maxime uruntur Poëtæ: Physicon, quo Philosophi: Civile, quo populi. Primum, inquit,



SAINTE  
AUGUSTIN.

& de (a) Scevola , toute la Théologie payenne en trois genres ; c'est-à-dire , en Théologie fabuleuse , celle des Poëtes ; en Théologie politique , celle des Etats ; en Théologie naturelle , celle des Philosophes. Les Payens habiles avoient déjà plus d'une fois abandonné la Théologie fabuleuse & celle des Prêtres. A peine souffroient-ils la première sur les théâtres , & ils n'ignoroient pas que l'autre n'étoit dans l'origine , qu'un amas de superstitions inventées par le besoin de contenir les Peuples. Ils ne retenoient que les dogmes philosophiques sur la nature des Dieux ,

quod dixi, in eo sunt multa contra dignitatem & naturam immortalium ficta. In hoc enim est ut Deus alius ex capite, alius ex more sit, alius ex guttis sanguinis natus; in hoc ut Dii furati sint, ut adulteraverint, ut servierint homini. Denique in hoc omnia Diis attribuuntur quæ non modo in hominem, sed etiam quæ in contemptissimum hominem cadere possunt. . . . . Secundum genus est, inquit, quod demonstravi, de quo multos Libros Philosophi reliquerunt. In quibus est, Dii qui sint, ubi, quod genus, quale, ex quoniam tempore, an à sempiterno fuerint, an ex igne sint, ut credit Heraclitus: an ex numeris, ut Pythagoras: an ex atomis, ut Epicurus. Sic alia quæ facilius intra parietes in Scholâ, quam extra in foro ferre possunt aures. . . . . Tertium genus est, inquit, quod in Urbibus civis, maxime Sacerdotes nosse, atque administrare debent. In quo est quos Deos publicè colere, quæ sacra & sacrificia facere quemque par sit. Prima, inquit, Theologia maxime accomodata est ad *Theatrum*, secunda ad *Mundum*, tertia ad *Urbem*, Varro de *Reb. Div. apud Aug. de Civ. Dei. l. 6. c. 5.*

(A) Relatum est in litteris, doctissimum Pontificem Scævola m. disputasse tria genera tradita Deorum; unum à Poëris, alterum à Philosophis, tertium à Principibus Civitatis. *Aug. Ibid. lib. 4. c. 27. Iis addit Plutarchum cujus hæc sunt verba: Διόπερ οἱ περὶ τῶν θεῶν παρὰ δόντες σβάρον, δια τειῶν ἡμῶν ἐξέθηκαν ἐιδῶν, πρῶτον μὲν τῶ φυσικῷ, δεύτερον δὲ τῶ νομικῷ, τρίτον δὲ τῶ πῶ μαρτυρίαν ἐκ τῶν νομῶν εἰληφότος διοικεῖται. Διδάσκεται δὲ τῶ μὲν φυσικῷ ὑπὸ τῶν φιλοσόφων, τῶ δὲ νομικῷ ὑπὸ τῶν ποιητῶν, τῶ δὲ νομικῷ ἀπ' ἐκείνης αἰὲς πόλιως συνέσταται. Πλουτάρχ. de *Plasia. Philosoph. lib. 1. cap. 6.**

& ce sont ces dogmes que saint Augustin attaque avec une force qui n'avoit encore paru qu'en lui. Il les prend dans chaque Secte , & jusques dans celle de Platon , qui loin d'échapper à la critique , semble en être ici le premier objet. Son zèle pour la Religion avoit bien prévalu sur le penchant qu'il avoit d'ailleurs pour ce Philosophe. Il lui reproche donc une Idolâtrie \* monstrueuse , & \* l'apothéose des Démons , une \* métempsychose insensée , l'éternité \* des ames , & sur tout les odieux secrets de la \* *Théurgie* tant pratiquée par ses Disciples.

Pour comprendre ce terme & l'erreur qu'il enveloppe , il est nécessaire d'exposer ici deux grands principes de Platon. Il établit dans son *Banquet* que le Dieu suprême , infiniment au-dessus de nous par sa nature , ne peut commercer avec les hommes , ni prêter l'oreille à leurs prières ; qu'il faut par conséquent recourir (a) aux Démons , Dieux intermédiaires , & se les rendre favorables par des sacrifices , afin d'obtenir

SAINTE  
AUGUSTIN.  
*Idem. libb.*  
6. & 7.

\* *Idem.*  
l. 8. c. 12.  
& seqq.  
\* *Ibid.*  
cap. 15.  
16. 17.  
\* *Lib. 10.*  
c. 30.  
\* *Ibid.*  
cap. 31.  
\* *Ibid.*  
cap. 10.

(A) Πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξὺ ἐστὶ θεῶν καὶ θνητῶν . . . ἐρμηνειῶν καὶ διαπορθεῶν θεῶν τὰ παρ' ἀνθρώπων, καὶ ἀνθρώπων τὰ παρὰ θεῶν. Τῶν μὲν τὰς διήσεις καὶ θυσίας, τῶν δὲ τὰς ἐπιτάξεις καὶ ἀμοιβὰς τῶν θυσίων. Ἐν μέσῳ δὲ ὄν ἀμφοτέρων συμπληροῦ ὥστε τὸ πᾶν αὐτὸ αὐτῷ σωθεῖσθαι. Διὰ τούτου καὶ ἡ μαγικὴ πᾶσα χαρῆ, καὶ ἡ τῶν ἱερῶν τέχνη τῶν τε περὶ τὰς θυσίας, καὶ τὰς τελετὰς, καὶ τὰς ἐπιτάξεις, γὰρ πῶς μαγικῶς πᾶσαι, καὶ γρηθῆσαι. Θίος δὲ ἀνθρώπων ἐμίγνυται, ἀλλὰ διὰ τούτου πᾶσα ἐστὶν ἡ οὐμία καὶ ὁ διαλεκτικὸς θεὸς πρὸς ἀνθρώπων, καὶ ἰρηγοροῖ γὰρ καθέδωκα. Καὶ ἡ μὲν περὶ τὰ ἑαυτῶν σφῶς δαιμόνια ἀμῆρ. *Plato in Convivio.*

CXXXVI DISCOURS HISTORIQUE

SAINT  
AUGUSTIN.

par leur secours l'amitié des Dieux célestes, & la souveraine félicité.

Plat. in  
Phaedro.  
Idem. in  
Phaedone.  
Idem. in  
Timeo.

Un autre principe de Platon étoit, que les ames originaires jointes aux astres, contem- ploient au milieu de ces globes, dont elles sui- voient le cours, les Dieux célestes, les idées ou archetypes des êtres créés, & enfin tout ce qui est intelligible. C'étoit même dans cette con- templation oisive que consistoit le Paradis Pla- tonicien. Le Philosophe ajoutoit que ces ames déchûes de leur première gloire, & reléguées dans les corps, comme en des espèces de pri- sons ou de tombeaux, achevoient de s'y cor- rompre, & ne pouvoient reprendre possession de l'astre que chacune d'elles habitoit aupara- vant; que par l'un de ces trois moyens, par l'étude de la Philosophie, par la science des myl- tères & par les pratiques de la Théurgie, c'est-à- dire, par le culte des Dieux inférieurs.

Que ce discours n'eût que le sens qui s'offre d'abord, ou qu'il en eût un profond d'allégo- rie, comme le soutiennent de respectables Au- teurs, ce n'est pas ce qu'il importe ici d'appro- fonder. Le fait certain est, que les Disciples de Platon prirent ses paroles dans la rigueur de la lettre. La plupart ne se bornerent pas à l'espèce de purification spirituelle qui étoit le présent de la Philosophie. Soit qu'ils se défiassent de ce secours, soit qu'ils voulussent s'assurer mieux de leur

ET CRITIQUE, &c. CXXXVII

SAINT  
AUGUSTIN.

leur retour à l'astre qui leur étoit propre, ils ajoû- terent les deux autres sortes d'expiations à la pre- mière; & la Théurgie, ou manière d'évoquer les Démons, devint la seule dominante parmi les Platoniciens postérieurs au Christianisme. Plo- tin, Amélius, Porphyre, & Jamblique, la mirent en regne; & c'est ce qu'ils en avoient écrit que saint Augustin examine, & détruit tout à la fois. Il fait voir que cette opération Théurgique n'est qu'une (a) chaîne d'impiétéz & d'illusions crimi- nelles; qu'en vain Porphyre prétend que par ces sacrifices magiques on arrive à jouir de la présen- ce des Dieux; que ces effets, s'il est vrai qu'ils soient réels, sont des prestiges de l'esprit de men- songe pour usurper des honneurs & un culte que l'homme ne doit qu'à Dieu; qu'enfin Jesus-Christ est le seul qui nous purifie de nos péchez, le seul qui nous délivre de nos misères, & qui nous mette en possession du souverain bien.

Aug. de  
Civit. Dei  
l. 10. c. 24.

Mais s'il faut remonter à l'origine, & dire tout

(\*) O theurgia præclara! O animæ prædicanda purgatio! Ubi plus imperat immunda invidentia, quam impetrat pura beneficentia: Imò verò malignorum spirituum cavenda, & detestanda fallacia, & salu- tatis audienda doctrina. Quod enim qui has sordidas purgationes fa- crilegis ritibus operantur, quædam mirabiliter pulchras, sicut iste (Porphyrius) commemorat, vel Angelorum imagines, vel Deorum, tanquam purgato spiritu vident: si tamen vel tale aliquid vident, illud est quod Apostolus dicit: Quoniam Satanas transfiguratur se ve- lut Angelum lucis. Ejus enim sunt illa phantasmata qui miseras ani- mas multorum falsorumque Deorum fallacibus sacris cupiens ir- retire, & à vero Dei cultu, quo solo mundantur, & sanantur, aver- tere: sicut de Proteo dictum est, formas se vertit in omnes, hostiliter insequens, fallaciter subveniens, utrobique nocens. Aug. de Civ. Dei l. 10. c. 10.

SAINTE  
AUGUSTIN

fond, les pratiques de la Théurgie n'étoient pas seulement les suites d'une Philosophie égarée, c'étoit une œuvre menée de plus loin, & sous ces dehors mystérieux étoit caché un mystère bien plus réel; la haine du Christianisme, & la passion de le détruire. Effectivement, on ne voit point les premiers Disciples de Platon entêtez des visions de la Théurgie. Ce ne fut qu'après la naissance & les progrès du Christianisme, que l'Ecole Platonicienne eut recours à de tels enchantemens. Jesus-Christ avoit opéré d'innombrables merveilles, & tous les jours encore la vertu de son nom en perpétuoit le spectacle dans l'Eglise; c'est par-là que l'Univers s'étoit converti, c'est par-là que la foy brilloit d'un éclat sensible de Divinité. Il fallut donc entreprendre d'opposer, s'il se pouvoit, miracles à miracles, rappeler ceux du Paganisme dont on ne daignoit plus conserver le souvenir, trouver l'art d'en faire de nouveaux par les secrets de la magie, & pour ainsi dire, soulever les Enfers contre le Ciel.

Vide Thom. Stanley. Hist. Philosophia. de Philof. Ecclētica. ad finem. & Episcop. Wigorniens. Epist. ad Rich. Bentleium.

VOIE A Porphyre, qui d'un ton grave enseigne les mystères de la Divination, qui en découvre les règles & l'usage, qui établit ces leçons sur l'autorité même des Dieux, & qui trahit les desseins contre l'Eglise, par les injurieuses paroles dont il accable Jesus-Christ & les Chrétiens. Sur les pas de Porphyre, Jamblique son Disciple raconte de nouvelles imaginations, aussi

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE. Porphyr. Phil. ex Orac.

Jamblich. de Myst.

impies dans le fond que celles de son Maître, mais plus déguisées, & revêtues exprès de tours obscurs & de termes emphatiques, destinez à surprendre les respects de l'ignorance. Son Livre des *Mystères* n'est qu'une contemplation fanatique, & une folle mysticité qui dégénere en abomination. C'est là qu'on trouve le détail des effets miraculeux de la Théurgie, là qu'on entend dire, qu'elle (a) est la purification entiere de l'ame, sa parfaite délivrance, le principe de sa transformation, qu'elle l'unit à toutes les puissances divines, qu'elle est le germe de la béatitude céleste, la béatitude céleste elle-même; qu'elle rend la premiere intégrité, & qu'enfin elle place dans le sein du souverain Maître de l'Univers. Quelles rêveries! quel délire!

PORPHYRE, JAMBLIQUE, & EUNAPE.

Vide Porphyr. Epist. ad Anab.

De la même main sortit le Livre de *la vie de Pythagore*. Ouvrage qui n'est point une Histoire, mais une suite de fables si ridicules, si gros-

Idem. de vita Pythag.

(A) Η δ' ἱερaticὴ καὶ θεουργικὴ τῆς εὐδαιμονίας δόξης κατέκειται μὲν ὕψω πρὸς τὴν ἀμισητὴν ἡρώδων, ἢ τῶς ἡ αὐτῆς τῷ ἀγαθῷ. Δυσάμυν δ' ἔχει ἐρωτικῶν μὲν ἀγνείας τῆς ψυχῆς πολὺ τελειότεραν τῆς τῷ σώματος ἀγνείας. Ἐπιπλά κατὰ τὴν τῆς διαγωγῆς εἰς μετυσίαν καὶ θείαν τῷ ἀγαθῷ, καὶ τῆς ἐναντίας πάντων ἀπαλλαγῆν. Μία δὲ ταῦτα, πρὸς τὰς τῆς ἀγαθῶν δόξας θεῶς ἔτασσιν. Ἐπιπλά δὲ κατ' ἰδίαν τῆς μοίρας τῷ πάγιος συγὰν, καὶ τῆς διηκοσίας δι' αὐτῶν ὅλαις θεαῖς δυνάμει. Τότε τῷ ὅλῳ δημιουργῷ τῷ ψυχῆν προσάγει γὰρ παρακατέταται. Καὶ ἐκτὸς πάσης ὕλης αὐτῶν πῶς, μοίρα τῷ αἰθέρι λόγῳ συνωμῶνται. Οἷον ὁ λέγει τῇ ἀύλογῳ καὶ αὐτογενεῖ, καὶ τῇ ἀνεχῆσαι πάντα, καὶ τῇ νοεῖ, καὶ τῇ διακοσμητικῇ τῆς ὅλων, καὶ τῆς πρὸς ἀλλήθαιαν αὐτῶν τοῦ τῷ ἀγαθῶν καὶ τῇ αὐτογενεῖ, καὶ τῇ αἰσθητικῇ, καὶ τῆς ἀλλοιαις δημιουργικαῖς δυνάμει τῷ Θεῷ κατ' ἰδίαν συγὰνται. Ὡς ἐν τῆς ἐνεργείαις αὐτῶν, καὶ τῆς νοήσεως, καὶ τῆς δημιουργικῆς τῆς εἰς ἑαδαί τῷ θεουργικῶν ψυχῆν, καὶ τότε δὴ ἐν ὅλῳ τῷ δημιουργικῷ Θεῷ αὐτῶν ψυχῆν ἐνθάσιν. Jamblich. de Myst. Sect. x. cap. 5.

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.

fieres, qu'à moins d'être au comble de l'impudence, on ne pouvoit sans honte les donner à titre de faits. Pythagore y est mis en parallèle avec J. C. & ce Philosophe y est nommé Dieu, (a) & fils de Dieu, descendu sous une forme humaine, pour temperer par ce voile l'éclat de sa majesté, que notre foiblesse n'eût pû soutenir sans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardiesse de la comparaison, on produit les preuves de cette Divinité prétendue, les miracles qu'elle fit; & encore quels miracles! Pythagore se levant dans les Jeux Olympiques, fit voir à cette nombreuse Assemblée la cuisse (b) d'or qu'il portoit; seul entre tous les hommes

(a) Cæterum nemini, qui quidem ex ipsa viri nativitate, & multiplici animi sapientia conjecturam fecerit, dubium erit quin anima Pythagoræ Apollinis subdita imperio, vel perperim ejusdem Dei affecta, vel alio-proximiori commercio, ad homines delapsa sit. . . . . Hinc evenit ut multi eum Dei filium esse asseverarent . . . . . Multi Pythagoram ut bonum quemdam Dæmonem hominibusque amicissimum, jam in Deorum referebant numerum. Quidam enim illum celebrabant Pythium, alii Hyperboreum Apollinem, nonnulli Pæonem: erant qui censebant Dæmonem esse ex iis qui lunam incolunt, alii alium ex Diis Olympicis ferebant, qui mortalem vitam emendaturus, ejusque commodis consulturus, isti sæculo humana forma apparuerit, ut mortalibus beatitudinis, & Philosophiæ lumen salutare donaret: quo munere nec venit nec veniet ullum aliud majus quam quod Diis per hunc ipsum Pythagoram de-derunt. *Idem de Vita Pyth. cap. 2. & 6. ex interpret Didiſſi Obrechii.*

(b) Transiens autem per Italiam (Abaris) visum sibi Pythagoram, Deo cujus ipse erat Sacerdos, assimilavit: persuasus non alium ac se hominem quidem, illi similem, sed ipsum vere Apollinem esse . . . . . Pythagoras autem . . . . . tanquam qui revera Deus ille foret, Abaridi seorsum ab arbitris abducto aureum suum femur ostendit, ut argumento esset neutriquam illum animi falsum fuisse . . . . . adiecit insuper se ad curandos demerendoque mortales advenisse, ac

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.

il entendoit la délicieuse harmonie (a) que faisoient les Spheres célestes en se mouvant l'une sur l'autre; il avoit une réminiscence parfaite des corps divers que son ame avoit animez, il se souvenoit, par exemple d'avoir été tantôt \* arbre, tantôt fille, tantôt poisson, & singulièrement d'avoir été le magnanime (b) Euphorbe vainqueur de Patrocle, le tendre ami d'Achille; il s'étoit fait saluer, & nommer (c) par les Fleuves: il avoit fait entendre ses discours aux animaux, & sans doute il avoit ouï leurs réponses; il avoit deviné le nombre des poissons que les pêcheurs tiroient dans leurs filets, il avoit prédit la mort d'un ours, ce qui étoit de plus grande importance, vû sa doctrine, il défendit à un bœuf de manger des fèves, & le bœuf obéit à la défense. Je n'ai pas le tems de racon-

\* *Vide. Chrysoſt. Hom. 2. in Joan. Tertull. de Anima. c. 24. Cyrill. cont. Julian. l. 3.*

propterea etiam hominis formam induisse, ne superminenti majestate, velut re nova turbati, disciplinam suam fugerent. *Porphyr. vit. Pyth. c. 19. & ibid. c. 28.* Aiunt ipsum (Pythagoram) fuisse Apollinem Hyperboreum: hujus verò rei indicia haberi, quod in ludis surgens femur aureum ostenderit.

(a) Ipse solus ut apparebat, auditu & intellectu percipiebat universalem spherarum & astrorum per eas motarum harmoniam & consonantiam quæ carmen aliquanto perfectius quam quod apud mortales fieri solet, & sine fatietate audientium resonabant, & per dissimiles varieque diversos stridores celeritatibus, magnitudinibus, & rectionibus, certa quadam Musices ratione compositis, conversionem & circumactionem gratissimam simul, & variis modis pulcherrimam efficiebant. *Ibid. c. 15.*

(b) Τα γὰρ ἰσοπέδιλα μετὰ τῶν ἐν Μυκίνας ἀνακειμένης οὐν Τρωϊκῆς λαφύρεως τῆ Ἀργίας Ἦρα Εὐφώρου τῷ σφυγῶς τῶν αὐτῶν παρὰ τοῦ ὡς πᾶν δυνάει.

(c) Nessus fluvius dixit ei (Pythagora) χαίρει Πυθαγόρα. *Jamblic. & Porphyr.*

CXLII DISCOURS HISTORIQUE

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.  
*Porphyr.*  
*vit. Plotin.*

ter les autres prodiges du Philosophe Dieu ; aussi bien étoient-ils innombrables selon Porphyre, lui-même cependant trop fin pour y croire. Mais tout étoit bon, pourvû qu'il imposât, & on n'avoit point d'autre but. C'étoit le Peuple qu'il falloit tromper, & sa pente à l'idolâtrie ne faisoit que trop la séduction. Après Pythagore on fit une Divinité de Plotin. Ce Sophiste étoit, comme l'on sçait, un des plus grands défenseurs de la magie Platonicienne ; il avoit lui-même évoqué son propre Démon, & (a) il se trouva que ce génie étoit un des Dieux du premier ordre. Tout aussi-tôt son orgueil s'éleve d'un privilège si glorieux, il ne se croit plus un homme, il est un Dieu, mais un Dieu qui tient beaucoup au-dessous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet assister à un sacrifice Théurgique où l'invite son Disciple Amelius. Ce n'est point à moi, lui dit-il, (b) à faire aux Dieux les

(a) Ægyptius quidam Sacerdos Romam profectus, perque amicum quemdam Plotino subito notus, cum exoptaret suam Romæ sapientiam ostentare, suavitè Plotino ut secum accederet, familiarem sibi Dæmonem eo advocante protinus inspecturus ; cui facile obsecutus est Plotinus..... Sed cum in aspectum proprium ipse Dæmon accerferetur, pro Dæmone Deus accessit, qui sane non esset in genere Dæmonum. Sic ergo repente Ægyptius exclamavit : Beatus es, ô Plotine, qui habetas pro Dæmone Deum, neque ex inferiori genere sis ducem sortitus familiarem. *Porphyr. ubi supra.*

(b) Cum Amelius Sacrorum observator esset, atque per calendæ sacra faceret, & quandoque Plotinum rogaret illuc secum accedere ; Illos, inquit Plotinus, decet ad me, non me ad illos accedere ; Qua verò mente tam excelsa de se loqueretur, neque intelligere ipsi potuimus, neque ausi sumus interrogare. *Porphyr. Ibid.*

ET CRITIQUE, &c. CXLIII

premières avances, c'est à eux à me prévenir. Le moyen de soupçonner que celui qui refusoit ainsi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fût pas un Dieu lui-même ? Il l'étoit si constamment, qu'après sa mort, car ce Dieu mourut, Apollon se chargea (a) de son éloge funébre, mit Plotin dans l'assemblée des Immortels, & tout auprès de Minos, de Rhadamante, d'Æaque, de Platon, & de Pythagore.

Ce que Porphyre & Jamblique avoient fait pour Pythagore & pour Plotin, Eunape le fit en faveur de Porphyre & de Jamblique. Il est vrai qu'il ne les érige pas en autant de Divinités, & cela m'étonne ; car il leur fait honneur de la connoissance la plus profonde en matière de Théurgie ; ce qui est même bien au-dessus, il leur accorde le pouvoir des miracles. Porphyre cependant n'en avoit fait qu'un, mais qu'il étoit grand ! Il avoit (b) chassé le Démon, nommé Cau-

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.

*Eunap.*  
*vita*  
*Porphyr.*

(a) Apollinem cum interrogasset Amelius quomodo Plotini animus emigrasset quanta & qualia de Plotino cecinit, audi. Immortalem aggredior resonare carminis hymnum ob amicum suam melitissimos contexens vocalis citharæ modos aureo pectine. Sed & Musas advoco, ut communi voce concinant..... Genie, vir prius, at nunc genii consortio diviniore accedens, solutus humanæ necessitatis vinculo..... at nunc ubi solutus involucroes, & animæ genialis signum deseruisti, ad concilium geniale contendis quod amænis interspirat auris, ubi amicitia est, ubi Cupido visu molli puræplenus lætitiæ..... ubi agitant Minos & Rhadamantus fratres, ubi justus Æacus, ubi Plato, sacra vis ; ubi pulcher Pythagoras & quicumque chorum statuerunt amoris immortalis, quicumque genus commune cum beatissimis genii fortiti sunt, ubi animus inter mensas lætitiæ semper hilarescit. *Porphyrus. Ibid.*

(b) Addit (*Porphyrus*) se pepulisse, atque è balneo quodam Dæ-

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.  
*Idem. vita  
Jamblich.*

fathan qui infestoit les bains publics. Pour Jamblique, sa vertu miraculeuse n'étoit pas contre de tels esprits. C'étoit un essain de peits Amours qu'il appelloit près de sa personne, il s'en faisoit envier, leurs ris folâtres amusoient son loisir durant qu'il prenoit les bains, & à son ordre ils rentroient au fonds des eaux quand il en sortoit. Dans les momens de sa contemplation, (a) une vivè lumière brilloit sur lui, ses vêtemens étoient comme en feu, il ne touchoit plus à la terre, élevé de dix coudées au-dessus d'elle. J'ai peur qu'on ne me reproche de m'arrêter si long-tems sur des contes pareils, mélange perpétuel d'horreurs & d'inepties. Toutefois je n'en dis pas la moitié. Que seroit ce, si je me permettois le récit des prodiges d'Edése, de Sopatre, d'Eustathe, de Maxime, & de Chrysanthe? Eunape qui en vouloit tant à la Religion Chrétienne, a pris le soin de les recueillir, comme l'impie Damascius a rapporté les prétendues merveilles que firent dans la suite Proclus, Marin de Naples, Isidore de Gaze, Hierocles, Ammonius.

Mais enfin à quoi servirent toutes ces Histoires si soigneusement divulguées, & ces mystères de

monem ab indigenis, Caulathan nominatum, ejecisse. *Eunap. vita Porphyr.*

(a) Τί δὲ τὰ μόνος, ἃ διδάσκαλος διέσπατο, καὶ εἰαυτὸν πνα πράξεις, ἢ μεταδιδόντες τῆς τελειώσεως σοφίας ἡμῶν; καὶ πῶς ἐκφέρεται ἀπὸς ἡμᾶς λόγος ὑπὸ τῶν οὐκ ἀγαθῶν δυνάμεων, ὡς εὐχόμενος τοῖς θεοῖς, ματαίως μὴ ἀπὸ τῆς γῆς πλέον ἢ δέικα πᾶσις ἐκπέδαι. τὸ σῶμα δὲ σοὶ καὶ ἡ εἴδησις κενουμένης π κῆνος ἀμύβεται. *Eunap. vita Jamblich.*

Theurgie

Theurgie si vantez dans les dernieres Ecoles Platoniciennes? A donner à l'Eglise de nouveaux avantages, & à montrer que le Paganisme vaincu n'avoit plus de ressources; puisqu'il en cherchoit une dans les récits menteurs, dans les prestigés, dans les arts défendus, même par les loix humaines, & dans la confession ouverte du culte des Démons. La foy suivit ses augustes destinées, Victorieuse de la violence des persécuteurs, elle le fut des complots & de l'artifice des Philosophes. Peu à peu les Dieux perdirent ce que l'ignorance, la prévention & l'habitude leur avoient conservé de crédit; deux-mêmes ils rentrerent dans le néant, & cinq siècles après Jesus-Christ, loin d'être adorez, à peine étoient-ils connus. Où les Césars n'avoient plus de descendans, Pierre vivoit encore dans les successeurs, & ne cessoit d'annoncer, comme il a toujours fait depuis, le même Jesus-Christ, & le même Evangile. A la vûe de ce prodigieux changement, si quelqu'un dit encore que le Christianisme est une œuvre humaine secondée par le hazard, qu'il dise donc aussi qu'il n'y a point de caractères qui distinguent l'Ouvrage de Dieu d'avec celui du hazard, ou qu'il nous apprenne à quelles marques il les discerne lui-même.

DURANT que l'idolâtrie tomboit en ruine, il semble que le Judaïsme songeoit à sortir de dessous les siennes. Cette Nation déplorable, également fameuse par ses malheurs & par son

Tomé I.

T

PORPHYRE,  
JAMBLI-  
QUE, &  
EUNAPE.

LE TALE-  
MUD & LES  
RABBINS.

LE T A L -  
MUD & LES  
RABBINS.

infidélité , promenoit par tout les signes de la colere céleste imprimez sur elle , & toutefois elle ne pouvoit consentir à se croire déchûe des anciennes promesses. Ni le visible accomplissement de ses prophéties , ni les miracles incontestables de l'Eglise , ni la conversion de l'Univers , ni même ce qu'elle souffroit , n'avoit pû vaincre sa résistance , & Jesus-Christ étoit toujours l'objet de ses insultes. La nécessité d'une juste défense , plus encore l'esprit & le sentiment de la charité avoient engagé presque tous nos premiers Peres à des efforts incroyables pour ramener ces aveugles si tristement égarez de la voye. Tant de soins & d'instructions ne faisoient que les irriter ; à la fin ils entreprirent un Ouvrage qui leur servit de ressource , au défaut de celles que leur refusoient leurs propres Ecritures. Cet Ouvrage est le *Talmud* , assemblage de morceaux desunis dont les Auteurs se sont succédez en divers siècles.

On croit que sur les fins du second , & sous Antonin le Pieux , Rabbi Juda , que les autres Rabbins honorent du nom de *Saint* , composa le Livre de la *Misne* , où sont recueillies les interpretations données à la Loy par les anciennes Synagogues. Mais s'il est constant que cet Ecrit soit d'une si grande antiquité , il faut que les Juifs en aient long-tems caché les exemplaires , puisqu'il fut ignoré d'Origene , & même de saint Jérôme. Justinien est peut-être le premier qui

Hakado-  
sch.

l'a fait connu , il est au moins le premier qui en ait fait mention. Dans une de ses nouvelles \* Constitutions , il permet aux Juifs de lire l'Ecriture Sainte en Grec dans leurs Synagogues , & leur interdit la lecture de la *Misne*. Ce témoignage unique & si postérieur au second siècle , me fait soupçonner que R. Juda est plus récent qu'on ne pense d'ordinaire. Quoiqu'il en soit , Rabbi Johanan , Chef de Synagogue en Palestine au quatrième siècle , ajouta la *Gemare* à la *Misne* ou aux *Misnajoth* ; c'est-à-dire le *Complément* à la *seconde Loy* , & de ces deux Corps réunis se forma le Talmud ou Doctrinal de Jérusalem. Enfin cent ans après , Rabbi Asé fit une autre *Gemare* à Babylone : on la joignit encore à la *Misne* , & l'on en fit le Talmud de Babylone. Pour abréger , c'est tout cela ensemble que l'on entend par le nom général de Talmud qui signifie *Doctrine* , & ce sont les Auteurs du recueil , ou citez dans le recueil , qu'on appelle Talmudistes , ou *Docteurs*.

Quelque autorisé qu'il soit par l'usage de décrier ce qui sort d'une main ennemie , & surtout dans les choses de Religion , on a pû voir par tout ce que nous avons dit plus haut , que cet usage ne nous gouverne pas , & que nous n'avons point dissimulé les talens de nos adveraires , quand ils en ont eu. Et pourquoi l'aurions-nous fait ? L'intérêt de notre gloire s'y opposoit autant que l'équité. Plus les Ecrits qui nous ont combattus

LE T A L -  
MUD & LES  
RABBINS.

\* Novell.  
146. don-  
née l'an  
541. de  
J. C.  
Voyez la  
Défense  
de l'Anti-  
quité des  
Temps 7.

CXLVIII DISCOURS HISTORIQUE

LE TAL-  
MUD & LES  
RABBINS.

méritoient de loüanges ou du côté de l'art, ou du côté de la force, plus le Christianisme lui-même en les détruisant, s'est acquis d'honneur. Il en auroit eu moins par un triomphe facile. Nous ne devons donc pas être suspects dans le jugement que nous allons porter du Talmud.

En général, ce grand Ouvrage contient quelques restes précieux des anciennes traditions Judaïques, dont je reconnois qu'on peut s'aider pour l'intelligence de l'Écriture, comme on le peut voir dans l'usage qu'en a fait le Docteur Lightfoot, par exemple. Je conviens encore que dans cet amas de traitez & de sentences qui le composent, il y a, pour qui sçait y faire un choix, de quoi former d'invincibles preuves en faveur de l'Église dans nos disputes avec les Juifs. Mais cela même est une décision contre le Talmud. C'est parce qu'il est rempli de contradictions éfrayantes, qu'il nous fournit contre la Synagogue tant d'argumens directs dont elle ne peut ni éluder l'atteinte, ni rompre la force. Jamais Livre n'a eu moins de principes, ou n'en a eu de plus oppolez. Dans le prodigieux entassement de maximes qu'il contient, à peine en est-il une qui soit parfaitement amie de l'autre. Les Traitez complets ont ce vice encore bien plus marqué: souvent ils se contredisent tout seuls; raprodit ennuyeuse d'opinions sans fondemens, de rêveries manifestes, de discussions superflues, & de récits insipides. Je l'ajoute à regret, mais il le

ET CRITIQUE, &c. CXLIX

faut, l'ignorance, & l'impiété qui en est la suite, y mettent le comble aux égaremens de la raison. Ce Livre dit parlant de lui-même, que Dieu l'étudie durant les quatre premières heures du jour. Ce Livre raconte que Dieu se consume en regrets sur la chute de Jérusalem, qu'il en répand des pleurs amers, & qu'il ne peut s'en consoler. Nous croira-t-on? Ce Livre ne craint pas d'avancer que Dieu ment, qu'il péche, qu'il trompe. Et voilà ce que les Juifs appellent la Loy orale. A les entendre\*, voilà ce que Dieu enseignoit à Moïse sur la montagne de Sinai: Voilà ce que Moïse expliquoit à Aaron, à ses enfans, & aux Anciens. Voilà l'instruction que ceux-ci donnoient aux Prophètes, & ce que les Prophètes apprirent à ceux qui composoient la grande Synagogue du tems d'Eldras. Voilà enfin ce qu'ils respectent autant que la Loy écrite, ou même ce qu'ils respectent d'avantage, comme il leur est arrivé de le dire. O Dieu! avez-vous résolu de laisser encore long-tems ce voile épais sur leurs cœurs?

Mais ce Talmud qu'oppose-t'il à Jesus-Christ? Car c'est le point dont il s'agit. Ce qu'il oppose? chose étrange! C'est ce qu'il refout lui-même. D'abord: si le fils de Marie étoit le Christ, la Synagogue de son tems auroit-elle pu le méconnoître? Oüi, & vous en faites l'aveu quand vous convenez que le Messie doit être en scandale aux

LE TAL-  
MUD & LES  
RABBINS.

Talmud  
Toraanich,  
Aboda-  
Zara.

Idem. Tit.  
Chagegai

Vide. Ger-  
son. adv.

¶ ad.

\* Seder.  
Nezichim.

Massa-  
chaib  
Avotib.

Misnab.

Traict. de  
Syned. cap.

x. 5. tom 4.  
num. pag.

25.

Ibid.

Traict.  
Sanhed. c.

Helec.



LE T A L M U D & LES R A B B I N S .  
 Ibid.  
 Tract.  
 Sabarh.

deux Maisons d'Israël , & aux habitans de Jérusalem. Mais les signes qui devoient le précéder, n'avoient pas encore paru dans les jours de Jesus-Christ: par exemple, l'Univers ne goûtoit pas alors une paix générale & profonde. Vous vous trompez. Qu'il fût ainsi pourtant: vous avez dit vous-même que ce n'est pas à la premiere manifestation du Sauveur que les guerres doivent cesser, mais à la seconde , & lorsqu'il viendra dans la gloire pour juger tous les Peuples. Au moins, Jesus a détruit la Loy qui doit être éternelle. Non, il ne l'a pas détruite, il l'a seulement accomplie. Mais voulez-vous vous écouter vous-même? Vous confessez que la premiere alliance doit cesser à l'arrivée du Messie; vous nous apprenez qu'un Prophète dont la mission est autorisée par des prodiges, peut changer la Loy, & vous reconnoissez les miracles de Jesus Christ. Les plus grandes difficultez que nous oppose votre Livre, sont donc renversées par les explications de votre Livre, & nous ne laissons sans réponse que les injures grossières dont vous chargez le Christianisme & son Auteur.

Pour les Rabbins qui sont venus depuis le Talmud, je demande au Lecteur qu'il me dispense de lui raconter ce qu'ils ont dit. Voudroit-il que je le promenasse à travers des songes, des chimères, des illusions, des contes, près desquels les fables mêmes ont du sérieux & de la gravité? Dans les Livres de ces Auteurs, Ou-

Ibid. Tit.  
 Nida.  
 Ibid.  
 Tract.  
 Sanhed.  
 Et Tract.  
 Berachot.  
 cap. Me-  
 maï-  
 Korin.  
 Ibid. Abo-  
 da-Zara.

LE T A L M U D & LES R A B B I N S .

vrages où tout est admis hors le bon sens, on ne voit qu'une cause qui n'en peut plus, des hommes qui ne voulant point se rendre, ne sauroient se défendre; des esprits égarez qui n'ont ni plan de doctrine, ni unanimité de sentimens, ni règle assurée de controverse, ni de quoi attaquer, ni sur quoi se soutenir. A peine leurs erreurs sont-elles des erreurs, car elles ne sont point des conséquences liées à de faux principes, moins encore de fausses conclusions tirées de principes vrais: ce sont des visions qui ne sont ni principes, ni conséquences. Tout y est dit en l'air, & au hazard. Représentez-vous une imagination violente & effrénée, qui veut éperduément ce qu'elle veut; qui pour être plus libre, tient la raison en esclavage; qui selon qu'il lui plaît, met l'oüi & le non à côté l'un de l'autre & sur le même sujet, qui s'évapore en je ne sçai quelles combinaisons de lettres, de chiffres, de virgules & de points; qui érige en vérités incontestables ces points & ces jeux frivoles; qui au mépris du sens naturel, clair & unique du texte sacré, court sans se laisser après des allégories fantastiques; qui à force d'écart ne sçait plus où elle en est, précipitée d'abysses en abysses, n'osant plus avancer, ne pouvant plus revenir; tel est l'image des Rabbins, & de leurs Ecrits. En les lisant on est surpris que ces vices monstrueux n'y soient rachetez de rien, & de se trouver presque aussi blessé de la forme

LE T. C. H.  
MUD & LES  
RABBINS.

que du fond même. Point d'ordre, ni de dessein correct, mais une confusion, un dérèglement qui annonce celui de l'esprit; point de style, mais un langage barbare qui augmente le dégoût des choses; point de clarté soutenue, mais souvent un air mystérieux, qui ne couvre rien moins que de respectable, & qui est presque toujours inséparable de l'ignorance. Je sçai que des personnes très-habiles distinguent ici les Rabbins d'Orient d'avec les Occidentaux, & que ceux-ci ne leur paroissent pas tout-à-fait si méprisables que les premiers; c'est en effet à cela seul que se réduit la différence. Il ne s'agit pas d'estimer plus, il n'est question que de mépriser moins, & là-dessus j'embrasse sans peine l'opinion de ces Sçavans; car plutôt à Dieu que nous pussions louer toujours. Ce n'est qu'avec tristesse & violence que nous cédon à la nécessité de blâmer ceux mêmes qui nous haïssent, ne pouvant nous nuire.

IL FAUT REMARQUER plus haut ce que je pense de la manière des Auteurs qui ont écrit pour nous, durant les quatre premiers siècles de l'Eglise. Cette première liberté m'engage à faire le second pas, & à dire ce que je trouve de particulier aux Apologistes de la foy, qui se sont signalez depuis les jours de Constantin jusqu'à la chute de l'Empire.

Il faut reconnaître que durant cet intervalle,  
les

les esprits changez en mieux mirent dans leurs Ouvrages plus d'ordre, plus de précision, plus de goût, plus de raisonnement, & dès-là plus de force qu'on n'en remarque en ceux des premiers tems.

Sans examiner s'il y avoit dans ces Auteurs plus de fond de génie, & des dispositions plus favorables, je crois que les circonstances où se trouvoit l'Eglise, suffirent seules pour cet heureux changement. La paix qui suivit la conversion de Constantin, fit jouir les fidèles de ce repos tranquille si nécessaire au progrès des sciences, & à la culture de l'esprit. Les grands hommes, & les Prélats entr'autres, délivrez des horreurs de la persécution, donnerent à leurs Ecrits plus de loisir, par conséquent plus de correction. Les Hérétiques eux mêmes, alors bien moins grossiers que les anciens, acheverent de former les Catholiques à ce tour de systême & de démonstration qui fait le vrai mérite des Ouvrages dogmatiques, & qu'on acquiert toujours mieux dans la dispute que dans le calme & dans la paix. La Philosophie, j'entends par elle ce caractère de raison droite qui rapporte chaque chose à des principes clairs, fut mieux connuë, & la vérité qui en profita fut établie sur des fondemens plus solides.

Par exemple, les premiers Peres, au milieu des invincibles preuves dont ils appuyoient la

Justin.  
Baran. 6.  
Apoloq. 2.  
Thophyl.  
ad Auto-  
lyc. Clem.  
Alex.  
Strom.  
libb. I. & 2.  
Lactant.  
passim.

foy Chrétienne, employoient souvent les Ora-  
cles des Sibylles, & les citoient presque avec  
autant de confiance que les Prophéties mêmes.  
On le voit dans saint Justin, dans Théophyle  
d'Antioche, dans Clément d'Alexandrie, dans  
Lactance sur tout, qui de page en page rapporte  
ces faux Oracles. En vain les Empereurs en  
avoient interdit la lecture sous peine de mort :  
les Chrétiens ne purent se résoudre (a) à l'obéis-  
sance ; il leur sembloit qu'on vouloit par-là ra-  
vir à leur cause d'inaffillibles moyens de défen-  
se, & c'est apparemment ce qui leur attira le  
nom de *Sibyllistes* de la part des Idolâtres, quoi-

(a) Κατ' ἐνέργειαν ἢ τῆς σαίλων δομιῶν, θάνατος αἰείδη κατὰ τῆς  
πῶς ἴσασθαι ἢ Σιβυλλίως, ἢ τῆς προφητῆς βίβλους ἀγαθωσύνωντων, ὅπως δια-  
τὸ φέρε ἀποσπρέψασιν ἀπυγχανόντας τὴν ἀγάρωπος τῆς κατὰ γυνώσιν λαβῶν,  
αὐτοῖς δὲ φιλέοντες κατήχων. Ὅσαρ εἰς τέλος οὐκ ἔχουσι πρᾶξι ἀφῆως  
μὴ γὰρ ἢ μόνον ἐν πυγχανόντων αὐτοῖς, ἀλλὰ ἢ ἑμῖν, ὡς ὁρᾷτε, εἰς ἐπιτηδῆν  
φέρων, ἐπιστάμωι πᾶν εὐδῆσα φωνήσασα. Κἄν ολίγως ἢ πείσαιμῶ, πᾶ  
μέγιστο καρδῆσαντες ἐσόμεθα. *Just. Apol. 2.*

Πλὴν ἀλλ' ἐπιδήπτει, ὡ ἀνοήτος Ἑλλῆνας, ἢ ἐν ποιητικῶς μέτροις τὰ τῶς  
ἀλλῶς θεοσεβείας πρᾶγματι, εἰδὲ ἐν τῇ πρὸς ἡμῶν εὐδοκίμοσι παιδείωσι ἀφῆ-  
μῶν. λίσπον τῆς τῆς μέτροις, ἢ λόγων, ἢ καλέειας, πῆς ὑπ' αὐτῶς ἐμῆμοις  
αφίλοιέως προσήχων, γυνώσιν ἡμῶν ἀγαθῶν αἰτία εἶσαι πᾶν τῶ Σωτή-  
ρος ἡμῶν Χείρῃ ἀφῆσιν σωθῆς ἢ φαιεῖας παραγομένωσι. *Idem Baran. ad  
Graec.*

Ἐπὶ ὅτι κατὰ τὴν ἰερατικῶν σὺν ἡμῶν ἐβέλετο ὁ Θεός, τῆς Προφητῶν διδῆς,  
ἢ τῶς Ἑλλῶν τῶς δεκίμοις, αἰεῖας αὐτῶν τῇ διαλέκτῃ Προφήτις  
ἀναστάς, ὡς οἱοῖ τε ἦσαν δέχεται πᾶν παρὰ Θεῷ ἐνεργείαν τῆς χροσῶν  
ἀγάρωπον διέκεινεν. Διλωσί πρὸς τῆ Πέτρα κηρύγματι ὁ Ἀπόστολος λέγουσι  
Παύλος. Λάβετε ἢ τῶς Ἑλλῶν βίβλους. Ἐπίγνωτε Σκολλῶν, ὡς διηλοῖ εἶνα.  
Θεῶν ἢ πᾶ μῆλοισι εἶσθαι. Καὶ πᾶν ἴσασθαι λαβῶντες ἀνάγνωτε. Καὶ  
ἐνῆσθε πᾶν πᾶν ἀγάρωπον, ἢ σοῖστρον γερραμῆμον πᾶν ὑπὸν τῶ Θεῷ ἢ  
εἰδῆς παρὰ τῶν πᾶν. Χείρῃ πολλοῖ βασιλείς, μωπῆτες αὐτῶν, ἢ τῶς  
φροῖντας τὸ ὄνομα αὐτῶ, ἢ τῶς πῆς αὐτῶ, ἢ πᾶν ὑπῆμῶν, ἢ πᾶν  
παρὰ τῶν αὐτῶ. *Clem. Alex. Strom. lib. 6.*

qu'Origene (a) semble donner un autre fon-  
dement à ce reproche. Mais les siècles posté-  
rieurs ne connurent point l'usage de ces titres  
empruntez. l'Écriture, & le fait de l'établisse-  
ment de la Religion étoient leurs seules armes.  
L'Écriture faisoit le détail de ce qui devoit ar-  
river, & l'Histoire le montrait accompli. Ils ne  
portoient guere de cet argument, & à dire vrai,  
il n'y en a pas de plus démonstratif.

Un autre avantage que je leur trouve sur leurs  
prédécesseurs, c'est d'avoir sçû, beaucoup mieux  
qu'eux, montrer l'accord de nos mystères, &  
développer plus distinctement le système de la  
foy. Les Anciens, comme je l'ai dit plus haut,  
l'avoient embarrassée de quelques opinions parti-  
culieres ; leurs descendans la purgerent de ce  
mélange étranger. La Morale même, ils l'appro-  
fondirent davantage, & la porterent plus loin ;  
non par rapport à les premiers principes que  
Dieu a gravez dans nos cœurs, & qu'il a répan-  
dus dans ses Écritures, mais par rapport à son  
détail, & à l'application des principes aux cas  
les plus difficiles. Saint Augustin, & saint Chry-  
sostome ont principalement contribué à ce pro-  
grès. Il n'y a rien de plus fort, de plus sage, de  
plus suivi, ni qui aille plus aux dernières préci-  
sions que ce qu'ils nous ont laissé sur la régle des

(a) Εἰπέ δὲ (ὁ Κέλσος) τῶς εἶναι ἢ Σιβυλλίως. Τόχει παρακῆσας  
πῶν ἐκαλλέντων τῶς διορῆμοις φροῖντιν γερονέται πᾶν Σιβυλλῶν, ἢ Σιβυλ-  
λίως τῶς τοῖστρον καλλῶντων. *Origene. cont. Cels. Lib. 5. pag. 272. ex  
Interpr. Spenceri.*

mœurs. Je ne sçaurois trop admirer ces esprits vastes, sublimes, lumineux, fertiles, profonds, & je cesse d'en parler avec d'autant plus de peine, qu'en les quittant nous allons traverser une affreuse solitude.

IL EST VRAI que durant près de dix siècles, l'Eglise d'Occident, car nous ne parlerons plus que d'elle, jouit assez paisiblement de sa victoire sur les ennemis de la foy. Si, de tems à autre, quelques hérésies tentoient de corrompre la pureté de sa Doctrine, au moins le fond de l'Evangile n'étoit plus un sujet de controverse; Jesus-Christ étoit reconnu pour l'envoyé de Dieu par toutes les Nations policées de l'Univers. Mais ce calme profond qui n'étoit venu qu'après tant de travaux, de disputes, de tribulations, de larmes, & de sang, fit bien tôt à l'Eglise de nouvelles playes, & lui causa de nouvelles douleurs. L'ignorance, & le vice, qui en est l'ordinaire appanage, répandirent d'épaisses ténèbres sur la face du Christianisme. Ces Peuples barbares & féroces que Dieu avoit appellez de leurs climats sauvages pour châtier Rome criminelle, banirent les sciences dont ils méconnoissoient le prix; elles-mêmes effrayées de pareils vainqueurs. L'esprit occupé des maux présens, rempli de craintes de l'avenir, n'eut plus le loisir de penser, & la paix en revolant dans les Cicux, si j'osois m'exprimer dans le style de la fable, y re-

conduisit les sciences avec elle. De siècle en siècle cette maniere d'éclipse augmenta sensiblement, & elle devint totale vers le neuvième. Alors nulle émulation, peu ou point de zèle, un engourdissement prodigieux à l'égard des recherches de l'esprit. Ce n'est pas que la nature cessât de jeter dans certains hommes des semences de grands talens; mais ces semences destituées de culture ne pouvoient éclore, ou ne venoient qu'à demi. Les mœurs qui de leur côté dégénéroient chaque jour, donnèrent ensuite au plaisir le tems que le besoin de s'instruire réclamait en vain. Les lévres mêmes du Prêtre ne gardèrent plus la science; & au lieu que le Peuple doit marcher sur les traces du Ministre, le Ministre oublia sa route, & marcha sur les vestiges du Peuple. La paresse mère des fables, en produisit d'innombrables; funeste généalogie: les fables enfanterent la superstition, & d'elle naquirent à leur tour des sentimens & des pratiques, qui acheverent de ruiner la respectable simplicité de l'ancienne Eglise.

Le bon, le vrai goût qui, même avec les secours, est long-tems à se former, est encore plus lent à revenir quand on l'a perdu. Avant que de le retrouver, & lorsqu'on commence à le chercher, il arrive souvent de prendre pour lui ce qui lui ressemble le moins, & d'être long-tems à se desabuser de son erreur. Ceux donc qui voulurent un peu reprendre la trace de l'étude,

## CLVIII DISCOURS HISTORIQUE

embrassèrent une méthode toute différente de celle que les Anciens avoient suivie , & qui pourtant étoit l'unique véritable.

Après les incursions des Arabes en Espagne & en Sicile, les Occidentaux tirèrent d'eux la version latine des Ecrits d'Aristote prise de l'édition Arabique , & les commentaires faits sur ce Philosophe. L'attrait pour les nouveutez est ancien; on lut ces Ouvrages avec avidité, presque avec transport, & cette lecture, peu après, donna naissance au genre de Théologie qu'on appelle *Scholastique*. Lantfranc Archevêque de Cantorberie, Saint Anselme son disciple & son successeur, Alexandre de Alés, Albert le grand, Vincent de Beauvais, Gilbert de la Porrée, Abélard, Pierre Lombard connu sous le nom de Maître des Sentences, Pierre Comestor, saint Bonaventure, & saint Thomas donnerent de l'éclat à l'ancienne Philosophie Péripatéticienne, & se servirent tous de ses principes pour expliquer, ou pour défendre les dogmes de la Religion.

Je n'ai jamais pû goûter ces caractères extrêmes, qui sous le prétexte de quelques vices dans un Ouvrage, le condamnent tout entier avec hauteur & mépris. L'usage dominant en nos jours, & presque un titre d'esprit, est de traiter Aristote avec ce dédain superbe. Quiconque voudra pourtant s'assujettir aux règles d'une juste compensation, reconnoîtra que les défauts

## ET CRITIQUE, &amp;c. CLIX

de cet Auteur, nez d'un excès de fertilité d'esprit, sont payez avec usure par les beautez innombrables dont il les rachete. Pris en lui même, & dégagé de ses Commentateurs qui l'ont perdu, j'ose dire que presque en tout il est infiniment supérieur à Platon; qu'en beaucoup d'articles il égale nos modernes, & qu'il n'est peut-être pas si irrécusablement opposé qu'on le pense, aux principes généraux de la Philosophie regnante. Sa Dialectique seule est d'un prix inestimable, & l'une des plus riches inventions qui furent jamais. On admirera toujours qu'un seul homme ait pû réduire à certains chefs, l'infinie diversité de manières dont raisonnent les autres hommes; qu'un seul esprit ait pû contenir de la sorte tous les autres esprits, & trouver les moyens de nous faire discerner à des signes extérieurs les conséquences légitimes d'avec les fausses; la raison trompeuse qui mene à l'erreur, d'avec la raison saine qui conduit à la vérité.

Mais tout a ses abus, & l'on diroit qu'une certaine fatalité ordonne qu'on manquera de secours, ou qu'on les employera toujours mal. Si les principes d'Aristote pouvoient donner de grandes vûes, comme je n'en doute pas, ce n'étoit point assurément à l'égard de la Religion Chrétienne, & Tertullien (a) avoit raison de dire, *qu'il n'y a*

(a) Quid ergo Athenis, & Hierosolymis? Quid Academiæ, & Ecclesiæ? Quid Hæreticis & Christianis? Tertull. lib. de Prescr. adversus Hæres. cap. 7.

## CLX DISCOURS HISTORIQUE

rien de plus commun entre Athènes & Jérusalem, entre l'Académie & l'Eglise, qu'entre les Hérétiques & les Orthodoxes. Je ne puis donc approuver la méthode des premiers Scholastiques, qui cherchoient dans les principes d'un Philosophe profane des appuis, ou des éclaircissemens aux articles de notre foy; & quand il seroit certain qu'effectivement il leur est quelquefois favorable, je me garderois bien d'attribuer ce rapport à la conformité réelle d'un système humain avec la sublime hauteur de nos mystères. Je ne dis pas la même chose de la Logique d'Aristote. La Religion pouvoit l'amener utilement à ses usages, en lui faisant démêler les sophismes, & découvrir les conséquences de nos adversaires. Mais cet art ingénieux produisit dans les Ecoles un effet tout contraire à son institution. A force de raisonner, on n'y raisonna plus, & je ne sçai si l'on ne vint pas quelquefois à ne s'y plus entendre. On abandonna le dedans, & le fond des choses pour la forme & pour le dehors. Au lieu des difficultez véritables & solides, on s'échauffa sur des difficultez feintes & imaginaires. Comme s'il n'y avoit pas assez de questions importantes & sérieuses, on en fit d'inouïes, & sur je ne sçai quelles suppositions de caprice. Ce fut à qui subtiliseroit le mieux, à qui se rendroit le plus tard à l'évidence, à qui trouveroit le secret de s'en défendre, & à qui l'embrouilleroit davantage par des concepts, des formalitez, des secondes & troisièmes intentions, &c.

termes

## ET CRITIQUE, &amp;c. CLXI

termes souvent aussi vuides que barbares, qui ressembloient assez au langage de l'ancienne Théologie d'Egypte entendu de ses seuls Prêtres, & qui n'étoit obscur que pour être plus impunément frivole.

Qu'on ne croye pas néanmoins que j'étende ce reproche indistinctement à tous les anciens Scholastiques, ni entr'autres jusqu'à saint Thomas, digne assurément d'une profonde vénération. Je le regarde au contraire comme un des premiers restaurateurs de la méthode claire & précise. J'entens aussi peu mêler dans cette condamnation la Scholastique en général. On ne peut la désapprouver sans crime, ni la mépriser, sans se rendre méprisable soi-même. La Religion lui doit beaucoup sans doute, & les grands hommes qui dans les derniers tems ont cultivé cette science; ceux qui enseignent encore, en ont fait, en l'épurant, une des plus fortes barrières contre l'erreur. Ils ont mis des bornes à la licence de l'expression, qui en matière dogmatique ne sçauroit être trop restreinte, trop précautionnée; ils ont joint le raisonnement aux faits de l'Histoire; alliance sans laquelle il n'y a point de conviction; ils ont jetté des doutes éclairés sur les matières pour les pénétrer mieux; ils y ont introduit l'ordre, & par-là soulagé l'esprit qui dans les sujets composez travailleroit trop, & se rebutoit enfin. Voilà pour eux bien des sujets d'éloge, & leur gloire est en sûreté. Je n'en veux

CLXII DISCOURS HISTORIQUE

donc qu'à ce Peuple contentieux de Sophistes, qui durant trois siècles disputoient sur leurs propres chimères ; à ces *Nominaux*, à ces *Réalistes*, à ces *Ramistes*, à cette foule de disputeurs de toute Tribu, de toute Langue, & de toute Nation, dont les Ecrits & les noms, à peine connus, s'obscurcissent, s'effacent, & s'oublient tous les jours dans l'Ecole même. C'est à ces discoureurs *abondans en loisir & en curiosité* vaine, comme dit le Cardinal du Perron, que j'impute en partie la corruption du goût des bas siècles : gens oisifs qui loin de nourrir l'esprit par de solides vérités, l'affamèrent, pour ainsi dire, en ne lui offrant que de séches & de stériles spéculations.

*Du Perron. de l'Euch. liv. 3. ch. 20. Es. m. v. Pelisson. diff. de Relig.*

*Des Auteurs qui ont écrit depuis le quinzième siècle de l'Eglise jusqu'à nous.*

**I**L semble que les maux, toujours enchaînez l'un à l'autre, ne viennent jamais qu'en foule, & que les biens ne nous soient donnez qu'avec mesure. La chute des sciences fut universelle : leur renaissance n'eut pas un sort égal. L'Occident après un long sommeil, ouvrit enfin les yeux, & vit la lumière. Mais l'Orient demeura dans ses profondes ténèbres, & il y est encore. Ces climats, autrefois si riches en génies élevez, n'ont pû revenir à leur ancienne gloire. Les Eusèbes, les Cyrilles, les Chrysostomes n'ont point

ET CRITIQUE, &c. CLXIII

eu des successeurs. Où ils enseignoient avec tant de force & d'éloquence, régné maintenant une affreuse barbaraie, dont nous n'avons pas même la consolation de présager, ni d'espérer la fin. Ainsi Dieu retire ses dons, & les transporte où il lui plaît, pour apprendre aux Nations mêmes, autant qu'à chaque homme, qu'elle ne possèdent rien en propre, & que la plus florissante, la plus éclairée devient la plus ténébreuse de toutes, quand il cesse de verser sur elle le don de la lumière.

Toutefois, quoique je place aux quinzième siècle le renouvellement de la Littérature ; & en particulier celui de l'étude Ecclésiastique dont il s'agit ici, il ne faut pas croire qu'il ait paru tout d'un coup des Ecrits dignes de l'ancien tems. C'étoit beaucoup faire d'abord que de reconnoître la grandeur de son mal : car l'ignorance en est un si sourd & si tranquille, que de commencer à le sentir, c'est trouver le premier secret qui aide à le guérir. On fit donc quelques efforts pour sortir de sa langueur, & en même tems quelques tentatives contre ceux qui se trouvoient mal persuadez de nos mystères. Il y avoit en effet de ces Incrédules, même dans les jours dont je parle ; & il ne faut pas en être surpris. Dans les autres matières, souvent plus on y est habité, plus on a de doutes ; dans celles de la Religion, c'est le contraire : on ne doute que pour n'y être pas assez instruits. *Raimond Martin*,

## CLXIV DISCOURS HISTORIQUE

RAYMOND  
MARTIN  
& VICTOR  
PORCHET.

Religieux Dominicain, fit un Livre intitulé : *Le Poignard de la foy* ; & peu après *Victor Porchet de Salvaticis*, Moine Chartreux, entreprit de défendre le Christianisme par un autre Ouvrage. Ce dernier n'étoit guères que le copiste de l'autre ; & pour dire la vérité, tous les deux firent voir plus de zèle que de force, tous deux servirent moins leur cause, qu'elle ne les servit elle-même. Comme Aristote étoit toujours mêlé dans les objections, c'étoit aussi sous l'autorité d'Aristote qu'on se mettoit à couvert ; arbitre plus propre à pécher, qu'à finir les disputes, & si peu convenable à la nature de nos différends, que je serai toujours surpris qu'on n'eût pas le courage de le récuser. Je trouve beaucoup plus supportable ce que fit contre les Juifs *Jerôme de sainte Foi*, lui-même Juif Espagnol converti. Sa réfutation des erreurs du Talmud eut de la solidité, mais aussi tant de rudesse dans la manière, qu'il falloit, pour accompagner un tel guide, renoncer pleinement aux charmes de l'entretien.

JE ROME  
DE SAINT  
FOY.

ON SENTIT à la fin. mais plus de cent ans après, que pour travailler avec fruit, il étoit nécessaire de reprendre la trace des Peres, de médier l'Écriture avec l'Histoire, & pour arriver à ces connoissances, de passer par celle des Langues. La France eut le premier honneur de cette entreprise. Un de nos Rois occupé de l'accroissement des Lettres, & justement nommé

François  
premier.

## ET CRITIQUE, &amp;c. CLXV

leur pere, les fit revivre dans ses Etats. Il y appella les plus sçavans hommes dans tous les genres, il y établit des Ecoles publiques, il fit rechercher les anciens Livres, & joignit à tant de secours la récompense qui excite davantage l'émulation ; la faveur & l'estime du Prince.

Dieu qui sçait tirer le bien du mal, & qui ne permet l'un qu'en vûe de l'autre, fournit un nouveau moyen à la résurrection des Sciences en Occident. Deux hommes osèrent innover dans l'ancienne croyance, entreprendre de réformer cette Eglise irréformable dont Jesus-Christ est le Chef, cette Eglise qu'il ordonne d'écouter comme lui-même, & qu'il a promis de n'abandonner jamais. Une partie du troupeau se rangea sous ces Pasteurs étrangers, quoique divisez entre eux, sans mission, sans caractère, & dès-là sans autorité. Nous remontrâmes à nos Freres séparez le peril & le crime de leur séparation : le ruisseau remonta contre sa source ; ils nous accusèrent nous mêmes d'être égarez. Le besoin mutuel de se défendre & de se justifier, en fut un de s'instruire. Les premières questions étoient importantes, elles en attirèrent d'autres, & de nombreuses. De part & d'autre on voulut avoir pour soi l'Écriture, & on l'étudia ; mettre la Tradition de son parti, & l'on y fit des recherches immenses : jusqu'à porter enfin la science critique au plus haut degré de pénétration & de sagacité.

Luther &  
Calvin.



PHILIPPE  
DE MOR-  
NAY.

AU MILIEU de la chaleur des controverses, quelques esprits imaginèrent que les deux Communions avoient l'une sur l'autre des avantages réciproques ; bien tôt ils en prirent occasion de les tenir pour indifférentes ; puis faisant un pas de plus , la plûpart mirent en problème la divinité même du Christianisme. Cette gradation est plus ordinaire qu'on ne peut penser ; & c'est le malheur des combats théologiques , d'occasionner souvent l'incrédulité dans certaines ames imprudentes , & mal préparées à de tels spectacles. Pour arrêter ou pour prévenir ce desordre , *Philippe de Mornay* sous le règne de Henry le Grand , donna le Livre de la Vérité de la Religion Chrétienne : titre , ce me semble , un peu trop resseré , vû le grand terrain que l'Auteur embrasse. Il prouve l'existence de Dieu contre les Athées ; son unité contre les Idolâtres ; sa providence contre les Epicuriens ; l'immortalité de l'ame contre les Impies ; la nécessité d'un nouveau culte contre les Juifs ; & enfin la Divinité de Jesus-Christ contre tous les Infidèles. Cet Ecrit , le premier de quelque importance qui eût paru sur ce sujet en langue Françoisé , eut un applaudissement universel , & il le méritoit. On y voit de la méthode , du raisonnement , du feu dans l'élocution , des images assez vives , de l'érudition , & de celle-ci peut-être même un peu trop. Excès qu'on ne scauroit blâmer qu'avec respect , & qui

PHILIPPE  
DE MOR-  
NAY.

pourtant se tourne quelquefois en défaut. Je ne crois pas , en effet , qu'on approuvât aujourd'hui de longues & fréquentes citations de Philosophes , d'Oracles , & de Poètes profanes en preuve du péché originel , & de la Trinité des Personnes dans l'essence Divine. Ce n'est point par de telles autoritez , la plûpart même très-équivoques , qu'on amenera les Incrédules à la foy de nos dogmes. Je regrette encore dans Mornay le tems qu'il employe à disputer contre l'Idolâtrie. Ce genre de controverse étoit nécessaire dans les premiers siècles , & quand les Dieux avoient des défenseurs. Depuis que la Religion Chrétienne les a tous dissipés , il est inutile d'attaquer des ennemis qui ne sont plus. Si l'on en rappelle le souvenir , ce ne doit être que pour déplorer le malheur de l'ancien aveuglement. L'Auteur eût mieux rempli sa carrière , s'il avoit insisté davantage sur les fondemens de nos dogmes , c'est-à-dire , sur la certitude de nos Histoires , & des faits principaux de l'Evangile. La résurrection de Jesus-Christ , par exemple , est l'article capital qu'aucun Apologiste de la Religion ne doit omettre de traiter avec étendue. A peine cependant en lit-on un mot rapide dans Mornay , vers la fin de son Livre , où ce grand prodige , la preuve de tous les autres , est plutôt indiqué que suffisamment éclairci. On est d'autant plus peiné de ces omissions

CLXVIII DISCOURS HISTORIQUE

dans un grand Auteur, qu'il est plus capable de fortifier & d'embellir tout ce qu'il traite.

LOUIS VIVES. LES CINQ LIVRES de *Louis Vives* sur la Vérité Chrétienne font d'une érudition plus ménagée, quoiqu'il fût un des plus habiles de son tems; mais peut-être qu'il en va mieux au but, & qu'il y conduit par le chemin le plus naturel. Il donne à son Ouvrage la forme de Dialogue; genre d'écrire le plus ancien, le plus conforme à la simplicité de l'instruction, & le plus propre aux sujets controvertés. Cet Auteur est plein de réflexions neuves & solides. On voit qu'il a lû beaucoup, mais qu'il s'est assujetti ses lectures, & que le goût préside à son choix. On ne pourroit lui reprocher que le défaut de son siècle, un attachement trop servil, trop scrupuleux à certaines maximes philosophiques dont personne n'osoit encore secouer le joug.

Il falloit que quelqu'un vint affranchir la raison de ce long esclavage. *Descartes* fut cet heureux libérateur qui la remit en possession de ses droits. Il posa des principes où l'on vit clair, & d'une fécondité presque miraculeuse. Son art ne fut point un secret; il mit sa méthode à découvert. Elle menoit à la source où il avoit puisé lui-même, & où il devenoit aisé de puiser encore. Il abolit le faux mystère du langage; à quoi servoit-il, qu'à déguiser l'ignorance & à l'entretenir? Par lui toutes les Sciences revinrent de leur défaillance.

ET CRITIQUE, &c. CLXIX

défaillance. L'esprit de justesse qui les perfectionne, passa de l'une à l'autre, & se les soumit toutes. Enfin *Descartes* pensa, & ce qu'on ne sçavoit pas, il apprit à penser.

NOS ECRITS de Religion eurent part comme les autres à ce changement universel; ils devinrent plus raisonnés, plus exacts, & plus nerveux. Déjà même *Grotius* avoit fait admirer dans le sien tous ces grands caractères. Il le fit durant sa prison. Triste séjour; propre néanmoins à réveiller certains sentimens de zèle, qui peut-être ne se seroient pas offerts dans une prospérité sans traverser. Cet Ouvrage fut dédié à *Jérôme Bignon*, ce Magistrat si digne d'un tel hommage, & dont le nom continue d'être dans ses descendans la protection du mérite & du sçavoir. Le dessein de *Grotius* n'étoit pas seulement de garantir la Religion Chrétienne, contre les impies qui l'attaquent dans le sein même du Christianisme. Il vouloit de plus donner à la Hollande de quoi faciliter les progrès de l'Evangile. On sçait que le Commerce de cette Nation qui la met en société avec toutes les autres, lui fait aussi connoître toutes les Religions. Elle voit des Idolâtres dans la Chine, dans les Indes, & dans les Isles reculées; des Mahométans dans l'Afrique, dans la Perse, & dans le vaste Empire des Turcs; des Juifs de toutes parts, & dispersés chez les différens Peuples de l'Europe. Ce rapport perpétuel

GROTIUS. & inévitable avec des Peuples d'un culte si opposé, pouvoit devenir contagieux aux Navigateurs peu instruits, & il falloit leur mettre en main de quoi se défendre de la contagion. Il pouvoit aussi devenir une occasion de conquêtes pour l'Eglise, & il falloit procurer un secours à ceux qui auroient le zèle de la servir. Ce secours est le Livre que Grotius leur présente à tous. Il y suit l'ordre que nous venons d'exposer, en nommant les Religions différentes de la nôtre, & qui subsistent actuellement dans l'Univers. Nous ne donnerons pas cependant l'analyse de cet Ecrit, quoiqu'il soit extrêmement court; mais nous louerons cette brièveté même, où l'art a su renfermer tant de choses, sans les confondre, sans rien diminuer de leur évidence, ni de leur force. Ici tous les genres d'érudition sont employez, non pas, comme en bien d'autres Ouvrages, pour l'ostentation; mais en moyens de preuves, d'éclaircissemens, & de réponses nécessaires. On y remarque un Savant qui évite de le paroître, qui ne veut qu'être utile, & qui s'accommode, autant qu'il se peut, à des hommes qui n'ont à donner qu'une certaine mesure d'attention & d'étude. Il n'est donc pas surprenant que ce Livre ait été traduit en tant de Langues, toutes les Nations avoient intérêt à se l'approprier: mais il l'est beaucoup que Grotius ait pu dans la suite passer à d'autres opinions sur le sens des prophéties, qu'il avoit si nettement

expliquées d'abord. Le défaut de ce grand homme étoit de n'être pas assez ferme dans la vérité qu'il tenoit. Il semble que toutes les nouveautés avoient droit sur lui. GROTIUS.

LA FRANCE élevoit alors un esprit sublime, pénétrant, étendu, naturel, éloquent, original, comparable à ce que nous admirons de plus lumineux dans les siècles passés. Grand Métaphysicien, Géomètre du premier ordre, Physicien subtil, exact, & sensé, *Monsieur Pascal* marchoit moins à la suite, qu'à côté même de Descartes. M. PASCAL. Cependant il quitta ces sciences, quoiqu'il soit si difficile de s'en détacher, & qu'il pût encore y découvrir des chemins nouveaux. Il se tourna vers un objet bien plus digne de sa piété, & fit le projet d'écrire sur la vérité de la Religion Chrétienne, qu'il prétendoit élever au degré de certitude, & même d'évidence, où sont les choses les plus constantes parmi les hommes.

Que n'avoit-on pas lieu d'attendre d'un esprit si profond, d'un cœur si touché des pertes de la foy? Malheureusement ce projet est demeuré projet, ou peu s'en faut. De longues infirmités ne laisserent pas à celui qui l'avoit conçu, la liberté de le remplir, & sa mort ravit l'espérance de le voir jamais exécuté selon son plan: le Peintre le plus habile ne hazarderoit pas de finir une ébauche d'Appelle.

Des Auteurs amis de M. Pascal, & qui lui

M. P A S-  
CAL. avoient souvent ouï parler de son dessein, nous ont appris la méthode qu'il se propoisoit de suivre. Ce n'étoit point par des preuves Métaphysiques & abstraites, qu'il vouloit conduire les hommes à la parfaite conviction. Ils dépendent trop de l'imagination & des sens, pour remonter jusqu'aux premiers principes, sources de toutes les vérités. Il est vrai que ce chemin seroit le plus court, mais il est escarpé, & d'un abord difficile. M. Pascal vouloit aller à l'esprit par le cœur, & prouver Dieu en le faisant sentir; ce qui est la meilleure manière de le connoître. *La Foy parfaite*, disoit-il, *c'est Dieu sensible au cœur*. Et dans la vérité, quoique les Cieux, & tout l'Univers, racontent sans cesse la gloire de leur Créateur, ils n'en parlent pourtant pas si bien à l'homme, ni si efficacement, que cette voix secrète qui l'interroge, & qui lui répond au milieu de lui-même. C'est à elle que M. Pascal songeoit à nous rappeler, car nous sommes presque toujours trop abstraits pour l'écouter, & il étoit bien sûr que s'il pouvoit nous rendre attentifs aux instructions de ce maître intérieur, il arriveroit aisément à nous persuader nous-mêmes par nous-mêmes. Il devoit donc peindre l'homme aux yeux de l'homme, ou plutôt exciter en lui un sentiment vis des contrariétés qu'il porte dans sa nature: l'étonner à la vue de sa grandeur & de sa foiblesse; l'une, si manifeste dans l'élévation de ses pensées & dans la noblesse de ses desirs; l'autre, si visible dans

Pensées de  
M. Pascal.  
Art. 28.  
P. 59.

M. P A S-  
CAL. ses ignorances, dans ses misères, & dans ses passions. De ces contrariétés il l'auroit conduit à reconnoître sa dégradation, & à souhaiter une main qui pût aider à le relever.

Là M. Pascal lui auroit montré tous les secours offerts par la seule Philosophie, & l'insuffisance de ces secours; l'établissement des divers cultes qui ont si long-tems soumis & partagé l'Univers, & le ridicule ou la fausseté de leurs dogmes. A travers cette confusion de Sectes folles & impies, il lui auroit fait appercevoir, dans un coin du Monde, un Peuple tout singulier, différent des autres par sa politique, par les mœurs, & par sa doctrine. Ce Peuple digne d'attention par la singularité de ses loix, le devient encore plus par son antiquité; il est le premier de tous; les autres ne sont que les branches dont il est la tige. Il n'y a sur la terre qu'un seul Livre original en matière de Religion, & il le possède; c'est lui qui l'a reçu des mains de son Auteur. Combien cet unique & précieux monument doit-il intéresser celui qui cherche à sortir des fatigues d'un état incertain!

En ouvrant ce Livre, M. Pascal y auroit fait remarquer les caractères extérieurs de Divinité qu'il porte, & en cet endroit tout ce qui regarde les circonstances de l'Histoire des Hébreux, il l'auroit élevé au plus haut comble de la foy humaine. Puis enfonçant dans le Livre même, il auroit découvert l'étroite & merveilleuse chaîne des vérités qu'il contient: un Dieu unique & Créa-

teur, l'homme fait à sa ressemblance, intelligent, juste, & libre comme lui dans son vouloir, mais abusant de sa liberté, aspirant à l'indépendance, & prévaricateur de la Loy reçûe; tout aussi tôt son crime puni, sa gloire effacée, ses connoissances obscurcies, son cœur panché vers le désordre, & la corruption répandue sur les races innombrables qui descendent de lui. Il auroit montré dans ce Livre la sainteté de ses préceptes, leur pleine conformité à ce qui nous reste de lumière, & même à nos vrais intérêts; la grandeur de ses promesses, les aimables notions qu'il donne du vrai bien, & surtout ce culte d'amour qui fait consister la Religion à aimer Dieu plus que soi, & à se renoncer pour lui. Culte si juste, si saint, si consolant, si sublime, & si pur, qu'il n'a pû naître de l'imagination des hommes, ni des égaremens de leur amour propre. Ici M. Pascal auroit exposé les remèdes que ce Livre promet à nos maux dans le présent inestimable d'un Libérateur, & sur ce point quelle vaste carrière lui ouvrieroient les prophéties: Descendant enfin à Jesus-Christ, dans lequel se sont vérifiées toutes ces prédictions, il auroit étalé ses miracles, sa doctrine, son innocence, sa grandeur au milieu des humiliations, les prodiges de ses Disciples, la candeur de ses Historiens, le courage de ses Martyrs, & tous les faits qui ont servi à l'établissement de l'Evangile. Il auroit épuisé sur chacun de ces articles ce que l'Histoire, ce que la raison, ce

que la Critique, qui n'est qu'une raison plus exercée, peuvent fournir de preuves, & de fondemens inébranlables de certitude. Dessein magnifique & somptueux, qui sans doute perd bien de la beauté dans mes mains, & que l'Auteur fait beaucoup mieux entrevoir par ces courtes paroles: *A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite qu'elle est vénérable, & en donner respect; après, la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraie; & puis montrer par des preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité, & sa sainteté par sa grandeur & par son élévation; & enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bonheur.*

Il est triste de connoître les biens dont on ne jouit pas, encore plus triste de songer qu'il s'en est peu fallu qu'on n'en ait joui. En parcourant les trésors dont M. Pascal devoit nous enrichir, nous ne passons pas néanmoins tout-à-fait par ces Palais enchantés, qui n'ont de réel que la surprise qu'ils causent. Une partie de cette opulence nous reste dans le recueil de ses *Pensées*; preuves éternelles de la grandeur, de la force & de l'élévation de son génie. Quelques-uns de ces traits sont à peine touchés; en d'autres sont de visibles négligemens de pinceau; tous cependant marquent la main d'un grand Maître, & découvrent à qui sçait voir, la perfection même dans l'essai. Outre la beauté de l'ex-

M. P A S  
C A L.

pression, les tours vifs & pénétrants qui régnerent dans ces remarques, il y domine une justesse continue qui est le présent des Mathématiques, dont l'esprit est encore plus précieux que les Mathématiques elles-mêmes. Je ne pense pas qu'on puisse aller jamais au delà des méditations de M. Pascal. sur le \* bur des figures de l'ancienne Loy, sur la personne \* de Jesus-Christ, & sur l'autorité des miracles \* joints à la doctrine. Supposé même que dans la suite on soit entré plus avant encore dans ces matières, ce n'est toujours qu'en suivant les premières vûës; & comme inventeur, la gloire est inséparable des progrès qui l'ont suivi, ou qui le suivront.

Ibid.  
Art. 12.  
& 13.  
p. 92. &  
suiv.  
\* Art. 14.  
p. 107.  
& suiv.  
\* Art. 27.  
p. 213.  
& suiv.

DEPUIS la chute des Platoniciens modernes élevez dans l'Ecole de Plotin, jusqu'aux tems de la Prétendue Réforme, les Fidèles ne virent point d'ennemis s'élever contre eux, quoiqu'il y eût toujours, dans le troupeau même, quelques esprits indociles, & secrètement révoltez contre nos mystères. Mais au seizième siècle, de nouvelles guerres vinrent chercher l'Eglise, & troubler son repos. Je ne parle point ici de certains Visionnaires qui parurent dans les jours de Luther, & de Calvin; d'un *Skuenfeld*, d'un *Stork*, d'un *Montzer*, entouffastes qui, au mépris de l'écriture, faisoient consister la parole de Dieu dans une illumination intérieure, & dans les prétendus mouvemens du Saint Esprit en eux: nouveaux Millénaires

Vide  
Georg.  
Hornium  
Hist.  
Eccl. &  
Polit. &  
Hornbec.

Millénaires, qui se disant les précurseurs d'un règne marqué dans l'Apocalypse, le vouloient préparer par le meurtre des Magistrats & des Princes, s'ils s'opposoient à leur entreprise. Je ne dis rien non plus d'un *David George de Delphé*, qui se vançoit, comme Simon de Samarie, d'être tout à la fois le saint Esprit & le Christ; d'un *Henri* surnommé *Maison de Charité*, qui s'élevoit bien au-dessus de Moïse & des Apôtres, parce qu'ils n'avoient, disoit-il, prêché que la foy & l'espérance, tandis que lui il donnoit la charité qui est l'ame de la Loy; d'un *Guillaume Postel*, qui, entre autres folies, inventoit une nouvelle rédemption pour les femmes; d'un *Justus Velsius*, qui vint jusqu'à se déifier lui-même; d'un *Rotman*, d'un *Knipperdoling*, d'un *Jean Matthieu*, d'un *Jean de Leide*; chefs des *Anabaptistes* ou *Rebaptizans*; de je ne sçai quels autres Gnostiques modernes aussi impies que les anciens, & dont les opinions extravagantes trouvoient néanmoins des extravagans, ou des crédules qui s'y soumettoient.

D'autres Novateurs firent au Christianisme une playe bien plus profonde. *Ebion*, *Sabellius*, *Paul de Samosate*, *Arius*, *Photin* & *Pélage* eurent des descendans plus hardis qu'eux encore. Les premiers n'avoient chacun soutenu qu'une erreur; ceux-ci réunirent toutes ces erreurs: composèrent monstrueux, d'où sortit une Religion qui n'avoit plus caractère ni signe de Christianisme. *Michel Servet* & *Valentin Gentil* jetterent les fondemens de cet Ou-

CLXXVIII DISCOURS HISTORIQUE

vrage odieux. Il est vrai que les Chefs de la Réforme punirent eux-mêmes cette audace ; mais ne devoient-ils pas voir aussi qu'ils en donnoient le principe, & que la liberté de décider une fois permise à chaque homme, il en alloit naître autant d'erreurs & de sectes, qu'il y auroit d'esprits oisifs, curieux, & superbes ?

LÆLIE &  
FAUSTE  
SOCIN.

ON VIT donc *Lælie Socin* entreprendre de détruire la foy jusques dans la racine ; peu après *Fauste Socin*, son neveu, continuer l'exécution de ce projet abominable ; tous deux, & le dernier encore plus, se mettre à la tête de ce parti malheureux qui ne cesse de blasphémer contre le Seigneur, & contre son Christ. Aucun mystère ne fut respecté par ces hommes téméraires, qui prirent la défense des hérésies condamnées solennellement par les quatre premiers Conciles Oecuméniques. Avec *Cérinthe*, *Ebiôn*, *Paul de Samosate*, & *Phorin*, ils nierent la Divinité de *Jesus-Christ*, & ne voulurent plus le regarder que comme un homme semblable à nous. Avec *Sabellius*, ils confondirent ensemble les trois personnes Divines, & n'admirent en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Avec *Macédonius*, ils s'opposèrent à la divinité du Saint-Esprit. Avec *Célestin* & *Pélage*, ils ne connurent plus de péché originel, ni de grace intérieure. Avec les *Helvétistes*, ils enseignèrent qu'on pouvoit professer toute Religion, pourvu qu'on deussent en

ET CRITIQUE, &c. CLXXIX

conservât le respect de la véritable. De peur enfin que notre liberté ne fût en péril si Dieu prévoyoit nos déterminations futures, ils lui ravirent sa prescience, & limiterent ses attributs, comme ils auroient disposé de leurs fonds. Nulle Eglise, nulle Communion, nuls Pasteurs, nuls Sacramens, nuls liens entre ces Sectaires. Ce sont des indépendans qui se répandent par tout, qui s'accommodent de tout, & qui ne demandent que les égards de la tolérance : gens néanmoins exclus des Communions les plus commodes, & rejettez même des lieux où se tolère la perfidie Judaïque. Et quel refuge, en effet, pourroient trouver ces téméraires Docteurs ? Eux qui non contents de flétrir tous les mystères, osent nous offrir à leur place un Christianisme où Dieu même n'est plus qu'un corps ; un Christianisme où Dieu ne crée rien, où il ne punit rien ; où l'indulgence pour le vice est portée jusqu'au scandale ; où les forfaits les plus énormes, comme les plus délibérés, cessent presque de l'être, s'ils ne sont tournés en habitude ; où pour la grande consolation de l'impie, l'âme périt avec le corps, & où les menaces d'un avenir vangeur ne sont qu'un songe plein de cruauté.

Je prévois qu'ici l'on me demandera quel est le grand principe des Socins qui les a pû conduire à tant d'excès. Ce principe est, de ne rien croire que ce qui est d'une évidence parfaite, ce qui est fondé sur les notions purement natu-

LÆLIE  
& FAUSTE  
SOCIN.

belles. Or le mystère de la Trinité, celui de l'Incarnation, & tous les autres ne sont point clairs; sur le bord de ces abîmes la raison tout étonnée s'arrête & recule. Il ne faut donc point croire ces articles, concluent-ils. Cependant toute l'antiquité les a crus, à commencer aux Apôtres. Il est vrai; mais nous ne voulons point entendre parler de tradition; c'est une autorité dont le joug est importun, nous l'avons secouée; nous ne sommes pas seulement aussi éclairés, nous sommes plus habiles que tous les Anciens & que tous les siècles. Au moins ces articles fondamentaux sont positivement énoncés dans l'Écriture. N'est-elle pas votre règle? Oûi. Mais nous tournons cette règle, nous la plions, nous faisons si bien que nous l'accommodons à nos pensées. Qu'en effet il est facile à l'esprit humain de se rendre maître d'une règle morte, même sans la contredire ouvertement! Quoiqu'il en soit, ainsi ont raisonné, ainsi ont agi les Socins, & les Sociniens. Nous avons lû, & avec attention, tous leurs Ecrits, ceux au moins qui sont contenus dans la grande *Bibliothèque des Freres Polonois*; car c'est en Pologne & en Transylvanie, plus qu'ailleurs, que ces impiés se sont répandus. Nous sçavons ce qu'a dit Socin lui-même, dans son Commentaire sur le premier Chapitre de saint Jean. Nous avons examiné les Apologies du Socinianisme faites par *Christophe Ostorod*, & par *André Woidawins*. Nous n'ignorons pas ce

qu'ont écrit *Conrad Vorstius*, *Blandrat*, *Arminius*, *Episcopius*, & les autres, ou Sociniens déclarés, ou leur secrets protecteurs; & nous disons avec assurance que ces Ecrivains ne sont remplis que de petites subtilitez, de vaines défaites, de faux-fuyans, où l'on ne fait que redire ce qui a cent fois été détruit dans les jours de l'Arianisme. La Philosophie à laquelle ces Sectaires s'attachent & nous rappellent sans cesse, n'est qu'un jargon méprisable qui n'établit rien, & qui ne sauve rien; une vile *Thecologie*, comme parloit autrefois saint Basile, c'est-à-dire une fausse science de mots qui cachent l'absence des choses. *André Kessler*, *Calovius*, & *Scherzerus*, Auteurs très-profonds eux-mêmes dans la Philosophie de l'Ecole, ont ruiné sans ressource toutes ces foibles défenses du Socinianisme. Depuis eux chaque Communion lui a porté des coups mortels, & les Antitrinitaires ne sont plus guères aujourd'hui que cette portion d'incrédulés, qui sans preuves, sans étude, sans système arrêté, nie tout ce qu'elle ne comprend point, & ne veut rien comprendre de ce qui la gêneroit; qui sçait à peine ce qu'elle ne croit pas, & point du tout ce qu'elle croit.

TANT D'EFFORTS inutilement employez contre l'Évangile, devoient à la fin désarmer les ennemis de Jesus-Christ. Où en étoient-ils? Réduits au funeste expédient de faire revivre des



erreurs foudroyées par l'Eglise il y a plus de quatorze siècles. Peut-être croyoient-ils nous trouver affoiblis après tant de combats, & moins en état de nous défendre que ne l'étoient nos Peres; ou bien eux-mêmes pensoient être plus forts que les premiers rebelles dont ils suivoient l'exemple. Mais comme la vérité ne reçoit ni augmentation ni décroissement, la fausseté conserve, même en changeant de faces & d'appuis; le caractère, pour ainsi dire inhérent, qui la distingue, & qui la condamne. Il se trouva cependant au dix-septième siècle un téméraire qui entreprit de reculer les limites de l'impieété. Ce n'étoit pas à nos dogmes seulement qu'il en vouloit; il médita d'ébranler jusqu'aux notions les plus simples, & s'il le pouvoit, d'enlever à nos Annales la mémoire même des faits. On voit bien de qui je parle.

BENOIST  
SPINOSA.

*Benoît Spinoza* qui d'abord fait profession du Judaïsme, devient suspect aux Juifs mêmes par la nouveauté de quelques opinions; il en est repris; bien-tôt il a peur d'en être châtié, la frayeur le fait apostat. Il cherche un azyle en Hollande, il y en trouve un, & au même tems le secret d'y cacher, sous le voile d'une vie simple & philosophique, toutes les horreurs de l'impieété.

Rendons-lui justice: il avoit des mœurs & des vertus humaines. Sobre, modéré, pacifique, désintéressé, même généreux, son cœur n'étoit

raché d'aucun de ces vices qui déshonnorent. Nous ne pensons pas aussi que tous les incroyables soient dissolus; quelquefois même ce sont leurs qualitez morales qui nous rendent plus amer le spectacle de leur perte. Il y en a sans doute qui sont heureusement nez, qui tiennent d'une providence propice une sagesse de tempérament, & qui ne font point de la débauche le prix de leur incrédulité. Mais ce que l'attrait du plaisir ne fait point dans ces ames tempérées, l'orgueil le fait en elles. Parlà je n'entends pas cette fierté grossière que le monde méprise comme un vice d'éducation. J'entends cet orgueil plus spirituel, qui ramène tout à la décision d'un tribunal secret; cette fausse sagesse qui affecte les opinions singulières, & qui nomme erreur publique tout sentiment reçu par le grand nombre; ce goût d'indépendance qui s'applaudit d'une infidélité solitaire; cette raison trompeuse qui se croit plus libre à mesure qu'elle s'écarte davantage; cet amour propre qui rend hommage à ses paradoxes, & qui ne s'oppose à l'ancienne vérité que parce qu'elle n'est pas sa production. Débauché d'esprit, où l'homme vain trouve autant ou plus de charmes que dans celle des sens.

C'est à ce piège que se prit *Spinoza*, & que se prend une partie de ses disciples. De son obscure retraite sortit d'abord l'Ouvrage qu'il intitula *Traité Theologico-Politique*, parce qu'il y envisage la Religion en elle-même, & par rap-

BENOIST  
SPINOSA.

BENOIST  
SPINOSA

port à son exercice, eu égard au gouvernement civil.

Comme la certitude de la révélation est le fondement de la foy, les premiers efforts de Spinoza sont contre les Prophètes. Il tente tout pour affoiblir l'idée que nous avons d'eux, & que nous puissions dans leurs prophéties. S'il accorde que l'*Esprit de Dieu* étoit en ces saints hommes, qu'il se répandoit sur eux, & qu'ils en étoient remplis, selon que le dit l'Écriture, tout aussitôt il ajoute, que ces façons de parler signifient seulement qu'ils avoient plus de vertu que le commun du peuple, & si vous le voulez, une connaissance plus étendue de la Loy. De même que les Juifs appelloient une haute montagne, la *Montagne de Dieu*, ils appelloient *Esprit de Dieu*, l'esprit du Prophète, parce qu'il avoit plus de zèle pour le bien, & dès-là plus d'autorité sur le peuple. Je dis plus de zèle, car Spinoza borne à la science des mœurs tout le mérite des Prophètes. Il ne veut pas qu'ils aient bien connu la nature, & les perfections de l'Être souverain, si nous l'en croyons, ils n'en sçavoient pas plus, & peut être qu'ils n'en sçavoient pas tant que nous. Adam, par exemple, connoissoit Dieu comme créateur, mais il ignoroit que son immensité le rend présent par tout. Abraham étoit dans un préjugé semblable. Moïse lui-même imaginoit un Dieu jaloux, comparissant, & vindicatif.

O homme qui parlez ainsi, vous ne sçaviez donc

Spin.  
Traité.  
Theologico.  
pol. C. 1.

Ibid. C. 2.

BENOIST  
SPINOSA

donc pas que l'Écriture ne nous est point donnée pour nous rendre Métaphysiciens, mais sages, sôumis, & religieux; qu'elle use souvent d'*anthropologies* ou de manières de parler humaines, pour s'accommoder à notre foiblesse; que Moïse repris par vous avec une hauteur si indécente, a nommé Dieu par le seul titre qui lui convient, en l'appellant *Celui qui est*; qu'enfin les Livres sacrez dissipent en mille endroits les nuages que vous pensez voir en quelques textes isolez? Pour la prophétie, elle n'est dans vos principes que l'expression d'une image sensible, que le Prophète applique, selon qu'il lui plaît, aux évènements futurs. Mais cette image fortuite, quel rapport déterminé peut-elle avoir à des évènements libres, & qui ne sont pas encore? C'est dites-vous, ce que vous ne comprenez pas vous-même. Conclusion bien instructive dans la bouche de celui qui vient nous offrir de nouvelles lumières.

Ibid. C. 1.

Passant ensuite à la vocation des Hébreux, *Ibid. C. 3.* Spinoza ne trouve rien dans cette Nation qui la distingue des autres, sinon qu'elle étoit d'une constitution politique si sage, qu'en observant ses loix, elle avoit de quoi se rendre victorieuse au dehors, & se conserver toujours paisible au dedans. Quoi! Les Ordonnances de Moïse n'alloient pas au-delà? Non. Elles se bornoient toutes au bien temporel de la République. On n'est pas Philosophe en croyant que Dieu a fait des grâces

## CLXXVI DISCOURS HISTORIQUE

BENOIST  
SPINOSA.

particulières aux Juifs, & qu'il les a choisis par préférence aux autres Peuples; ce choix, & ces graces n'ont été que la suite nécessaire de l'enchaînement des causes physiques: l'avantage du Juif consistoit dans le terroir fertile, & dans l'Etat florissant qu'il eut en partage.

Pardonnez-nous encore ici notre simplicité, grand & sublime Commentateur; avant vous, nous pensions sur des passages clairs & nombreux, que le privilège de la Nation chérie étoit de connoître & d'adorer le vrai Dieu, d'être dépositaire de ses promesses, d'annoncer, & de figurer le Saint qui devoit nous être donné dans la plénitude des tems. C'étoit-là notre Philosophie, elle l'est encore, & nous ne la changerons jamais pour la vôtre qui se contredit. Comment voulez-vous en effet que nous bornions aux biens fragiles de la terre, la prédilection de Dieu pour les Juifs? L'Egypte, la Perse, la Grèce & Rome auroient donc reçu d'en haut des signes de tendresse & de protection bien plus marquez.

*Ibid. C. 6.*

A l'égard des miracles dont le récit est si fréquent dans les Ecritures, ne les apportons pas en preuve de l'existence de Dieu, ni de sa providence. Spinoza ne le veut pas. Il a trouvé que les prodiges sont impossibles; ils dérangeroient l'ordre de la nature, & ce dérangement est contradictoire. Pour nous affranchir tout d'un coup, il détruit par un Chapitre seul toute l'autorité des

## ET CRITIQUE, &amp;c. CLXXXVII

anciennes Ecritures; elles sont d'un détail qui BENOIST  
SPINOSA.  
gênoit trop ses principes. Et que dit-il contre elles? Qu'elles ne sont pas des Auteurs dont *Ibid. C. 5.*  
elles portent les noms. Ainsi le Pentateuque ne sera plus de Moïse, mais une compilation de vieux Mémoires mal digérez par Esdras. Les autres Livres, les Prophéties mêmes, n'auront pas une origine plus respectable, & la raison décidera souverainement des vérités que renferment ces divins Ouvrages. L'écriture va donc passer *Ibid. C. 7.*  
par autant de tribunaux qu'il y a d'hommes, & dès lors il y aura tout autant de Religions que de sentimens? Point du tout. On a prévu cette inconvenient, & on y remédie. Le Prince mettra la borne à la licence; il réglera dans ses Etats le culte extérieur; la liberté ne subsistera que pour les opinions, parce qu'elle est de droit naturel, & chacun pourra sans crainte exposer *Ibid. C. ultimo.*  
la sienne & la soutenir, pourvu qu'il observe, pour le bien de la paix, l'uniformité des signes qui représentent l'union des cœurs.

Quel assemblage de paradoxes! Et comment se peut-il que tant d'hommes ayent la foiblesse de s'en laisser éblouir? Est-ce que ces chimères n'ont pas encore été solidement détruites? Hé tous nos Livres ne sont pleins que de la réfutation de ces erreurs. A peine elles parurent, que toute langue qui confesse le nom du Seigneur, prit la parole pour confondre l'impie & son impiété. C'est donc, ô Dieu juste, que vous

punissez l'orgueil par l'aveuglement, que vous vous découvrez à ceux qui vous cherchent, & que vous vous cachez à ceux qui vous tentent.

Il n'est jamais arrivé qu'on ait entrepris sur la Religion, que tout à la fois on n'ait outragé la raison même. Leurs intérêts sont inséparables. Spinoza venoit d'étonner, & de scandaliser l'Europe par une Théologie libertine qui n'avoit de fondement que l'autorité de sa parole. Il ne s'égarera pas à demi. Son premier Ouvrage n'étoit que l'essai de ses forces ou des nôtres; il avoit à nous mener bien plus loin par un second, si nous avions voulu marcher après lui. Cet autre Ecrit est sa *Morale*, où donnant carrière à ses méditations philosophiques, il plonge son lecteur dans le sein de l'athéisme. C'est principalement à ce monstre de hardiesse, qu'il doit le grand nom qu'il s'est fait parmi les incrédules de nos jours. Il leur seroit bien moins cher s'il avoit été plus timide. Mais ceux qui nous vantent la Métaphysique de ce nouvel Epicure, nous le disons avec confiance, parce qu'il est vrai; ce sont ceux qui ne l'ont jamais lû, du moins ceux qui ne l'ont jamais compris. L'occasion nous a fait rencontrer divers spinosistes enchanterez de la doctrine de leur Chef, & nous les avons priés de nous en faire une courte exposition, cependant aucun n'a pû nous tracer le vrai plan de son système, ni nous développer le fil de ses principes. Parmi ces disciples aveugles, & fem-

blables à ceux dont parle (a) Cicéron, les plus sincères nous ont avoué que leur Maître leur étoit incompréhensible, que sa Philosophie sur tout leur étoit une énigme perpétuelle, & qu'enfin s'ils se rangeoient de son parti, c'est qu'il nioit avec intrépidité ce qu'eux-mêmes ils avoient un penchant secret à ne pas croire. Tel en effet est le progrès naturel & déplorable de notre foiblesse en tout ce qui nous tient au cœur, & singulièrement dans les choses de Religion. On s'aime sans mesure, on aime sa propre pensée, & on l'aime jusqu'au point de devenir admirateur de quiconque la protège, souvent lorsqu'on ne peut la défendre, ni la soutenir soi-même.

Pour nous qui avons eu, non pas plus de pénétration, mais peut être plus de loisir & de patience, nous avons enfoncé dans ces noires ténèbres, & fait nos efforts pour y introduire le jour. Qu'avons-nous découvert? Une suite d'abysses où le téméraire Philosophe s'est précipité presque dès le premier pas, des propositions évidemment fausses, & les autres contestables; des principes arbitraires substitués aux principes naturels & aux vérités sensibles, un abus des termes la plupart pris à contre-sens, un amas d'équivoques trompeuses, une nuée de palpables contradictions, artifices sur artifices, absurditez sur absurditez, illusions sur illusions; & en-

(a) Desinunt suum judicium adhibere, id habent ratum quod ab eo quem probant iudicatum vident. Cic. de Nat. Deorum: l. i.

BENOIST  
SPINOSA

core, je le répète, artifices sur artifices: le tout si choquant, qu'il effrayeroit au premier aspect, si l'obscurité ne le déguisoit pas.

Ce n'est point ici le lieu de raconter le détail d'une Philosophie si bizarre, & si dérégée; mais peut-être qu'on sera bien-aise que j'expose, en peu de paroles la maxime fondamentale, & comme la clé du système Spinosiste. Tout y roule sur ce principe: *Une substance ne sauroit en produire une autre*; d'où l'on conclut qu'il n'y a qu'une substance, que cette substance est l'Univers, & que l'Univers est Dieu même.

Idem  
Ethic.  
prim. part.  
propof. 6.

Maintenant, voici la démonstration du principe. *Il ne sauroit y avoir dans la nature deux substances du même attribut, c'est-à-dire, selon l'Auteur, deux substances qui ayent quelque chose de commun entre elles. . . . Donc l'une ne peut pas être la cause de l'autre. Si l'une pourroit être la cause de l'autre, elles pourroient se concevoir l'une par l'autre. Or deux substances qui n'ont rien de commun, ne se peuvent concevoir l'une par l'autre. Donc l'une ne peut être la cause de l'autre. C'est-là toute la prétendue démonstration de Spinoza. Démonstration qui n'a pas même le vain mérite d'être un sophisme ingénieux. Car qui est-ce qui ne voit pas que le sens humain se révolte, quand on lui dit que de deux substances qui n'ont point les mêmes attributs, l'une ne peut se concevoir par l'autre? Quoi donc! Malgré la différence de leurs natures, ne peuvent-elles pas*

BENOIST  
SPINOSA

être connues, non par leurs attributs, car elles n'en ont pas de commun, mais par le rapport de cause & d'effet qui est entre elles: On avoie que la connoissance de l'effet ne donne pas la connoissance parfaite de la cause; l'effet ne contenant jamais toutes les perfections de son principe, & pouvant ne lui pas ressembler: mais on soutient que l'idée de l'effet occasionne nécessairement l'idée d'une cause, & que ces deux idées sont essentiellement relatives; parce qu'il n'y a point d'effet qui n'ait une cause, ni de cause qui n'ait un effet. L'effet connu est l'invincible preuve de l'existence de la cause, & la cause connue mène à la notion de l'effet, ou existant ou possible, sans lequel elle ne seroit pas conçüe comme cause. Une substance de différent attribut peut donc en produire une autre: deux ou plusieurs substances peuvent donc exister à la fois, avec les rapports de cause & d'effet. Par conséquent il est faux qu'il n'y ait qu'une seule substance, & que Dieu & l'Univers soient le même Etre.

Comme je ne suis gueres ici qu'Historien, je ne fais cette observation qu'en passant, & à la hâte. On la peut voir plus étendue, & beaucoup mieux éclaircie dans l'illustre Pere \* de Tourne-

\* Réflexions sur l'Arhéisme, &c.

BENOIST  
SPINOSA.

ces absurdes. N'en touchons ici qu'une ou deux, afin de ne nous pas trop écarter.

Premièrement, si la nature est l'Etre infiniment parfait, il s'ensuit que toutes les parties de la nature sont des portions de la Divinité; que celle-ci est une & multiple; pensante & tout à la fois ne pensant pas; voulante & ne voulant pas; libre & déterminée; agissante & passive; le sujet enfin des modalitez les plus diverses, & même les plus contraires. Etrange Divinité que celle qui de la sorte réunit en soi les perfections & les défauts, les vices & les vertus, les connoissances & l'ignorance, la restriction & l'infinité, la puissance & la servitude, toutes les incompatibilités, & toutes les répugnances les plus formelles. Certes le Paganisme étoit encore moins déraisonnable. S'il faisoit combattre les Dieux contre les Dieux, & même les Dieux contre les Titans, c'étoient au moins des Etres divers. Ici c'est le même Etre numériquement, qui restant parfait, concilie dans sa substance, les oppositions, les contrariétés & les discordances les plus marquées.

Secondement, ce tout de l'Univers, cet assemblage infini, est-il un, d'une unité simple & réelle? Si l'on répond qu'oui, dans ce cas il sera vrai que chaque partie sera le tout; il sera clair qu'elle aura, comme le tout, une infinité, une indivisibilité, une immobilité, une immutabilité réelle; il sera certain, contre l'expérience manifeste,

Voyez le P. Lami, Refut. du Spin. Bayle, Dict. Art. Spinoza. M. Jaquelot, Traité de l'Exist. de Dieu.

Voyez M. de Fenehon, Traité des attributs de Dieu.

BENOIST  
SPINOSA.

festé, qu'aucune partie ne sera défectueuse, limitée, changeante, ni sujette à des modifications successives. Voici bien plus; il sera démontré que les parties ne seront plus parties, & que l'une sera l'autre identiquement & positivement; que l'être incorporel aura toutes les propriétés de l'être corporel, que chaque esprit aura les modifications de tous les esprits, & chaque corps les modalitez de tous les corps; que chaque partie sera le tout; qu'enfin chaque partie sera chacune des autres parties. Vision si monstrueuse, qu'aucun terme ne la peut exprimer.

Au contraire, si l'on dit que l'Infini de l'Univers n'est point un d'une unité parfaite, tout aussitôt je lui oppose qu'il ne peut être Infini, ni Dieu par conséquent. Par où en effet pourroit-il être l'Infiniment parfait? Par la collection des êtres qui le composent? Mais chacun de ces êtres est borné: tous ensemble ne sont donc qu'un amas de bornes. Or des bornes ajoutées à des bornes ne sauraient faire qu'un tout borné. Un tout borné n'est point l'Infini, qui dans son idée renferme l'exclusion, le néant, & l'absence de la borne. L'Infini de l'Univers qui n'est point un d'une unité parfaite, n'est donc point Infini, & il est insensé d'en faire le Dieu unique & suprême.

Effectivement, le tout de la nature n'est point un fantôme, ni une idée abstraite; il n'existe point, hors de l'assemblage des parties; il est le nombre

CXCIV DISCOURS HISTORIQUE

BENOÎT  
SPINOSA.

des parties mêmes, liées, & réunies. Or, qui dit nombre, dit amas d'unités réellement distinguées, & réciproquement indépendantes l'une de l'autre pour leur existence. Elles peuvent donc chacune être retranchées du tout, puisque chacune n'étant pas l'infini, n'est pas existante par elle-même. Or, supposant le retranchement d'une de ces parties, le total est diminué. S'il est diminué, il n'est plus infini. S'il ne l'est plus, il ne l'étoit donc pas avant ce retranchement. La preuve de cette conséquence est claire. Tout composé fini auquel vous rejoindez une parcelle que vous en aviez détachée, ne devient point infini par la réunion de cette unité finie. Donc le composé reste fini après la réunion. Donc avant la désunion il étoit véritablement fini. Donc l'Univers composé de parties finies & divisibles, ne peut être un infini réel, ni Dieu par conséquent, qui est l'Être sans bornes dans son unité parfaite.

Comment donc Spinoza pouvoit-il se flatter qu'en nous présentant sa chimère d'un Monde infini, il effaceroit en nous l'idée ineffaçable d'un Être unique, simple, créateur, infini sans composition, immuable, & indivisible? Comment peut-on appeller Philosophe, celui qui respectoit si peu la raison & l'évidence? Non, il ne l'a jamais été, & il n'a pû séduire que ceux qui ne l'étoient pas. C'est sa méthode spécieuse qui les a trompez, ce n'est pas, comme il arrive quel-

ET CRITIQUE, &c. CXCv

quefois, un éclat de principes séduisants. Ils ont crû que celui qui employoit la Géométrie en espèce, qui procédoit par *axiomes*, par *définitions*, par *théorèmes*, & par *lemmes*, suivoit trop bien la marche de la vérité, pour ne trouver que l'erreur au lieu d'elle. Ils ont jugé du fond sur les apparences; décision précipitée qu'inspire notre paresse. Il n'ont pas vû que ces axiomes n'étoient que des propositions très-vagues, très-incertaines; que ces définitions étoient inexactes, bizarres & défectueuses; que leur Chef alloit enfin au milieu des paralogismes, où sa présomption & ses fantaisies le conduisoient.

Un (a) Ancien parlant d'Epicure, l'appelle un homme sans talens, sans connoissances, sans pénétration, sans autorité, sans grace, épris de lui seul, & dédaignant tous les autres. Voilà dans l'image du Maître tous les traits du Disciple, & peut-être encore plus marquez dans celui-ci que dans le premier. Nul mérite d'invention dans Spinoza, supposé même que c'en fut un d'imaginer des erreurs spécieuses; ses sentimens spéculatifs n'ont rien de nouveau; les Athées de tous les siècles avoient à peu près pensé comme lui, selon qu'il paroît dans (b) Virgile

(a) Hoc in eum maximè convenit qui ista peperit, hominem sine arte, sine Litteris, insultantem in omnes; sine acumine ullo, sine auctoritate, sine lepore. *Balbus apud Cic. de Nat. Deorum. lib. 2.*

(b) Principio cœlum ac terram camposque liquentes,  
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,  
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus

BENOÎT  
SPINOSA.

## CXCVI DISCOURS HISTORIQUE

même. Nulle force dans ses raisonnemens ; ses principes ne sont que des suppositions, & sa dialectique d'ordinaire ne se termine qu'à des sophismes. Nul art, si ce n'est celui de s'envelopper de termes à toute entente, quand il ne sçait plus où il en est. Nul agrément dans la composition ; la sienne est froide, confuse, aride, morte : & je ne l'entends pas seulement de sa *Morale* où il affecte de suivre l'ordre de la Géométrie, sans y porter l'esprit géométrique ; je l'entends de ses autres Ouvrages, de ses *Lettres* mêmes où il est son propre commentateur, & qui cependant auroient souvent besoin d'un nouveau commentaire. Est-il donc si doux d'errer, qu'on préfère à la lumière de tous les hommes, à la sienne propre, la triste obscurité d'un système qui ne laisse voir que des abymes, où le conducteur se précipite enfin avec tous ceux qui le suivent ?

DURANT qu'un Impie travailloit à confondre dans l'homme l'idée de Dieu avec celle de la créature, & qu'à l'exemple du premier tentateur, il sembloit nous dire à tous : Croyez à ma paro-

Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.  
Inde hominum, pecudumque genus, vitæque volantum. *Æneid.*  
lib. 6.

Deum namque ire per omnes  
Terrasque tractusque maris, cœlumque profundum.  
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,  
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.  
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri. *Georg. l. 4.*

## LE TROISIÈME QUOÏ, 2<sup>e</sup> Ed. 100001

les, & vous serez, comme des Dieux, & la Providence s'écartera dans l'Eglise de France des Orateurs, qui par leur sçavoir, par leur génie, par leur zèle, remirent sous nos yeux les Evêques des premiers tems, & d'aujourd'hui. L'illustre & docte Bossuet, que tant d'Actions publiques avoient mis au rang des premiers Orateurs du Monde, devenu Controversiste, avec un succès égal, convainquit d'erreur la Prétendue Réforme par l'Histoire de ses *Maximes*, & justifia les Catholiques par l'*Exposition* simple de leur foy. Le plan que nous suivons, & qui nous fixe à ce qui regarde la Religion Chrétienne, comme telle, nous fait passer légèrement sur ces Ouvrages, & sur d'autres encore non moins admirables sortis de la même main. Nous cédon's ici, malgré nous, à nos propres loix, pour ne rappeler le Lecteur qu'au *Discours de Moïse* de Meaux sur l'*Histoire Universelle*. L'Auteur y représente, comme en un champ de tableau, toute la suite de la Religion, & celle des Empires, puis venant à des remarques particulières sur le dessein de Dieu dans l'établissement de son Eglise, quel ordre il nous découvre ! A quelle sublimité de réflexions il nous fait monter avec lui ! Quels secrets il nous révèle ! Quelle notion de la Divinité il nous communique ! Qu'avec lui le Christianisme paroît un culte majestueux, raisonnable, & consolant !

Aux premiers faits dont Moïse ne nous donne

MOÏSE  
SURTOUT  
Evêque de  
Meaux.  
Gen. c. 3.  
v. 5.



quel récit court, M. de Meaux joint une théologie lumineuse qui nous développe les conseils de la Providence, & leur profonde sagesse. L'Idolatric où tombe le genre humain après le déluge, & l'histoire des saints Patriarches, qui conservent le dépôt de la Religion au milieu de l'égarément général, lui fait déjà remarquer cette élection de grace, qui est le grand mystère de Dieu sur la créature. La Loy écrite donnée aux Juifs, & ce prodigieux nombre de cérémonies & d'observances dont elle est chargée, le conduisent aux plus judicieuses remarques sur la Loy même; & sur le génie indocile du Peuple qui la reçoit. Il parcourt le tems des Rois, les Prophètes qui prédisent sous leurs régnes, & voilà Jésus-Christ qui dans cette multitude de prédiction est le grand objet qui se trouve partout, & le premier de tous. La Nation choisie tombe, & dans les degrés de sa chute, il voit les degrés de préparation qui disposent l'Univers à l'arrivée du Messie. Les tems s'écoulent, le Libérateur descend, & il le considère dans sa vie, dans sa doctrine, dans ses miracles; spectacle ravissant, par lequel il épuise tout ensemble & l'admiration, & l'amour. Les Juifs se privent eux-mêmes du bienfait de la rédemption, un nouveau Peuple est enté sur le plus ancien de tous pour garder la succession; Dieu néanmoins se souviendra d'Abraham & de ses descendans, la Nation ingrate se repentira, le Seigneur se tour-

Mo B. obs.  
SUEVE  
Evêque de  
Meaux.

2. 10. 11.

nera vers elle, nous ne serons plus tous que le même troupeau sous le même Pasteur, & là-dessus, M. de Meaux s'élevant avec saint Paul qui le guide, nous fait entrer dans l'auguste secret des miséricordes, & de la justice de Dieu. Mais parce que cette réunion heureuse ne doit arriver qu'après que l'Orient & l'Occident auront été remplis de la connoissance & de la crainte du Très-Haut, l'illustre Prélat nous prend ici comme par la main, & nous conduit au milieu des conquêtes de la foy Chrétienne. Nous parcourons avec lui ses progrès miraculeux, nous la voyons de siècle en siècle s'étendre de plus en plus, subjuguier de suite tous les Royaumes, tenir captives à ses pieds les puissances de l'enfer, & recueillant la vertu qui ne cesse de sortir de la Croix, continuer de remplir par sa fécondité toute l'étendue des promesses. Arrêtons-nous; un Ouvrage si riche perd trop à n'être montré qu'à demi. Sans compter le fond des choses que nous touchons à peine, & que nous ne suivons pas même en entier, qui pouroit suffire à louer la manière dont elles sont dites? Tout l'art admiré dans les plus grands modèles, est ici à sa plus haute perfection. Le dernier siècle, & en matière d'éloquence, c'est presque dire tous les siècles, n'a rien produit de plus noble, de plus vif, de plus énergique, rien où le caractère d'une raison supérieure soit imprimé plus avant, rien d'une plus grande continuité de sublime; rien

M. Bossuet  
SUEVE  
Evêque de  
Meaux.

Rom. c.  
12. v. 12.  
Esseq.  
T. 10. p. 11.

M. BOSSUET  
Evêque de Meaux.

M. HUET  
Evêque d'Avranches.

du Pape, assorti mieux à la dignité d'un sujet qui l'aime infiniment après lui tous les autres sujets. On dirait que c'est la Religion qui s'explique elle-même.

LE SÇAVANT HOMME qui avoit l'honneur de partager avec M. de Meaux l'éducation du Dauphin de France, nous donna, presque dans les mêmes jours, d'autres Ouvrages en faveur du Christianisme. Ce n'est pas qu'il manquât rien à ceux qu'on avoit déjà vus. Mais la Vérité a diverses faces. L'aspect dont l'un n'est pas touché, frappe l'autre, & c'est pour cela qu'il est utile de la montrer, autant qu'il est possible, par tous ses côtés. Nous vîmes donc reparôître un Eusébe dans la personne de l'Evêque d'Avranches, dont le mérite connu justifie cette comparaison. Les Philosophes, & en général tous ceux qui pensent plus qu'ils ne lisent, demandent pour croire à la Religion, des preuves tirées de la doctrine même. Ceux au contraire qui se trouvent plus accoutumés aux recherches critiques, qu'à l'exercice des réflexions pures, veulent être persuadés par des détails, & par des faits. C'est sur tout cette dernière espèce de lecteurs que M. Huet entreprend de convaincre.

On a vu plus haut que depuis Spinoza, quelques Incrédules se retranchoient contre la foy; par la raison seule que l'authenticité de nos Livres leur sembloit suspecte. Le Chef impie qu'ils suivoient

suivoient leur avoit mis cette défense dans les mains, & tant qu'elle subsistoit, tous nos traits contre eux portoient à faux. Pour leur enlever cet ayle, M. Huet fit la *Démonstration Evangelique*, dont le but est de prouver que le corps des Ecritures est incontestablement des Auteurs dont il porte les noms. Il faut que nos ennemis le reconnoissent; par cet Ouvrage, la vérité de nos Ecrits est mis au dessus de leurs atteintes, tous les doutes sont dissipés, toutes les objections sont détruites, même celles que l'Incrédule n'avoit pas imaginées, & nous n'appréhendons point que désormais aucun adversaire instruit ose nous dire: Vous ne possédez pas la pure parole de Dieu.

Tout homme, & même toute condition a son foible. Celui du Sçavant est d'aimer trop sa conjecture. En qualité de bien propre, elle lui devient quelquefois plus chère que la vérité, qui n'est qu'un bien général & commun. Dans le cours de ses grandes recherches, M. Huet crut appercevoir que la Fable, & toute la Théologie idolâtre étoit l'Ecriture altérée. Avant lui de graves Auteurs avoient pensé quelque chose d'approchant; mais ce qu'on n'avoit pas dit encore ni soupçonné, il avança que la Mythologie des Nations qu'on n'a découvertes que depuis peu, est originellement tirée des Livres de Moïse. Il va plus loin dans la *Démonstration Evangelique*; il y soutient que Moïse est le Dieu qu'ont adoré

M. HUET  
Evêque d'Avranches.

Propos.  
4 capp 3.  
4. & seqq.

M. Huet.  
Evêque  
d'Auran-  
ches.

tous les Peuples, & qu'ils ont déguisé sous des noms différens; qu'ainsi Moïse est leur Apollon, leur Pan, leur Vulcain, leur Mercure, leur Esculape, leur Prométhée, leur Priape, leur Cécrops, leur Minos, leur Rhadamante, leur Eaque, leur Protée, leur Persée, leur Adonis, leur Tirésie, &c. que Junon, que Minerve, que Venus, que Diane, & les autres Déeses, sont Séphora, l'épouse de Moïse.

On ne peut disconvenir que les Payens n'ayent beaucoup emprunté de nos Ecritures; le fait est clair dans les Ouvrages de leurs Philosophes, & les Peres ont eu soin de le remarquer. Mais je doute que l'on puisse étendre ce plagiatisme jusqu'aux premiers Mythologistes. Il est certain que dans les tems qui s'écoulèrent depuis Abraham jusqu'à Moïse, c'est-à-dire, durant quatre siècles, la contagion de l'idolâtrie avoit gagné tous les Peuples de la Terre. On y avoit si fort oublié le vrai Dieu, que les Hébreux n'y étoient connus que sous le titre d'adorateurs du Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob. Le reste du Monde avoit ses Divinitez particulières, & ce fut même pour distinguer la race élue que la circoncision fut établie; elle étoit le signe par où se discernoit la Nation sainte, d'avec les Nations aveugles & profanes. Si donc il y avoit des Idolâtres avant le tems de Moïse, comment soutient-on que les premiers faits merveilleux dont l'Ecriture fait foy, sont l'origine des fables payen-

nes? N'y avoit-il pas un fondement assez naturel pour les fictions dans les seules Histoires de l'Egypte? Et supposant que les Mythologistes n'eussent rien voulu tirer de ces Histoires, la Physique, dans l'état informe où elle étoit, n'ouvroit-elle pas une assez grande carrière à l'imagination des inventeurs? Chercher Moïse dans ces âges reculez, c'est le demander aux tems où il n'étoit pas encore.

A l'égard des Dieux Grecs, il y auroit, ce semble, un peu plus d'apparence à la conjecture du docte Prélat, qui prétend que Cadmus fils d'Agénor, & Danaüs firent connoître Moïse à la Grèce, lorsqu'ils y transportèrent une colonie Phénicienne. Cependant le fait souffre d'étranges difficultés: & pour n'en proposer qu'une ici, l'ordre des tems paroît violé dans le système de M. Huet. Le célèbre Marsham soutient en esser, que Cadmus & Danaüs passèrent en Grèce avant l'époque de la sortie d'Egypte; ses preuves sont fortes, il n'y a rien, ce me semble, de solide à leur opposer. Les Dieux qu'ils apportèrent à l'Asie n'étoient donc pas les symboles de Moïse. On sçait d'ailleurs que les Grecs ne commencèrent à bien connoître les Juifs, qu'après les conquêtes d'Alexandre.

Pour les Divinitez Romaines, outre qu'elles étoient en partie celles de la Grèce, Rome a toujours eu tant de mépris pour les Juifs, qu'elle auroit eu honte de rien emprunter de ce Peuple.

M. Huet.  
Evêque  
d'Auran-  
ches.

Mar-  
sham.  
Chron.  
Can. ad  
Secul. 9.  
p. 117.  
118. &  
seq.

M. HUET.  
Evêque  
d'Avran-  
ches.

\* Tacit.  
Lib. 5.  
Juvén.  
Satyr. 14.  
Mart.  
Epiq.  
Lib. 11.  
Epiq. 96.  
Quintil.  
Inst. l. 3.  
cap. 7.

Le moyen de croire qu'elle ait fait l'apothéose du Législateur d'une Nation si vile\* à ses yeux? C'est bien davantage quand il s'agit de le trouver dans les Dieux des Gaulois, des Allemands, des Bretons, des Indiens sur tout, & des Américains. Par quelles routes si secrètes la gloire de son nom auroit-elle pénétré dans ces climats? Que de terres, que de mers elle avoit à traverser? Que de ressorts il seroit besoin de faire agir, que de suppositions il faudroit faire, que de conjectures il y auroit à hasarder pour donner quelque couleur à la possibilité de ce trajet! A peine aujourd'hui l'ancien Monde commence à connoître le nouveau; de jour en jour nous découvrons de vastes climats qui nous en font deviner d'autres, que peut être on ne découvrira pas si-tôt; & l'on veut que Moïse, sans pourtant nous montrer la trace de ses pas, ait été, pour ainsi dire, se placer sur les Autels de ces Peuples inconnus. Nous ne le dissimulons pas, nous avons une grande répugnance à déférer en ce point à l'éclat de l'autorité. (a)

Un autre Ouvrage de M. Huet moins étendu que la *Démonstration Evangelique*, est son *Accord de la Foy & de la Raison*. Des deux parties qui composent ce Livre, la première n'est qu'une exposition des principes ordinaires dont la Théologie s'appuie, pour vaincre l'opposition apparen-

(a) Abjiciamus hæc quia falsâ sunt; vel doleamus, quia magna existimantur: sunt enim illa magna magnorum deliramenta doctorum. Aug. Sermon. CXLIIII. de Temp.

te qui se trouve entre les mystères & le sens humain. Il pourroit même sembler à quelques-uns, que l'Auteur n'a pas employé sur cette matière toutes les ressources du raisonnement. Je suis au moins de ceux qui préfèrent à ce morceau, l'Écrit de M. Régis sur la même question. Mais si cette partie préliminaire n'est ni curieuse ni neuve, la seconde est d'un goût nouveau par la singularité de la matière. M. Huet y établit que ce qu'il y a de plus extraordinaire dans la Doctrine & dans l'Histoire, soit des Juifs, soit des Chrétiens, a été crû dans les tems même de l'Idolâtrie. Il parcourt les principaux faits de l'Ancien Testament, & il trouve que l'antiquité payenne en croyoit de semblables. Les cérémonies Judaïques, il les montre pratiquées chez différents Peuples; notre Morale, nos Sacremens, nos Mystères mêmes, il veut les appercevoir dans la Théologie des Poètes.

Ce qui est nouveau, fût-ce une vérité, n'est jamais exempt de contradiction. Ce n'est pas toutefois parce que la pensée de M. Huet est nouvelle, que j'ose la contredire, en conservant d'ailleurs les sentimens de vénération que je dois à ce grand Homme; c'est parce que son opinion me paroît fautive en elle-même, & dans l'usage qu'il en a fait.

D'abord, ce n'est point un fait clair que l'Idolâtrie ait crû des choses pareilles à ce que nous racontent les Livres sacrez, Quoique les Poètes

M. HUET.  
Evêque  
d'Avran-  
ches.

Voyez les  
Questions  
d'Anay  
du même  
Auteur.

M. HUET,  
Evêque  
d'Avran-  
ches.

nous parlent du débrouillement du cahos, de la chute d'Até, du Caducée miraculeux de Mercure, de Minerve sortie de la tête de Jupiter, de la mort de Sarpédon fils du plus grand des Dieux, des Oracles d'Apollon, des eaux Lustrales, des Champs Elifées & du Tartare, pour ne point parler de quelques autres articles, ces fictions n'ont rien d'analogique à la Doctrine des Livres saints. Ils nous donnent une idée bien différente des objets dont on pense voir des images dans la Fable.

En second lieu, la supposition de M. Huet est insoutenable dans l'application, & je ne vois pas quel avantage il pouvoit tirer de ce parallèle en faveur du Christianisme.

Vouloit-il conclure que l'Incrédule ne doit pas hésiter sur nos dogmes, puisque les Payens en recevoient d'aussi incompréhensibles? L'Incrédule lui répondroit: Selon Plutarque, ces fictions imaginées par les Poètes, à dessein d'amuser le Lecteur, n'étoient pas crûes sérieusement par les Idolâtres. Leur conduite autorise donc mon incréduité. Vouloit-il dire que nos mystères ne sont pas incroyables, puisqu'il y en avoit d'aussi peu conformes à la vraisemblance dans l'ancienne Mythologie? Le même Incrédule repliqueroit: Je ne croirai point à vos mystères, parce qu'il y en a d'autres répandus dans la Fable; mais ce que vous m'y découvrez de semblable à vos dogmes, me les rend eux-mêmes fabuleux: Je prends les choses par les côtes qui se ressem-

blent; ce que je trouve d'évidemment absurde dans l'un, me fait décider de la fausseté de l'autre. Vous dites, il est vrai, que les Mythologues ont pris de vous bien des articles, & qu'ensuite ils les ont altérés; moi, je pense que c'est vous qui les avez imitez dans leurs folies. S'il n'est question que de conjecturer, nous sommes égaux; s'il faut discuter, nous ne finirons pas si vite; voilà de quoi disputer jusqu'à la fin des siècles.

Cet exemple doit instruire quiconque écrit sur les matières de Religion, à n'employer jamais que les preuves qui tranchent & qui décident par le fond même. Celles qui sont foibles & contestables, à plus forte raison celles qui sont défectueuses, doivent être soigneusement évitées, parce qu'ici tout ce qui ne sert pas, devient nuisible.

Je sçai que des hommes habiles, & Grotius entre les autres, avoient déjà dit que la Morale de Jesus-Christ est conforme en tout à nos principes naturels; & ils l'avoient fait voir en la confrontant avec les sages maximes qu'il est si beau de lire en quelques Philosophes, même en quelques Poètes du Paganisme. Quelques-uns, comme le docte Spencer, qui peut être aussi à portée ses conjectures un peu trop loin, avoient remarqué qu'afin de s'accomoder à la pente des Juifs pour le culte pompeux, Dieu leur avoit prescrit des observances, quelquefois semblables à

M. HUET,  
Evêque  
d'Avran-  
ches.

Grotius de  
Vir. Relig.  
Christ. l. 4.  
ad finem.

Spencer  
de legib.  
Hebra.  
Ritual.

M. HUET.  
Evêque  
d'Avan-  
ches.

celles qui les avoient tant enchantez dans l'Égypte. Si M. Huet n'avoit entrepris la comparaison que sur ces points, je serois des premiers à louer ses curieuses remarques. Mais qu'il ait cherché, qu'il ait voulu trouver dans le sein de l'erreur, les traces ou les images de nos Sacramens & de nos Mystères, c'est un de ces paradoxes sçavans qu'on ne sçauroit approuver, lorsqu'on même qu'on admire le degré de science qui les produit. Je rends en effet à l'illustre Auteur toute la justice qui lui est dûe. Nul homme, je n'excepte aucun siècle, n'a été plus loin que lui dans l'Histoire sainte & profane. Tout ce qu'une lecture presque sans bornes, tout ce que le commerce des plus grands hommes, tout ce que les voyages entrepris par la curiosité de sçavoir peuvent donner de connoissances, il le possède. L'excellent Poète qui a dit de cette érudition, qu'elle est un *prodige aux yeux des sçavans même*, n'a point abusé du privilège de son art en parlant de la sorte; il n'a fait que rendre avec sa grace ordinaire une exacte vérité. Nouveau mérite; à tant de lumières acquises se joint dans M. Huet une élégante disposition, & une beauté de style, qu'on auroit estimée, peut-être admirée, dans les jours mêmes d'Auguste. Il n'est pas surprenant qu'au milieu de cette pompe il soit échappé quelque hardiesse à l'Auteur; les grandes richesses permettront toujours bien des libretés.

M. de la  
Motte.

IL Y A

IL Y A des goûts dans l'étude, comme en tout le reste, & ces goûts varient selon les tems, quelquefois selon les climats. Au dix septième siècle, les Sçavans de l'Europe s'attachèrent presque tous à prouver la Religion. Outre les Ecrits qui parurent pour sa défense parmi les Catholiques, les Protestans de leur côté lui donnèrent de solides Ouvrages, dont le plus éclatant est celui de *M. Abbadie*. L'accueil favorable que lui fit le public, les éloges presque sans exemple qu'il reçut en naissant, le cours universel dont il jouit encore, & qui l'a mis généralement dans toutes les mains, me dispense de lui donner des louanges bien moins honorables pour lui que ses propres succès. Ce que l'on n'avoit point encore vû; dans cet excellent Traité \* se trouvent réunies toutes nos controverses avec les Incrédules. L'Auteur y a combattu les Athées dans la première partie, les Déistes dans la seconde, & les Sociniens dans la troisième. Philosophe & Théologien tout ensemble; sa manière de composer est de plus sur le vrai ton; je veux dire intéressante, pure, animée, du moins dans les premiers Livres; car le dernier a quelque chose de moins vif. Je crois y appercevoir un peu de sécheresse, & comme le reflux d'une éloquence qui se retire, & se resserre. Quelques-uns s'imaginent même y trouver beaucoup moins de force. - S'il étoit permis de soupçonner quelque autre défaut dans un Auteur si recommandable, j'oserois le reprendre d'avoir refusé quelquefois

M. AB-  
BADIE.

\* Traité  
de la vé-  
rité de la  
Religion  
Chrétien-  
ne.

Tome I.

Dd

aux matières qu'il traite les éclaircissements qu'elles demandent, & qu'elles méritent. Ceux qui ne dépendent que de la seule réflexion & du raisonnement, il les a donnés avec étendue, & je ne puis mieux le louer, qu'en le mettant, sur ce point, au dessus de ceux qui jusqu'à lui avoient écrit pour nous, au dessus même de Grotius, préférence qui me paroît ici le plus grand des éloges. Je parle d'une autre nature d'éclaircissements, je veux dire de ceux qui remontant jusqu'au principe des choses de fait, vont comme les prendre dans leur racine, les discutent par des recherches, par des autorités, & par les autres moyens de Critique. Il est essentiel de ne les pas négliger dans une dispute de l'espèce de celle que nous avons avec les ennemis de la foy Chrétienne; car tous ne l'attaquent pas avec les mêmes armes. Si les uns n'emploient que le raisonnement pur, les autres nous combattent, ou se défendent par les ressources que ne fournit que trop une superficielle, mais précieuse érudition. Tout a été mis en usage contre l'Evangile, & quand les contradicteurs n'ont plus trouvé de quoi s'y soustraire dans leur vaine Méthaphysique, ils ont imploré les secours de l'Histoire, mandié çà & là les témoignages des Auteurs, & sollicité des appuis dans la Grammaire, dans les Langues anciennes, dans la Chronologie & enfin dans tout ce qui sert à répandre le jour sur les objets que nous cache l'obscurité des siècles.

C'est donc un devoir indispensable à tout Apologiste du Christianisme, d'entrer dans ces discussions, quand il y est engagé par l'Incrédule, & de passer par les diverses routes où les difficultés de celui-ci le conduisent.

Cependant M. Abbadie semble n'avoir connu, d'ailleurs n'a-t'il suivi qu'un seul de ces chemins, celui des réflexions, & des preuves morales. Jamais il ne s'en écarte, ou s'il lui arrive de le faire, c'est par un mot rapide, insuffisant à certains lecteurs; & tout aussitôt il revient à son genre de démonstration. S'il faut convenir que dans cet ordre, son Ouvrage ne nous laisse presque rien à désirer, & qu'il sera toujours un modèle à quiconque travaillera dans les mêmes vues, il est également certain que la Critique, s'il avoit pris soin de l'employer, y auroit mis le plus haut degré de perfection, & constamment le seul qui lui manque. Au surplus un Auteur est bien grand, lorsque l'on pense ne pouvoir donner assez de louanges à ce qu'il a fait, & qu'il réduit la censure à désirer seulement qu'il eut fait davantage.

SI J'AVOIS RESOLU de ne rien omettre, ce seroit ici le lieu de parler d'un grand nombre d'Auteurs qui ont écrit avec succès en faveur de la foy, depuis M. Abbadie. Mais je n'ai pas eu dessein de donner une *Bibliothèque Universelle* de nos Apologistes. Sans compter que je me

M. DE  
CHOISEUL  
DU PLESSIS-  
FRANLIN  
Evêque de  
Tournai.

J'ai ordonné le silence sur tous ceux qui vivent encore, ou dont les Ecrits sont trop récents, je n'ai prétendu m'arrêter qu'à ceux qui ont traité les matières avec étendue, & qu'on peut nommer Originaux. Les autres ont eu leur mérite, sans doute, & souvent un mérite supérieur. Par exemple les *Mémoires sur la Religion* par M. de Choiseul font d'un grand sens. L'Ouvrage est court : mais ce qui est la perfection d'un Ouvrage, il fait beaucoup penser. S'il y a des Lecteurs qu'il faut conduire toujours, il y en a qu'il suffit de mettre sur les voyes. Ce sont ceux-ci principalement que M. de Tournai avoit en vûe. Ses preuves sont d'ailleurs très-simples & très-naturelles : chacun en porte les principes en lui-même, & il est glorieux à la Religion de n'avoir besoin que de ces secours domestiques pour nous convaincre.

M. FER-  
RAND.  
voyez les  
réflexions  
sur la Re-  
ligion  
Chrét.

L'explication des Prophéties par M. Ferrand, ne mériteroit pas moins d'éloges du côté de l'érudition & des recherches.

M. GAS-  
TRELL.  
\*The Cer-  
tainty and  
Necessity  
of Reli-  
gion in  
general.  
\*The cer-  
tainty of  
the Christ

Les Traités de M. Gastrell \* sur la Nécessité de la Religion en général, & sur \* La Certitude de la Révélation Chrétienne sont parfaitement raisonnés, écrits avec force, & d'une Métaphysique sage, soigneuse d'éviter toute affectation de sentimens propres & singuliers. Le dernier Ouvrage surtout, est, ce me semble, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à la Nation Angloise. On l'a souvent accusée de négliger trop le mé-

rite de la méthode, & de ne pas donner toujours à ses riches productions l'arrangement qu'elles paroïtroient demander. Si elle avoit besoin de se défendre contre ce reproche, il lui suffiroit de citer M Gastrell. Dans les deux grandes matières qu'il traite, rien d'important n'échappe à ses réflexions, & elles viennent toutes, comme d'elles mêmes, se ranger à leur place. Nul raisonnement superflu, nulle recherche étrangère à son sujet. Tout y marche rapidement au but, sans s'en écarter, sans le passer jamais. Et la France, où l'on se flatte de sçavoir, mieux qu'ailleurs, mettre un bel ordre dans les Ouvrages, n'en a peut être point où cette sorte de beauté brille davantage que dans celui là.

M. GAS-  
TRELL.  
tian Reve-  
lation and  
the Necessi-  
ty of be-  
lieving it,  
Establish-  
hed.

Les *Réflexions sur l'écriture* par M. Alix sont moins connues ; elles sont très-judicieuses néanmoins & très-instructives. C'est dommage que l'Auteur qui ne connoissoit pas assez le génie de notre Langue, n'ait pû donner à son Livre cette forme heureuse qui invite, & qui est nécessaire jusqu'à certain point, même dans les Ouvrages dogmatiques. On peut lire de même avec quelque fruit le Traité du Pere le Vasser sur la *Religion véritable*, quoiqu'il s'écarte souvent de son but par des questions incidentes qu'il auroit pû ne pas toucher, ou toucher avec plus de ménagement pour les Auteurs qu'il croit trouver en faute. On n'aime point à lui voir un air de mépris soutenu, pour des noms vénérables dans la

M. ALIX.

LE P. LE  
VASSOR.



Litterature, &amp; consacrez par l'estime publique.

M. JA-  
QUELOT.

UN Auteur plus célèbre que ces derniers, & dont aussi les Ouvrages méritoient plus de succès & de louanges, est *M. Jaquelot*. Quoiqu'en parlant de la sorte, nous ne prétendions pas régler les rangs entre ceux qui ont pris notre défense, (ce qui seroit, singulièrement en nous, une présomption impardonnable) nous dirons néanmoins de celui-ci, qu'il y en a peu dans le dernier siècle qui aient réuni plus de sçavoir & de raisonnement, peu qui aient mieux fondu ensemble la Philosophie & la Critique. Ses quatre *Dissertations sur l'existence de Dieu* sont, à mon gré, ce qui jamais avoit été fait de plus solide sur cette matière, la baze de toutes les autres, & celle dont les hommes ont le plus besoin d'être instruits. Car quelque amer qu'il soit d'être obligé de le dire, ils ne connoissent point Dieu, & à peine sçavent-ils qu'il est. La croyance qu'ils en ont, est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive & distincte de la Divinité. Ils ne la supposent que vaguement, ou pour s'épargner le soin de l'examiner, ou même quelquefois par la crainte de s'en assurer trop; & en général ils vivent sur ce point dans une distraction d'indifférence qui, pour la bien définir, n'est qu'une espèce d'Atheïsme plus tranquille, & moins inquietant. *M. Jaquelot* entreprend de les réveil-

ler de cette léthargie profonde, & de convaincre, si pourtant il y en a, ces esprits audacieux qui franchissant les bornes du doute, vont jusqu'à refuser l'être à celui dont ils tiennent le leur. La Méthode qu'il suit dans la discussion d'un sujet déjà manié tant de fois, est si neuve, si heureuse, que je ne puis omettre d'en donner le plan; moins pour en exposer les richesses, que pour exciter à les chercher dans l'Ouvrage même.

L'Auteur n'y employe pas les raisonnemens ordinaires, quoique solides. Ce n'est ni par le spectacle de la Nature, ni par des inductions tirées d'idées abstraites, ni par la force du sentiment intérieur, qu'il prétend démontrer l'existence d'un Etre suprême. Il en trouve l'invincible preuve dans l'Histoire même du Monde, telle qu'elle est rapportée dans les Livres Saints; & voici, à peu près, la marche de sa première *Dissertation*. On sentira bien-tôt que quoiqu'elle semble d'abord étrangère à ce *Discours*, elle lui appartient cependant par ses principales circonstances.

Moïse dit, Qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre. Il marque avec précision l'époque de la naissance de l'Univers, & ne lui donne d'ancienneté, au tems où il écrivoit, qu'environ deux mille quatre cents dix ans, selon l'Hébreu, ou trois mille neuf cents quarante trois, selon le texte Grec. Il raconte que sept

M. JA-  
QUELOT.Genes.  
c. 1. v. 1.

M: JA-  
QUELOT. cens cinquante-quatre ans, ou, selon cette diversité de calcul, seize cens quatre vingt sept ans avant lui, une inondation générale, avoit fait périr tout le genre humain, à la réserve de huit personnes qui composoient la famille de Noë. Il fixe dans son Histoire un tems, où les hommes parloient une même Langue, & un autre, où les Langues furent confonduës; & à remonter de lui à cette dernière date, il n'y a qu'onze siècles selon les septante, & six seulement selon le texte Hébreu.

M: Jaque-  
lot. *Exift.*  
*de Dieu. 1.*  
*Diff. C. 2.* Ces faits posés, dit M. Jaquelot, il ne s'agit que de sçavoir si les histoires, si les monuments, si les archives du Monde renversent le systéme & la Chronologie de Moïse, ou si tout concourt à en affermir la vérité. Dans le premier cas, Moïse est un imposteur également grossier & odieux. Dans l'autre, son récit est incontestable, & par conséquent il y a un Dieu, puisqu'il y a un Etre créateur. Or durant cette longue durée de siècles qui se sont écoulés avant nous, il y a eu des Auteurs \* sans nombre qui ont traité des fondations des Empires & des Villes,

*Idem. c. 3.*

\* Hellenic Mitylen. apud Aul. Gell. & Athen. Heraclid. apud Laert. Apollon. Ephoras. Callimach. Demosthen Bithyniens.. Dercyllus. Dionys Chalcid. Trifimach. Abaris Hyperbor. Hygin. Phylare. Scamnon. Heraclid. Simonid. Strato. Daimach. Alitrochad. Megasth. Onesicrit. Neare. Clitoph. Ortagoras. Scylax. Chryserm. Theodor. Hyeron Ægypt. Sanchoniat. Bio. Hanno. Hyppagoras. Agatho. Menipp. Xantus Lyd. Sofierat. Laostenid. Aristeb. Eratosten Cyren. Andro Alexandrin. Antico. Euthymen. apud Ckm. Cleanth. Sotio. Nymphodor. Artemidor Ephesin. Pirtheas Massil. Hanno Carthag. Timagen Milet. Mnaseas Patar. Charo Lampf. &c.

qui

M: JA-  
QUELOT. qui ont écrit des Histoires générales, ou les Histoires particulières des Peuples, celles mêmes des Assyriens & des Egyptiens, les deux Nations, comme l'on sçait, les plus anciennes du Monde. Les uns ont composé des Annales, des Chroniques, des Olympiades, & des Mémoires. Les autres ont laissé des détails de leurs voyages, entrepris par la seule curiosité de connoître; & plusieurs vivoient même avant Hérodote. Ces Ecrivains répandus de toutes parts, se sont exercés sur tous les objets du sçavoir humain. Chaque siècle a porté des Critiques occupez à relever les mécomptes de leurs prédecesseurs, & à corriger leurs erreurs. Ce n'est point tout. La question de l'âge du Monde, fut agitée longtems avant la naissance de Jesus-Christ; & cette dispute avoit engagé les différens partis à rechercher les monumens de l'antiquité la plus reculée. Ces monumens étoient les temples, les autels, les statues des Dieux, les sépultures, les trophées, les Bibliothèques, les registres publics, les médailles, les inscriptions, les monnoyes, les colonnes, les loix, les coutumes, les rites, les cantiques. Cependant avec tous ces secours dépositaires de la plus longue tradition, avec mille autres que je ne rapporte point, jamais on n'a pu remonter au delà des guerres de Thèbes & de Troye. Jamais ni parmi les Caldéens, ni parmi les Scythes, ni parmi les Phéniciens, ni chez les Carthaginois, ni chez les Egyptiens,

M: JA-  
QUELOT.

*Id. Capp.*  
*4. 5. 6. 7.*  
*8. 9. 10.*

*Id. C. 12.*

M. JAQUELOT. ni dans la Grèce, ni dans l'Italie, ni partout ailleurs où la Philosophie de Pythagore s'étoit répandue, on n'a pû fermer la bouche aux Epicuriens qui soutenoient la nouveauté du Monde, & qui la prouvoient par toutes les connoissances qu'on avoit alors. Jamais les autres Sectes n'ont pu leur opposer rien de solide. Jamais depuis le mélange des Juifs avec les Grecs, ceux-ci n'ont attaqué la Chronologie des autres, ni ce qu'ils avancoient, d'après Moïse, sur la date de la création de l'Univers. Jamais le Paganisme ne l'a reprochée aux Chrétiens. On ne voit aucune trace d'objections sur cet article capital, ni dans Celse, ni dans Porphyre, ni dans Julien, & il ne paroît pas dans nos Apologistes, qu'à cette occasion personne ait songé seulement à nous faire la plus légère querelle. C'est donc, conclut M. Jaquelot, qu'on n'avoit rien à opposer au système de Moïse.

Chap. 16. Avant ce législateur des Juifs, il ne paroît dans le Monde aucun vestige des sciences, aucune ombre des arts. La Sculpture & la Peinture n'arriverent que par degrés à la perfection où elles monterent; l'une, au tems de Phidias, de Polyclète, de Lyfippe, de Miton, de Praxitèle & de Scopas; l'autre, par les travaux d'Echion, de Nicomachus de Protogène, d'Apelle, & d'Aristide. La Philosophie ne commence à faire ses recherches qu'à la trente-cinquième Olympiade où naquit Thalès de Milet, & ce grand chan-

gement qui pouvoit seul éclairer l'esprit, n'a pas une date plus ancienne. L'Astronomie n'a fait, chez les Peuples qui l'ont le plus cultivée, que de très-foibles progrès, & elle n'étoit pas même si ancienne parmi leurs Sçavants, qu'ils osoient le dire. La preuve en est évidente. Quoiqu'en effet ils eussent découvert le Zodiaque, quoiqu'ils l'eussent divisé en douze parties, & en 360 degrés, ils ne s'étoient pas néanmoins aperçûs du mouvement des Etoiles d'Occident en Orient; ils ne le soupçonnoient pas même, & ils les croyoient immuablement fixes. Auroient-ils pu le penser, s'ils eussent eu quelques observations antiques? Ils ont mis la constellation du Bélier dans le Zodiaque local, précisément au point de l'équinoxe du printemps: Autre erreur. S'ils avoient eu des observations de 2202 ans seulement, n'auroient-ils pas dit que le Taureau étoit au point de l'équinoxe? Les Lettres mêmes, je veux dire l'art de l'écriture, quel Peuple en a connu l'usage avant Moïse? Tout ce que nous avons d'Auteurs profanes s'accordent à dire que ce fut Cadmus qui apporta les lettres de Phénicie en Grèce, & les Phéniciens, comme on le sçait, étoient confondus avec les Assyriens & les Syriens, parmi lesquels on comprenoit aussi les Hébreux. Quelle apparence donc que le Monde eût eu plus de durée que Moïse ne lui en donne, & toute-fois que la Grèce fût

M. JAQUELOT.

Chap. 22.

M. J A-  
QUELOT.

demeurée dans une si longue enfance , ne connoissant rien , ou ne perfectionnant rien de ce qui étoit trouvé déjà ?

Chap. 17.

Vellei. pa-  
sere. lib. 1.

On pouvoit dire à M. Jaquelot qu'en se renfermant dans les connoissances & dans les inventions de la Grèce , il prenoit la question du côté le plus avantageux à sa cause , & lui opposer l'ancienneté prodigieuse des Empires d'Assyrie , d'Egypte , de la Chine même. Aussi prend-il soin de rechercher en habile Critique l'origine de ces Nations , & de faire voir qu'elles n'ont , les deux premières au moins , que l'antiquité que leur donne Moïse. Ceux en effet qui accordent la plus longue durée à l'Empire des Assyriens , ne l'étendent pas au delà de dix sept cens ans. Justin la renferme dans l'espace de treize siècles. Crésias n'y ajoûte que soixante années de plus. Africanus ne lui donne pas quinze cens ans. Eusebe la resserre en des bornes encore plus étroites ; & George Syncelle pense à peu près comme Crésias. C'est à dire qu'à prendre le calcul le moins sévère , les Assyriens n'auront commencé que deux mille cinq ou six cens ans avant Jesus-Christ , & environ cinq ou six siècles avant la première connoissance que l'Histoire nous donne de la Grèce.

Chap. 20.

A l'égard de l'Egypte , qui croira , dans la supposition qu'elle fût aussi ancienne qu'elle se van-  
toit de l'être , que Moïse n'en eût pas accom-  
modé l'Histoire avec la Chronologie du Monde ,

& qu'il eût exposé la fausseté de ses dates à la M. J A-  
dénision d'un Peuple si connu de lui , si habile , QUELOT.  
& si voisin ? Cependant il le fait descendre d'une race maudite de Dieu ; & en le disant , il ne craint pas d'en être repris. Il est constant d'ailleurs , qu'il n'y a guères eu de Peuple plus célèbre que les Egyptiens dans les Annales profanes. La seule Ville d'Alexandrie , devenue comme le rendez-vous des grands talents , renfermoit dans ses murs , & sur tout depuis l'établissement du Christianisme , des Sçavants de toutes les parties de l'Univers , de toutes les Religions , & de toutes les Sectes ; des Juifs , des Chrétiens , & des Philosophes. On ne peut raisonnablement douter qu'il n'y eût souvent des disputes entre-eux ; car où il y a des Sçavants , il y a bien-tôt des contestations , & la vérité elle-même y est toujours combattue avec ces armes que l'esprit humain ne sçait que trop bien employer dans les matières de Doctrine. Or ici tout rouloit sur des faits. Tout dépendoit de sçavoir si l'Univers ; ainsi que Moïse l'avoit dit , n'étoit que de six mille ans tout au plus ; si quatre siècles avant lui , ce même Monde avoit été noyé dans les eaux d'un déluge qui n'avoit épargné qu'une famille ; & s'il étoit vrai que trois mille ans auparavant , il n'y eût sur la terre qu'un seul & unique langage. Qu'y avoit-il de plus facile à éclaircir ? On étoit sur le lieu même. On pouvoit aisément examiner les Tem-

M. J.  
QUELOT.Amm.  
Marcell.  
Lib. 2. c.  
15.

ples, les Sépulchres, les Pyramides, les Obélifques, les ruines de Thèbes, & les restes du Labyrinthe. On pouvoit déchiffrer les Hiéroglyphes, & visiter ces fameuses Colonnes *Seiriadiques*, ou comme les appelle Ammien Marcellin, ces *Syringues* souterraines, où l'on avoit gravé les Mystères sacrez. On avoit sous la main les Annales des Prêtres, & enfin on pouvoit consulter les Histoires qui alors étoient nombreuses. Toutefois au milieu de tant de ressources contre l'erreur, les faits posez avec tant de confiance dans les Livres de Moïse, ne trouvoient point de contradicteurs, & l'on ose défier la Critique la plus habile de les nommer.

Le seul Manéthon, qui vivoit sous Ptolomée Philadelphie, mit au jour une Histoire Chronologique de l'Egypte depuis sa première origine, jusqu'à la fuite de Nectanébo en Ethiopie, environ la 117 Olympiade. Mais quelle Histoire! Et qui pouvoit s'y laisser tromper? Elle fait régner en Egypte six Dieux, & dix Héros ou demi-Dieux, durant trente & un, ou trente deux mille ans. En suite elle fait paroître le Roi Ménés, & compose la liste de ses successeurs de trois cens quarante Monarques dont la durée totale est d'environ trois mille ans. De grands hommes ont essayé dans tous les tems de mettre quelque ordre dans la confusion de ce cahos, & de débrouïller ce monstrueux enrassement de Dynasties de Dieux, de Héros, &

M. J.  
QUELOT.

de Princes. Mais ce que l'étude la plus opiniâtre a fait d'efforts, n'a servi qu'à en montrer l'impuissance, & le jour n'a pu percer encore de si épaisses ténèbres. Ces Dynasties sont-elles successives, sont-elles collatérales? On ne sçait. Les années Egyptiennes n'étoient-elles que d'un mois, ou de deux, comme quelques uns l'ont prétendu? Etoient-elles de quatre, & se régloient-elles par les saisons, comme d'autres le soutiennent? Question impossible à terminer par les témoignages anciens; ils se contrarient trop sur cet article. Nos Modernes eux-mêmes sont encore moins unanimes, & malgré les travaux de Scaliger, du Pere Pétau, du Cavalier Marsham, du Pere Pezron, & des autres, cette Chronologie de Manéthon est demeurée un labyrinthe, dont il faut pour jamais désespérer de sortir. C'est parcequ'il n'a point d'issue, & que l'on s'y égare, quelque route qu'on choisisse, qu'il a fallu en revenir à la seule opinion sage, & avec les Anciens les plus instruits traiter de contes & de fables ce que la vanité des Egyptiens leur avoit fait dire de leur antique origine. L'orgueil est en effet si naturel en nous, & tout à la fois si aveugle, qu'au défaut des avantages réels nous cherchons à nous agrandir par la chimère. Ce foible dans les particuliers, a formé celui des Villes, & des Nations elles-mêmes. Si peu que leur origine fût obscure & douteuse, elles ont crû s'honorer en la

Diod. sic.  
Lib. 1.  
Censorin.  
C. 19.  
Solin. c. 1.  
Herodot.  
Lib. 2.  
Clem.  
Alex. apud  
Euseb.  
prap. l. 10.  
Plutarch.  
Vit. Numa  
Macrob.  
Saturn.  
L. 1. c. 12.Strab.  
cap. 17.  
Diod. sic.  
Lib. 1.

M. J. A.  
QUELOT.

reculant , rendre leurs commencemens plus augustes en y intéressant les Dieux , & s'assurer davanrage de leur protection en ne reconnoissant qu'eux pour fondateurs. C'est la judicieuse remarque de Tite Live (a) parlant de la naissance de Rome.

Il y a un Peuple encore subsistant , ce sont les Chinois , qui semble donner au Monde une plus grande ancienneté que nos Ecritures ne lui en donnent. Depuis que ces Régions nous sont plus connues on en a publié les Annales Historiques , & elles font remonter l'origine de cet Empire à peu près trois mille ans au delà de la naissance de Jesus-Christ. Nouvelle difficulté, souvent faisie par les incrédules contre la Chronologie de Moïse. Afin de détruire ce prétexte, le sçavant Auteur dont nous parlons , fait diverses remarques, toutes importantes & solides, sur l'incertitude de l'Histoire Chinoise. Mais pour trancher, il soutient que même en lui accordant ses calculs, ils ne nuiroient point à la vérité des nôtres. Rien n'oblige, en effet, à préférer la supputation de l'Hébreu à celle des Septante. Or, dans celle-ci, l'ancienneté de l'Univers est plus grande que dans l'autre. Donc, puisqu'il ne faut droit pour concilier les dates des Chinois avec

(a) Quæ ante conditam condendamve urbem Poëticis magis decora fabulis, quam incorruptis rerum gestarum monumentis, traduntur, ea nec refellere, nec affirmare in majore est. Datur hæc venia antiquitati ut miscendo humana divinis, primordia urbium augustiora faciat. Titus Liv. in Proëmio.

les

les nôtres , que cinq siècles de plus que n'en porte le texte Hébreu , & que ces cinq siècles sont remplacez , & au delà , dans la traduction des Septante , la difficulté est levée ; & il est clair que l'Empire de la Chine est postérieur au déluge

Quoiqu'on puisse , à prendre les choses dans la rigueur , s'en tenir à cette réponse , je ne puis dissimuler pourtant qu'elle ne donne pas à l'esprit un plein repos ; & voici pourquoi. Suivant les abrégés Latins des Annales maintenant suivies à la Chine, les tems, même Historiques, de cet Empire commencent avec le règne de *Hoam-ti* 2697 ans avant Jesus-Christ , & cette époque qui dans la Chronologie du texte Hébreu , est antérieure au déluge de plus d'un siècle , ne se trouve dans le calcul des Septante postérieure que de 200 ans , à la dispersion des Peuples , & à la naissance de Phaleg. Or ces 200 ans , qui d'abord semblent un assez grand fond de ressource pour tout concilier , se trouvent à peine suffisans pour conduire les fondateurs de la colonie Chinoise , & leurs troupeaux , depuis les plaines de Sennaar jusqu'aux extrémités Orientales de l'Asie. Et encore par quels chemins ! A travers des solitudes affreuses , & des climats devenus presque inaccessibles, après les ravages de l'inondation générale.

Un des plus sçavants hommes de nos jours , & des plus versés dans la connoissance des tems,

Tome I.

Ff

M. Freret  
Mem. de  
l'Acad.  
des Belles  
Lettres.

CCXXVI DISCOURS HISTORIQUE

M. J<sup>A</sup> a senti toute la force de cette objection, & se  
QUELOT. l'est faite. Il a bien vû que pour la résoudre, il étoit nécessaire de percer, plus qu'on ne l'avoit fait encore, dans les ténèbres de la Chronologie Chinoise. Il a eu le courage d'y entrer, & nous lui avons l'obligation d'y avoir jetté du jour. Par ses doctes recherches il est prouvé maintenant, du moins autant qu'il est possible, que cette immense durée que les Chinois modernes assignent aux tems fabuleux de leur Histoire, n'est que le résultat des périodes Astronomiques inventées pour donner la conjonction des Planètes dans certaines constellations. A l'égard des tems historiques, il est prouvé de même que les régnes d'*Tao* & de *Chune* les deux fondateurs de la Monarchie Chinoise, ont fini seulement 1991 ans, avant l'Erre Chrétienne; que ces deux régnes ne font au plus que de 156 ans, qu'ils ne peuvent par conséquent avoir commencé que vers l'an du Monde 2147, plusieurs années après la vocation d'Abraham, & du tems même de l'expédition des Elamites dans le Pays de Chanaan; c'est à dire, bien après l'établissement des Empires d'Egypte & de Chaldée. Voilà donc la naissance des plus anciens Peuples du Monde ramenée & réduite à sa juste époque, l'Histoire de Moïse confirmée, le fait de la création évidemment établi, & par cela même, l'existence de l'Etre suprême invinciblement démontrée.

ET CRITIQUE, &c. CCXXVII

Nous n'entrerons pas dans le détail de la seconde Dissertation, où M. Jaquelot prouve, contre les Matérialistes anciens & modernes, qu'il y a une substance spirituelle infinie, un Esprit créateur, & que l'Univers n'est point la production du hazard, ou d'une nature aveugle. Cette matière nous éloigneroit trop du plan que nous suivons ici. Nous devrions plutôt nous étendre sur celle que traitent ses deux dernières Dissertations. Mais nous craignons de nous être trop livrez au plaisir que nous donnoit la première, & nous nous en punissons en ne disant qu'un mot des deux autres, quoiqu'elles nous regardent plus directement, & que nous eussions résolu de nous y arrêter davantage.

C'est toujours l'existence d'un Etre infini que M. Jaquelot continue d'y prouver, & il le fait en exposant les caractères de Divinité qui brillent de toutes parts dans la Religion des Hébreux, & dans celle des Chrétiens. D'abord il établit l'authenticité des Livres de Moïse & leur antiquité, par des conséquences tirées de l'Histoire, & par les témoignages des Ecrivains profanes dès la première origine; signes extérieurs de vérité, si puissants que nul soupçon ne les peut affoiblir. Puis s'attachant à l'Ouvrage même, il y fait remarquer par tout ces caractères de raison, de grandeur, & de sainteté qui annoncent, à qui veut y être attentif, la main Divine dont il est sorti. C'est là que M. Jaquelot fait repasser

M. J<sup>A</sup>  
QUELOT.

M. Ja-  
 quelot 3-  
 Dissert.  
 cap. 4. 5.

Ibid. c. 6.

M. JAQUELOT. *Id. c. 9. & 10. Id. Dissert. 4.*  
 sous nos yeux les principales loix données à Israël, soit par rapport au culte religieux, soit par rapport au gouvernement politique. C'est-là qu'il expose celles que Jesus-Christ a établies, la profonde sagesse des principes de sa Morale, leurs rapports à nos vrais besoins, autant que leur conformité à l'Ordre, & il n'a besoin que de les rassembler pour en faire tout d'un coup & reconnoître la perfection, & respecter la divinité. Il fait plus; il les compare avec ce que la Religion du Paganisme & la Politique avoient imaginé de plus raisonnable, & sa démonstration, à mesure qu'il presse davantage le parallèle, acquiert sensiblement de nouveaux degrés de force. Le lecteur qui voit les objets ainsi rapprochez, n'a plus besoin d'être conduit. On l'a placé dans le sein de la lumière. Pour se déterminer, il n'a que des faits à comparer, & c'est, pour ainsi dire, l'Histoire elle-même qui se charge de le convaincre.

Après un Ouvrage si profond, & qui avoit dû coûter tant de recherches à son Auteur, il pouvoit assurément se dispenser d'un nouveau travail. Il avoit assez fait, pour n'avoir pas à craindre qu'on lui reprochât l'oisiveté de ses talents. Mais où la vanité se reposeroit, le zèle se réveille. Peu d'années après les Dissertations dont nous venons de parler, M. Jaquelot en donna deux autres, où il entreprit de prouver que Jesus-Christ est le Messie. Quoiqu'en géné-

ral il ait en vuë d'y confirmer la foy des Chrétiens M. JAQUELOT.  
 soumis, & de dissiper les inquiétudes de ceux qui pouvoient chanceler, il paroît que les Juifs ont été son premier objet; & il étoit naturel qu'ils le fussent. Il vivoit en des lieux, plus souvent témoins que les nôtres de l'aveuglement déplorable de ce peuple. A ce spectacle sa religion s'attendrit. Il crût qu'un Chrétien se devoit à la postérité malheureuse du Pere des Croyants, puisque le Messie, la Loy, & le salut en sont sortis, que l'Apôtre Saint Paul desiroit d'être *Rom. c. 9.* Anathème pour elle, que nous ne sommes riches que de ses pertes, & qu'enfin elle est réservée pour faire un jour la consolation, & la gloire de l'Eglise.

Afin de préparer cet heureux changement, *Dissert. v. sur le Messie c. 4. & 6.*  
 aumoins pour y concourir, M. Jaquelot démonstre aux Juifs qu'il n'y a rien dans les Ecrits de Moïse & des Prophètes qui ne soit l'annonce, ou comme le tableau de l'Evangile, & qu'en embrassant le Christianisme, la Synagogue loin de contredire la Loy, suit au contraire le chemin qu'elle lui trace, & ne va qu'où ses propres Ecritures la conduisent. Dans cette vuë il parcourt les dogmes fondamentaux de la Foy Chrétienne, & il se trouve que les semences en étoient déjà répandues par tout dans les Livres sacrés. Il passe de là aux grandes prophéties qui visiblement promettent un Libérateur, & il articule toutes les circonstances de leur accomplis-



M. JAQUELOT.  
 Id cap. 9.  
 10. 11. 12.  
 13. & 14.  
 Genes. c. 3.  
 Ib. c. 12.  
 Ib. c. 49.  
 Dent. cap. 18.  
 Jerem. cap. 33.  
 Isai. c. 7.  
 Malach. c. 3.  
 Daniel. c. 6.

fement dans la personne de Jesus-Christ. Il est ce vainqueur qui devoit briser la tête du Serpent. Il est le Chef de cette postérité bénite qui devoit sanctifier toutes les Nations. Il est le Silo. promis par Jacob à la Tribu de Juda. Il est le prophète semblable à Moïse, & celui dont la mission devoit établir une alliance nouvelle. Il est ce germe de Justice destiné à exercer le jugement sur la terre. Il est le vrai Emmanuel donné pour la délivrance de l'Univers. Il est cet Ange de l'Alliance qui devoit honorer le second Temple, & lui donner plus d'éclat que n'en avoit le premier. Il est enfin le Christ qui devoit être retranché lorsque les septante semaines fatales seroient près de leur fin. Toutes ces prédictions, quelques autres encore, fondemens inébranlables de la vérité Chrétienne, sont ici traitées avec étendue, mais justifiées principalement contre les Rabbins, dont on a la complaisance de rapporter & de réfuter les vaines subtilitez, ou les méprisables Commentaires. Il est vrai que pour les renverser, il ne faut souvent à l'Auteur que les opposer l'un à l'autre: leur seule contrariété les condamne tous.

Dissert. 2.  
 c. 2.

Il restoit pourtant encore quelques nuages à écarter, & M. Jaquelot n'oublie pas de les éclaircir dans une seconde Dissertation. Par exemple, d'où vient que l'Evangile a fait cesser les cérémonies de la Loy que Dieu lui-même avoit instituées? C'est qu'elles n'étoient point immuables

de leur nature, comme le sont les règles de Morale fondées, sur les éternelles & inébranlables idées de l'Ordre. C'est qu'elles n'étoient établies que pour distinguer d'avec les autres Nations, la postérité d'Abraham & de Jacob. C'est qu'elles ne devoient durer que jusqu'au tems où le Messie appellerait à lui, selon la promesse, tous les Peuples de la terre. C'est pour répondre aux Juifs par leurs propres maximes, qu'un Prophète autorisé par ses prodiges, peut, ou changer les cérémonies, ou dispenser de leur observance. Mais d'où vient que Jesus-Christ, s'il étoit le seul objet des prédications, n'a pas fait régner dans l'Univers cette paix profonde qu'elles promettoient au tems du Messie? C'est que le règne du Libérateur ne devoit pas être temporel, & que la paix qui étoit l'un des fruits de sa mission, n'étoit réservée qu'aux cœurs fidèles à sa loy. D'où vient encore qu'il n'a pas retiré tous les hommes des ténèbres de l'idolâtrie? C'est que l'Evangile ne devoit qu'être offert à tous les hommes, sans entreprendre sur leur liberté. C'est que les Prophètes, en parlant de la connoissance du vrai Dieu sous l'empire du Messie, ne vouloient que faire entendre qu'elle ne seroit pas, comme sous la Loy, renfermée dans l'unique Peuple d'Israël, mais confiée au zèle infatigable d'un Apostolat qui la répandroit successivement par toute la terre. Pourquoi enfin Jesus-Christ a-t-il

M. JAQUELOT.

Talmud in  
 Sanhed  
 Maimon.  
 Hilchor.  
 Jesode To-  
 ra. c. 9.  
 Dissert. 2.  
 c. 3.

Id. c. 4.

M. JA-  
QUELOT.

osé prendre le titre de DIEU, & à la faveur de ce nom incommunicable, souffrir que les Peuples lui rendissent des hommages religieux? C'est que les Ecritures donnent elles-mêmes ce nom au Messie, & qu'elles lui attribuent toute l'autorité, tous les caractères attachés à la Divinité. C'est que Jesus-Christ a prouvé la sienne par des œuvres que nul être borné ne pouvoit faire. C'est qu'en un mot, on confond ici deux questions très-différentes: l'une, si Jesus-Christ est Dieu, l'autre s'il est le Messie; que c'est mal raisonner de dire: il ne peut être Dieu, donc il n'est pas le Messie; au lieu d'examiner s'il en a tous les signes marquez par les Prophètes, & de conclure, s'ils se trouvent tous réunis dans sa personne, qu'il n'y a plus à disputer s'il est Dieu, puisqu'il est le Messie. Que seroit-ce en effet, & quelles bornes les controverses auroient-elles, si celui qui auroit incontestablement prouvé sa mission, avoit besoin encore de prouver sur chaque article la vérité de sa parole?

Nous voudrions qu'il nous fut permis de joindre à ces réponses, les solides raisonnemens dont l'Auteur les appuie. Mais la simple exposition de ces raisonnemens seroit son Livre même, tant il est précis & serré dans ses preuves. Nous aurons peut-être lieu, dans la suite, de nous enrichir des mêmes biens que la nécessité de finir nous oblige d'abandonner maintenant.

NOUS

NOUS N'AVONS GARDE d'oublier *M. de Fénelon*, ce grand Prélat dont la mémoire sera précieuse, tant qu'on sera curieux de connoître les esprits qui ont illustré le plus beau siècle de la France. Nous n'avons de sa main aucun Ouvrage complet sur la vérité du Christianisme; mais l'illustre neveu qui a mis le Public en partage de la succession de l'oncle, nous en a donné divers morceaux qui, réunis, forment la preuve évidente & sensible de notre foy. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame, & la certitude de notre liberté, sont les vérités fondamentales que l'Auteur éclaire de tous les rayons de l'évidence, & qu'il défend avec une force invincible contre les nouveaux Epicuriens. La nécessité d'un Culte qu'on a tant de peine à persuader aux Déistes, il démontre qu'elle suit naturellement de l'idée d'un Etre souverain. Il établit les vrais caractères de ce culte, dont il fait consister l'intérieur dans l'amour suprême de l'Etre suprême infiniment aimable, & le dehors dans les signes sensibles de cet amour, par lesquels chacun le nourrit & l'accroît en soi, bénit le Père commun, chante ses miséricordes, le fait connoître à ceux qui l'ignorent, & lui ramene ceux qui l'oublient. Il cherche ensuite où est ce Culte, le seul véritable, indispensable & nécessaire. Il n'étoit point dans le Paganisme: ses vœux s'imploroient que des figures inanimées, & ne

M. DE FÉ-  
NELON.  
Archevê-  
que de  
Cambrai.Traité de  
l'Exist. de  
Dieu.Lettres  
concert-  
nant di-  
vers sujets  
de Reli-  
gio.  
Première  
Lettre.  
*Ibid.*  
deuxième  
Lettre.*Ibid.*  
troisième  
Lettre.

Tome I.

G g

CCXXXIV DISCOURS HISTORIQUE

M. DE FE-  
NELON,  
Archevê-  
que de  
Cambrai.

demandoient que la prospérité temporelle qui flatte la passion. Il se montre chez le Juif qui connoît un Dieu esprit, & qui lui donne son amour; mais il n'y est encore ni général, ni parfait. Il n'est public, & dominant que chez les Chrétiens. Eux seuls enseignent, non à égorger des animaux, & à brûler de l'encens à Dieu pour en obtenir la gloire mondaine, & le bien des sens; mais à n'aimer que l'Auteur universel, & à lui sacrifier tous les autres desirs; *Nation de Justes qui n'est qu'obéissance et amour.* Le Christianisme est donc la seule Religion véritable. Conséquence juste que la raison approuve, & qui entraîne le consentement d'un cœur libre, noble, & généreux.

C'est ce cœur sur tout que M. de Cambrai veut gagner; car c'est dans cette partie de nous mêmes qu'est la grande source de nos résistances. Et quel homme a mieux sçû que lui préparer, adoucir, engager, fléchir ce souverain fier & ombrageux, dont les loix nous trahissent & nous perdent? Qui est-ce qui a sçû tout à la fois répandre plus de lumières, & mieux exciter les grands sentimens? Les preuves qu'il apporte font persévéramment ce double effet; elles instruisent, & elles élèvent. La vérité qu'il présente, il la rend aimable. Il persuade, & contre l'ordinaire, on est ravi d'être convaincu. On est charmé d'un tel guide, on voudroit ne le quitter jamais. Il n'emploie ni les grands mou-

ET CRITIQUE, &c. CCXXXV

vemens ni les figures passionnées & fortes; il fait bien mieux, il suit la naïve & pure simplicité de la nature. Ce n'est point un Maître qui nous parle avec autorité, quoiqu'il pût la prendre; c'est un moniteur qui ménage notre délicatesse, & qui ne nous fait obéir qu'à nous mêmes. Il doute avec nous, & il nous fait raisonner avec lui pour éclaircir nos doutes. Ce que nous aurions peine à comprendre d'abord, ou ce que nous ne comprendrions qu'imparfaitement, il a des secrets pour le faire passer par tant d'images, que nous voyons l'objet, & toutes les faces de l'objet. Avec lui on ne sent presque plus ses propres bornes; je ne sçai comment il semble nous donner de son esprit pour étendre le nôtre. Il n'étale point ses connoissances, il en fait part: il ne veut que nous instruire, & s'il se peut, s'effacer tout aussi-tôt de notre esprit. Ce que l'éloquence a de varié, de doux, d'insinuant, d'affectueux, & de tendre, est imprimé sur tout ce qu'il écrit; & ce qu'il est aussi beau d'y trouver, sa droiture & sa candeur s'y sont peintes elles-mêmes.

Il sembleroit que tant de graces seroient incompatibles dans le même Auteur avec la force, & la fermeté du génie. Mais les grands hommes concilient en eux les talens les plus opposés; & c'est par-là même qu'ils sont grands hommes. Les principes que répand M. de Cambrai dans ses *Lettres sur la Religion*, sont d'une élévation,

M. DE FE-  
NELON,  
Archevê-  
que de  
Cambrai.

*l'id.*  
Lettre  
deuxième.

M. DE FENELON, Archevêque de Cambrai.

Ibid. Lettre quatrième. Traité des attributs de Dieu.

d'une noblesse, & d'une majesté qui ravissent. Rien n'est plus juste ni mieux pensé, que ce qu'il établit contre ceux qui voudroient soutenir que le culte d'une volonté bornée, est indigne de l'Être infini en perfection. Ce qu'il me fit l'honneur de répondre aux difficultez que je lui proposai sur la liberté de Dieu pour créer, ou pour ne créer pas, est d'une Métaphysique aussi neuve, aussi lumineuse que solide. Sa réfutation du Spinozisme est d'une profondeur de méditation, d'une justesse de raisonnement d'où sans cesse on voit éclore l'évidence la plus pure; & dans tout cela, cette légèreté de stile qui n'est qu'à lui, ne cesse de prêter des ornemens à la raison. Grâces d'autant plus exquisés & précieuses, qu'on a moins lieu de s'y attendre, & qu'elles humanisent une science qu'il n'est que trop ordinaire de trouver sauvage. Le plus grand Philosophe est celui qui met ainsi les autres en état de le devenir.

DE'S QU'JE me permets de passer sous silence quelques-uns de nos Ecrivains, à plus forte raison suis je dispensé de rien dire de quelques-uns de nos ennemis tombez dans un décri général. Tel est Pomponace, & tel est celui \* qui donna le Livre de la Religion du Médecin. Le premier n'a été, comme l'on sçait, qu'un dialecticien méprisable, & je n'ai jamais pu trouver dans l'autre qu'une hardiesse étourdie, sans difficultez importantes, ni sérieuses. Hobbes raisonnoit da-

\* Thomas Brown.

vantage, mais il n'attaquoit pas le fond du Christianisme; il n'en resserroit que le symbole, inclinant même pour la tolérance sur les articles qu'il n'admettoit pas. On a long-tems parlé d'un Ecrit sous le titre des trois imposteurs, par où, dit-on, l'on entendoit Moïse, Jesus-Christ, & Mahomet. Je pense néanmoins avec M. Simon que jamais ce Livre n'a existé en nature, & il est constant que nul n'a pu nous dire encore ce qu'il contenoit. Nous en connoissons un autre sous la même annonce, fait par Christian Korholt, Théologien à Hambourg. Mais les trois imposteurs qu'il nomme, & qu'il réfute assez foiblement, sont Edouart Herbert, Baron de Cherbury, Spinoza, & Hobbes; ce qui n'a rien de commun avec l'Ouvrage supposé dont il s'agit.

Simon, Lettres choisies, Tome 1. Lettre 16.

S'IL falloit parler de quelques-uns de ceux qui, dans le dernier siècle, se sont le plus ouvertement élevés contre nous, je m'arrêteroïis plutôt à ce que Jean Bodin, Jurisconsulte célèbre, & le Juif Orobio nous ont opposé. L'un & l'autre avoient du sçavoir, je ne veux pas leur en contester le mérite. Mais aussi, l'un & l'autre avoient très-peu de justesse dans l'esprit, & il ne paroît pas que l'art de raisonner fut le principal, ni même un de leurs talens. Je supplie ceux qui me lisent de croire qu'en jugeant ainsi, je parle avec candeur & simplicité, sans prévention de controversiste. C'est une justice que je n'aurois pas besoin de deman-

BODIN & OROBIO.

BODIN &  
OROBIO.

der, si les Ouvrages de ces Auteurs étoient publics, & si chacun, comme moi, pouvoit en décider après les avoir lûs dans les copies manuscrites que quelques cabinets ont conservés.

\* Joan Bodin. Colloquium Heptaplo-meris. De abditis re- rum subtili- tiam ai- sans.

Pour en dire un mot, l'Ecrit de Bodin \* est par- tagé en six Dialogues Latins, dont le premier seu- lement, & le moins scandaleux, a vû le jour. Là, sous le personnage d'un Juif principalement, nom- mé *Salomon*, il essaye de renverser tous les my- stères du Christianisme, & de détourner à d'autres objets les Prophéties que nous appliquons à Je- sus Christ. On voudra sçavoir s'il y allégué des raisons particulières, & nouvelles. Point du tout. Il n'y est que l'écho fidèle des Rabbins; encore n'employe-t-il pas toujours ce qu'ils ont imaginé de plus spécieux contre l'Evangile, & ses difficul- tés ne roulent souvent, que sur des minuties gram- maticales, dédaignées même par les grands Doc- teurs de la Synagogue, un *Aben-Ezra*, un *Abra- baniel*, un *Maimonides*, & les autres de quelque réputation. Ce qu'il produit d'un peu plus nou- veau; ne lui fait guères plus d'honneur. Ce n'est qu'un amas de sophismes, & de petites subtilitez de Dialectique, d'abord contre la divinité de *Jesus-Christ* dont son Juif reconnoit pourtant les miracles; ensuite contre les mystères de la Trini- té; de l'incarnation, & de la présence réelle dans l'Eucharistie. Pour les renverser plus aisément, ce- lui de ses Interlocuteurs qu'il charge de nous dé- fendre, est un homme sans lumières, sans raison;

BODIN &  
OROBIO.

nemens, sans connoissances. C'est un ennemi as- sez mal déguisé, qui ne paroît que pour prêter les mains à notre défaite, qui loin d'employer les so- lides moyens que la cause Chrétienne fournit sans nombre, ne fait que la commettre & la déshono- rer par les foibles appuis qu'il lui donne. Quelle gloire y a-t-il à vaincre un pareil protecteur qui ne sçait ni nos intérêts, ni nos raisons, ni nos res- sources? Et quel dommage la religion peut-elle souffrir d'un triomphe, où celui qui entreprend de la défendre n'est destiné qu'à la trahir?

Ce que je reproche le plus à Bodin, & ce qu'aus- si *Grotius* (a) ne pouvoit lui pardonner, c'est que partout il viole sans pudeur les premières loix de la dispute, qu'il altère les textes qui le gênent, qu'il ajoute à ceux dont il s'autorise, & qu'il supprime ceux qui le condamnent. Pour en don- ner un exemple, ( car une accusation si grave de- mande qu'on l'appuye tout aussi-tôt de quelque preuve ) dans le dessein de nous enlever celle que nous tirons de l'Eclipse miraculeuse arrivée à la mort de *Jesus-Christ*, Bodin fait dire à *Phlégon*

Colloq.  
Heptaplo-  
meris.  
part. VI.

(a) Bodinum in illo opere ad me missò, agnovi qualem existimavi semper, hominem rerum quam verborum studiosiorem, latinitate utentem haud planè nitidà, metricarum legum pueriliter imperitum, Græcis litteris vix imbutum, Hebraicarum morum ac sententiarum fati gnarum, non ex interiore linguæ illius cognitione, sed ex amicitia quam coluit, cum doctissimis Hebræorum, quæ in illo *πρὸς ἡρ- οεσίαν* eam quæ in Christianis requiritur non parum labefactavit. IN HISTORIIS ET TESTIMONIIS CITANDIS VIDEO EUM A VEROSERE LIBRE, NEGLECTU MALO CREDERE QUAM DOLO; QUANQUAM IN- TERDUM VIX EST UT DOLI SUSPICIONEM REFUGIAT. *Gror. Epist. CLXXI. ad Joan. Cordesinum.*

## CCXL DISCOURS HISTORIQUE

qu'elle ne parut qu'à la CX Olympiade & raisonne sur cette hypothèse, tandis que cet ancien Auteur nomme formellement la quatrième année de la CII. Olympiade. Epoque qui concourt exactement avec la dix-huitième année de Tibère, où le Christ fut mis à mort. Y eut-il jamais une falsification plus avérée ?

Quoiqu'on ne doive aucun égard à celui qui se montre coupable d'une infidélité si odieuse, & qu'il semble par cela même dispenser de lui répondre, la suite fera voir pourtant que j'ai pris soin d'exposer les plus fortes objections; non qu'elles soient importantes, mais seulement pour ne laisser pas soupçonner qu'elles le soient. On seroit trop heureux, si dans les matières que je traiterai bientôt, on n'avoit affaire qu'aux esprits d'un certain ordre, & qui vont à la décision par les grands principes. Avec eux on n'auroit point à s'appesantir sur de frivoles incidents; ils seroient superflus, & ne serviroient qu'à retarder l'éclaircissement du fond. Mais le grand nombre ne se croit bien persuadé, & il ne l'est, en effet, que par une discussion de détail. Ce que vous négligeriez de réfuter pour courir plus vite à ce qui tranche, lui paroîtroit démontré; surtout quand les traits qu'il s'agit de repousser, sont, comme ici, lancés par une main qui se cache; car toute affectation de mystère a sur la plupart des hommes un prodigieux empire. Ils supposent toujours dans l'objet qui se voile, beau-

coup

## ET CRITIQUE, &amp;c. CCXLI

coup plus de réalité qu'il n'en découvre, ou qu'il n'en a, & la force qu'il n'emprunte que de leur imagination, leur fait ensuite peur à eux-mêmes. Le Livre de Bodin n'a jamais paru. Donc c'est à dessein qu'on l'a tenu caché si soigneusement, & pour conserver à la Religion l'autorité qu'il lui feroit perdre. Combien de fois ai-je entendu raisonner de la sorte ?

En observant, comme je l'ai fait plus haut, que les Ouvrages d'*Orobio* n'ont jamais été publics, j'ai voulu dire seulement que les leçons qu'il dictoit à ses disciples en Hollande, n'avoient point été données dans leur forme originale; car on sçait bien que ses principales objections se trouvent exposées dans la *Conférence amiable* de M. Limborck avec un Juif. Ce sçavant homme les refute, routes, & avec force, s'engageant partout où il plaît à son adversaire de le conduire, l'obligeant partout à changer de route, & le réduisant enfin à ne pouvoir plus faire un pas, sans trouver un précipice devant lui. Quoiqu'*Orobio* possède assez bien la Critique de l'Écriture, & qu'il use plus habilement que les autres Rabbins des secours qu'ils lui prêtent, on sent qu'il rencontre un Maître en qui ces connoissances sont dans un degré supérieur encore, & de beaucoup. Aussi est-il presque toujours ou contraint à se rendre, ou forcé à se contredire. Plus il fait d'efforts, plus il s'embarrasse, & ses résistances ne servent qu'à serrer de plus près les nœuds où il est pris.

BORN &  
OROBIO.

Je désirerois pourtant que M. de Limborck eût voulu prendre la peine de fortifier quelques articles, où je crois voir qu'il pouvoit être encore plus pressant. Mais peut-être que renfermé dans les bornes étroites d'une *Conférence*, il n'eut pas la liberté de s'étendre davantage. Quand l'occasion s'en offrira, je n'oublierai pas de suppléer à ce qu'il n'a pas dit, toujours bien persuadé cependant, que ces mêmes additions auroient eu sous sa main incomparablement plus de force que dans les miennes.

M. BAYLE.

JE SUIS bien éloigné de confondre *M. Bayle* avec ceux qui nous ont déclaré la guerre. Il a lui-même quelquefois combattu pour nous, & prêté la main à nos victoires. Quelquefois néanmoins il établit des principes dont il seroit facile d'abuser, & dont il auroit désavoué les conséquences. Esprit subtil, adroit, souple, & susceptible de toutes les formes, il n'y avoit point de matière, si abstraite qu'elle fut, où il ne pénétrât. La nature l'avoit fait Métaphysicien; & ce qui est rare, il avoit joint à ce talent qui ne souffre guères d'autre, un sçavoir étendu, curieux & choisi. Cependant ces grandes qualités avoient un défaut. *M. Bayle* cherchoit plutôt à multiplier, qu'à lever nos doutes. Il ne vouloit que renverser, & jamais établir; semblable, en quelque sorte, à ces Conquérens qui ne laissent après eux que des ruines. Je n'ignore pas qu'on n'iroit

à rien de solide, s'il étoit interdit de proposer M. BAYLE librement les objections spécieuses & éblouissantes qu'on peut opposer à la vérité. Elles sont au contraire très utiles; elles servent à confirmer ce que l'on sçait, & à l'éclaircir; elles fournissent des occasions de nouvelles ouvertures, ou des moyens d'ajouter aux anciennes. Mais on diroit que *M. Bayle* avoit un autre dessein, qu'il vouloit nous faire entrer en défiance de toutes nos lumières, nous rendre la raison même suspecte, & à force de nous promener dans les espaces du pour & du contre, nous faire un problème de l'un & de l'autre.

Pour ne toucher ici que ce qui nous regarde, il avance en plusieurs articles de son *Dictionnaire*, dans ses *Reponses au Provincial*, & dans ses *Pensées diverses*, qu'on ne peut satisfaire aux difficultés de la raison contre la foy. Il s'oppose à la distinction commune entre ce qui est *au-dessus de la raison*, & ce qui est *contre la raison*. Voici le fondement de la difficulté. Ce qui ne nous paroît point conforme à notre raison, nous paroît contraire à notre raison; comme ce qui ne nous semble pas conforme à la vérité, nous le disons contraire à la vérité. Ainsi, conclut-il, dès qu'on avoüe de nos mystères qu'ils sont au-dessus de notre foible raison, c'est par un équivalent avoüer qu'ils sont contre notre raison.

CCXLIV DISCOURS HISTORIQUE

M. LEIB-  
NITZ.

LES SOPHISMES d'un Philosophe d'éclat sont des démonstrations pour certains esprits, & il est à propos qu'un autre Philosophe leur découvre l'erreur où les engageroit le pouvoir de l'autorité. M. Leibnitz à qui toutes les sciences ont des obligations si étroites, renversa les principes trompeurs de M. Bayle. Il fit voir dans son excellente *Théodicée*, que la *Raison* n'est que l'*enchaînement des vérités*; qu'il y a deux sortes de vérités; les unes *éternelles*, & dont les propositions contraires sont des absurdités; les autres *positives & Physiques*, qui ne sont point de nécessité *géométrique*, mais les loix mêmes, où les dépendances des loix établies par l'Auteur de la nature; que la foi ne peut contrarier les vérités éternelles & indispensables, parce qu'en ce cas deux *contradictoires* pourroient être vraies; qu'elle peut cependant être opposée aux vérités physiques; qu'alors le raisonnement tiré de cette opposition n'est pas *démonstratif*, mais seulement *vraisemblable*; par conséquent qu'il demeure sans force contre les Mystères, dont on convient qu'ils sont contre les apparences. Par-là se trouve rétablie la distinction judicieuse que M. Bayle vouloit ébranler. Être contre la raison, seroit être contre les vérités éternelles; ce qu'on ne sçauroit prouver de nos Mystères. Être au-dessus de la raison, est seulement ne pas s'accorder avec ce qu'on a coûtume d'expérimenter,

Voyez  
aussi M.  
Jaquelot,  
M. le  
Clerc, M.  
Bernard &  
M. Crou-

ET CRITIQUE, &c. CCXLV

M. LEIB-  
NITZ.

ou de comprendre; ce qui est bien différent d'une contradiction formelle. Les Mystères surpassent donc notre *Raison*, parce qu'ils contiennent des vérités non comprises dans l'*enchaînement* de celles qui nous sont manifestées par les lumières naturelles; mais ils ne sont pas contraires à notre *Raison*, parcequ'ils ne contredisent aucune des vérités où cet *enchaînement* nous mène. Ceux qui sont faits à l'usage du raisonnement sentent bien, sans que je l'explique, jusqu'ou ces principes peuvent aller; & ceux qui connoissent M. Leibnitz, sçavent assez qu'il n'étoit pas homme à laisser ses principes en chemin, ni à traiter les questions à demi.

VOILA ce que j'avois à dire sur ceux de nos Ecrivains à qui Dieu semble avoir mis *sa parole dans la bouche*, & que la grace a établis sur les Nations & sur les Royaumes pour déraciner, pour détruire, pour renverser, pour bâtir & pour planter, comme il parle à son Prophète. Voilà de même les principales entreprises des téméraires, pareils à ces premiers insensés qui se disoient: *Allons; bâtissons-nous une Ville, établissons-nous une Tour dont le sommet touche les Cieux*. On peut maintenant juger de leurs raisons & des nôtres, & il ne me reste plus qu'à répondre au Public sur une difficulté qui me regarde.

Jerem. c.  
i. v. 9.  
Gen. c. 11.  
v. 4.

Après un si grand nombre d'Auteurs, tous si sçavans & si éclairez, pourquoi votre Ouvrage,



me dira quelqu'un ? Ne sommes-nous pas assez instruits, & nous apportez-vous de nouvelles lumières ? Je n'ai pas de moi des sentimens si présomptueux. Ce ne sont point toujours de nouvelles connoissances que je viens offrir ; car je dis souvent ce que l'on a dit avant moi. Mais cela même, j'ai tâché de le mettre dans un ordre où il n'avoit point encore paru, je l'ai fortifié par des preuves qu'on avoit omis d'employer, je l'ai soutenu contre les objections auxquelles il me semble qu'on ne donnoit pas les vraies réponses, & peut être que ces augmentations accessoires feront de quelque prix, dans un sujet où l'accessoire même est important.

Si néanmoins on exigeoit de tout Auteur qu'il fût Original pour être souffert, j'oserais dire de la première Partie de mon Ouvrage, qu'elle est neuve dans l'invention, même dans l'application des règles de Critique, qui assurent la vérité d'un fait. Quiconque aussi jettera les yeux sur la dernière Partie, conviendra que je n'y rapporte point des difficultez foibles & usées, mais presque toujours celles qu'on ne sçavoit point, qu'on ne lit en aucun Ouvrage, & les plus fortes que j'ai pû me faire en méditant sur la Religion. Si elles ne sont pas assez ingénieuses pour m'honorer comme inventeur, elles marquent au moins un caractère qui ne déguise pas.

Au reste je me suis renfermé dans la *preuve de fait*, parce que je la trouve la plus convain-

quante, & la plus simple de toutes. On réplique à des raisonnemens abstraits par d'autres raisonnemens encore plus abstraits ; & dans cette espèce de combat, où la victoire demeure quelque tems dans le nuage, il n'est pas toujours aisé de voir de quel côté elle se range à la fin. Mais qu'opposer au fait constant, & qui porte décision ? On a beau disputer, on ne change point les siècles, on ne fait point dire à l'Histoire ce qu'elle ne dit pas, ni le contraire de ce qu'elle dit ; nous ne lui faisons pas la loi, nous la recevons d'elle. Il n'est donc pas possible d'employer un moyen plus sûr de démonstration. Je sçai que nos premiers Auteurs n'ont presque jamais manqué de s'en servir ; il étoit trop naturel. Mais il n'est qu'une de leurs preuves, & ils n'ont pas conduit celle-ci jusqu'ou elle pouvoit monter, distraits sans doute, par le soin des autres. Celui qui n'occupe pas un si grand terrain, n'est pas si riche ; mais peut-être aussi qu'il le cultive mieux.

Puisse-je obtenir de Dieu, qu'en travaillant pour le salut de mes freres, il daigne aider ma foiblesse, m'ôter mon esprit propre & me donner le sien, afin que j'annonce *sans reproche les Oracles de la vérité*. Je le demande avec instance par ces paroles d'Origene contre Celse : *Deus faxit ne mens nostra ejus aspirationis vacua, disputationem hanc tractet, ut fides eorum quibus prodesse optamus, non sit in humanâ sapientiâ, sed accepta*

CCXLVIII DISCOURS HISTORIQUE &c.

1. Cor. C. *Christi Spiritu, ab eo qui solus cum dat Paters  
2. v. s. adjuti in percipiendo verbo Dei, demoliamur om-  
nem altitudinem attolentem se contra Dei no-  
2. Cor. C. titiam: ut eo qui dat verbum evangelizantibus  
30. v. s. virtute multa, nobis quoque id prabenti, multam-  
que virtutem donante, apud lectores fidem impetre-  
mus per verbum atque virtutem Dei. Orig. contra  
Celsum. lib. 5. ad initium.*

FIN DU DISCOURS.



LA RELIGION



*J. Goussier delin.*

*J. Goussier delin.*

LA RELIGION  
CHRÉTIENNE  
PROUVÉE PAR LES FAITS

LIVRE PREMIER.

Où l'on applique à l'Histoire de l'Évangile les Caractères  
qui démontrent la vérité des Faits.

CHAPITRE PREMIER.

*Etat de la Question, & plan de l'Ouvrage.*



SI la Religion Chrétienne offroit de LIVRE  
mettre tous les points de sa Doctrine CHAP. I  
dans une pleine évidence, on seroit  
en droit de lui reprocher ses impéné-  
rables profondeurs; & si elle faisoit profession

Tome I.

A

LIV. I. d'être obscure en tout, elle seroit sans preuve, sans  
 CHAP. I. aucun signe certain de vérité. Mais elle soutient  
 pour se caractériser elle-même, que tout ensemble elle est mystérieuse & claire; qu'elle marche ici dans une nuit épaisse, & cependant qu'elle est certaine que sa route ne l'égaré pas. Elle avoué sa soumission à ce qu'elle ne comprend point, mais elle se défend d'une obéissance ignorante & aveugle. D'un côté elle reconnoît la dépendance & la foiblesse de l'esprit humain, & de l'autre sa grandeur & ses droits. D'une part elle interdit, & de l'autre elle permet de raisonner, elle y invite: c'est même en raisonnant jusqu'à certaines bornes, qu'elle veut instruire à ne raisonner plus au-delà de ces bornes. Tenez, dit-elle, vos connoissances captives sous la main de Dieu; toutefois gardez-vous de croire qu'on vous ordonne d'être déserteurs de l'évidence, contre toute règle d'évidence: Soyez fidèles, mais raisonnables; soumis, mais éclairez; dociles, mais instruits. Que votre foy soit pure & simple, sans approfondissement curieux. Cependant soyez prêts à rendre raison d'elle à quiconque vous en demande les motifs.

*Epist. ad Roman. c. 12. v. 1. Coloss. 4. 6.*

*1. Pet. 3. 15.*

Quel est le sens de ces paroles? En ont-elles un, comme le soutiennent les Chrétiens? ou ne sont-elles qu'une suite de contradictions, comme le prétendent les Déistes? C'est en ce point que consistent nos différends; & pour tout réduire à quelque chose de précis, il n'est que-

tion que de sçavoir s'il est impossible d'allier ces LIV. I.  
 deux propositions: Croire ce que l'esprit ne con- CHAP. I.  
 çoit pas. Estre certain qu'en le croyant on suit l'impression d'un sens droit, sans avoir à craindre les pièges de l'erreur. S'il est vrai que ces propositions se contredisent, & s'excluent formellement, toute dispute ultérieure est superflue, & les incrédules triomphent. Tout au contraire ils sont vaincus, si elles ont un rapport, & un lien naturel qui les unisse.

Ceux qui combattent la Religion Chrétienne disent: Il n'y a que l'autorité de l'évidence qui assujétisse la raison. Ce qui n'est pas clairement apperçu, laisse au moins la liberté du doute. Pour croire, il faut juger: & pour juger il faut, avant tout, connoître l'objet; car juger de ce qu'on ne voit pas, c'est juger de rien; & juger de rien, c'est ne point juger. Or vous convenez que les Mystères, objets de la foy, sont inconcevables; vous ne cessez de dire que l'esprit n'y atteint pas, & qu'il ne peut y atteindre. Comment donc voulez-vous qu'il consente à s'y soumettre? On peut bien par docilité, par habitude, ou par préjugé, dire que l'on croit ce qu'effectivement on ne conçoit pas, ou même ce qui se montre comme absurde. Ce n'est alors qu'une croyance de langage, une soumission extérieure. Mais le croire par une persuasion intime, ferme, inébranlable, & réfléchie, le croire par une certitude qui naît, non de l'imagina-

## LA RELIGION CHRE'TIENNE

LIV. I.  
CHAP. I.

tion, mais de la conscience; le croire par une conviction qui bannisse tout soupçon de surprise, toute hésitation involontaire, ou consentie; jamais, non jamais on n'y parviendra. C'est demander à l'homme ce que l'homme ne peut donner, l'obliger à ce qu'il ne peut faire, à ce que Dieu même ne pouroit en exiger sans cesser d'être ce qu'il est.

Les Chrétiens répondent qu'on se fait un fantôme de leur doctrine, qu'on se plaît à y mettre des absurdités qui n'y sont pas, & qu'elle desavouë, pour avoir lieu de les combattre, de s'en effrayer, & d'en effrayer les autres. Ils se plaignent de ce qu'à la faveur d'un sophisme, on les accuse de violer toutes les loix du raisonnement, & de ce qu'on ne cesse de confondre ce qu'eux-mêmes ils ne cessent de distinguer. Ils est vrai, disent-ils, que notre Religion est claire & ténébreuse tout-à la fois, mais cet éclat & cette obscurité n'y tombent point sur les mêmes objets, ni sur les mêmes parties du même objet. Il faudroit cependant nous l'entendre dire, pour en faire au Christianisme de justes reproches de contradiction. Nos Mystères, en tant que tels, sont inaccessibles à l'homme qui vit sur la terre, nous le confessons. Vainement il tente d'y porter la lumière; il semble que les ténèbres redoublent à mesure qu'il s'efforce de les écarter; ils sont l'écueil de sa raison, & la matière de sa foy. Voilà le côté ténébreux. Mais la certitude de

## PROUVE'E PAR LES FAITS.

LIV. I.  
CHAP. I.

ces mêmes Mystères est jointe à des vérités évidemment connues, & elle en est inséparable. Voilà le côté clair, & par conséquent voilà les contradictions dissipées. En un mot, nous marchons sur les traces de la foy, mais la foy marche elle-même sur les traces de la lumière, & nous prétendons que la lumière n'est pas moins essentielle à la foy, que l'obscurité. Nous croyons, mais notre foy a des fondemens solides; & nous le démontrons à quiconque le veut entendre. Demandez-vous quelle est cette espèce de preuve si victorieuse des révoltes de l'esprit? Ce sont les faits. C'est à dire ce qu'il y a de plus palpable, de plus tranchant, & de plus persuasif.

Telle est la réponse du Chrétien, & je destine cet Ouvrage à montrer aux contradicteurs qu'elle est sans réplique. J'entreprends de faire voir aux Déistes que si les faits de l'Evangile sont incontestables, ce moyen simple finit leur tous nos combats; que si les miracles de Jesus-Christ sont avérez, sa Religion a des preuves plus que suffisantes; & que sans s'épuiser en controverses interminables sur les dogmes, ce point unique abrège tout, & emporte une décision générale. Mais avant tout, je crois nécessaire d'approfondir la nature & la force des preuves de fait. Comme je ne veux employer qu'elles, il importe que j'en fasse connoître l'autorité.

## C H A P I T R E I I

*De la nature & de la force des preuves de Fait.*

LIV. I. CHAP. I. **I**L y a des preuves de plus d'une espèce , & des raisons de nature différente qui nous déterminent à croire , ou à ne pas croire , dans les circonstances où l'esprit est en doute. Il y a des preuves établies sur le rapport des idées entre-elles : ce sont les preuves *métaphysiques* , & leurs objets sont éternels , immuables , toujours présents aux hommes attentifs. Il y en a de moins perceptibles à la raison pure , & plutôt sensibles que lumineuses , elles appartiennent davantage au cœur qu'à l'esprit ; elles sont moins une impression de l'évidence que du penchant ; mais d'un penchant général , dominant , & persuasif. On les appelle *preuves de sentiment*. Il y en a de fondées sur un assemblage de rapports , de circonstances , & d'aspects , dont nul en particulier & séparément n'entraîne la détermination , mais dont le concours & la totalité forment des présomptions si spécieuses qu'elles décident ; ce sont elles que l'on nomme *preuves morales*. Enfin il y en a qui résultent des événemens connus , incontestables , & authentiques. Ce sont les *preuves de fait*.

Toutes ces preuves , chacune dans son ordre ,

ont leur évidence propre & indépendante. Celles que j'ai nommées *métaphysiques* , forment ce que l'on entend d'ordinaire par le terme de *Démonstration*. Celles de *sentiment* , établissent une conviction personnelle que celui qui l'éprouve ne peut transmettre aux autres , parce que les sentimens ne sont pas comme les idées qui se communiquent. Les *preuves morales* déterminent plus qu'elles n'éclairent dans les choses douteuses , parce qu'elles ne naissent que d'un amas de *vray-semblances*. Les *preuves de fait* forment la plus grande évidence , la plus entière certitude où l'esprit humain puisse arriver dans les choses indémontrables par elles-mêmes. Quand je dis la plus grande évidence , je l'entends par rapport aux hommes en général ; car je conçois qu'il y a des vérités abstraites aussi évidentes dans leur espèce , que les faits les plus certains le sont dans la leur : mais relativement au plus grand nombre , je soutiens qu'une évidence de fait le frappe , le pénètre , l'entraîne davantage que toute autre évidence d'un ordre différent. J'en donne les raisons.

Premièrement. Elle est plus dans nos voyes , plus assortie , plus proportionnée à la foiblesse commune de nos conceptions. Tous les hommes ne sont pas philosophes & méditatifs. Quelques uns à peine dans cette immense multitude osent s'assujettir aux durs travaux de la réflexion : le reste plus sensible , veut des vérités ,

LIV. I. ( car nous les aimons tous ) mais moins épineux  
 CHAP. II. ses , plus accessibles , & dont la connoissance  
 coûte moins cher au repos. Telles sont les véri-  
 tés de fait. Il ne faut pour y atteindre , ni ces  
 grands efforts de raisonnement , ni cette péné-  
 tration vive & profonde , ni cette capacité vaste  
 qui comprend , sans les confondre , une foule  
 d'idées & de rapports. Il ne faut que regarder  
 devant soi , s'il est permis de parler de la sorte ;  
 il ne faut que saisir des principes grossiers , &  
 palpables ; il ne faut que voir de ses yeux le fait  
 présent , ou dans le fait présent les suites , &  
 par conséquent la preuve du fait ancien. Car  
 telle est la nature simple des faits. S'ils sont con-  
 temporains , les sens en jugent presque seuls ; ce  
 qu'ils laissent à faire à l'esprit n'est qu'une opéra-  
 tion légère : S'ils sont anciens , la tradition les  
 rapproche , & par ce secours ils redeviennent  
 présents. En un mot tous les esprits , même les  
 plus bornés , ont une mesure d'intelligence suf-  
 fisante au moins à ce que les faits en exigent ;  
 & c'est peut-être de là que naît en nous je ne  
 sçai quel penchant pour toutes les preuves de  
 cette nature. Demandez à un homme qui ne  
 soit pas philosophe , qu'il vous prouve que l'à-  
 me est immortelle ; il vous dira qu'il ne le peut,  
 que la raison ne lui en dit rien , qu'il s'en re-  
 pose sur la foy commune , & peut-être sur le  
 sentiment intérieur & confus qu'il en a , mais  
 qu'il en seroit parfaitement sûr , s'il voyoit re-  
 paroître

paroître quelqu'un de ceux que la mort enlève. LIV. I.  
 La preuve de fait est donc la plus forte à ses yeux ; & s'il la souhaite par préférence aux au-  
 CHAP. II. tres , c'est qu'il sent bien que celle-ci leveroit  
 tous les doutes , & triompheroit des plus gran-  
 des difficultés. Je dis plus : ceux qui croient les  
 esprits immortels , fondez sur ce qu'ils sont in-  
 corporels , ou sur les autres raisonnemens philo-  
 sophiques , en seroient certainement encore  
 plus convaincus , si quelqu'un se remontroit vi-  
 vant après le trépas. Cependant ils demeurent  
 inébranlables dans leur opinion , & les preuves  
 leur en paroissent démonstratives , comme elles  
 le sont effectivement ; mais celles qui seroient  
 établies sur le fait , combien auroient-elles en-  
 core plus d'empire & d'éclat : les sens y vien-  
 droient au secours du raisonnement , & ren-  
 droient , par l'évidence de leur témoignage ,  
 le raisonnement même superflu.

Secondement. Les preuves constantes d'un  
 fait , fût-il ancien , sont en un sens plus con-  
 vaincantes que les autres , parce qu'elles tien-  
 nent à des vérités qui semblent créées avec  
 nous , dont on trouve les principes en soi , &  
 dont l'impression est si générale , si profonde ,  
 si vive , qu'elles sont partie des premiers fon-  
 demens de la société humaine. Ces vérités  
 sont : que les hommes ne sont pas insensés , &  
 qu'il y a certaines règles dont ils ne s'écartent  
 jamais dans la conduite ; qu'il ne sçauroit y avoir

LIV. I. entre-eux de concert unanime pour la fraude ; que  
 CHAP. II. s'ils trompent quelquefois , ils ne le font point  
 sans motif , ni sans intérêt ; qu'ils ne sont point  
 tels dans un tems , & tels dans un autre , je veux  
 dire tous fourbes dans un siècle , & tous sincères  
 dans un autre siècle ; que tout le monde ne  
 conspire point à tromper quelqu'un , que per-  
 sonne ne réussit à tromper tout le monde ; &  
 qu'enfin le hazard n'est point l'auteur des ef-  
 fets constants , suivis , réguliers , & qui mar-  
 quent intelligence. Ainsi que l'on prenne ces  
 deux propositions. La premiere : Une certaine  
 ligne courbe peut toujourns s'approcher d'une cer-  
 taine ligne droite sans la toucher jamais , toutes  
 deux étant même continuées à l'infini : La se-  
 conde , la Paix des Pyrénées fut conclue en 1659.  
 J'ose avancer qu'il seroit , sans comparaison , plus  
 facile d'ébranler un homme sur la certitude de  
 la vérité géométrique , que sur la certitude de  
 l'événement historique. Cependant ces deux pro-  
 positions sont vraies. Les Géometres démon-  
 trent l'une , l'Histoire nous assure de l'autre. D'où  
 vient donc cette différence de convictions inté-  
 rieures ? Pourquoi ne sont-elles pas dans mon  
 esprit au même degré ? D'où vient que je me  
 laisse ébranler sur l'une , & que sur l'autre je  
 suis si ferme ? N'est-ce pas à cause de ce que je  
 disois il n'y a qu'un instant , que les vérités de  
 fait sont en quelque sorte plus vérités par rap-  
 port à nous , à cause de leur intime liaison avec

d'autres vérités qui ne le seroient plus , si les LIV. I.  
 preuves évidentes de fait pouvoient jamais être CHAP. I L  
 fausses ?

Je sçai que la démonstration géométrique  
 convaincra celui qui en voudra suivre la métho-  
 de , & que d'un principe avoué certain , on le  
 conduira de corollaire en corollaire à la propo-  
 sition dont j'ai parlé : mais il ne sera pas si pro-  
 fondément pénétré , ni touché des vérités inter-  
 médiaires qui unissent le principe & la conclu-  
 sion , que des vérités qui le forcent à convenir  
 de la certitude du fait même qu'il ne voit pas.  
 Aussi le fait devient par elles d'une évidence  
 égale à celle des premiers principes , tandis que  
 la proposition géométrique n'est jamais si claire  
 que les axiomes dont elle est conclue. Supposé  
 donc qu'il fallût parier pour la certitude des  
 deux précédentes propositions , on pourroit sans  
 doute , & l'on devroit exposer tout , même sa  
 vie , si quelque chose dédommageoit de sa per-  
 te , contre ceux qui les nieroiient : car en ce cas  
 on ne sçauroit assigner de parti , ni déterminer  
 de proportion , puisqu'il n'y a point de rapport  
 entre ce qui est , & ce qui n'est pas : entre ce  
 qui est faux , & ce qui est vrai. Tout est d'une  
 part , & zero de l'autre. Examinez-vous cepen-  
 dant , vous trouverez que dans l'hypothèse du  
 pari vous exposeriez davantage , du moins avec  
 plus de confiance pour l'affirmation du fait , que  
 pour la certitude du théorème. Ce n'est pas , en-

BIV. I. core une fois, qu'il y ait plus d'évidence dans les  
 CHAP. I. preuves qui démontrent le fait, que dans celles  
 qui démontrent la proposition mathématique.  
 Je les crois, chacune dans leur ordre, également  
 évidentes; mais outre cette égalité d'évidence,  
 il y a dans les principes d'où résulte la certitude  
 du fait, je ne sçai quel sensible touchant &  
 persuasif, qui n'est point dans les principes ab-  
 straits des Mathématiques. Or on est plus con-  
 vaincu de ce qui est lumineux & sensible tout à la  
 fois, que de ce qui n'est que lumineux. Il y a dans  
 l'un un motif de plus pour la conviction, & par  
 conséquent un degré de certitude de plus. Il est  
 donc vrai, & j'ai eu raison de le dire, que les  
 vérités de fait sont en un sens plus convaincantes  
 que les autres.

Troisièmement. Ce qui les rend encore plus  
 démonstratives, c'est qu'elles sont par leur na-  
 ture moins sujettes aux subtilitez de la dispute,  
 & aux artifices du raisonnement. Leurs princi-  
 pes déjà simples, sont encore en petit nombre,  
 & nous garantissent de l'embarras inséparable  
 des sujets trop composés. Dans les choses de rai-  
 sonnement pur, le faux s'insinüe quelquefois  
 par les pièges du sophisme, & ces pièges ne  
 sont pas toujours faciles à découvrir. L'esprit le  
 plus fait à l'usage des discussions, s'y égare quel-  
 quefois luy-même, & ne sçait plus souvent où  
 trouver un fil pour en sortir. On ne voit autre  
 chose que de graves Auteurs s'accuser mutuel-  
 lement de ces détours captieux, & d'ordinaire il

faut de longs ouvrages pour démêler ce qu'un LIV. I.  
 raisonnement trompeur a trouvé le secret de mé- CHAP. I.  
 ler & d'obscurcir. Encore la raison n'est-elle ja-  
 mais si pleinement victorieuse, qu'elle ne laisse  
 toujours au sophisme quelque ressource pour se  
 défendre. Mais où trouverez-vous ces écueils  
 & ces dangers dans les matières de fait? Prenez  
 d'une part l'homme le plus simple, & de l'autre le  
 Dialecticien le plus habile, que celui-ci conteste  
 à l'autre la vérité de l'Edit qui révoqua celui de  
 Nantes. il y a cinquante quatre ans. Ce disputeur,  
 tant ingénieux qu'on voudra le supposer, arrive-  
 ra-t'il jamais à persuader que cet événement est  
 faux, ou même à en donner le moindre doute?  
 Il pourra, je le veux, éblouir par d'insidieuses  
 paroles, & forcer un homme ignorant à demeu-  
 rer sans réponse directe à ses vaines argumen-  
 tations. Mais celui qu'il aura peut-être contraint  
 au silence, en sera-t'il moins inébranlable sur le  
 fait dont il s'agit? La conviction intérieure qu'il  
 en avoit subsistera-t'elle moins? Il admirera jus-  
 qu'où peut aller l'artifice du discours dans les es-  
 prits fertiles & souples qui ont des couleurs pour  
 tout; mais il appuyera sa persuasion sur les suf-  
 frages innombrables qui déposent pour la véri-  
 té du fait qu'il assure. Tous les raisonnemens  
 imaginables ne pourront à son égard prévaloir  
 contre cette nuée de témoins, & plus on voudra  
 l'engager en d'autres routes, moins il quittera  
 celle qu'il sent intérieurement être la plus sim-



LIV. I. ple comme la plus infaillible. Le fait dont nous  
 CHAP. II. disputons est sûrement, dira-t'il, ou il n'est pas :  
 ( dans les choses de cette nature il n'y a point  
 de milieu ). Or s'il n'étoit point, il faudroit que  
 je supposasse que tous les hommes qui le croient  
 sont trompez, comme je le serois moi-même,  
 ou qu'ils se sont unis tous, malgré l'infinie di-  
 versité de leurs intérêts, pour devenir sans in-  
 térêt les auteurs de ma séduction. Mais cet ac-  
 cord & ce concert sont inconcevables, & quoi-  
 que physiquement possibles, ils sont moralement  
 impossibles. Or dès qu'il est besoin de me dé-  
 terminer, la possibilité physique, sans preuve  
 positive de l'imposture, ne sçauroit m'arrêter ;  
 autrement j'entrerois en doute sur tout. Espèce  
 d'état violent pour lequel je sens bien que je ne  
 suis pas né.

Et en effet, comme il y a dans la nature cor-  
 porelle des règles préétablies, en conséquence  
 desquelles certaines choses doivent arriver, &  
 d'autres n'arriver jamais ; il y a dans l'ordre mo-  
 ral des loix d'une autre espèce, mais également  
 infaillibles. Par exemple, le soleil vient d'ache-  
 ver sa course & de nous dérober sa lumière dans  
 un certain point de l'horizon ; j'en conclus sur  
 ce que j'ai de connoissance de la mécanique du  
 monde, qu'après un intervalle réglé, il repa-  
 roîtra dans un point opposé. Je n'ai pourtant  
 pas de démonstration exacte de cet infaillible re-  
 tour. Tout de même dans l'ordre moral, parce

que je sçai qu'il y a dans le cœur des hommes un LIV. I.  
 fond si ressemblant, qu'ils se gouvernent en gé- CHAP. II.  
 néral par les mêmes vûes & par les mêmes motifs ;  
 parce que l'expérience, le plus instructif de tous  
 les secours, m'apprend que les causes, mêmes  
 libres, posées en des circonstances pareilles,  
 produisent des effets pareils, je tire les mêmes  
 conclusions quand je vois les mêmes circonstan-  
 ces. Je suis donc, à l'égard des faits appuyez de  
 la foy publique, au même degré de certitude où  
 je suis que le soleil reparoîtra demain. Et que  
 pourrais-je souhaiter au delà ? C'est peut-être ce  
 qui a fait qu'un nombre prodigieux de grands  
 hommes a crû qu'il n'y avoit d'incontestable  
 dans nos connoissances, que les vérités histori-  
 ques. Les Pyrrhoniens eux-mêmes, ces Philoso-  
 phes si fermes à tout motif de persuasion, &  
 tant célèbrent pour l'excès de leurs doutes, se  
 laissoient vaincre à l'évidence du fait. Et enfin  
 dans toute la société humaine, c'est le comble  
 de l'extravagance de nier les faits, quand on  
 n'a contre eux que de petites subtilitez, au lieu  
 de preuves & de soupçons raisonnables.

Quatrièmement. J'ajoute que les preuves de  
 quelque nature qu'elles soient, cèdent l'empire  
 aux preuves de fait, & que celles-ci ne peu-  
 vent être balancées, loin d'être vaincues, par  
 aucun raisonnement, quelque fort qu'on le sup-  
 pose. Il n'y a pas deux voix dans le monde sur  
 la justice de cette préférence. C'est une maxime.

LIV. I. de tous les tems , un principe universel , qu'on  
 CHAP. II. doit régler les opinions spéculatives par les preu-  
 ves de fait , quand il y en a , & non pas assujé-  
 tir les preuves de fait aux opinions spéculatives.  
 Maxime sage qui a ses sources dans les pures  
 lumières de la raison. Car enfin , qu'y auroit-il  
 de plus extravagant que de vouloir faire contes-  
 ter des raisonnemens avec ce qui est positif &  
 réel ? Dès qu'une chose est , tous les efforts de  
 l'esprit ne sçauroient empêcher qu'elle ne soit.  
 Sa propre existence est sa preuve invincible ; &  
 comme il est impossible qu'une chose soit & ne  
 soit pas en même tems , si-tôt qu'elle est dé-  
 montrée réelle , vous ne pouvez plus que vous  
 égarer en voulant soutenir qu'elle ne peut être.\*  
 A la bonne heure disputez contre le fait , tant  
 qu'il lui manque encore quelqu'un de ces carac-  
 tères essentiels qui le rendent indubitable ; en ce  
 cas c'est moins subtiliser qu'approfondir. Mais  
 dès qu'on le voit de ses regards , ou par les  
 yeux de toute la terre , & de tous les siècles ,  
 quel paradoxe d'aimer mieux en croire à un rai-  
 sonnement spéculatif , qu'à une existence sensi-  
 ble & palpable ?

Il est vrai qu'autrefois on a vû de sérieuses  
 disputes sur de pareilles questions. Mais c'est  
 que le fait encore mal éclairci, laissoit quelque pré-  
 texte , & quelque asyle aux doutes. Par exemple ,  
 on a vû de longs différends sur l'existence des  
 Antipodes. Les uns prétendoient que certe opi-  
 nion

nion choquoit le bon sens & toutes les notions LIV. I.  
 philosophiques ; d'autres , qu'elle étoit inaliabile CHAP. II.  
 avec les principes de la foy. On faisoit de gran-  
 des difficultez , & des objections à l'infini contre  
 ce systéme ; peu s'en falloit qu'on ne le traitât  
 ouvertement d'hérétique. Mais quand la preuve  
 de fait est venue enfin , les objections se sont éva-  
 nouies , & les contradicteurs se sont dissipés. On  
 voit encore des Philosophes amoureux de l'ex-  
 traordinaire , soutenir que le mouvement est im-  
 possible. Il ont leurs preuves , & il y en a d'é-  
 bloüissantes , difficiles même à éluder : mais par-  
 ce que c'est un fait d'expérience qu'il y a du  
 mouvement dans la Nature , on laisse dire ces  
 Sophistes , & l'on croit ce que l'on voit.

Je dis enfin pour dernière raison , que le moyen  
 de fait est ce qu'il y a dans nos connoissances de  
 plus fécond en conséquences évidemment cer-  
 taines. Nous avons , je le sçai , des principes méta-  
 physiques dont la clarté frappe l'homme le plus  
 aveugle. Qu'il leur soit fidèle , il est conduit par  
 eux à la parfaite démonstration , ils le préser-  
 vent des pièges de l'erreur , ils lui donnent des  
 accès faciles & sûrs près des vérités les plus  
 abstruses. Mais d'ordinaire ces vérités tirent leur  
 lumière plutôt que leur naissance du principe éta-  
 bli. Il est plutôt la règle qui les fait connoître , que  
 la cause qui les produit. Il les discerne & les  
 démontre ; il n'en est ni l'auteur , ni la source.  
 Par exemple , toutes les propositions vraies sont

LIV. I. CHAP. II. prouvées par celle-ci , devenuë si fameuse dans les derniers temps : *On peut assurer d'une chose tout ce que l'esprit découvre dans l'idée claire qui la représente.* Cependant cette maxime si constante , & qui ne semble pas avoir de bornes dans l'application , en a de très-étroites pour la fécondité ; elle ne mène à rien de nouveau : seulement elle assûre les jugemens dans ce que l'esprit a déjà découvert par d'autres routes. Aussi le grand Philosophe qui nous a plus que tout autre aplani celles du Vrai , n'a pas crû pour le trouver , que ce principe spéculatif pût suffire. Il a senti le besoin de recourir à des moyens de fait. Il a remonté jusqu'au plus simple , l'origine & la clé de tous les autres ; puis de cette proposition : *je pense , donc je suis* , il nous étale , en redescendant , cette foule de conclusions , cet enchaînement de vérités qui forment le système le plus avoué de la raison. Je ne cite que cet exemple en faveur des preuves de fait. Le Lecteur attentif peut de lui-même en découvrir mille autres , & il me semble qu'il n'est point mal de lui laisser quelquefois le soin de certaines recherches. Il est toujours plus flaté , & en quelque sorte plus instruit par celles qu'il fait , que par celles que nous lui offrons.

## CHAPITRE III.

*Que les faits démontrent la vérité de la Religion Chrétienne.*

LIV. I. CHAP. III. LA science des faits Evangeliques , jointe à leur certitude , est la voye la plus simple de trouver avec la borne de ses doutes , la source de l'évidence. C'est une Théologie sensible , fondée sur l'histoire de la Religion , à peu près comme le coup d'œil jetté sur l'Univers est la Philosophie palpable qui en démontre l'Auteur. Il n'y a donc personne qui ne doive se prêter à un moyen si facile de s'éclaircir , & de juger par lui-même si la foy qu'on lui propose d'embrasser , est aussi claire que nous le soutenons , dans ses principes & dans ses motifs. Refuser une discussion si peu pénible seroit une négligence , un dédain impardonnables. L'objet dont il s'agit est d'un intérêt si capital , qu'on ne sçauroit trop faire pour l'approfondir. Quand ce ne seroit même que pour la curiosité de sçavoir quelles sont nos plus grandes ressources , les Déistes & tous les incrédules nous doivent une attention sérieuse , & ne nous pas condamner qu'ils ne soient sûrs d'avoir entendu jusqu'à la dernière de nos preuves. Je leur dis donc à tous , que

LIV. I. sans entrer dans un examen de détail sur chaque  
 CHAP. III. article de la foy Chrétienne, il n'y en a point  
 qui ne soit démontré par la seule démonstration  
 des faits racontés dans les Livres saints. Je ne  
 fais d'abord que deux ou trois questions sim-  
 ples, sur lesquelles je supplie tout Lecteur droit  
 & sincère de s'interroger lui-même.

Je vous demande : Concevez-vous que Dieu  
 puisse vous tromper, que celui qui est la Véri-  
 té suprême puisse descendre & se dégrader jus-  
 qu'à vous tendre des pièges ? Chacun se hâte  
 de répondre que ma question est vaine, & qu'il  
 n'a point de l'Être parfait des idées si grossières.  
 Je poursuis, & je vous demande encore : Si  
 Dieu vous avoit parlé, s'il s'étoit fait entendre  
 d'une manière sensible, claire, sans ombre, sans  
 soupçon de prestige, croiriez-vous à sa parole ?  
 Ici tout homme qui comprend mes termes, s'é-  
 criera : Sans doute j'obéirois à une autorité si  
 respectable, & je n'hésiterois pas. Mais si l'Être  
 infini vous annonçoit comme certain ce que  
 votre esprit ne pouroit comprendre, ce qui vous  
 paroîtroit incompatible avec les notions naturel-  
 les (je suppose toujours qu'il vous fût évident que  
 Dieu lui-même vous parlât ?) dites-moi, dou-  
 teriez-vous de la vérité de ses oracles ? Assuré-  
 ment vous me répondez encore : Je me sou-  
 mettrois, & quoiqu'il en dût coûter à ma rai-  
 son, je serois fidèle. Je dirois : mes lumières sont  
 foibles & bornées ; Dieu est infaillible. Deux

idées peuvent me paroître contradictoires, tan- LIV. I.  
 dis qu'il voit le lien qui les unit. C'est un prin- CHAP. III.  
 cipe dont je ne doute pas plus que de ma propre  
 existence.

Mais puisque je me suis permis d'interroger  
 mon Lecteur, qu'il m'accorde de lui faire une  
 dernière question. Qu'il me dise d'où vient qu'il  
 ne croit pas aux Mystères révélés dans l'Evan-  
 gile, où je suppose que c'est Dieu lui-même  
 qui nous instruit. Il ne sçauroit me repliquer  
 qu'il secouë le joug de la foy, parce que ses  
 dogmes lui semblent discordants. Tout-à-l'heure  
 il vient de convenir, & cet aveu est encore sur  
 ses lèvres, que deux idées peuvent lui paroître  
 inaliabes, tandis que Dieu voit le rapport qui  
 les accorde. La ressource de l'incompréhensi-  
 bilité des Mystères est donc une ressource fermée  
 pour l'incrédule : l'unique qui lui reste, s'il rai-  
 sonne, est de dire, qu'il n'est ni constant ni  
 démontré que Dieu lui-même se soit expliqué  
 dans l'Evangile. C'est donc en ce point seul  
 qu'est tout le nœud de la controverse. Est-ce la  
 voix du Tout-puissant qui se fait entendre dans  
 l'Evangile, ou bien n'est-ce que la voix trom-  
 peuse des hommes ? Entre ces deux partis si for-  
 mellement opposez, tâchons de découvrir le  
 véritable par des raisonnemens courts. Que cha-  
 cun se replie sur soi, & juge des vérités que  
 je vais établir.

I. Dieu ne sçauroit autoriser l'imposture, ni

LIV. I. concourir à la séduction d'un être malin. En ce  
 CHAP. III. cas il ne seroit plus infiniment bon , infiniment  
 saint ; il seroit complice du crime d'autrui. Odiou-  
 se conséquence qui révolte la raison , & qui as-  
 sûre la vérité du principe.

II. C'est par les miracles , je veux dire par  
 la suspension des loix , ou de quelqu'une des  
 loix communes qui gouvernent l'Univers , que  
 l'action de Dieu se fait sentir de la manière la  
 plus frappante. L'ordre des mouvemens établi  
 par lui , ne sçauroit être dérangé que par lui.

III. Par tout où je trouve des prodiges , ou  
 des interruptions évidentes à l'harmonie générale  
 & préétablie , je puis donc croire , & je le dois ,  
 que c'est Dieu qui les cause.

IV. Donc toute doctrine autorisée par des  
 interruptions , par des suspensions de la loy com-  
 mune , est une doctrine autorisée de Dieu mê-  
 me ; s'il est vrai que ces prodiges soient constans ,  
 invinciblement prouvez , & vainqueurs de tous  
 les doutes.

Cela posé , je continuë , & j'applique mes  
 principes à la question présente. Il y a dans la  
 foy Chrétienne des dogmes profonds qui épou-  
 vantent l'évidence , j'en conviens. Un Dieu qui  
 se fait homme , & qui habite parmi les hom-  
 mes comme un d'entr'eux ; une nature unique  
 & simple qui existe toute entiere en trois hypos-  
 tases , sans violer son unité ; un Dieu qui meurt ;  
 une Résurrection générale qui ouvrira les tom-

beaux à la fin des siècles , & qui ranimera des LIV. I.  
 substances foudroyées par la mort : des peines CHAP. III.  
 sans fin réservées à l'ame impie qui ne vivra  
 plus que pour elles. Voilà , sans compter le res-  
 te , d'étonnantes propositions. Mais d'une autre  
 part , qu'on y réfléchisse , pour nous convaincre  
 de la vérité de ces propositions , & leur donner un  
 poids qui nous détermine à les croire , voyez-  
 vous les prodiges qui les accompagnent , & la  
 nature obéissante à la voix qui les enseigne ?  
 Voyez-vous les infirmités qui s'empressent de  
 fuir , les êtres qui se reproduisent , & qui se mul-  
 tiplient , les vents & les tempêtes qui se cal-  
 ment , les eaux qui deviennent comme un plan  
 solide où marchent les hommes , les morts déjà  
 glacez rendus à la vie , Jesus-Christ lui-même  
 se survivre à lui-même , & sortir de son sépul-  
 chre comme un homme qui se réveille d'un som-  
 meil court ?

Ici reviennent mes premières remarques , &  
 elles se développent dans toute leur force. Si  
 tant de prodiges ont éclatés en faveur de la Re-  
 ligion Chrétienne , entre ces trois partis il faut  
 opter , car il n'y en a point un quatrième. Il  
 faut dire , ou que Dieu se jouë des hommes &  
 de leur foible raison ; & qu'il aime à les ten-  
 ter par des miracles de sa puissance ; ou que les  
 dogmes de la foy sont certains , puisque Dieu  
 les confirme par des œuvres extraordinaires ; ou  
 bien que tous ces Mystères ne sont que des in-

LIV. I. CHAP. III. ventions humaines , parce que les miracles ne sont pas vrais. Le premier discours est d'une ame insensée qui dégrade l'Etre même qu'elle adore. Le second est d'un esprit juste que le vrai détermine. Le dernier est de l'incrédule. Ce que j'ai à faire contre lui se réduit donc à conduire la certitude des miracles de l'Evangile jusqu'à la parfaite démonstration.

---

#### CHAPITRE IV.

*Qu'il y a des règles pour s'assurer de la vérité des Faits.*

LIV. I. CHAP. IV. **S**il m'est permis de parler sur l'expérience, j'oserai dire qu'il n'y a rien de moins observé parmi les hommes , ni peut-être de moins connu que la véritable règle des jugemens sur la nature des faits. Chacun d'ordinaire en décide au gré de sa passion , ou de ses préjugés. Chacun les admet , ou les rejette par la seule inspiration du penchant , sur tout s'ils sont anciens : comme si les événemens , & les circonstances des événemens passés , dépendoient de nos humeurs pour être , ou pour n'être pas vrais. Croire tout , & ne rien croire , adopter tous les faits , ou les nier tous , sont des excès également vicieux. L'un mène à la crédulité puérile , & prépare souvent à la superstition ; l'autre dégé-

nere

nere en vaine prudence , & conduit à l'erreur à force de la craindre. Que le sage prend une route différente ! il croit où il faut croire , & il doute où il faut douter. Il attend l'évidence , & se laisse guider par elle. Il ne la prévient pas quand elle se cache , il la suit quand elle se montre. Il sçait que l'Histoire , comme le reste du sçavoir humain , est une connoissance mélangée , & que le faux y marche quelquefois presque sur les pas de la vérité. Toutefois il n'ignore point qu'on les peut discerner , & que les annales anciennes ne sont pas un labyrinthe sans issue.

Il est vrai que l'on ne démontre pas la vérité d'un fait , par les principes qui servent à démontrer une vérité philosophique. Celle-ci dépend d'une combinaison , d'un rapport & d'une convenance d'idées ; l'autre se prouve par des témoignages , par des textes , & par des autorités. Mais ces genres de preuves , quoique différents , ont chacun leur certitude , & chacun dans son espèce peut être conduit au plus haut degré d'évidence concevable. Exiger pour l'un la même nécessité antécédente que pour l'autre , ce seroit tout confondre , parce que les vérités historiques sont des vérités contingentes , dont la lumière naturelle n'instruit personne. Comme le fait qui est , pourroit n'être pas , & celui qui est rapporté par les Auteurs , être omis par eux , ce n'est point en méditant que j'en décou-

LIV. I. CHAP. IV. vre la nature , c'est à la déposition des Ecrivains , & à la tradition que j'en dois la connoissance : c'est par les règles de bon sens & de critique , établies parmi les hommes , que j'en juge Régles si constantes & si avouées , qu'elles font partie des fondemens de la société civile. C'est par elles que nous sommes en commerce avec tous les temps , & avec tous les lieux. Ce sont elles , le plus souvent , qui assûrent nos intérêts & nos fortunes. Sans elles , nous ne serions environnez que de nuages ; sans elles , nous ne connoîtrions ni les qualitez , ni l'ordre généalogique de nos ancêtres ; les biens , les privilèges qu'il nous ont laissez , seroient flottans dans nos mains , & nous ne pourrions prouver que nous les tenons d'eux : les successions éloignées ne discerneroient plus l'héritier légitime , incertain lui-même de la tige , & de la branche dont il seroit sorti ; le juge , aveugle dans ses décisions , n'en prononceroit que de téméraires , & les plus sages Tribunaux ne nous rendroient qu'une justice fortuite. Sans elles , les actions les plus éclatantes des siècles passez seroient , par rapport à nous , aussi éteintes que ces siècles ; l'Histoire , & les récits des plus graves Auteurs n'auroient rien de plus véridique aux yeux de la postérité , que la fable , & les fictions des Poëtes. Les monumens les plus sacrez de la foy publique , les archives dépositaires des révolutions des Etats. & des familles , ne seroient plus

LI V. I. CHAP. IV. que des témoins suspects. Leur voix ne seroit plus la voix de l'Antiquité. Nous ne tiendrions à nos prédécesseurs par aucun nœud , aussi incapables de sçavoir ce qui s'est fait avant nous , que les événemens qui doivent nous suivre.

Je ne sçaurois donc m'étonner assez qu'il se trouve quelques hommes prévenus (comme j'en connois) jusqu'à dire , que tout fait ancien est une énigme impénétrable , & que pour eux ils sont résolus à ne croire que ce qu'ils voyent. S'ils le pensent ainsi , c'est à nous de nous taire ; réduits à les plaindre , il seroit superflu de raisonner avec eux. Cependant je vois ces mêmes hommes agir dans les plus importantes affaires , & dans le gros de leur conduite , sur la supposition de faits qu'assurément ils n'ont point vûs. Je les vois remonter à des siècles antérieurs , & je leur entends dire : Alors un de mes ayeux se rendit célèbre par telle action , & le Prince l'honora de sa confiance comme de ses bienfaits. Je les vois comparer quelques événemens de nos jours , avec d'autres événemens qui leur semblent pareils dans l'Antiquité. J'entens que sans hésiter , ni craindre que l'Histoire les trompe par ses portraits ; ils disent de Tibère , de Caius , de Néron , & de Domitien qu'ils étoient des monstres indignes de régner ; de Tite , de Trajan , d'Antonin , & de Marc - Aurele qu'ils ont fait la gloire du Throne , & le bonheur des Peuples. D'où vient de leur part tant d'assurance sur la

LIV. I. vérité de ces faits , si nous sommes destituez de  
 CHAP. IV. principes pour juger de tout fait ancien : Je pénétre le secret. C'est qu'il y a des faits indifférens , & d'autres qui entraînent des suites sérieuses. C'est que l'on parle des uns selon la pensée, & que l'on cherche contre les autres un prétexte pour se soustraire à certaine évidence qui blesse. C'est pour tout dire , que la vérité nous échape souvent malgré nous , & que nous ne pouvons être d'accord avec nous-mêmes, si auparavant nous ne le sommes avec elle.

Quoiqu'il en soit, je ne prétends parler ici qu'à des hommes raisonnables & sincères , qui demandent des preuves , mais qui s'y rendent quand elles sont solides & claires. Ceux qui se trouvent dans la ferme résolution de nier tout ce qui les gêne , au mépris de la plus grande authenticité , ceux à qui le contradictoire ne coûte rien , ceux qui n'ont point de principes , ou qui n'en ont que de vagues & de flottants , qui avancent & reculent selon le besoin ; ceux-là, dis je , peuvent négliger un Ouvrage qui n'est point pour eux , un Ouvrage incapable de les convaincre , par cela seul qu'il entreprendroit de les détromper.



## CHAPITRE V.

*Des Caractères qui établissent la certitude des Faits.*

LIV. I. **L** faut maintenant que j'examine quels sont LIV. I. les caractères qui mettent un fait dans un point de certitude inébranlable. Mais je prends CHAP. V. soin d'en avertir , c'est ici que l'incrédule doit m'observer dans la plus rigoureuse disposition de censure. S'il est contraint d'avouer ce que je vais dire , tout asyle est fermé pour lui , la foi l'enchaîne ; nulle souplesse , nul art , nulle force ne l'en peuvent dégager. C'est à lui d'examiner si dans ce que je vais établir , je ne tends point de pièges à sa raison. Je veux qu'un Fait , pour être incontestable , porte ces sept caractères.

Premièrement , qu'il soit possible ; c'est-à-dire qu'il ne renferme ni absurdité ni contradiction. Ainsi , par exemple , si l'on me racontoit qu'on a vû des montagnes sans vallée , un corps sans dimension , je nierois ces faits extravagans , je dirois au narrateur : Vous racontez des fables ; sans y observer même la vrai-semblance. Comment voulez-vous que je croye ce qui est contre toute raison précise & formelle de croire ?

Secondement. Je désire que le Fait soit annoncé , non par un témoin seul , mais attesté de



LIV. I. plusieurs, & qu'ils soient tous oculaires ou con-  
 CHAP. V. temporains. Par là j'évite ce qui pourroit naître  
 d'inconvenient de la singularité de témoignage,  
 ou de la distance des lieux, & des siècles.

Troisièmement. J'exige pour l'infailible vé-  
 rité du Fait, que ces mêmes témoins soient  
 tous éclairés, ingénus, & présumez vrais. J'é-  
 exige qu'on ait l'assurance morale qu'ils n'ont été  
 ni trompez, ni trompeurs, qu'ils ont dit tout  
 ce qu'ils ont vû, & qu'ils n'ont dit que ce  
 qu'ils ont vû. J'exige qu'ils parlent un langage  
 simple mais ferme, & que les discours de l'un  
 soient dans la rigueur du sens, l'expression fidel-  
 le de la pensée des autres. Par là tout homme,  
 s'il veut me rendre justice, voit jusqu'où je por-  
 te la précaution contre l'imposture.

Quatrièmement. Je demande que le Fait soit  
 intéressant & public. Intéressant. Pourquoi? Par-  
 ce qu'on approfondit mieux ce qui fait une  
 impression vive & forte, ce qui excite les re-  
 gards par son importance, que ce qui laisse le  
 cœur à son indifférence naturelle. Public. Pour-  
 quoi encore? Parce que la fraude est amoureu-  
 se des ténèbres, & que le Fait qui se livre au  
 grand jour invite à la discussion, & ne craint  
 pas les épreuves.

Cinquièmement. Je souhaite qu'un Fait dé-  
 montre sa propre vérité, par sa liaison avec  
 d'autres Faits qui ne doivent leur naissance qu'à  
 lui. Je m'explique. Un événement, quand il est

célébre, est rarement solitaire. Toujours quel-  
 LIV. I. que autre en est la suite, & s'y rapporte comme  
 les dépendances au principe. Ainsi les guerres  
 CHAP. V. plus que civiles du Triumvirat changerent la  
 forme du gouvernement Romain, & ramenerent  
 cette République à la Monarchie. Ce passage  
 prompt d'un état à un autre suivit la fortune  
 du vainqueur, & fut comme la conséquence  
 de son triomphe. Cette succession, cet ordre,  
 cet enchainement sont donc la preuve du Fait  
 principal; & voilà pourquoi je le demande à  
 titre de condition.

Sixièmement. Je veux que le Fait ne soit  
 point contredit, qu'il y ait unanimité de suffra-  
 ges entre ceux qui l'on pû voir; que ceux mê-  
 me qu'il blesse, ne forment qu'une voix avec ceux  
 qui le publient. Autrement je suis jetté loin de  
 l'évidence. Entre deux partis dont l'un affirme,  
 & l'autre nie, lequel prendrai-je sans risque  
 d'erreur?

Septièmement enfin. J'exige pour dernière  
 condition, moi qui suis loin de l'époque, &  
 des lieux où le fait s'est passé, qu'il ait traver-  
 sé tous les âges jusqu'au mien sans altération,  
 que ce long canal qui me l'amène ne l'ait ni  
 chargé de nouvelles circonstances, ni dépouil-  
 lé des premières; qu'il arrive sous mes yeux dans  
 l'intégrité de son origine, &, pour le dire ain-  
 si, tout neuf encore malgré sa vieillesse.

Voilà, ce me semble, ce que l'incrédulité la

LIV. I. plus difficileuse peut souhaiter de caractères, de  
 CHAP. V. certitude pour un Fait, & si le lecteur en imagine  
 quelque autre, j'offre de lui faire voir qu'il est  
 renfermé par des équivalens dans l'une de ces  
 sept conditions. Il y a plus, je maintiens que j'ac-  
 corde plus encore qu'il ne seroit permis de me  
 demander en rigueur. Un Fait, pour être vérita-  
 ble, & démontré tel, n'a pas besoin de passer  
 par toutes les épreuves auxquelles je l'assujétis.  
 Combien en croyons-nous, & avec raison, sur  
 des titres moins autorisez ? J'en atteste ceux mê-  
 mes que je vais combattre. Mais la cause que  
 je défends ne craint rien, & c'est du sein des  
 plus sévères difficultez qu'elle sort plus glorieu-  
 se. On le va voir par l'application de ces sept  
 caractères aux Faits rapportez dans l'Evangile.

## CHAPITRE VI.

*Que les Miracles en général, & en particulier ceux  
 de l'Evangile, sont possibles.*

LIV. I. **C**Eux qui affectent de se donner pour Phi-  
 CHAP. VI. losophes, évitent dans cette matière, en-  
 core plus qu'en toute autre, de penser comme  
 le peuple. Au seul nom de miracles ils se ré-  
 voltent, ou nous insultent, comme si nous étions  
 des ames stupides & crédules, qu'enchantent  
 l'absurde & le faux merveilleux. Mais eux-mêmes  
 sont

font bien foibles, si je fais voir qu'ils ne sont LIV. I.  
 forts que contre la raison. Qu'est-ce qu'un mira- CHAP. VI.  
 cle ? C'est une action éclatante supérieure à tout-  
 te puissance finie, ou si l'on veut une défini-  
 tion plus commune, c'est un événement singu-  
 lier produit hors de l'enchaînement des causes  
 naturelles. Or, je dis qu'en général ces prodig-  
 es sont possibles, & qu'en particulier ceux de  
 l'Evangile le sont tous. En général les miracles  
 sont possibles; la preuve en est aussi facile qu'évi-  
 dente. Dès que vous concevez l'Etre parfait, vous  
 concevez que son pouvoir est sans restriction, sans  
 limites. Vous concevez dès-là, qu'il peut diverse-  
 ment arranger les parties de la matière, & qu'el-  
 les lui sont toutes obéissantes. La création n'est pas,  
 en effet, la borne de sa puissance sur elles. Si elles  
 subsistent, ce n'est que par la volonté qui conti-  
 nue de leur donner l'être. Leur conservation n'est  
 que l'acte continué de leur création. En un mot  
 la créature ne cesse, & ne peut cesser un ins-  
 tant d'être dépendante de la main souveraine.  
 Le repos qui fixe la matière, le mouvement qui  
 l'agite, la figure qui la borne, tout est de Dieu;  
 parce que c'est lui qui a posé les loix qui occa-  
 sionnent, & qui causent ces différentes modi-  
 fications. Ses doigts se joüent dans l'Univers,  
 comme parle l'Ecriture. Qu'il veuille en arran-  
 ger les parties selon un certain ordre, les voilà  
 qui concourent toutes ensemble, & qui se ha-  
 tent, comme si chacune entendoit la voix puis-

LIV. I. fante de son Auteur. Soumission prompte qui fait dire aux Livres saints, que les étoiles s'empressent d'aller où le Seigneur les envoie, & qu'à sa parole elles répondent avec terreur: Nous voici toutes. *Ecce adsumus.*

CHAR. VI.

Ajoûtons un autre principe à celui-ci. La différence sensible des corps, n'est pas en eux une différence de nature. Leur essence foncière & primitive est la même. Ils ne sont chacun en soi que de l'étenduë figurable & mobile. Cette immense variété qui nous étonne, & qui nous charme dans leurs espèces, dans leurs propriétés, dans leurs vertus innombrables, n'est que la diverse position de leurs parties, & le plus ou le moins de degré de vitesse dans leur mouvement. L'or, par exemple, & le métal le plus vil, ne sont point deux êtres qui diffèrent dans le fonds intime de leur nature. Prenez une portion de l'un, & trouvez l'art d'en arranger les particules, de la même sorte que le sont celles de l'autre; rendez-les également dures par une égale compression de l'air qui les environne, également colorées & brillantes par une surface qui renvoie la lumière en vibrations égales, vous y ferez naître une ressemblance parfaite, & ce ne seront plus deux métaux. Tout de même, que l'on fasse circuler cette liqueur douce & spiritueuse qui nous anime, dans les canaux destinés à la porter; que l'on remette dans les nerfs ces esprits subtils & forts qui com-

muniquent à toute la masse le mouvement qu'ils ont; que l'on rejoigne les organes séparés ou rompus, voilà ce corps qui ne tenoit plus à la vie, rendu à ses premières opérations, le voilà qui marche comme auparavant, & qui agit.

Cela posé, je reviens à dire que les miracles sont possibles; & je le prouve par ce raisonnement très-simple que tout homme peut comprendre. Ce qui n'est point absurde est possible. C'est un axiome inébranlable. Or il n'est pas absurde que l'Être qui a formé la matière, puisse la modifier à son gré, & la faire passer par toutes les métamorphoses concevables, au seul acte de sa volonté. Donc les miracles sont possibles. En rigueur je l'ai démontré.

Qu'oppose-t-on néanmoins à des principes si clairs? On dit après Spinoza, ce Juif malheureusement célèbre, que si les miracles étoient possibles, l'ordre de la nature pourroit être interrompu, & l'on ajoûte que l'hypothèse de cette interruption est absurde & contradictoire. Tel, en effet, est le raisonnement de ce Philosophe impie. Les loix de la nature ne sont, dit-il, que les décrets de Dieu nécessaires. Or les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il est immuable. Les loix de la nature ne peuvent donc changer, ni être interrompues. Donc les miracles sont impossibles, puisqu'un vrai miracle est contraire aux loix de la nature.

Mais qui est-ce qui ne voit pas d'un premier

E ij

B. Spinoza  
Tract.  
Theologico.  
pol. cap. 5.

LIV. I. regard, que cet argument n'est d'un bout à l'autre qu'un sophisme trompeur ? D'abord, j'arrête CHAP. VI. Spinoza sur la première de ses propositions. Il avance que les loix de la nature ne sont que des décrets de Dieu nécessaires. Où a-t'il appris à dire de ce ton affirmatif une chose si peu constante ? Les loix de la nature sont, sans doute, des décrets de Dieu, si l'on entend par là que ces loix ne sont posées que par lui ; mais je n'accorde point qu'elles soient nécessaires, si par ce terme on entend une nécessité de contrainte, une nécessité forcée, une nécessité telle que le contraire implique contradiction, comme Spinoza paroît l'avoir conçu d'après Straton, & avec Hobbes. Assurément cet Auteur n'étoit point Philosophe ; si pour l'être il faut raisonner sur des notions claires & distinctes. Il suppose que Dieu agit toujours d'une manière nécessaire, & que les loix de la nature avec les effets qui en sortent, sont si liez, si dépendants l'un de l'autre, qu'on n'y peut concevoir le moindre changement, la plus légère variation, sans détruire l'idée d'un Etre infiniment sage, toujours égal & constant dans ses opérations.

Cette Doctrine qui sembleroit si glorieuse à Dieu, & qui paroît écarter de lui jusqu'à l'ombre de l'inconstance, n'est pourtant qu'une chimérique spéculation. Ce n'est pas ainsi que l'Etre parfait se représente aux esprits attentifs. Il est infiniment libre, sa volonté infiniment fé-

conde ne dépend point des événemens ; & n'est LIV. I. pas esclave des effets qu'elle produit. Elle les guide ; mais elle n'est pas guidée par eux. CHAP. VI. Elle les tient dans une entière dépendance de ses décrets toujours libres, quoiqu'immuables en un certain sens. S'il a voulu conduire l'Univers par des loix, le choix qu'il en a fait est libre ; c'est de sa volonté qu'elles tirent leur existence ; & nulle nécessité antérieure à son choix ne l'y assujettit. Autrement il seroit soumis à elles, & toute sa puissance n'auroit qu'à prévoir des événemens qu'il ne pourroit empêcher. Sa providence n'auroit plus rien arrangé pour une fin ; & il le faudroit supposer asservi à je ne sçai quelle aveugle fatalité qui seroit une cause encore supérieure à la Divinité ; il diroit, comme cette Idole impuissante de la Fable : Je ne puis rien contre la loi du destin ; *quippe vector fatis* ; l'extravagant système du Paganisme qui soumettoit ses Dieux à un enchaînement immuable d'événemens, seroit l'unique véritable, & ruineroit toute notion distincte de l'Etre souverain. On voit assez par l'excès de ces conséquences, combien est fausse la première proposition de Spinoza. La seconde ne l'est pas moins.

Il dit que les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il est immuable. Equivoque grossière. Les décrets de Dieu sont immuables par rapport aux effets que ces décrets renferment ; j'en conviens : c'est-à-dire qu'il produit toujours

LIV. I. les mêmes choses par les mêmes loix. Mais il n'est point vrai qu'ils soient immuables, en ce sens que Dieu ne puisse les interrompre, quand ces interruptions entrent dans le plan de ses dessein. Or c'est ce que Spinoza devoit prouver, & ce qu'il ne prouve pas. Comment donc ose-t'on appeller Philosophie, cette fiction capricieuse qui suppose une maxime qu'elle ne peut vérifier, & dont il est si facile de vérifier le contraire ?

Mais je ne puis consentir à quitter cette objection, sans prier le lecteur de se prêter au nouveau moyen que je vais ouvrir pour la résoudre. Reprenons le raisonnement entier de Spinoza. Les loix de la nature ne sont que les décrets de Dieu. J'en conviens. Or les décrets de Dieu ne peuvent changer, parce qu'il est immuable. Je veux bien encore ne le pas contester. Donc les loix de la nature ne peuvent changer, ni souffrir d'interruption. J'accorde la conséquence. Donc les miracles sont impossibles, puisqu'un vrai miracle est contraire aux loix de la nature. Voilà ce que je nie. Et pour faire voir que je puis le nier à ce vain Sophiste, c'est qu'en raisonnant sur ses mêmes principes, sans les adopter, il est facile de le réduire à désavouer sa propre conséquence. Je n'ai, pour l'y contraindre, qu'à supposer les plus grands prodiges liés avec les décrets établis de Dieu pour le gouvernement de l'Univers. Dans cette hypothèse, où les miracles se-

ront une suite de l'harmonie générale, il sera vrai que les loix de la nature, ne sont que les décrets de Dieu. Il sera vrai que les décrets de Dieu ne peuvent changer. Il sera vrai que les loix de la nature ne souffrent point d'interruption : & il sera vrai cependant que les miracles sont possibles, contre la thèse formelle de Spinoza.

En effet, puis-je lui dire, un être infiniment sage doit agir toujours par les voyes les plus simples, il ne doit pas faire par le plus, ce qui peut également s'exécuter par le moins ; il ne doit pas employer des volontez particulières, & de détail, quand les volontez générales suffisent à la production de ce qu'il veut faire. Donc il est naturel & raisonnable de penser, qu'en établissant des loix pour la conduite de son ouvrage, il a choisi les plus fécondes, celles qui réunissent le physique & le moral tout ensemble, celles qui renfermoient le mieux le total des événemens depuis le premier jusqu'au dernier jour du monde. Par là, je le vois conduire l'Univers avec cette majesté tranquille, ce repos inaltérable si conforme à son infinie grandeur. Par là, je le vois qui règle d'une seule volonté tout ce qui a été, tout ce qui est, & tout ce qui sera jamais. Dans cet instant décisif où il imprime le mouvement à la matière, je vois que la détermination & le degré précis qu'il lui donne, va préparer toutes les révolutions successives

LIV. I. de tous les tems , de tous les lieux , & de toutes  
 CHAP. VI. les races. Je vois le premier atôme , mû d'un  
 côté plutôt que d'un autre , avec un degré de  
 vitesse plutôt qu'avec un autre , commencer l'é-  
 xécution des conseils éternels , & devenir le  
 principe des plus considérables , comme des  
 moindres changemens. Je vois dans cet unique  
 point de vûë, l'admirable concert qui lie l'action  
 de la nature corporelle avec les mouvemens li-  
 bres des intelligences , & dans tout cela la sa-  
 gesse , le pouvoir de l'Etre souverain qui par  
 des moiens si simples ordonne , règle , exécute  
 ses desseins incompréhensibles sur la créature.

Et qu'on ne dise pas que les loix générales  
 ne peuvent suffire à tant d'effers , & de régula-  
 rité. Qui sommes-nous pour parler ainsi ? Sçavons-  
 nous les rapports de ces loix ? En avons-nous com-  
 pté le nombre ? Pourrions-nous bien nous van-  
 ter d'en connoître tous les effets possibles ? Sça-  
 vons-nous ce que chacune en particulier peut  
 produire ; ou ce qu'elles peuvent toutes ensem-  
 ble ? La présomption humaine n'a pas encore  
 monté jusqu'à cet excès de confiance ; car qui  
 est-ce qui est entré dans le secret de Dieu , &  
 qui est-ce qui a assisté à ses conseils ? Ici , nous  
 ne voyons qu'une partie de l'ordre général de la  
 mécanique du Monde ; & encore combien est  
 imparfaite cette connoissance , combien de res-  
 sors nous sont cachés ! C'est dans le jeu de  
 tous ces ressorts ensemble que consiste le mer-  
 veilleux ,

veilleux , & ce tout est trop vaste pour être à nos LIV. I.  
 foibles regards un objet clair. Nous le verrons CHAP. VI.  
 un jour : mais en attendant , qui niera qu'à con-  
 sulter la notion de l'Etre parfait , les prodiges  
 ne puissent naître de la simplicité des loix , aussi  
 bien que les effets les plus communs des mou-  
 vemens de la matière ? Pour le comprendre il  
 ne faudroit qu'une attention un peu sérieuse à ce  
 qui se passe sous nos yeux.

Qu'y a-t'il qui tienne plus du prodige que ces  
 voûtes d'un ornement si superbe qui couvrent  
 nos têtes ; ces feux qui brillent au-dessus des airs  
 d'une flâme si vive & si pure , qui volent d'un point  
 de l'hémisphère à l'autre d'une course si légère  
 & si constante ; ces astres qui forment l'éclat du  
 jour , & la lumière sombre & douce des nuits tran-  
 quilles ; ces nuages guidez par les vents , ces corps  
 fluides , & néanmoins suspendus , qui environ-  
 nent le globe de la Terre comme d'un cercle li-  
 quide ; ces masses célestes dont les figures chan-  
 geantes , & les dégradations inimitables de cou-  
 leur étonnent & réjouissent la vûë ; ces météo-  
 res impétueux qui changent tout à coup la face  
 du Ciel , & semblent annoncer la ruine de l'U-  
 nivers ; ces foudres bruyants qui consternent ,  
 & tiennent en silence tout ce qui respire ? Quoi  
 de plus surprenant que cette alternative de sai-  
 sons qui tantôt excite , & tantôt calme les tem-  
 pêtes , qui tantôt laisse courir les vents glacez ,  
 dépouille la nature de ses beautez & de ses ri-

LIV. I. chesses, tantôt enchaîne les frimats, & ramene  
 CHAP. VI. comme par degrés une douce chaleur, qui successivement cache & concentre les germes, fait éclore les fleurs, promet les fruits & fait tomber les riches moissons sous la faux qui les tranche ? Quoi de plus inconcevable que l'accroissement des plantes, & la manière dont elles se préparent une nombreuse postérité ? Quoi de plus incompréhensible que la génération de la lumière ? Quel miracle aux yeux de l'homme, plus grand que la conservation même de l'homme ? Ce souffle imperceptible, mais réel, qui nous anime, cette âme active, insinuante & rapide, ce contraste naturel, industrieux, & prompt ; cette essence qui se filtre & s'épure à travers d'innombrables petits canaux, qui arrose toutes les parties de nos corps, comme les rivières humectent les terres, qui circule sans s'arrêter depuis notre naissance, qui sans cesse se renouvelle ; & s'épure pour se renouveler encore ; cette force de ressort qui résiste, malgré sa délicatesse à des masses étrangères, en apparence plus fortes qu'elle, & d'un volume plus solide ; tout cela se conçoit-il ? Cependant ces merveilles qu'on admire davantage à mesure qu'on les étudie plus, ces prodiges dont les hommes injustes méconnoissent le prix par l'habitude de les voir, & d'en jouir, ne sont que des suites de la communication des mouvemens. C'est par la force des décrets généraux une fois posés, que tant de

merveilles, pour ne rien dire d'une infinité d'autres, se perpétuent depuis l'origine du monde. LIV. I.  
 D'où vient donc que les prodiges ne seroient pas compris & préétablis dans l'ordre général de la nature, à peu près comme les êtres organisés sont préparés, & contenus dans le premier individu de leur espèce ? D'où vient qu'il y auroit quelque autre chose ici, qu'une manière de développement ? D'où vient que le surnaturel seroit ailleurs que dans l'arrangement primitif, & dans la première volonté du Créateur ? Pourquoi enfin les mêmes loix qui suffisoient à tant de productions admirables, seroient elles insuffisantes pour les miracles dont le spectacle a quelquefois étonné l'Univers ? Quelle différence y découvriroit-on, si ce n'est que ceux-ci sont plus rares, celles-là plus communes ? En donnant à la matière le degré juste de mouvement qu'elle devoit avoir dans tous les siècles, on conçoit que Dieu a pu déterminer de telle sorte la loy des communications, qu'en tel temps, par exemple, le Monde a du voir telle guérison, telle éclipse, telle résurrection. Encore une fois la chose est possible, elle ne renferme, elle n'offre rien d'absurde. Que dis-je d'absurde ? Elle est digne de Dieu ; conforme à l'idée, que nous avons de sa conduite, & de sa grandeur.

On l'a déjà remarqué plus haut, il agit par les moyens les plus simples, parce qu'ils portent, plus que les voyes composées, le caractère de

sa sagesse. Or si dans les Miracles, il dérangeoit d'abord ses premières loix, pour les rétablir ensuite, il y auroit composition & superfluité dans ses moyens; nul prodige ne seroit unique, & la production d'un seul, entraineroit inévitablement la production d'un autre. Pourquoi? C'est que pour rendre leur premier cours aux loix générales après l'avoir interrompu, il faut employer autant de puissance que pour l'interrompre. Il y auroit donc alors quelque forte d'inutilité apparente dans l'opération de Dieu; il seroit comme à deux reprises, & par une double action, ce qu'une seule pouvoit achever d'abord. Donc, même dans les miracles, notre étonnement ne naît que de l'ignorance où nous sommes de la liaison des effets avec leurs causes.

Saint Augustin, (a) (je ne le cite qu'en qualité de Philosophe) remarque aussi que toutes les choses miraculeuses sont tout ensemble naturelles, & surnaturelles. Elles sont naturelles, en ce qu'elles sont des effets de la volonté de Dieu qui les produit; puisque la nature n'est que la volonté du Créateur. Elles sont surnaturelles, en ce qu'elles semblent, ou même qu'elles sont au-dessus des loix connues de la nature. Elles sont donc surnaturelles à notre égard, parce qu'elles ne sont pas toujours renfermées dans les loix de

(a) Nec enim ista cum fiunt, contra naturam fiunt: nisi nobis quibus aliter naturæ cursus innotuit, non autem Deo, cui hoc est natura quod fecerit Aug. de Gen. ad litt. l. 6. c. 13.

la nature qui nous sont connues, mais elles ne sont pas surnaturelles à l'égard de Dieu qui connaît toutes ces loix. Et comment se pourroit-il faire, dit ailleurs ce grand homme, (a) que ce qui arrive par la volonté de Dieu, fût contraire à la nature? La volonté d'un si grand maître, n'est-elle pas la nature même des choses? Les prodiges ne sont donc point contre la nature, mais tout au plus contre ce qui nous est connu de la nature.

Oùt, je le répète, tous les événemens, & toutes leurs circonstances, les effets les moins remarquables à cause de leur fréquence, les plus rares, & les plus étonnans à cause de leur singularité, tous les mouvemens libres des volontés créées sont présens à Dieu. Il concourt actuellement, & d'une manière efficace à tous les effets réels qui sont produits. Il laisse aux agens libres toute la liberté, toute la spontanéité de leurs actes, & produit dans les corps, toute l'activité de leurs mouvemens, toutes les modifications qui leur surviennent; mais il ne forme point de nouveaux décrets, comme si de nouvelles connoissances, de nouvelles volontés succédoient aux premières, ou comme si des conjonctures imprévues le déterminoient à des

(a) Quomodo est contra naturam quod Dei sit voluntate, cum voluntas tanti utique conditoris, conditæ cujusque rei natura sit? Portentum ergo sit non contra naturam, sed contra quam est nota natura. Aug. lib. 21. de Civitate Dei c. 8.



LIV. I. CHAP. VI. volontez nouvelles. Toutes les révolutions, tous les changemens, tous les spectacles qu'il montre dans la nature, sont les suites de ses premières loix, combinées avec ses desseins éternels, & quelque diversité qu'on remarque dans ses ouvrages, il n'y a ni variété, ni inconstance, ni correctif dans la volonté qui les produit: *opera mutat, consilia non mutat*. Les hommes foibles & bornés, font à diverses reprises ce qu'ils ne peuvent achever tout d'un coup. Il faut bien que la créature porte la marque de son impuissance. Mais celui qui a fait les créatures, ne dérange rien dans son ouvrage. Il n'entre rien dans l'enchaînement des causes secondes, que ce qu'il y a mis d'abord. Leur subordination aux loix générales en fait toutes les vicissitudes, lors même qu'elles s'éloignent des loix, & des règles qui nous sont connues. Les miracles, du moins ce que nous appellons miracles, entrent donc, comme le reste, dans l'œconomie des desseins de Dieu, & par conséquent dans l'ordre général de la nature. Mais s'il en est ainsi, le système de Spinoza tombe en ruine, & l'on voit clairement combien ce qu'il avance est insoutenable, que les miracles sont impossibles, parce qu'ils seroient contraires aux loix naturelles.

Une difficulté reste seule. Le Spinoziste me dira: Si les miracles sont enveloppez à titre d'effets dans le plan des loix universelles, vous les dégradez du merveilleux, vous leur enlevez

leur destination & leur autorité. Ils ne feront plus que des événemens naturels, incapables par eux-mêmes d'entrer en témoignage. Ils ne prouveront pas plus que les autres phénomènes. Ils ne seront pas plus distingués que la distribution du mouvement dans les corps après leur choc, l'apparition d'une comète, une éclipse du soleil, la réflexion de la lumière dans les planètes, & le reste des autres effets physiques. Ainsi, par exemple, si la guérison de l'aveugle né devoit être une suite des loix générales, par cette action qui n'est point un prodige hors de l'enchaînement des causes, Jesus-Christ n'a point donné de marque démonstrative de sa puissance, ni prouvé sa mission. Et ce que l'on dit de ce fait en particulier, on peut le dire de tous les autres miracles de l'Évangile.

Voici ce que je répons. Je n'ai point dit que les miracles soient les suites des loix générales, ordinaires, & connues. Le Spinoziste me le fait supposer contre l'évidence formelle de mes termes. Je lui soutiens, il est vrai, que les prodiges sont des effets inséparables de l'action des loix divines, établies pour le gouvernement du Monde; mais je n'ai garde de prétendre qu'ils soient une suite des loix connues. Je dis qu'ils naissent de celles qui nous sont cachées, ou bien de la combinaison de celles-ci avec celles que nous connaissons. Effectivement nous ne sommes ici ni tout à fait au milieu de la lumière, ni tout à

LIV. I. fait au milieu des ténèbres. Parmi les règles  
 CHAP. VI. universelles, il y en a que nous connoissons, &  
 c'est à l'aide de ces découvertes que les Philo-  
 sophes expliquent tant d'énigmes naturelles.  
 Mais le nombre, l'enchaînement, les rapports,  
 l'harmonie de ces règles concertées entre elles,  
 c'est le secret de Dieu; les hommes l'ignorent,  
 & c'est de cette ignorance que vient l'incertitu-  
 de, ou du moins l'imperfection des systèmes de  
 Physique. Si nous ne sçavons rien de la méca-  
 nique du Monde, chaque événement nous y  
 paroîtroit un prodige; si nous l'avions appro-  
 fondie toute entière, tout nous y paroîtroit sim-  
 ple & uni. C'est parce que nous ne sçavons pas  
 tout; & que nous n'ignorons pas tout aussi, que  
 nous jugeons si diversement des effets. Nous ap-  
 pellons *naturels*, ceux qui dépendent des causes  
 connues; *miraculeux*, ceux dont nous sentons  
 que le principe nous est caché.

Cette distinction établie, la difficulté disparoit. Il  
 n'est plus permis de dire que mon hypothèse dégra-  
 de les prodiges, & qu'elle les fait déchoir du mer-  
 veilleux; moins encore qu'elle leur ravit leur dés-  
 tination & leur autorité. Ils sont merveilleux, par-  
 ce que l'esprit humain ne sçauroit en fixer la  
 cause précise. Ils conservent leur autorité, parce  
 que, soit qu'ils dépendent, soit qu'ils ne dépendent  
 pas des loix générales, ils ne peuvent  
 être prévus non plus que produits par un être  
 borné. Pour rendre ceci plus sensible, supposons  
 que

LIV. I. que la guérison de l'aveugle né de l'Evangile fut  
 CHAP. VI. une suite des loix naturelles, comme je l'ai dit,  
 elle n'en étoit pas moins un effet singulier &  
 prodigieux. Je le démontre par ce raisonnement.  
 Un miracle, dans sa notion correcte, est un Fait  
 rare, dont la liaison avec sa cause surpasse nos  
 connoissances, & destiné à être le signe, la  
 preuve, ou la confirmation de quelque vérité.  
 Or telle est la guérison de l'aveugle né, dont par-  
 le l'Evangile. Elle est donc un prodige. Je vais  
 plus avant. Je maintiens que ce Fait, tout enve-  
 loppé que je le suppose dans les loix naturelles  
 & générales, démontreroit également la mission  
 divine de Jesus-Christ. Il est aisé de le compren-  
 dre par cette question. Lorsque Jesus-Christ  
 ouvrit les yeux de l'aveugle, sçavoit-il qu'en con-  
 séquence du mouvement imprimé à la matière,  
 la vûe devoit être rendue à cet homme en tel  
 tems, ou ne le sçavoit-il pas? Répondez juste  
 à mon alternative. Si vous dites qu'il le sçavoit,  
 je vous demande: Le sçavoit-il par lui-même,  
 ou si c'est Dieu qui le lui avoit révélé? Vous  
 dites: Il le sçavoit par lui-même. Il connoissoit  
 donc ce que l'on suppose être au dessus des  
 connoissances humaines. Vous répondez: Il le  
 sçavoit, parce que Dieu le lui avoit révélé. Dieu  
 concouroit donc aux œuvres de Jesus-Christ, &  
 dans ces deux suppositions je vois le prodige.  
 Tout au contraire, s'il l'ignoroit, je continue  
 de demander, comment, à point nommé, les loix

LIV. I. générales secondoient si bien sa parole, dispo-  
 CHAP. VI. soient les événemens avec un rapport si juste à  
 ses desseins, & justifioient si fidèlement ses pro-  
 messes, sans le tromper, sans le démentir jamais.  
 Il n'y a point de réponse à cette question, &  
 le prétendu philosophe que j'attaque n'auroit  
 pu s'en sauver que par de frivoles discours, où  
 il ne se feroit pas entendu lui même.

J'ai donc évidemment prouvé, d'abord, que  
 les Miracles sont *possibles*, premier caractère que  
 je demande pour la certitude des faits; ensuite,  
 que le raisonnement de Spinoza contre la possi-  
 bilité générale de tout prodige, n'est qu'un vain  
 sophisme. J'ai fait plus; J'ai fait voir qu'elle est  
 inattaquable, même dans ses propres principes,  
 & malgré toutes les propositions de l'argument  
 qu'il soutenoit invincible; qu'enfin l'hypothèse  
 que je lui oppose en détruit la conséquence,  
 & ruine sans ressource ce qu'il appelloit dé-  
 monstration.

## CHAPITRE VII

*Que les Faits de l'Evangile sont annoncez par des  
 Témoins oculaires, ou contemporains.*

LIV. I. L'Application de la seconde de mes règles  
 CHAP. VII. aux événemens rapportez dans l'Evangile,  
 ne m'arrêtera guères, tant la chose parle d'elle-

même. Un ancien Auteur (a) dit qu'une His-  
 toire doit être faite par ceux-mêmes qui ont eu  
 part aux aventures qu'ils racontent. Cette con-  
 dition est assurément très rigoureuse; je suis  
 même certain qu'elle l'est trop. Quiconque l'é-  
 xigeroit de toutes les Histoires dans l'extrême  
 sévérité, courroit le risque de rejeter, par excès  
 de précaution, des Faits d'ailleurs très constans.  
 Combien d'Ecrits sont présumez vrais par tous  
 les hommes, sans néanmoins que les Auteurs de  
 ces Ecrits ayent vû ce qu'ils rapportent! C'est  
 assez qu'ils l'ayent appris par des témoins fidé-  
 les; nous ne demandons rien au de-là, quand  
 les autres circonstances concourent à nous per-  
 suader. Avoüons pourtant que ce caractère, lors-  
 qu'il se trouve dans un ouvrage historique, lui  
 donne un grand poids, & nous intéresse bien  
 davantage. Le premier mérite d'un homme qui  
 raconte, est de pouvoir dire: Ce que je rappor-  
 te, mes yeux l'ont vû. Nous qui l'écoutons,  
 nous en sommes plus attentifs à ses récits, &  
 plus ouverts à la conviction. Ainsi quand je lis  
 l'Histoire de Thucydide, l'expédition de Cyrus  
 dans Xenophon, les conquêtes de César détail-  
 lées dans ses propres Mémoires, je me sens bien  
 plus de disposition à les croire, qu'Hérodote, &  
 Quintecurce qui me racontent ce qu'ils n'ont  
 pû voir. C'est qu'en un certain sens, il en est

(a) Earum proprie rerum est Historia quibus gerendis interfuerit is  
 qui narrat. Ferr. Flac. de Verb. sign. lib. 4. apud Gell. lib. 5. c. 18.

LIV. I. de l'Histoire, comme des Ouvrages de peinture.  
 CHAP. VII. Toute proportion gardée, le peintre qui travaille d'après l'objet, en fait mieux la ressemblance, que celui qui n'en a que des idées empruntées.

Heureusement, les Faits de l'Evangile dont il s'agit ici, portent sur le front ce signe manifeste de vérité. Ceux qui nous en donnent l'Histoire, ne sont point éloignés des jours de Jesus-Christ. Une partie d'entr'eux vivoit dans le même temps. Ce ne sont pas des Auteurs écartés des lieux témoins des événemens, ni séparés de la source par de longs espaces; tous habitoient les mêmes climats, & ce n'est qu'avec peine que je me résous à prouver, même en peu de mots, des choses d'une connoissance si triviale. Il le faut pourtant, afin de ne laisser à l'incrédule aucun prétexte de défiance.

Il est constant d'abord que saint Matthieu, le premier dans l'ordre des Evangélistes, étoit contemporain de Jesus-Christ. Lui-même nous apprend les principales circonstances de sa vie, & c'est de sa bouche que nous sçavons qu'il avoit dans les commencemens été Publicain; c'est à-dire qu'il recouvroit quelque impôt établi sur les Juifs par les Romains. Jesus-Christ passant près des bords de la Mer de Galilée, lui commanda de le suivre. Saint Matthieu obéit, quitta tout, & ne retourna plus aux dangereux exercices de sa première fonction. Il fut mis dès

Matth. c.  
9.

lors au rang des Apôtres, & ne cessa d'accompagner J. C. dans ses travaux. A la mort de son Maître il demeura dans Jérusalem, où il annonçoit par ses prédications les prodiges qu'il avoit vus, & les Mystères qu'il avoit appris. Peu après, & sur le point de passer en d'autres lieux, il composa son Evangile, afin, (a) disent les anciens Auteurs, de laisser aux Hébreux convertis un monument instructif qui les consolât de son absence. Ce fut environ l'an 35. de Jesus-Christ que parut cet Ouvrage, & la preuve en est incontestable, puisqu'au rapport des plus habiles Chronologistes, les Apôtres se séparèrent en 36. & qu'aucun d'eux n'étoit à Jérusalem lorsque saint Paul y vint en 37. Voilà donc, parmi nos Evangélistes, un Auteur évidemment contemporain des faits de son Histoire.

Pour saint Jean, il étoit de la ville de Bethzaïn de en Galilée, & fut appelé par Jesus-Christ, avec Jacques son frere, lorsqu'ils étoient occupés à rétablir leurs filets sur le rivage de la Mer. Il étoit le plus jeune des Apôtres, plein de candeur & de droiture, chéri par Jesus-Christ d'un amour si tendre & d'une affection si singulière, qu'il en porta depuis le nom de disciple bien aimé. Cet Apôtre sentit tout le bonheur d'une prédilection si précieuse, & rien ne put l'arra-

(a) Matthæus primò Hebræis prædicaverat. Verum cum pararet transire ad Gentes patriâ linguâ scripturam composuit, & ea quæ prædicaverat comprehendens, dereliquit ad memoriam his à quibus proficiscebatur ut gentibus prædicaret. *Enseb. Hist. Eccl. lib. 3. c. 24.*

LIV. I.  
CHAP. VII.

*Enseb. hist.  
Eccl. lib. 3.  
cap. 84.*

LIV. I. cher à son Maître. Il le suivit au Jardin des  
 CHAP. VII. Oliviers, & jusqu'à sa Croix. Il fut le premier  
 témoin de sa résurrection, & le premier à la  
 publier. Son zèle lui attira les peines, & lui  
 donna la gloire de la persécution. Il fut mis  
 deux fois dans les fers, & ne cessa, malgré ces  
 violences, d'enseigner les peuples, & d'accom-  
 plir son ministère avec un courage intrépide.  
 Enfin il assista au Concile des Apôtres assem-  
 blé à Jérusalem, pour terminer les disputes  
 sur l'observation de la Loi. Voilà ce que l'E-  
 vangile nous apprend de cet Apôtre. L'Histoire  
 de l'Eglise nous instruit des autres circonstances  
 de sa vie, de ses voyages en Asie, de sa prison  
 & de ses souffrances à Rome, de son exil dans  
 l'Isle de Patmos, de son rappel par Nerva après  
 la mort de Domitien, de son retour à Ephèse,  
 des soins infatigables de son Apostolat, & de  
 sa fin sous le règne de Trajan. Ainsi l'Evangile  
 qui porte son nom, & que l'Antiquité nous a  
 transmis de siècle en siècle, ne sçauroit être  
 d'un témoin plus instruit. Il parut dans l'Eglise  
 environ l'an 98, à ce qu'on croit pour (a) être  
 le supplément de ce qui manquoit à l'Histoire  
 de Jesus-Christ dans les autres Ouvrages Apô-

(a) Certum est enim quod in prioribus tribus Evangeliiis, hæc videntur sola contineri quæ in eo gesta sunt anno quo Joannes Baptista inclusus est in carcerem vel punitus. .... itaque rogatus est Joannes Apostolus ut ea quæ præterierant priores ante traditionem Joannis, Salvatoris gesta scriptis comprehenderet. *Euseb. hist. Eccl. lib. 3. cap. 24.*

LI V. I. roniques : peut-être aussi pour satisfaire le zèle  
 CHAP. VII. empouillé des nouveaux Fidèles, (a) & selon  
 quelques-uns, pour réfuter l'hérésie de Cérinthe  
 & d'Ebion. Circonstance que jè remarque en  
 passant, pour montrer que dès l'origine il y  
 avoit des censeurs prêts à relever nos Ecritures,  
 si les Faits n'en eussent pas été certains.

J'avouë qu'il n'est pas constant que saint Marc  
 ait été le témoin oculaire de ce qu'il rapporte ;  
 à moins qu'on ne veuille le confondre avec  
 Marc appelé Jean, ou même Joseph, quatrié-  
 me fils de Marie mere de Jacques, de Simon,  
 de Jude, & de Joseph. Quoiqu'il se trouve dans  
 l'Antiquité quelques Auteurs qui le placent au  
 nombre des 72. Disciples de Jesus-Christ, pres-  
 que tous les Peres déclarent ouvertement qu'il  
 n'a été que le Disciple des Apôtres, d'où il faut  
 conclure qu'il n'a publié que ce qu'il avoit ap-  
 pris d'eux, & surtout de saint Pierre, dont on  
 prétend qu'il étoit l'interprète. (b) Cette opinion  
 est très-ancienne. Papias qui l'avoit apprise d'un  
 des Disciples des Apôtres, soutient qu'elle est  
 incontestable, & je trouve la tradition assez  
 unanime sur ce point.

LIV. I.  
 CHAP. VII.

*Papias a-  
 pud Euseb.  
 hist. Eccl.  
 c. 39.*

(a) Joannes cum esset in Asiâ & jam tunc Hæreticorum seminaria pullolarent Cerinthi, Ebionis & cæterorum qui negant Christum, in carne venisse coactus est ab omnibus penè tunc Asiæ Episcopis, & multarum Ecclesiarum legationibus, de Divinitate Salvatoris altius scribere. *Hæren. præem. Comment. in Matt.*

(b) Marcus Discipulus & interpres Petri, quæ à Petro annunciata erant, edidit. *Iren. lib. 3. adv. Hæres. c. 1.*

LIV. I.  
CHAP. VII.

Ce fut à Rome , & lorsque saint Pierre y alla pour la seconde fois , après la délivrance de la prison d'Hérode , que saint Marc écrivit son Evangile. Il le fit à la sollicitation des Fidèles qui demeuroient dans la capitale de l'Empire , & qui ne cessèrent de lui faire violence , jusqu'à ce qu'il eut accordé cette consolation à leur foi , dit S. Clement d'Alexandrie. (a) Mais les paroles d'Eusébe & de saint Jérôme sont importantes. Celui-ci ajoute que S. Pierre approuva l'Ouvrage de S. Marc , (b) & qu'il consacra par son autorité l'usage qu'en faisoient les Eglises. C'est apparemment ce qui donna lieu d'appeler cet Evangile , l'Evangile de S. Pierre ; car Tertullien nous apprend que telle étoit la croyance commune de son tems. Or de tous ces Faits fort un raisonnement qui vient comme audevant

Clem. A.  
lex. apud  
Euseb. lib.  
2. c. 15.

Ibid.

Hier. de  
script.  
Eccles. in  
Marc.

(a) Marcum Petri sectatorem , cujus hodieque extat Evangelium , enixe orarunt ut doctrinæ illius quam auditu acceperant , scriptum aliquod monumentum apud se relinqueret. Nec prius destiterunt quam hominem expugnassent , autoreque scribendi illius , quod secundum Marcum dicitur Evangelii , extitissent. Clem. Alex. apud Euseb. lib. 2. c. 15.

Ἡ δὲ δὲ Μάρκου καὶ Λυκά τῶν κατ' αὐτὸς εὐαγγελίων τὴν ἐκδοσὴν πικροτέρως ἰωάννου ἀπ' ἀξίως μὴ φασὶν , ἀλλ' ἵνα αὐτοῖς ἐπιμαρτυροῦνται. Euseb. Hist. Eccl. lib. 3. c. 24.

(b) Marcus juxta quod Petrum referentem audierat rogatus Romæ à fratribus breve scripsit Evangelium , quod cum Petrus audisset probavit , & Ecclesiæ legendum sua autoritate dedit. Hier. de Ser. Eccl. in Marcum.

Licet & Marcus quod edidit , Petri affirmetur , cujus interpres Marcus , nam & Lucæ digestam , Paulo adscribere solent. Tertull. adv. Marc. L. 4.

Lucas sectator Pauli , quod ab illo prædicabatur Evangelium , in libro condidit. Iren. adv. Her. l. 3.

du

du Lecteur , & sans le faire moi-même , chacun conclura que le recueil de saint Marc , appuyé du suffrage de saint Pierre , a la même force que s'il étoit l'Ouvrage de saint Pierre même. Le premier n'étoit pas témoin oculaire ; mais il est évident qu'il est en quelque sorte devenu , en ne répétant que les discours fidèles de celui qui l'étoit. D'ailleurs , saint Marc avoit été contemporain de Jesus-Christ ; il avoit vécu dans les mêmes contrées que lui ; il sçavoit donc l'histoire de son tems , comme nous sçavons celle de nos jours , & il ne pouvoit ignorer ce qui faisoit alors l'objet important de la curiosité des hommes.

Je dis à peu près la même chose de saint Luc. Comme le sentiment presque général des Anciens , est que saint Marc a composé son Evangile sur les prédications de saint Pierre , dont il étoit l'interprète , ils ont crû de même que saint Luc , disciple de saint Paul , n'avoit fait qu'arranger en un corps d'Ouvrage les discours de cet Apôtre. Il ne faut pas en conclure cependant , qu'il n'a point vû Jesus-Christ. Une tradition assez constante porte qu'il étoit du nombre des soixante & douze Disciples , & l'un de ceux qui alloient à Emmaüs. Mais quand ce point seroit contestable , saint Luc prévient la conséquence qu'on en pourroit tirer contre son Histoire , dans la Préface qu'il y a jointe. Il assure là qu'il n'avoit rien que sur le rapport fidèle des témoins

LIV. I.  
CHAP. VII.

Iren. apud  
Euseb.  
Hist. Eccl.  
lib. 5. 6. &  
8.

Luc. in  
Proem.

LIV. I. oculaires de ce qu'il raconte ; & assurément on  
 CHAP. VII. ne peut soupçonner la foy de ses récits , même  
 en le jugeant dans la plus rigoureuse critique.  
 D'abord , on sçait qu'il étoit né dans les lieux  
 voisins de la Palestine , & qu'il voyagea long-  
 tems dans toute la Syrie. Il lui fut donc aisé de  
 s'instruire de la vérité des Faits dans ces régions ,  
 où la mémoire en étoit toute récente. De plus ,  
 il écrivit dans un tems où les Apôtres vivoient  
 encore , & pouvoient juger de son Ouvrage. Le  
 cours qu'il eut dans l'Eglise , est donc la preuve  
 de l'adoption qu'ils en firent. En le laissant dans  
 la main des Fidèles , c'étoit reconnoître qu'ils  
 y trouvoient leur propre Doctrine , & la vérité  
 des Faits qu'ils prêchoient eux-mêmes.

A l'égard du Livre des Actes des Apôtres ,  
 l'Histoire qu'il renferme ne pouvoit être écrite  
 par un Auteur plus instruit. C'est S. Luc , & l'on  
 sçait qu'il fut le témoin des principaux événe-  
 mens qu'il raconte. Il n'y a là-dessus aucun doute ,  
 & j'en ai garde de m'étendre à prouver ce que per-  
 sonne ne conteste. *Ce n'est donc point en suivant des*  
*fables & des fictions ingénieuses , que les Apôtres*  
*nous ont fait connoître les œuvres & la puissance*  
*de Jésus-Christ ; mais c'est après avoir eux-mêmes*  
*été les spectateurs de sa Majesté. Aussi le Seigneur*  
*leur avoit-il dit , la veille de sa mort : Vous ren-*  
*drez témoignage de moi , parce que vous êtes dès*  
*le commencement avec moi ; ordre fidèlement exé-*  
*cuté , comme le marquent ces paroles de saint*

2. Pet. c.  
2. v. 16. 17.

Joan. c. 15.  
v. 27.

Jean : *Nous vous disons ce que nous avons vu ,*  
*es ce que nous avons ouï. Nous vous annonçons la*  
*parole de vie qui étoit dès le commencement , que*  
*nous avons vuë de nos yeux , que nous avons ouïe , &*  
*que nous avons touchée de nos mains. Aussi lorsqu'il*  
*fut question de donner un successeur au Disciple*  
*perfide , il faut , dit saint Pierre , qu'entre ceux*  
*qui ont été de notre Compagnie durant que Jésus-*  
*Christ a vécu parmi nous , on en choisisse un qui soit*  
*comme nous témoin de sa Résurrection ; tant les*  
 Apôtres étoient attentifs à ne confier le minist-  
 tère de la parole , qu'à ceux qui l'avoient ouïe de  
 la bouche du Maître.

Mais ce que ces Auteurs nous racontent d'eux-  
 mêmes , doit-il nous suffire , & notre confiance ,  
 si nous l'accordions à leur simple témoignage ,  
 ne seroit-elle pas imprudente ? Qui nous répon-  
 dra que pour se rendre plus croyables , ils n'af-  
 fectent pas de se dire contemporains de Jésus-  
 Christ , quoiqu'ils n'ayent vécu peut-être que  
 longtemps après ? Inventeurs seulement de ce  
 qu'ils rapportent , ils auront pu s'en dire les té-  
 moins oculaires , & sous ce faux titre , ne nous  
 conter que leurs propres imaginations.

Si quelqu'un se sent inquieté par de sembla-  
 bles doutes , je lui fais une question. Je le prie de  
 me dire si dans le grand nombre d'Historiens qui  
 nous restent , il en reconnoit de contemporains  
 aux événemens qu'ils nous ont transmis ; s'il ne  
 croit pas que Polybe , par exemple , vivoit du

H ij

LIV. I.

CHAP. VII.

Joan. Epist.  
I. c. 15.  
v. 1. 2. 3.

Act. c. 1.  
v. 21. 22.

1.  
Difficulté.

Réponse.]

LIV. I. temps de Scipion, dont il fait l'histoire. S'il me  
 CHAP. VII. répond qu'il n'en est pas persuadé ; c'est donc  
 aussi parce que Polybe aura pu se donner pour  
 contemporain de Scipion, sans l'être en effet.  
 Et en ce cas tout Auteur sera suspect, autant  
 ceux qui rapportent ce qu'ils prétendent avoir  
 vu, que ceux qui n'ont écrit que sur des Mé-  
 moires ; & le plus insensé Pyrrhonisme se trouve  
 établi par là. S'il m'accorde au contraire qu'il y  
 a eu des Auteurs vraiment contemporains de  
 ce qu'ils rapportent, je lui demande sur quel  
 fondement il le croit ; car il faut se décider par  
 quelque raison qui ne laisse plus de prise au doute.  
 Il me dira qu'il le pense ainsi, sur la foy de tous  
 les siècles qui le déposent unanimement. D'où  
 vient donc qu'il lui plaît de soupçonner les Evan-  
 gélistes de n'avoir pas vécu du temps de Jésus-  
 Christ, quand tous les siècles, depuis eux, cer-  
 tifient, sans aucune variation, la date de leurs  
 Histoires ? N'est-il pas visible qu'un tel soupçon  
 n'est pas le fruit d'un raisonnement éclairé, mais  
 la frivole ressource d'un esprit contentieux ?

Cependant comme il importe de ne laisser au-  
 cun nuage sur la vérité de cet article, & que  
 tout ce qui va suivre en dépend, rappelons, &  
 employons ici les principes qui dans cette ma-  
 tière décident les questions. Par où la saine Cri-  
 tique juge-t-elle qu'un Auteur est contemporain  
 des Faits qu'il raconte ? Elle l'examine sur son  
 Ouvrage même ; elle observe s'il n'avance rien

de contraire aux usages, aux mœurs, à la Reli- LIV. I.  
 gion, au gouvernement civil établis dans les lieux dont il parle ; si ses récits conviennent exac- CHAP. VII.  
 tement aux circonstances dans lesquelles il a dû  
 se trouver ; s'il a été connu par d'autres Ecri-  
 vains de son temps, & s'ils parlent de lui com-  
 me il en parle lui-même. Voilà ce que la sages-  
 sè la plus industrieuse a pu jusqu'à présent ima-  
 giner de plus sévère dans les jugemens qu'elle  
 porte des Auteurs, & c'est par ces règles qu'elle  
 découvre la fraude, quand il y en a. Voyons  
 donc en examinant les Evangélistes sur tous  
 ces mêmes principes, s'ils en pourront soutenir la  
 rigueur.

Je dis d'abord qu'ils n'avancent rien d'oppo-  
 sé, que dis-je ? rien que de conforme au temps  
 où nous maintenons qu'ils ont écrit. Lisez les  
 Historiens profanes, comparez ce qu'ils nous  
 apprennent de l'état de l'Empire sous Auguste,  
 & sous Tibère, avec ce que vous en lisez dans  
 les Evangélistes, & si vous le pouvez, marquez  
 nous en quoi ceux-ci contredisent les autres.  
 Les Gouverneurs qui commandoient pour les  
 Romains dans la Palestine & dans la Syrie ; sont-ils  
 dans les monuments étrangers, différents des  
 Gouverneurs nommés dans nos Ecrits ? Leur suc-  
 cession n'est-elle pas toute la même ? L'état de  
 la Judée, soit dans la partie qui obéissoit aux  
 Hérodès, soit dans la partie soumise à l'adminis-  
 tration immédiate de l'Empire, est-il représenté



LIV. I. dans les Evangiles autrement que dans les autres  
 CHAP. VII. Ouvrages du même âge ? La Religion, les loix, les  
 cérémonies, la discipline, la police, la jurispruden-  
 ce, les opinions, les sectes des Juifs sont elles mon-  
 trées par nos Auteurs sous une face contraire à ce  
 qu'elles étoient dans la vérité ? Font-ils vivre de  
 leurs jours quelque personnage qui n'étoit pas en-  
 core ? Blessent-ils la Chronologie en quelque  
 point ? Se trompent-ils sur la position des lieux, où  
 se passioient les événemens qui sont la matière de  
 leurs récits ? Nous ne craignons pas de l'avancer, ni  
 articuler aucun de ces reproches, ni  
 toutefois, en écrivant une Histoire feinte, eut-il  
 été difficile, impossible même, de la lier à des  
 temps certains, à des personnes, & à des avan-  
 tures connues, sans tomber en cent erreurs, iné-  
 vitables à la plus attentive précaution ? J'en at-  
 teste ceux de mes lecteurs qui ont dirigé leurs  
 études vers ces recherches sçavantes.

Remarquez de plus, que les circonstances po-  
 sitives de l'Evangile en assurent la date. Leurs  
 Auteurs vivent au milieu de Jérusalem ; ils y as-  
 sistent aux Fêtes solennelles, ils fréquentent le  
 Temple ; ils parlent du Sanhédrin ou conseil de  
 la Nation, de ses Prêtres, & de son grand Sacri-  
 ficateur. Jérusalem subsistoit donc encore, &  
 dans ce que contiennent ces Livres, se trouve  
 l'invincible preuve qu'ils ne sont pas postérieurs  
 aux Apôtres dont ils portent les noms.

Enfin ce qui acheve de le démontrer, ces  
 Livres sont célèbres dès leur origine, & cités par  
 de grands hommes, ou contemporains des Apô-  
 tres, ou contemporains de leurs premiers Dis-  
 ciples. Ils sont cités par (a) S. Clement Romain  
 le plus ancien des Auteurs Ecclesiastiques, le  
 troisième Evêque de Rome après S. Pierre, &  
 connu par S. Paul qui le nomme dans l'Epître  
 aux Philippéens. Ils sont cités par S. Barnabé (b)  
 du moins dans la lettre qui porte son nom, &  
 qu'il est impossible de ne pas rapporter aux temps  
 Apostoliques. Ils sont cités par S. Polycarpe &  
 par S. Ignace (c) Ils sont cités par un Disciple de S.

LIV. I.  
 CHAP. VII.

(a) Misere mini ut misericordiam consequamini ; dimittite ut vobis  
 dimittatur ; prout facitis ita vobis fiet, sicut dabitur, ita vobis retribu-  
 tur : sicut judicatis, ita judicabimini ; sicut benigni estis, ita & beni-  
 gnitatem patiemini ; quâ mensurâ metimini, & vobis mensurabitur.  
*Clem. Rom. Epist. ad Corinth. Ces paroles sont de S. Marc.*

Væ illi per quem scandalum venit. Melius foret ei non natum fuisse,  
 quam ut unum ex electis meis scandalizaret ; præstaret molam asinariam  
 de collo suspensam habere, & in mare demergi, quàm ut unum ex  
 electis meis scandalizaret. *Idem. Clem. Rom. ead. Epist. Ces paroles sont  
 visiblement tirées de S. Luc.*

(b) Attendamus ergo ne forte, sicut scriptum est, multi vocati, pauci  
 electi inveniantur. *Barnab. Epist. ces paroles sont rapportées d'après le 22.  
 chap. de S. Matth.*

Tunc Apostolos suos qui inciperent Evangelium suum prædicare  
 elegit, qui erant super omne peccatum peccatores : ut ostenderet quia  
 non venit vocare justos, sed peccatores. *Ibid. voilà encore un passage évidem-  
 ment tiré du chap. 5, de S. Luc.*

(c) Baptisatus est (Christus) à Joanne, ut impleatur omnis justitia.  
*Ignat. Ep. ad Smirn. On lit les mêmes mots dans S. Matth. chap. 15.*

Apprehendite me, & contrectate, & videre quod non sum incor-  
 poreus spiritus. *Idem. Comparez ce texte avec ce que nous lisons dans S.  
 Luc. chap. dernier v. 39. c'est la même pensée, c'est le même langage  
 trait pour trait.*

LIV. I. Jean, \* Papias Evêque d'Hiéraple, par S. Justin,  
 CHAP. VII. & par S. Irénée. Tous ces Ecrivains avoient donc  
 \* Vide Eu- lû nos Evangiles, puisqu'ils en rapportent des  
 seb. Hist. textes. Ils croyoient donc que les Apôtres en  
 Eccles. l. étoient les vrais Auteurs, puisqu'ils les leur at-  
 3. Et pas- tribuent. Ils en étoient donc certains, puisqu'ils  
 sim. vivoient de leurs temps, & avec eux. D'où vient  
 Just. Et que vous n'en seriez pas également certains vous-  
 Irén. pas- mêmes? Et quand vous voyez marcher devant  
 sim. vous de pareils garants, quel risque courez-  
 vous à suivre le chemin qu'ils vous ont tracé?  
 Est-ce que vous auriez quelque soupçon sur l'an-  
 cienneté de ces témoins? Mais voilà qu'eux mê-  
 mes, à leur tour, ils sont cités par d'autres. Saint  
 Clément l'est par S. Irénée. Saint Ignace l'est par  
 le premier Historien de l'Eglise, & saint Poly-  
 carpe a pour lui les mêmes autorité. Que vou-  
 driez-vous de plus? Les témoins tiennent les uns  
 aux autres par une chaîne qui commence aux  
 temps Apostoliques, & qui d'âge en âge s'est  
 continuée jusqu'à nous. Y a-t'il un exemple de  
 tradition plus suivie? Y en a-t'il même d'une  
 tradition aussi certaine? Et de toutes les Histo-  
 res que jusqu'à présent les hommes ont pu croire  
 sur des témoignages, en nommerez-vous une,  
 entre les plus indubitables, qui le soit autant  
 que celle de l'Evangile? Si je n'avois affaire qu'à  
 des esprits équitables & dégagés de prévention,  
 ce que je viens d'exposer suffiroit; car pour qui  
 pense avec justice, les difficultés ne sont rien

où les preuves sont évidentes. Mais il y a des  
 caractères, les uns rimides à qui tout fait om-  
 brage, les autres épineux qui ne cèdent à la  
 vérité, que lorsqu'ils n'ont plus de disputes à  
 lui faire; & comme ce sont ceux-là surtout que  
 j'entreprends de convaincre, il faut, sans se las-  
 ser, écouter ce qu'ils ont à produire, ou de  
 raisons, ou de scrupules.

On me dira d'abord, & je l'ai souvent enten-  
 du dire; car c'est un doute qui se présente natu-  
 rellement: il est vrai que l'autorité de la Tradition  
 est d'un grand poids, mais elle n'est point in-  
 faillible. Combien de fois nous a-t'elle transmis,  
 comme vrais, des ouvrages faux & supposés?  
 Combien de fois a-t'on abusé des noms les plus  
 illustres, pour donner cours à des écrits impos-  
 teurs? Les siècles, en se succédant, n'ont fait que  
 se reposer sur la foy l'un de l'autre; le premier  
 une fois séduit, est devenu pour celui d'après,  
 le garant de l'erreur. On l'a répétée cent & cent  
 fois, & à la fin son ancienneté l'a rendu res-  
 pectable. Rapporter un grand nombre de témoi-  
 gnages en faveur de l'authenticité de l'Evangile,  
 ce n'est donc proprement en citer qu'un seul.  
 Or nous laisser à la merci d'un témoignage uni-  
 que, qu'est-ce autre chose que nous abandon-  
 ner à nos premières incertitudes?

Si l'y avoit quelque solidité dans ce raisonne-  
 ment, tout fait ancien seroit  
 détruis de certitude, puisqu'il n'y a point de no-

E IV. I. toriété qui dans les commencemens n'ait eu  
CHAP. VII. pour principe & pour base un premier témoignage. Il suffiroit par conséquent d'opposer à la difficulté son propre excès. Elle conduit si évidemment à renverser tous les appuis de l'Histoire, qu'elle se détruit elle-même par là. Nous ne nous bornerons pas cependant à cette réponse, quelle que force qu'elle ait, & nous voulons bien, en faveur des foibles, descendre à quelque détail.

Il n'est pas impossible, sans doute, que des Ouvrages supposés viennent jusqu'à nous, & soient regardés comme vrais. Mais il faut aussi que l'on en convienne, ce fait ne peut arriver qu'en deux conjonctures : ou, lorsque les Livres dont il s'agit ne contiennent que des événemens obscurs, & ne traitent que de matières indifférentes; ou, lorsque le faussaire emprunte le nom de quelque personnage mort depuis long-temps. Or aucune de ces circonstances n'a de rapport à la question dont il s'agit ici. Loin d'être un de ces Ecrits dont nul intérêt humain n'engage à examiner la vérité, le Corps des Evangiles est de toutes les productions celle qui entraîne les plus grandes suites. Ce Livre publie des événemens nouveaux, importans, extraordinaires. Il annonce une doctrine inconnue jusqu'à lui. Il jette les fondemens d'une Religion nouvelle. Il renverse toutes les autres. Il abolit celle des Juifs mêmes. Ce livre paroît à peine, qu'il se

trouve répandu partout, & fait des martyrs LIV. I.  
par tout où ses dogmes sont attaqués. Comment CHAP. VII.  
donc soupçonner un Livre si singulier dans ce qu'il renferme, & s'il se peut, encore plus singulier par le zèle de ceux qui dès son origine meurent pour le défendre? Est-ce qu'ils le soutiennent sans être bien assurés de ses auteurs? Il y auroit de l'extravagance à le penser. Est-ce qu'ils ne veulent, au péril de leurs jours, que tromper leurs descendans? Une si bizarre supposition révolte. Ce n'est donc que sur l'authenticité clairement avérée de ce Livre qu'ils en respectent tous les articles, jusqu'à se sacrifier pour eux; & je maintiens que de tous les témoignages rendus par les hommes, il n'y en a jamais eu, jamais il n'y en aura de plus incontestable, de plus éclatant, ni de moins suspect.

J'ai dit qu'il étoit possible qu'un imposteur publiât un ouvrage sous le nom de quelqu'un mort depuis long-temps; & la Critique a découvert dans cette espèce mille & mille fraudes. Mais j'ajoute que si l'imposteur entreprend de se cacher sous le nom d'un homme vivant, ou dont la mémoire est encore toute récente, l'artifice est dévoilé tout aussitôt; & la raison en est palpable. Car qui souffriroit, je vous prie, que, sous ses yeux, on le fit auteur d'un Ouvrage, dont le projet ni l'exécution ne lui appartiendroient? Ne s'éleveroit-il pas contre le mensonge, dans la juste crainte qu'on n'abusât de son nom pour donner cours

LIV. I. à l'erreur ? Ou si l'Ouvrage combattoit pour la  
 CHAP. VII. vérité, par quel étrange vuë, celui qui l'auroit  
 fait, aimeroit-il à le répandre sous un titre men-  
 teur ? Or les Evangiles ont été publiés du temps  
 même des Apôtres ; & non seulement dans les  
 Eglises pour lesquelles ils avoient été composés ;  
 mais encore dans les Eglises voisines, & peut-être  
 dans toutes celles qui subsistoient alors. Il étoit  
 donc facile dans ces premiers jours d'en con-  
 noître les Auteurs. Nul ne pouvoit s'y tromper :  
 c'étoit un fait d'une évidence sensible, chacun  
 pouvoit en apprendre la vérité de la bouche  
 même des Apôtres ; on pouvoit les consulter,  
 & sur leur réponse, confondre à jamais la faul-  
 seté qui osoit insolentement emprunter leur  
 nom. Toutefois ces Eglises intéressées à s'in-  
 struire d'un point si capital, ces Eglises qui visi-  
 blement étoient à la source du fait, toutes, sans  
 en excepter une, reconnoissent ces ouvrages  
 comme véritables, toutes sans hésiter les attri-  
 buent aux mêmes mains, toutes les reçoivent,  
 toutes les respectent, toutes les lisent dans leurs  
 plus augustes mystères, toutes s'en servent dans  
 leurs instructions, toutes en composent la plus  
 précieuse nourriture des fidèles. Pouvoit-on ren-  
 dre à un livre des témoignages d'authenticité  
 plus illustres, plus universels, plus sincères ? Et  
 l'erreur pouvoit-elle, sans se déceler, abuser  
 du nom des Apôtres ?

Une remarque importante que je supplie le

LIV. I. lecteur de vouloir bien faire avec moi, c'est qu'il  
 ne suffit pas ici de contester un Evangile seule-  
 ment. Il faut, si l'on se permet le soupçon, l'é-  
 tendre à tous les autres, & maintenir qu'ils sont  
 CHAP. VII. tous quatre le fruit de l'imposture. Quand je  
 passerois même la possibilité d'une fraude si peu  
 vraisemblable, ce ne seroit point assez ; il fau-  
 droit encore supposer faux le livre des Actes. Si  
 l'on n'étoit pas effrayé à la vuë de cet excès, il  
 faudroit aller plus loin, porter la témérité jusqu'à  
 mettre en doute les *Epîtres* de saint Paul, & en-  
 fin ne laisser aucune authenticité à celles de S.  
 Pierre, ni à celles de saint Jean. Autrement on  
 ne prouve rien contre la cause Chrétienne, &  
 elle se soutient dans toute sa force. Les Ecri-  
 tures du Nouveau Testament sont en effet liées  
 entre elles par un nœud si étroit, par un rap-  
 port si intime, qu'on ne peut se dispenser de les  
 recevoir toutes comme authentiques, ou de les re-  
 jeter toutes comme supposées. Pourquoi cela, me  
 direz-vous ? C'est que les mêmes faits, & les  
 mêmes dogmes se trouvent dans toutes. C'est  
 que le livre des *Actes* contient ce qu'il y a d'es-  
 sentiel dans l'Histoire des Evangiles, ou s'y rap-  
 porte nécessairement. C'est que les *Epîtres* de S.  
 Paul sont intelligibles, si préalablement vous  
 n'admettez les Evangiles & les Actes. C'est que  
 les *Epîtres* de saint Pierre, de saint Jacques, &  
 de saint Jean sont manifestement relatives à ce-  
 les de saint Paul. Pour tout dire, c'est que jus-  
 qu'à celle de saint Jude, quoique très-courte,

LIV. I.  
CHAP. VII.

tout rappelle ce que le Christianisme a de fondamental, soit pour les miracles, soit pour la doctrine. Je le répète, le choix n'est ici d'aucun usage; tout proscrire, ou tout adopter, est le seul parti qu'il y ait à prendre: ce qui seroit excepté seroit revivre le reste. C'est donc maintenant au contradicteur à se demander si plutôt que d'admettre les Evangiles, il aime mieux prendre la résolution de rejeter tous les autres Ecrits que je viens de nommer. Je fixe-t'il à ce dernier parti? Je lui fais une réponse sans réplique, & la voici.

Ces Ecrits, je veux dire les Lettres qui portent le nom de quelque Apôtre, n'ont pas été, comme ceux de Moïse, par exemple, faits pour un seul peuple, distingué des autres par sa Religion, par les mœurs, par son langage, & dont la tradition devenoit par là moins publique, & moins connue. Ils sont adressés à toutes les nations du monde, aux Romains, aux Ephésiens, aux Galates, aux Parthes, aux Hébreux de la Palestine, aux Juifs dispersés, & aux douze Tribus. Donc tous ces peuples ont vu ces Lettres. Donc ils ont pu dès le temps des Apôtres en produire les originaux; comme ils les produisoient en effet, selon que l'atteste Tertullien. (a) Ce point

(a) Agè jam qui voles curiositatem melius exercere in negotio salutis tuæ, percurre Ecclesias Apostolicas, apud quas ipsæ adhuc cathedræ Apostolorum suis locis præsent, apud quas IPSÆ AUTHENTICÆ LITTERÆ coram rectoribus, sonantes vocem, & representantes faciem unius cujusque. Proxima est tibi Achaia? habes Corinthum. Si non longè es à Macedonia, habes Philippos, habes Thessalonicenses. Si potes in Asiam tendere, habes Ephesum. Si autem Italiae adjaces, habes Romanos.

LIV. I.  
CHAP. VII.

indubitable une fois posé, il s'ensuit ou que les Romains, les Galates, les Juifs, les Parthes, &c. se sont unis pour fabriquer, au nom des Apôtres, de fausses Lettres qu'ils ont données ensuite comme certaines, ou qu'eux-mêmes ils y ont été trompez, sans s'informer jamais si elles étoient de ces vénérables Auteurs, ni si elles étoient conformes à ce que ces saints personnages leur avoient appris de vive voix, ou qu'enfin elles sont vraies & incontestables. Or que tant de Nations aient été complices de la même fraude; que jamais leur odieux secret n'ait été soupçonné, ni découvert; qu'elles aient pris pour des vérités leur propre imposture, ou celle du faussaire qui les appelloit en témoignage de mille faits arrivés en leur présence: voilà de ces absurdités visibles qu'on auroit honte de soutenir, & qu'il seroit superflu de réfuter. Dès lors il ne reste à quiconque a du sens & de la pudeur, qu'à reconnoître l'authenticité des Epîtres Apostoliques, & comme je l'ai dit, par une conséquence inévitable, celle des Evangiles.

Pour infirmer ce raisonnement, on oppose que si quelque Evangile, celui de saint Matthieu, par exemple, le plus ancien de tous, étoit antérieur aux Epîtres de S. Paul, il y seroit

unde nobis quoque autoritas præsto est. Tertull. de prescript. cap. 36.

Ecquid verisimile est ut tot ac tantæ (Ecclesie) in unam fidem erraverint? Nullus inter multos eventus unus est. Exitus variasse debet error doctrinæ Ecclesiarum. Cæterum quod apud multos unum inventum non est erratum, sed traditum. Ibid. cap. 28.

LIV. I. au moins cité quelquefois , & que cependant il  
 CHAP. VII. ne l'est pas. Mais il faut bien manquer de res-  
 sources solides , quand on met sa défense dans  
 une supposition si gratuite , & démentie par le  
 fait même. S. Paul n'a pas cité saint Matthieu ?  
 Et qu'est-ce donc que l'endroit où il dit : que si  
 nous sommes assez infidèles pour renoncer Jesus-  
 2. Timoth. Christ , il nous renoncera de même ? Y a-t-il rien  
 c. 2. v. 12. de plus parfaitement semblable à ce passage  
 de l'Evangeliste : celui qui me renoncera devant les  
 hommes , je le renoncerais devant mon Pere ? Qu'est-  
 ce encore que ces paroles de l'Apôtre : ne sça-  
 vez-vous pas que les Saints jugeront le monde ?  
 1. Cor. c. N'ont-elles pas un visible rapport à cet autre  
 6. v. 2. texte de l'Evangeliste : vous serez assis sur douze  
 Math. c. sièges , jugeant les douze Tribus d'Israël ? Remar-  
 29. v. 28. quez en effet le tour qu'employe ici l'Apôtre. Ne  
 sçavez-vous pas , dit-il. Manière de parler qui  
 indique une chose connue , déjà enseignée , déjà  
 contenuë dans un livre subsistant , public , & auto-  
 risé parmi les Chrétiens. Prétendre maintenant  
 que saint Paul , s'il avoit voulu citer l'Evangile ,  
 auroit amené ses citations par la formule ordi-  
 naire , selon qu'il est écrit , ou par quelque autre  
 pareille , se seroit faire un nouvel incident  
 moins pardonnable encore que le premier. Par-  
 courez les Epîtres , vous y trouvez des passages  
 de l'Ancien Testament rapportés , le plus souvent,  
 sans aucune annonce qui les précède. J'offrirois  
 d'en produire divers exemples , s'il étoit néces-  
 faire.

faire. Je me borne à celui qui se présente d'a-  
 bord , & que je remarque dans l'Epître aux Ro-  
 mains. Il y est dit : Si votre ennemi à faim , donnez  
 lui à manger ; s'il à soif , donnez lui à boire. Par  
 cette manière d'en user avec lui , vous amasserez  
 des charbons ardents sur sa tête. On ne niera pas  
 que ce texte ne soit de mot à mot tiré du livre  
 des Proverbes ; & cependant ce même texte est  
 incorporé dans l'Epître sans formule , sans pré-  
 liminaire de citation. Celle-ci , fut-elle unique ,  
 est donc la preuve décisive que les passages de  
 saint Matthieu rapportés par saint Paul , n'en  
 sont pas moins de l'Evangeliste , pour n'être point  
 annoncés par aucun des avertissemens or-  
 dinaires.

Mais s'il est évident que la première Epître  
 aux Corinthiens fait mention de l'Evangile de  
 saint Matthieu , comme d'un écrit déjà familier  
 aux fidèles , il en résulte une démonstration in-  
 vincible , & je la donne en peu de mots. Selon  
 tous les plus habiles Chronologistes , cette lettre  
 fut écrite en 57. c'est à dire 24 ans après la mort  
 de Jesus-Christ , & l'on ne peut le contester ,  
 puisque la quête ou collecte que saint Paul re-  
 commande si fort aux Corinthiens , ne fut ache-  
 vée , comme il le dit lui même , que lorsqu'il  
 adressa son Epître aux Romains en 59 de l'aveu  
 encore de tous les Sçavans. Or un ouvrage n'a  
 pu être répandu , public , & cité 24 ans après  
 la mort de Jesus-Christ , si l'auteur de l'ouvrage

LIV. I.  
CHAP. VII.Rom. c. 12.  
v. 20.Prov. ch.  
25. v. 21.  
E 12.Voyez en-  
core saint  
Pierre 1.  
Ep. chap.

1. v. 24.

Idem. ch.  
2. v. 4.Idem. ch.  
3. v. 10.

11. 12.

1. Cor. c.

16 v. 1. 2.

2. Cor. c.

8. v. 6. 7.

E 18.  
Rom. c.  
15. v. 25.  
26.

LIV. I. n'a été contemporain des faits qu'il raconte, &  
 Chap. VII. si la plus grande partie de ses lecteurs ne l'a  
 été elle même. Donc l'Evangile de saint Ma-  
 thieu, répandu, public & cité 24 ans après la  
 mort de Jésus-Christ, appartient indubitablement  
 aux temps où nous le rapportons.

Troisième  
 Difficulté Quoy donc, ajouterez-vous, le fait ne parle-  
 r il pas, & à quoi bon tenter de l'obscurcir par  
 des raisonnemens, toujours moins forts que lui ?  
 Remontons aux sources. Qu'y trouvons-nous, si-  
 non des Evangiles sans nombre donnez & reçus  
 à titre d'Écritures sacrées ? Il y en avoit de com-  
 posés par les Catholiques, & il y en avoit de  
 répandus par les Sectaires. L'un s'appelloit l'Evan-  
 gile (a) de la Nativité de Marie, l'autre l'Evan-  
 gile de l'Enfance (b) de Jésus-Christ. Celui là por-  
 toit le nom d'Evangile selon (c) les Hébreux, ce-

Vide Joan.  
 Albert.  
 fabricium  
 cod. Apo-  
 cryp. Nov.  
 Testam.

(a) Infinita porro penes illos sunt suppositicia arque impudenter  
 conficta monumenta, cujusmodi est qui de progenie Mariæ liber inscri-  
 bunt, in quo horribila quædam ac detestanda illorum. (*Gnosticorum*)  
 dicta continentur. *Epiph. hæres. 26. Idem hæres. Collyridian. Aug. lib. 27.*  
*contra Faustum Manich. 6. 9. Gelas. decret. de lib. Apocryp. distinct. 15.*  
*o. 3.*

(b) Super hæc autem inenarrabilem multitudinem Apocryphorum &  
 adulteratarum scripturarum quæ ipsi (*Marcosii*) fixerunt, afferunt ad stu-  
 pore inconfusorum, & qui sunt veritatis literas non scientium. Affu-  
 ment autem in hoc & illam falsationem quasi dominus, cum puer esset  
 & diceret literas, cum dixisset magister ejus, dic A, respondit A.  
 Rursus cum magister jussisset dicere eum B., respondisse Dominum :  
 tu prior die mihi quid est A, tunc ego dicam tibi quid est B. & hoc ex-  
 ponunt, quasi ipse solus incognitum scierit quod manifestavit in typum  
*A. Iren. adv. hæres. lib. 2. c. 17. Epiph. hæres. Alogorum num. 20.*

(c) Evangelium juxta Hebræos: quod Chaldaico quidem sermone, sed  
 Hebraicis literis scriptum est, quo utuntur usque hodie Nazarenæ. *Hieron.*  
*lib. 3. adv. Pelagian.*

lui-ci d'Evangile selon les (d) douze. On connois-  
 soit l'Evangile ou le proto-Evangile de (e) S. Jac-  
 ques, & l'Evangile de (f) Nicodeme, donné quel-  
 quefois sous le titre d'Actes de Pilate, l'Evangile  
 selon (g) les Egyptiens, (h) celui selon S. Tho-  
 mas, celui selon S. Matthias, celui selon saint  
 Barthelmy, celui de la Perfection, (i) celui  
 selon saint (l) Pierre, celui selon S. (m) André

LIV. I.  
 Chap. VII.

(d) Multi conscripserunt Evangelia, uti est quod dicitur Evangelium  
 secundum Ægyptios, & quod inscribitur Evangelium secundum duode-  
 cim. *Theophyl. in S. Luc. præem.*

(e) Fratres autem Jesus affirmant non nulli filios esse Josephi ex prioræ  
 conjugæ, quam ipse ante Mariam duxerit, ad id scilicet adducti tradi-  
 tione Evangelii quod secundum Petrum dicitur, aut libro Jacobi. *Orig.*  
*Tom. 1. Commentar. in Evang. Matthei. Epiph. hæres. 36. Ebionit.*  
*Num. 23.*

(f) Vide *Justin. Apolog. 1. p. 76. Ibid. pag. 84. Terrull. Apolog. c.*  
*21. Euseb. chron. lib. 2. ad annum MMLI. eundem Hist. Eccl. lib. 6.*  
*Cap. 2. Epiph. Hæres. L. Quartodecim. num. 1.*

(g) Vide supra not. d. & seq.

(h) Phares fuisse qui Evangelia scripserunt, & Lucas Evangelista tes-  
 tatur... & perseverantia usque in presens monumenta declarant, quæ  
 à diversis autoribus edita, diversarum Hæresion fuere principia, ut est il-  
 lud juxta Ægyptios, & Thomam, & Matthiam, & Bartholomæum, duo-  
 decim que Apostolorum. *Hieron. præemio in commentar. super Matth.*

(i) Sunt & ex iis (*Gnostici*) non nulli qui adulteratum quoddam &  
 adficiunt scriptum venditant quod opus perfectionis Evangelium inscri-  
 bunt, cum revera non Evangelium, sed doloris ac luctus perfectio sit.  
 Univerfa quippe consummataque mortis acerbitas in eo diaboli fœtu  
 continetur. *Epiph. Hæres. 26. num. 2.*

(l) Sed & ille liber venit ad nos quem (*Serapion*) scribit de Evan-  
 gelio Petri, ubi arguit quædam in eo falsa conscripta. *Euseb. Hist. Eccl.*  
*lib. 6. cap. 12.*

(m) Ut hoc modo tum hos ipsos libros facilius dignoscere possimus,  
 tum alios sub Apostolorum nomine ab hæreticis vulgatos qui Petri,  
 Thomæ, Matthei, & quorundam aliorum Evangelia, Andréæ quoque,  
 aliorumque Apostolorum actus continent. *Id. Hist. Eccl. lib. 3. cap. 25.*

celui de Juda (n) Thaddée, & celui de Judas (o) Iscariote. Basilides (p) avoit le sien de même (q) que Marcion; sans compter celui de (r) Cérinthe, celui des (s) Ebionites, celui des Encratites, celui (t) d'Eve, (u) celui des quatre coins du monde, ouvrage des Simonien, & mille autres productions, des Gnostiques surtout, dont les fragments ou les titres ont passé jusqu'à nous. Or si tant d'ouvrages faux étoient répandus indistinctement dans les premiers jours de l'Eglise, par quel heureux hazard, les véritables auroient-ils pu se sauver de cette affreuse confusion, & ne pas s'égarer dans la foule des autres? Qu'il est à croire bien plutôt, que la multitude prodigieuse de ces faux Actes aura fait perdre de vue les actes sincères. Qui sçait même si les premiers ne sont pas arrivés seuls jusqu'à nous, par des noms respectables de saint Matthieu, de saint Luc &

(n) Evangelium nomine Thaddæi, Apocryphum. *Gelas. in jure canonico. Distinct. 15, in Can. 3.*

(o) Judæ nomine (Cainista) inscriptum opusculum circumferunt quod Judæ Evangelium appellant *Epiph. Hæres. 28. Irenæus lib. 1. contra Hæres. cap. 35. Theodoret Hæretic. fabul. lib. 1. cap. 15.*

(p) Pervenit ad nos liber celeberrimi scriptoris confutationem Basilidis validissimam continens, dumque cuncta ejus arcana profert in lucem: 24. libros in Evangelium ab illo conscriptos esse memorat. *Euseb. Hist. Eccl. lib. 4. c. 7. Orig. in Matth.*

(q) *Vid. Iren. lib. 1. c. 29. Orig. cont. Celsum. Tertull. contra Marcionem*

(r) *Vid. Epiph. Hæres. l. 1.*

(s) *Vide Euseb. Hist. lib. 3. c. 27.*

(t) *Vide Epiph. Hæres. 47.*

(u) Alii Evangelium Evæ sine ullo pudore jactitant. Sub hujus enim nomine, utpote quæ cognitionis nomen à serpente quo eum collocata est, didicerit, peccatrix suæ semina sparserunt. *Epiph. Hæres. 26. num. 2.*

des autres, tandis qu'ils ne font peut être que le LIV. I.  
recueil des mensonges, des impiétés, & des fol- CHAP. VII.  
les imaginations de l'hérésie.

J'avoué que souvent l'erreur, & quelquefois Reponse.  
aussi le zèle indiscret, ont semé dans l'Eglise des Ecrits dont l'annonce imposante trouvoit des crédules. Ce ne furent pas seulement les Livres canoniques du Nouveau Testament qu'on osa contrefaire; la même hardiesse n'épargna gueres plus les Ecritures des Juifs. On vit des Ouvrages sous les noms d'Adam, de Caïn, d'Abel, de Seth, & d'Enoch; le Testament des douze Patriarches, un livre de Josias, des Pseaumes & des Cantiques de Salomon, des Prophéties de Balaam, de nouveaux Ecrits de Moïse & de sa sœur, je ne sçais quelles prédictions de Daniel, & d'Isaïe, une Apocalypse d'Elie, cent autres fables la plupart aussi extravagantes que puérides. Tant l'homme a de penchant à étendre les courtes limites où la vérité le renferme: tant il lui est difficile d'en respecter longtems la simplicité originale, s'il ne l'embellit à sa manière, & s'il n'y mêle ses propres pensées. Ne croyons pas toutefois que le discernement exact des pièces apocryphes, & des Ecritures sacrées, fût impossible aux premiers Chrétiens, ni même difficile. De tous les moyens le plus abrégé, le plus simple, la seule autorité de la Tradition leur suffisoit. Rien de plus aisé que de sçavoir ce qu'elle avoit rejeté toujours, & ce qu'elle avoit consacré; ce qu'elle



avoit condamné, ce qu'elle avoit adopté ; ce qu'elle regardoit comme les oracles de l'esprit de Dieu, & ce qu'elle proscrivoit comme une addition sacrilège à sa parole. Pour distinguer les titres authentiques d'avec les titres imposteurs, on n'avoit point de longues & épineuses recherches à faire ; on étoit à l'origine des choses, & on y touchoit. Il n'étoit question que d'observer ce que les Eglises avoient reçu de la main des Apôtres, & ce qui étoit plus moderne qu'elles. Ici la date faisoit toute la décision. Les nouvelles Ecritures étoient flétries par leur propre nouveauté. Les anciennes s'attiroient de plus en plus le respect général par leur ancienneté connue, & l'argument invincible de la prescription les mettoit hors d'atteinte. C'est le seul aussi qu'on employoit, & toujours avec succès, contre les Novateurs, & contre leurs vaines productions. Elles nous ont été inconnues jusqu'à présent, leur disoit-on, elles l'étoient à nos Pères, elles l'étoient aux Apôtres ; les Eglises fondées par-eux les ont ignorées, aucun des Pasteurs légitimes ne les a citées, aucune assemblée Catholique ne les a luës. Elles sont donc postérieures à l'établissement de la vérité, & leur naissance est celle de l'erreur qu'elles protègent. Ainsi raisonnoient les fidèles. Ainsi raisonnoit Tertullien (a) contre Marcion ; & ses mêmes

(a) Ego meum ( Evangelium ) dico verum, Marcion suum. Ego Marcionis affirmo adulteratum, Marcion meum. Quis inter nos determina-

bit, nisi temporis ratio ei præscribens auctoritatem, quod antiquius pertinetur ; & ei præjudicans vitiationem, quod posterius revincetur. Tertull. cont. Marcion. lib. 4. cap. 4.

In summa, si constat id verius quod prius, id prius, quod & ab initio, id ab initio quod & ab Apostolis : pariter utique constabit id esse ab Apostolis traditum quod apud Ecclesias Apostolorum fuerit sacro sanctum. Videamus quod lac à Paulo Corinthii hausertint, ad quam regulam Galatæ sint correcti, quid legant Philippenfes, Thessalonifenses, Ephesû, quid etiam Romani de proximo sonent quibus Evangelium & Petrus & Paulus sanguine quoque suo signatum reliquerunt. Habemus & Joannis alumnas Ecclesias, nam & si Apocalypsim ejus Marcion respuit, ordo tamen episcoporum ad originem recensus, in Joannem stabit autorem. Sic & cæterarum generositas recognoscitur. Dico itaque apud illos, nec solas jam Apostolicas, sed apud universas quæ illis de societate sacramenti confæderantur, id Evangelium ab initio editionis suæ state quod eum maxime tuemur : Marcionis vero plerisque nec notum : nullis autem notum & non eo damnatum. Ibid. cap. 5.

His fere compendiis utimur, cum de Evangelii fide adversus Hæreticos experimur, defendentibus & temporum ordinem posteritati falsiorum præscribentem, & auctoritatem Ecclesiarum traditioni Apostolorum patrocinantem ; quia veritas falsum præcedat necesse est. Ibid.

(b) Cum capero Matthæi Evangelium recitare, ubi narratio Nativitatis ( Jesu ) contextitur, continuo dices illam narrationem non esse Matthæi, quam Matthæi esse dicit universa Ecclesia ab Apostolicis seculis usque ad præsentem Episcopos certa successione perducta. Tu mihi quid contra lecturus es ? Aliquem forte librum Manichæi, ubi Jesus negatur esse natus ex Virgine. Sicut ergo credo illum librum esse Manichæi, quoniam ipso tempore quo Manichæus vivebat in carne, per discipulos ejus certa successione præpositorum vestrorum ad nostra usque tempora custoditus atque perductus est : sic & credite istum librum esse Matthæi, quem ex illo tempore quo Matthæus vivebat in carne, non interrupta serie temporum Ecclesia certa connexionis successione usque ad ista tempora perduxit. Aug. cont. falsum. lib. 28. c. 2.

Si enim prolata fuerint aliqua litteræ ; quæ nullo alio narrante ipsius proprie Christi esse dicantur, unde fieri poterat, ut si vere ipsius essent non legerentur, non acciperentur, non præcipuo auctoritatis culmine emerent in ejus Ecclesia, quæ ab ipso per Apostolos succedentibus sibi met Episcopis usque ad hæc tempora propagata dilatatur ? Quis est ergo tam demens qui hodie credat esse Epistolam Christi quam prædixerit Manichæus, & non credat facta vel dicta esse Christi quæ scriptæ Matthæi. Ibid. cap. 4.

LIV. I. contre Fauste le Manichéen. Ce moyen de refu-  
CHAP. VI. tation, quoique simple, étoit si fort, si pressant, si  
victorieux que les Gnostiques, & après eux les Ma-  
nichéens, qui se permettoient plus que les autres  
de supposer de faux actes, étoient réduits, pour  
les autoriser, à soutenir que les Apôtres n'avoient  
pas prêché l'Evangile dans toute sa pureté: *ante*  
*Iren. adv. Hæres. lib. 3. cap. 2.* *predicaverunt quam perfectam cognitionem habue-*  
*runt.* Quand nous les rappellons à la Tradition  
dit saint Irénée, & aux Ecritures reçues dès  
l'origine dans toutes les Eglises, nous sommes,  
osent-ils répondre, au dessus de la Tradition &  
des Apôtres mêmes; & sous prétexte de porter  
la foy Chrétienne à sa plus haute perfection,  
ces téméraires ne craignent pas de se donner  
comme un titre honorable à leur secte, celui  
de réformateurs des Apôtres: *gloriantes se esse*  
*Ibid.* *emendatores Apostolorum.* Au fonds une vanterie  
si insensée ne pouvoit séduire: elle ne seroit  
qu'à décrier encore plus ces superbes, & leurs  
frivoles écrits. Car enfin des Novateurs, si peu  
qu'on leur suppose de réflexion, se seroient-ils  
portés à cet excès d'impudence, si les ouvrages  
& les enseignemens des Apôtres n'avoient pas  
été universellement reconnus? Combien, dans  
la supposition contraire, eut-il été plus naturel  
& plus simple d'accuser les Disciples d'avoir  
corrompu la doctrine de leur Maître? Plûtôt  
que d'oser avec scandale flétrir la mémoire des  
Evangelistes, n'eut-il pas été moins odieux de  
mettre

mettre en doute l'authenticité de leurs Histoires? LIV. I.  
Paul de Samosate prit ce dernier parti. Mais pour- CHAP. VII.  
quoi? Parce qu'il vivoit deux cens ans après les  
Apôtres, & dans un temps où il ne restoit plus  
de témoins qui les eût vus, ni eux, ni leurs pre-  
miers disciples.

C'est donc sans fondement, sans ombre de  
preuve qu'on allegue ici l'audace des anciens  
Hérétiques, comme si leurs Ouvrages avoient  
pû se confondre avec ceux des Apôtres, & les  
Evangiles menteurs avec ceux de l'Eglise. On le  
voit, les premiers Chrétiens n'étoient pas si faciles  
à surprendre. Ils avoient une règle fixe, un prin-  
cipe inébranlable, & cette règle, ce principe,  
c'étoit le témoignage constant des Eglises établies  
dans les jours Apostoliques. Voilà le point dont  
ils ne s'écartoient jamais, & c'est parce qu'ils  
s'y tenoient immuablement attachés, qu'ils nous  
ont transmis le précieux dépôt des Evangiles dans  
leur primitive & originale intégrité.

De là naît une nouvelle, mais invincible preu-  
ve que nos Ecritures sont des Apôtres, & que  
les Apôtres étoient contemporains des faits  
qu'ils racontent. On ne sçauroit douter, en effet,  
que les Hérésies d'Ebion, de Cérimthe, de Ba-  
silides, de Carpocrate, de Valentin, & de Mar-  
cion qui osèrent, ou produire de nouveaux Evan-  
giles, ou réformer les premiers, ne soient très-  
anciennes, & très-voisines des temps Apostoli-  
ques. Donc puisque malgré une si grande anti-

## 32 LA RELIGION CHRE'TIENNE

LIV. I. CHAP. VII. **quité**, ces fausses productions étoient pourtant nouvelles, puisqu'on leur reprochoit d'être plus récentes que tous les écrits conservés dans l'Eglise dès son rétablissement, il est indubitable que nos Evangiles sont du temps des Apôtres, comme les Apôtres sont eux-mêmes du temps de Jesus-Christ. Il n'y aura jamais de replique solide à ce raisonnement.

**Quatrième difficulté.** Il n'est fondé, me direz-vous, que sur la certitude de la Tradition, c'est-à-dire sur l'infailibilité de l'Eglise, & par cela même il est vicieux. Car qu'y a-t'il qui le soit plus que de prouver un article contesté, par un autre qui ne l'est pas moins? Vous soutenez que vos Ecritures sont authentiques parcequ'elles sont appuyées du témoignage de l'Eglise, & que ce témoignage est infailible. Puis, quand on vous demande sur quoi vous établissez cette infailibilité de l'Eglise, vous répondez qu'elle est prouvée par vos Ecritures. N'est-ce pas employer dans l'affaire la plus grave, le moins excusable de tous les sophismes?

**Réponse.** A Dieu ne plaise que pour nous défendre, nous ayons jamais recours à ces odieuses subtilités. Nous n'avons point prétendu que l'unique témoignage de la vérité de nos Ecritures, fût l'autorité de l'Eglise, regardée comme surnaturellement infailible, & toujours assisté de l'Esprit de Dieu. Comment l'aurions-nous avancé, puisque nous ne connoissons les Ecritures qu'a-

## PROUVE'E PAR LES FAITS. 83

près l'Eglise de qui nous les recevons? C'est LIV. I. l'Eglise qui se rend elle-même le témoignage de CHAP. VII. sa propre autorité. Et comment la prouve-t-elle? Parcequ'elle est une assemblée perpétuelle & immortelle de témoins publics des faits qu'elle annonce, & qu'elle certifie.

Ne confondons point, en effet, deux choses très-différentes, & qu'il est capital ici de bien distinguer. Envisageons l'Eglise par deux faces, & considérons les Ecritures sous deux rapports.

On peut regarder l'Eglise comme une société humaine qui a pris naissance en tel temps, qui a été instruite par tel & tel maître, & très-exactement informée des circonstances, & de l'histoire de son institution. On peut la regarder aussi comme protégée par l'esprit de Dieu, guidée par son indéfectible inspiration, & revêtuë d'une autorité surnaturelle. De leur côté, les Ecritures peuvent être vuës sous deux aspects: ou comme un livre humain, un récit nud d'événemens particuliers, un corps de Morale propre aux Chrétiens, un recueil des loix qu'ils observent & des points de doctrine qu'ils embrassent; ou bien comme un ouvrage révélé, divin, & inspiré. Or c'est de l'Eglise, & de l'Ecriture, prise chacune dans le premier des deux sens, que nous avons dit que l'une rend témoignage à la certitude de l'autre, & il ne s'agit que de savoir si dans cet ordre de faits purement naturel, on peut imaginer & désirer un témoignage

LIV. I. plus éclatant , plus décisif , moins contestable ,  
 CHAP. VII. & mieux soutenu que celui de l'Eglise Chrétien-  
 ne. Ne parlons point de privilège surnaturel : il  
 ne s'en agit pas dans le genre de preuves que  
 nous employons. Nous parlons d'un peuple inf-  
 truit de ce qui le concerne , jaloux de la con-  
 servation de ses titres , & précautionné jusqu'au  
 scrupule , contre leur plus légère altération.

Ce peuple répandu par toute la terre , dit que  
 ses livres sont aussi anciens que lui , qu'ils sont  
 des Auteurs dont ils portent les noms , que ces  
 Auteurs ont vû les choses qu'ils ont racontées ;  
 que leur Histoire est fidèle , & qu'il ne s'y est  
 jamais introduit , que jamais il n'a pu s'y introduire  
 de changement. Ce peuple a tenu ce même langa-  
 ge de siècle en siècle , de génération en génération ,  
 & depuis dix sept cens ans. Jamais de variation  
 ni de doute dans son témoignage , & c'est après  
 cette uniforme & constante attestation , que  
 nous demandons si la foi humaine peut jamais  
 porter sur un fondement plus inébranlable.

Il est vrai qu'en examinant la substance & le  
 fond de ces Ecritures , leur Morale , & les dog-  
 mes qu'elles enseignent , on découvre qu'elles  
 sont divines , qu'elles promettent à l'Eglise une  
 infailibilité positive , & qu'elles ordonnent de  
 se soumettre sans réserve à ses décisions. Alors  
 & dans ce nouveau point de vuë , l'Eglise Chrétien-  
 ne se montre sous un autre aspect ; l'esprit atten-  
 tif apperçoit en elle une autorité divine , & au

premier témoignage qu'elle rend , aux Ecri- LIV. I.  
 tures , comme société humaine , se joint le té- CHAP. VII.  
 moignage d'un ordre surnaturel qu'elle rend  
 à ces mêmes Ecritures , en qualité de socié-  
 té infailible , établie dépositaire de la révé-  
 lation divine. Mais , je ne puis trop le redire ,  
 nous ne considérons point ici l'Eglise , ni nos  
 Ecritures sous ce second rapport. Nous ne di-  
 sons point : nos Evangiles sont authentiques , sin-  
 cères , vrais , parce que l'Eglise perpétuellement  
 assistée du saint Esprit nous assure qu'ils le sont ;  
 & l'Eglise est surnaturellement inspirée , parce  
 que les Evangiles , ouvrages divins , lui pro-  
 mettent une éternelle infailibilité. Ce seroit dans  
 cette façon de raisonner que consisteroit le so-  
 phisme qu'on nous reproche à tort , puisque nous  
 ne raisonnons pas ainsi. Que disons nous donc ?  
 Que nos Evangiles sont incontestablement vrais ,  
 parce que la plus grande autorité humaine dé-  
 pose pour eux ; parce que dans l'ordre naturel de  
 ce qu'on appelle *fait* , il n'y a rien de compa-  
 rable à leur évidente certitude ; parce qu'une  
 grande société , répandue par toute la terre , nous  
 les a transmis dès leur origine ; parce que cette so-  
 ciété s'est toujours fait un devoir , un point de reli-  
 gion inviolable d'en maintenir l'intégrité , de les  
 défendre jusqu'au sang , & de réclamer contre qui  
 auroit l'audace de les altérer , & de les contrefai-  
 re , par ce qu'enfin cette même société a toujours eu  
 des hommes qui se sont établis , consacrés , ordon-  
 nés successivement pour veiller à la conservation

LIV. I. d'une Histoire qui est le fondement de sa doctrine & de sa foy. Telle est la base de nos preuves. Marquez nous maintenant par où, & comment le sophisme peut y entrer.

Cinquième  
Difficulté

Je ne fai plus qu'une seule, mais frivole difficulté qui vous reste à faire pour achever d'épuiser les doutes ; c'est de nous dire : si les Evangiles quel'Eglise Chrétienne présente aujourd'hui, étoient authentiques & conformes aux premiers originaux, il faudroit y faire voir, y montrer comme au doigt tous les mêmes textes que les Anciens en ont rapportés. Or nous lisons dans leurs écrits des passages, selon eux, extraits des Evangélistes, qui cependant ne sont point dans vos livres. Nous y en trouvons de cités en des termes différents de la leçon présente, & si différents, qu'ils paroissent avoir été tirés d'autres Evangiles que des vôtres. Comment sauver cette opposition formelle entre les premiers exemplaires, & ceux d'aujourd'hui ? Répondez-vous que les passages que nous n'avons plus ont été retranchés par des mains hérétiques, & que le changement des autres vient de l'ignorance, des préjugés, ou de l'inadvertance des Copistes ? Mais vous ébranleriez par là toute la vérité de vos Ecritures. Répondez-vous que vos Peres ont extrait des Livres Apocryphes les textes qui vous manquent ? Les Peres auroient donc confondu les vrais & les faux actes, puisant dans les uns & les autres indistinctement & sans choix ; ce qui ruineroit évidemment toute l'autorité de la Tra-

dition. La conséquence qui sort naturellement de ces variétés est donc, que nous n'avons plus les Evangiles de l'ancienne Eglise ; & parcequ'il est certain qu'elle avoit ceux des Apôtres, il en résulte qu'elle ne nous les a point transmis de la manière que vous l'assurez dans vos preuves.

Nous convenons que quelques Anciens ont rapporté, comme tirés des Evangiles, des textes qui ne se trouvent point dans nos livres. Mais nous ne soutenons pas avec moins de confiance que l'incrédule n'en peut tirer aucun avantage contre eux. 1°. Ces passages sont la plupart cités de mémoire par les Peres. Ce sont des endroits de nos propres Evangiles, exposés avec quelque inversion de mots, selon qu'il arrive quand on n'a pas sous les yeux le livre même que l'on cite. 2°. Ces citations ne sont presque jamais que de simples allusions à quelque trait de l'Evangile dont les anciens joignent les expressions aux leurs propres. Innocente liberté qu'il est permis de prendre, qu'encore aujourd'hui nous prenons nous mêmes, lorsqu'il ne s'agit pas d'une dispute réglée, mais seulement d'une instruction morale. 3°. Ces textes sont quelquefois des paroles de Jesus-Christ même que la tradition orale avoit conservées, & que les Evangélistes ne nous avoient point transmises dans leurs écrits. Car qui peut douter qu'entre les discours qu'ils ont rapportés de lui, il n'y en ait eu d'autres encore recueillis de sa bou-

LIV. I.  
CHAP. VII.

Réponse

LIV. I.  
CHAP. VII.

che, & connus dans les premiers temps ? Il y auroit de l'extravagance à penser que durant le cours de sa mission, il n'ait dit précisément que ce qui est rapporté dans ses quatre Historiens. Le contraire est évident ; saint Jean s'en explique en termes formels, & c'est même par là qu'il finit son Evangile. S'il nous manque à présent des paroles citées quelquefois par les Peres, ce n'est donc pas, comme on le prétend, une preuve que nos livres soient différents de ce qu'ils étoient dans l'origine. On ne pourroit continuer à le soutenir sans une manifeste injustice, & en trois mots j'en ai donné les raisons.

Après tout, que porte donc le sens de ces textes dont on nous reproche tant l'omission ? Ce ne sont ni des règles essentielles aux mœurs, ni des dogmes fondamentaux, & qui importent au fond du Christianisme. Ce sont quelques maximes générales, quelques Conseils, équivalement renfermés en mille passages de nos Evangiles. Le lecteur peut le voir dans mes notes, (a)

(a) Eodem die cum quemdam conspexisset (Jesus) operantem fabbario, dixit ei : heu tu, si quidem nosti quid agas, beatus es : Si autem non nosti execrabilis es, & legis transgressor. Ces paroles se trouvent seulement dans un Manuscrit grec de R. Etienne, & dans un autre grec & latin que Beze a donné au College de Cambrai ; mais elles ne sont citées par aucun Pere, & paroissent tirées de quelque Evangile Apocryphe. Voyez M. Simon Hist. Crit. du N. T. ch. 30.

Et ideo Dominus dicebat ingratis existentibus in eum : si in modico fideles non fuistis, quod magnum est quis dabit vobis ? Ces paroles se lisent dans la seconde Epître de S. Clement Romain, & il est aisé de voir qu'elles sont allusion à ce que dit Jesus-Christ dans S. Luc. chap. 14. v. 10. 11. & 12.

&amp;

& nous juger lui même. Pourquoi donc affecter de donner ces pertes légères, si même c'est

LIV. I.  
CHAP. VII.

Ait si quidem Jesus : propter infimos, infirmus fui, & propter esurientes esurii, & propter sitientes sitii. On lit ce passage dans le commentaire d'Origene sur S. Matthieu chap. 17. v. 21. & il est clair qu'Origene en cet endroit n'a voulu que citer ce qui est dans S. Matth. chap. 25. v. 35.

Petite magna & parva vobis adjicientur. Et petite cœlestia, & terrena vobis adjicientur. Ces mots sont attribués à Jesus-Christ par S. Clem. d'Alex. dans les Stromates liv. 1. Si on compare ce texte avec ce que nous lisons dans S. Matth. chap. 6. v. 33. On ne donnera plus que l'un ne soit extrait de l'autre.

Estote probi numulatii. C'est ce que rapporte celui-ci par les anciens. Mais les uns le mettent dans la bouche de Jesus-Christ, les autres l'attribuent à quelqu'un des Apôtres ; plusieurs ne le citent qu'en général, & comme une pensée extraite de l'Ecriture, sans spécifier le lieu d'où ils le tirent. Ce défaut d'uniformité ne prouve-t-il pas sensiblement que le passage en question n'est pas authentique ?

Resistamus omni iniquitati, & odio habeamus eam. L'Epître de S. Barnabé, nomb. 4. attribue ces paroles à Jesus-Christ, de même que celles-ci nomb. 7. sic qui volunt me videre, & ad regnum meum pervenire, debent per afflictiones & tormenta possidere me. Le premier de ces textes n'exprime assurément qu'une idée générale de la morale Chrétienne ; & le second est visiblement une espèce de paraphrase de cet endroit de l'Evangile : Si quis vult venire post me, tollat crucem suam & sequatur me.

Ait enim Dominus : Eritis velut agni in medio luporum. Respondens autem ei Petrus dixit : Si ergo lupi agnos discernerint ? Dixit Jesus Petro ; ne timeant agni post mortem suos lupos ; & vos nolite timere eos qui occidunt vos, & postea nihil vobis possunt facere, sed timere eum qui postquam mortui fueritis, habet potestatem animæ & corporis ut mittat in gehennam ignis. Tout ce passage est dans la seconde Epître de S. Clem. Rom. adressée aux fideles de Corinthe. Mais qui ne verra pas tout d'un coup que ces paroles, à quelques unes près qui ne portent rien d'essentiel, sont tirées de nos Evangiles ?

Quo circa & Dominus noster Jesus-Christus dixit : in quibus vosprehendero, in eis etiam judicabo. Ces mots sont attribués à Jesus-Christ par S. Justin seulement, dans son dialogue avec Tryphon. S. Clement d'Alex. qui les cite dans son livre intitulé : Quis dives salvetur : Les attribue à Dieu le Pere. S. Jean Climaque au 7. degré de son Echelle. prétend qu'ils sont du Prophete Ezechiel. Cette variété d'opinions est la preuve que ce texte n'a jamais été dans le corps des Evangiles.

Tome I.

M

LIV. I. une perte , pour des changemens & des omif-  
CHAP. VII. sions graves ?

Je dirai plus , quand il seroit vrai que quel-  
 qu'un des Peres auroit été surpris par un ouvra-  
 ge apocryphe , ou par un exemplaire fautif ,  
 ce mécompte autoriferoit-il à soupçonner la foy  
 des actes dont tout le reste de l'antiquité attes-  
 te & confirme la certitude ? Les citations que  
 l'on nous oppose ne se lisent , de l'aveu de nos  
 adversaires , que dans un très petit nombre d'au-  
 teurs , & dès-là , je maintiens qu'elles n'ont ni  
 autorité , ni poids. La Tradition pour faire preu-  
 ve , doit en effet être universelle , unanime , conf-  
 tante , & si elle ne porte ces trois caractères ,  
 elle n'a ni empire ni droits sur l'esprit. Par con-  
 séquent alléguer , comme on le fait ici , quel-  
 ques écrivains épars où se trouvent des textes  
 que nous n'avons pas , c'est ne rien faire contre  
 l'authenticité de nos Ecritures qui ont pour elles  
 le suffrage de tous les temps , de tous les lieux ,  
 & de toutes les Eglises.



### CHAPITRE VIII.

*Que les Faits de l'Evangile sont annoncez par des  
 Témoins sincères & vrais.*

**Q**ue les Déistes me pardonnent si je le dis ; LIV. I.  
 je ne puis croire qu'ils soient dans un CHAP. VIII  
 doute bien sincère sur l'ingénuité des Historiens  
 Evangéliques. Ce n'est pas qu'en général je ne  
 convienne que l'on peut quelquefois hésiter sur  
 la bonne foy des Auteurs intéressez dans la cau-  
 se qu'ils soutiennent , ou dans les faits qu'ils rap-  
 portent. Je conçois qu'on peut avoir contre un  
 Historien des présomptions si fortes , qu'elles  
 tiennent en suspens sur la vérité de ses récits.  
 Mais enfin on allégué les présomptions quand  
 on en a , on expose la raison de ses doutes , &  
 le sujet de ses défiances. Si les Déistes en usoient  
 de la sorte , je ne serois donc point surpris. Loin  
 de l'être , je dirois : Vous raisonnez dans les ré-  
 gles de la Critique. Avant que de croire , vous  
 demandez à être éclaircis : rien n'est plus sage ;  
 & puisque nous essayons de vous convaincre ,  
 c'est à nous à dissiper les justes soupçons qui  
 vous inquiètent. Mais s'élever contre un Histo-  
 rien ; que dis-je ? s'élever contre la candeur de  
 plusieurs Historiens sans ombre de preuve d'une  
 disposition contraire , les supposer trompeurs ,

L I V. I. simplement sur de vagues possibilitéz , & sur  
 CHAP. VIII le fondement unique de la fausseté des hommes  
 en'général. Qu'est-ce-là, sinon incidenter odieu-  
 sement dans la dispute , faire naître des ques-  
 tions sur tout , & vouloir nous rendre défi-ans à  
 outrance ? Voilà pourtant ce que font les incré-  
 dules , quand ils demandent qu'on leur prouve  
 que les Apôtres ont été vrais dans leurs Histoires.  
 Ceux qui ne peuvent , malgré leurs désirs , al-  
 léguer un prétexte tant soit peu raisonnable de  
 doute , veulent encore qu'on leur prouve l'im-  
 possibilité de douter. Hé bien , il le faut donc  
 faire. J'examine le caractère des Apôtres , leur  
 conduite , & les circonstances de la publication  
 de leurs Ouvrages. Le Lecteur équitable tirera  
 les conséquences qui sortiront de mes remar-  
 ques.

Premièrement , le caractère des Apôtres.  
 Quand nous ne sçaurions pas d eux-mêmes l'His-  
 toire de leur naissance , les Ecrivains de leurs  
 tems , ou postérieurs , nous en instruiroient as-  
 sez. Tout ce qu'il y a d'Ouvrages anciens , fa-  
 vorables , ou contraires à la foy , nous repré-  
 sentent les premiers Disciples de Jesus-Christ , &  
 sur tout les Auteurs de sa vie , comme des hom-  
 mes ignorans , bornez , sans éducation , & sans  
 culture , élevez dans les fonctions grossières où  
 rabbaissent les besoins de la vie , & connus seu-  
 lement par le vil peuple.

\* Leur Histoire , passée de siècle en siècle , &

*Iren. adv.  
 heres. lib.  
 3. cap. 7.*

venue jusqu'à nous , justifie de reste la vérité de  
 ces peintures. Tous les Peres , au moins les plus  
 habiles , sont les premiers à nous dire que les  
 Apôtres ont écrit non seulement sans ordre , sans  
 ornement , & sans art ; mais d'un style inexact ,  
 confus , plein d'hyperbates , souvent même de  
 barbarismes. Voilà ceux dont on prétend que  
 l'Histoire peut être insidieuse , ceux dont on  
 appréhende la surprise & les pièges , ceux en-  
 fin dont on n'a pas honte de soupçonner la  
 foy.

Ce sont des hommes d'une innocence d'ail-  
 leurs sans nuage. Les plus implacables ennemis  
 du Christianisme n'ont rien à dire contre eux , &  
 je vous laisse à définir une vertu que la calom-  
 nie n'ose entreprendre de noircir. Ce sont des  
 hommes si peu ambitieux , si peu sensibles à  
 l'attrait du plaisir , qu'il abandonnent ce peu  
 même dont ils jouissent , pour se dévouer à l'in-  
 digence , & aux travaux de l'Apostolat ; sacri-  
 fice aussi rare que celui des grandes richesses ,  
 & peut être encore plus douloureux au cœur hu-  
 main. Ce sont des hommes si naïfs , si ingé-  
 nus , qu'ils donnent à la sincérité de l'Histoire ,  
 le compte fidèle de leurs foiblesses , de leur  
 ignorance , de leurs murmures , de leurs dis-  
 putes , de leur défiance , de leur désertion , &  
 de leur incrédulité. Ce sont des hommes si pa-  
 cifiques , si tranquilles , si patiens , qu'ils ne se  
 permettent ni plaintes , ni reproches contre la

L I V. I.  
 CHAP. VIII

*Origen.  
 Philoc. c. 4.  
 Id. adv.  
 Cel. lib. 7.  
 Chrysost.  
 Homil. 3.  
 in Epist. 1.  
 ad Cor. c.*

*Hieron.  
 Epist. ad  
 Algas.  
 quæst. 10.  
 Cels. apud.  
 Orig.  
 Porphyr.  
 apud Euf.  
 Julian. a-  
 pud Cyril.*

Voyez M.  
 Pascal. Arr.  
 16.



LIV. I. Nation qui les persécute. Ce sont des hommes  
 CHAP. VIII que nul intérêt temporel n'engage à prendre la  
 défense de Jesus-Christ, pour ne pas dire, en-  
 gagez par toutes les vûes humaines à prendre  
 le parti contraire. Enfin ce sont des hommes  
 qui meurent pour attester ce qu'ils ont vû ; des  
 hommes que nul Historien ne contredit, au  
 moins sur les Faits dont il s'agit ; des hommes  
 reconnus si sincères, dans le tems même qu'on  
 pouvoit encore s'instruire de la vérité récente, que  
 l'Univers presque entier se réforme à leur parole,  
 & sur leurs traces court au martyre pour la  
 défendre.

Sur ce caractère ainsi développé, & dont  
 tous les traits se justifient par l'évidence de l'His-  
 toire, je supplie qu'on me dise comment il est  
 possible que les Apôtres aient voulu nous trom-  
 per. Si, contre toute pudeur, on persiste à le  
 soutenir, que restera-t-il d'incontestable, &  
 qu'on ne puisse révoquer en doute ? Où en se-  
 rons-nous pour toutes les Histoires des siècles  
 reculez ? Faudra-t-il les croire vraies ? Mais  
 leurs Auteurs ont-ils plus fait pour nous porter  
 à les croire, que les Disciples de Jesus-Christ  
 n'ont fait pour faire croire à l'Evangile ? Leurs  
 Auteurs avoient-ils plus de probité reconnue,  
 plus de marques de candeur, plus d'impartia-  
 lité que les Apôtres ? Leurs Auteurs ont-ils  
 soufferts, sont-ils morts en preuve de la vé-  
 rité de leurs écrits ? Tout au contraire, si

LIV. I. l'on dit que tout est suspect dans les Annales  
 CHAP. VIII anciennes quelles qu'elles soient, à quoy som-  
 mes-nous réduits, & quels hommes sont  
 donc ceux contre lesquels je dispute ? Ce n'est  
 plus à la seule Religion Chrétienne qu'ils s'op-  
 posent, c'est à tout ce qu'il y a jamais eu d'a-  
 vééré sous le soleil. Ils ne parlent contre nous,  
 que parce qu'ils ont résolu de parler contre tout.  
 Notre cause n'est plus la nôtre, c'est celle de  
 toutes les Annales du monde, & la leur est si  
 bien la leur, qu'ils sont seuls à la défendre. Ou  
 ils se contredisent en effet, ou ils soutiennent  
 le paradoxe le plus absurde. Ils se contredisent,  
 si rejetant les Evangiles, ils reconnoissent la  
 vérité des écrits profanes, cent fois moins au-  
 torisez. Ils avancent un paradoxe effrayant, &  
 inouï, s'ils soupçonnent toutes les Histoires,  
 s'ils veulent que tous les Faits anciens demeu-  
 rent dans la confusion, & dans l'incertitude. Des  
 deux côtes je vois un excès égal, & je ne vou-  
 drois point d'autre exemple pour démontrer à  
 quoi l'on est réduit, quand on s'engage à dis-  
 puter par passion contre l'évidence.

Mais je laisse ce premier raisonnement, & j'en  
 établis un autre sur la nature des Faits rappor-  
 tez dans l'Evangile. Il est constant que ces Faits,  
 sont de l'espèce la moins propre à seconder  
 l'imposture, les plus authentiques, & les plus  
 circonstanciez qui furent jamais. Ce sont des  
 miracles sans nombre, connus par les Rois de

LIV. I. la Judée , par les Magistrats Romains , par les  
 CHAP. VIII Ministres de la Synagogue , par un peuple en-  
 tier assemblé deux fois dans ses fêtes solemnelles.  
 Ce sont des discours adressez aux sectes diverses  
 qui partageoient les Juifs. Ce sont des Faits sur  
 la matière du monde la plus importante , & la  
 plus examinée ; des Faits enchaînez l'un à l'autre  
 dans la dépendance la plus étroite ; des Faits liez  
 à tout ce qu'il y avoit de plus public sur la ter-  
 re ; des Faits si détailliez , qu'on y remarque les  
 circonstances des noms , des tems , des lieux &  
 des témoins. L'ordre de mon Ouvrage deman-  
 dera que j'examine ce point avec plus d'étendue  
 dans le Chapitre qui va suivre. Mais en atten-  
 dant , je puis faire cette question aux Déistes.  
 Croyez-vous que les Apôtres étoient raisonnables ;  
 ou pensez-vous qu'ils étoient insensés ? S'ils  
 étoient raisonnables, comment supposez-vous qu'ils  
 avoient le front d'avancer comme publics des Faits  
 dont personne n'avoit la connoissance ; des Faits  
 inventez & chimériques ; des Faits dont on n'a-  
 voit rien vû , rien ouï , & dont il ne restoit ni ves-  
 tige ni mémoire ? Quoi ! Des hommes en qui  
 toute lumière n'est pas éteinte , & qui pourtant  
 veulent tromper les autres , vont-ils choisir des  
 contes , des fables , & des romans pour les don-  
 ner à leurs contemporains sur le pied d'un His-  
 toire contemporaine ? Vient-il à l'esprit humain ,  
 s'il n'est dans un délire qui le trouble , d'arran-  
 ger des visions , & de dire à ceux qui les écou-  
 tent

tent : Voilà ce que vous avez vû , ce qui s'est fait dans l'enceinte de nos murailles , & ce que vous ne sçauriez contredire , vous tous qui sub-  
 CHAP. VIII sistez encore ? Si l'on dit que cette hardiesse n'est  
 pas sans exemple , que l'on en cite un , tout aus-  
 si-tôt je me rends. Si l'on dit au contraire , que  
 les Apôtres étoient insensés : outre que ce re-  
 proche est sans fondement , il faudra dire en-  
 core que tous ceux qui dans la première origine  
 croyoient à l'Evangile , étoient aussi insensés  
 que les auteurs ; il faudra , pour ne rien épar-  
 gner , soutenir que cette immense multitude  
 répandue parmi les Juifs , avoit perdu le raison-  
 nement , & le souvenir tout ensemble. Or qu'y  
 a-t-il de plus destructeur de toute certitude hu-  
 maine , que cette absurde supposition ? Jusqu'ici  
 l'on se croyoit arrivé aux dernières bornes de  
 l'évidence en matière de Faits , lorsque pour  
 en douter il falloit supposer un égarement de  
 raison effectif , je ne dis pas dans une Nation  
 entière , je dis même dans une poignée d'hom-  
 mes. Mais ce caractère ne fera plus décisif , s'il  
 est permis une fois aux Déistes de se livrer à l'hy-  
 pothèse contraire. Non seulement on ne sera  
 plus certain des choses passées , on ne le sera pas  
 même des choses présentes ; on supposera , si l'on  
 veut , un enchantement dans les hommes d'au-  
 jourd'hui , on le supposera dans soi-même aussi-  
 bien que dans ceux qui ne sont plus , & sur ce  
 principe nous serons tous aussi aveugles sur le

LIV. I. présent, & sur le passé, que nous le sommes  
 CHAP. VIII sur l'avenir. Quelle honte pour le système incré-  
 dule de se voir conduit par ses propres raison-  
 nemens à de si bizarres conséquences ! Plûtôt  
 que d'avoûer que les Apôtres étoient sincères,  
 en le niant on est soi-même forcé de laisser voir  
 qu'on ne l'est pas.

Pour troisième preuve de la candeur des Evan-  
 gélistes, je rapporterai quelques circonstances  
 de la publication de leurs écrits. Sans doute que  
 je ferois en droit de supposer, avec tous les Au-  
 teurs, que ces Ouvrages ont paru dans le mon-  
 de avant la ruine des Juifs. Mais puisque M.  
 Dodwel a prétendu le contraire, je dois, avant  
 tout, exposer ses preuves, & les détruire. Ce  
 critique qui, à beaucoup d'égards, mérite de  
 grands éloges, a eu le défaut d'aimer trop les  
 idées singulières, & celle-ci est assurément de  
 toutes les conjectures qu'il a produites la plus  
 vaine, & la plus légèrement hasardée ; le Lecteur  
 en jugera.

Il soutient que les Evangiles (a) demeurèrent  
 longtems inconnus, dans les lieux mêmes où ils  
 avoient été composez, & qu'ils ne commence-  
 rent à se répandre dans l'Eglise que sous le règne  
 de Trajan, ou même sous celui d'Adrien. Il ajoute

(a) Latitabant enim usque ad recentiora illa ceu Trajani, ceu etiam  
 fortasse Hadriani tempora, in privatatum Ecclesiarum, sive etiam homi-  
 num scriniis scripta illa Canonica, necdum ad Ecclesie Catholice noti-  
 tiam pervenissent. *Dodwel. Dissert. in Iren. dissert. 1. pag. 67.*

que le recueil des Evangiles (a) ne fut fait, & LIV. I.  
 généralement adopté, qu'au temps des victoires CHAP. VIII  
 de Trajan sur les Parthes, lorsque les armes Ro-  
 maines pénétrèrent bien avant dans l'Orient, &  
 jusques dans les Indes. Voici maintenant les rai-  
 sons dont il appuye son opinion. Il croit pre-  
 mièrement que S. Luc (b) n'avoit vû ni l'Evan-  
 gile de saint Matthieu, ni celui de saint Marc,  
 lorsqu'il entreprit d'écrire le sien. Il suppose en-  
 suite que les Evangiles n'ont été citez (c) ni  
 par saint Clément Romain, ni par saint Ignace  
 martyr, ni par saint Polycarpe, ni même par  
 saint Barnabé. Preuve, dit-il, évidente & incon-  
 testable que le canon de nos écritures n'étoit pas  
 encore formé de leur temps. Il ajoute pour der-  
 niere raison, que les anciens citoient indistincte-  
 ment les Ouvrages apocryphes, (d) & les écrits

(a) Erant igitur hoc tandem tempore Evangelia scriptis commissa,  
 & quidem uno plura, in manus hominum deinde propaganda. Est que  
 hæc codicis Evangelici in Ecclesia passim recepti, prima, ut existimo,  
 atque antiquissima mentio. Fine hæc Trajani, & initiis Hadriani conti-  
 gisse verisimillimum est, patefactis nimirum, per Trajani Parthicas vic-  
 torias, Oriente, gentibus que antea incognitis. *Ibid.*

(b) Sic latuerant in illis terrarum angulis, in quibus scripta fuerunt  
 Evangelia, ut ne quidem resciverint recentiores Evangelistæ quid scrip-  
 sissent, de iisdem rebus, antiquiores.... Certè S. Lucas, si genealo-  
 giam illam Domini in Matthæo vidisset, non aliam ipsè, nihilque fere  
 habentem commune, produxisset; ne quidem minimâ consilii tam di-  
 versi editâ ratione. *Dodwel. ubi supra.*

(c) Habemus hodieque horum temporum scriptores luculentissimos,  
 Clementem Rom. Barnabam, Ignatium, Polycarpum apud quos ne  
 unum quidem Evangelistam nomine suo compellatum invenies. *Ibid.*

(d) Apocrypha adhibent iidem aliquoties quæ certum est in hodie-  
 nis non haberi Evangelii. Ut inde constet nullum adhuc inter Apocry-  
 phos Canonicosque Novi Testamenti libros constitutum esse ab Ecclesia

LIV. I. autorisez dans la suite comme seuls canoniques; ce qui décide selon lui, qu'il y avoit dans l'origine une grande confusion d'idées sur ce point qui ne fut bien débrouillé que sous Trajan. De ces trois hypothèses, Dodwel conclut que le canon du Nouveau Testament s'est fait sur le témoignage de quelques Anciens ou contemporains des Apôtres, ou leurs successeurs immédiats; que ces Anciens attesterent que nos Evangiles étoient constamment des auteurs dont ils portent les noms, & que sur la foy de leurs discours, on les distingua des Evangiles apocryphes, sous l'Empire de Trajan.

Il est clair à quiconque a lû la dissertation du critique Anglois, qu'il ne pensoit par ce système qu'à rétablir l'autorité de la tradition, anéantie par ses freres les Prétendus Réformés. Mais pour y parvenir, & pour amener sur cet article les Presbyteriens de sa nation au sentiment des Episcopaux, il employoit un remede aussi dangereux que le mal même qu'il vouloit guérir. Je veux croire que la pureté de son intention lui cachoit tout ce que sa conjecture a de pernicieux, & sans doute il en auroit été lui-même effrayé, s'il eut pris soin d'en envisager les suites. Je me borne à faire voir ici qu'elle est fausse, &

*discrimen; præsertim si & illa quoque accedat observatio, quod censuram nullam Apocryphis adjungant, nec aliam notam aliquam unde possit lector colligere minus illos Apocryphis tribuisse, quam veris tuerant Evangelis. Ibid.*

insoutenable dans les principes qu'il établit pour l'accréditer.

LIV. I.  
CHAP. VIII

D'abord, on sçait que chez les Juifs, la discipline générale étoit de lire les Livres de la Loy dans toutes les Synagogues. Les Chrétiens qui emprunterent d'eux une partie de leurs usages, se conformerent à celui là. L'Evangile se lisoit dès l'origine du Christianisme dans l'assemblée des Fidèles, comme on lisoit en public les livres de Moïse dans celle des Juifs. Saint Justin qui vivoit au commencement du second siècle, parle souvent de cette lecture publique de l'Evangile, & n'en parle pas comme d'un usage récent; il le rapporte au contraire à titre de coutume, & de discipline déjà ancienne dans l'Eglise: *sicut à priscis traditum est*, dit ce Pere. Comment donc se permet-on de dire, que des livres sans cesse exposez sous les yeux des Fidèles, lûs dans leurs assemblées, au milieu de la célébration des sacrez mystères, & continuellement expliqués par les pasteurs, étoient des livres scrupuleusement cachez & inconnus aux premières Eglises? Qu'y avoit-il au contraire de plus propre à en répandre la connoissance, qu'un usage dont l'origine se confondoit avec celle de l'Eglise elle même: *sicut à priscis traditum est*?

*Just. Apol. I.*

Ce fut la persécution, dit Eusebe, qui engagea saint Matthieu à écrire. Il voulut laisser aux Fidèles prêts à se disperser, l'histoire de Jesus-Christ, & la règle de leur foy. Il est donc cer-

*Euseb. Hist. l. 3. c. 24.*

LIV. I. tain que ces Fidèles bannis par Hérode , chassés  
 CHAPVIII ensuite par Néron & par Domitien , prirent la  
 religieuse & consolante précaution d'emporter  
 l'Evangile avec eux , puisqu'il n'avoit été singu-  
 lièrement écrit que pour eux. Dire qu'ils négli-  
 gerent un ouvrage si propre à consoler la dis-  
 grace de leur condition , c'est mettre sur le comp-  
 te des premiers Chrétiens une indolence crimi-  
 nelle , démentie par tout le reste de leur con-  
 duite. Ces prémices des persécutez portèrent  
 donc l'Evangile dans les lieux de leur retrai-  
 te , & s'ils l'y portèrent , le livre des Evangiles n'é-  
 toit donc ni inconnu dans les Eglises , ni renfer-  
 mé dans ces archives secrètes imaginées par le  
 Critique que je réfute.

Il prétend que ceux qui entreprirent la con-  
 version des peuples sous le règne de Trajan , don-  
 nèrent des copies des Evangiles aux Eglises qu'ils  
 établissoient , & que par ce moyen ils commen-  
 cerent à devenir publics. Mais d'où vient cette  
 ardeur subite pour la publication des Evangiles ?  
 D'où vient que ce zèle n'éclate précisément que  
 sous l'Empire de Trajan ? D'où vient que les pre-  
 miers Chrétiens , & dès les temps Apostoliques,  
 n'ont pas eu le même empressement ? Pour moi  
 je le confesse , je ne puis comprendre pourquoi  
 l'on commence , sous Trajan seulement , à se  
 convaincre de la nécessité de répandre nos livres,  
 & pourquoi la même nécessité ne se fait pas sen-  
 tir aux Apôtres , si soigneux pourtant de faire

passer la doctrine Chrétienne dans toutes les par- LIV. I.  
 ties du monde. Est-ce donc que saint Matthieu CHAPVIII  
 ne fit pas de longs voyages pour la conversion des  
 peuples ? Est-ce que les voyages de cet Apôtre  
 n'étoient pas aussi capables de répandre l'histoire  
 qu'il avoit écrite , que l'étoient les victoires de  
 Trajan sur les Parthes ? Ces voyages y étoient si  
 propres , en effet , qu'au rapport d'Eusebe , ( a )  
 Pantene trouva cet Evangile déjà connu dans  
 les Indes , lorsqu'il y passa.

Pour affoiblir la force de ce trait , Dodwel  
 veut que saint Barthelmy qui avoit porté cet  
 exemplaire aux Indiens , ait vécu jusqu'au règne  
 de Trajan , & sous ce Prince même. Mais s'il a  
 plû à Dodwel d'avancer un fait si prodigieux sans  
 aucun garant , faut il que nous ayons la com-  
 plaisance de le croire sur la seule autorité de sa  
 parole ? Une vie si longue n'est assurément point  
 vraisemblable. De tous les Disciples , saint Jean  
 est l'unique dont les jours ayent été prolongés  
 au delà des bornes communes. L'histoire Aposto-  
 lique n'en cite aucun autre exemple , & il ne  
 convient à personne , encore moins à un Critique,  
 d'en supposer de pareils sur le seul besoin que  
 son systême peut en avoir. Quand même il fau-  
 droit admettre la supposition , & convenir que

( a ) Pantæus ad Indos venisse dicitur , ubi Evangelium Matthæi quod  
 ante ipsius adventum in India fuerat , apud quosdam illic Christum  
 agnoscetes , reperisse ferunt. Euseb. Hist. Eccl. Vide etiam Hieron.  
 Catal. Cap. 46. de Pantæno.

LIV. I. CHAP. VIII. saint Barthelmy seroit parvenu à un âge si avancé, comment, & par où sçait-on qu'il ne passa dans les Indes que sous le règne de Trajan? Cette darte est-elle marquée dans nos fastes? En trouve-t-on quelque preuve dans les Auteurs Ecclésiastiques? Aucun n'en parle; Dodwel est contraint de l'avoüer. A quel propos vient-il donc nous proposer une conjecture qui n'est soutenue de rien? Enfin, saint Matthieu avoit écrit dans la Judée. Or, comment seroit-il possible que les Apôtres, dont la plûpart étoient encore à Jérusalem, lorsqu'il y composa son Evangile, eussent ignoré cet Ouvrage? Et s'ils l'ont connu, qu'on nous apprenne quel motif les dissuadoit d'en faire un utile usage pour la conversion des peuples.

Dodwel est encore étonnant d'attribuer la même ignorance à S. Luc, & de prétendre que cet Apôtre n'avoit lû que de faux Evangiles, quand il écrivit le sien. Je dis au contraire que le critique Anglois ne pouvoit avancer de paradoxe plus insoutenable, & que les hérétiques n'avoient encore produit aucun de leurs Evangiles lorsque saint Luc adressa le sien à Théophyle. Et ce qui le prouve, c'est qu'Ebion, l'un des premiers Hérétiques qui ayent supposé de faux actes, recevoit les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, & de saint Luc, s'il en faut croire Marius Mercator. Il est incontestable du moins qu'il reconnoissoit celui de saint Matthieu, puisque saint

Marius  
Mercator  
app. ad  
contrad.  
Anathem.  
Nestor.  
edit. Gar-  
ner.

Epiphane

Epiphane l'accuse de l'avoir corrompu par de trompeuses additions, pour ménager à ses erreurs un titre respectable. Mais pour ne dire ici que ce qui est unanimement rapporté par les Peres, Ebion rejettoit les Actes de saint Luc. Or l'Evangile de saint Luc fut écrit dans le même temps que l'histoire des Actes, & ne faisoit avec elle qu'un même corps. Les livres supposés par Ebion & par les Ebionites, étoient donc postérieurs aux ouvrages de saint Luc. Les faux actes que l'hérétique opposoit aux véritables, marquoient donc que ceux-ci existoient déjà, & prouvoient l'antériorité de l'Evangile de saint Luc. Dodwel est donc inexcusable de dire que cet Apôtre n'avoit lû que de faux Evangiles quand il entreprit de donner le sien.

Observez encore, je vous supplie, que saint Luc ne dit pas, comme l'insinüe Dodwel, qu'il eut vû des Evangiles supposés, & qu'il ne publioit le sien que pour arrêter la contagion des autres. C'est une pensée qu'on lui prête, seulement parce que la conjecture ne peut s'en passer. Il pouvoit, je ne le conteste pas, avoir vû des écrits composés par quelques fidèles qui dans leur innocente simplicité, avoient crû pouvoir transmettre à leurs successeurs les principaux événements de l'histoire de Jésus-Christ. *Ils se sont appliqués, dit-il, ils ont essayé; multi conati sunt:* expressions qui ne conviennent point à des fautes mal intentionnées, mais à des hommes qui

LIV. I.  
CHAP. VIII.  
Epiph.  
Her. 30.  
num. 3.

Luc. in  
Proem.

LIV. I.  
CHAP. VIII

essayent leurs forces par un loüable zèle, & par des vûes religieuses. Saint Luc pouvoit même s'expliquer comme il a fait, en parlant des Evangiles de saint Matthieu & de saint Marc. Il étoit naturel qu'il se crut permis d'ajouter ses travaux aux leurs; qu'il prit la résolution de suppléer ce qu'ils avoient ou passé sous silence, ou trop abrégé, qu'en un mot il fit à leur égard, ce qui dans la suite fut fait au sien même par S. Jean. Après tout quand il n'auroit pas vû les exemplaires des deux premiers Evangiles, il ne seroit pas raisonnable de penser que saint Jean qui écrivit après, les eût ignorés. Eusebe dit en termes formels que les Evangiles de saint Matthieu, de saint Marc, & de saint Luc, *déjà répandus partout*, furent présentés à cet Apôtre qui joignit à leur autorité celle de son témoignage. Remarquez ces paroles; *déjà répandus partout*: elles tranchent la difficulté, elles décident que tous les Evangiles étoient connus *partout* où il y avoit des Eglises dans les jours de saint Jean. Ils n'ont donc pas été tenus cachés jusqu'au règne de Trajan, ou d'Adrien, & l'on ne peut rien opposer de plus fort au sentiment de Dodwel que ce texte d'Eusebe.

Euseb.  
Hist. Eccl.  
l. 3. ch. 24.

Il est difficile d'imaginer comment ce Critique, très habile d'ailleurs, & très versé dans la connoissance des antiquitez Ecclésiastiques, a pu se méprendre jusqu'à dire, qu'aucun des auteurs du premier siècle n'a cité l'Evangile. Etablir les

LIV. I.  
CHAP. VIII

conjectures sur une prétention si manifestement fautive, c'est en vérité s'exposer à des réponses trop fâcheuses, & pour m'épargner le chagrin d'en faire ici de pareilles, je prie le lecteur de se rappeler sur ce point ce que je lui ai dit \* plus haut.

\* Cy-dessus  
cb. 7. p. 63.

Rien n'est aurette plus inutile à la cause de Dodwel que d'ajouter, ainsi qu'il le fait, que nos premiers Ecrivains citoient souvent des Ouvrages reconnus aujourd'hui pour Apocryphes. Si de ce fait que je ne lui conteste pas, il veut conclure qu'au premier siècle, & avant le règne de Trajan, ou même avant celui d'Adrien, il n'y avoit rien d'assuré dans l'Eglise sur le canon du Nouveau Testament, sa conséquence téméraire se tourne contre lui-même, autant que contre nous, & je le lui prouve par ce raisonnement. Selon lui, le canon de nos Ecritures n'a point été dressé, tant que les Peres ont cité des Ecrits Apocryphes. C'est son principe. Or longtemps même après les règnes de Trajan & d'Adrien, les Peres ont cité des Livres apocryphes; le fait n'a pas besoin de preuves. Donc le Canon des Ecritures n'étoit pas dressé du temps de Trajan & d'Adrien. C'est néanmoins à cette époque que Dodwel place la formation du Canon des Ecritures. Donc, ou son raisonnement est sans force contre l'opinion générale, ou bien il combat également la sienne.

Une raison qui acheve de la détruire sans res-

LIV. I. source, & que je n'ai touchée qu'en passant, c'est  
 CHAP VIII que nos Evangiles étoient si répandus dès leur  
 Epiph. origine que, selon saint Epiphane, Cérinthe re-  
 Har. 30. cevoit celui de saint Matthieu, qu'il s'appuyoit  
 chap. 13. même de la généalogie qui est à la tête du livre,  
 14. pour attaquer la divinité de Jesus-Christ. Or  
 peut-on comprendre que Cérinthe hérétique ait  
 connu, qu'il ait reçu l'Evangile de saint Mar-  
 thieu, & que saint Jean qui vivoit dans les mêmes  
 lieux que Cérinthe, ait ignoré qu'il y avoit une  
 histoire de Jesus-Christ composée par un des Apô-  
 tres? Jamais on n'imaginera, d'une part que  
 les Sectaires ayent été si parfaitement instruits  
 de nos Ecritures, & de l'autre qu'elles ayent pu  
 échapper à la connoissance des fidèles. Il faut trop  
 de suppositions, & faire à l'histoire trop de vio-  
 lence, pour donner les mains à cet étrange sys-  
 tème. Toute l'antiquité s'élève contre lui, &  
 comme je l'ai dit en commençant, Dodwel n'est  
 excusable que par la droiture de ses intentions,  
 si cependant ses intentions peuvent justifier une  
 doctrine fautive, & des paradoxes dangereux.  
 Après cette digression que j'ai cru nécessaire, &  
 qui se trouve cependant plus longue que je ne  
 le prévoyois, je reviens à mon sujet, & je  
 dis.

Pour troisième preuve de la candeur des Evan-  
 gelistes, il ne faut que rapporter quelques cir-  
 constances de la publication de leurs Ouvrages.  
 L'histoire de Jesus-Christ parut en un temps

où la guerre étoit ouverte entre les Juifs, & les  
 Chrétiens; dans un tems où ces deux partis con-  
 testoient sur l'intelligence des prédictions; dans  
 un tems où l'on voyoit déjà des Eglises nom-  
 breuses à Rome, à Corinthe, à Thessalonique,  
 à Philippes, à Ephese, à Antioche, & ailleurs;  
 enfin dans un tems où les Synagogues des Juifs  
 fleurissoient dans ces mêmes lieux. Or cela sup-  
 posé qui est indubitable, il est question de sça-  
 voir si les Apôtres pouvoient mettre en lumière  
 des Faits inventez par eux, & se flatter de les  
 faire croire à un peuple d'ennemis qu'ils entre-  
 prenoient de convertir. Il est question de sça-  
 voir si des hommes sans crédit, sans lumières  
 acquises, sans talent humain, pouvoient en im-  
 poser sur des Faits dont la date n'étoit au plus  
 que de quatorze ou de quinze ans. Il est ques-  
 tion de sçavoir si les Juifs sur tout n'auroient pas  
 réclamé cent fois contre cette Histoire, suppo-  
 sé qu'il eut été possible d'en nier l'essentiel. Que  
 les incrédules se consultent sur tous ces points,  
 car pour moi je ne veux pas m'y arrêter davan-  
 tage, & s'ils entendent au fond de leur cœur une  
 autre réponse que nous, je demande qu'ils nous  
 l'apprennent.

Ce qu'il importe d'observer est l'intervalle qui se  
 trouve entre la publication des quatre Evangiles.  
 S. Matthieu donna le sien huit ou neuf ans après la  
 mort de Jesus-Christ. Celui de saint Marc ne pa-  
 rut qu'environ dix ans après celui de saint Mar-



LIV. I.  
CHAP. VIII. thieu. Je trouve le même intervalle entre celui de saint Marc, & celui de saint Luc. Enfin celui de saint Jean vient quarante ans environ après celui de saint Luc, & quelques soixante ans après celui de saint Matthieu. Je ferai donc sur ces différentes époques un raisonnement que je crois décisif.

Où l'Histoire donnée par saint Matthieu, premier Evangéliste, fut d'abord reçue comme véritable, ou bien rejetée comme fautive. Que les Dèistes choisissent à leur gré l'un ou l'autre parti. S'ils embrassent le premier, toute controverse est finie entr'eux, & nous; car s'il n'y avoit point de notoriété contre les Faits de l'Evangile, ou plutôt s'il y avoit une manifeste notoriété pour eux la première fois qu'il parut, il ne peut y avoir eu dans la suite de notoriété contraire. Si l'on dit que l'Histoire de saint Matthieu fut décriée tout d'un coup comme fabuleuse, je réponds aussi-tôt, qu'il seroit impossible que les trois autres Evangélistes eussent eu le front de renouveler les mêmes fables. S'il y a dans le cœur humain assez de dépravation pour tenter le succès d'une imposture, on se deffend au moins de la reproduire quand une fois elle est tombée dans un décret général. On profite alors de la chute du premier séducteur, & si l'on veut tromper, on le fait par de nouveaux moyens; car l'esprit ne cesse d'en trouver, & il n'est que trop fécond pour l'artifice. Comment voudriez-vous donc

que trois Auteurs en des tems différens eussent déposé précisément pour la même Histoire, convaincu de mensonge dès sa première naissance? Ne seroit-ce pas supposer ce qui est sans exemple dans le Monde, & ce qui est contre tout exemple?

Je puis encore prier ceux qui doutent, de faire attention à ce que je vais dire. Ils ne soupçonnent la foy des Evangélistes, qu'en supposant qu'ils étoient tous concertez pour la même fraude; soit qu'ils la crussent innocente, comme il arrive quelquefois aux zélés ignorans; soit qu'ils en connussent toute la noirceur, comme il arrive à ces ames malheureuses, qui naissent amies du mensonge. Or jamais supposition n'a été plus fautive que celle-ci, & peut-être qu'il n'y a jamais eu moins d'intelligence affectée qu'entre les Apôtres. Leur propre histoire écrite par eux, n'est semée que des récits de leurs contestations. Saint Paul marque celles qui survinrent entre lui & saint Pierre. Saint Luc raconte assez au long les différends qui s'éleverent entre saint Paul & saint Barnabé. Il rapporte les divisions & les jalousies des premiers Fidèles, sur la distribution des aumônes entre les veuves des Grecs, & celles des Hébreux. On voit des disputes entre les Apôtres sur la vocation des Payens à l'Evangile; on en voit sur l'opiniâtre attachement des Juifs convertis, à leur circoncision, & aux autres cérémonies de la Loi; enfin les oppo-

LIV. I.  
CHAP. VIII.

A. B.

Ibid. c. 6.

LIV. I. CHAP. VIII. fitions de saint Paul sont rapportées dans son Epître aux Galates. Qu'est-ce là, sinon la preuve claire qu'il n'y avoit entre les Apôtres ni intelligence, ni concert, & qu'ils disoient en simplicité ce qu'ils sçavoient ?

Vous me direz : c'étoit un artifice pour mieux tromper. Un air d'innocence qui paroît ignorer l'art des précautions, est un piège bien plus sûr que cette vigilance attentive qui prévient tout. Ainsi les Apôtres ne nous ont peut-être raconté leurs divisions, que pour voiler davantage le dessein formé de nous surprendre. Ce ne seroit pas la première fois qu'on auroit vû cet artifice pratiqué par les imposteurs.

Non sans doute. Mais ceux qui font cette difficulté n'y pensent pas. D'une part, ils soutiennent que les Apôtres donnoient une Histoire, dont leurs contemporains voyoient le mensonge. Entreprise qui découvreroit dans les Evangélistes une étonnante stupidité. De l'autre, ils transforment ces mêmes Historiens en Auteurs dressez à la souplesse & aux subtilitez ; en Auteurs si déliés, qu'ils affectent de se combattre sur des points indifférens à leur Histoire, pour écarter les soupçons d'intelligence que la postérité formeroit contr'eux, s'ils paroissent toujours unanimes. Qui est-ce qui a jamais vû représenter les mêmes hommes sous des images si opposées ? Les incrédules auront-ils donc le privilège de soutenir tout à fois le pour & le contre ? Et se-

rons.

LIV. I. CHAP. VIII. rons-nous toujours forcez de leur dire qu'ils raisonnent sans règle, changeant toujours de principes selon que le besoin, & nos réponses les pressent ? Si, parlant des Apôtres, nous avançons qu'au moins ils étoient raisonnables. Point du tout. Ils étoient les plus crédules & les plus bornez de tous les hommes ; on les accable de tous les reproches d'ignorance & de grossièreté que le paganisme faisoit aux Juifs. Si d'un autre côté, nous les représentons comme des Auteurs simples & sans art, si nous le prouvons par leurs écrits mêmes : Point du tout. Avant eux & après, le Monde n'a point vû de séducteurs plus fins, plus déguisez ni plus politiques. Assurément ce n'est pas là parler pour s'entendre, & pour s'éclaircir.

Remontons plus haut. Il n'y a point de concert ni d'imposture méditée, quand on prend pour témoins de ce qu'on avance, ceux mêmes qu'on entreprend de convertir. Il n'entrera jamais dans l'esprit que des fourbes s'exposent à choisir pour juges de leur sincérité, ceux qui ont en main la preuve littérale d'une disposition opposée. Encore moins est-il concevable que ceux qui connoissent la fausseté d'un fait, se laissent convaincre qu'ils en ont vû la vérité sous leurs yeux. Or quand les Apôtres écrivirent l'Histoire de Jesus-Christ, ils entroient dans les Synagogues, où ils prêchoient de point en point ce que nous lisons dans l'Evangile, c'est-à-dire

Tome I.

P

LIV. I. cette foule de miracles qui nous y étonne. Ils  
CHAP. VIII. faisoient deux choses. Ils posoient en principe  
ces Faits prodigieux , & ils en concluient que  
celui qui les avoit operéz étoit le Messie prédit.  
Voilà donc leur fidélité mise par eux-mêmes à  
la plus grande épreuve. Les voilà dans le point  
le plus dangereux ; ou le plus favorable , selon  
qu'ils seront faux , ou vrais. Tournons donc les  
yeux du côté des Juifs ; car leur réponse va dé-  
cider. Nient-ils les Faits avancez par les Apôtres ?  
Nullement. Ils les avoient , & la dispute ne roule  
que sur l'intelligence des Prophéties. Les Apô-  
tres maintiennent que ces Faits sont visiblement  
l'histoire du Messie tracée dans les Ecritures.  
Les Juifs au contraire donnent aux prédictions  
un sens différent , & refusent de reconnoître dans  
la personne de Jesus-Christ celui qu'ils attendent.  
Tel est le point précis de leur controverse. Pour  
les Faits , je le répète , on en convient dans les  
deux partis , & on n'en fait pas seulement de  
question. La difficulté ne roule que sur les con-  
séquences de ces Faits. Je puis donc à présent  
faire ce raisonnement démonstratif. On ne peut  
mieux prouver la fidélité d'un ou de plusieurs  
Auteurs , que par l'aveu de ceux mêmes qui les  
jugent. Or les Juifs sont appellez en témoignage  
par les Apôtres ; c'est jusques dans les Synago-  
gues que ceux-ci vont chercher les garans , &  
les juges de leurs récits. Les Juifs , loin de les  
désavouer , tournent la question sur d'autres

points , & n'incidentent que sur les conséquences. LIV. I.  
Donc il est démontré que les Apôtres étoient CHAP. VIII.  
vrais , & qu'il n'y avoit entr'eux ni intelligence ,  
ni concert pour tromper. Quiconque les en soup-  
çonneroit après tant de preuves du contraire ne  
connoitroit ni les caractères de la sincérité , ni  
ceux de l'imposture.

---

### CHAPITRE IX.

*Que les Faits de l'Evangile étoient intéressans &  
publics.*

**J**E conviens que la connoissance de l'Histoire LIV. I.  
est encore très imparfaite , & que ce qu'elle CHAP. IX.  
a de lumineux & de flateur , n'est que trop ba-  
lancé par ce qu'elle a d'incertain & d'épineux.  
Nous marchons à travers l'obscurité des siècles  
passez , de la même sorte que marche un hom-  
me dans une forêt vaste , ou la diversité des  
routes forme la matière de ses embarras. Quoique  
la Critique , plus exacte & plus heureuse dans  
les derniers temps , nous ait aplani bien des  
chemins , auparavant impraticables ; ces mêmes  
erreurs dont elles nous ont tirés , ne servent qu'à  
nous mettre encore plus en défiance du reste.  
Tant de fois trompez par nos premiers guides ,  
nous n'osons plus qu'avec d'étranges peines dé-  
férer à la foi d'autrui.

LIV. I. CHAP. IX. Cependant il y a des Faits si visiblement certains, si peu compatibles avec l'imposture, si revêtus de circonstances convainquantes, qu'il faut pour en douter, fermer exprès les yeux à la lumière, & dire: Je ne veux rien voir. Je place au nombre de ces événemens ceux qui sont publics, & qui intéressent tous les hommes, ou du moins un grand Peuple. Sans porter sur les autres ni jugement ni décision, je dis de ceux là qu'ils ne sçauroient jamais être faux. Et pourquoi? C'est qu'il est impossible de tromper un million de témoins observateurs & curieux. C'est qu'il n'est ni naturel, ni vraisemblable qu'une multitude immense voye du même œil, & du même côté, les mêmes objets, sans que personne en découvre le défaut. Un homme peut tromper un autre homme moins habile que lui, mais imposer à des Nations entières, durant une longue suite d'années, & par la répétition fréquente des mêmes événemens, on doit me l'avoüer, c'est ce qui ne peut être, & ce qui n'a point d'exemple. Plus un Fait est public, moins il est donc propre à seconder l'imposture. Mais que fera-ce, si ce fait par sa nature excite encore la plus vive curiosité, si ce Fait intéresse ce qu'il y a de plus sensible & de plus cher au cœur, si ce Fait entraîne la nécessité d'un autre culte, s'il introduit de nouveaux préceptes, & s'il devient le fondement d'une réforme générale dans le Monde? Un pareil spectacle laissera-t-il

les esprits inappliqués oisifs & distraits? Hé LIV. I. CHAP. IX. qu'y aura-t'il donc qui les puisse remuer, si ce vif intérêt les trouve insensibles? Or, tels sont les miracles, & en gros toute l'Histoire de l'Evangile. Qu'on me permette pour le démontrer d'en parcourir quelques traits.

Par exemple, que de circonstances étonnantes de prodiges à la naissance de saint Jean le précurseur du Messie: Mais au même tems que d'authenticité dans ces miracles: Ils sont vus & connus dans toutes les montagnes de la Judée, ils se passent en partie dans le Temple, & sous les yeux du Grand-Prêtre, l'homme le plus vénérable de la Nation, & du témoignage le moins suspect. Ces circonstances, déjà si célèbres, sont suivies du ministère public de Jean. Il prêche, il reprend, & corrige toute la Judée; il porte jusqu'au Palais des Rois un zèle intrépide, & meurt enfin par les conseils d'Hérodiade; dont il condamne les scandaleuses amours. Le soleil ne voit rien plus à découvert que de tels Faits.

La naissance de Jesus Christ en Bethléem, & sous l'empire d'Auguste, est de même un Fait exposé à tous les yeux. Les Magistrats Romains en rendent témoignage, les archives publiques en attestent la vérité tant qu'elles subsistent, & c'est à ces monumens que nos Auteurs ne cessent de renvoyer les ennemis de la foy dans l'origine de l'Eglise.

Mais ce qu'on ne contestera jamais en con-

Joseph.  
Antiquit.  
lib. 18. c.  
17.

Hérode  
Antipas

Just. Dial.  
cum Tryph.  
Terul.  
cons.  
Marcion.  
lib. 4. c. 19.  
c. 36.  
Chalcid.  
Comm. in  
Tima.

LIV. I. L. servant de la candeur, c'est le phénomène prodigieux de l'Astre qui conduisit les Mages des extrémités de l'Orient jusqu'à Bethléem. On ne sauroit dire que cet événement n'est qu'une fable imaginée; en le disant, ce seroit recourir soi-même à la fable. L'Evangile ne dit-il pas, en effet, qu'à l'arrivée de ces Sages, Hérode & la ville entière de Jérusalem furent troublez? N'est-il pas écrit que ce Prince étonné du prodige, fit consulter les Scribes & les Docteurs sur la naissance du Messie? N'y a-t'il pas des preuves, mêmes dans l'Histoire profane, qu'en conséquence de ce miracle, & dans la vûe d'en prévenir les suites, il fut ordonné qu'on mettroit à mort tous les enfans au-dessous de deux ans? Toutes ces circonstances sont en termes formels dans les écrits sacrés. Mais toutes ces circonstances n'étoient rien moins que des secrets, & c'étoit ce qu'il y avoit de plus authentique. Un homme trompeur auroit-il osé imaginer des récits pareils? Auroit-il eu le front de les conter à ceux qui auroient pû lui dire: ni Hérode, ni Jérusalem, ni les Scribes, ni les Prêtres n'ont vû ce que vous écrivez contre la foy de leurs témoignages?

Poursuivons; Que Jesus-Christ ait été en Egypte pour éviter les jalousies cruelles d'Hérode; n'est-ce pas un Fait que les Juifs nous reprochent encore aujourd'hui? Que ne disent-ils pas, que n'ont-ils pas dit de la foiblesse d'un Dieu qui

*Macrob.  
Saturn. lib.  
2. c. 4.*

*Cels. apud  
Orig. lib. 1.*

ne put se soustraire que par la fuite aux fureurs d'un homme? LIV. I. CHAP. IX.

Que Jesus-Christ, à l'âge de douze ans, ait enseigné dans les Synagogues, & révélé dans les prophéties les mystères qu'elles cachotent; n'est-ce pas un Fait dont la Nation entière fut instruite, dans un temps où la fête solennelle attiroit tous les Peuples au Temple du Seigneur?

Que Jesus-Christ dans le baptême qu'il reçut de Jean, ait vû les Cieux ouverts, & qu'une voix se soit fait entendre qui lui disoit: Vous êtes mon fils, c'est en vous que j'ai placé mes complaisances; n'est-ce pas un Fait public? Voyez les témoins que cite saint Luc. C'est la foule même de ceux que baptisoit le précurseur sur les rives du Jourdain. *Luc. cap. 3. v. 21.*

Que Jesus-Christ ait fait choix de douze Apôtres, hommes vulgaires, sans éducation & sans lettres; qu'il leur ait confié sa Doctrine, qu'il l'ait annoncée lui-même durant trois années & plus; qu'il ait combattu les vaines traditions du Judaïsme; qu'il se soit déclaré le Messie promis & donné; ce sont des Faits manifestes, que nul obscurité ne pouvoit couvrir; des Faits dont ce qu'il y avoit de Romains dans la Judée ne pouvoit ignorer l'éclat, des Faits répandus, & portés dans toute la terre par un million de Juifs que la célébrité des fêtes rassembloit à Jérusalem.

Que Jesus-Christ ait fait des miracles sans

LIV. I. nombre, c'est encore ce qui devoit être évident  
 CHAP. IX. comme la lumière. Ces prodiges étoient faits ;  
 sur qui ? sur le serviteur du Grand-Prêtre, sur le  
 fils d'un chef de la Synagogue, sur l'enfant d'un  
 Centenier Romain. Ces prodiges sont faits ;  
 mais où encore ? Dans les places publiques, au  
 milieu des villes, dans les campagnes, dans le  
 Temple & aux pieds de l'autel. C'est en Galilée,  
 c'est à Jérusalem, c'est à Naïm, c'est à Sidon,  
 c'est par tout où Jesus-Christ passe qu'il laisse des  
 traces de sa puissance, & les vestiges de sa mi-  
 séricorde. Ces prodiges sont faits ; dans quelles  
 circonstances ? A la vûe des Idolâtres citoyens  
 ou voyageurs dans la Palestine, sous les yeux  
 des Samaritains, en présence des ennemis im-  
 placables de la nouvelle doctrine. Ces miracles  
 cherchent le grand jour, & la censure acheve  
 d'y porter la lumière. Ils affrontent les épreuves,  
 & subsistent long-tems même après qu'ils sont  
 faits. Des malades sans nombre guéris de leurs  
 infirmités, trois morts tirez du sépulchre en font  
 les témoignages vivans, & quand leurs bouches  
 se seroient tuës, quel langage pouvoit être plus  
 expressif qu'un spectacle si peu trompeur ? Con-  
 tinuons.

Que Jesus-Christ malgré ses miracles ait souf-  
 fert le supplice de la Croix sur les instances des  
 Juifs, & par les ordres de Pilate ; n'est-ce pas  
 un Fait qui ne laissoit aux doutes ni accès ni  
 prétexte ? Pouvoit-on imaginer un événement  
 plus

plus facile à se faire démentir, s'il n'eût été sans  
 réplique ? Aussi les Juifs n'ont osé le combattre,  
 & tout ce qu'ils ont pu contre nous, a été d'en  
 faire le sujet de leurs insultes, & d'une amère  
 dérision.

Qu'à la mort de Jesus-Christ, il y ait eu des  
 ténèbres épaisses répandues sur la face de la  
 terre c'est un Fait qui a dû frapper quiconque  
 avoit des yeux ; c'est un Fait aussi public, que le so-  
 leil est public. Que J. C. soit ressuscité le troisième  
 jour d'après la mort ; c'est un Fait dont le merveil-  
 leux devoit être en évidence à tous les Juifs. Si  
 les Apôtres rapportoient ce prodige comme une  
 aventure secrète, & connue d'eux seulement,  
 je ne dirois rien. Mais ils vous parlent de ce mi-  
 racle inouï, comme on parle de ces Faits dont  
 la divulgation leve les doutes, & forme la preu-  
 ve. Ils en citent les témoins qui vivoient encore  
 de leur tems, & ces témoins sont en foule ; ils  
 détaillent les apparitions de Jesus-Christ ressusci-  
 té, & ces apparitions sont nombreuses. Que  
 veut-on, ou que pourroit-on vouloir au de-là,  
 pour revêtir un Fait des caractères de la plus évi-  
 dente notoriété ?

Que les Apôtres aient parlé diverses langues,  
 eux qui n'en avoient apprise aucune ; peut-on  
 dire que ce fût un Fait obscur ? Toute cette mul-  
 titude qui les écoutoit, ces hommes de climats  
 si éloignés, de mœurs, de langage, de religion,  
 d'intérêts si différens, & qui se faisoient instruire

LIV. I. par eux, pouvoient-ils ne pas répandre ce prodige s'il étoit véritable; ou ne le pas contester  
 CHAP. IX. s'il eut été faux; quand les Disciples de Jésus-Christ osoient l'avancer comme vrai?

Que ces mêmes Apôtres ayent fait de grands prodiges, à l'exemple, & par la vertu de leur Maître; qu'ils ayent soutenu l'Histoire qu'ils ont écrite, jusqu'à la sceller de leur sang; qu'ils ayent porté le flambeau de l'Évangile jusqu'aux extrémités de l'Univers; Ce sont des faits dont je ne dirai point qu'il n'y en a jamais eu de plus publics. Avant que de le contester, il faudroit effacer toutes les Annales du Monde, & ne pas respecter davantage celles des payens que les nôtres.

Je reviens donc. Voilà, ce me semble, les articles les plus importans de l'Évangile, & j'ai fait voir que tous ces points de Fait étoient manifestes. Observez tout de suite combien ces articles devoient être intéressans. Un spectacle si nouveau auroit les yeux de toute la terre, & c'étoit à tous les peuples qu'il importoit d'en dé mêler les ressorts. D'une part, le Judaïsme, cette religion aussi ancienne que le Monde, voyoit son culte prêt à s'abolir, & couroit à la défense de ses traditions; de l'autre, le Paganisme voyoit ses Dieux méprisés & détruits, ses fables dissipées, ses impostures découvertes, ses Temples, ses Autels, & ses Oracles voisins de leur chute. Par quel intérêt plus capital pouvoit-on exciter

l'attention universelle? Où avoit-on vu jamais tant de Peuples réunis dans la même cause; tant de raisons d'approfondir, tant de motifs contre la surprise; tant de sujets de précaution contre l'erreur? Ce n'est pas l'esprit seulement qu'on étonne par d'incompréhensibles Mystères, & par de sublimes notions, inaccommodables avec les systèmes anciens; c'est encore le cœur qu'on soumet à des loix pénibles, & qu'on renferme en des limites étroites; ce sont les sens qu'on mortifie par de douloureuses privations; c'est dans les attraites qu'on tranche jusqu'au vif; c'est l'habitude qu'on plie sous une habitude contraire. Ce n'est pas la licence seulement qu'on attaque, c'est la perfection qu'on ordonne; ce n'est point en vûe d'une récompense sensible qu'on encourage les hommes à de vertueux efforts; c'est dans l'espérance d'un bien connu seulement à la foy, qui ne marche qu'à travers l'obscurité des énigmes. Si l'on montre aux justes une couronne immortelle, on ne leur préface que des persécutions, des combats, & des croix inévitables durant le court espace de leurs jours. Pour l'impie qui ne croira pas, pour celui dont les mœurs scandaliseront la foy; c'est une vengeance éternelle & des supplices sans fin qu'on lui réserve.

Telle en général est la Doctrine que venoit annoncer le Dieu des Chrétiens; ce sont ces points importans, nouveaux, & d'une décision

si personnelle qu'il présentoit à l'Univers. On les conteste ; en réponse il fait des prodiges, & chacun de ces prodiges est la garantie de sa parole : tant ils sont tous supérieurs aux forces naturelles. Or, je le demande à nos adversaires : Est-il vraisemblable, est-il possible que le Monde oût parler, ou même qu'il fut témoin de ces miracles, sans approfondir s'ils étoient véritables ou feints ? Hé ! les hommes sont déjà si vifs, si empressez sur ce qui n'est que curieux, combien davantage devoient-ils l'être sur ce qui étoit si curieux tout ensemble & si capital, sur ce qui entraînoit pour chacun des destinées éternelles ? Ce qu'on ne scauroit me refuser ici, c'est qu'au moins il y avoit assez de merveilleux dans les actions de Jesus-Christ, & dans les points fondamentaux de sa doctrine, pour exciter les doutes. S'il n'y avoit pas pour eux une évidence formelle ; au moins il n'y avoit pas d'évidence contraire. S'il n'y avoit pas un fondemens de conviction palpable, il n'y en avoit pas un de déni positif. C'étoit donc un état d'hésitation, d'incertitude, & de suspension. Or, c'est cet état même qui devoit porter les hommes à s'instruire, & ils le devoient d'autant plus, qu'en ne s'instruisant pas, ils couroient le risque de la plus grande erreur ; soit en souffrant que le faux s'accréditât, soit en ne croyant pas ce qui étoit vrai. Mais s'ils ont dû s'instruire, je dis qu'ils l'ont fait à mesure que l'Evangile étoit porté de

Royaume en Royaume ; parce qu'enfin le contraire supposeroit en eux une indifférence dont l'esprit humain n'est pas capable. LIV. I. CHAR. IX.

Soyons en effet nos juges à nous-mêmes, & pour un instant mettons-nous à la place de nos peres. Que ferions nous si quelqu'un venoit sous nos yeux annoncer une religion nouvelle, s'il se vantoit de nous en convaincre par des miracles, & si ces miracles étoient faits à la face du soleil ? Resterions-nous indifférens & distraits ? Nous devrions l'être sans doute, à prendre la chose dans la rigueur, car la vérité de l'Evangile étant une fois démontrée, comme elle l'est, toute autre doctrine ne pourroit être que fautive. mais puisqu'il ne faut point raisonner sur une hypothèse contestée, je demande à l'incrédule, s'il resteroit lui-même dans un repos oisif, supposé que quelqu'un se disant envoyé de Dieu, vint révéler un nouveau corps de doctrine, & l'appuyer par des prodiges. Qu'il parle dans la vérité, je ne veux pour moi que sa réponse. Il dira sans doute : Je courrois au spectacle, puisqu'il ne cesse de nous dire chaque jour : Si je voyois un miracle, je croirois. Qu'il convienne donc que nos ancêtres ont examiné ce qu'il approfondiroit lui-même, s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances qu'eux ; qu'il convienne que l'univers a cru, parce que l'univers s'est informé, & que l'univers s'est informé, parce que les miracles de Jesus-Christ étoient publics, & la morale souverainement intéressante.



## CHAPITRE X.

*Que les Faits de l'Evangile sont démontrés vrais par leur liaison avec les Faits postérieurs.*

LIV. I.  
CHAP. X. JE ne veux point ici conduire le lecteur par des routes épineuses, ni fatiguer son attention sur des recherches abstraites; je ne veux que lui ouvrir les Annales du Monde, & lui mettre sous les yeux le grand spectacle de l'Univers depuis la mort de Jesus-Christ. Je soutiens que ses miracles sont vrais, & la preuve que je vais en donner sera simple. Je la renferme dans ce raisonnement. Tout Fait est indubitable lorsqu'il y en a d'autres qui en sont les suites nécessaires, & dont nul homme ne peut contester la certitude. Or, il y a des Faits encore subsistans qui sont les suites nécessaires des miracles de Jesus-Christ, des Faits essentiellement liez à ceux que nous raconte l'Evangile; des Faits dont nul homme ne peut contester la certitude. Les miracles de Jesus-Christ sont donc indubitables.

La première de ces propositions ne peut être un sujet de dispute, & je la maintiens en elle-même démontrée par la règle des rapports. Ce qui n'est qu'une conséquence, prouve en effet la réalité du principe dont il n'est que la conséquence. Ce qui n'est qu'une suite, suppose évi-

demment une origine dont il est sorti. Ce qui LIV. I.  
ne peut être conçu qu'avec dépendance, marque CHAP. X.  
la chose dont il dépend. Ce qui ne subsiste qu'à titre d'effet, est la supposition manifeste de la cause dont il n'est que l'effet. A-t-on jamais ouï dire qu'il y eût des rapports sans deux termes? Le principe que j'établis est donc incontestable. L'application que je vais en faire ne le sera pas moins.

A peine Jesus-Christ est-il sorti du tombeau, que douze hommes fidèles à sa doctrine, font entr'eux comme le partage de l'Univers. Ils se séparent après avoir dressé le Symbole de la foy, & passent chacun dans la portion du Monde qui lui est échûe, pour y enseigner la parole qu'ils ont ouïe, & répéter de point en point ce que leurs yeux ont vû de prodiges. Ne nous arrêtons point aux réflexions qu'il seroit portant si naturel de faire sur l'intrépidité de ces Disciples, que rien ne déconcerte; ni le supplice honteux que vient d'éprouver leur Maître, ni la peine qui les attend eux-mêmes. N'envisageons que le succès de leur entreprise. A leur parole, tout change dans les idées humaines; le système ancien ne paroît plus qu'un songe vuide de sens; l'Histoire des Dieux, & leur vaine généalogie, une fable dont la raison a honte d'avoir été si long-tems prévenue; les réponses des Oracles, une imposture grossière, où les prêtres jouoient tout ensemble & les peuples & leurs idoles. A la voix de ces hommes, d'ailleurs sans éloquence, sans artifice, sans appui, les Temples deviennent

LIV. I. déserts, les sacrifices tombent, & les fêtes pro-  
 CHAP. X. fanes sont oubliées. La vérité de l'Évangile  
 court de Royaume en Royaume, les Nations  
 sont instruites, & les Nations se convertissent.  
 Tout croit au Fils envoyé par le Père, selon la  
 promesse de l'Esprit Saint. Ne prouvons point  
 la certitude de ces conquêtes rapides, nous prou-  
 verions ce que personne ne défavouë. En ou-  
 vrant les Histoires, on trouve le Monde chan-  
 gé en moins de deux siècles, & c'est ce qui fai-  
 soit dire à Tertullien, que de son tems l'Empire  
 Chrétien étoit plus étendu que n'avoit été celui  
 d'Alexandre, ou que n'étoit alors celui des Ro-  
 mains *Ne dubites credere, cum asseveres, cum vi-*  
*deamus fieri.* Cela posé, que chacun s'inter-  
 roge lui-même. Si les miracles de Jésus-Christ,  
 si ceux de ses Apôtres n'eussent pas été vrais,  
 l'Univers se seroit-il ainsi métamorphosé presque  
 tout d'un coup? Est-il croyable qu'un change-  
 ment si prodigieux ait pu se faire avec tant de  
 rapidité, sans que les hommes ayent (a) exami-

*Tertul. ad.  
 Jud. cap. 7.*

(a) *Quinam isti sunt ( qui crederunt ) fortasse quæritis? Gentes,  
 Populi, Nationes, & incredulum illud genus humanum. Quod nisi  
 aperta res esset, & luce ipsa, quemadmodum dicitur, clarior, nun-  
 quam rebus hujusmodi credulitatis suæ commodarent assensum. Arnob.  
 adv. gentes lib. 1.*

*Quod si falsa historia illa rerum est, unde tam brevi tempore to-  
 tus mundus ista Religione completus est? Aut in unam coire qui potue-  
 runt mentem gentes regionibus distitæ, ventis, cæli convexionibus di-  
 moræ? Asserationibus illectæ sunt nudis inductæ in spes cassas, & in  
 pericula capitis immittete se sponte temeraria desperatione voluerunt,  
 cum nihil tale vidissent quod cas in hos cultus novitatis suæ posset ex-  
 citare miraculo.*

né

né le nouveau culte qu'on leur offroit, & les LIV. I.  
 miracles qui lui servoient de fondement? Est-  
 CHAP. X. il concevable que toute la terre ait été prise  
 comme dans un piège, sans ouvrir les yeux à  
 l'artifice; qu'elle se soit endormie toute idolâtre,  
 & qu'à son réveil elle se soit trouvée toute Chré-  
 tienne; qu'elle ait pris ses songes pour autant de  
 réalitez, & qu'elle n'ait voulu ni rien voir, ni  
 rien approfondir? Est-ce donc que le Paganisme  
 par humeur quittoit des Dieux enjouez & fo-  
 lâtres, pour un Dieu sévère & terrible dans sa  
 justice; des maximes licentieuses & formées sur  
 le désordre des penchants, pour une morale  
 austère & des préceptes rigoureux à la mollesse  
 du cœur; des passions anciennes, des vices ché-  
 ris, pour des vertus nouvelles, & des conseils  
 effrayans à la nature délicate? Ah! l'on passe de  
 l'innocence au crime: de l'une à l'autre le trajet  
 est court, & la pente rapide; on le sçait bien.  
 Mais du crime à l'innocence le retour est-il égal?  
 Est-ce que nos ancêtres étoient d'une espèce dif-  
 férente de nous? Est-ce qu'ils n'étoient ni rai-  
 sonnables, ni conséquens? Est-ce qu'ils croyoient  
 sans motif de croire, & contre tout motif de  
 croire? Est-ce qu'ils se soumettoient en aveugles  
 à des miracles qu'ils ne voyoient pas, ou dont  
 ils n'avoient pas la preuve complète? Est-ce  
 qu'ils affectoient de se tromper, pour nous trom-  
 per mieux? Ou bien, est-ce que leur conver-  
 sion n'étoit qu'un jeu de théâtre? Si l'incrédule

EIV. I. dit qu'il le pense, c'est aux Chrétiens de se  
 CHAP. X. taire; ils ne font pas, comme lui, dresser à de  
 pareilles hardiesses de discours. Ce qu'ils diront  
 toujours, c'est que la conversion de l'Univers est  
 un prodige qui suppose tous les autres, au  
 même tems qu'il les prouve. Ce fait postérieur  
 est décisif pour ceux dont il est immédiatement  
 précédé. Ce fait n'eût jamais été sans les autres.  
 Jamais le Paganisme n'eût crû, si le Paganisme  
 n'eût vû des miracles. Jamais il n'eût abandon-  
 né ses Autels pour en élever d'autres, s'il n'eût  
 eu la conviction palpable que le Ciel s'intéres-  
 soit ouvertement pour la cause Chrétienne. Plus  
 je vois sa soumission prompte, mieux je conçois  
 que l'évidence des miracles l'a comme forcé de  
 se soumettre. Ainsi sa foy confirme la mienne. Si  
 je suis éloigné de la source, il en étoit voisin;  
 si maintenant j'ai les préjugés de la naissance,  
 il avoit alors des préjugés contraires. Si main-  
 tenant j'ai pour moi la multitude, alors elle  
 étoit contre. Il est donc clair que la conversion  
 du monde est un fait qui démontre la certitude  
 des miracles de l'Evangile. Ce ne sont point là  
 des raisonnemens artificieux, ni de longues dil-  
 cussions. Il ne faut qu'ouvrir les yeux. Il n'est  
 question que de se demander à soi-même: Quel  
 étoit le culte de l'Univers il y a dix-huit cent ans,  
 & quel est-il aujourd'hui? Il étoit Idolâtre, &  
 le voilà Chrétien. La conséquence est facile;  
 mais elle est décisive, & par ces deux mots la

controverse est finie. Tant il est véritable, ô  
 mon Dieu, qu'il y a pour arriver à vous, une  
 route simple toujours ouverte, & que vous ne  
 cessez de la montrer à celui qui vous cherche dans  
 la droiture de son cœur?

Un autre fait subséquent démontre de même  
 la certitude de nos Histoires, c'est le nombre  
 & la constance des Martyrs. Il est indubitable  
 qu'à la naissance de l'Eglise, de cruelles persé-  
 cutions éprouverent les enfans de la foy; & que  
 le glaive idolâtre fut long-tems sur leurs têtes.  
 Que l'on retranche tant qu'on voudra du nom-  
 bre des premiers Martyrs, & sur les traces de  
 Dodwel, qu'on accuse les bas siècles d'avoir trop  
 enflé les fastes Chrétiens, je veux bien ne m'y  
 pas opposer. Toujours, il reste certain, à quel-  
 que excès que l'on porte la sévérité de la cri-  
 tique, que des hommes ont affronté les supplices  
 & la mort pour la cause de l'Evangile. Leurs tour-  
 nements ont été publics, & donnez en spectacle  
 dans tous les climats où l'Evangile étoit annon-  
 cé. Les Histoires, mêmes Payennes, en rendent  
 témoignage, & ce Fait n'a point encore été con-  
 testé de personne. Or, c'est d'ici que je souhaite  
 qu'on envisage la question qui nous défunit d'a-  
 vec les incrédules. D'un côté, voilà des Empe-  
 reurs qui promettent le fer & le feu, par tout où  
 sont les vestiges du nom Chrétien. D'une autre  
 part, voilà des hommes indifférens à l'appareil  
 terrible de leur trépas; les voilà qui invitent les

LIV. I.  
 CHAP. X.

*Dodwel,  
 disert. de  
 paucis  
 Martyr.*

LIV. I. tourmens , qui s'élancent vers la mort , & qui  
 CHAP. X. briguent l'honneur d'être persécutés. Parlons  
 avec candeur , & sans passion. Que vouloient tant  
 de Martyrs , sinon que Jesus-Christ fût glorifié  
 comme un Dieu ? Qu'espéroient-ils , sinon la  
 couronne immortelle , promise par lui à quicon-  
 que confessoit son nom ? Leurs discours , leur  
 conduite ne découvrent que ce double désir. Mais  
 encore sur quoi pouvoit-il être fondé ? Si vous  
 dites que c'étoit un emportement , un caprice ,  
 un fanatisme , ou un délire ; on vous répondra :  
 croyez-vous ce que vous dites ? Avez vous vu  
 des exemples d'un excès pareil ? Vous-mêmes  
 ne vous faites-vous pas une réponse contraire à  
 celle que vous donnez ? L'approuveriez-vous  
 dans notre bouche si , dans un cas semblable , nous  
 osions l'apporter en preuve ? Trouveriez-vous bon  
 que pour nous défendre sur quelque point , nous  
 supposassions des furieux & des fanatiques dans  
 toutes les provinces du monde ? En serions nous  
 quittes avec vous par cette réponse odieuse &  
 dure ? Si changeant de réponse , vous dites que  
 les Martyrs étoient des séducteurs qui ne vou-  
 loient que tromper leurs descendans , qui vous  
 croira ? L'imposture a-t-elle donc assez de char-  
 mes pour balancer celui de vivre ? On fait des  
 crimes dont le fruit précède la peine. En fait-  
 on dont l'unique fruit soit de ne rien espérer ?  
 Si vous dites : C'étoit l'appas secret de l'orgueil ,  
 & l'espérance d'un grand nom qui flattoit ces ames

superbes ; on vous replique : Vous faites agir ici LIV. I.  
 le cœur contre la pente naturelle. Vous faites CHAP. X.  
 céder la passion la plus forte , la plus universelle ,  
 à des sentimens rares & presque toujours foibles ,  
 l'amour de la vie à je ne sçai quelle chimère  
 qui ne se conçoit , & qu'on ne définit qu'à  
 peine. S'il arrive qu'un homme ambitieux  
 puisse être épris de son ambition , jusqu'à consen-  
 tir d'expirer pour la satisfaire ; une multitude  
 presque immense y consent-elle de même ? Est-  
 ce là le cas du pouvoir de l'exemple ? Celui qui  
 enfante de nouveaux dogmes peut , si vous vou-  
 lez , perdre le jour pour mieux les accréditer ;  
 mais ceux qui n'y ont de part que celle  
 d'en être instruits , portent-ils l'orgueil jusqu'aux  
 mêmes excès ? Où sont les Martyrs de Socrates ?  
 Il mourut pour défendre l'unité de Dieu. Mais  
 aucun de ceux qu'il avoit enseigné , voulut-il  
 s'associer à sa peine ? D'ailleurs , quel éclat , &  
 quelle renommée suivoient ce peuple de Mar-  
 tyrs ? Plus le Paganisme en moissonnoit , & plus  
 ils étoient confondus dans la foule ; leur mé-  
 moire en haine devant les Nations , étoit pré-  
 cieuse seulement aux yeux de Dieu. Leurs noms ,  
 direz-vous , étoient conservés dans les fastes  
 Chrétiennes , & lus avec honneur dans l'assem-  
 blée fidèle. Je le sçai ; mais des hommes , ici  
 mettez-vous à leur place , des hommes qui n'au-  
 roient eu que ce frivole espoir , se feroient-ils  
 dévouer aux plus rigoureux supplices ? Ne sent-

*Just. Apol.*  
1.

*Euseb.*  
*Hist. l. 3.*  
c. 24.

LIV. I. on pas , sans le prouver , combien l'esprit se re-  
 CHAP. X. fufe à ces vaines suppositions ? Enfin si vous dites  
 que les Martyrs étoient des esprits simples , cré-  
 dules & faciles à tromper , voyez , de grace ,  
 quelle foule de réponses s'éleve contre vous.

Premièrement , vous démentez l'Histoire. De  
 siècle en siècle elle vous montre de grands per-  
 sonnages , d'illustres Philosophes , autrefois la  
 gloire du Paganisme , abandonner ses Autels ,  
 embrasser les humiliations de la Croix , & dans  
 les tourmens bénir la main qui les frappoit. Tels  
 entr'autres ont été les Polycarpes , les Ignaces ,  
 les Pothins , les Irénées , les Justins , & les Clé-  
 ments , soit de Rome , soit d'Alexandrie. Etoient-ce  
 là des hommes crédules , ignorans , & grossiers ?  
 Si le contradicteur ose le soutenir , nous le ren-  
 voyons à leurs Ouvrages. Il y verra toutes les  
 richesses de l'esprit , tout le mérite de la parole ,  
 tout ce que le sçavoir avoit alors de plus pro-  
 fond , & de plus curieux. Je ne veux point ici re-  
 lever nos avantages , comme s'il n'étoit question  
 que de la gloire de l'esprit ; mais puisqu'on nous  
 y force , je remarquerai du moins en passant ,  
 que les plus grands ennemis de l'Eglise ne ces-  
 soient d'admirer les illustres sçavans qu'elle por-  
 toit dans son origine. On lit encore les éloges  
 que Porphyre ( a ) a faits d'Origenes & d'Ammo-

( a ) Origenes hic est cujus ingens gloria inter eorum Magistros habetur. Hic namque Auditor Ammonii fuit qui summam laudem inter Philosophos predecessores nostros tenuit. Sed Origenes quantum quidem per-

nius. Malgré ses préventions , il les regardoit LIV. I.  
 comme des Philosophes rivaux des plus célèbres CHAP. X.  
 de l'Antiquité , comme des Sçavans universels ,  
 & les Maîtres de tout le sçavoir humain. Ceux  
 qui se distinguoient le plus dans ces premiers  
 tems , & qui faisoient le plus d'honneur au Pa-  
 ganisme consultoient Origenes , ( b ) & se re-  
 noient heureux de son suffrage. Ils lui dédient  
 leurs écrits , & les soumettoient à son jugement.  
 Des extrémités du monde ils accouroient à ses  
 leçons publiques ; & que disoient-ils après l'avoir  
 entendu ? Que ses talens étoient encore au-des-  
 sus de sa renommée. Les Empereurs eux-mêmes ,  
 Adrien , par exemple , Antonin , & Marc-Aurele  
 qui se piquoient tant de science & de Philoso-  
 phie , lisoient avec surprise les Apologies des  
 Quadrats , ( c ) des Appollinaires , des Mélitons ,  
 des Aristides , des Athénagores , & des Justins.

Euseb.  
 Hist. Eccl.  
 lib. 5. cap.  
 2 p.  
 Eyer. lib.  
 de Eccl.  
 script.

tinere ad eruditionem litterarum , totum pene in semetipsum transfudit  
 Magistrum. Assensus quippe fuerat omnia Platonis secreta. Institutus  
 fuerat in libris Numenii , & Chronii , & Apolliphani , & Longini , sed  
 & Moderati atque Nicomachii. In Pythagoricis verò summorum virorum  
 non eum latere Commentarii. Attingit etiam Cheremonis Stoici & Cor-  
 nani volumina. Porphyr. lib. 3. adv. Christian.

( b ) Existunt testes studiorum ejus ( Origenis ) plurimi etiam apud Phi-  
 losophos quorum nonnulli libros suos ad ipsum scribebant , alii autem  
 judicio ejus comprobandos deserebant. Euseb. Hist. Eccl. lib. 6. c. 19.

( c ) Quadratus Apostolorum Discipulus nonne Adriano principi Eleu-  
 sinæ sacra invidenti librum pro nostra Religione tradidit ? Et tantæ admi-  
 rationi omnibus fuit ut persecutionem gravissimam illius excellens sed-  
 eret ingenium. Aristides Philosophus , vir eloquentissimus , eidem prin-  
 ci Apologemum pro Christianis obtulit contextum Philosophorum in-  
 tentis , quem imitatus postea Justinus Antonino pio. & filius ejus ( natu-  
 que librum contra gentiles tradidit , defendens. Ignominiam crucis &

LIV. I. Le Sénat entendit, & ne put s'empêcher d'admirer celle que lui récita, sous l'Empire de Commode, l'illustre Martyr saint Apollone, lui-même Sénateur. Tous ces ouvrages où la force du raisonnement, & les charmes de l'éloquence se condoient si bien la vérité, rendoient souvent la paix à l'Eglise, ou diminoient le feu des persécutions, quand ils ne le faisoient pas encore cesser tout à fait. Dans les siècles suivans, je vois de célèbres Payens louer nos Auteurs avec une estime sincère, & leur faire des questions respectueuses. Libanius d'Antioche, le plus accredité des Sophistes idolâtres; lui qui étoit si fier de ses talens & de la faveur de Julien, donnoit pourtant des marques éclatantes de son admiration pour saint Basile, & pour saint Jean Chrysostome. Il disoit du premier, qu'il désespéroit d'en atteindre l'éloquence & les graces naïves; du second, qu'il trouvoit dans son style, quoique modeste, les plus vives images, & l'art le plus ingénieux de la persuasion. Aux approches de la mort, pressé par ses disciples de se nommer un

resurrectionem Christi tota prædicans libertate Hier. Epist. ad Magnum Orat.

Hic (Adrianus) per Quadratum & Aristidem, virum fide sapientiaque plenum, & per Serenum Granium legatum libris de Christianâ Religione compositis instructus atque eruditus, præcepit per Epistolam ad Minutum Fundanum proconsulem Asiæ datam, ut nemini liceret Christianos sine objectu criminis & probatione damnare. Orosius lib. 7. Hist. cap. 73.

Est cap. seq. de Antonio pio. Verum Justinus Philosophus librum pro Christianâ Religione compositum tradidit Antonino, benignumque cum erga Christianos omnes fecit.

successeur

successeur, je n'en connois point, dit-il, qui soit plus digne de vous instruire que Jean; mais les Chrétiens viennent de nous l'enlever par un sacrilège. En envoyant une de ses pièces à S. Basile, comment pensez-vous qu'il lui parloit? Ecoutez-le. Je tremble, lui disoit-il, & je suis dans l'attente du jugement que vous en porterez. Combien Prohæresius fut-il admiré dans les mêmes temps? Il étoit si supérieur à tous les Philosophes, à tous les Rhéteurs, à tous les Sophistes de son siècle, que Julien l'excepta nommément dans la défense d'enseigner qu'il fit aux Chrétiens. Qui pourroit dire ce que le talent de la parole attira d'éloges mérités à saint Grégoire de Nazianze? Maxime de Madaure, & Longinien comment écrivoient-ils à saint Augustin, sinon avec les témoignages du respect le plus profond? Leur gloire étoit de recevoir de ses lettres; leur plaisir & leur instruction, étoit de les lire. S'ils le regardoient comme le plus vertueux, ils le consultoient encore comme le plus sçavant homme de son siècle. Je ne cite ces exemples qu'au hasard, & selon qu'ils s'offrent à ma mémoire, mais ils doivent suffire à ceux qui dégradent nos Martyrs du côté de l'esprit, & en général tous nos Ecrivains.

De plus, & c'est ma seconde réponse. Quand on nous oppose la simplicité crédule des Martyrs, y pense-t-on bien? S'agissoit-il pour eux de raisonnemens abstraits, ou d'une longue suite de recherches? Point du tout. S'agissoit-

Tome I.

5

LIV. I.  
CHAP. X.  
Sozom. l.  
8. cap. 226  
Hieron.  
Chron.  
Eunap.  
Liban.  
apud Bfil.  
Epist. 149

Longiniam in Epist.  
ad Aug.  
apud eundem 20.  
Maxim.  
Madaur.  
apud eundem Ang.  
Epist. 43.  
vet. Edit.

Liban.  
apud Bafil.  
Epist. 45.  
Idem apud  
Ibid. Pelus.  
Lib. 2.  
Epist. 42.  
in Epist. ad  
Joan.  
Chryf. ibid.  
relatâ.

LIV. I. il de croire des faits écartez, & à demi perdus.  
 CHAP. X. dans l'obscurité des tems ? Rien moins encore. Il n'étoit question que d'ouvrir les yeux, & d'examiner des prodiges, sans cesse renouvellez par les Apôtres, ou par leurs successeurs. Il n'étoit question que de sçavoir si tel, qu'aparavant ils voyoient infirme, étoit guéri de ses maux, ou si la guérison n'étoit que feinte; si celui qui étoit possédé de l'esprit impur, étoit encore agité des mêmes transports, ou s'il étoit rendu, comme autrefois, à sa tranquillité naturelle. Faloit-il tant d'esprit, tant de sçavoir, & d'art pour de semblables discussions ? Est-ce par de tels faits que l'œil voit, & que la main touche, qu'on enveloppe les simples dans les lacets de l'erreur ?

*Just. Apo-  
log. 1.  
Id. Dial.  
cum Tryp.  
Origen.  
passim con-  
tra Celsum  
Arnob. lib.  
1.  
Tertul-  
lian. Apol.  
Cyprian.  
ad Demet.  
Aug. con-  
fes. lib. 9.  
c. 8.  
Id. de Ci-  
vit. Dei  
lib. 22.*

Ecoutez cette autre solution. Je maintiens qu'elle est sans réplique. Vous soutenez des Martyrs, qu'ils étoient trompez, & moi je vous demande comment ils pouvoient l'être. Les miracles qui les avoient convertis, ils les faisoient eux-mêmes. Au nom seul de Jesus-Christ, à la simple récitation des paroles sacrées de l'Écriture, ils commandoient à la nature, & elle devenoit obéissante à leur voix, ils chassoient les langueurs, ils pénétoient dans les pensées, ils parloient des langues diverses, ils prophétisoient, & pour tout dire, ils (a) rendoient les morts

(a) Quapropter & in illius (J. C.) nomine qui vere illius sunt Discipuli ab ipso accipientes gratiam perficiunt ad beneficia reliquorum. Hominum quemadmodum unusquisque accepit donum ab eo. Alii enim

mêmes à la vie. C'est saint Irénée, qui l'assure, & qui cite les garants de sa parole. C'est Origènes (a) qui l'avance, & qui ne craint pas qu'on l'en démente. C'est Tertullien qui ne cesse de le soutenir dans sa fameuse Apologie. C'est Eusebe (b) qui le raconte comme un fait public. Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est Celse, c'est Julien, ce sont tous les autres ennemis de la foy qui en sont convenus. Or, s'il en étoit ainsi, les Martyrs pouvoient-ils être trompez ? Supposons qu'ils le fussent sur l'expérience d'autrui, ce que j'ai fait voir impossible, pouvoient-ils l'être sur des

LIV. I.  
CHAP. X.

Dæmones excludant firmissime & vere, ut etiam sæpissime credant ipsi qui emundati sunt à nequissimis spiritibus & sint in Ecclesiâ. Alii autem & prescientiam habent futurorum, & visiones & dictiones Prophetarum. Alii autem laborantes aliqua infirmitate, per manus impositionem curant & sanos restituunt. Jam etiam, & quemadmodum diximus, & mortui resurrexerunt & perseveraverunt nobiscum annis multis. Et quid autem non est numerum dicere gratiarum quas per univrsam Mundum Ecclesia à Deo accipiens, in nomine Jesu Christi crucifixi sub Pontio Pilato, per singulos dies in opitulationem gentium efficit *Iren. lib. 2. adv. Hæres. cap. 58.*

(a) Post hæc nescio quare Celsus ait Dæmonum quorundam nominibus & incantationibus videri pollere Christianos; opinior subindicans excantatores & expulsores Dæmonum; quodquidem manifestam præ se fert calumniam. Non enim incantationibus pollere videntur; sed nomine Jesu cum commemoratione ejus factorum. Nam his verbis sæpe numero profligati sunt Dæmones ex hominibus. Præcipue quoties qui enuntiant ea sano affectu & integra fide proferunt. Tanta certe vis nomini Jesu inest ut, nonnumquam etiam à malis nominatum, sit efficax. *Orig. contra Cels. lib. 1.*

(b) Satis apparet Christianos nulla exercere incantamenta contentos invocatione Jesu nominis, & recitatione scripturæ divinæ à fidelibus receptæ. *Orig. ibid.*

Quis autem ignorat nostræ esse consuetudinis, ipso Jesu nomine, & purissimis precibus omnem Dæmonum vexationem abigere ? *Enchirid. Dem. Ev. lib. 3. c. 2.*

LIV. I. expériences personnelles ? Ces expériences personnelles ne se tournoient-elles pas en démonstration pour les expériences des autres, quand même l'évidence extérieure de celles-ci ne les auroit pas démontrées ? Ma réponse se réduit donc à ceci. Les Apôtres ne pouvoient être trompez sur les miracles de Jesus-Christ qu'ils avoient vûs, puisqu'ils en faisoient eux-mêmes de pareil. Les premiers Chrétiens ne pouvoient être trompez sur ceux des Apôtres ; puisqu'au nom de Jesus-Christ ils faisoient des prodiges semblables aux leurs. Cette tradition constante, & qui se suit durant plus de trois siècles sans interruption, est donc un argument palpable en faveur de la vérité. C'est une continuité de faits dont les derniers renferment, & prouvent la certitude des premiers. C'est un fil dont vous ne sçauriez saisir une extrémité, qu'au même tems vous ne supposiez l'autre.

Ajoutons un dernier trait qui peut être semblera plus frappant encore. On sçait que dès les tems Apostoliques il y eut des fêtes & des célébrités particulieres aux fidèles. On sçait qu'ils s'assembloient le Dimanche pour rompre le pain. On sçait que depuis eux jusqu'à nous, ce jour n'a cessé d'être un jour de bénédiction, de prières & de repos pour toute chair qui espère en Dieu par Jesus-Christ. On sçait que ce jour est consacré à la mémoire de sa Résurrection, & qu'il est dans le sens précis & rigoureux la fête dis-

Act. 20. 7.

tinctive des Chrétiens. Ce fait postérieur & qui subsiste encore, ne peut être contesté. Mais si celui de la Résurrection de Jesus-Christ n'eut pas été constant, cette fête seroit-elle devenue générale par toute la Terre ? Les Apôtres l'auroient-ils instituée dans un tems où la Résurrection étoit un fait si facile à approfondir ? Etablit-on en conséquence d'un événement feint, d'une chimère vaine, un monument qui en éternise la mémoire ? Qu'y a-t'il de plus propre parmi les hommes à retracer les grandes & mémorables actions, que ces fêtes périodiques, universelles & fréquentes ? Quand les Peuples ont voulu transmettre à la postérité les Faits singuliers de leur Histoire, qu'ont-ils fait que fixer des jours destinés à en rappeler le souvenir ? La vérité sçauroit-elle passer des Peres à leurs descendans, avec des signes plus authentiques ? Il est donc constant, & c'est ce que j'ai voulu prouver, que les Faits de l'Evangile sont démontrez vrais par leur liaison avec les Faits postérieurs.





## C H A P I T R E. X I.

*Que les Faits de l'Evangile ont été reconnus certains par ceux mêmes qui avoient intérêt à les nier.*

LIV. I.  
CHAP. XI

J'AI mis ce caractère au nombre de ceux qui démontrèrent pour nous, & je n'ai pas besoin de dire combien il est victorieux. Quand même je l'aurois omis dans la question présente, qui est ce qui auroit pu me reprocher cette omission? Ce n'est pas dans la bouche de ses contradicteurs qu'il est naturel de chercher une preuve qui les condamne. C'est assez qu'on les accable de celles qu'ils ne peuvent détruire, & qu'on ruine, sans ressource, toutes celles qu'ils opposent. Tel est cependant l'avantage de la Religion Chrétienne qu'en la combattant, ses plus cruels ennemis la démontrent, & font plus pour elle par un aveu, qu'ils ne peuvent lui nuire par tous les efforts de la contradiction. Car enfin de quoi s'agit-il entre nous, sinon de sçavoir si les miracles de Jesus-Christ sont des Faits inventez, ou véritables? Convenez qu'ils sont vrais, le reste n'est plus la matière d'un doute. Ce point unique emporte évidemment une décision générale, comme je l'ai dit. Or, j'avance que les Juifs, les Payens, les Mahométans, ont tous reconnu que les miracles de Jesus-Christ sont

## PROUVEE PAR LES FAITS. 143

certain; & c'est d'ici que je souhaite, sur tout, que le Lecteur veuille bien envisager la dispute.

Et déjà, pour remonter jusqu'à l'origine, & au tems de Jesus-Christ, il est clair que les Pharisieus ne contestoient pas la vérité de ses prodiges.

*Cet homme, disoient-ils, chasse les Démons, mais ce n'est que par la vertu de Béezébut Prince*

*des Démons.* Or, qu'est-ce là qu'une confession ouverte du fait? Ce qui n'est pas, ne s'explique point. On n'a pas recours à la puissance d'un

Être supérieur, pour trouver la cause d'une action commune. En chercher le principe dans un être plus qu'humain, c'est reconnaître que

l'action est plus qu'humaine; c'est avouer le miracle. Ailleurs les mêmes Pharisieus reprochent à Jesus-Christ, non d'avoir séduit le Paralytique

par une guérison trompeuse, mais de l'avoir chargé de son lit au jour du Sabbat même, où

toute œuvre étoit défendue. *C'est pour cela, dit l'Evangile, qu'ils persécutent Jesus, parce qu'il*

*faisoit ces choses le jour du Sabbat.* Encore une fois, & qu'on dise ce que l'on voudra dire, la preuve est complète en faveur des prodiges de Jesus-Christ. C'est sur les discours de Juifs mêmes qu'elle

s'éleve; c'est sur leurs accusations qu'elle est fondée; & ce sont eux qui se trahissent. Aussi Tertullien n'oublioit pas ce raisonnement, & dans sa vive éloquence (a) il le pressoit de ligne en

(a.) *Hæc operatum. Christum nec vos diffeminati ut potestis quod propter opera eum non lapidaretis; sed quoniam illa Sabbatis faciebat. Tertullian. adv. Jud. c. 9.*

LIV. II. ligne contre les Juifs. Désavouez-vous les prodiges de Jesus-Christ? s'écrioit ce grand homme. Vous n'oseriez le faire. La voix de vos Peres seroit contre vous. S'ils vouloient lapider celui que nous adorons, ce n'est pas qu'ils doutassent de ses œuvres, c'est qu'il opéroit tant de merveilles à la face du soleil, & malgré le jour oisif du Sabbat.

*Mat. 11.* Entendez ce que racontent les auteurs de l'Evangile. S. Jean est instruit dans sa prison des miracles de Jesus-Christ, & il envoie deux de ses Disciples lui dire: *Estes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre?* Quelle est la réponse de Jesus-Christ? Je ne puis trop supplier le Lecteur d'en peser les termes. Allez, leur dit-il, racontez à Jean ce que vous avez entendu, & ce que vous avez vu. Les aveugles voyent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts résuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres. Les voilà donc ces prodiges mis sous les sens des Juifs mêmes. Les voilà rappelez, non à des faits vagues, mais à ce qu'ils ont vu; non à des faits exagérés par des Historiens intéressés à les grossir, mais à ce que leurs oreilles ont entendu; non à des œuvres secrètes, mais à des prodiges éclatans & publics, avoués par cent bouches que la reconnoissance faisoit parler. Si ces Juifs, Disciples de Jean, n'eussent rien vu, rien entendu, que ne répondoient-ils: Vous nous prenez à témoins de vos miracles,

*Mat. c.*  
9. v. 32.  
*Marc. c.*  
1. v. 45.  
*Ibid. c. 7.*  
v. 36.

&

& cependant nul de ceux que vous van- LIV. I.  
tez n'est venu jusqu'à nous; Ou bien: Vous CHAP. XI  
nous étonnez par votre audace, & nous sçavons  
que vos miracles n'en ont que la trompeuse ap-  
arence. En se taisant ils avoüoient donc ce que  
Jesus-Christ leur racontoit de lui même, & c'est  
la vérité qui les forçoit à se taire.

Rapportons tout de suite ce texte célèbre de  
saint Jean, si décisif pour ce que je soutiens.  
Jesus-Christ résuscite Lazare, & ce miracle  
consterne l'orgueil pharisaïque. Tout à coup &  
sur la seule inspiration de l'envie, les Princes, diac  
Prêtres, & les Pharisiens s'assemblent. Ils disent  
entr'eux que faisons-nous? Cet homme fait plusieurs  
miracles. Si nous souffrons qu'il continuë, tous croi-  
ront en lui; les Romains viendront, & détruiront  
notre Ville, & notre Nation. Ici, comme on le  
voit, la vérité sort toute pure du sein même de  
la contradiction, & la Synagogue se prend dans  
le piège de ses propres conseils. Si les miracles  
de Jesus-Christ ne sont pas vrais, d'où vient  
qu'elle n'en accuse pas l'imposture? D'où vient  
qu'elle paroît tant redouter les progrès de l'E-  
vangile? D'où vient qu'elle ne sçait plus où pren-  
dre des précautions contre la foy Chrétienne  
qui s'accroît de plus en plus? C'est donc que  
le Judaïsme reconnoissoit la vérité des prodiges  
du Messie. Ses terreurs ne naissoient que de cette  
supposition, & ce passage, fut-il unique, ne laisse

Tompe I.

Tompe I.

plus ni réponse ni doute. Ne cessons pas cependant d'accumuler nos preuves, & continuons de recevoir l'évidence qui vient à nous. Jesus-Christ déclare aux Juifs qu'ils sont coupables de péchez dont ils n'ont point d'excuse, & comment le prouve-t'il ? Parce qu'il a fait en leur présence des œuvres que nul autre n'avoit faites avant lui. Ces œuvres sont les miracles, & en effet, personne avant lui n'en avoit fait de pareils. Avant lui nul n'avoit commandé aux tempêtes, ni calmé l'emportement des flots. Nul n'avoit dit avec une efficace prompte, *esprits malfaisants, sortez de ces hommes*. Nul n'avoit dit à la mort : *Rendez votre proie ; & aux tombeaux : Ouvrez-vous, rendez au jour ceux qui habitent vos ténébres*. C'est Jesus-Christ qui l'a fait seul ; il s'en rend le témoignage hardi. Je l'ai fait parmi vous, & vous en êtes les témoins. Que répondent les Juifs ? Rien du tout ; lorsqu'il y avoit pourtant tout à répondre, si les miracles de l'Evangile neussent été que de vaines suppositions. Assurément il n'y a jamais eu dans le silence un aveu formel, si celui-là ne l'est pas.

Veut-on quelque trait plus fort encore ? Qu'on suive ce texte de saint Marc. *La réputation de Jesus-Christ s'étant, dit-il, beaucoup répandue, le Roi Hérode en entendit parler, & il disoit : Jean-Baptiste est résuscité ; c'est pour cela qu'il se fait par lui tant de miracles. D'autres disoient : C'est Elie. D'autres : C'est un Prophète égal à l'un des anciens*

Joan. 15.  
24.

Matth. 6.  
8. v. 26.

Marc. 6.

Marc. 14.

Mat. 14.

Luc. 9. 9.

Prophètes. Mais Hérode entendant ces bruits divers, L I V. I. disoit : *Cet homme est Jean, à qui j'ai fait trancher la tête. Il est résuscité après sa mort.* En vérité la conséquence inévitable qui sort de ces paroles est la pleine justification des prodiges de Jesus-Christ, ou rien ne prouve. La renommée porte ces prodiges jusqu'aux oreilles des Rois. Les Juifs convaincus de ces merveilles, ne s'occupent qu'à démêler celui qui leur en donne le spectacle. Les uns croient qu'Elie leur est rendu, les autres qu'un des anciens Prophètes se remontre sur la Terre. Hérode lui-même s'imagine que Jean reparoit, & que Dieu le renvoye au monde avec un nouvel éclat. Que signifient tous ces discours, & ces conjectures différentes, sinon que Jesus-Christ fait des prodiges, que l'esprit le plus rébelle ne peut nier ? Je veux donc bien que l'incrédule nous juge, & de part & d'autre écartant toute subtilité, je le conjure de faire en lui-même cette réflexion. Si les miracles de Jesus-Christ avoient semblé suspects, les Rois, & les Prêtres se seroient-ils fait une affaire si sérieuse d'en approfondir l'origine, & l'auteur ? Qu'ai-je dit, s'ils avoient été suspects ? Si, comme on le maintient, malgré l'évidence, ils avoient paru faux, n'y avoit-il qu'un Prophète égal aux Anciens, n'y avoit-il qu'un Elie, n'y avoit-il qu'un Jean-Baptiste qui les put faire ? S'ils avoient été faux, ne convenoit-il pas davantage de les attribuer à quelqu'un de ces Prophètes tant mar-

CHAP. XL

LIV. I. CHAP. XI. quez par Moïse , & qui devoient par leurs miracles trompeurs engager le Peuple dans l'Idolâtrie ? La Synagogue devoit-elle recourir à ce qu'elle connoissoit de plus saint , à un *Elie* , à un *Jean-Baptiste* , à tous les *Prophètes* amis de Dieu , pour expliquer des prodiges dont elle n'auroit pas connu la certitude ? La Cour , d'ordinaire si précautionnée contre l'illusion , devoit-elle témoigner la même surprise que le peuple sur des œuvres où elle n'auroit pas vû distinctement le bras du Seigneur ? Pourquoi ce partage d'opinions , qui pourtant se réunissent dans le point capital ; sçavoir , que *Jesus-Christ* fait des merveilles sans nombre ? Si le fait n'est point , ou s'il n'est pas manifestement d'en haut , cette diversité de sentimens est injurieuse à *Jean-Baptiste* , à *Elie* , & à tous les *Prophètes*. C'est les comparer odieusement à un imposteur qui se joue de Dieu , & des hommes. C'est flétrir leur mémoire , & se rendre coupable d'un blasphème scandaleux. Constamment les Juifs auroient eu l'horreur d'une pensée si manifestement impie , & je n'ai pas besoin de le prouver. Incrédules , avoiez donc que les Juifs ont reconnu la vérité des prodiges de *Jesus-Christ*.

Maintenant écoutons les descendans tenir tout le même langage que leurs prédécesseurs. Les sept fils de *Sceva* Prince des Prêtres , entreprennent à l'exemple de *Jesus-Christ* , d'exorciser ceux que possède l'esprit malin. *Sortez de ces*

Act. 19.

hommes , lui disent-ils , nous vous conjurons par *Jesus que Paul* annonce. L'Esprit leur répond : *Je connois Jesus , & je sçai qui est Paul ; mais vous , étrangers , qui êtes-vous ?* A l'instant il se jette sur ces faux exorcistes , les maltraite & les blesse. Cet événement est vû de tous les Gentils , & de tous les Juifs qui demeurent à Ephèse. A ce spectacle tous sont saisis de crainte , & glorifient le nom du Seigneur *Jesus* , dont ils embrassent la foy.

Ibid.

Rien n'est plus décisif que ce fait simple , quand on veut bien en suivre toutes les circonstances. Elles prouvent sans réplique qu'après la mort de *Jesus-Christ* , les Juifs n'avoient aucun doute sur la certitude de ses miracles. Comment en effet les fils de *Sceva* auroient-ils entrepris de guérir les possédez , & de les guérir au nom de *Jesus* , supposé que ce même *Jesus* n'eût fait dans ce genre que de feintes guérisons ? Vient-il à l'esprit de contrefaire sérieusement un exemple , dont on a cent fois reconnu l'imposture ? Veut-on tromper les autres par les secrets qui n'ont trompé personne ? Conjurant l'esprit impur au nom de *Jesus* , c'étoit donc avoier que *Jesus* l'avoit chassé par la seule vertu de son nom. Ici l'histoire prévient , & confond toutes les subtilitez du raisonnement.

Mais puis-je omettre de raconter ce qu'a dit le personnage le plus éclairé qu'ayent eu les Juifs , avant & après leur ruine ? On voit bien que

LIV. I. CHAP. XI. c'est de Joféphe que je veux parler. Son Histoire, Ouvrage l'un des plus précieux de l'Antiquité, est encore dans nos mains, & quel témoignage n'y rend-il pas à la sincérité de nos Actes ? Il n'y a qu'à l'entendre. *En ce tems, dit-il, (a) parut Jesus homme sage, si néanmoins il faut l'appeller un homme : Car il étoit puissant en merveilles, & le maitre de ceux qui aimoient la vertu. Il attacha plusieurs d'entre les Juifs à sa Doctrine, & beaucoup de Gentils. Il étoit le Christ. Malgré le supplice de la Croix auquel Pilate le condamna sur les poursuites des Chefs de la Nation, ses premiers Disciples ne cessèrent de lui demeurer unis. Il leur apparut vivant trois jours après sa mort, selon que l'avoient prédit les Prophètes avec les autres prodiges de sa vie, & jusqu'à ce jour ses sectateurs ont continué de subsister sous le nom de Chrétiens qu'ils empruntent de lui.* Je sçai quelles vives confestations sont nées à l'occasion de ce texte. L'incrédulité l'a combattu d'abord, sans doute blessée par l'éclat dont il brille. Une critique immodérée, quoique sçavante, a crû dans la suite y découvrir quelques raisons de ne le pas attri-

(a) Γίνεται δὲ κατὰ τὸν χρόνον Ἰησοῦ σοφὸς ἀνὴρ. ἔργα ἀνδρῶν αὐτὸν λίγειν χρεῖ. ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδασκαλὸς ἀνθρώπων, τῶν Ἰουδαίων τὰν δὲ τῶν ἑλλήνων ὡς πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ τῶν ἑλληνικῶν ἐπηγάγετο. ὁ Χριστὸς αὐτὸς ἦν. καὶ αὐτὸν ἐπέδειξε τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῶν σαυρῶ ἐπιτετιμημένος Πιλάτῳ, ἐκ ἐπαύσαντο οἱ γε πρώτον αὐτὸν ἀγασσάσαστες. Ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἡμέραν πάλιν ζῶν καὶ θεῶν προσητῶν πάντα ἄλλα μυστῆρα σαυράσια περὶ αὐτῶ ἐρηκότων, εἰς τὴν νῦν Χριστιανῶν ἀπὸ τῆ δὲ ὀνομασμένην ἐκ ἐπιλήτι τοῦ φύλου. *Fla. Joseph. lib. 18. cap. 4.*

buer à Jofephe. Mais en attendant que j'expose ces difficultez, & que j'y réponde, je demande la permission de faire de ce passage un argument pour nous. Je le suppose à présent aussi douteux qu'on le voudra. Du moins il faut m'accorder qu'il seroit tranchant, si je venois à le démontrer authentique. Or, j'espère lever bientôt tous les soupçons que le Lecteur peut avoir sur ce point.

Ce qu'il y a d'incontestable est l'aveu clair & formel des Talmudistes sur les miracles de Jesus-Christ. Leur animosité contre nous dans sa plus grande fureur, n'a rien pû contre la notoriété de ces Faits. La pure Tradition les avoit amenés des peres aux enfans, & il fallut en convenir dans les siècles postérieurs, comme avoient fait les contemporains mêmes. Il est vrai que les descendans embrassèrent la foible ressource, qui n'avoit cependant pû sauver leurs ancêtres. Ils dirent que Jesus-Christ n'avoit fait tant de prodiges qu'en vertu du secret qu'il eut de prononcer le nom de Dieu. Mais que nous importent ici leurs vains commentaires ? Le point capital qu'ils n'osent nier, est que le Dieu des Chrétiens avoit étonné la Terre par ses merveilles. Toutes les interprétations manquerent même, quand il fut question des prodiges faits par les Disciples de Jesus Christ. Alors on convint que ces Disciples ne faisoient leurs miracles qu'au nom de Jesus de Nazareth, & cette confession

LIV. I. CHAP. XI. subsiste en caractères ineffaçables dans le Talmud. Dieu a permis que les Juifs y racontassent des Histoires qui nous étoient inconnues, (a) & qui se tournent en condamnation contr'eux. Que ces Histoires soient vraies, ou qu'elles soient fausses, c'est de quoi nous n'avons pas à nous inquiéter, parce que la conséquence qui en résulte, est également pour nous dans l'une & dans l'autre supposition. Elles décident toutes deux que les miracles de Jesus-Christ sont incontestables.

Ils le sont en effet si fort, que les Gentils n'ont pû en disconvenir, non plus que les Juifs, & à la lettre il est vrai de dire, que les Faits principaux de l'Evangile sont attestez par les Ecrivains mêmes profanes. Ainsi, par exemple, l'innocence de Jesus-Christ, & la sainteté de sa vie sont avouées par Porphyre, Il le fait appel-

(a) Dixit Rabbi Johanam quod filius filii Rabbi Josue filiz Levi quoddam mortiferum deglutiverat, conjuratumque illi fuit in nomine Jesu filii Panther, & sanatus est. Cum autem evasisset, dixit pater pueri ei qui eum sanum fecerat, quid super eum dixisti? Ait illi: nomen Jesu Nazareni invocavi. Dixit pater pueri. Remissius fuisset ei, si mortuus fuisset, & non audisset verbum hoc, & sic statim factum est ei. *Talm. Jerozol. lib. Avoda-zara.*

Accidit quod R. Eleazarum filium Doma momorderit serpens; venitque Jacob ad curandum eum in nomine Jesu filii Panther. Et non permisit ei Rabbi Samuel; sed dixit ei, non licet tibi fili Duma. Ait ille permittite me curari, & ego inducam contra autoritatem quod liceat mihi, & nequivit autoritatem inducere donec egressa est anima ejus. Et quæ erat autoritas quam inducere volebat? *Levit. cap. 18. v. 5.* Quæ faciet homo & vivet in eis. Dicitum est hoc in mandatis Dei quæ facere debet homo ut vivat, & non moriatur in eis. *Midr. Coheler. Sup. cap. 1. Ecclef. v. 8.*

ler

LIV. I. CHAP. XI. ler par ses Oracles *un homme pieux, & digne de l'immortalité.* Il fait dire de lui par (a) sa Déesse Hécate, *qu'il fut un homme illustre par ses vertus; que si son corps a cédé à la violence des tourmens, son ame habite le Ciel avec les intelligences bienheureuses.* Cette ame, disoit la Déesse de Porphyre, *par une espèce de fatalité conduit à l'erreur ceux à qui le destin n'a pas assuré les dons célestes, & la connoissance du grand Jupiter.* C'est pour cela qu'ils sont ennemis des Dieux. Toutefois, poursuit-elle revenant à Jesus-Christ, *gardez-vous de le blâmer, seulement plaignez le funeste sort de ceux qui marchent sur ses traces.* Ce discours est visiblement contradictoire; car pourquoi les Disciples sont-ils blâmables, si le Maître ne l'est pas? Mais il montre évidemment que nos plus cruels adversaires n'ont pû refuser à Jesus-Christ le tribut de leurs éloges, & c'est de quoi il s'agit ici.

Celse, l'ennemi déclaré des Chrétiens, lui qui se vançoit de défabuser bientôt l'Univers de

(a) Mirum fortasse nonnullis videbitur quod dicturi sumus. Si quidem Christum Dei summè religiosum immortalemque fuisse prodiderunt, deque illo cum laudè mentionem faciunt..... Igitur de Christo interrogantibus utrum sit Deus: respondit. Immortali quidem anima post corpus incedere, agnoscereque illam sapientiæ gratiâ honore affectam eamque colere ignorantibus Christianos. Deinde interrogantibus cur supplicio affectus esset, respondit: corpus quidem imbecillioribus tormentis semper objectum fuisse: Animam verò, piorum in campo caelesti collocatam fuisse..... Ipse igitur pius, & ut pii solent, in Cælum subvectus. Quare hunc quidem non execraberis, miseraberis verò hominum ignorantiam. *Porphyr. de Phil. lib. 3. apud Euseb. Dem. lib. 3. c. 8.*

Tome I.

V

LIV. I. *L'enchantement de nos dogmes, n'osoit de même*  
 CHAP. XI. *contester à Jesus-Christ des vertus éminentes,*  
*ni attaquer les Actes de son Histoire. Il cherche*  
*à se sauver par des raisonnemens captieux &*  
*subtils, mais il nous abandonne les Faits. Vous*  
*croyez, dit-il, que Jesus-Christ est le Fils de Dieu,*  
*parce qu'il a guéri les boiteux & les aveugles. Il*  
*n'auroit pas ainsi parlé, sans doute, si dans son*  
*cœur il n'eut pas reconnu la vérité de ces faits,*  
*ou s'il y avoit eu des soupçons contr'eux qu'il*  
*eût pu saisir. On lit encore l'aveu semblable que*  
*fit Julien l'Apostat. (b) Ce prince si envieux de*  
*la gloire du Christianisme, si zélé, si infidèle*  
*contre la foy, dit, que Jesus-Christ n'a rien fait*  
*d'éclatant, si ce n'est qu'on veuille admirer la gué-*  
*rison qu'il fit des boiteux, des aveugles, & de ceux*  
*qu'agitoit l'esprit maléfisant. Parler ainsi, n'est ce*  
*pas, en voulant nous contredire, avouer tout*  
*ce que nous demandons? N'est-ce pas nous dire:*  
*Je voudrois vous combattre, & les traits que*  
*je vous porte retombent tous sur moi. Ainsi le*  
*permettez-vous, ô Dieu! la vérité que nous*  
*soutenons fort de la bouche de ceux qui la con-*  
*testent. Nous n'avons qu'à nous taire, & ils sont*  
*vaincus par leurs propres discours. Leurs actions*  
*mêmes font l'apologie de notre foy, & ce sont*

(a) Credidistis ipsum esse Dei filium eò quod claudos & cæcos sanavit. Orig. *Contra Cels.* lib. 2.

(b) Nisi quis putat inter maxima esse opeta claudos & cæcos integritati restituere, & Dæmonio correptos adjuvare in vicis Berhaida aut Bethania. *Julian. apud Cyrill.* lib. 6.

en un certain sens, les Empereurs Païens qui LIV. I.  
 la justifient. CHAP. XI.

Quoi ! Les Empereurs, pendant si long-tems ennemis du Christianisme, ont pû parler avec honneur de Jesus-Christ, de ses miracles, & de sa doctrine ? Oûi ils l'ont fait, & rien n'est plus avéré dans l'Histoire, comme on le verra par ce que je vais en rapporter. Tibère, qui pour lors étoit dans l'Isle de Caprée, instruit des prodiges que Jesus-Christ faisoit dans la Syrie, demanda lui-même au Sénat que le Dieu des Chrétiens fut mis au rang des autres Divinités. Tel étoit alors l'usage des Romains. Ils divisoient les hommes dans lesquels éclatoit quelque marque extraordinaire de puissance & de vertu. Nul n'en avoit jamais tant montré que Jesus-Christ, & les relations, qui venoient en foule de la Judée, annonçoient chaque jour le détail de ses miracles. Il sembloit donc que l'Idolatrie ne pouvoit, dans cette conjoncture, se défendre d'une Apothéose. Le projet de Tibère n'eut pourtant point de suite : Peut-être, comme le croit Eusebe, (a) parce que le Sénat encore fier, ne vouloit point être prévenu dans ses décisions, peut-être parce qu'il avoit déjà défendu le culte

(a) De resurrectione à mortuis Domini & Salvatoris nostri Jesu-Christi quæ jam in omnem locum fuerat pervulgata, Pilatus Tiberio principi refert. Sed & de cæteris mirabilibus ejus, & ut post mortem cum resurrexisset à pluribus jam Deus esse crederetur, Tiberius quæ compertar rerunt ad Senatum. Senatus autem abnuisse dicitur, eò quod non prius hujus rei judicium fuerit delatum, sed auctoritatem suam prævenerat vulgi sententia. *Euseb. Hist. Eccl.* lib. 2. cap. 2.

E I V. I.  
CHAP. XI.Cic. pro  
Flacco.Oros. lib.  
7. c. 4.

des Divinitez étrangères ; peut-être à cause de la haine qu'il avoit pour les Juifs, comme on le voit dans Cicéron ; peut-être à cause du supplice de Jesus-Christ qui paroissoit à des yeux profanes ternir toute la gloire de sa vie ; peut-être enfin, comme le dit Paul Orose, parce que Tibère lui-même avoit refusé les honneurs divins, ou plutôt, parce que Séjan s'opposa toujours à ce nouveau culte. Quoiqu'il en soit de ces diverses raisons, il demeure indubitable que Tibère proposa d'accorder à Jesus-Christ les honneurs suprêmes, & cela seul prouve la haute idée qu'il en avoit conçu au bruit de ses prodiges. C'est Tertullien qui raconte le fait : (a) il l'avança comme public dans la fameuse Apologie qu'il offrit au Sénat, & sans doute il n'eut eu garde de nuire à la cause de l'Eglise, en soutenant ce qu'il eût été si facile de nier s'il n'eut pas été certain.

Que si l'on veut un autre témoignage que celui de Tertullien, nous sommes prêts d'en produire un, tiré de l'Histoire Païenne, sur un événement tout semblable. Lampride nous est un garant de la vénération profonde qu'Adrien avoit pour Jesus-Christ. Ce Prince eut dessein de lui dresser des autels, & de le mettre au nombre

(b) Tiberius ergo cujus tempore nomen Christianum in sæculum intravit, annunciata sibi ex Syria Palestinæ quæ illinc divinitatem [Jesus-Christi] revelaverant, detulit ad Senatum cum prerogativa suffragii sui. Senatus quia non ipse probaverat respuit. Cæsar in sententiâ manit' comminatus periculum accusatoribus Christianorum. Tertull. Apolog. cap. 5.

LI V. I.  
CHAP. XI.

de ses Dieux. Il fit bâtir des temples dans toutes les villes, sans y placer aucune statue, dit l'Historien, & il ajoûte que si le projet demeurera sans exécution, c'est que les Oracles consultez répondirent que si cette entreprise réussissoit, toute la terre deviendroit Chrétienne, & que les anciens Dieux seroient abandonnez. Ces temples demeurèrent donc sans consécration, & sans Divinité tutélaire. Ce sont eux apparemment dont parle Spartien, & que l'Histoire désigne sous le nom d'Adrianiæes. Tels étoient celui de Tibériade dont parle saint Epiphane, & celui d'Alexandrie, qui dans la suite servit à faire la grande Eglise, appelée la Césarée. Tous ces faits sont positifs. Et où les trouvons-nous ? On le voit dans les écrits mêmes du Paganisme.

Je sçai que Casaubon accuse ici Lampride d'avoir déferé trop légèrement à des bruits semés, à ce qu'il croit, par des Chrétiens, ou mal instruits, ou d'un zèle peu circonspect. Il veut qu'en élevant tous ces Temples, Adrien ne pensât qu'à se les consacrer à lui-même, résolu pourtant, lorsqu'ils seroient finis, de les décorer des images de ses Dieux ; mais que ce prince étant mort avant l'exécution de son projet, on répandit à la vue de ces temples restés imparfaits, sans dédicace, sans Divinités, & sans prêtres, que le premier dessein avoit été de les consacrer à Jesus-Christ. Et ce qui prouve, c'est toujours Casaubon qui parle, que ces bruits populaires



LIV. I. étoient, comme ils le sont d'ordinaire, desti-  
 CHAP. XI. tués de fondement, c'est que ni les Peres, ni les  
 historiens de l'Eglise, ne nous disent rien sur  
 un fait de cette importance, eux qui jamais  
 n'auroient négligé d'en faire honneur à la Reli-  
 gion, s'il eut été véritable.

Affurément le Critique, si habile d'ailleurs, n'a pas fait assez d'attention au texte de l'historien qu'il reprend. Lampride ne dit pas qu'Adrien avoit bâti des Temples, demeurés par sa mort sans consécration & sans simulacres; comme s'il eut résolu d'y en placer dans la suite. Il dit positivement & clairement, que ce Prince avoit ordonné que dans toutes les villes on bâtir des Temples, sans y mettre aucune représentation des Dieux. *Templa in omnibus civitatibus sine simulacris jasserat fieri.* Son intention n'étoit donc pas qu'ils servissent au même culte que les autres temples. Autrement la restriction précise que les ordres porroient eut été superflue. C'étoit donc à Jesus-Christ, comme le dit Lampride, qu'il destinoit ces nouveaux monuments dressés dans toutes les Villes ou Bourgades comme il vous plaira de traduire ici le terme *civitatibus*; & c'est pour cela qu'il n'y devoit paroître aucune des Idoles si révérees ailleurs. Une preuve encore que ce n'étoit pas ici son propre orgueil qu'Adrien vouloit flatter par des édifices construits à sa gloire, selon qu'on voudroit nous le faire entendre, c'est qu'il s'étoit fait bâtir un temple &

dresser des autels à Athènes, & qu'il les avoit LIV. I.  
 chargés des images de ses Dieux, ainsi que des CHAP. XI.  
 siennes propres, au rapport de Spartien & de Pausanias. En auroit-il usé différemment, si les ordres dont nous parlons, ces ordres portés dans toutes les Villes, avoient eu le même objet ?

Spart.  
 Hadr. c.  
 13.  
 Pausan. in  
 Atticis.

Ce n'est point tout : Lampride se sert d'expressions incompatibles avec le sens que lui veut prêter Casaubon. Parce que ces temples, dit l'Historien, ne sont consacrés à aucune Divinité, ils portent aujourd'hui le nom de temples d'Adrien : *quia non habent nomina dicuntur Adriani.* Or je le demande, qui est-ce qui les avoit désignés par ce titre ? C'étoient les Païens sans doute. Et pourquoi les nommoient-ils de la sorte ? Il est aisé de le voir. C'est que l'Evangile leur étoit en haine, & que pour ne pas avoier que Jesus-Christ s'étoit attiré la vénération de leurs Empereurs, jusqu'à lui élever des Autels, ils aimèrent mieux appeler du nom d'Adrien les temples qu'il vouloit consacrer au Dieu des Chrétiens.

Mais quoi, poursuit Casaubon, n'est-il pas vrai que les Auteurs Ecclésiastiques ne parlent jamais de ce fait ? N'est-il pas constant qu'il étoit trop glorieux à l'Evangile pour être omis par nos Ecrivains ? Leur silence prouve donc que Lampride ne parle que d'après quelques fidèles d'alors, qui vraisemblablement avoient imaginé ce projet pour en faire honneur à Jesus-Christ.

LIV. I. Je conviendrai qu'on ne lit en aucun de nos  
 CHAP. XI. Auteurs ce que raconte Lampride. Mais aussi  
 vouloir qu'un fait clairement énoncé par un Ecri-  
 vain non suspect, soit toujours appuyé du té-  
 moignage des autres, c'est en vérité trop exiger  
 & se rendre outrément difficile. La saine cri-  
 tique ne règle pas les jugemens par un  
 principe si rigoureux, & Calaubon lui même  
 l'auroit proferit. Ici l'aveu du Paganisme doit pa-  
 roître & plus fort, & plus décisif mille fois que  
 ne le seroit la déposition de nos propres Auteurs.  
 Celle-ci pourroit être soupçonnée de quelque  
 fraude, ou dumoins paroître le fruit d'un zèle  
 indiscret; l'autre est manifestement la confes-  
 sion forcée d'une vérité publique. Car de grace,  
 pesez les paroles de Lampride; *Telle étoit*, dit il,  
*l'opinion commune sur la destination de ces Temples:*  
*quæ ad hoc ille parasse dicebatur.* Il se présente à  
 l'esprit un raisonnement tout simple sur ce tex-  
 te. Ou c'étoit l'opinion des Chrétiens que Lam-  
 pride avoit dessein de rapporter, ou c'étoit celle  
 des Païens. Il faut opter. Or qui pourra penser,  
 & se flatter de persuader aux autres, qu'un Au-  
 teur tout plein du respect de ses Dieux, eut été  
 recueillir sur des lèvres Chrétiennes ce qu'il avoit  
 dessein d'apprendre à la postérité sur le projet  
 dont il s'agit? C'étoit donc des païens mêmes  
 qu'il en tenoit toute l'histoire, & c'est la tenir  
 directement d'eux que de lui entendre redire,  
 que si les temples destinés à Jesus-Christ étoient  
 demeurés

demeurés sans dédicace, c'est que les prêtres ir- LIV. I.  
 ritez de ce projet, firent craindre que s'il étoit CHAP. XI.  
 exécuté, la Religion payenne ne perdit aussitôt  
 son ancien éclat, & qu'enfin elle ne tombât en  
 ruine pour jamais, vaincuë par celle des Chré-  
 tiens.

Ce sont encore les Auteurs profanes qui nous  
 apprennent combien Alexandre Sévère, cet Em-  
 pereur si célèbre par ses vertus, admiroit celles  
 de Jesus-Christ. Il voulut, comme (a) Adrien, *Lamp. ubi*  
 lui faire élever un Temple; & il l'auroit fait as- *sup.*  
 surément, si les Chrétiens, confondus alors avec  
 les Juifs, n'avoient été en haine à la superstition.  
 Mais du moins il rendoit ses hommages à Notre  
 Seigneur (b) dans un Oratoire domestique, où dès  
 le matin il offroit ses sacrifices. Il avoit consacré  
 dans cette manière de Chapelle les images des  
 ames saintes & choisies, parmi lesquelles il ran-  
 geoit avec Orphée, Jesus-Christ, & Abraham.  
 Lampride ne le dit pas tout seul, & le témoin  
 qu'il cite est un auteur du tems même d'Alexandre

(a) Alexander Severus Christo Templum facere voluit, eumque inter  
 Deos recipere; quod & Adrianus cogitasse fertur qui templa in omni-  
 bus civitatibus sine simulachris iusserat fieri, quæ hodie idcirco quia  
 non habent nomina dicuntur Adriani, quæ ille ad hoc parasse diceba-  
 tur. Sed prohibitus est ab his qui consulentes sacra, repperant omnes  
 Christianos futuros, si id optato evenisset, & Tempa reliqua deserenda.  
*Lamprid. in Sévère.*

(b) Matutinis horis ( Alex. Sev. ) in larario suo ( in quo & divos  
 principes sed optimos electos, & animas sanctiores in quibus & Apol-  
 lonium & quantum scriptor suorum temporum dixit, Christum, Abra-  
 ham & Orpheum, & hujuscemodi Deos habebat, ac majorum sigles )  
 sem divinam faciebat. *Lamprid. Ibid.*

Sévère. Ce Prince étoit effectivement si enchanté de la Doctrine de Jesus-Christ, qu'il faisoit publier par un Héraut quelques (a) maximes de l'Evangile; il se faisoit par elles des régles de conduite, il les faisoit graver sur les Ouvrages publics, & vouloit que son Palais même les présentât par tout à ses yeux. Aussi, loin de nuire aux Chrétiens, il les souffrit & les favorisa; souvent il les donnoit en exemple, & sur tout dans les saintes précautions avec lesquelles on ordonnoit dans l'Eglise les Ministres de l'Autel. Voilà ce que le Paganisme, malgré sa prévention pour ses Dieux, pensoit de Jesus-Christ, & c'est cela que nous ne cesserons d'opposer à l'incrédule Je n'ai pourtant pas tout dit, & je le prie de se prêter encore à ce qui me reste. Car enfin, s'il persiste à douter des faits, & des miracles de l'Evangile après ce qu'il va lire, ce n'est plus seulement de l'Evangile qu'il se joue, c'est de tous les Historiens du Monde & les moins suspects. C'est de Chalcidius (a) qui rapporte tout au long le

(a) Clamabat sapius quod à quibusdam, sive Judæis, sive Christianis, audierat, & tenebat; idque per præconem, cum aliquem emendaret dici jubebat: Quod tibi non vis alteri ne feceris. Quam sententiam usque adeo dilexit, ut & in palatio & in publicis operibus præscribi juberet. *Lamp. ibid.*

Ubi aliquos voluisset vel Rectores Provinciis dare, vel præpositos facere, vel procuratores ordinare, nomina eorum proponebat, hortans populum ut si quis quid haberet criminis probaret manifestis rebus: Si non probasset, subiret pœnam capitis: Dicebaturque grave esse, cum id Christiani facerent in prædicandis sacerdotibus qui ordinandi sunt, non fieri in Provincialium Rectores quibus fortunæ hominum committerentur & capita. *Lamp. ibid.*

(a) Est quoque alia sanctior, & venerabilior Historia quæ perhibet

phénomène qui apparut aux Mages d'Orient. LIV. I.  
C'est de Phlégon (a) affranchi d'Adrien, qui CHAP. XI.  
raconte comme un prodige l'éclipse du soleil arrivée à la mort de Jesus-Christ, & dont parlent les Evangélistes. C'étoit si bien la même en effet, que ce sçavant homme place ces miraculeuses ténèbres à la 4. année de la 202. Olympiade qui concourt précisément avec la 19. année de Tibère, en laquelle Jesus-Christ mourut. C'est des actes publics auxquels Tertullien (b) & le Martyr (c) Lucien renvoyent le Sénat, & tout l'Empire. C'est de Thallus qui fait la même observation dans ses Histoires Syriaques. C'est des Annales de la Chine qui en ont conservé la mémoire. C'est de Macrobe (d) qui atteste la vérité du meurtre des enfans innocens immolés

Thallus in  
Syriac. lib.  
3.

ortu stellæ cujusdam non morbos mortisque denunciatas, sed descensum Dei venerabilis ad humanæ conservationis rerumque mortalium gratiam. Quam stellam cum nocturno itinere inspexissent Chaldæorum profecto sapientes viri & consideratione rerum cælestium satis exercitati, quævisse dicuntur recentem ortum Dei, repertâque illâ majestate puerili veneratos esse, & vota Deo tanto convenientia nuncupasse *Chalcid. Comment. in Timann.*

(a) Quarto autem anno 202. Olimpiadis magna & excellens inter omnes quæ ante eam acciderant defectio solis facta: Dies hora sexta ita in tenebrosam noctem versus, ut stellæ in cælo visæ sint; terræque motus in Bithynia Niceæ urbis multas ædes subverterit. *Phlego. lib. 13. Olymp. Chronic.*

(b) Eodem momento dies, medium orbem signante sole, subducta est..... Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis. *Tertull. Apol. c. 21.*

(c) Consulite Annales vestros, invenietis Pilati temporibus, dum pateceretur Christus, mediâ die fugatum solem & interruptum diem. *Lacian. apud Euseb. Hist. Eccl. lib. 8.*

(d) Cum audisset (Augustus) inter pueros, quos in Syria Herodes

LIV. I. par Hérode. C'est, pour le citer encore, de Phlé-  
 CHAP. XI. gon (a) qui reconnoît que Jesus-Christ étoit  
 un grand Prophète. C'est de Porphyre, (b) qui  
 convient que Jesus-Christ avoit chassé les Dé-  
 mons, aboli leur empire, & rendu vaine la puis-  
 sance des Dieux par la vertu de son nom.

En est-ce assez de tous ces témoignages? Non.  
 Il faut encore faire voir que les miracles par les-  
 quels les disciples de Jesus-Christ donnoient du  
 poids à sa doctrine, ont pour eux l'aveu le plus  
 formel. Il paroît d'abord cet aveu, dans les  
 paroles qui désignent les Chrétiens dans Suétone.  
 Il les appelle *une secte d'enchanteurs*; & pourquoi-  
 ce nom plutôt qu'un autre, si ce n'est parce que  
 les premiers fidèles étoient surtout renommés  
 par leurs prodiges? Ceux qu'ils faisoient au nom  
 de Jesus, montroient si clairement une puissance  
 plus qu'humaine, qu'il falloit bien pour se  
 défendre d'y croire, les attribuer aux secrets de  
 la magie. Foible ressource assurément. Mais le

Suet. in  
 Neran op.  
 16.

rex Judæorum intra bimatam iussit interfici, filium ejus quoque occi-  
 sum, ait melius esse Herodis porcum esse quam filium. *Macrob. Saturnal.*  
*lib. 2. c. 4.*

(a) Phlegon cette in decimo tertio, aut, ni fallor, in decimo quar-  
 to Chronicorum suorum volumine, fatetur ingenue Christum præcivi-  
 se futura, testaturque evenisse quicquid prædictum fuerat. Illic quoque  
 propter hanc præcipientiam pene invitatus fatetur non fuisse divina virtu-  
 te vacuum sermonem quem accepimus à majoribus *Orig. cont. Cels. lib.*  
*2.*

(b) Postea enim quam Jesus colitur nihil utilitatis à Diis consequi pos-  
 sumus, neque mirum si tam multis annis peste civitas vexatur, cum  
 Esculapius & alii Dii longe absint ab ea. *Porphyr. apud Euseb. Præp.*  
*Evangel. lib. 5. cap. 1.*

Paganisme n'avoit plus qu'elle contre l'évidence, & il justifioit par-là, sans le sçavoir, la prédic-  
 tion que le Maître avoit fait à ses Disciples, qu'ils seroient traitez de Magiciens, & d'impos-  
 teurs. C'est ce dernier titre que Lucien, ou l'Au-  
 teur qui a pris son nom, donne à Pérégrin, en  
 avouant les merveilles que celui-ci fit après sa  
 conversion à la foy. Il importe peu d'examiner  
 avec les Critiques si cette conversion fut sincère  
 ou feinte. De quelque manière qu'on le prenne,  
 il est toujours constant que Pérégrin fit des œu-  
 vres merveilleuses au nom de Jesus-Christ, &  
 que la vérité de ces œuvres est reconnue par  
 un Païen. Ce ne seroit pas la première fois que  
 la vertu de l'Evangile auroit eu son effet, même  
 par le ministère d'un impie, comme le soutenoit  
 (a) Origenes. On peut encore, si l'on veut,  
 entendre ce que dit Porphyre, qui sans nier le  
 miracle de la punition d'Ananie & de Saphyre,  
 à la parole de saint Pierre, se contente d'en faire,  
 selon sa coutume, une explication maligne.  
 Croit-on qu'il eût cherché ce détour, si l'authen-  
 ticité du Fait eût pu souffrir un déni formel?

LIV. I.  
 CHAP. XI.

Lucian.  
 de morte  
 Pereg.

Porphyre  
 apud Eu-  
 seb. præp.  
 Evangel. l.  
 5. c. 1.  
 Hieron.  
 Epist. ad  
 Demetri.  
 Idem de  
 Virg. servu.  
 c. 7.

Avancez avec la Religion, & suivez ses pro-  
 grès, vous voyez les Annales Payennes dépo-  
 ser persévérément en faveur de l'Evangile. Un  
 fait parmi les autres est mémorable, & je ne  
 puis l'omettre, ni me dispenser de l'éclaircir. Marc

(a) Tanta vis certe nomini Jesu inest, ut nonnumquam à malis no-  
 minatum sit efficax, *Orig. cont. Cels. lib. 1.*

LIV. I. Aurèle dans la guerre qu'il fit aux Quades, Peu-  
CHAP. XI. ples de l'ancienne Germanie, voyoit sous ses  
yeux l'armée Romaine périr tristement, consu-  
mée par les ardeurs brûlantes de la saison, &  
d'un pays aride. Jamais les troupes de l'Empire  
n'avoient été plus près de leur perte. Tout d'un  
coup cependant, à la prière de la légion pres-  
que toute composée de Chrétiens, dont la plu-  
part étoient de Mélitine en Arménie, le sort  
change; les nuës s'entrouvrent, elles fondent en  
eau, & défaltèrent les soldats à demi morts. D'u-  
ne autre part, la foudre tombe sur les Quades &  
sur les Marcomans, tandis qu'elle respecte le  
camp des Romains & leur procure une entière  
victoire. Qui est ce qui raconte cet événement?  
Sans compter (a) Claudien, (b) Jules Capito-  
lin, Dion Cassius, Thémistius, & la foule des  
autres, c'est Marc Aurèle lui-même dans la (c)

(a) Laus ibi nulla ducum nam flammens imber in hostem.

Decidit: hunc dorso trepidum flammante ferebat

Ambustus sonipes: hic tabescente solutus

Subfedit galea; liquefactaque fulgure cuspis

Canduit, & subitis fluxere vaporibus enses.

Tunc contenta polo mortalis nescia teli

Pugna fuit. *Claud. in sect. honorii Consulatus lib. 1.*

(b) Fulmen de Cælo precibus suis contra hostium machinamentum  
extorsit suis, pluviam impetratam cum siti laborarent *Jul. Capit. in M. An-  
ton. Philis.*

(c) Post hæc ei prælium acre, bellumque magnum cum iis, qui  
Quadi appellantur, fuit: quo ex bello victoria præter spem, vel potius  
*Dei Beneficio* feliciter consecuta est, propterea quod Romani, cum essent  
in prælio, atque in maximum periculum venissent, mirabiliter sanæ ac  
divinitus conservati sunt. Cum enim interclusi à Quadis in locis oppor-  
tunis, conferti pugnarent fortiter, atque interim Barbari differrent præ-  
lium, sperantes eos calore & siti perituros, quos circum occupatis lo-

lettre qu'il écrivit au Sénat, pour l'informer LIV. I.

CHAP. XI.

eis omnibus sic concluderant (erant enim multo plures) ut aquam ha-  
bere nullo pacto possent: cum que Romani in tantas difficultates in-  
currissent ut morbo, vulneribus, ardore solis & siti vexarentur, nec ob-  
eas res pugnare possent, aut aliò succedere, sed in acie stantes, atque  
iis locis constituti arderent: multæ nubes derepente ita coactæ sunt,  
*καὶ ὑπὲρ τοῦτοσδε ΟΥΚ ΑΘΕΕΙ ὑπερπέφυε*, ut maximus imber aquæ ceci-  
derit non sine Dei beneficio. *Dio. Cassius lib. 7. pag. 805.*

Imperator Cæsar Marcus Aurelius Antoninus, Germanicus, Parthi-  
cus, Sarmaticus, populo Romano, & sacro Senatui salutem. De ma-  
gnitudine consilii institutum mei vos certiores feci. Supra modum con-  
secuta sunt in Germania ærummæ graves, ad confinium periclitantibus  
laborantibusque, & septuaginta quatuor draconibus nono milliario op-  
pressis nobis in cotino. Cum autem hostes non longe abessent, explo-  
ratores id nobis indicarunt; & itidem Pompeianus, copiarum nostrarum  
militarium præfectus, ea significavit, quæ prius nobis cognita erant.  
Oppressus autem eram ab ingenti multitudine, cum mecum essent co-  
piæ delectæ legionis Primæ, Decimæ, Geminæ, ferentiariorum, mil-  
itæ. Quam ergo renunciatum esset, exercitum ex omni turba confertam  
noningentorum septuaginta septem millium adesse: ipse quoque vires  
meas inquirens, & copiarum numerum iniens, & cum multitudine  
barbarorum atque hostium conferens, ad rem divinam diis patrijs  
per preces faciendam decurri. Neglectus autem ab illis, & vires meas  
in angustum redigi ternens, evocati eos qui apud nos Christiani di-  
cuntur, ac per inquisitionem magnum eorum numerum inveni, acriter  
usque in eos infremui. Quod quidem minimè factum oportuit, propter  
eam quam in eis comperi esse virtutem: unde illi pugnam, non autem  
à telorum armorumque expeditione, neque à tubarum classico, exor-  
diuntur: quod ingratum hoc eis sit, propter Deum quem in conscien-  
tia gerunt. Quapropter æquum est, quos ad hoc, à Deo alienos esse  
suspicati sumus, ut eos norimus Deum in conscientia suapte sponte  
illapsam, atque ibi inclusum habere. Nam projicientes se in terram,  
non pro me tantum, sed & pro exercitu qui tunc ibi aderat universo,  
precatifunt, ita ut solatio nobis essent in præsentia fame & siti: in quin-  
tum enim jam diem aquam, quod ea defecisset, non ceperamus. Nam  
in mediuo Germaniæ, & in finibus hostium, eramus. Simul atque vero  
in terram sunt provoluti & Deum precatifone invocarunt, quem ego  
ignorabam, confestim aqua de cælo consecuta est; ad nos illa quidem  
frigidissima, in Romanorum vero imminentes hostes grandio ignea. Sed  
& cum oratione illa illic præsentia Dei adfuit, tanquam intuperabilis  
atque invicta. Unde igitur incipientes permittimus hæc Christianis esse,  
ne illi genus armorum adversus nos petentes, voti compotes fierent. *Aurel. Anton. apud Justinum ad calcem Apolog. 2.*

LIV. I. de sa victoire. Lettre si connue du tems de  
 CHAP. XI. Tertullien (a) qu'il y renvoye deux fois; si connue qu'Eusebe, (b) Orose, (c) & (d) Xiphilin, chacun dans leur tems, la citent comme incontestable. Je sçai que Dion rapporte ce prodige à Arnuphis célèbre Magicien d'Egypte; que Suidas en fait honneur à Julien célèbre imposteur de Chaldée, que Lampride l'attribue à des enchanteurs dont il ignore les noms, & qu'il désigne seulement par celui de Chaldéens. Mais à cela deux réponses. La première, c'est que le Paganisme qui donnoit aux Chaldéens la gloire de ce miracle, les confondoit presque toujours avec les Juifs, & ne distinguoit jamais ceux-ci d'avec les Chrétiens. En second lieu, c'est que Marc Aurele insinuë lui-même qu'il doit le prodige & la victoire, aux prières de la légion Chrétienne qui dans la suite porta le

Dio. lib. 7. pag. 805. Suidas in Apud φισ & in τ' α γ ο υ ς Lamp. in Heliog.

(a) Ceterum de tot exinde principibus ad hodiernum, divinum humanumque sapientibus, edire aliquem debellatorem Christianorum, At nos è contrario edimus protectorem: si littera Marci Aurelii gravissimi Imperatoris requirantur, quibus illam Germanicam sicut Christianorum forte militum precationibus impetrato imbre discussam contestatur. Tertull. Apolog. c. 5. Id. ad scap. c. 4.

(b) Εξ ελευθέρου τῆς δ' εὐχῆς τὸ παρεδόξον παποιμιδιαν λεγόμενα, ὁμολογῶ τὸ γὰρ ἐν τῇ ἀπὸ τοῦ βασιλέως ἐπιληφίνας προσηγορέσαν ΚΕΡΑΥΝΟΒΟΛΟΝ τῇ Ρωμαίων ἐπιπέδωσαν φωνῇ. Apollinarius. apud Euseb. Hist. Eccl. Lib. 5. c. 5. Idem Chron. L. 1.

(c) Extant etiamnum apud plerosque LITTERÆ Imperatoris Antonini, ubi invocatione nominis Christi per Christianos & sicut illam depulsam, & collatam fateretur fuisse victoriam. Oros. Hist. lib. 7.

(d) Τὸ πῶμα τῶν στρατιωτῶν τὸ ΚΕΡΑΥΝΟΒΟΛΟΝ ἰδιῶς καλεῖται, ἀπ' ἑδέρμας ἑτέρας ἀντίαις ἐδὲ γὰρ ἄλλη τις λέγεται, δεῖ δὲ ἀπὸ τοῦ κατὰ τὸν πρὸ συμβάντος τὸν πόλεμον ἕτοιμο προσηγορέσθαι. Xiphil. Epit. Dio. in Marco.

titre

titre de Légion Fulminante *Christianorum forte militum precationibus impetrato imbre*. S'il ne le dit pas avec cette assurance ferme qui exclut toute hésitation, il est clair que c'est par ménagement pour la superstition idolâtre. Il n'osoit en déclarant sa propre opinion, attaquer ouvertement celle du préjugé. Mais sa Lettre découvre assez ce qu'il pensoit, puisqu'il y prend en quelque sorte le parti des Chrétiens, & qu'il y condamne (a) leurs accusateurs à la peine capitale; Ordonnance qui étoit en vigueur sous le règne de Commode, selon que le rapporte Eusebe; & même selon (b) Ulpien, sous Verus & Antonin. Au fonds on ne doit pas s'étonner que le Paganisme ait donné la gloire de ce prodige à son Jupiter pluvieux,

LIV. I. CHAP. XI.

(a) Qui sicut palam ab ejusmodi hominibus penam removet, ita alio modo palam dispersit; adjecta etiam accusatoribus damnatione, & quidem terriore. Tertull. ubi supra.

Quocirca consulens statuo ne hominem hujusmodi quod videlicet Christianus sit, accusare liceat. Si quis autem inveniat Christianum; propterea quod Christianus sit, deferre; delatum ipsum Christianum; qui hoc sit professus, nulloque alio crimine accusatum quam quod Christianus sit; manifeste se pro eo gerere; delatorem vero ipsum vivum comburi volo. At Christianum confessum, ac proinde eo nomine tantum atque secutum, is cui provinciae praefectura credita est, ad penitentiam ejusmodi professionis, & statum illiberalem non traducet. Haec vero etiam Senatus-Consulto confirmari volo; & constitutionem hanc meam in foro Trajani proponi jubeo, ut legi possit. Eam quoque in alias provincias mittendam curabit Verus Pollio praefectus. Quicumque autem hoc viti, & exemplar ejus habere voluerit; ne recipere id ex eo quod à nobis propositum est prohibeatur. M. Aurel. Anton. Epist. supra laudata.

(b) Eis qui Judaicam (Id est Christianam) superstitionem sequuntur divi Verus et Antoninus honores adipisci permiserunt; sed & nobiles siates ei imposuerunt quae superstitiones eorum non laederent. Ulpian. lib. 3. in ff. de decurionib. vide & Aiciat. Dispuncti lib. 3. c. 6.

Tome I.

T

ou à Marc Aurele lui-même. Que n'auroit-on pas dit, plutôt que de reconnoître une vérité qui alloit à la ruine de l'ancien culte? Ce ne seroit guères connoître les hommes, que de les croire si dociles sur ce qui fait la conviction de leurs erreurs. Ils ont eu beau faire cependant, la puissance de Jesus-Christ a eu un si grand éclat, qu'ils n'ont pu se défendre de lui en rendre de fréquens témoignages; & je ne puis en rapporter de plus authentique que celui de tant d'Empereurs.

Nous ne taisons pas cependant ce que nous opposent ici de très habiles critiques. Tous ne sont pas persuadés qu'avant Marc Aurele il n'y eut point dans les Troupes Romaines de légion appelée *fulminante*; & \* plusieurs soutiennent que bien auparavant, & même dès le temps d'Auguste, la douzième portoit ce nom. D'autres contestent la vérité de la Lettre que nous attribuons à M. Aurèle; & \* ils en attaquent la certitude, fondés 1<sup>o</sup> sur le nombre prodigieux de Martyrs dont parle Eusebe lui-même, & qui furent immolés à leur foy peu après la défaite des Quades. 2<sup>o</sup>. Sur ce que les Historiens nous disent de la Colonne\* élevée en témoignage du prodige. Jupiter y étoit représenté, distribuant d'une part des eaux bienfaisantes, & de l'autre faisant partir ses foudres. Image visiblement incompatible avec ce que la prétendue Lettre de M. Aurèle lui fait penser & dire. Enfin quelques sça-

\* Scalig. animad. in Euseb. num. 2188. Lips. Analect. ad Milit. Rom. Baron. ad ann. 576. sect. 18. 19.  
\* Scaliger. Ibid. Salmas in Jul. Capitol. Huet. Dem. Ev. prop. 3.  
\* Baronius Annal.

vants ont voulu, sur la foy d'Origène, soutenir que dans les premiers siècles du Christianisme, les Fidèles s'interdisoient la profession des armes, & qu'elle leur étoit en horreur. D'où ils concluent que ce qui nous est raconté de la légion fulminante composée de Chrétiens, est au moins suspect, s'il n'est même ouvertement faux, & l'invention de quelque Grec sous l'Empire de Justinien. Pour commencer par cette dernière difficulté, puisqu'elle se trouve sous ma main, je dis qu'on n'a jamais rien soutenu de plus opposé à l'histoire. Les Chrétiens servoient dans les armées dès les premiers tems, puisqu'en faisant la revue de la sienne dans l'Orient, Trajan y en trouva plus de dix mille qu'il rélegua dans l'Arménie sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux Dieux. Les Chrétiens portoient les armes, puisque sur les ordres de Flavius Claudius qui succéda à Gallien, & sous l'Empire d'Aurélien, plusieurs furent cassés, & dégradés des armes, ou mis à mort. Les Chrétiens n'avoient pas en horreur les guerres légitimes, puisque Maximien irrité de les voir si nombreux dans ses armées, les sacrifia presque tous à son Hercule, dont il étoit si follement idolâtre qu'il en prit le nom. Si ces réponses ne suffisoient pas, je renvoie le contradicteur à nos premiers Apologistes; (a) il y verra les fideles se dévouer

(a) Hesterni sumus, & vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castra, Municipia, conciliabula, CASTRA IPSA. Terrull. Apolog. cap. 38.  
Facta est liberalitas praestantissimorum Imperatorum (L. sept. Severus

CHAP. XI. dans les combats au service de la patrie , & le disputer aux payens par la fermeté du courage, Il est vrai qu'Origene semble avouer le contraire dans sa réplique à Celse , (a) & se ranger du parti de ceux qui trouvoient alors , car il y en avoit , que le tumulte de la guerre & l'inhumanité qui l'accompagne d'ordinaire , conviennent mal à cet esprit de recueillement & de charité qui caractérise l'Evangile. Mais cette opinion outrée n'étoit pas celle de l'Eglise , (b) ni même le sentiment bien déterminé d'Origene qui

pater , & M. Antonin. Caracalla ) Expungebantur in castris milites laeteati. Adhibetur quidam illic DEI MILIS CAETERIS CONSTANTIOR FRATRIBUS, qui se duobus Dominis servire posse praesumpserat , solus libetio capite , coronamento in manu otioso..... SOLUS FORTIS INTER TOT FRATRES COMMILITONES. Id. lib. de Coron. Militis.

Navigamus & nos vobiscum , & MILITAMUS , & rusticamur , & mec- eamur ; proinde miscemus artes , opera nostra publicamus usui vestro. Idem Apolog. chap 42.

(b) Ημεις δε μαλλον υπερμαχημεν το βασιλειας. και ε συστανομεθα μεν αυτω κεν επιτη. συστανομεθα δε υπερ αυτου ιδιον στρατοπου ενισχυας συγκετακτες, δια των προς το Θεου ε υπηρεσιωι. Origen. contr. Cels. lib. VIII.

(a) Επαρλιωτης τροσιων διδασκων με εδιδειν, με συκαφαντων ; αρκειδου δε επι της διδουμενης οδου. Παιδαγωγος προς δευτερον. Constituit. sub nomina Clem. Roman. Lib. VIII. cap. XXXII.

In castris & ipsi quondam saecularibus militantes , sed veri & spirituales Dei milites, dum Diabolum Christi professione prosternant ; palmas Domini & coronas illustres meruerunt Cyprian. de Martyrib. Laurentino & Ignatio Afris.

Solent ab iis qui bella impugnant , adferri dicta quaedam veterum Christianorum ad quae tria dicenda habeo. Primum est ex iis dictis nihil amplius colligi quam privatam quorundam sententiam , non publicam Ecclesiarum : adde , quod ferme quorum ea dicta sunt , amant ab aliis seorsum ire & docere quiddam magnificentius. Grot. de Jure Belli & pacis. lib. 2. cap. 2. sect. 9.

en mille endroits (a) parle avec honneur de la LIV: I. profession des armes. CHAP. XI

A l'égard du nom de légion fulminante , j'accorde sans peine qu'il étoit déjà connu dès le temps d'Auguste. Mais il ne s'en suit pas de cet aveu que nos plus anciens Auteurs nous aient trompez, en avançant que la légion dont il s'agit, fut honorée du même titre ; la présence du miraculeux événement qui fut l'effet de sa prière. Il se peut que plusieurs aient porté le même nom par des raisons différentes, soit, par exemple, à cause de quelque symbole particulier à leurs enseignes ; soit à cause que la valeur des soldats dont elles étoient composées, sembloit, comme la foudre, semer la terreur par tout où ils tomboient. Scaliger observe en effet que sous Constantin Porphyrogénète ; il y avoit une troisième légion fulminante distinguée encore de celles du tems d'Auguste , & de Marc Aurèle. Pour dire plus , on en trouve jusqu'à six différentes dans les médailles de Golthius. Ce que Dion rapporte de celle qui étoit appellée fulminante sous Auguste , n'est donc pas un motif raisonnable d'exclusion pour celle qui , dans la suite , porta le même nom sous Marc Aurèle.

Ce que l'on ajoute contre le Rescript de ce Prince , est moins solide encore ; car qui pourra

(a) Ελεγον δε ε ος ονομα πολεμου των ματιων, διδασκαλια εγχεσσε, προς το θεον, ε παραμαχημεν, εισποσε θεου, ε γινωσκει εν ανθρωποις. Origen. contr. Cels. Lib. IV.



LIV. I. croire que Tertullien eut sans cesse rappellé nos  
 CHAP. XI. ennemis à un Acte imaginaire, & qu'il eut eu l'au-  
 dace de le citer, quand il étoit facile de nous  
 démontrer qu'il n'existoit pas? Laissons pourtant  
 cette réflexion, toute victorieuse qu'elle est.  
 Où lit-on que Marc-Aurèle ait tourmenté les  
 Chrétiens, après l'événement qui fut l'occasion  
 de sa Lettre au Sénat? Eusebe dit, (a) il est vrai  
 qu'à la dix-septième année du règne de ce Prince, la  
 persécution fut plus violente qu'auparavant, & qu'elle  
 fit des Martyrs dans toutes les contrées de l'Univers.  
 Mais premièrement, nous avons tout lieu de pen-  
 ser qu'il y a faute dans le texte d'Eusebe, &  
 qu'il avoit écrit, non la 17, mais la 7. année du  
 règne de Marc Aurèle. Adon de Vienne remar-  
 que aussi que ce fut durant la guerre contre les  
 Parthes que cette horrible tempête s'éleva con-  
 tre l'Eglise; *in diebus belli Parthici*. Or en quel  
 temps Marc Aurèle reçut-il à Rome les hon-  
 neurs du triomphe pour avoir vaincu ces peuples?  
 N'est-ce pas l'an de Jesus-Christ 166. qui, selon  
 Blondel, concourt précisément avec la sixième  
 année du règne de Marc Aurèle? La persécu-  
 tion dont parle Eusebe, n'arriva donc pas dans  
 la dix-septième, mais environ la septième année  
 de son Empire. Disputez sur ce calcul, si vous le  
 voulez, toujours est-il constant que la guerre

Ado Vieni  
 Chron. l.  
 6. cap. 15.

Blondel.  
 Apolog.  
 pro sent.  
 Hier. de  
 Episc. &  
 Presbit.  
 Sect. 2. c.  
 9.

(a) Septimo decimo Marci anno violentior adversus Christianos per-  
 secutio commorata est, quæ innumerabiles prope Martyres per universum  
 orbem fecit. Euseb. lib. 5. c. 1.

contre les Marcomans & les Quades, est (a) pos- LIV. I.  
 térieure de neuf à dix ans à la guerre contre CHAP. XI.  
 les Parthes faite dès le temps de Verus. Or c'é-  
 toit lorsque ce dernier vivoit encore, (b) que  
 le Paganisme exerça sur nous ses violences dans  
 les Gaules. Par conséquent il n'y a point de preu-  
 ves que Marc Aurèle ait suscité de persécutions  
 contre les Chrétiens après la défaite des Marco-  
 mans, & sa conduite n'a point démenti sa Lettre  
 au Sénat, ni son Rescript favorable à l'Eglise.  
 On trouve même dans (c) Ulpien des preuves  
 du contraire, tout ennemi déclaré qu'il est du  
 Christianisme.

Supposons néanmoins avec M. de Valois, &  
 contre toute vraisemblance, que les dattes ori-  
 ginales d'Eusebe n'ayent point été altérées; ac-  
 cordons qu'effectivement cet Historien, ait par-  
 lé d'une persécution commencée à la dix-septième  
 année du règne de Marc Aurèle; même dans  
 cette hypothèse rien ne combattoit la vérité de  
 son Rescript. Si les Chrétiens n'en recueillirent

(a) Dum Parthicum bellum geritur: natum est Marcomanicum,  
 quod diu eorum qui aderant arte suspensum est; ut finitibus jam Orien-  
 tali bello Marcomanicum agi posset. Capitolin.

(b) Lugduni sanctorum Martyrum Photini Episcopi &c. fortis & ite-  
 rata certamina tempore Marci Aurelii Antonini, & Lucii Veri fuerunt.  
 Martyrol. Rom. ad. 2. Jun.

(c) Eis qui Judaicam (id est Christianorum) superstitionem sequun-  
 tur, Divi VERUS ET ANTONINUS honores adipisci permiserunt; sed &  
 necessitates illis imposuerunt quæ superstitiones eorum non laederent.  
 Ulpian. lib. 4. in siff. de Decurionibus. Vide in hunc locum Ulpian. siff.  
 Dispunt. lib. 3. cap. 8.

LIV. I. pas le fruit, c'est que les Proconsuls, les Gouverneurs, les Magistrats, & le peuple étoient alors si animés contre nous, que les ordres des princes mêmes, n'avoient presque jamais (a) leur exécution dès qu'ils nous étoient favorables. On avoit résolu de nous perdre, & pour y parvenir la multitude ne connoissoit rien de sacré; pas même le respect & la crainte de ses Maîtres. Toute l'Histoire n'est remplie que des effets de cette fureur indocile. On en voit les tristes exemples sous Adrien, sous Antonin le pieux & sous les autres comme s'en plaignent si souvent saint (b) Justin, (c) Meliton; & (d) Eusebe.

Reste donc à sçavoir comment d'une part Marc Aurèle aura pu reconnoître qu'il devoit sa victoire à la prière des soldats Chrétiens; &

(a) Nulla magis contempta Principum Romanorum Edicta fuerit quam quæ Christianis favere visæ sunt. *Baldwinus. ad Edict. princip. Rom. de Christian.*

Principibus ipsis usi Christiani plerumque æquioribus, sed Senatorum, & Magistratus, & Igni consules, doctores adverterios habuerunt. Nam & si is mandaretur execratio atque initio mandatorum principalium, quibus Christianorum universitas defendebatur, talia tamen illi, quantum poterant, mandata eludebant. *Ibid. p. 86.*

(b) Non legitimo examine judicia exercetis, sed affectu præter rationem in transmissum acti, & malignorum genitorum flagris quasi furis incitatis, causâ non judicatâ, supplicia inferitis, nihil pensi habentes. *Iust. Apolog. 2. p. 55.*

(c) Quod enim nunquam antea factum fuerat, persecutionem nunc patitur eorum hominum genit, novis per Asiam deceteris exagitationibus. Impudentissimi namque delatores & alienarum optimi cupid, ex imperialibus edictis, (sc. *Antiquioribus*) occasionem nacti, palam diu noctuque grassantur, spoliaturque homines innoxios. Quod si hæc iustitiam fieri, tunc æque ordine facta, luno. *Melito apud Euseb. Hist. lib. 4. chap. 26.*

(d) Εξ ἐπιδησίας τῶν κατὰ τὴν πόλιν δήμεν. *Euseb. ubi supra.*

de

de l'autre en faire honneur à Jupiter *pluvieux* LIV. I. dans le monument qu'il érigea pour en éterniser le souvenir. Mais cette contradiction n'est pas un argument contre le fait; à moins qu'on ne veuille soutenir que les hommes agissent toujours conséquemment à leurs lumières; principe qu'une expérience presque universelle ne combat que trop. Rappeliez-vous ces mémorables événemens de l'histoire qui tiennent si étroitement à celle de la religion; n'y voyez-vous pas les mêmes irrégularités de conduite qui vous blessent ici? D'où vient, par exemple, que Nabuchodonosor, Cyrus, Darius, Artaxerces demeurèrent plongés dans leurs premières ténèbres, eux qui pourtant reconnurent la sainteté du Dieu d'Israël, & qui firent pour son peuple de si favorables ordonnances? D'où vient que Joséphe rend gloire aux miracles de Jesus-Christ, & qu'après ce témoignage éclatant, une basse adulation lui fait trouver le Messie dans Vespasien qui n'en avoit aucun caractère? Ce que vous répondrez pour expliquer ces bizarres énigmes, & tant d'autres, d'avance je l'oppose à celle dont vous me demandez l'éclaircissement. Après tout s'il en faut donner un, nous n'aurons pas à le chercher bien loin. Marc Aurèle vouloit perpétuer la mémoire du prodige dont il étoit le témoin: Il ne connoissoit dans toutes les Religions aucun symbole, hors celui de Jupiter *pluvieux*, qui représentât le Dieu qui commande aux élé-

LIV. I. CHAP. XI. ments ; il étoit d'ailleurs de la secte Stoïcienne , & cette philosophie ne reconnoissoit qu'un même Dieu (a) caché sous divers noms , & sous les diverses emblèmes qui le representoient. Il crut donc par le monument qu'il érigeoit à Jupiter *pluvieux* , n'honorer que la main bienfaisante , quoiqu'inconnue , qui avoit sauvé les troupes de l'Empire , & l'Empire lui-même. Après cette digression je reviens au sujet que je traite.

Un Fait qui soulève encore l'incrédulité , est le détail des mœurs innocentes , & même sublimes des Chrétiens , dans l'origine de l'Eglise. Toutefois ces prodiges de vertu racontez par nos Auteurs (b) ont fait l'admiration des Gentils , & ils

(a) Quæcumque voles nomina proprie aptabis , vim aliquam effectumque caelestium continentia : tot appellationes ejus esse possunt , quot & munera ; *Senec. de Benefic. lib. 4. cap. 7.*

Κόσμος τε γὰρ εἰς διὰ πάντων , καὶ ΘΕΟΣ Εἶς ΔΙΑ ΠΑΝΤΩΝ. *Antonin. lib. 7. num. 9.*

Convicti de uno Deo , quum id negare non possunt , ipsum se colere affirmant : verum hoc sibi placere ut Jupiter nominetur. *Lactant. lib. 1. cap. 2.*

(b) Quis apud vos diversatus , virtute omni plenam firmamque fidem vestram non probavit ? Modestam & decentem in Christo pietatem non est admiratus ? magnificentiam hospitalitatis vestrae non prædicavit ? perfectam stabilemque cognitionem non judicavit beatam , nam sine personarum acceptione cuncta faciebatis ; & in Dei legibus ambulabatis , subditi præpositis vestris , & honorem debitum senioribus vestris tribuentes : juvenibus ut modesta & honesta cogitarent mandabatis , mulieribus denunciabatis ut inculpatâ , & honestâ , & castâ conscientia omnia peragerent , diligenter pro officio maritos suos , atque in obedientia regulâ constitutæ res domesticas honoratè administrarent. &c. *Clem. Rom. Epist. 1. ad Corinth. c. 1.*

Omnes humili animo eratis , nullatenus superbientes , magis subjecti

n'ont pu s'en cacher. Que des traits semez dans leurs Ouvrages justifient les justes éloges que nous donnons à nos Peres selon la foy ! Entendez (a)

LIV. I. CHAP. XI.

quam subjicientes , dantes potius quam accipientes , Dei viatico contenti , & accurratè attendentes sermonibus ejus. Dilatati eratis in visceribus , & passiones illius præ oculis vestris erant. Sic pax alta & præclara omnibus dabatur , insatiabile benefaciendi desiderium , & plena spiritus sancti super omnes effusio erat. Atque pleni sanctæ voluntatis , bonâ alacritate cum piâ confidentiâ extendebatis manus vestras ad Deum , supplicantes ut propitius esset si quid inviti peccassetis. Vobis dies & noctes sollicitudo erat pro universâ fraternitate ut salvaretur numerus electorum Dei. Sinceri & simplices eratis , atque injuriarum immemores. Omnis scissio & scissura vobis abominata erat. De proximorum delictis lugebatis ; eorum defectus , vestros judicabatis. Parati eratis ad omne opus bonum , Venerandâ & virtutum omnium refertâ conversatione cuncta in timore Dei agebatis. Mandata ejus scripta erant in cordis vestri tabulis. *Ibid. c. 2.*

Nos autem verbo persuasi ab illis quidem descivimus , ( *Demonibus* ) solum verò ingenitum Deum per filium sequimur. Et qui olim stupris gaudebamus , nunc castitatem solam amplectimur ; qui magicis artibus utebamur , bono & ingenito Deo nos consecramus ; qui pecuniarum & possessionum quæstus præ rebus omnibus adamabamus ; nunc ea etiam quæ habemus in commune referimus , & cum indigentibus quibusque communicamus ; qui odiis & cædibus mutuis inter nos grassabamur , & cum eis qui tribules nostri non essent communem focum non habebamus , nunc post Christi adventum convictores sumus , & præ inimicis oramus , quique nos iniquo prosequuntur odio , eos suavione flectere conamur ut secundum Christi præcepta vitam agentes , spem habeant se eadem nobiscum à Deo omnium dominatore consecuturos. *Iust. apol. vulgo 2. sed 1.*

Apud nos homines etiam plebei , quique ex manuum labore sibi victum parant , & vetulæ , si sermonibus utilitatem professionis nostræ ostendere nequeant , rebus ipsis & operibus eam declarant. Nec enim orationes compositas recitant aut annumerant verba , sed actiones honestas , & virtutum exempla de se præbent , dum percussi non repercutiunt , spoliatis dicam non scribunt , petentibus largiuntur , proximos quoque ut se ipsos amant. *Athenog. legat. pro Christian.*

(a) Soliti statò die ante Lucem convenire , carmenque Christo quasi Deo dicere secum invicem , seque sacramento non in scelus aliquod obstringere , sed ne furta , ne latrocinia & adulteria committerent , ne fidem fallerent , ne depositum appellati abnegarent. Quibus peractis

LI V. I. Plin le jeune. Il écrit à Trajan qu'il s'est efforcé d'approfondir la Religion & la conduite des Chrétiens, & cependant qu'il n'y a remarqué ni ombre, ni trace de crime, tout au contraire une vie pure, une concorde inaltérable, de l'équité, de la droiture & une soumission parfaite aux Ordonnances des Princes. Il ne reprend en eux que la constance dans les supplices. Combien faloit-il être irréprochable pour en faire convenir un Payen si zélé? Sérenius Granianus est chargé par Adrien, de l'informer des justes raisons qu'avoit le Peuple de persécuter le Christianisme. Le Proconsul répond à l'Empereur, d'une manière qui ne laisse rien à désirer pour l'entière justification des Fidèles. *Il me paroît*, (a) dit-il, *injuste de les condamner sans aucune procédure régulière, & quoiqu'ils ne soient coupables d'aucun crime.* Adrien fut touché de ce témoignage, il le fut de celui des autres Gouverneurs qui en rendirent de pareils, & donna ce Rescript fameux adressé à Minutius Fundanus, (b) par lequel il défendoit de punir les Chrétiens sur les cris séditieux de la multitude, &

Euseb.  
Hist. Eccl.  
lib. 4. c. 8.  
Ibid. c. 9.  
Sulp. S. lib.  
2. c. 45.  
Oros. lib.  
7. c. 12.  
Euseb.  
Glor.

morem sibi discedendi fuisse ad capiendum cibum, promiscuum tamen & innoxium. Quod ipsum facere desisse post edictum meum quo secundum mandata tua hæteras esse veteram. *Plin. lib. 10. Epist. 102.*

(a) Quod non est iustum Christianos nullius criminis reos absque iudicio puniri. *Seren. Granian. ad Adrian. apud Euseb. Hist. Eccl. lib. 4. cap. 8.*

(b) Si quis igitur accusat & probat adversum, leges quicquam agerememoratos homines (Christianos) pro merito delictorum etiam supplicia statuas. Illud mehercule magnopere curabis, ut si quis calumniam gra-

commandoit de châtier sévèrement les délateurs, LI V. I. si par actes ils ne prouvoient les contraventions des Fidèles aux Ordonnances de l'Empire. LI V. I. CHAP. XI.

Sur les traces d'Adrien, Tite Antonin qui lui succède, frappé de l'innocence des Chrétiens, depuis si long-tems exposez aux fureurs de la calomnie, leur accorde sa protection. Il écrit pour eux à tous les peuples de l'Asie, traite d'impieété (a) la violence des persécuteurs, confirme le Rescript d'Adrien, si équitable contre les délations, & défend qu'on inquiète les Chrétiens, dont le seul crime fera de l'être. Sous son règne le même ordre est porté aux Athéniens, aux Thessaloniens, à ceux de Larisse dans la Thessalie, & à tous les Grecs. Julien lui même admire la conduite innocente des Galiléens (c'est ainsi qu'il nous appelloit.) Il fait rougir le Paganisme par le contraste de ses mœurs & des nôtres; il propose la modestie, la charité, la candeur, le zèle de nos Ministres, en exemple aux pontifes de ses idoles. Le sophiste Libanius donne aux Chrétiens le titre glorieux d'amis de Dieu.

Julian.  
Epist. ad  
Arfac.  
Pontif.  
Galat.

tiâ quemquam horum postulaverit reum, in hunc pro sui nequitia supplicis severioribus vindices. *Epist. Adrian. ad Minut. Fund. Proc. Asia. Apud Euseb. Hist. lib. 4. cap. 9.*

(a) Sed vos confirmatis sententiam eorum quos persequimini, dum aiunt vos impios & sine Deo esse. . . . . Quod si quis perseverat huiusmodi hominibus absque ullo crimine movere negotia, ille quidem qui delatus pro hoc nomine fuerit, absolvatur, etiam si probetur id esse quod ei obicitur, Christianus. Is autem qui crimen obtendit, reus pœnæ ipsius quam obicit, existat. *Epist. T. Anton. ad Abime. Apud Euseb. Hist. Eccl. lib. 4. cap. 13.*

LIV. I. Tant il est vrai que l'Eglise , quoiqu'obscure & CHAP. XI. défolée dans les premiers tems , répandoit par ses vertus un éclat qui montrait visiblement l'origine sainte dont elle est sortie ! C'étoient les Philosophes, c'étoient les Gouverneurs, c'étoient les Princes qui lui rendoient cette justice, qu'ils fussent eux-mêmes livrez à l'erreur, & Dieu l'a voulu ainsi, pour ne point laisser son œuvre sans témoignage évident, pour condamner le Monde par les puissances du Monde, & pour fermer la bouche à ces hommes téméraires qui oseroient soutenir un jour, que la foy n'a pour elle que des autoritez suspectes.

Orof. lib. 7. c. 4.

Je ne parlerai point ici des rapides progrès que fit l'Évangile en naissant, de l'aveu même (a) de ceux qui alors nous haïssoient le plus ;

(a) Interim usque ad sceleratissimæ gentis consuetudo invaluit, ut per omnes jam terras recepta sit. Victi victoribus leges dederunt. Senec. Apud. Aug. de civit. Dei lib. 6. cap. 11.

Atque utinam nunquam Judæa subacta fuisset

Pompeii bellis, Imperio que Titi!

Latius excisæ gentis contagia serpunt

Victoresque suos Natio victa premit. Rutil. Itiner.

Judæos impulsore Chresto assidue tumultuantes Romæ expulit. Suet. in Claud. c. 25.

Ergo abolendo rumori Nero subdidit reos, & quæstissimis penis afficit quos vulgus Christianos appellabat..... Igitur correpti qui fætebantur, deinde in judicio eorum multitudo ingens, haud pèrinde in crimine incendii, quam odio humani generis conjuncti sunt. Et pereuntibus addita ludibria, ut ferarum tergis contacti, laniatu canum interirent, aut crucibus affixi aut flammam, atque ubi defecisset dies in usum nocturni luminis uterentur..... Unde quamquam adversus fontes, & novissima exempla meritos, miseratio oriebatur; tanquam non utilitate publica, sed in sævitiam unius absumerentur. C. Tacit. Ann. lib. 15. c. 44.

Καὶ τὸ αὐτὸ ἔχει, ἄλλως τε πολλὰς, ἢ τὴν πόλεως Κλήματα ἠπαύσαντο

je veux bien ne rien dire encore de ce nombre immense de Martyrs, qui mouroient en attestant les miracles qu'ils avoient vûs, & dont les Annales sacrées des Payens n'ont pu se taire. J'en ait dit assez ailleurs, & pour surcroit on peut jeter les yeux sur les Auteurs que je cite en notes. Mais ce que je ne puis omettre, est la confession de Mahomet; \* & de ses sectateurs sur les Faits de l'Évangile. Sans compter une partie de nos Mystères, dont ils s'interdisent le doute, en ont-ils eu jamais sur la plupart des miracles de Jesus-Christ? N'est-ce pas au contraire parce qu'il en a fait sans nombre, que Mahomet l'a honoré comme le prophète envoyé de Dieu, & qu'en plusieurs endroits il le nomme le Messie? L'Alcoran n'est plein que du récit de ses merveilles; ce n'est en un sens que notre Histoire défigurée, reconnoissable pourtant en ce qu'il a fallu, malgré foy, emprunter de l'Évangile pour ne pas démentir le crâde la Tradition. Que dis-je? Au delà des Faits de notre Histoire, mille autres également prodigieux sont rapportez par le faux Prophète des Arabes, & à la gloire de Jesus-Christ, ou de ses Disciples. Ces Faits surajoutez ne sont que des fables; & des visions, je le sçai bien. Mais ces fables,

LIV. I. CHAP. XI.

Juvena. Satyr. 1. & 8. Ulpian. \* Voyez. Chardin. Voy. de Perse tom. 10. p. 44. & 48. Herbelot. Biblioth. Oriental. M. de la Monnoye. Remarques sur le Menagier an. Reland. not. in Compendi Theol. Mahomet. Azoara. 5. 12. Azoara. 29. Azoara. 13.

ἡμετέροις ἀνεπίσημον ὄντα, ἢ γυναικῶν ἢ ἀδύην συγγενῶν ἐκείνῳ Φλαβίαν Δομητίαν ἔχοντα, κατήσπραξεν ὁ Δομητιανός. ἐπιτέχθη δὲ ἀμοιβὴν ἐγκλημα ἀθεοπύθης, ὡς ἔστι καὶ ἄλλοι τῶν ἱεροδιδασκάλων ἢ ἐξοκέκκοιτες πολλοὶ κατεπίδησαν, καὶ ἐξ ἑαυτῶν ἔβανον, οἱ δὲ τὰν γούν ὑπέστην ἐστρωθῆσαν. ἢ δὲ Δομητίαν ὑπερῆσαν ἐπὶ Παιδαγύγῳ. Διά. lib. 67. εκ Χρηστί.

LIV. I. tirées de l'Évangile de saint Barnabé, & de quelques autres ouvrages apocryphes, ces contes reçus & donnés comme vrais par des hommes, qui d'ailleurs se déclarent nos ennemis, ne prouvent que mieux la certitude de nos Actes, & combien l'évidence a forcé d'y souscrire. J'ai donc en rigueur démontré ce que je voulois, & il est vrai que les Faits de l'Évangile sont avoués par ceux que l'intérêt engageoit à les nier.

*Eclaircissement sur le témoignage que Josèphe rend à Jesus-Christ dans les Antiquitez Ju-  
daïques. liv. 18. chap. 4.*

*Euseb. Dem. Evang. l. 4. c. 25. Id. Hist. Eccles. lib. 1. c. 11.*  
**L**E passage de Josèphe que j'ai cité dans ce chapitre, a été par Eusebe, & il importe, en commençant d'observer que cet Ecrivain, célèbre vivoit au troisième siècle, & que Josèphe étoit mort dans le second. Intervalle, comme l'on voit, bien moins grand qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, ou qu'on n'affecte de le représenter. Le même texte est rapporté par S. Jérôme, par Sophronius, par Ruffin, par Isidore de Damiette, par Sozoméne, par Cédrene, par Nicéphore Calliste, par Suidas; & tous ces graves Auteurs l'ont reçu & donné comme vrai. Cependant puisqu'on l'a soupçonné dans les derniers temps, & qu'au mépris de tant d'autoritez, quelques \* Scavants croient encore qu'il a été inséré par une fraude pieuse dans l'Histoire de Josèphe,

Josèphe, il est à propos que j'éclaircisse ici le fond de la difficulté. On verra par ce que je vais dire, si j'ai tort de me ranger du parti de ceux qui soutiennent l'authenticité du passage en question. Je promets, surtout, de ne rien omettre de ce qui peut être de quelque importance dans ce qu'on nous oppose.

Premièrement, tous les Auteurs que je viens d'appeler en garantie avoient chacun des copies particulières de Josèphe, puisqu'ils écrivoient en des siècles, & en des lieux différents; les uns dans la Grèce, l'autre dans la Palestine, & celui là dans l'Égypte. Leurs exemplaires étoient uniformes cependant. Et encore aujourd'hui, soit que l'on consulte les imprimés, soit qu'on examine ce qui nous reste de manuscrits de Josèphe, il ne s'en trouve pas un, je dis un, quelque antiquité qu'il ait, où le texte, dont nous parlons soit omis. Que veut dire cet accord général? N'est-il pas du moins une forte présomption, s'il n'est même, & en rigueur, une preuve décisive? Quoi! la fraude seroit universelle, & nul exemplaire ne lui auroit échappé? Dans cette foule de manuscrits épars, il ne s'en trouveroit aucun qui aidât à dévoiler le mystère? Un livre si estimé, si répandu, auroit éprouvé partout la même falsification? En vérité il faudroit être bien épris du paradoxe, pour se résoudre à protéger de telles hypothèses. De tout temps l'authenticité d'un texte, comme en toute autre

LIV. I. matière de fait, à dépendu de la déposition uni-  
 CHAP. XI. forme des Auteurs. La critique ne connoît point  
 d'autre règle dans ses jugemens, & on ne peut en  
 imaginer une moins faillible. Or j'ai fait voir la  
 foule des Ecrivains s'accorder à maintenir la vé-  
 rité du passage dont il s'agit; je les ai tous nom-  
 mez, les principaux aumoins. Qu'est-ce donc  
 qu'il est raisonnable de demander, ou de sou-  
 haïter au delà? *S'il étoit permis*, disoit judicieu-  
 sement Socin, & plût à Dieu qu'il eût parlé  
 toujours avec la même sagesse! *s'il étoit per-*  
*mis de mettre en doute la vérité d'un passage qui*  
*se trouve constamment dans tous les exemplai-*  
*res, & dans tous les Manuscrits, il n'y en auroit*  
*pas un seul dont on ne pût raisonnablement se défier.*  
 Principe, en effet, si peu contestable, que pour  
 quiconque l'abandonne, toute certitude histo-  
 rique est détruite. Ebranlez une fois la preuve  
 qui résulte de la parfaite conformité des ma-  
 nuscrits; pour la vérité d'un passage, que restera-t-il de constant? L'Ecriture elle-même se fau-  
 vera-t-elle de tout soupçon? De tous les textes  
 qu'elle contient, en fera-t-il un, je dis des plus  
 fondamentaux & des plus décisifs, dont la sincé-  
 rité ne puisse devenir douteuse? Car s'il est at-  
 taqué, que direz-vous pour le défendre, que  
 je ne puisse dire de même pour celui de Joséphe?  
 C'est, répondrez-vous, que les exemplaires où  
 se lit ce dernier passage, ne sont pas d'une grande  
 ancienneté. D'abord, vous vous trompez. Il y  
 en a de quatre, de cinq, de six & de sept cens

*Socin. de  
 Eccles. ad  
 sinem.*

ans. Mais où en trouverez-vous de l'Ecriture qui LIV. I.  
 remontent beaucoup plus haut? Et quand il y CHAP. XI.  
 en auroit de mille ans, comme je n'en doute pas,  
 qui m'empêchera de vous demander si ceux qui  
 étoient encore plus anciens contenoient les mê-  
 mes passages, & si les exemplaires de mille ans  
 sont les copies fidèles des exemplaires des temps  
 Apostoliques? Qu'aurez-vous alors à me répon-  
 dre, qu'aussitôt je ne le tourne contre vous mê-  
 me? Il est donc clair qu'en rejetant le témoi-  
 gnage de Joséphe, justifié par tous les manu-  
 scrits qui subsistent dans le monde Chrétien,  
 vous autorisez le premier téméraire à rejeter  
 aussi tous les passages qui lui déplairont dans  
 les livres saints.

Ce n'est point tout. Si l'on continue de dis-  
 puter aux manuscrits de Joséphe leur ancienne-  
 té, je dis que nous en avons de dix, de treize,  
 & de quatorze cens ans. Où sont-ils? Sous les  
 yeux mêmes des contradicteurs, & dans les ou-  
 vrages du quatrième & du cinquième siècle où  
 se trouve le passage contesté. C'est qu'au fond,  
 toute citation dans un livre ancien, faite par  
 un Auteur éclairé, grave, & non suspect, a  
 plus de poids que n'en auroit l'exemplaire même  
 dont elle seroit tirée. En demandez-vous la preu-  
 ve? Je la donne. Un exemplaire, quel qu'on le  
 suppose, peut avoir été écrit par un copiste ou  
 négligent, ou infidèle, & peut n'avoir eu, par  
 cela même, aucun crédit dans son temps. Il

LIV. I. n'en est pas ainsi d'un Auteur judicieux, lorsqu'il  
 CHAP. XI. extrait d'un manuscrit quelque passage, pour  
 l'incorporer dans ses propres écrits. En ce cas,  
 l'adoption qu'il en fait, démontre & que le tex-  
 te qu'il cite est effectivement dans le manuscrit,  
 & qu'il croit ce texte véritable. Nous avons donc  
 alors le manuscrit avec sa citation; dans la cita-  
 tion le sentiment particulier de l'Auteur qui la  
 fait, & tout ensemble le sentiment du public  
 sous les yeux du quel elle est faite. Par consé-  
 quent tout consiste à prouver ici que le passage  
 de Josèphe étoit lû dans son livre par les grands  
 Auteurs du quatrième & du cinquième siècle.  
 Or cette preuve, je l'ai donnée plus haut. La  
 question devoit donc être finie, & l'affaire con-  
 sommée.

Je tire ma seconde présomption de deux au-  
 tres endroits de Josèphe. Dans l'un il parle avec  
 éloge de Jean-Baptiste, dont il croit que le meur-  
 tre fut vangé par les victoires que le Roi des  
 Arabes remporta sur les troupes d'Hérode. Dans  
 l'autre, il dit un mot de la mort de saint Jacques,  
 qu'il nomme le frere de Jesus appelé le Christ. Je  
 demanderai donc ce qu'on remarque de si sin-  
 gulier, de si extraordinaire dans le texte en ques-  
 tion, pendant qu'on ne trouve rien que de natu-  
 rel dans ceux-ci. Est-ce que l'Histoire de Jesus-  
 Christ ne tenoit pas un rang aussi considérable  
 que celles de saint Jean, & de saint Jacques,  
 parmi les événemens de la Nation? Est-ce que

*Josèph.  
 Antiq. l.  
 20. cap. 8.  
 Idem. de  
 Bello jud.  
 lib. 20.  
 Τὸν δὲ βαλ-  
 οὐν ἰησοῦ  
 τὸν ἀδελφὸν  
 τοῦ Χριστοῦ.*

Josèphe pouvoit ignorer ce que toute la terre LIV. I.  
 sçavoit, ce qui avoit tant agité les esprits, & CHAP. XI.  
 ce qui étoit encore si récent? Personne n'osera  
 le dire; par conséquent on ne peut faire contre  
 ce texte que de vaines & frivoles difficultez. Ecou-  
 tons cependant celles qu'on lui oppose.

On dit d'abord qu'Eusèbe est le premier qui  
 l'a cité; & sur ce fondement on le soupçonne  
 de l'avoir inventé, par excès de zèle pour la  
 cause de l'Evangile.

Est-ce bien sérieusement qu'on parle de la  
 forte? Je ne le puis croire; & cependant je ré-  
 ponds, moins par égard pour une accusation si  
 hasardée, si peu décente, que pour ne rien pas-  
 ser sans l'éclaircir. J'observe donc qu'à prendre  
 la supposition telle qu'on la fait, ce n'est point  
 assez de dire qu'Eusèbe étoit un imposteur, il  
 faut le regarder comme le faussaire le plus mal-  
 adroit, & le fourbe le plus insensé qui fut, &  
 qui sera jamais. Car, de grace, de quoi s'agis-  
 soit-il? De donner pour sincère un texte suppo-  
 sé. Mais encore à quel Auteur falloit-il l'attribu-  
 er ce texte? Ce n'étoit pas à un homme in-  
 connu, sans réputation & sans éclat. C'étoit à  
 l'Historien de la plus grande renommée; à un  
 Historien dont les premiers Ecrits avoient été  
 placez avec distinction dans la Bibliothèque Im-  
 périale; à un Historien que Vespasien & Tite  
 avoient honoré d'une statue dans Rome. Il fal-  
 loit l'attribuer à un Ouvrage que les Chrétiens,

*Hier. de  
 Script. Eccl.*



LIV. I. que les Juifs , que les Grecs avoient fans cesse  
 CHAP. XI. entre les mains , & que ces derniers ne pouvoient  
 se rassasier de lire. Supposons donc qu'Eusébe  
 eut eu la folle pensée d'introduire dans son exem-  
 plaire du livre *des Antiquitez* , le passage que  
 nous y voyons , apprenez-moi par quel hazard  
 ce même passage , né sous la main de l'Evêque  
 de Césarée , seroit allé comme de lui-même , se  
 placer , je ne dis pas seulement dans les manus-  
 crits de tous les Chrétiens , quoique ce fut dé-  
 ja beaucoup , je dis dans ceux des Juifs , & des  
 Païens mêmes.

Il y a plus. Ce n'est pas dans un de ses livres  
 seulement , c'est dans plusieurs qu'Eusébe cite  
 les célèbres paroles de Josèphe. Il les rapporte  
 dans *sa Préparation Evangélique* , & dans son *His-  
 toire Ecclésiastique*. Or elles sont , dans ces deux  
 Ouvrages , citées différemment , non quant à la  
 substance de la pensée , mais quant à l'ordre &  
 à l'arrangement des termes. Un imposteur si peu  
 habile qu'on le suppose , se seroit-il permis ces  
 négligences & ces variations ? Combien plus un  
 esprit supérieur , tel que l'étoit Eusébe , & con-  
 sommé dans l'art d'écrire , se les seroit-il dé-  
 fendues , s'il s'étoit abaissé jusqu'à une impos-  
 ture ? De cette diversité de leçons que faut-il  
 donc conclure , sinon qu'Eusébe avoit retenu le  
 passage de Josèphe ; qu'ensuite le citant de mé-  
 moire , il lui arrivoit de substituer un mot à un  
 autre mot synonyme , & de supposer que ses

lecteurs , à qui le même texte étoit familier , LIV. I.  
 n'incidenteroient pas sur l'expression , & ne s'ar- CHAP. XI.  
 rêteroient qu'à la force du sens ?

Non , disent des critiques plus modérés , & plus  
 raisonnables , nous n'imputons point à Eusébe  
 une falsification indigne d'un si grand homme ,  
 nous ne l'accusons que d'une méprise. Il avoit  
 lû le passage qui est en dispute aujourd'hui ; ce  
 point est hors de doute. Mais il est apparent  
 que c'étoit dans un Ecrivain différent de José-  
 phe , & ce qui porte à le croire , c'est que Pho-  
 tius parlant de Caius , prêtre de Rome , qui vi-  
 voit dans le troisième siècle , dit qu'il étoit au-  
 teur d'un Ouvrage que quelques-uns attribuoient  
 à Josèphe , & dans lequel il étoit parlé de Je-  
 sus-Christ avec toute la dignité conforme à la  
 grandeur de l'objet. Eusébe aura donc pu s'y  
 tromper , & selon l'erreur qui régnoit alors ,  
 mettre sur le compte de l'historien hébreu le texte  
 qui n'appartient originairement qu'au prêtre dont  
 parle Phorius. Par cette explication naturelle &  
 simple , la bonne foi d'Eusébe est à couvert : il  
 ne sera coupable que d'une erreur de mémoire ,  
 erreur la plus légère de toutes , & assurément  
 bien pardonnable à un homme dont il paroît que  
 les lectures étoient immenses.

Je sçai qu'il arrive quelquefois aux Auteurs  
 de confondre , quoiqu'innocemment , les livres  
 qu'ils citent , & je ne prétens pas non plus qu'Eusébe ait été toujours exempt de ce mécompte.

Phorius  
 Biblioth.  
 art. 48.

LIV. I. Mais je dis que pour l'en convaincre ici, la seule  
 CHAP. XI. allégation d'une possibilité ne suffit pas ; qu'il  
 faudroit vérifier par le livre même qu'il cite,  
 que l'endroit qu'il en rapporte n'est point dans  
 ce livre, & qu'il se trouve dans un autre. Or c'est  
 ce que personne ne sçauroit montrer à l'égard  
 de la citation d'Eusébe. Le texte de Joséphe qu'il  
 produit, est dans Joséphe, & nous ne craignons  
 pas de défier que l'on nomme un seul Auteur  
 ancien, ou moderne, qui soutienne l'avoir vû  
 dans quelque autre Écrit original. Cette remar-  
 que, fut-elle unique, est décisive.

Inutilement, & pour embrouïller la question  
 du monde la plus simple, on nous parle d'un  
 Caius, prêtre de Rome, dont quelques uns con-  
 fondoient l'ouvrage avec celui de Joséphe. Rien  
 n'est plus frivole que cette ressource. Caius n'a-  
 voit point écrit de livre intitulé : *les Antiquitez  
 Judaïques*. Celui qu'il avoit composé avoit pour  
 titre : *Livre de l'Univers*, & Photius ne marque  
 point qu'il eût paru sous le nom de Joséphe. Il  
 dit seulement qu'étant sans nom d'Auteur, on  
 l'attribuoit, les uns à saint Justin, les autres à  
 saint Irénée, & quelques-uns à Joséphe ; ceux-  
 ci, continue-t'il, fondez seulement sur la con-  
 formité du stile qu'ils croyent appercevoir entre  
 l'Historien Juif & l'Auteur anonyme. Quel rap-  
 port y a-t'il de cette variété, de cette incertitude  
 de sentimens, à l'affirmation positive d'Eusébe  
 dont voici les termes ; *puisque Joséphe né de l'an-  
 cienne*

Photius  
 ubi supra.

*cienne race des Hébreux, a rapporté dans son his-  
 toire ces témoignages de Jean-Baptiste & de Jesus-  
 Christ nôtre Sauveur, quel azile peut-il rester aux  
 imposteurs qui ont osé écrire contr'eux ; & com-  
 ment pourront-ils éviter qu'on ne les convainque  
 d'impudence ? Un homme qui parloit ainsi, se  
 feroit-il exposé à voir retomber sur lui même la  
 condamnation qu'il portoit contre les autres, en  
 attribuant à Joséphe l'ouvrage d'un Chrétien ?  
 Il étoit donc bien sûr de la fidélité de sa citation,  
 & d'autant plus assuré, qu'il avoit pour garants  
 tous les exemplaires des *Antiquitez Judaïques*  
 qui existoient alors. Après tout que pouroit-on  
 conclure des paroles de Photius, sinon que  
 quelques-uns pensoient que le *Livre de l'Univers*  
 étoit un ouvrage de Joséphe ? Mais s'ensuit-il de  
 là que Joséphe ne soit pas l'Auteur des *Antiqui-  
 tez*, & qu'il n'y ait pas placé le texte en ques-  
 tion ? Nul homme raisonnable ne peut tirer cette  
 conséquence. Eusébe a donc pu extraire le pas-  
 sage des *Antiquitez* de Joséphe, quand même  
 on voudroit supposer que celui-ci étoit encore  
 le véritable Auteur du *Livre de l'Univers*.*

Venons à quelque chose de plus fort en ap-  
 arence. D'où vient que les premiers Peres qui  
 ont tant écrit contre les Juifs, un saint Justin,  
 un Tertullien, un saint Cyprien, n'ont jamais em-  
 ployé contre leurs adversaires un texte si victo-  
 rieux ? D'où vient que Photius lui-même ne l'a  
 pas cité ? D'où vient que Joséphe fils de Gorion

LIV. I. n'en dit rien dans l'abrégé qu'il a fait des *Anti-*  
 CHAP. XI. *quitez Judaïques*? D'où vient surtout que nonseu-  
 lement Origene se tait sur ce passage, mais qu'il  
 avance en termes exprès (a) que *Joséphe n'a pas*  
*reconnu que Jesus fut le Messie*. Un silence si gé-  
 néral de la part des premiers, un déni si formel  
 de la part de celui-ci, ne sont-ils pas la preuve  
 constante d'une supposition trompeuse?

Je dis que non, & j'ajoute que s'il faut dé-  
 couvrir ici quelque vestige de fraude, ce n'est  
 pas, comme on le veut, dans l'insertion du  
 texte, mais dans la radiation que les Juifs en  
 firent peu après le siècle de Joséphe. Baronius  
 l'a fait voir en produisant l'exemplaire ancien d'un  
 Juif qui raya ce passage, en traduisant Joséphe  
 de Grec en Hébreu. Casaubon a voulu depuis  
 révoquer ce fait en doute; mais le manuscrit  
 qui subsiste encore dans la Bibliothèque du Va-  
 tican, a justifié Baronius, & confondu le soup-  
 çon téméraire de Casaubon. Telle en effet a tou-  
 jours été la coutume honteuse des Juifs; ils ont  
 sans scrupule retranché dans les Auteurs ce qu'ils  
 y ont vû de nuisible à leur cause, & le repro-  
 che leur en a été fait dès l'origine de l'Eglise.  
 Faut-il donc être surpris que les premiers Apo-  
 logistes de la foy n'ayent point cité ce qu'ils n'ont

Baron.  
 Annal.  
 ad annum  
 Christ. 34.  
 art. 226.  
 Casaub.  
 Exercit.  
 adv. Ann.  
 Baron.  
 Exercit.  
 16.

Just. Dial.  
 cum Tryp.  
 Eusebe  
 Hist. Hist.  
 Eccl. l. 4.  
 Hackspan  
 De usu  
 libror.  
 Rabb. c. 1.

(a) Καὶ τοὶ ἀμσῶν ( Ἰδουαῖοι ) τὸ Ἰησοῦ ὡς Χριστοῦ. Orig. lib. 1. cont.  
 Euseb. pag. 35.  
 Ἰησοῦ ἡμῶν ὃ κηρύττει ἀμύνην εἶναι Χριστὸν. Idem. Comment. in Matih.  
 pag. 22. v. 55.

pu voir, trompez par les versions informes que  
 répandoient les Juifs? LIV. I.  
 CHAP. XI.

Je ne me renfermerai pas toutefois dans cette  
 unique réponse, quelque solide qu'elle soit, &  
 j'en offre deux autres plus directes encore.  
 J'établis la première sur la fausseté du prin-  
 cipe même que suppose l'objection. Où a-t-on  
 rêvé, en effet, qu'un passage clairement énon-  
 cé dans un Auteur ancien, n'est pas incontestable-  
 ment de lui, à moins qu'il n'ait été cité par  
 d'autres Auteurs? Où a-t-on pris qu'une cita-  
 tion faite par un homme respectable, ne fait pas  
 preuve, si cette citation ne se trouve déjà faite  
 par un écrivain antérieur? Où a-t-on imaginé  
 enfin, qu'un passage n'est pas réellement dans un  
 livre où de graves Auteurs prétendent l'avoir puis-  
 sé, si ceux qui pouvoient employer ce texte avec  
 succès dans les matières qu'ils ont traitées, n'en  
 ont pas fait d'usage? Si ces principes sont faux,  
 comme ils le sont évidemment, c'est donc abu-  
 ser de la raison que de contredire la vérité du  
 passage de Joséphe, seulement parce que saint  
 Justin, & quelques autres, avant Eusébe, ne l'ont  
 point cité dans leurs ouvrages.

En second lieu, je soutiens après M. de Va-  
 lois; que saint Justin, quoiqu'il connût le texte  
 contesté, ne devoit pas s'en servir dans sa fa-  
 meuse dispute avec Tryphon, & voici pourquoi.  
 L'autorité de Joséphe n'eut été d'aucun poids  
 auprès du Juif. Il le regardoit comme trop mo-

Vales. ob-  
 servat. in  
 Euseb. lib.  
 1. c. 2.

EIV. I. derne pour déférer à son témoignage ; & d'aill.  
CHAP. XL. leurs sa personne étoit odieuse à la Synagogue.  
 On ne l'y voyoit que comme un faux frère liv-  
 vré à la faveur des Princes, comme le corrupteur  
 des Ecritures, comme une espèce d'apostat, dont  
 la Religion flotante changeoit de forme & de  
 maximes au gré de la politique. S'appuyer du  
 suffrage d'un tel Auteur, ç'auroit donc été plû-  
 tôt une source de nouvelles contestations, que le  
 moyen abrégé de finir les premières.

Une raison plus décisive, c'est qu'il étoit con-  
 venu entre saint Justin & Tryphon, que de part  
 & d'autre on n'emploieroit dans la dispu-  
 te que l'autorité de l'Ecriture. Il falloit donc  
 se contenir dans ces bornes ; & c'est pour-  
 quoi saint Justin n'en sortit pas. *Je ne veux vous*

*produire*, disoit-il au Juif, *que des preuves tirées*  
*des Livres saints* : & peu après cet engagement  
 Tryphon lui dit : *je n'aurois pas daigné vous écou-*  
*ter, si vous ne vous étiez attaché à puiser tous vos*  
*raisonnemens, & toutes vos preuves dans l'Ecri-*  
*ture*. Que le lecteur juge à présent de la solidité  
 de l'objection fondée sur le silence de saint Jus-  
 tin ; car ce qu'elle ajoute sur celui de Tertullien,  
 & de saint Cyprien, se trouve également détruit  
 par ma réponse. Ces deux grands hommes n'ont  
 combattu le Judaïsme qu'avec les seules armes  
 que leur fournissoient les Ecritures. Leur métho-  
 de est la même que celle de saint Justin, & il  
 est inutile que je m'occupe à le prouver. Qui-

*Just. Dial.*  
*cum Triph.*  
*pag. 249.*  
*Ibid. pag.*  
*277.*

conque est tant soit peu versé dans la lecture de LIV. I.  
 leurs Ouvrages, sçait qu'ils ne sont qu'une suite CHAP. XI.  
 de textes des livres saints. On pensoit alors que  
 leur évidence n'avoit pas besoin d'appuis étran-  
 gers : le Juif & le Chrétien étoient unanimes  
 sur cet article.

Il est vrai qu'Origene a dit que Joséphe *n'avoit*  
*pas reconnu Jesus pour le Christ*. Mais ces paroles  
 bien entendues ne nous sont pas aussi contraires  
 qu'on le pense. Une attention, même légère,  
 suffit pour en découvrir le vrai sens. *Reconnoître*  
*Jesus pour le Christ*, peut signifier : *déclarer* qu'il  
 est le Messie ; ou bien : *recevoir* Jesus comme  
 Messie. Or c'est dans ce dernier sens qu'Origene  
 a dit de Joséphe qu'il n'avoit pas *reconnu Jesus*  
*pour le Christ*. Et ce qui le prouve, c'est, comme  
 l'observe un sçavant Ministre, que le mot grec  
 \* dont Origene s'est servi, marque proprement  
 une adhésion intérieure & cordiale, un attache-  
 ment fort, & comme une manière d'embrasser.  
 Aussi pour rendre la même idée, Théodoret em-  
 ploye la même expression. Joséphe (a) *n'avoit pas*,  
 dit-il, *embrassé la Religion Chrétienne*. Encore le  
 terme est-il plus énergique dans Origene pour  
 l'acception que je lui donne, qu'il ne l'est dans  
 Théodoret, ainsi que ceux qui sçavent le Grec  
 pourront le voir en comparant les textes de l'un  
 & de l'autre. Or s'il est vrai, comme on ne peut

*M. Mar-*  
*tin Pas-*  
*teur d'U-*  
*threc.*  
 \* ἡγήσατο δὲ  
 ἑαυτοῦς

(a) Τὸ μὲν Χριστιάνικον ἢ θεῶν κήρυγμα. Theodoret comment. in  
 Daniel ad. finem.

LIV. I. en douter, que Théodoret parlant de Joséphe ;  
 CHAP. XI. a voulu seulement dire de lui, qu'il n'avoit pas fait profession ouverte de l'Evangile, & qu'il avoit jusqu'à la fin persévéré dans le Judaïsme, pourquoi ne pas expliquer Origene dans le même sens ? Des expressions pareilles ne demandent-elles pas qu'on les interprète de même, quand il n'y a rien ni dans ce qui les précède, ni dans ce qui les suit, qui détermine à une idée contraire. Enfin, dès que la manière dont Théodoret s'est exprimé, n'est pas une raison de croire que le passage controversé ne fut pas de son temps dans le livre de Joséphe, puisqu'Eusèbe, & saint Jérôme l'y avoient lu bien auparavant, & qu'Isidore qui vivoit dans le même siècle, l'a rapporté tout entier, pourquoi voudroit-on qu'il ne fut pas dans les *Antiquitez Judaïques* au temps d'Origene, lui qui n'a parlé que comme Théodoret, & qui dit seulement que Joséphe n'avoit pas embrassé Jesus-Christ comme Messie, c'est-à-dire qu'il n'avoit pas abandonné la Synagogue pour se ranger du parti de l'Eglise ? Il faut être ou bien habile, ou bien prévenu pour trouver des différences dans des choses si semblables. A l'égard de Photius, l'objection qui se tire de son silence est sans force. Sans dire ici, qu'il a pu tomber sur une de ces traductions imparfaites dont j'ai parlé plus haut, c'est un point incontestable qu'il n'a jamais eu dessein de donner l'analyse complète des *Antiquitez Judaïques*. L'article où il en

Phot. cod.  
138.

parle n'a rapport qu'à quelques traits de l'histoire LIV. I.  
 d'Hérode. Que nos adversaires se donnent la CHAP. XI.  
 peine de le relire, ils verront si je cherche à les tromper. Si donc Photius n'a recueilli de Joséphe que quelques parcelles de ses derniers livres, il faut ou dire que son silence ne prouve point la supposition du texte en question, ou soutenir que les quatorze premiers livres des *Antiquitez* dont il ne dit rien, sont faux & supposez. Conséquence si ridicule que je me garderai bien d'en faire l'affront à personne. Encore si Photius s'étoit fait une Religion de ne rien dire sur les *Antiquitez Judaïques* qui n'en fut fidèlement extrait, la difficulté que je réfute en seroit moins frivole. Mais quelqu'un ignore-t-il que sur l'article de Joséphe, il se permet d'ajouter & de retrancher, plutôt en historien qui raconte ce qu'il sçait d'ailleurs, qu'en abrégiateur exact qui se renferme dans les bornes de l'Ouvrage qu'il rédige ? Ainsi pour en donner quelques exemples, de tout cet excellent livre où sont exposés mille faits remarquables du Peuple de Dieu, il n'en rapporte que la succession des Pontifes dans la famille d'Aaron, & quelques traits de l'histoire d'Hérode ; ces traits mêmes, placés par l'original dans l'ordre des temps, il les dérange, il les confond, & les sème d'anachronismes perpétuels. Ainsi encore il dit d'Hérode : qu'il étoit fils d'Antipater & de Cypris, que sous son règne Jesus-Christ naquit d'une Vierge, & qu'à son

LIV. I.  
CHAP. XI.

occasion, une multitude d'enfans innombrable périt à Bethléem. Assurément aucune de ces circonstances ne se lit dans Joséphe, & Photius les rapporte de lui-même. Qu'il me soit donc permis de faire ce raisonnement. S'il faut regarder comme supposé dans Joséphe tout ce qui n'est pas rapporté de lui dans Photius, il faut par la même raison, attribuer à Joséphe tout ce qu'en rapporte son abrégiateur. Or, je viens de montrer que Photius, dans l'extrait de Joséphe, parle de la naissance miraculeuse de Jesus-Christ, & du meurtre des enfans immolez aux défiances d'Hérode. Ce sera donc une nécessité de conclure que ces faits sont tirés de la narration de Joséphe. C'est à ceux qui nous attaquent à se consulter sur cette alternative. S'ils nient qu'on doive admettre tout ce que dit Photius, & s'il prétendent qu'on doit seulement rejeter ce qu'il ne dit pas, ils sont injustes, ou peu conséquens. S'ils avoient le principe, il se tourne contre eux mêmes, & les voilà contraints d'accorder au delà de ce que je demandois. Ce raisonnement est de M. Huet, & j'ignore ce qu'on pourroit opposer à l'évidence où l'a mis ce sçavant homme. Après tout, il ne s'agit pas ici de ce que Photius a cru, ou de ce qu'il n'a pas cru sur la vérité du texte en question. Car de quelle importance peut être, sur ce point, un Auteur du neuvième siècle? On demande si le passage est de Joséphe, ou s'il ne l'est point. Photius ne dit pas qu'il

Huet.  
Dem.  
Evang.  
prop. 3.  
art. 12.

qu'il ne le soit point: Eusebe, Ruffin, & LIV. I.  
saint Jérôme, Sophronius, Isidore, Sozomène CHAP. XI.  
disent qu'il est de lui, & ils le citent en preuve contre les Juifs. De quel côté nous rangerons-nous? De celui de Photius qui ne parle pas? Ou de celui de tant & de si célèbres Auteurs qui déclarent que le texte est véritable, & qui déposent qu'ils le lisent dans Joséphe même? En vérité le parti n'est pas douteux, & je ne puis croire qu'on hésite sincèrement à le prendre.

Quant à Joséphe fils de Gorion, ce qu'il a dit, & ce qu'il n'a pas dit, ne doivent inquiéter personne. De quel poids sçaurait être un Auteur qui ne vivoit qu'au cinquième, ou même au sixième siècle, & qui pourtant cherchoit à se confondre avec le célèbre Joséphe? Quiconque est convaincu de fraude en un article, demeure au moins suspect sur les autres. Ne parlons donc plus de lui.

Au fonds est-il vraisemblable, est-il même concevable qu'un Juif, un Juif de race sacerdotale, un Juif de la secte Pharisienne, ait pu dire & écrire que Jesus étoit le Christ? Sa naissance, son rang, son caractère, sa Religion lui permettoient-ils une expression si forte, & si Chrétienne?

J'avoüe pour moi que je ne ressens dans cette objection que sa foiblesse, & rien de plus. Ces paroles: *Jesus étoit le Christ*: sont en effet susceptibles de deux sens. Elles peuvent signifier que Jesus étoit le vrai Messie, annoncé par les prophètes, & attendu par les Juifs; ou bien, qu'il

Baron.  
Annal.  
Scaliger.  
Elench.  
Trihar. 2.  
4.

ὁ Χριστός  
αὐτὸς ἦν.

LIV. I. avoit la réputation de l'être, & que chacun le  
 CHAP. XI. connoissoit alors sous le nom de *Christ*. Je con-  
 viens sans peine que Josphé a pû ne pas parler  
 dans le premier sens; je le passe: au moins  
 en attendant que je m'explique plus à fond. Mais  
 quel inconvenient trouvez-vous à le faire parler  
 dans le second sens, & d'une manière conforme  
 à l'opinion d'autrui? Rien n'est plus naturel,  
 ce me semble, que de désigner un homme par  
 l'idée que les autres se sont faite de lui, sans  
 que les autres puissent conclure qu'on en a soi-  
 même une semblable idée. Il y a mille exemples  
 de cet usage, & ce qu'il y a de singulier, c'est  
 que l'Histoire en présente sans nombre sur le fait  
 même dont nous disputons. Lisez Suétone, Ta-  
 cite, Plin le jeune, Celse, Lampride, Porphyre,  
 Julien &c. Vous les verrez tous donner à Jesus  
 le nom de *Christ*. Pensoient-ils qu'il le fût? Non  
 assurément. Mais ils employoient pour s'exprimer,  
 le terme le plus connu, & il étoit devenu fa-  
 milier dès la fin du siècle même où vivoit Jo-  
 séphe. Rejetter le passage comme supposé, pré-  
 cisément parceque Jesus y est appelé *Christ*, ce  
 seroit donc abuser de la critique, ce seroit s'ob-  
 stiner à prendre un texte dans un sens rigoureux  
 qui est ici le faux, & négliger celui qui est le  
 simple & le vrai. Quand Josphé a dit: *il étoit*  
*le Christ*, ses paroles sont donc l'équivalent ma-  
 nifeste de celles-ci: il étoit appelé le *Christ*.  
 Rien n'est plus commun aux Auteurs, & en gé-

néral à tous les hommes, que ces sortes d'*Ellipse*  
 ou de suppression, & le langage ne seroit plus  
 qu'une fuite d'équivoques, si l'on n'étoit instruit  
 à suppléer ces sousententes perpétuelles. Par  
 exemple, lorsque Jesus-Christ fut condamné,  
 Pilate fit attacher au haut de la croix cette in-  
 scription: *Jesus de Nazareth Roi des Juifs*. Que  
 répondroit-on à celui qui, sur le fondement de  
 cette inscription, voudroit soutenir que Jesus-  
 Christ étoit Roi des Juifs, & reconnu pour tel  
 par la Nation entière? Ne lui diroit-on pas qu'il  
 prend les termes dans une rigueur trop littérale,  
 qu'ils n'étoient pas l'énoncé fidèle des vrais sen-  
 timens de Pilate, qu'il y faut sousentendre quel-  
 ques expressions, & concevoir le texte, comme  
 s'il portoit: *Jesus de Nazareth qui s'est dit le Roi*  
*des Juifs*? Cette réponse seroit naturelle. Or,  
 je soutiens que Josphé a pû dire de Jesus qu'il  
 étoit *le Christ* ou le Messie, dans le même sens  
 que Pilate l'a reconnu pour le Roi des Juifs.  
 C'est-à-dire que tous deux, sans égard à leur opi-  
 nion propre, se sont accommodés au langage qui  
 rendoit le mieux des idées étrangères. Je remar-  
 que aussi que saint Jérôme a traduit Josphé con-  
 formément à l'explication que je présente. Au  
 lieu de ces paroles, *Christi dicitur*, il étoit *le Christ*,  
 il a mis celles-ci, *et credebatur esse Christus*, il  
 passoit pour être *le Christ*. Traduction judicieuse  
 qui s'éleve au-dessus de la lettre, pour rendre  
 mieux le sens naturel & véritable de l'Auteur.

LIV. I.  
CHAP. XI.Joan. c.  
19.

LIV. I.  
CHAP. XI.

Malgré la force de ces raisons, Blondel ne se rend pas néanmoins. Il nous oppose une fausseté prétendue dans le passage en question. Il y est dit que Jesus-Christ s'étoit fait suivre par plusieurs Gentils : plurimos à Gentibus ad se pertraxit. Or, continue Blondel, rien n'est moins vrai que cette circonstance. Durant sa mission Jesus-Christ fut ignoré des Païens, & ne convertit tout au plus que deux femmes Idolâtres, la Cananée & l'hémoïsse. Ce n'est donc point Joséphe qui a parlé dans le texte cité sous son nom. Il n'auroit pas ainsi exagéré, contre la foy de l'Histoire, en faveur de Jesus-Christ, & il est clair qu'une pareille hyperbole n'est que la production d'un Chrétien transporté par un excès de zèle.

Voilà ce que j'appelle parler contre soi-même plus que contre les autres. Il n'est point vrai que Jesus-Christ se soit attiré si peu d'admirateurs même parmi les Gentils. Il fut connu, il fut respecté par eux, & le fait est incontestable. Outre les deux femmes dont parle Blondel, on peut compter encore le Centenier dont le Sauveteur élève la foi, & tous les Samaritains que sa doctrine & ses prophéties convertirent. Sa réputation étoit répandue dans toute la Syrie, (a) & dans la Phénicie. Divers Gentils le vou-  
lurent voir avant sa passion, & l'on a des preu-

Matth. ch.  
4. v. 4.  
Joan. cap.  
4. v. 21.  
52.  
Id. cap. 12  
v. 20.

(a) Πόδες γάρ ο οδός από των παρὰ Ἰουδαίους Ἀρχιερέων ἔκ τραπεζιτῶν, ἔκ γεραμμάτων ἐκείνων καὶ αὐτῶ, ἢ ἔκ τῶν ἀλλήλων παιδαγωγά, ἀκολουθοῦν αὐτῷ, καὶ εἰς τὰς ἐρήμους, κατὰ μῦθον ἡ μόνον, κατὰ τῆς τῶν λόγων ἀκαθαρσίας.

LIV. I.  
CHAP. XI.

ves assez fortes que les princes d'au delà de l'Euphrate, le regardoient comme un homme extraordinaire. Ce qui est marqué de ceux-ci, pourquoi ne seroit-il pas vrai de beaucoup d'autres? Mais laissant à part toutes ces raisons, ne pourrois-je pas dire à Blondel : vous incidentez sur les termes. Quand Joséphe observe que Jesus-Christ attira beaucoup de Gentils à sa suite, ce n'est pas de la personne de Jesus-Christ seulement qu'il parle, c'est aussi de sa doctrine enseignée & répandue par les Apôtres. Il raconte ce qu'il voyoit de son tems, & rapporte à la gloire du Maître le succès de ses disciples. Il écrivoit sur la fin du premier siècle, sous le règne de Domitien comme il le dit lui même; & quelqu'un ignore-t-il que dès lors la foi de l'Evangile avoit fait d'immenses progrès? Quelqu'un ignore-t-il que l'on comptoit des fidèles parmi les Sénateurs, & entre les autres Pudens, Torpès, & Clément; que la Cour même de Néron étoit en partie Chrétienne, selon que le dit saint Paul dans sa Lettre (a) aux Philippiens? Sans recourir à d'au-

Josép. Anti.  
Jud. lib.  
20.

αὐμώζοντα τοῖς ἀκούουσιν αὐτὸ λέγοντες, ἀλλὰ καὶ τοῖς δυνατάσιν ἐπικληθῆντες, καὶ μὴ τῷ τῶ λόγῳ αὐτοῦ ἀκολουθεῖν πνεύματος. Origen. contr. Cels. lib. 2.  
Τὸ γὰρ κηρῶσαν φθόνον τῶ Ἰουδαῖοι καὶ διπερθεῖσαν Ἰουδαίους ἀπὸς τῶν κατὰ τὴν ἐπιβολὴν τῶ ἀλλήθους τῶν ἐπομένων αὐτῷ εἰς τὰς ἐρήμους ἢ πηγαρχικῶν ἢ πηγαρχικῶν ἀνδρῶν αὐτῷ ἀκολουθεῖσαν, καὶ εἰς τὰς γυναικῶν ἢ τῶν παιδῶν ἀειθερῶν. ποσὴ γὰρ τις ἴσως ἢν ἐν τοῖς Ἰουδαίοις λόγοις εἰς τὸ μόνον ἀνδρας ἐπιδαι θέλῃν αὐτῷ εἰς τὰς ἐρήμους, ἀλλὰ ἔκ γυναικῶν, καὶ ἰσοσημομένων πάλιν γυναικῶν ἀειθερῶν, καὶ τῶ δὲ αὐτῶν ἐν τῶ ἀκολουθεῖν εἰς τὰς ἐρήμους τῶ ἀλλήθους καὶ οὐ ἀποθεῖσθαι δὲ παιδία, ἥτοι τοῖς γεννησῶν ἐκ τῶν αὐτῶν, ἢ τὰ καὶ ἔκ τῶν πηγαρχικῶν, αὐτῷ ἀγόμενα, ἢ ἐκ ἰσοπαρῆ, καὶ οὐκ ἔκ τῶν ἀλλήθους ἀκολουθεῖν, ἀλλὰ ἐκ τῶν ἀλλήθους ἀκολουθεῖν, καὶ οὐκ ἔκ τῶν ἀλλήθους ἀκολουθεῖν. Idem. contr. Cels. lib. 3.

(a) Salutant vos omnes sancti : maxime autem qui de Caesaris domo sunt. Ad Philip. cap. 4.



LIV. I. tres témoignages déjà citez , Joféphe nous l'ap-  
 CHAP. XI. prend lui-même. Ne dit-il pas ? *Neque ad hanc  
 diem defecit denominatum ab eo Christianorum genus ;  
 & ) jusqu'à ce jour , ses sectateurs ont continué de sub-  
 sifter sous le nom de Chrétiens qu'ils empruntent de  
 lui.* Des paroles si précises ne laissent aucun  
 doute sur le fond de sa pensée. Servons-nous  
 d'un exemple qui rendra ma réponse encore plus  
 sensible. Si je disois : Descartes a rangé de son  
 parti le plus grand nombre des Philosophes ; se-  
 roit-on équitable de m'opposer que Descartes  
 personnellement n'eût qu'une poignée de secta-  
 teurs ? Ne verroit-on pas tout d'un coup que je  
 confondrois , en parlant ainsi , la doctrine avec  
 la personne , & le système avec son Auteur ?  
 Toute la terre , sans que je m'expliquasse , com-  
 prendroit le vrai sens de mes paroles. D'où vient  
 donc qu'on n'a pas la même équité pour le pas-  
 sage de Joféphe , dans un cas précisément tout  
 semblable ?

Jusqu'ici c'est Blondel que nous avons enten-  
 du ; répondons maintenant à M. le Févre. On  
 lit ces paroles dans le texte qui fait le sujet de  
 la dispute : *En ce tems là parut Jesus , homme sa-  
 ge , si pourtant il faut l'appeller un homme , car il  
 étoit puissant en merveilles.* Or , voici comment le  
 critique habile tente d'affoiblir la force & la vérité  
 de cet aveu. Selon Joféphe , il n'est pas permis  
 de dire que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme.  
 Donc selon Joféphe il étoit Dieu. Cependant ja-

mais les Juifs n'ont pensé que le Messie dût être LIV. I.  
 plus qu'un homme. Donc ce texte ne peut être CHAP. XI.  
 de Joféphe , à moins qu'on ne veuille , contre  
 toute vraisemblance , le faire penser & parler  
 contradictoirement aux principes de sa Religion.

Mais a-t-on résolu de ne nous donner jamais  
 en preuves que de fausses suppositions ? Les Juifs  
 ne croyoient pas , dites-vous , que le Messie  
 dût être un Dieu. Hé comment donc entendoient-  
 ils ces paroles qu'ils attribuoient cependant au  
 Messie ? *Le Seigneur a dit à mon Seigneur &c ? Psal. 109.*  
 Quelle idée faisoit naître en eux ce texte formel  
 d'Isaïe ? *Un petit enfant nous est né , un fils nous* *Isaï. c. 9.*  
*a été donné..... il sera appelé l'admirable , le*  
*Conseiller , Dieu , ..... le pere du siècle fu-*  
*zur.* Quel sens donnoient-ils à ce passage du mê-  
 me prophète ? *Voilà qu'un Dieu va paroître* *Isaï. c. 35.*  
*même pour vous sauver. Alors les yeux des aveu-*  
*gles verront le jour , & les oreilles sourdes seront*  
*ouvertes. Le boiteux bondira comme le Cerf , & la*  
*langue des muets sera déliée.* Que concevoient-ils  
 en lisant cette vive exhortation ? *On a entendu* *Id. c. 40.*  
*la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la*  
*voye du Seigneur rendez droits dans la solitude les*  
*sentiers de notre Dieu qui va paroître.* Croyoient-ils  
 que ce fût d'un homme , foible & fragile com-  
 me nous , que le Prophète disoit : *j'ai mis mes paro-* *Id. c. 51.*  
*les dans votre bouche , & je vous ai mis à couvert*  
*à l'ombre de ma main puissante , afin que vous éta-*  
*blissiez les Cieux , que vous fondiez la terre , &*

LIV. I. que vous disiez : Sion vous êtes mon peuple : N'é-  
 CHAP. XI. toit-ce pas l'idée d'un Dieu que reveilloit en eux  
 Jerem. cap. ce texte de Jérémie ? Le tems vient , dit le Sei-  
 23. gneur , que je susciterai à David une race juste ;  
 un Roi régnera qui sera sage , qui se conduira par  
 l'équité , & qui rendra la justice sur la terre. En  
 ce tems là Juda sera sauvé , Israël habitera dans  
 ses maisons sans rien craindre ; & voici le nom qu'ils  
 donneront à ce Roi , le Seigneur qui est notre juste.  
 Pouvoient-ils penser que le Sauveur promis ne  
 fut pas le Verbe même devenu présent & visible  
 sur la terre , après ces paroles manifestes de Ba-  
 ruch : C'est lui qui est notre Dieu , & nul autre.  
 Baruch. c. ne subsistera devant lui , si on le compare avec ce  
 3. qu'il est. C'est lui qui a ouvert toutes les voyes de  
 la vraie science , & qui l'a donnée à Jacob son ser-  
 viteur , & à Israël son bien aimé. Après cela il a  
 été vu sur la terre , & il a conversé avec les hom-  
 mes. Enfin , car je me lasse de citer , étoient-ils  
 aveugles jusqu'à prendre pour un homme seule-  
 ment , celui que Malachie annonce en termes  
 si positifs ? Je vais vous envoyer mon Ange qui pré-  
 parera la voye devant ma face , & aussitôt le Do-  
 minateur que vous cherchez , & l'Ange du testament  
 se désiré de vous , viendra dans son Temple. N'est-  
 ce pas du Messie que la Synagogue entière ex-  
 pliquoit ces passages ? Et en cela que faisoit-elle ,  
 sinon embrasser le sens naturel & pur que l'an-  
 cienne tradition lui presentoit ? Qu'on ne me  
 dise pas que les Juifs modernes donnent à tous

ces textes une interprétation bien différente. Ce  
 n'est pas des Juifs de nos jours , ni de leurs com-  
 mentaires qu'il s'agit ; c'est de leurs peres , mille  
 fois plus éclairés qu'eux , & dépositaires plus fi-  
 dèles de l'antique doctrine. Or , je dis que les  
 premiers Rabbins ont écrit & pensé que le Mes-  
 sie devoit être Dieu & homme tout ensemble.  
 Je supplie le lecteur de s'en assurer lui-même dans  
 la Paraphrase Chaldaïque , dans Philon , & s'il  
 veut , dans la foule immense des passages origi-  
 naux cités par Galatin.

Pour moi je ne veux faire , après un judicieux  
 & sçavant Auteur\* , qu'une seule question ; mais  
 elle sera décisive. Si les Juifs n'avoient pas cru  
 que le Sauveur promis dût être Dieu , s'il ne leur  
 avoit pas été prédit sous cet auguste titre , Je-  
 sus-Christ qui vint se montrer à eux , & s'annon-  
 cer comme Messie , se seroit-il attribué le nom  
 & les caractères de la Divinité ? Auroit-il dit :  
 mon pere & moi nous ne sommes qu'un ? Ses Dif-  
 giples auroient-ils enseigné la même doctrine ?  
 Ne voit-on pas qu'ils auroient par là choqué l'an-  
 cienne croyance , contredit tous les Prophètes ,  
 & blessé les principes fondamentaux de la foy  
 Judaïque ? Que si vous dites que cette raison  
 est vaine , parce que Jesus-Christ ne ménageoit  
 ni les sentimens , ni les traditions des Juifs ,  
 je vous répons tout aussitôt , qu'il ne ménageoit  
 à la vérité ni les nouveaux sentimens que l'en-  
 leur avoit introduits , ni les traditions que le

LIV. I.  
CHAP. XI.Rabb. Ha-  
kadojch.  
Jonathan.  
in C. 9.  
Isai.  
Philo lib.  
de somn.Galat. de  
arcan. ca-  
thol. veri-  
tatis.\* Allix. the  
Judgment.  
th. of the  
ancient.  
Jewish.  
Church.  
Sc.

Joan. c. 20.

LIV. I. Pharisaïsme superstitieux autorisoit, ni enfin tous  
 CHAP. XI. les excès de morale contraires à l'esprit de la Loy,  
 & seulement fondés sur l'orgueil ou sur le caprice  
 des hommes. Mais la doctrine consacrée dans les  
 saints livres, & conservée pure dans la Synago-  
 gue, loin de la combattre il ne réclamoit qu'elle,  
 il ne s'appuyoit que sur elle, & c'est à la tradi-  
 tion qui l'avoit maintenüe, qu'il appelloit sans  
 cesse. Je conclus donc que si les Juifs ont pensé  
 que le Messie devoit être plus qu'un homme,  
 Josèphe a pu parler comme il a fait, sans bles-  
 ser aucun des dogmes de l'Eglise Judaïque.

Accordons pourtant à M. le Fevre que les Hé-  
 breux ne se soient pas représenté le Libérateur sous  
 la notion d'un Dieu, sa difficulté n'en sera pas  
 moins vaine. Josèphe a dit de Jesus-Christ : *c'é-*  
*toit un homme sage, si pourtant il faut l'appeller*  
*un homme.* Mais il est clair comme le soleil qu'en  
 parlant ainsi, l'historien ne vouloit que marquer  
 sa surprise, & faire mieux entendre ce que Je-  
 sus-Christ avoit fait de prodigieux. C'est un tour  
 familier à l'éloquence naturelle, quand l'esprit  
 étonné plie sous le poids de l'admiration. C'est  
 comme si Josèphe avoit dit : tant de merveilles  
 ont éclaté dans les œuvres de celui dont je parle,  
 qu'on ne le croiroit pas un homme. Excès de pa-  
 roles que nous nous permettrons nous mêmes  
 tous les jours dans les transports de la surprise.  
 Et en effet, l'Eglise d'Israël n'avoit vû rien de  
 pareil à Jesus-Christ, depuis qu'elle avoit cessé de

voir des Prophètes. Jean-Baptiste avoit été un LIV. I.  
 homme extraordinaire, ses prédications, sa vie CHAP. XI.  
 austère, son baptême avoient attiré le peuple  
 en foule autour de lui, & le Sanhédrin même  
 étonné avoit député vers lui pour sçavoir de  
 sa propre bouche, s'il n'étoit point le Messie; *Luc. c. 3.*  
 car c'étoit alors que toute la Nation l'attendoit. *v. 3.*  
 Mais enfin la gloire de ce grand homme se bor-  
 noit à prêcher la pénitence, & son ministère se  
 terminoit à préparer les voyes d'un *plus grand*  
*qu' lui* qui devoit le suivre bientôt : Josèphe  
 aussi l'a désigné par ces deux traits, comme cha-  
 cun fait, & comme je l'ai marqué plus haut.  
 Jesus-Christ parut six mois après, & avec un éclat  
 de lumière & de sainteté qui effaçoit toute celle  
 de son précurseur. A ces hautes qualitez étoit  
 joint le pouvoir des miracles, & il en fit de si  
 nombreux, de si variés, de si fréquens que les  
 traces en étoient marquées partout. Josèphe ne  
 l'ignoroit pas; car il étoit né quatre ans environ  
 après la mort de Jesus-Christ auteur de tant de  
 prodiges, & c'étoit presque les avoir vûs que de  
 les entendre raconter après un intervalle si court.  
 Ce n'étoit donc pas trop dire pour lui, c'eut été  
 dire trop peu, que d'appeller Jesus-Christ *hom-*  
*me sage.* La piété, la sagesse, la sainteté la plus  
 éminente n'élevent point audeffus de la condi-  
 tion humaine; seulement elles en sont la perfec-  
 tion. Il faut, pour être audeffus de l'homme,  
 quelque chose de plus divin encore. Et qu'y a-

LIV. I. t'il qui le soit davantage que la puissance des miracles, le privilège de rendre aux aveugles l'usage de la lumière, de guérir par un mot seul, tous les maux, les plus invétérés, & les plus incurables, de calmer à son gré l'emportement des flots, de ressusciter les morts, & de disposer, en maître, de la Nature entière? Jesus-Christ avoit opéré tous ces prodiges. Il avoit donc fait ce qui est inexécutable à l'humanité seule, & à tous ces égards c'étoit trop peu de l'appeller homme. Il falloit dire, si toutesfois on doit l'appeller homme; car il faisoit des miracles. Remarquez cette expression: CAR; elle découvre la pensée de Joséphe; elle marque la cause de sa surprise, la raison de son hyperbole, & détermine le sens de ce qui précède & de ce qui suit. C'est l'auteur qui s'interprète lui-même. Et qui peut mieux que lui nous donner l'intelligence de son texte?

Ce qu'on ajoute semblera sans doute plus fort, au moins est-il plus précieux. C'est une difficulté commune à Cappel, à Blondel, & à M. le Févre. Tous trois maintiennent que le passage cité de Joséphe est évidemment inséré dans son Livre par une main étrangère, & la preuve qu'ils en donnent, c'est que le même texte coupe brusquement le fil de la narration, & forme un récit isolé, sans rapport, sans liaison avec ce qui le précède, & avec ce qui le suit. Voici dans quel ordre les faits sont racontés. D'abord, Joséphe parle d'un soulèvement des Juifs contre

Pilate, & des châtimens que leur attira la sédition. LIV. I. Vient ensuite le témoignage rendu à Jesus-Christ. Et ce qu'on lit immédiatement après, CHAP. XI. commence par ces termes: *il arriva dans le même tems un autre malheur qui consterna les Juifs.* Or, il est évident que cet autre malheur ne peut s'accorder avec ce que Joséphe vient de dire de Jesus-Christ; dont l'histoire n'est point donnée comme une aventure funeste à la Nation. Tout au contraire, ôtez les paroles dont on dispute, cet autre malheur vient comme de lui même s'unir à ce qui précède l'endroit contesté, je veux dire à la sédition contre Pilate, où périt un grand nombre de Juifs. Donc, concluent les trois critiques, il est indubitable que le texte qui interrompt ainsi dans Joséphe le fil de sa narration, est un texte menteur & supposé.

Je ne disconviens pas qu'au premier aspect elle ne paroisse effectivement suspendue par le passage dont je prens la défense. Mais en conclure qu'il est ajouté, si je ne me trompe, la conséquence n'est ni directe, ni juste. Pour nous l'opposer avec quelque fondement, il faudroit ou que tout fait historique fût suspect, dès que l'historien ne l'a pas rangé dans sa place; ou que les termes que nous discutons ne fussent pas réellement dans celle qu'ils devoient avoir; ou enfin qu'il n'y eût ni dans les plus célèbres Auteurs, ni dans Joséphe même, aucun exemple d'un dérangement pareil. Or, de ces trois propositions

nulle n'est soutenable, & je ne crains pas de dire que les trois propositions contraires sont faciles à démontrer.

Premièrement. On n'a jamais exigé de l'Histoire cette méthode scrupuleuse, ni cet art de Rhéteur qui assujettit les choses aux règles de l'éloquence. C'est la vérité qui fait le mérite des récits; ce n'est pas le soin étudié de les unir par des liens imperceptibles, & de les faire comme naître l'un de l'autre. Il suffit que chaque événement soit dans sa place, indépendamment de l'effet qu'il y produit. Il est toujours bien, quand il est dans l'ordre chronologique, sans l'être dans celui des matières; car ce n'est pas à l'historien à disposer des faits, c'est aux faits à le conduire. Il leur obéit, & ne leur commande pas. Que seroit-ce, si l'on demandoit à l'Histoire qu'elle eût toute la grace des transitions, & si le lecteur ne la croyoit fidèle, qu'à proportion de ce qu'il y verroit de symétrie régulière & composée? Quelle contrainte pour l'Auteur? Quelle perte pour la vérité? N'est-ce pas même à cet air d'affectation que la Critique discerne en partie les Histoires inexactes & trompeuses, tandis qu'elle reconnoît les vraies à leur beauté simple & négligée? On ne recusera point ici le témoignage de Cicéron. (a) D'où

(a) Commentarios quosdam scripsit (J. Caesar) rerum suarum, valde quidem probandos. Nudi enim sunt, recti & venusti, omni ornatu Orationis tanquam veste detracta; sed dum voluit alios habere parata unde simerent qui vellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit qui volunt illa calamitatis inferre, sanos quidem homines à scribendo deterruit. Cic. de Clar. Orator. Num. 262.

vient qu'il admireroit tant les Commentaires de César, si ce n'est à cause de leur simplicité? Il les appelle *nuds*, sans faste, sans recherche. Il dit de cette négligence exquise, & aimable, de cette *nudité* si noble & si majestueuse, que l'homme sage désespérera d'y rien ajouter de beau, pendant que l'homme sans goût voudra peut-être la *friser*, & l'orner. Josèphe nommé, à si bon titre, le Tite-live des Grecs, possédoit au plus haut point ce génie de narration si admiré dans César. Quoiqu'élégant il est sans vaine parure. Il va sans cesse en avant, malgré la distraction qui peut naître de la contrariété des sujets, son ordre est la suite des événemens, si peu liés qu'ils paroissent, & comme Horace, il ne connoît guères d'autre méthode que de mettre les choses dans leur (a) place précise. Ces principes sont-ils vrais? Le texte en question, pour être inaliéable en apparence avec les extrémités qui le touchent, n'est est donc pas moins le texte sincère de Josèphe.

Je vais plus loin, je dis en second lieu, que le texte, dont on dispute, est placé où il devoit l'être, & que le dérangement qu'on lui reproche est imaginaire. Il faut que le lecteur me pardonne si pour le prouver, je reprends les choses un peu de loin. L'importance de la matière doit me justifier auprès de lui, & je tâcherai de ne rien

(a) Ordinis hæc virtus erit, aut ego fallor, Ut jam nunc dicat, jam nunc debentia dici. Hor. Art. Poes. P. 47.

L I V. I. dire que de nécessaire à l'éclaircissement du sujet que je traite.

CHAP. XI.

Le chapitre où Joféphe rend témoignage à Jesus-Christ, commence par le récit d'une entreprise de Pilate, peu après qu'il fut nommé gouverneur en Judée. Dans la vue de signaler sa reconnoissance pour Tibère, dès qu'il fut à Césarée, il fit porter secrètement à Jerusalem les enseignes Romaines où étoit peinte l'image de l'Empereur. On scait que la loi de Moïse défendoit expressément ces représentations profanes. Aussi les Juifs en les voyant dans la Ville sainte, ne purent étouffer leurs murmures. Ils porterent leurs plaintes à Pilate. Elles furent mal écoutées d'abord, & ce ne fut qu'avec peine qu'il consentit à la fin que les drapeaux odieux à la Nation fussent reportez à Césarée.

Tout de suite Joféphe rapporte une seconde entreprise de Pilate. Il résolut de faire construire dans Jerusalem un Aqueduc qui pût y multiplier les fontaines dont elle avoit besoin. Malheureusement les fonds publics ne suffisoient pas à l'exécution de l'entreprise, & pour y suppléer, il voulut employer ceux du *Corban* ou trésor sacré. Les Juifs, indignés de la profanation, coururent en foule, & tumultuellement, présenter leurs raisons & leurs plaintes au Gouverneur mal instruit de leurs usages. Les remontrances ne réussissent point; ils s'emportent jusqu'aux injures, & aux menaces; ressource ordinaire d'un Peuple

peuple mécontent. Le Romain, jaloux de son autorité, s'irrite à son tour, donne ordre qu'on réprime les séditieux; & les soldats chargés de les punir, en passent le plus grand nombre au fil de l'épée. Du récit de ces deux aventures, Joféphe vient immédiatement à ces paroles: *En ce même tems étoit Jesus, homme sage &c.* L'ordre de la narration de Joféphe ainsi exposé, il s'agit de prouver que le passage, injustement suspect, est dans sa place naturelle, par rapport aux deux récits précédents. Et à quoi le distinguerons nous? Par la Chronologie, seule arbitre des différends de cette nature. Scaliger & M. de Valois démontrent que la première entreprise de Pilate, concernant les enseignes Romaines, doit être placée environ l'an 27. ou l'an 28. de Jesus-Christ, & que la seconde est à peu près de l'an 30. ou 31. Or ce fut précisément lorsque ces événemens se passèrent, que Jesus-Christ parut avec tant d'éclat. Son précurseur avoit commencé l'exercice de son ministère, selon saint Luc, la 15. année de Tibère, & la 2. de l'administration de Pilate qui avoit été fait Gouverneur de Judée l'an 27. ou 28. Jesus-Christ se montra six mois après saint Jean-Baptiste, c'est-à-dire à la troisième année de Pilate. Or le témoignage qui le concerne dans Joféphe, se trouve placé vers ces mêmes jours, & à la suite des deux histoires contemporaines. Jusqu'ici l'ordre chronologique est donc parfaitement observé. Tout quadre entre le passage &

L I V. I.  
CHAP. XI.

LIV. I. ce qui le précède. Voyons s'il figure de même avec  
 CHAP. XI. ces autres paroles qui suivent : *environ dans ces  
 tems il arriva un autre malheur qui troubla les Juifs.*  
 On ne voit pas effectivement que durant le mi-  
 nistère de Jesus-Christ , ni par rapport à ce qui  
 venoit d'être dit à son occasion , il leur fut rien  
 arrivé de fatal. D'où vient donc que Joséphe dit  
*un autre malheur , un autre accident ?*

J'avoüe , comme je l'ai déjà fait , que l'his-  
 toire de ce nouveau trouble ne se lie pas avec  
 le témoignage que nous discutons. Cependant  
 on verra , si l'on prend la peine de me suivre ,  
 qu'il s'accorde parfaitement avec le récit des trou-  
 bles fait au commencement du chapitre , & que  
 c'est à ce rapport seul que Joséphe a eu égard.  
 Ce qui concerne Jesus-Christ , il l'avoit mis où  
 il devoit être , je l'ai prouvé ; mais parce qu'il  
 n'avoit pu l'y placer sans interrompre l'histoire  
 des accidens arrivez aux Juifs, il y revient après  
 cette courte digression , & raconte un troisième  
 événement encore plus funeste aux Juifs que ne  
 l'avoient été les deux autres. Rapportons le aussi  
 nous-mêmes , pour faire mieux appercevoir le  
 tout ensemble de son récit.

Quelques Juifs qui faisoient profession dans  
 Rome d'interpréter leur loy , engagèrent une  
 femme de condition qui avoit embrassé la Reli-  
 gion de Moïse , à leur remettre des sommes con-  
 sidérables pour les envoyer , disoient-ils , à Jérusalem.  
 Fulvie, c'étoit le nom de cette femme ,  
 les leur confia sans précaution ; & eux loin de

les employer à leur destination , se les appro- LIV. I.  
 prièrent. Saturnin , mari de Fulvie , courut por- CHAP. XI.  
 ter ses plaintes à Tibère , dès qu'il fut averti de  
 la fraude ; l'Empereur qui déjà étoit indisposé  
 contre les Juifs , saisit l'occasion qui s'offroit de  
 les châtier. Plusieurs souffrirent divers supplices,  
 le plus grand nombre fut exilé dans l'Isle de Sar-  
 daigne , & le reste eut ordre de sortir de Rome.  
 Cet exil que Tacite place à la 5. année de Ti- Tacit. An-  
 bère , fut par conséquent ordonné huit ans avant nal. lib.  
 la nomination de Pilate au Gouvernement de 11. art.  
 Syrie , puisqu'il n'y arriva qu'en la 13. année de 25.  
 cet Empereur. D'où il résulte évidemment que  
 la malheureuse aventure qui fait dire à Joséphe ,  
*En ce même tems il arriva un autre trouble* , étoit  
 de neuf ans , au moins , antérieure à celle des en-  
 seignes Romaines , & de douze ans presque à celle  
 du soulèvement causé par l'usage profané que Pila-  
 te voulut faire du thésor sacré. Je conclus donc ,  
 pour revenir à la difficulté , que ni ces mots ,  
*en ce même tems* , ni ceux ci , *un autre trouble* ,  
 n'ont regardé que les faits qui ont eu quelque  
 ressemblance , je veux dire , les événemens fu-  
 nestes au peuple Juif , & que Joséphe n'a pas  
 eu dessein de les lier ensemble comme s'ils s'é-  
 toient passez précisément l'un à la suite de l'au-  
 tre , & dans l'ordre de sa narration , mais par la  
 seule conformité de leur nature. Ce qui le prou-  
 ve sans réplique , c'est que le fait raconté le  
 dernier , avoir devancé les deux autres de plu-

LIV. I. fleurs années , & que leurs dattes ne sont point  
 CHAR. XI. les mêmes.

A présent que le lecteur est plus au fait que jamais , je le supplie de juger du raisonnement que je vais faire. On ne peut tirer aucune induction contre le texte dont il s'agit , s'il est clair par ce qui le précède , que l'exactitude des dattes lui assigne la place que l'Historien lui donne , & s'il est également clair que ce qui le suit ne peut nuire à son authenticité. Or ce qui précède le passage en question décide qu'il est à la place , je l'ai fait voir ; & ce qui le suit n'en infirme point la vérité : je le prouve. Afin que la phrase qui vient après pût le rendre suspect , il faudroit qu'en le retranchant , elle eût une liaison régulière avec ce qui le précède. Or en le retranchant , la phrase ne s'unit pas mieux avec ce qui le précède. Je le démontre encore. La phrase commence par ces termes : *en ce tems il arriva* ; & le reste. Or ce n'est point dans le même tems qu'étoient arrivés les faits racontés auparavant , & ininterrompus par le texte douteux. Donc en le retranchant , la phrase qui le suit ne s'unit pas plus heureusement avec ce qui le précède. Donc elle ne nuit pas à l'authenticité du texte , donc le texte , d'ailleurs prouvé sincère , est incontestable. Je demande pardon de cette marche de logique ; ce n'est que pour abrégé que je me la permets , & aussi pour remettre sous un seul coup d'œil les objets que j'ai présentés plus haut.

Je me souviens d'avoir dit en troisième lieu ,

que si pour récuser un texte il suffisoit de lui re- LIV. I.  
 procher de n'être pas où l'ordre le demanderoit , CHAR. XI  
 aucun auteur ne seroit irréprochable , & que Jo-  
 séphe en particulier le seroit aussi peu que tout  
 autre. Casaubon l'a fait voir à l'égard de Thucy-  
 dide , de Polybe , & de Tite-Live. Les exemples  
 qu'il en donne sont grands & palpables. Je me  
 borne donc à ceux que fournit Josèphe lui-même ,  
 puisqu'aussi bien il ne s'agit ici que de lui. Je ne  
 rappellerai point son inexactitude sur l'endroit où  
 il place l'histoire de Fulvie , je produis deux ana-  
 chronismes plus inexcusables encore , & je ne  
 choisis que ceux que je puis exposer en peu de  
 paroles.

Personne n'ignore que les Prophéties de Na- 2. Reg. 6.  
 hum contre la Ville de Ninive , furent écrites 16. v. 1.  
 après que le Roi d'Assyrie eut renversé le Royau- Ibid. c. 17.  
 me d'Israël , la 9. année d'Osée , Roi d'Israël v. 6.  
 & la 12. d'Achaz , Roi de Juda. Cependant Jo- Joseph.  
 séphe par une erreur de 12. à 13. ans fait con- Antiq.  
 courir le temps de la prophétie de Nahum avec Jud. lib. 9.  
 le Règne de Joatham , pere d'Achaz ; & il le fait c. 11.  
 avec cette formule qui lui est si familière : \* *En*  
*ce même temps le Prophète Nahum prophétisa la*  
*ruine de l'Empire d'Assyrie.* Ailleurs il parle de la  
 manière dont Tibère parvint à l'Empire , des cir-  
 constances de son élévation , & de l'art qu'Hé-  
 rode le Tétrarque employa pour se ménager la  
 bienveillance du nouvel Empereur. Puis tout d'un  
 coup il ajoute : \* *En ce même temps Phraate, Roi des*  
*Parthes, fut tué par les embûches de Phraarace son*

Casaub.  
 Exercit.  
 11. in an-  
 nal. Barom.  
 ad annum  
 21.

\* κατὰ τὴν  
 αὐτὴν τὴν  
 ἰδέαν.  
 Idem An-  
 tiq. Jud.  
 lib. 18. c.  
 3.

\* κατὰ τὴν  
 αὐτὴν τὴν  
 ἰδέαν.



LIV. I. CHAP. XI. fils. Qui ne croiroit que ce meurtre fut commis à peu près lorsque Tibère fut élevé sur le throne ? Il est vrai néanmoins que la mort de Phraate étoit arrivée vingt-ans avant la naissance de Jesus-Christ, & par conséquent trente-sept, ou trente-huit ans avant la troisième année de Tibère. Epoque à laquelle se rapporte ce que Josèphe dit, au même endroit, du règne de Vononés dans le pays des Parthes, & de la mort d'Antiochus, Roi de Comagène. Je le demande maintenant, seroit-on autorisé par ces mécomptes chronologiques, à soutenir que les textes où je les trouve ne sont pas de Josèphe ? Nul critique n'oseroit le prétendre. Trois articles décisifs sont donc clairs & démonstrativement prouvez ; l'un, qu'il seroit déraisonnable de soupçonner le passage en question, uniquement parce qu'il est suivi d'un fait qui ne s'y rapporte pas ; l'autre, que le même passage est dans sa place naturelle, eu égard à ce qui le précède ; & enfin que si les récits qui le suivent ne s'y accordent pas, c'est que Josèphe les transposoit & les dérangeoit souvent, si peu que des considérations particulières, ou que la ressemblance des sujets le portassent à ce désordre.

Pour ne rien omettre, il faudroit peut-être encore résoudre la difficulté que forment quelques critiques sur la différence de style qu'ils imaginent entre le vrai Josèphe, & l'Auteur prétendu du passage contesté. Mais pour moi, je l'avoue, je n'ai pas des lumières si perçantes ; je ne vois point ce qui est imperceptible. Si Blon-

*Usser. ad  
annum.  
mundi  
3984.  
Tact. lib.  
Just. lipf.  
not. in  
Tact.*

del, si M. le Fèvre, si les autres prouvoient ce LIV. I. qu'ils avancent, ou je me rendrois, ou je tâcherois de répondre. Mais le ton décisif, quand il est destitué de preuves, ne m'impose point. CHAP. XI.

En général, les objections établies sur les dissemblances de style, ne démontrent pas. Il faut, pour se déterminer, des raisonnemens plus forts & moins vagues. Il faudroit au moins produire dans un passage quelque terme si caractérisé, qu'on fut obligé de reconnoître qu'il n'a été en usage que long-tems après ; tels que sont, par exemple, des noms propres de personnes & de lieux, ou quelques expressions de controverse, d'art, & de science, nées seulement & consacrées depuis le siècle de l'Ecrivain dont on examine le style. Or il est impossible ici d'articuler aucune de ces différences. Supposons pourtant qu'on dût quelquefois déférer à la délicatesse du goût dont se flattent certains critiques, je trouve cette ressource bien vaine dans le cas présent, parce qu'elle n'y sauroit être d'aucun usage. Comment peut-on remarquer assez de différence entre un texte si court, & le reste du livre ? C'est au plus ce qu'on pourroit faire, s'il s'agissoit d'un texte long. Alors comparant l'Auteur avec l'Auteur, ou plutôt ce qui est de l'Auteur avec ce qu'on soupçonne n'en être pas, un homme délicat & versé dans la connoissance des langues, jugeroit si la manière de l'Ecrit suspect, est la manière de l'Ouvrage authentique ; car chacun a son tour propre, & il y revient sans y penser.

LIV. I. Mais que l'on porte le discernement & la sagacité, jusqu'à distinguer dans une longue histoire si quatre lignes écrites sans art, sont originales, ou d'une main étrangère, en vérité c'est le piquer de trop de finesse; & quelque opinion que j'aye de ceux que je combats, ils me permettront de leur supposer ici plus de prévention que de discernement. Toujours est-il certain que ni Casaubon, ni Usserius, ni Pearson, ni les deux Vossius, ni M. de Valois, ni Spencer, ni Grotius, ni M. Petit, ni M. Huet, ni M. Martin, ni le P. Pezron n'ont apperçû ces différences d'expressions & de figures. Quels hommes cependant! Et qui est ce qui a jamais eu plus d'adresse qu'eux à démêler le faux d'avec le vrai, même où les autres Sçavans ne les discernoient pas? Le P. Pagi, (a) & M. Daubuz, sçavant Anglois, vont même plus loin que les Critiques respectables que je viens de nommer. En défendant la même cause que nous, ils prouvent la vérité du texte, dont on dispute, par la conformité qu'ils y trouvent avec le style de Joséphe. Ce sont, dit le premier (b), les mêmes locutions, les mêmes formules, la même marche, & le même tour Hellénistique; c'est-à-dire qu'on y remarque des manières de parler Hébraïques, telles qu'elles convenoient à un Juif qui écrivoit en Grec. Rien

(a) Carol. Daubuz. protesti-  
mon. Jo-  
seph.

(b) Denique consentit ad hæc omnia stylus & dictionum color, talis nimirum qualis hellenistarum esse solet. Locutiones quasdam observare licet Josepho familiares. Pagi. Critic. in annal. Baron. ad annum 32. num. 25.

n'est

n'est donc moins grave, ni moins concluant que LIV. I.  
de nous opposer ici une dissemblance de style, CHAP. XI.  
dont les plus habiles conviennent si peu. Après des preuves si nombreuses, si variées, si claires, & si fortes, je pourrais dire, ce me semble, sans craindre qu'on me reprochât de présomption, que l'autenticité du texte de Joséphe est invinciblement démontrée. Car, de grace, quelle proportion y a-t-il entre les difficultés qu'on allègue, & les moyens que j'employe? On ne m'oppose que de vagues raisonnemens, & point de preuves. Moi, je produis des preuves, & des raisonnemens pris des preuves mêmes. On nie le fait sur de simples omissions; & moi, j'établis le fait sur des textes positifs. On ne me produit que des témoins muets qui n'ont rien déposé de contraire à ce que je soutiens; & moi, je produis des témoins qui parlent, qui s'expliquent clairement, sans ambiguïté, sans équivoque, des témoins non suspects, des témoins qu'on ne peut récuser, des témoins, pour tout dire, que mes adversaires citent avec honneur, & qu'ils regardent comme décisifs sur tout autre article. Un fait, il ne s'agit ici que de cela, se peut-il prouver mieux?

On reconnoît la force de vos raisons, me dira quelqu'un; mais aussi, comment croire que Joséphe ait dit que Jesus étoit le Christ, le Messie prédit, & l'auteur de tant de prodiges? Comment croire qu'il ait écrit ces étonnantes paro-

LIV. I. les : Il reparut vivant trois jours après sa mort,  
 CHAP. XI selon que les Prophètes l'avoient annoncé da lui.  
 Comment supposer d'une part, la vérité d'un texte si fort ; & de l'autre, se voir contraint d'avouer que celui qui parloit de la sorte, est resté, jusqu'à son dernier jour, sinon dans les ténèbres, au moins dans l'obstination de l'infidélité Judaique ? Expliquez-moi donc cette énigme, & levez cette contradiction, si vous voulez que je me rende.

Quoi ! l'on ne cessera de disputer, si je ne remonte du Livre à l'Auteur ; si je ne trouve l'art de les accorder tous deux ; si je ne cherche, si je ne découvre dans le cœur d'un homme les secrets motifs qui l'ont fait agir d'une façon, & parler de l'autre ? Il faudra que je rende raison de ce qui dépend de cent causes inconnues & personnelles. Qui a jamais exigé de semblables conditions ; & qu'y auroit-il de certain au monde, si pour convaincre, il falloit les remplir toutes ? Je veux bien pourtant me soumettre à des loix si rigoureuses, quoique le fait soit évidemment prouvé, & que dans les règles de la Critique, tout Lecteur, même le plus contentieux, dût s'en tenir-là. J'ai confiance que ce que je vais dire d'après un habile Critique, achevera de dissiper le nuage qui reste autour de la vérité que je défends.

*M. Martin. Dissert. crit. sur le passage de Josèphe.*

A ne considérer Josèphe que par certaines qualités extérieures, il y a peu d'Ecrivains dans

LIV. I. l'Antiquité, dont on doive porter l'estime plus haut. Outre que, d'une part, il sortoit de la race CHAP. XI. Sacerdotale ; que de l'autre, il étoit issu des Asmonéens qui avoient régné long-tems en Israël ; la beauté de son esprit, son talent pour les négociations, son sçavoir, son zèle pour la patrie, sa valeur même, lui donnent un éclat supérieur encore à celui de sa naissance. Mais sous ces dehors, qui ne sont presque jamais l'homme véritable, étoient cachées une ambition sans mesure, une politique sans scrupule, & ce qui en est assez la suite, une secrète irréligion prête à se déclarer au premier signal de l'intérêt. Elle ne tarda pas, en effet, à secouer le joug qui la contraignoit, & elle parut à découvert dans le Livre des Antiquitez Judaiques. C'est là qu'au mépris des protestations de sincérité qu'il avoit faites en commençant l'Ouvrage, au mépris même des saintes Ecritures qu'il avoit sous les yeux, Josèphe ne craint pas d'en altérer l'Histoire, & d'exténuer, comme il lui plaît, les grands évènements qu'elles rapportent. On le peut voir, par exemple, dans le récit qu'il fait du passage de la Mer Rouge, & dans la réflexion qu'il y ajoute, comme pour laisser indécise la vérité du prodige. On le peut voir encore dans la manière dont il raconte celui de Jonas ; Miracle qu'il n'ose donner comme certain, & qu'il infirme, autant qu'il le peut, en ne l'établissant que sur le seul appui d'un *oui dire*, &c. Et pour

*Antiq. Jud. lib. 1. c. 16.*

LIV. I. CHAP. XI. quoi ces timides réserves, ou plutôt ces honteux déguisemens ? C'est qu'on écrivoit pour les Grecs, & que pour flatter leur orgueil, pour mériter leurs éloges, il falloit, la vérité dût-elle en souffrir, ne leur conter que des merveilles qu'ils pussent croire aisément, ou dont ils s'imaginassent avoir des exemples dans leur Histoire. Mais quelle idée nous donne de sa droiture celui qui biaise de la sorte, & qui ne rougit pas de sacrifier sa Religion aux intérêts de sa vanité ?

Continuons de dévoiler le caractère de Josèphe par des traits empruntez de sa propre Histoire. On sçait qu'il fut fait prisonnier au siège de Jotapa, qu'il fut conduit à Vespasien, & que dans la crainte d'être livré aux fureurs de Néron, il eut recours, je ne dis pas à l'artifice le plus lâche, je dis à la profanation la plus sacrilège. C'est lui-même qui nous l'apprend par ces termes : *Vous croyez, Seigneur, dis-je à Vespasien,*

*n'être le maître que d'un esclave dans ma personne. Josèphe ne vous est pas connu. JE VIENS PAR ORDRE DE DIEU, vous révéler ce qu'il vous importe de sçavoir. Vous avez résolu de m'envoyer à Néron ; & pourquoi m'y envoyer, puisque sa vie, & celle de ceux qui lui succéderont doivent durer si peu ? Seigneur, c'est vous seul que je regarde comme Empereur, & après vous, Tite votre fils, parce que tous deux, ainsi que je vous l'annonce, vous monterez sur le Trône.*

Le n'ai pas besoin d'avertir ici le Lecteur de la

scandaleuse audace de celui qui contrefaisant le LIV. I. Prophète, prostitue le nom de Dieu, jusqu'à dire CHAP. XI. *qu'il vient par son ordre*, quand il s'envoie lui-même. Une dérision si impie n'est que trop marquée. Ce que je désire que l'on observe, & ce qui échaperoit peut-être, ce sont les circonstances de la Prophétie : que Néron vivroit peu, que le règne de ses successeurs seroit court, qu'après eux Vespasien parviendroit à l'Empire, & que Tite son fils seroit l'héritier du Trône. Qu'étoit-cela, sinon imposer grossièrement au Public ? Quand Josèphe écrivoit ses Livres de la Guerre des Juifs, déjà Vespasien étoit Empereur. Ainsi le prétendu Prophète avoit vû de ses yeux les révolutions dont il embellit après coup les discours qu'il suppose avoir faits au Général des Romains. Passons-lui néanmoins qu'il eût prédit la mort prochaine de Néron. Etoit-ce donc là un événement si difficile à prévoir à quiconque étoit au fait des affaires publiques ? Falloit-il être Prophète pour deviner qu'un Prince, dont l'Empire & tout l'Univers étoient las de souffrir les horreurs, seroit bientôt immolé, ou qu'il s'immoleroit lui-même à la haine de ses sujets ? Mais Josèphe ne se borna pas à cet événement seul, il présagea encore l'élévation de Vespasien ? Hé, dites-moi, que hazardoit Josèphe par une prédiction si flatteuse ? Si elle réussissoit, il obtenoit la faveur de son maître. Si l'événement le démentoit, & s'il arrivoit que contre toute apparence Néron continuât de ré-

LIV. I. gner, le faux Prophète y gagnoit au moins de  
 CHAP. XI. prolonger ses jours, & de souffrir plus tard l'igno-  
 minie ou le supplice qu'il craignoit, s'il étoit en-  
 voyé à Rome. Il n'y a donc en tout ceci que de  
 la souplesse & de l'imposture. Le prétendu Pro-  
 phète ne parloit qu'après l'événement, & le fait  
 avoit été comme au devant de sa prédiction.

Ce n'est pas tout cependant, & Josèphe va,  
 s'il se peut, nous découvrir mieux le fond de son  
 cœur. Tout le monde sçait que du tems de Vef-  
 pasien, & même bien auparavant, un bruit s'étoit  
 répandu que les Juifs subjugués par les Romains  
 se releveroient de leur chûte, & porteroient leurs  
 armes victorieuses au-delà de leur propre país.  
 Il est évident, comme je le ferai voir ailleurs,  
 que cette opinion s'étoit établie sur la fausse idée  
 que les Juifs s'étoient faite d'un Messie conqué-  
 rant. Parce que les Prophètes lui promettoient  
 des triomphes, & que Dieu avoit dit: *Je lui don-*  
*nerai les Nations pour héritage, & sa possession s'é-*  
*tendra jusqu'aux extrémités de la terre*, ces hom-  
 mes grossiers, sans égard aux autres textes qui  
 étoient l'explication sensible de celui-là, se figu-  
 roient un règne temporel, & croyoient plutôt ce  
 qu'ils désiroient, que ce qui leur étoit promis.  
 Aussi Tacite traitoit-il cette espérance de chi-  
 mère & d'illusion. Il appelloit les prédictions,  
 ainsi expliquées, des (a) oracles équivoques & em-  
 barraffés qui n'avoient aucun sens, à moins qu'on

(a) Quæ per ambages Vespasianum ac Titum prædixerant Tacit. Hist.  
 lib. 5.

Suet. in  
 Vespas.  
 Tacit.  
 Hist. l. 5.

Psal. 2.

ne les appliquât à Vespasien & à Tite. Un Païen LIV. R.  
 ne pouvoit guères parler autrement, sur les no- CHAP. XI.  
 tions vagues & informes qu'il avoit de nos Ecri-  
 tures. Mais le mécompte que je lui pardonne,  
 puis je pardonner à Josèphe de lui en avoir don-  
 né l'occasion par son Histoire écrite avant celle  
 de Tacite? C'est dans ce récit détaillé de la Guerre  
 des Juifs que je lis ces paroles: *Ce qui les engagea*  
 (il parle des Juifs)  *dans la fatale résistance qu'ils*  
 *firent aux Romains, fut l'ambiguité d'un passage de*  
 *l'Ecriture qui portoit qu'en ce même tems un homme*  
 *de leur Nation commanderoit à toutes les autres. Ils*  
 *l'interprétèrent à leur avantage, & les plus habiles*  
 *d'entr'eux y furent trompez; car cet Oracle désignoit*  
 *Vespasien qui fut élu Empereur durant qu'il étoit*  
 *dans la Judée, & ils ne connurent leur erreur que*  
 *quand leur entière destruction les en eut convaincus.*  
 Quelles expressions dans la bouche d'un homme  
 qui reconnoissoit la vérité des Prophéties! Quel  
 étrange Commentateur que celui qui trouvoit  
 dans un Empereur idolâtre, le Messie qui devoit  
 anéantir les Idoles! Quel langage pour le descen-  
 dant des Sacrificateurs d'Israël, pour un interprète  
 de la Loy, que d'oser appeler les Prophéties du  
 nom d'ambiguités, & d'autoriser les écrivains  
 profanes à ne leur donner que ce titre flétris-  
 sant! Car c'est, comme on l'a vû, par cette ap-  
 pellation dédaigneuse \* que Tacite les désigne, à  
 l'exemple de l'Historien Juif.

Aussi l'indigne & odieux flatteur des Princes.

Josèph. de  
 Bell. Jud.  
 lib. 6. c.  
 31.

\* Amba-  
 ges.

LIV. I. qui, pour leur plaire, altéroit le sens des divi-  
CHAP. XI. nes Ecritures, ne réussit pas, autant qu'il le défi-  
 roit, à persuader Vespasien. Cet Empereur instruit de la tradition des Juifs, de la vérité de leurs Oracles, & de leur attente d'un Messie, craignoit toujours qu'il ne parut enfin. Pour se délivrer de ses frayeurs, il fit rechercher les descendans de la Maison de David, & ordonna la mort de quiconque en seroit sorti, selon qu'Eusebe nous l'apprend. Vaine précaution; le Libérateur étoit déjà donné. Mais il n'étoit ni promis, ni venu pour monter sur le Thrône des Césars. Après Vespasien, Tite ne fit que paroître & passer. Domitien son frere lui succéda. C'étoit un caractère timide, défiant, soupçonneux & cruel; je n'ai pas besoin de le dire. Les inquiétudes qui avoient agité son pere, passèrent dans son cœur. Comme lui, il appréhenda l'effet des prédictions marquées dans les saints Oracles; & comme lui, dit un Auteur contemporain, il se fit informer de ce qui pouvoit rester encore du sang de David. Il se trouva quelques Juifs qui en descendoient, & ils furent conduits à Rome. Interrogez par l'Empereur sur l'état actuel de leur famille, & de leur fortune, singulièrement sur ce qu'ils pensoient du Messie & de son règne, ils répondirent qu'il n'y avoit dans leur Maison ni richesses, ni éclat; que tout ce qu'ils possédoient, consistoit en quelques parcelles de terre qu'ils cultivoient de leurs propres mains, comme il étoit

Euseb.  
 Hist. Ec-  
 clef. lib. 3.  
 c. 11.

Hegesip.  
 apud Eu-  
 seb. Hist.  
 lib. 3. c. 15.  
 Ruffin. l. 3.  
 capp. 19. &  
 30.

étoit aisé de le voir aux marques qu'elles en por-  
 toient, & qu'ils lui montrèrent; qu'au surplus LIV. I.  
 le règne du Messie ne devoit être qu'un règne CHAP. XI.  
 spirituel, sans pompe, sans gloire mondaine, &  
 qu'il n'assujétiroit que les cœurs. Ces faits constans une fois établis, tout se développe. On va sçavoir pourquoi le passage contesté se trouve dans les *Antiquitez Judaïques*, & quelles raisons l'Auteur a eues de l'y placer.

C'étoit sous Domitien que Josèphe écrivoit l'Histoire des Juifs. L'occasion d'y parler de Jesus-Christ se présentoit si naturellement, qu'on ne pouvoit soupçonner l'Auteur de l'avoir affectée, & qu'il y auroit eu au contraire de l'affectation à l'éviter. Il s'agissoit d'un événement trop considérable, & dont les suites étoient trop importantes. Par conséquent, on pouvoit penser que l'Historien n'en parloit que comme redevable à la fidélité de l'Histoire. Mais le souple & adroit politique avoit bien d'autres vûes; son intention étoit de flatter Domitien, de calmer ses allarmes, & de dissiper ce qui pouvoit lui rester de frayeur sur l'arrivée de ce Messie tant redouté. La Nation infidèle n'étoit pas si foncièrement détruite, en effet, par les armes de Vespasien & de son fils, qu'elle n'eut encore de grandes ressources dans l'Orient, où les Juifs étoient répandus sans nombre, & où leurs forces ne se firent que trop sentir dans la suite sous les régnes de Trajan & d'Adrien. Ainsi pour effacer dans une même

LIV. I. CHAP. XI. défiante ces images importunes, il falloit établir que les prédictions ne regardoient pas ce Libérateur triomphant qu'Israël attendoit en vain. Il falloit montrer que les Prophéties étoient accomplies, que le vrai Messie avoit paru cinquante ans auparavant, que ce Messie donné étoit Jesus, & qu'il étoit le Christ. Par là Domitien étoit rassuré, ses craintes n'avoient plus de fondement. Jesus étoit *un homme sage*, sa morale étoit pure, *il étoit puissant en merveilles*, il étoit le maître de ceux qui aimoient la vertu. Voilà tous les caractères de ce règne spirituel qui ne laissoit rien à redouter aux Princes de la terre. Jesus étoit *ressuscité trois jours après sa mort* : nouvelle raison de ne plus appréhender les conquêtes de celui qui étoit monté aux Cieux, & qui ne promettoit que la même récompense à ses Disciples. Enfin toutes ces choses avoient été prédites. C'étoit dire que ces Oracles étoient différens de ceux qui avoient désigné Vespasien, c'étoit dire que ce Prince avoit été le vainqueur qui devoit paroître avec tant d'éclat dans la Judée, & qu'après ses victoires, il n'y avoit, de la part des Juifs, rien à redouter pour la sûreté de l'Empire. L'Historien étoit trop habile dans la science de feindre pour tirer lui-même ces conséquences. L'art, ou pour mieux dire, l'artifice étoit de les laisser tirer à Domitien, sans les lui développer soi-même; car on se rassure toujours bien plus par ses propres réflexions, que par celles d'autrui; & le meilleur

moyen de plaire à qui craint, n'est pas de lui prouver directement qu'il ne doit pas craindre, mais de le mettre, sans qu'il s'en aperçoive, en état de se le persuader. LIV. I. CHAP. XI.

Puisqu'il a été nécessaire d'entrer dans ces détails, voilà tout à découvert l'esprit de Josèphe, l'occasion du passage qui a fait tant de disputes, & les raisons qui démontrent son authenticité. Si dans son cœur l'Historien n'a pas rendu gloire à la vérité qu'il connoissoit, si son témoignage n'est pas l'effet de son amour pour elle, mais de l'adulation & de la politique; s'il a vû la lumière sans la suivre, ce n'est pas, après tout, une énigme si impénétrable, ni de ces inconséquences dont on ne voye point d'exemple dans la conduite des hommes. Ils ne sont que trop sujets à démentir leur foy, si-tôt que leurs passions, & leurs intérêts, sont en concurrence avec elle.

## CHAPITRE. XII.

*Que les Faits de l'Evangile sont venus jusqu'à nous sans altération.*

C'EST le sort presque inévitable des récits historiques, de contracter quelque altération à mesure qu'ils s'éloignent de leur source. Leur cours, s'il est durable, leur est presque toujours funeste, & rarement ils arrivent auter- LIV. I. CHAP. XII.

L. IV. I. me sans qu'il en coûte à leur première intégrité. Nous avons tous des levres infidelles, & mobiles au gré de l'intérêt. Souvent nous déguisons la vérité par haine contre elle, & parce qu'elle s'accorde mal avec nos vûes, ou avec nos penchans; quelquefois aussi nous la déguisons à force de l'orner. Le fait le plus simple, dès qu'il est raconté par des bouches différentes, cesse bien-tôt de se ressembler; & de tant de variations dans les circonstances, il n'en résulte guères que des doutes pour les Sages. Cependant, malgré cet aveu que chacun est contraint de donner à l'expérience, il faut convenir qu'il n'en est pas des Traditions écrites, de même que des Traditions orales; des faits gravez dans des Ouvrages publics, de même que des faits confiez seulement à la mémoire infidelle de l'homme. Ceux-ci peuvent être corrompus de la manière que je l'ai dit; les autres sont plus en défense, & par eux-mêmes plus hors d'atteinte aux changemens, & aux falsifications. Chacun peut rapporter une histoire, & la métamorphoser en la contant. Mais une histoire écrite, & dont les copies sont semées par toute la terre, marche à travers les temps sans danger, & sans crainte. Elle a pour elle la foi publique; & plus cette histoire est importante, plus elle a d'yeux qui veillent à sa conservation, & qui maintiennent son intégrité.

La simple application de ce principe suffiroit donc à l'Histoire de l'Evangile, pour démon-

trer qu'elle est venue jusqu'à nous sans se corrompre. Mais il sera bon de multiplier nos preuves, & de les rendre plus sensibles, en leur donnant plus d'étendue.

D'abord, je soutiens qu'en rigueur, & dans les règles de la dispute, ce ne seroit pas à nous de prouver. Nous ouvrons nos Livres, & nous disons à l'incrédule: qu'opposez-vous aux faits qu'ils contiennent? S'il répond: Je les crois altérez; c'est à lui qui l'avance à nous en convaincre. Où sont ses démonstrations? Car il doit en produire, puisqu'il s'éleve seul contre la foi de tous les temps, & contre l'opinion de tous les peuples. On nous dit que cette falsification peut être, qu'elle ne renferme rien en soi d'absolument impossible, & qu'enfin on pourroit la supposer, tant nos Livres sont anciens. Quelles preuves! Quelles raisons! Si nous en apportions de pareilles au Déiste; si, comme lui, nous recourions à de simples possibilités, à je ne sais quelles vagues suppositions; avec quelle âpreté de paroles, par combien de railleries piquantes il insulteroit à nos vaines conjectures? Mais à Dieu ne plaise que la cause Chrétienne fasse entendre ce ton odieux de victoire: *Nos talem consuetudinem non habemus*. Nous voulons instruire, & s'il se peut, ramener celui qui s'égare; nous ne cherchons pas à le confondre par d'orgueilleuses paroles.

J'insisterai donc sur ces trois raisons. Il est ab-



LIV. I. surde de supposer l'altération de l'Évangile ;  
 CHAP. XII. parce qu'il est impossible de rapporter la fraude à aucun temps précis ; parce qu'il est impossible d'alléguer les motifs , & la matière de la fraude ; parce qu'il est impossible de nommer les auteurs de la fraude.

Premièrement , il est contre toute possibilité morale que des hommes ayent été jamais assez audacieux pour corrompre l'Histoire Évangélique. Il ne faut à quiconque le prétend , que faire cette question simple , mais décisive : Sur qui ferez-vous tomber le crime de l'imposture ? Ce ne peut être que sur les Païens , sur les Juifs , ou sur les Chrétiens. Or les uns & les autres sont justifiés par les raisons suivantes.

On ne peut dire des Païens , qu'ils ont entrepris sur nos Livres. Quel intérêt avoient-ils de les corrompre ? Quelle part prenoient ils à nos dogmes ? Qu'ils y en aient pris , je le veux ; quelle vûe , quel dessein leur prêterez-vous dans l'exécution de leur imposture ? Ils vouloient nous décrier. Il ne falloit donc pas laisser dans nos Ecrits cette pureté de sentimens qu'ils y admiroient eux-mêmes , cette élévation , cette sagesse de morale si supérieure à celle de leurs Philosophes. Il falloit donc y effacer tout d'un coup cette foule de miracles que nous y lisons encore de page en page , & qui ont converti tant de Nations. Il falloit donc ne nous transmettre à la place de ces hautes idées , & de ces faits pro-

digieux , qu'une Philosophie bizarre , une his- LIV. I.  
 toire déguisée , mal assortie , & comme en dis- CHAP. XII  
 corde avec elle-même. L'ont ils fait ? Et nos Livres ne restent-ils pas en témoignage du contraire ? Chose étrange ! qu'on veuille accuser nos ennemis d'avoir falsifié nos titres , tandis que ces titres subsistent encore contre ces mêmes ennemis , & qu'on n'a recours à la falsification que pour se soustraire , si l'on peut , à l'évidence importune qui s'y conserve !

J'accorde cependant que le Paganisme ait voulu corrompre nos Évangiles. Je vous demande au moins , à vous qui le soupçonnez , où étoient alors tous les Chrétiens de l'univers ? Voyoient-ils donc en silence une entreprise si odieuse ? Etoient-ils indifférens , ou distraits ? Prenoiient-ils , sans y penser , la coupe mortelle pour la coupe salutaire ? Etoit-ce en des mains ennemies de la foy , qu'ils alloient chercher le dépôt , & les mystères de la foy ? N'avoient-ils point de copies fidelles , & d'une date antérieure ? S'ils étoient surpris en un endroit , l'étoient-ils par tout ? Qui ne s'étonnera d'entendre ce prodigieux nombre de suppositions , dont chacune est si visiblement contraire à la vraisemblance , & qui routes ensemble forment le comble de l'absurdité ?

Pour les Juifs , ce seroit encore toute autre raison que de leur imputer l'altération de nos Ecritures. Sans compter les raisons précédentes ,

LIV. I. qui ne leur sont pas moins applicables qu'aux  
CHAP. XII Païens , il en est encore de propres , & de person-  
 nelles qui les disculpent. Dites-moi , par exem-  
 ple , les Juifs auroient-ils mis dans nos Exem-  
 plaires tous les prodiges qu'on y lit , ou bien les  
 y auroient-ils laissez , s'ils avoient entrepris de  
 les corrompre ? Ce qui est si manifestement con-  
 tre eux , ce qui forme en faveur du Christianis-  
 me des caractères de vérité si frappans , seroit-  
 il leur ouvrage , ou l'auroient-ils épargné , si  
 leur jalousie eût entrepris de nous séduire ? Di-  
 tes-moi encore ; ces traits fréquens de censure  
 par lesquels Jesus-Christ , & ses Apôtres , atta-  
 quoient les vaines traditions de la Synagogue ,  
 l'hypocrisie des Prêtres , & des Chefs de la Loy ,  
 les superstitions du peuple , & les vices de la  
 Nation entiere , pensez-vous qu'ils soient la pro-  
 duction d'une main Juive ? Ne seroit-ce pas plû-  
 tôt ce qu'elle auroit retranché d'abord , & ce  
 que sa haine se seroit le plus efforcé de corrom-  
 pre ? Enfin l'application des Prophéties au Dieu  
 des Chrétiens , ses prédictions , cette force de  
 discours avec laquelle il confondoit les contra-  
 dicteurs , cette acclamation des peuples qui ren-  
 doient gloire à son nom , toutes ces circon-  
 stances , tant d'autres que chacun sçait , peuvent-  
 elles être d'un Juif ennemi de la foy Chrétien-  
 ne ?

Reste donc à soutenir que c'est nous qui som-  
 mes auteurs de la fraude. Mais , je l'avoué , de  
 si

si terribles accusations sans preuves , m'affligent LIV. I.  
 pour ceux qui osent les faire. Proposons leur ce CHAP. XII.  
 raisonnement court. Ou ce furent tous les Chré-  
 tiens ensemble , ou ce ne fut qu'un seul qui en-  
 fanta le crime dont il est ici question. Or , l'un  
 ni l'autre n'est possible. Il ne l'est pas , que tous  
 les Chrétiens à la fois se soient liez de concert ,  
 pour changer , réfondre , & falsifier leurs Livres.  
 Qui peut dire , & croire qu'une secte entière  
 conspire de la sorte contre l'intégrité de ce  
 qu'elle a de plus saint , & de plus vénérable ;  
 qu'elle s'accorde à corrompre ce qu'elle a reçu  
 comme le fondement de sa croyance , le corps  
 de sa doctrine , & de ses loix ; que nul ne com-  
 batte pour les droits de la vérité , que l'altéra-  
 tion soit unanime , qu'aucun n'élève sa voix pour  
 sauver la foi du péril , & du moins avertir les des-  
 cendans qu'on cherche à les tromper ? A-t-on  
 vû jamais dans une affaire pareille tant d'hommes  
 d'humeurs , d'intérêts , & de climats si différens ,  
 concerter avec succès un projet si grossier ? Que  
 l'on en cite un exemple seul , & je veux bien  
 me rendre après , sans disputer davantage. Hé l'on  
 a déjà tant de peine à concilier deux ou trois  
 personnes qui se soutiennent avec persévérance  
 dans le même dessein. L'inconstance & nos au-  
 tres foiblesses rompent si souvent les projets les  
 plus simples , & les mesures les plus justes. Sans  
 compter les dérangemens qu'apporte le hazard  
 dans nos entreprises , nous avons une pente si

naturelle à nous diviser l'un de l'autre; nous aimons tant à nous signaler par un effort de vertu, quand les autres l'abandonnent; l'empire du remords est si puissant dans presque tous les cœurs, qu'un complot dont il y a plus de deux confidens, est rarement un secret gardé. Que sera-ce donc d'une grande multitude, d'une secte entière, d'un projet si odieux, & d'une exécution si difficile?

D'une autre part, si tous les Chrétiens ensemble n'ont pu, quelque supposition qu'on fasse, altérer leurs Livres, un Chrétien seul pouvoit-il suppléer à l'insuffisance de tant d'autres? Un moment avec moi parcourez les obstacles qu'il avoit à vaincre. C'étoit à tous les Fidèles qu'il falloit fermer les yeux par une espece d'enchantement. Quelle folle entreprise! C'étoit à l'ouvrage le plus chéri, & le plus respecté qu'il falloit donner atteinte. Quel esprit étoit assez visionnaire pour en concevoir le désir, & se flatter du succès? C'étoit contre des Livres lus chaque jour dans l'assemblée Chrétienne, & gravez dans la mémoire même des enfans, qu'il falloit porter une main hardie. Où étoit l'homme assez audacieux pour y penser? C'étoit en des millions de copies, & dans des versions déjà répandues dès l'origine de l'Eglise, qu'il falloit glisser le poison du mensonge. Les rêves de la nuit ne sont-ils pas encore plus sérieux que ce projet? Si le peuple eût méconnu la fraude, auroit-elle échappée à la vigi-

lance des Pasteurs? Si les Pasteurs avoient osé lui faciliter un accès libre dans l'enceinte de l'Eglise, le peuple auroit-il eu pour eux cette obéissance aveugle? Que l'on connoît mal le cœur humain quand on le croit si docile, & si indolent sur ce qui touche l'objet de son culte! Lors même qu'il se permet de violer la règle, il veut que la règle subsiste; autrement, & sur la moindre variation, le voilà qui prend ombrage, & se récrie. Nous en avons des exemples dans l'Histoire, & précisément sur le fait dont je parle. Spiridion put-il souffrir un changement léger, & de nulle importance dans un texte de l'Evangile? On voit dans Sozoméne l'indignation que fit paroître le saint homme contre Triphille. Celui-ci chargé de parler dans une assemblée de Prélats, mit à la place d'un terme populaire qui se trouve dans l'Evangile, une expression qu'il croyoit plus élégante. Spiridion ne put consentir à cette nouveauté, tout innocente qu'elle paroisse; & parce que la faute étoit publique, tout haut il reprit la vaine délicatesse de l'Evêque. Lisez dans les Lettres de saint Augustin l'éclat que fit dans l'Eglise d'Afrique un fait tout pareil. Il n'étoit question encore que d'un mot mis au lieu de je ne sçai quel autre. Le changement n'importoit ni à la foy; ni aux mœurs; mais le peuple étoit accoutumé à l'un qu'il avoit toujours lu dans l'histoire de Jonas, & l'autre étoit une traduction nouvelle. Il fallut que l'E-

LIV. I. vêque satisfît les Fidèles effrayez , & réparât le  
 CHAP. XII. prétendu scandale par une apologie sérieuse. Je  
 me borne à ces deux exemples. Maintenant qu'on  
 juge , s'il étoit possible qu'un imposteur altérât  
 nos Ecritures , s'il a pu retrancher selon ses pré-  
 ventions , ou ajouter des faits essentiels , faire  
 des corrections infidieuses , changer à son gré  
 les circonstances anciennes , & originales. Quand  
 on voit les Evêques n'épargner pas même leurs  
 Confrères , ni le peuple les Pasteurs sur de fri-  
 voles variations , voudroit-on encore soutenir  
 qu'un faussaire a pû tromper toutes les Eglises  
 du Monde , & les tromper sur des points fonda-  
 mentaux ?

Faisons néanmoins la plus absurde supposition  
 qui ait jamais été , & qui sera jamais. Qu'un  
 Chrétien seul , que plusieurs , ou que tous en-  
 semble aient hazardé le projet de corrompre les  
 Evangiles : je le veux bien ; car je laisse suppo-  
 ser à l'incrédule ce qu'il seroit obligé de prou-  
 ver , & sur quoi il n'a pas même l'ombre de  
 preuve. On ne scauroit trop accorder à celui qui  
 ne peut rien conclure de ce qu'on lui donne.  
 Plus on lui passe d'absurditez , mieux il est pris  
 dans ses propres principes. Vous voulez donc  
 que toutes les Eglises aient conspiré l'altéra-  
 tion de leurs Livres ? Mais ne voyez-vous pas  
 que la fraude alloit se tourner avec éclat contre  
 ses propres Auteurs , & que la peine du crime  
 en prévenoit l'utilité ? Quand on m'a dit tantôt

que les Juifs , & les Païens pouvoient être les  
 artisans de l'imposture, j'ai répondu : Les Chrétiens  
 l'auroient-ils souffert , sans faire entendre leurs  
 plaintes ? A présent que l'on accuse les premiers  
 Fidèles , je réponds : Les Juifs , les Idolâtres au-  
 roient-ils consenti qu'on les trompât ? Prenez-y  
 garde , voilà trois sortes de Religions qui se  
 combattent , & qui mutuellement étudient leurs  
 démarches. Est-il possible , est-il concevable que  
 l'une exécute un crime si public , sans que les  
 autres en triomphent , & profitent du scandale ?  
 Que de cris , que de reproches se seroient élevez ?  
 Quel bruit auroit fait dans l'Univers cette nouvel-  
 le encore inouïe : une secte entière vient de cor-  
 rompre la doctrine sacrée de ses Livres ? Pense-  
 t-on que les Juifs eussent négligé cet avantage ?  
 Hé ! qu'auroient-ils pû souhaiter au-delà pour  
 justifier leur haine , le mépris des Gentils , & les  
 excès de la persécution ? De leur côté , les Païens  
 auroient-ils gardé le silence ? Ces Philosophes  
 orgueilleux qu'irritoit la science de la foy , eux  
 qui répandoient sur elle un ridicule si indécent ,  
 n'auroient-ils pas fait de cette imposture le sujet  
 d'une amère dérision ? Cependant nul d'entre eux  
 n'a jamais osé faire contre les Fidèles cette accu-  
 sation flétrissante. Ni les Celses , ni les Porphyres ,  
 ni les Juliens ; ni tant d'autres avant & après eux ,  
 tous ennemis attentifs , curieux , & malins ne nous  
 ont jamais fait ce reproche , d'ailleurs si décisif ,  
 si capital pour eux , & contre nous , s'il eût eu quel-

LIV. I. que ombre de vrai-semblance. S'ils combattent  
 CHAP. XII. la doctrine de nos Livres, du moins ils les recon-  
 noissent authentiques, vrais, & dans leur intégrité  
 naturelle. Jamais ils ne disent qu'on les a cor-  
 rompus. Combien ce silence seroit-il convain-  
 quant si l'incrédule ne cherchoit qu'à s'éclaircir  
 dans la droiture de son cœur!

Pressons nos preuves. On sçait que la Religion  
 Chrétienne eut dès son premier âge, & peu après  
 la mort des Apôtres, mille combats domestiques  
 à soutenir; que ses propres enfans, au lieu de réunir  
 leurs forces dans une guerre commune contre les  
 ennemis du dehors, se divisèrent entre eux, & que  
 quelques-uns devenus novateurs, rompirent l'u-  
 nité précieuse, qui faisoit sa gloire. On vit les  
 Sectateurs de Basilides, d'Ebion, de Valentin,  
 de Marcion, de Carpocrates, & la foule des Gnos-  
 tiques enfanter de nouvelles doctrines; tous ap-  
 puyer leurs erreurs du texte mal entendu des  
 Evangiles. Or je maintiens que ces différens par-  
 tis formoient un obstacle invincible à l'altération  
 de nos Livres. On le voit presque sans que je m'ex-  
 plique. Car, de grace, si les Orthodoxes avoient  
 falsifié leurs Ecrits, n'est-il pas évident que les  
 Schismatiques leur auroient dit: Vous êtes vaincus,  
 & votre infidélité vous condamne. Pourquoi chan-  
 gez-vous les textes, si les textes ne sont pas  
 contre vous? A leur tour quand les Hérétiques  
 ont voulu favoriser la nouveauté de leurs dogmes,  
 & corrompre la pureté des Evangiles, les Ortho-

doxes n'ont ils pas protesté contre ces variations? LIV. I.  
 N'ont ils pas fait voir que les Ecrits, & les Actes CHAP. XII.  
 (a) authentiques conservés dans les premières Egli- Tertul. l. 5.  
 ses, étoient plus anciens, & les falsifications pos- cont. Mar-  
 térieures? N'est ce pas ainsi que Valentin, Marcion, cion.  
 & les Théodotiens furent confondus? Tant de dis- Epiphani-  
 cordes ne servoient donc qu'à maintenir inviola- her, 4.2.  
 ble le texte Original. Ceux qui se connoissent en Enseb.  
 preuves sentent bien jusqu'où celle-ci pourroit Hist. Ec-  
 être portée. lib 5. c. 28.

J'ai dit en second lieu, qu'on ne peut fixer une  
 époque précise à l'altération des Evangiles, & je  
 ne veux faire qu'un, ou deux raisonnemens pour  
 mettre cette vérité dans une souveraine évidence.  
 Ou l'incrédule dira que nos Livres ont été cor-  
 rompus, depuis que l'Eglise Chrétienne a vu des  
 Docteurs défendre sa foy, l'éclaircir, & la ré-  
 pandre; ou bien il dira que cette falsification  
 s'est introduite avant qu'aucun Auteur Ecclésiast-  
 ique ait tenté d'écrire. Ce qu'il lui plaira: car il  
 faut lui laisser le champ libre, pour dire à son  
 choix l'un ou l'autre. S'il prend le premier parti  
 tout ce qu'il y a d'Ouvrages anciens s'élevant  
 contre lui. Je le prouve; car tous les textes tirez, & Vide. Aug.  
 citez comme des Evangiles par les premiers Ecri- lib. d. Vir-  
 vains de l'Eglise, se trouvent encore exactement lit. cred.  
 aujourd'hui dans nos Livres. La conformité est c. 3.

(a) Age jam qui voles curiositatem melius exercere in negotio salutis  
 tua, percurrere Ecclesias Apostolicas, apud quas ipsa adhuc Cathedra Apo-  
 stolorum suis locis præsidet, apud quas ipsæ Authenticæ Literæ conser-  
 vantur. Tertull. de Præscrip. cap. 36.

LIV. I. entière. Je le ferois voir en détail si peu que le  
 CH. XII. fait fut douteux, & je défie les plus révoltez  
 contre nous d'extraire des Ouvrages anciens &  
 Orthodoxes, un seul passage essentiel qui nous  
 manque. Il ne restera donc, pour éluder cette ré-  
 ponse, qu'à dire que les mêmes faussaires, par  
 qui les Exemplaires de l'Evangile ont d'abord été  
 corrompus dans quelque texte, ont peut-être  
 changé ces mêmes passages dans les Ecrits des  
 Peres. Mais parle-t-on ainsi dans le sérieux de la  
 raison, ou pour insulter à la nôtre? Quoi ce n'é-  
 toit point assez pour cet imposteur chimérique  
 de corrompre l'Ecriture, vous voulez qu'il ait  
 encore altéré ce qu'il y a de plus vénérable après  
 elle, tous les monumens de la Tradition? Celui  
 qui avance cette hypothèse n'en est-il pas choqué  
 lui-même? Ne voit-il pas qu'en substituant dans  
 les Peres de faux textes aux véritables, on les eût  
 fait extravaguer d'un bout à l'autre de leurs Ou-  
 vrages, que ce qu'ils auroient eu dessein de don-  
 ner en preuve, n'en eût plus formé qu'une con-  
 traire, qu'on leur eut fait dire tout ensemble l'oüi  
 & le non, le pour & le contre précisément à  
 côté l'un de l'autre, que leurs discours auparavant  
 incorporez avec des textes sincères de l'Evangile,  
 n'eussent plus été qu'une énigme impénétrable,  
 tranchons le mot, un délire perpétuel, s'ils eussent  
 été liez à des passages faux & inventez? J'aimerois  
 autant soutenir que les Clemens, les Ignaces, les Jus-  
 tins, les Irénées, & tous les autres n'ont rien fait  
 des

des Livres que nous leur attribuons, qu'il n'y à LIV. I.  
 d'eux ni virgule ni trait, & que ce qui s'attire CHAP. XII  
 nos respects sous des noms si respectables, n'est  
 que la production d'un fourbe, ou de plusieurs  
 qui se donnoient la main de siècle en siècle. Para-  
 doxe qui se réfute de lui-même, & dont les âges  
 à venir auront peine à croire qu'on ait osé pren-  
 dre la défense dans une controverse de l'import-  
 tance de celle-ci.

Faudra-t-il maintenant supposer encore, que  
 l'altération est antérieure à tout Ecrit Ecclesiast-  
 ique? Je ne m'y opposerois pas, si l'évidence du  
 contraire pouvoit le permettre. Mais avant les  
 temps où commence la Tradition écrite, je ne  
 vois que ceux des Apôtres, & de leurs Disciples.  
 Encore parmi ces premiers Disciples, je trouve  
 des Auteurs dont les Ouvrages nous restent. Eroit-  
 il donc possible que sous les yeux mêmes des His-  
 toriens sacrez, on exerçât la fraude, qu'on leur fit  
 croire qu'ils avoient écrit, ce qu'en effet ils n'a-  
 voient pas écrit, & le contraire de ce qu'ils avoient  
 écrit, à eux qui sans cesse avertissoient les Fideles  
 de rejeter tout autre Evangile que le leur, fût-il  
 annoncé par le ministère d'un Ange? Eroit-il possi-  
 ble de combattre le témoignage présent, & uni-  
 versel des Disciples qui vivoient encore? si l'on  
 peut croire toutes ces choses, je n'ai plus rien à  
 dire. Quand on dément les réponses de son propre  
 cœur, on peut bien contester celles d'autrui,  
 quelque pressantes qu'elles soient.

J'ajoute pour troisième preuve de l'intégrité de nos Livres, qu'on ne peut alléguer ni prétexte, ni motif de leur falsification : car après tout, c'est-là qu'il en faut revenir quand le fait n'est que possible, & qu'on n'a point de démonstration qu'il est. Puisque les hommes n'agissent point sans intérêt, puisqu'ils ont toujours quelque vûe; c'est à l'incrédule à nous dire celle qu'avoient les Chrétiens, qu'il suppose imposteurs. Vouloient-ils tronquer leurs Livres pour en affoiblir le précepte, ou bien vouloient-ils en augmenter la rigueur? L'un & l'autre est insoutenable. Le premier l'est. Des hommes qui renoncent à tous les attrait du plaisir; des hommes dont la fermeté brave les plus affreux supplices, qui ne briguent que la mort, & qui la regardent comme un gain, ne sont pas inventeurs de flatteuses fictions. L'étonnant procédé qu'on leur prête : D'une part, ils sont maîtres dans l'art de tromper; de l'autre, ils portent le respect de leur imposture jusqu'à mourir pour elle. Ce n'est pas non plus pour appesantir le joug de la foi, qu'ils ont ajouté, ou retranché. Quel homme a jamais songé à multiplier les devoirs, à s'imposer des loix superflues, & à s'enchaîner lui-même? Enfin, & pour lever tout doute, je supplie nos adversaires de marquer, s'ils le peuvent, les endroits de l'Evangile où leur sagacité découvre, & soupçonne l'altération. Ils sont aveugles; qu'ils parlent donc, & qu'ils nous montrent la trace subsistante de la falsification. Qu'ils nous disent: Voilà ce qui n'étoit pas autrefois dans vos Livres, &

ce qu'on y a mis depuis : voilà ce qu'on y lisoit auparavant, & ce que vos peres en ont effacé. C'est de la sorte qu'il faudroit nous fermer la bouche, & nous convaincre à la face du soleil. Toute autre voye n'est qu'une vaine déclamation, qui ne mérite pas même qu'on la réfute. Pour nous, à l'imitation de ceux qui ne craignent rien, nous parlons avec confiance, nous allons au devant même des difficultez, & nous les tournons en preuve pour nous. Ainsi, par exemple, nous disons à l'incrédule : Qu'est-ce que ces falsificateurs, imaginez par vous, ont retranché de nos Ecrits? Est-ce ce qui pouvoit éloigner de la foy les esprits superbes, & ce qui revolté la fierté de la raison? Mais vos yeux y lisent, encore les incompréhensibles mystères qui humilient le raisonnement humain. Qu'ont-ils ajouté? Ces mêmes mystères peut-être? Mais loin que ces fourbes eussent par-là favorisé le Christianisme, ils n'auroient fait que lui préparer une ruine infaillible & prompte. Il est visible qu'en le chargeant trop, ils l'auroient détruit. Enfin, si l'on veut qu'ils aient inséré les miracles, & les faits, on s'égare, & l'on ne sçait plus ce qu'on dit. On fait soutenir par des faussaires à leurs contemporains qu'ils ont vû des prodiges qu'ils n'ont pas vûs; qu'ils ont été témoins de ce qui n'a jamais été. Espèce d'excès absurde, pour lequel il n'y a encore point de nom dans le langage humain.

C'est maintenant au Lecteur de peser toutes ces

LIV. I. CHAP. XII. preuves réunies. S'il le fait dans un esprit de droiture, & avec un cœur libre, il conviendra que de tous les Ecrits anciens qui subsistent, aucun n'a été conservé plus inviolablement, plus fidèlement, plus religieusement, que le Livre des Evangiles.

*Réponses aux objections.*

**A**près les raisons qu'on vient de voir, & sur lesquelles je ne pense pas que l'on puisse jamais entrer en doute, il me sembleroit assez inutile de répondre à quelques difficultés qu'on oppose d'ordinaire à ce que je viens d'établir. Une vérité, lorsqu'une fois elle est démontrée, peut sans risque négliger les attaques de la prévention, ou de l'ignorance. Cependant, parce qu'il y a des esprits qui entrent en soupçon sur ce qu'il y a de plus évident, quand ils croient appercevoir encore quelque nuage, je veux bien éclaircir une objection ou deux que l'incrédule ne cesse de répéter.

Première objection. Est-il étonnant, dit-on d'abord, que l'esprit suppose des altérations dans l'Evangile? Cette hypothèse est si naturelle. Nous n'avons plus les Originaux de cette Histoire. Sa prodigieuse antiquité fait qu'il n'en reste depuis l'origine, que des copies de copies, faites sur d'autres copies, qui elles-mêmes en ont d'autres, en remontant jusqu'aux premières copies. Qui ne sera donc effrayé de cette immense multitude d'exemplaires

LIV. I. CHAP. XII. successifs, qui tous ont passé par tant de siècles, & par des mains si différentes? Est-il compréhensible qu'ils ayent tous été faits l'un sur l'autre avec une exactitude si religieuse, que le dernier soit de point en point l'extrait fidèle du premier? Ne voit-on pas que l'on force ici l'expérience, que l'on fait les hommes plus constants qu'ils ne le sont, & qu'on se jette par là bien loin des bornes du vraisemblable? Un fait inséré dans une copie, soit par ignorance, soit par un zèle pieux, soit par quelque autre motif, aura passé dans une autre copie. Il n'en faut que deux pareilles, pour en occasionner une troisième qui leur ressemblera; car rien n'est plus rapide que le progrès de l'imitation. Ces trois en feront naître mille, de lesquelles sortiront mille autres, qui à leur tour éprouveront des changements encore. On oublie les premiers Exemplaires qui se sont perdus, & l'on se règle sur ceux que l'on voit. Qu'y a-t-il en tout cela que de simple, & de conforme à l'expérience? En parlant ainsi, l'on n'a point recours à la malignité des Juifs, au concert des Chrétiens, ni à la jalousie du Paganisme. On ne fait tomber l'altération que sur le génie commun des hommes en général, & sur la longue durée des siècles.

Réponse. Que de possibilité données au lieu de Fait. Pour se croire en droit de supposer l'altération des Evangiles, suffit-il donc qu'on imagine des chimères que celui qui les avance ne sauroit



prouver à celui qui les nie ? Que diroit-on , si quelqu'un , sur ce même principe de copies infidèles faites après d'autres copies également infidèles, révoquoit en doute l'intégrité des Livres d'Hérodote , d'Homère , & de Platon ? Ne lui répondroit-on pas ? Vos terreurs sont imaginaires, vous n'avez nulle preuve contre la vérité de ces Ecrits : nous les croyons dans la pureté de leur origine sur le suffrage de plusieurs siècles , sur le témoignage constant, & uniforme de tous les Ecrivains postérieurs à ces Livres. Jamais on n'a eu de soupçon contre eux , encore moins a-t-on vû de dispute contre l'introduction de l'infidélité prétendue. Que scauroit-il y avoir d'assez puissant pour vous rassurer , si tant de raisons ne fussent pas ? Voilà ce qu'on opposeroit à ce contradicteur. Mais ce discours qui seroit si solide contre lui , combien , l'est-il plus dans la bouche des Chrétiens sur la cause en question ? Il s'y agit de l'intégrité d'un Livre répandu par toute la terre ; d'un Livre porté dans toute l'Europe, dans l'Asie, dans l'Egypte, presque aussi-tôt qu'il fut sorti des mains Apostoliques ; d'un Livre dont la multitude des Versions Syriaque, Ethiopienne, Arabe, & Latine conserve la pureté de l'Original, & la défend contre l'infidélité des copies : d'un Livre dont une secte nombreuse est dépositaire ; d'un Livre où elle croit trouver la règle de ses mœurs, & les principes de sa foy. Donc s'il y a démonstration morale que les Ouvrages d'Hérodote,

*Vide Aug.  
cont. Faust.  
Manich.  
lib. 33. c.  
6.*

d'Homère , & de Platon son parvenus sincères L I V. I. jusqu'à nous , malgré la multitude peut-être in- CHAP. XII. nombrable des copies de leurs Ouvrages, c'est feindre des difficultez à plaisir, que d'opposer à l'authenticité des Evangiles le nombre prodigieux de ses Exemplaires. Dites tant qu'il vous plaira ; que les Copistes ont pû se tromper ; sans nier que le fait soit possible à le prendre dans une possibilité métaphysique & de rigueur, dont il ne s'agit pas ; on vous niera que le fait soit possible, à le prendre dans une possibilité morale, qui est la seule dont il soit question ici.

Premièrement. Il n'est point vraisemblable que toutes les nouvelles copies ayent pû se faire uniformément sur les Exemplaires une fois corrompus. Quand le grand nombre de ces copies auroit éprouvé une fortune si triste, nulle copie ne s'en seroit-elle sauvée ? Quoi ! pas une entre ces copies de copies , en remontant jusqu'aux premières copies ? Il faudra que toutes ayent passé par des mains ignorantes, ou inattentives ; il faudra que la règle soit générale, & que nulle exception ne nous ait transmis de copies fidelles ? En vérité de telles suppositions ne sont point tolérables.

Je veux bien qu'un Copiste puisse être surpris dans des fautes légères, & qu'une inadvertance lui échappe. Je veux qu'il place un mot non essentiel à la place d'un autre ; qu'il en ajoûte un, ou qu'il l'omette ; qu'il soit trompé sur une date, sur un nom, sur un point de Géographie, &c. Il

LIV. I. n'a pas une connoissance distincte. Voilà de ces  
CHAP. XII. mécomptes presque inévitables. Mais est-il vrai  
 qu'il en soit de même sur un article important ?  
 Est-il vrai qu'en transcrivant tout un livre, on se  
 puisse tromper, jusqu'à copier une proposition  
 formellement contraire à celle qu'on a sous les  
 yeux ? Est-il vrai, supposé même que le modèle  
 ne soit pas exact, qu'on ne sente pas qu'il viole  
 ce que d'ailleurs on connoît de la foy ? Est-il vrai  
 que dans le doute, on ne soit pas naturellement  
 tenté de s'éclaircir par un jugement de compa-  
 raison, & de recourir à des Exemplaires plus  
 corrects ? Est-il vrai qu'on puisse se méprendre  
 jusqu'à mettre un fait à la place d'un autre qui le  
 contredit, sans qu'une contradiction si étonnante  
 frappe celui qui la fait ? Enfin, est-il vrai qu'un  
 Lecteur attentif ne relevera jamais la faute du  
 Copiste, qu'il ne réclamera jamais pour l'Exem-  
 plaire fidèle contre les copies imparfaites, &  
 contre leurs variations ? Assurément l'incrédule  
 ne conçoit point des choses si peu concevables.  
 Mais s'il les croit, quelle idée nous donne-t-il de  
 sa raison.

Secondement. Quand j'avouerois qu'on auroit,  
 contre toute vraisemblance, fait des copies al-  
 térées de nos Evangiles, je dirois toujours que  
 cette altération n'a pû jamais être autorisée, ni  
 prévaloir sur les Exemplaires véritables. En voici  
 la preuve. Toute corruption suppose une inté-  
 grité antérieure. Donc avant qu'aucun change-  
 ment

ment se fût introduit dans nos Livres, ces Li-  
 vres étoient aussi purs, aussi entiers qu'au sortir  
 des mains Apostoliques. Cela est palpable. Or,  
 c'est sur ces Exemplaires primitifs que sont fon-  
 dés le culte fidèle, & la Foy Catholique. Donc  
 avant toute altération de nos Histoires, il y avoit  
 une Religion, un culte établis sur elles. Alors on  
 croioit donc certains dogmes, & certains faits.  
 C'est sur cette croyance qu'étoit élevé l'édifice de  
 l'Eglise. C'est par cette croyance que le Christianis-  
 me étoit connu, & qu'il étoit distingué de toute au-  
 tre Religion. Cela posé, je raisonne ainsi. Quand  
 mille & mille altérations de copies auroient falsifié  
 nos Livres, n'y avoit-il pas dans tous les esprits une  
 tradition de doctrine qui auroit décelé la fraude, ou  
 découvert l'inexactitude ? En lisant ces copies dé-  
 figurées, tous les Fidèles du Monde n'auroient-  
 ils pas dit : voilà des faits nouveaux que nous  
 n'avons jamais lûs ; des faits dont il n'y avoit  
 dans nos premiers Exemplaires ni ombre, ni  
 trace ; des faits dont jamais nos Pasteurs ne nous  
 ont instruits ; des faits qui ne se peuvent accom-  
 moder avec l'ancienne foy que nous avons ap-  
 prise dès l'enfance ; des faits sans rapport à ceux  
 que le Diacre nous annonce dans le jour du Sei-  
 gneur ; des faits opposés au corps de doctrine en-  
 seigné par les Apôtres ? Sans doute que tout Chré-  
 tien auroit parlé de la sorte. Mais en parlant ain-  
 si, n'est-il pas clair que la falsification eût été sans  
 succès, & que les premiers Exemplaires auroient

L'EV. I. d'eux-mêmes pris le dessus sur les copies récentes.  
 CHAP. XII. Après tout, ceux qui nous font la difficulté que je discute, ont contre leurs conjectures les recherches les plus sévères de la Critique; & je veux bien en avertir ceux de mes Lecteurs qui les ignorent peut être. L'homme le plus profond, au moins un des plus habiles dans la science grammaticale de l'Écriture, est Louÿs Cappelle. Nous avons un de ses Ouvrages où son travail, presque incroyable, a recueilli toutes les différentes leçons que les copies de copies, faites sur d'autres copies, en remontant jusqu'aux premières, ont pû, depuis tant de siècles, introduire dans le Texte sacré. Son étude a remonté jusqu'aux sources les plus cachées de ces différences. Il a sçu ce que la distraction des Copistes, l'équivoque des termes, la ressemblance des prononciations, la conformité des caractères, les mécomptes des Traducteurs, les transpositions des mots, ou des phrases, les différentes méthodes des Abbreviateurs, le passage des gloses dans le texte, ce que cent autres causes ont pu faire de changement dans les Livres saints. C'est sur l'Original, c'est sur les versions qu'il a porté ses immenses recherches, il a joint celles des autres aux siennes; & nous n'avons point vû que depuis ce sçavant homme, on ait pénétré plus avant dans la même matière? Son témoignage doit donc être décisif, au jugement même des incrédules. Or Cappelle assure, & il

fait voir que dans ce prodigieux nombre de variantes qu'il a rassemblées, nulle n'importe à la Foy, ni aux Mœurs, ni à l'Histoire. Il va plus loin, il démontre qu'en rigueur les altérations essentielles n'ont pas été possibles, qu'elles n'ont pû se glisser de copies en copies, & que ni le Texte, ni les Versions n'ont pû recevoir d'atteinte, soit de l'ignorance, soit du zèle pieux, soit des autres motifs, sources ordinaires de falsification. C'est donc en vain que l'incrédule cherche à se sauver dans l'abîme des temps, pour se soustraire à l'autorité des faits. Quand nous aurions les Originaux écrits de la main des Apôtres, il diroit encore: comment ont ils pû traverser tant d'âges? Et ce seroit toujours à recommencer.

Mais, direz-vous, il est si vrai que les Évangiles ne sont plus dans leur première pureté, que dès l'origine de l'Église, Celle accusoit déjà les Chrétiens de les avoir corrompus. Ses paroles sont remarquables, & les voici tirées d'Origène: (a) *Il y a en parmi vous qui ressemblent à ceux que les vapeurs de l'ivresse arment contre eux-mêmes, Ils changent le texte primitif de l'Évangile en trois ou quatre manières différentes, selon la règle du besoin, toujours prêts à réformer leurs Livres quand on les presse, & à se préparer par cet indigne artifice des moyens de nier ce qu'on leur ob-*

(a) Quidam fidelium, quasi per temulentiam, permittunt sibi quidvis in permutandâ Scripturâ Evangelicâ tribus modis, quatuorve, aut pluribus, ut sic retracta possint negare, quoties arguantur. *Celsus apud Orig. lib. 2.*

LIV. I. *jetée, ou de rétracter ce qu'ils ont dit.* Ce repro-  
 CHAP. XII. che de falsification n'est donc pas nouveau, concluez-vous, & s'il étoit fondé lors même que le Christianisme étoit dans son enfance, que devons-nous dire après tant de siècles, dont les intérêts divers auroient sans doute enfanté diverses corruptions dans le Texte ?

Réponse. Je reconnois ici les paroles de Celse. Mais ceux qui ont si bien vû la difficulté dans Origène, y ont dû voir la réponse de ce grand homme. Est-il vrai ou non, qu'il soit vaincu par l'accusation odieuse de Celse ? Convient-il du crime que ce Philosophe reproche aux Fidèles ? Tout au contraire, n'est-il pas évident qu'Origène démontre sur ce point, comme sur le reste, l'innocence des Catholiques, & l'injustice du reproche ? Il avouë, parce qu'il est sincère, que les Disciples de Marcion, de Valentin, & ceux de Lucien osent changer, & refondre le texte de l'Evangile. Mais dans le même temps il nie que les Orthodoxes, c'est-à-dire, ceux que Celse lui-même désignoit sous le titre de la *grande Eglise*, ayent jamais été falsificateurs de leurs Ecritures. Après avoir nommé les Disciples de Marcion, de Valentin, & de Lucien, tout aussitôt Origène dit : (a) *Pour moi, je n'en con-*

(a) Equidem à nemine alio mutatum Evangelium scio, præterquam à Marcionis, & Valentini, & fortasse Lucani Discipulis : quod crimen non est Evangelii, sed eorum qui id ausi sunt depravare temerè.  
*Ibid.*

nois point d'autres qui entreprennent d'altérer le LIV. I.  
 texte de l'Evangile. Ce n'est donc pas, ajoute-t'il, CHAP. XII.  
 un crime qu'on doive imputer à l'Evangile, il veut dire aux Catholiques, mais à ceux qui ont osé le corrompre, & donner la naissance aux hérésies. Ainsi l'on ne conteste pas qu'anciennement l'Evangile n'ait été changé par les Sectaires ; on ne nie pas que les Gnostiques sur tout, qui se van-  
 toient de mieux connoître la Religion que les Apôtres, & qui se glorifioient d'avoir réformé dans l'Evangile de ceux-ci ce qu'ils pensoient y voir de grossier, & d'imparfait, n'ayent supposé de faux Actes, & changé les anciens. Mais si l'incrédule veut en conclure que nos Livres ne sont plus ce qu'ils étoient dans l'origine, nous nous opposons à cette conséquence téméraire & précipitée. Et pourquoi ? C'est que si Marcion, Valentin, & les autres donnoient atteinte à la pureté de nos Ecrits, les Catholiques étoient là  
 pour observer la fraude, & pour s'en garantir. C'est cette même fraude, ce sont ces mêmes nouveautez qu'ils tournoient en argument contre les Sectaires ; c'est parce que ces Novateurs n'avoient point de règle certaine de leur croyance, & qu'ils la retouchoient sans cesse, que les Orthodoxes s'élevoient contre ces Societez récentes, & mal assurées. Mais montrez-nous que ces hommes volages ayent jamais fait le même reproche d'inconstance aux Chrétiens qui demeu-  
 roient dans l'unité. On disoit aux Théodotiens :

*Iren. lib. 3.  
 advers. hæ-  
 ref. c. 1.  
 Ibid. c. 2.*

*Voiez ci-  
 dessus c. 7.*

LIV. I. (a) vos exemplaires ne font point uniformes ;  
 CHAP. XII. vous en avez sous le nom d'Asclépiade , de  
 Theodote , d'Hermophile , & d'Appollonius ,  
 tous différens l'un de l'autre. Mais les Théodo-  
 tiens ne nous disoient rien de semblable. Or ce  
 sont ces Exemplaires des Catholiques qui ont  
 passé aux Catholiques. Les copies informes , &  
 discordantes sont rentrées dans l'oubli du néant ,  
 & à peine en reste-il à la postérité quelques par-  
 celles. Pourquoi donc les incrédules viennent-  
 ils ici nous opposer les reproches de Celse ? Ne  
 voyent-ils pas que sans être contre nous , ils  
 retombent directement sur eux ?

Troisième  
 difficulté.

Mais voici la plus grande difficulté. Dans le  
 dessein où je suis de ne rien omettre, je me fe-  
 rois un scrupule égal de la taire, ou de l'affoiblir.  
 on dit donc qu'en preuve des altérations de  
 l'Évangile, il ne faut qu'ouvrir l'Évangile, &  
 lire. On y voit aujourd'hui, ce qu'il est constant  
 qu'on n'y a pas vû toujours. Les Exemplaires  
 Orthodoxes les plus anciens en font foy, tous  
 les Critiques en conviennent, & le fait est aussi  
 sensible que la lumière. On ne lit point, par  
 exemple, dans les plus antiques Manuscrits, les

(a) Si quis vult Exemplaria eorum evolvere, & cum alijs eorum  
 Exemplarijs conferre, inveniet etiam inter se ipsa multum dissonare  
 quia unusquisque, ut sibi videretur, emendat. Asclepiodori non conve-  
 niunt omnino cum Theodoto..... rursus Hermophili Exemplaria  
 non consonant cum Appollonidis. Sed ne ipsa quidem sibi ipsis con-  
 cordant..... semper enim emendant quibus semper displicet quod  
 emendant. *Euseb. Hist. Eccl. lib. 5. c. 28.*

douze derniers versets de saint Marc, qui se lisent LIV. I.  
 aujourd'hui dans son Évangile. Cette addition CHAP. XII.  
 est pourtant essentielle. C'est le récit de la Ré- Marc. c.  
 surrection de Jesus-Christ, & le détail de ses 16.  
 apparitions. Tout de même, dans les Exem-  
 plaires Grecs manuscrits de saint Jean, & dans  
 les Versions de l'Église Orientale, on ne lit  
 point les douze versets qui comprennent toute  
 l'Histoire de la femme adultère. Enfin, dans la  
 première Epître du même Apôtre, tous les  
 Exemplaires nouveaux portent ce passage : *Il y* Joann. c. 8.  
*en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel : Le* Joann. epist.  
*Pere, le Verbe, & le Saint-Esprit ; & ces trois* 1. c. 5. &  
*sont une même chose.* Or, on ne trouve de ces  
 paroles ni virgule, ni trait dans les Exempla-  
 res manuscrits des Grecs, soit anciens soit mo-  
 dernes. Toutefois qu'y a-t-il de plus important,  
 qu'un texte qui établit avec tant d'évidence le  
 dogme de la Trinité ? On nous rappelle aux  
 faits, disent les incrédules ; hé bien voilà des  
 faits. Que peut-on leur opposer qui les détrui-  
 se ? Si ces passages qui renferment des histo-  
 res entières, & des dogmes fondamentaux ont  
 pû se glisser dans vos Livres, l'esprit n'est-il pas  
 tenté de suivre sur le reste le cours de ses soup-  
 çons ? S'il ne faut pour décréditer un Acte qu'un  
 mot inséré contre la foy de l'Original, que se-  
 ra-ce non pas d'une, mais de deux, & de trois  
 insertions essentielles ? Il ne s'agit donc plus de  
 dire, que l'on ne conteste que pour contester.

C'est du Livre même qu'on tire la preuve contre le Livre. On le condamne dans le tout, parce qu'il est évidemment faux, & altéré dans ses parties.

Réponse. Plus cette objection est spécieuse, plus je souhaite qu'on suive les éclaircissmens que je vais donner pour la résoudre.

Je supplie sur tout le Lecteur de se souvenir qu'en prétendant, comme j'ai fait, que les Evangiles n'ont souffert ni pu souffrir d'altération, j'ai dit expressément que je l'entendois d'une altération préjudiciable à la foy. Jamais on n'a soutenu dans l'Eglise, que les saintes Ecritures se soient conservées sans changement, sans atteinte, même dans les choses légères qui n'intéressent ni la Doctrine, ni la Morale, ni le fond de l'Histoire. Dieu n'a point voulu que le dépôt de sa parole ne dût son intégrité qu'à des miracles, ni qu'il fallut sans cesse présumer sur elle par une Providence singulière, pour la sauver de l'outrage des siècles. Il n'emploie jamais ces efforts de puissance, quand les moyens ordinaires suffisent. Il veut que sa Loy demeure inviolable, c'est-à-dire, qu'elle subsiste sans mélange de fausses doctrines qui la corrompent; il ne veut pas que le discours profane s'incorpore avec le discours fidèle, ni que le récit de ses merveilles ait le sort des histoires humaines, que le hazard défigure. Mais au même tems qu'il veut la conservation de sa parole

parole, il permet que des termes indifférens, LIV. I. & même que des circonstances ultérieures se CHAP. XII. joignent au texte primitif. Encore une fois, l'Eglise ne connoît point d'autre doctrine sur la tradition de ses Livres, & je pourrois citer tout ce qu'elle a de plus grave en témoignage de ce que j'avance. Or, pour conserver ainsi les Ecrits sacrez dans ce qu'ils ont d'essentiel, il suffisoit que tout un peuple en fut le dépositaire. Par-là tout accès étoit fermé aux dépravations importantes; & ce qui pouvoit s'introduire, n'étoit au plus que des additions, des éclaircissmens, & des répétitions sans conséquence. Cela posé.

Quand même j'accorderois à l'incrédule que les trois textes qu'il allégué, sont des nouveautés introduites dans l'Evangile, que pourroit-il en conclure, si je lui fais voir que ces passages n'ajoutent rien à la Foy Chrétienne, & qu'ils n'en retranchent rien? C'est pourtant ce qu'il est facile de démontrer. Et premièrement, pour ce qui regarde les douze versets de saint Marc, il est évident qu'ils n'importent en rien à l'article de la Résurrection de Jesus-Christ. On me dit que c'est un détail de ses Apparitions; j'en conviens. Mais ce détail même, à de légères circonstances près, se trouve dans les autres Evangélistes. C'est un fait dont les yeux seuls peuvent juger. Que ces douze versets, dont on dispute tant, soient donc insérez dans saint Marc en qualité de remarque, ou qu'ils soient réellement de

LIV. I. l'Original, ce n'est qu'un point de critique assez inutile ; & pour moi, quelque parti qu'on prenne, j'ignore par quelle dialectique on pourroit conclure que cet Evangile est altéré dans son fonds.

A l'égard de l'Histoire de la femme adultère, il faut avouer que saint Jean en parle seul. Mais aussi quel dogme établissons-nous sur ce récit ? Quel article a-t'il occasionné dans le Symbole Chrétien, & qu'est-ce que les Fidèles en concluent ? Ils en tirent, pour l'édification, des moralitez utiles, il est vrai, mais déjà suppléés par mille autres textes, d'où sortent les mêmes conséquences. Il ne faut donc pas s'obstiner à dire, sur cet exemple, que nos Ecritures sont corrompues. Peut-on appeller corruption d'un Ouvrage, ce qui n'y ajoute rien d'essentiel, & ce qui peut en être retranché, sans que la suppression change la substance de l'Ouvrage ?

Il ne reste plus que le passage tiré de la première Epître de saint Jean, & l'objection établie sur ce passage, qu'elle donne à titre de fondement du dogme de la Trinité. Mais une supposition faite si légèrement, n'est rien moins qu'une preuve. Si ceux qui étoient avec tant de soin ce qu'ils croyent nuisible à notre cause, avoient pris celui de lire nos Commentaires, ils y auroient trouvé tout d'un coup ce qui nous justifie. La difficulté proposée n'en seroit plus une à leurs yeux.

Difons-nous, en effet, que le passage en question soit incontestablement dans le texte de S. Jean ? Difons-nous que ce passage ne puisse être entendu que de l'unité d'essence ? Difons-nous encore qu'il soit l'unique fondement du dogme de la Trinité ? Nous l'apportons en preuve de ce Mystère, il est vrai ; mais c'est en le joignant à d'autres passages certains, & décisifs. Nous le défendons ; mais notre défense est dans l'autorité des Manuscrits antiques, & des Peres antérieurs aux plus anciens Manuscrits. Nous l'expliquons de l'unité d'essence ; mais c'est après de vénérables Auteurs, c'est après toute l'Eglise d'Afrique, disputant contre les Ariens ; c'est même sans improuver les Ecrivains très-Catholiques qui ont donné d'autres sens encore au verset de l'Apôtre.

Il y a donc une affectation sensible à dire que nos dogmes ne doivent leur naissance qu'aux altérations de l'Evangile. En parlant de la sorte que fait-on, sinon laisser voir qu'on n'approfondit rien, qu'on attribue gratuitement à l'Eglise ce qui n'est point décidé par elle, & que pour la combattre, on lui fait soutenir ce qu'elle ne soutient pas ?

Supposons néanmoins ce que l'incrédule veut ici qu'on lui passe. Que le verset de saint Jean soit une expression formelle qui établisse clairement d'elle-même le dogme de la Trinité, je ne dirai pas le contraire, j'acquiesce à tout, pour

LIV. I. ne pas disputer. Mais n'est-il parlé que dans ce  
 CHAP. XII. seul verset, des trois Personnes de la Tri-  
 nité ? N'y a-t-il pas d'autres passages dans l'Evan-  
 gile qui énoncent sans aucun nuage cet article de  
 notre Symbole ? Saint Jean lui-même ne l'a-t-il  
 pas clairement établi dans son Evangile, & dès  
 les premières paroles ? Ce fait est incontestable,  
 rien ne le peut ébranler. A quel propos les  
 prétendus corrupteurs de nos Ecrits auroient-ils  
 donc inséré dans un seul endroit de saint Jean,  
 ce que ses autres Ouvrages renferment avec en-  
 core plus d'évidence qu'il n'y en a dans le verset  
 que vous combattez ? Quel dessein auroient-  
 ils eu dans cette addition, qui ne menoit à rien  
 de nouveau ? Pourquoi redire ce qui avoit été  
 déjà dit, & dit par le même Auteur ? Que  
 ne prétendez-vous aussi qu'ils ont ajouté tous  
 les autres passages fondamentaux sur la même  
 Doctrine ? Pourquoi n'en combattre qu'un ?  
 Pourquoi donner des bornes à votre hypothèse ?  
 C'est qu'elle seroit téméraire. Hé ! ne voyez-vous  
 pas qu'il l'est également de faire insérer par des  
 falsificateurs un texte superflu, dont il est fa-  
 cile de vous montrer cent autres passages, au moins  
 équivalens, dans l'Evangile ?

Que le Lecteur m'accorde encore un moment.  
 Quand je serois contraint de reconnoître que  
 les trois additions dont on dispute, sont im-  
 portantes, tout au plus il suivroit de là qu'un  
 Evangéliste, ou deux, ont été altérez ; mais il ne

LIV. I. s'ensuivroit pas que l'Evangile le fût. Cette dis-  
 CHAP. XII. tinction n'est pas frivole, comme on voudroit  
 peut-être le penser d'abord : elle demande seu-  
 lement que je la développe. J'appelle Evangile,  
 ce Corps unique d'Histoire, & de Doctrine qui  
 renferme les actions, & les préceptes de Jesus-  
 Christ. J'appelle Evangélistes, les Auteurs qui  
 rapportent les mêmes Faits, & les mêmes Dog-  
 mes en des volumes séparés. Or, c'est de l'alté-  
 ration de l'Evangile en lui-même, & non de celle  
 d'un Evangéliste, ou de deux, qu'il s'agit ici. C'est  
 du total de l'Histoire & des Dogmes de la Foy,  
 que nous soutenons qu'il s'est conservé sans at-  
 teinte : ce n'est pas de l'Ouvrage de tel, ou de  
 tel Ecrivain en particulier. Donc pour juger  
 qui de l'incrédule ou de nous a raison, tout  
 roule sur ce point unique, est-ce à l'Evangile  
 dans sa totalité, à ce Corps d'Histoire, & de  
 Doctrine qui résulte des récits uniformes de  
 quatre Auteurs ; ou bien est-ce seulement à  
 quelqu'un de ces Auteurs que l'addition s'est  
 faite ? Je dis que ce n'est pas à l'Evangile, &  
 la preuve en est claire. Dans ce cas, ce qui est  
 ajouté dans un des quatre Historiens, ne se-  
 roit point dans les autres par des équivalens  
 manifestes. Ce qui est de surplus dans l'un, ne  
 se trouveroit que dans la narration, & man-  
 queroit essentiellement à la narration des autres.  
 Or c'est ce qui ne paroît point dans le fait  
 dont il s'agit. Il est indubitable que le sens



des douze derniers versets de saint Marc est , au moins quant au fonds , dans les trois autres Evangélistes. Il est évident , comme je l'ai dit , que le dogme de la Trinité , quand même on le supposeroit formellement énoncé dans le passage de saint Jean , se trouve clairement en divers endroits des autres Ecrivains sacrez. Il est visible encore que la narration sur la femme adultère , est un récit dont la suppression , ou l'addition n'importent point au fonds du Christianisme. Donc , en accordant à l'incrédule cela même qu'il demande qu'on lui accorde , sa cause n'en seroit pas plus forte , ni la nôtre plus foible : en prouvant au plus contre un Evangéliste , il ne prouveroit rien contre l'Evangile.

Mais pourquoi tant de réponses différentes , quand on peut en faire une qui coupe la difficulté jusques dans sa racine ? J'admire pour moi la confiance étonnante , avec laquelle on ose nous dire , que les trois textes dont on parle , sont constamment ajoûtez à l'Original de nos Histoires. Où a-t-on pris qu'on n'en trouve pas même de trace dans les Manuscrits les plus anciens ? Ne lit-on pas les douze derniers versets de saint Marc dans tous les Exemplaires Latins , Syriaques & Arabes , sans aucune variété ? Ne les lit-on pas dans l'Exemplaire de Cambridge , & dans celui qu'on nomme Alexandrin ? Ce sont pourtant les deux plus anciens Manuscrits Grecs des Evangiles que

nous avons aujourd'hui dans l'Europe. Enfin , LIV. I.  
pour citer un témoin encore plus près de l'origine , & antérieur à toute différence d'Exemplaire , ne les lit-on pas dans saint Irénée , CHAP. XII  
qui cite en termes formels la fin de l'Evangile selon saint Marc ? Voici les paroles de ce Pere : *In fine autem Evangelii ait Marcus : Et quidem Dominus Jesus postquam locutus est eis , receptus est in Cælo , & sedet ad dexteram Dei.* Saint Irénée marque ici le dix-neuvième Chapitre de saint Marc , & l'on sçait qu'il n'y en a que vingt dans le Chapitre entier. Sied-il donc à nos adversaires de faire tant d'éclats , lorsqu'eux-mêmes ils sont surpris en des mécomptes si palpables ?

Ce qu'ils ajoûtent sur l'histoire de la femme adultère , est encore aussi peu fondé que le reste. Il est constant que cette histoire est reçue dans toutes les Eglises Grecques , de même que dans les nôtres , & qu'elle est dans tous leurs Lectonnaires des Evangiles ; il est constant qu'elle est dans les Exemplaires Syriaques , & dans les traductions Arabes. Il est constant qu'elle est dans les Manuscrits Coptes , dans les traductions Ethiopiques & Persannes. Mais pour remonter plus haut , je citerai Ammonius d'Alexandrie. Cet Auteur vivoit dans les premiers siècles de l'Eglise. Or on trouvera dans son Harmonie , l'histoire dont on dispute. On la trouvera de même dans l'Abregé des quatre Evangiles fait par Tatien , qui vivoit encore avant Ammonius ,

puisqu'il étoit Disciple de saint Justin Martyr. Quels Auteurs apporterons-nous en témoignage si ceux-là ne fussent pas ?

Veut-on sçavoir pourtant d'où vient que tous les Exemplaires ne sont pas uniformes sur ce point ? Il est aisé de le dire. Ce n'est pas, comme quelques-uns l'ont avancé, que les Anciens ayent crû que le récit sur la femme adultère ne fut pas de saint Jean, mais de l'Evangile apocryphe connu sous le nom d'*Evangile selon les Hébreux*. C'étoit plutôt l'effet d'une pieuse & sage précaution. On craignoit qu'en exposant cette histoire aux yeux des fidèles indifféremment, ou qu'en la faisant lire dans les Eglises, les ames fragiles, ou nouvellement converties, & encore foibles, n'en prissent occasion de se livrer au désordre, dans l'espérance d'en obtenir un pardon facile. Quand je parle ainsi, je ne propose pas une conjecture, je rapporte seulement ce que saint (a) Ambroise, ce que saint (b) Augustin m'apprennent, ce qu'ils ont dit tous deux en termes formels. Et la raison que j'allègue d'après eux n'est point vaine; elle est

(a) Nam profectò, si quis ea auribus accipiat otiosus, incentivum erroris incurrit. *Ambros. Apolog. 2. pro Davide.*

(b) Sed hoc videlicet infidelium sensus exhorret, ita ut nonnulli modicè, vel potius inimicè veræ fidei, credo metuentes peccandi impunitatem dari, mulieribus suis, illud quod, de Adulterâ indulgentiâ Dominus fecit, auferunt de Codicibus suis, quasi permissionem peccandi tribuerit, qui dixit: deinceps noli peccare; aut ideo non debuit mulier à medico Deo illius peccati remissione sanari, ne offenderentur infanti. *Aug. Lib. 2. de Adult. Conj. ad Pollent. Cap. 7.*

même

même fondé sur de grands exemples. Ceux qui connoissent l'antiquité, savent que dans l'origine la discipline des Juifs ne permettoit pas, & qu'aujourd'hui encore elle défend de lire, ou d'interpréter certains endroits de l'Ecriture. Pourquoi ? si ce n'est pour ménager la foiblesse des simples & pour ne donner pas aux passions, toujours aussi prêtes à se justifier, qu'à s'allumer, le plus léger prétexte d'en devenir plus fières, & plus intraitables.

Enfin, & pour revenir au passage de l'Epître de saint Jean, je réponds que l'ancienne Eglise n'en a jamais soupçonné la sincérité, que ce n'est qu'au seizième siècle qu'on a commencé de le contester; & voicy comment, & pourquoi. Le texte en question ne paroissant point dans les premières éditions Grecques du nouveau Testament procurées par Erasme, en 1516. & en 1519, on \* s'en plaignit. L'Editeur repliqua qu'il ne l'avoit point trouvé dans les quatre Manuscrits Grecs sur lesquels il avoit fait la première édition, ni dans un cinquième qu'il avoit découvert peu avant la seconde. Sur cette réponse, George Blandrat qui commençoit à dogmatiser, & à renouveler l'Arianisme, nia sans détour que le passage fut de saint Jean. Socin vint après; & trouvant le chemin déjà frayé, il soutint la même thèse avec plus de chaleur encore, & prétendit que le verlet concernant les trois témoins célestes, n'étoit qu'une

Tome I.

M m

LIV. I. addition inférée par ceux qui croient trois  
CHAP. XII. personnes en un seul Dieu. Enfin quelques Ca-  
 tholiques se sont permis de suivre ce sentiment,  
 & entr'autres M<sup>r</sup>. Simon, doctement réfuté  
 sur ce point par M<sup>r</sup>. Arnaud dans ses *Difficultez*  
*proposées à Monsieur Steyaert.*

Qu'y a-t-il, en effet, de moins contestable  
 qu'un texte qui se lisoit, même dans la version  
*Italique* faite deux ou trois cens ans avant celle  
 de saint Jérôme? Ce texte n'a-t-il pas été cité par  
 (a) Tertullien? Ne l'a-t-il pas été par saint Cy-  
 prien au Livre de l'*Unité de Dieu*, dans sa *Let-*  
*tre à Jubaianus*, & ailleurs, comme l'ont re-  
 marqué les sçavants Critiques Anglois qui nous  
 ont donné l'édition de ses Ouvrages? Ne l'a-t-il  
 pas été par Eugène, Evêque de Carthage, dans  
 la Confession de foy présentée, au nom de qua-  
 tre cens Prélats, à Hunneric Roi des Wandalés?

VIG. VII. Et pour montrer plus clair que le jour, dit, le  
lib. 3. docte Primat d'Afrique, que le saint Esprit a  
 une même divinité avec le Pere & le fils, il ne  
 faut que rapporter le témoignage de saint Jean l'E-  
 vangéliste qui s'explique en ces termes: Il y en a  
 trois qui rendent témoignage dans le Ciel, le Pere,  
 le Verbe, le saint Esprit; & ces trois sont une

(a) Cæterum de meo sum (C'est du saint Esprit que parle Tertullien)  
 sicut ipse de Patris: ita connexus Patris in filio, & filii in paraclete,  
 tres efficiunt coherentes, alterum ex altero. Qui tres unum sunt, non  
 unus; quomodo dictum est: ego & Pater unum sumus; ad sub-  
 stantiæ unitatem, non ad numeri singularitatem. *Tertul. cont. Prax;*  
*cap. 25.*

même chose; & hi tres unum sunt. Ne l'a-t-il  
 pas été par saint Fulgence, & pour en appuyer  
 la vérité, ce Pere ne s'est-il pas servi de l'auto-  
 rité de saint Cyprien, supposant que celui-ci  
 l'a rapporté dans son Livre de l'*Unité de l'Eglise*?  
 L'Apôtre saint Jean, dit-il, dans sa réponse à  
 la dixième objection des Ariens, assure qu'il y  
 en a trois qui rendent témoignage dans le Ciel;  
 le Pere, le Verbe, & le saint Esprit, & que  
 ces trois sont un. Ce que le bienheureux Cyprien  
 atteste dans son *Traité de l'Unité de l'Eglise*, quand  
 il dit: Celui qui rompt la paix & la concorde de  
 l'Eglise, dissipe; & pour faire voir qu'il n'y a qu'une  
 seule Eglise, comme il n'y a qu'un seul Dieu, il rap-  
 porte aussitôt ces paroles de l'Ecriture: le Seigneur  
 dit: mon Pere & moi nous ne sommes qu'un; &  
 ensuite: il est écrit du Pere, du Fils, & du saint  
 Esprit: ces trois ne sont qu'un. Ce même passage  
 enfin n'est-il pas cité par Vigile de Tapse,  
 par saint Athanase, par saint Eucher contem-  
 porain de saint Augustin, & dans la préface de  
 saint Jérôme sur les Epîtres Canoniques, où  
 ce sçavant Pere se plaint de la témérité de  
 quelques interprètes latins qui avoient omis de  
 traduire le verset dont il s'agit?

A l'égard des Manuscrits Grecs, ils le por-  
 tent presque tous, selon Laurent Valle qui le  
 premier a fait cette recherche; ils le portent  
 selon Cajétan, & selon Beze qui cite en parti-  
 culier celui d'Angleterre, & même selon M.

LIV. I.  
CHAP. XII.

*Vigil. Tapse.*  
*de Trinit.*  
 l. 1. § 7:  
*Idem cont.*  
*Varimad.*  
*Athan. sy-*  
*nops. script.*  
*fac.*  
*Eucher. de*  
*form. spiri-*  
*rit.*

LIV. I. Simon , forcé de reconnoître que *les Grecs li-*  
 CHAP. XII. *sent aujourd'hui ce passage dans leur Lèctionnaire*  
*Simon intitulé Αποστολις. S'ils le lisent aujourd'hui, donc ils*  
*Hist. Crit. l'ont toujours lû & dès l'origine ; puis que le*  
*Cave Hist. Livre Αποστολις, comme qui diroit Recueil des Epî-*  
*Litter. tres des Apôtres, est au moins du quatrième*  
*Coteler. au cinquième siècle , & qu'il en est fait men-*  
*Monum. tion dans l'Euchologe des Grecs, dont Leo Alla-*  
*Eccl. Gra. ca tom. 3. tius cite un Manuscrit de plus de mille ans. Pour*  
*Fabricius achever de lever tout soupçon sur ce qui con-*  
*Bibliot. Græca. lib. 5. cerne la vérité du texte dans les Exemplaires*  
 Grecs , j'ajoute que l'Eglise Moscovite , bran-  
 che comme l'on sçait , très ancienne de l'Eglise  
 Grecque , a toujours connu le passage dont on  
 dispute ; & la preuve , c'est qu'on le trouve  
 dans tous ses Manuscrits , dans toutes ses Bibles  
 imprimées , & dans ses Catéchismes , ou Con-  
 fessions de foi.

Mais pourquoi entrer dans ces détails ? Dès-  
 que le passage des témoins célestes étoit dans  
 la version Italique , faite au premier ou au se-  
 cond siècle , il faut ou que ceux qui la  
 firent l'ayent inféré dans saint Jean , ou qu'ils  
 l'ayent trouvé dans les Manuscrits Grecs dont  
 ils se sont servis. Or qu'ils ayent introduit cette  
 falsification dans l'Epître de l'Apôtre , c'est dire  
 ce qui n'est appuyé d'aucune autorité , d'aucun  
 soupçon , ce qui est incroyable , & ce qu'on n'o-  
 seroit avancer , ni soutenir , ni prouver encore  
 moins. Donc le passage étoit dans tous les Ma-

nuscrits Grecs dès le second siècle au plus tard ;  
 & s'il y étoit alors , n'est ce pas une pleine dé-  
 CHAP. XII. monstration qu'on n'avoit aucun doute qu'il fut  
 de l'Apôtre , mort si peu auparavant.

Que si l'on oppose que ni le Concile de Ni-  
 cée , ni celui de Sardique , ni les Peres Grecs  
 ne l'ont cité dans la controverse avec les Ariens ,  
 la réponse accourt tout aussi-tôt au devant de  
 l'objection. C'est qu'il ne s'agissoit pas alors de  
 la Trinité des personnes divines , mais de la divi-  
 nité du Fils. L'hérésie Arienne ne mettoit pas  
 en dispute s'il y avoit au Ciel un Verbe , & un  
 saint Esprit ; on ne le contesta que dans les  
 jours d'Eunomius , & de Macédonius. Elle pré-  
 tendoit seulement que le Verbe , & le saint  
 Esprit étoient des créatures ; qualité qui ne  
 leur étoit pas un obstacle à rendre le même té-  
 moignage que le Pere. Le passage de saint Jean  
 n'étoit donc pas absolument décisif contre les  
 Ariens ; il ne l'étoit que contre ceux qui , sur  
 les traces de Sabellius , confondoient les trois  
 Personnes. Or nous n'avons que très-peu d'é-  
 crits des Peres contre les Sabelliens. C'est donc  
 envain qu'on allégué ici le silence des Conciles ;  
 il ne pourroit inquiéter que ceux qui ne se-  
 roient point en état de démêler les faits de  
 l'Histoire , ou qui seroient mal instruits des an-  
 ciennes controverses de l'Eglise.

Quant aux versions Orientales , où le verbe  
 contesté ne se trouve pas , l'argument que l'on

*Rodin Col-  
 loq. Lib. 5.*

*Basil. E-  
 pist. 60.  
 Idem. E-  
 pist. 78.  
 Socrat.  
 Hist. Eccl.  
 lib. 1. c. 3.*

ETIV. L. voudroit tirer de cet omission seroit frivole. Ne  
 CHAP. XII. sont-elles pas , en effet , imparfaites , & défectueuses en beaucoup de textes qui pourtant sont indubitables ? Combien de fautes a-t-on reprochées à la version Syriaque , par exemple , la plus ancienne de celles qu'on a faites dans l'Orient ? Combien en trouve-t-on dans celles dont elle a été le modèle , je veux dire dans la Copte \* ou Egyptienne , dans la Perlienne , & dans l'Ethiopique , la moins estimée de toutes ? Enfin que prétendrait-on conclure de ce que les versions Arabes n'ont pas le texte de saint Jean ? M. Simon lui-même , ici le plus grand de nos adversaires , n'a-t-il pas dit , *qu'elles sont sans autorité , qu'elles ne sont point anciennes , & que la plupart même ont été faites sur la Syriaque avec assez de négligence ?* Laissons les donc là , puisqu'aussi bien ceux qui nous les opposent sont contraints de reconnoître qu'elles sont sans force , si elles ne sont soutenues d'ailleurs , & que nous en avons renversé tous les autres appuis.

Quatrième difficulté. Après tant de réflexions & de remarques , je finirois s'il ne se présentait ici une dernière objection , dont je voi les incrédules se prévaloir depuis peu. Ils la tirent d'un Livre aussi hardi , que plein de paralogismes , qui se répandit il y a quelques années dans le Nord , d'où il a bientôt passé dans le reste de l'Europe ; car son titre seul \* ne pouvoit manquer de trouver grâce devant ceux que flatte le goût de l'indépen-

Beze. Annot. in Nov. Testament.

\* Voyez l'Édition que M. Wilkins en a donnée à Oxford.

Simon. Hist. Crit. des Versions liv. 2. chap. 15.

Quatrième difficulté.

\* De la Liberté de penser.

dance. Dans cet Ouvrage , qui semble fait à LIV. F. dessein de rendre tout problématique dans la Religion , l'Auteur examine , dit-il , en passant , CHAP. XII. la question de l'intégrité des Livres saints , dont il prétend qu'il y a mille raisons de douter. Il ose dire que le Pere Simon n'a fait ses recherches critiques sur les textes de l'Écriture , qu'afin d'en montrer l'incertitude ; & pour appuyer ce téméraire soupçon , & son système , il félicite un Docteur Anglois de la découverte d'un passage ancien qui parle de l'altération universelle des quatre Évangiles , faite dès le sixième siècle. Voici donc ce passage accablant tel qu'il se trouve dans la Chronique de Victor de Tmuis , Evêque d'Afrique , qui vivoit alors. (a) *Sous le Consulat de Messala , & par les ordres de l'Empereur Anastase , les saints Évangiles ont été corrigés & réformés , comme ayant été écrits par des Évangélistes ignorans.* On ajoute , pour rendre ce fait encore moins douteux , qu'il est rapporté par Isidore Evêque de Seville (b) , & l'on en conclut qu'il n'y a rien d'authentique dans nos Écritures. Je laisse à penser combien les incrédules triomphent par ce Texte. Nos Évangiles réformez dans le sixième siècle. Quelle précision de datte ! Par les ordres d'un grand Empereur. Quelle

Le Docteur Mill.

(a) Messala Consule , Anastasio Imperatore jubente , sancta Evangelia , tanquam ab idiotis Evangelistis composita , reprehenduntur , & emendantur. *Vit. Tunun. Chron.*

(b) Anastasius Acephalorum errorem vindicans , Episcopus Chalcedonensis Synodi defensores exilio damnavit. Evangelia quoque tanquam ab idiotis Evangelistis composita reprehendit & emendat. *Isid. Hispal. in Chron.*

LIV. I.  
CHAP. XII. autorité ! *Sous le Consulat de Messala.* Quelle exactitude de circonstances ! *Corrigez, & réformez*, parce qu'ils étoient la production d'*Evangelistes ignorans.* Quelle honte pour nos titres ! Enfin ce fait est rapporté par deux grands Evêques ; l'un d'Afrique, & l'autre des Espagnes. Quels témoins !

Réponse. On doit s'attendre à toute espèce d'objections, & de raisonnemens, lorsque l'on soutient contre l'amour propre des vérités incommodes qu'il voudroit anéantir. L'Evangile est un Livre ennemi des hommes, parce qu'il est ennemi des passions, & qu'il en exige le douloureux sacrifice. Pour se vanger d'une loy si dure, les passions font des livres contre elle. Mais plus elles s'efforcent de la détruire, plus aussi leur dérèglement naturel se manifeste. L'édifice qu'elles pensent élever n'a point de fondement. Il n'est pas encore à sa hauteur, qu'il tombe de lui-même.

Je fais cette réflexion passagère au sujet de l'Ouvrage de *la Liberté de Penser*, parce qu'il n'est d'un bout à l'autre qu'un Ecrit de passion, fait sur tout pour flatter celle de l'orgueil, la moins convenable de toutes à la condition humaine. Ce qui m'étonne plus que le reste, est qu'un Auteur qui s'érige présomptueusement en juge de tout, se soit mépris néanmoins, jusqu'à citer contre l'Evangile cela même qui est la claire preuve de sa parfaite intégrité. Un mécompte

mécompte si visible sied bien mal à tant de hardiesse. Mais il faut discuter le Fait ; nous descendrons après aux remarques qu'il fera naître.

D'abord, je souscris à la vérité des textes qu'on nous oppose. Sommes-nous donc contraints, par cet aveu, de reconnoître l'altération qu'on impute à nos Evangiles ? Loin de nous cette confession téméraire. Les paroles de Victor demandent seulement qu'on les explique ; & ce qu'il y a d'heureux ici, c'est qu'on n'a besoin, pour les expliquer, que de produire quelques circonstances de l'Histoire d'Anastase.

Cet Empereur, disent les Anciens, étoit de la secte d'Eutyches, du parti des Acéphales, & même Manichéen. L'Eglise d'Orient n'a guères eu de plus grand persécuteur de son Ortho-  
doxie, ni de Prince qui ait plus de fois troublé son repos. L'exemple tout récent de Zénon, dont il fut le successeur, lui fit croire qu'il pouvoit, dans sa haute puissance, entreprendre tout sur la Foy, en régler les articles à son gré, changer de caprice les anciennes bornes, surtout abolir la mémoire des Décrets de Chalcedoine. Ces atteintes ouvertes, & fréquentes trouverent dans le peuple une ferme opposition. Anastase hérétique eut souvent à craindre de ses propres Sujets, irritez de tant de scandales. Il lui fallut quitter son Palais, & chercher son salut dans une retraite ignorée, en venir jusqu'à

*Evag. lib. 5. c. 30. & 31. Leont. de Sect. Theophan.*

*Marcellin. Vilt. Tunn. chron. Evag. lib. 3. c. 24. Zonar. Theoph. Cedren.*

E IV. I.  
CHAP. XII.

se dépouïller enfin des marques extérieures de la Souveraineté; déplorable réduction, qui pourtant étoit sa dernière, & unique ressource. Un état d'humiliation si conforme au repentir, désarma le peuple: il rendit la suprême puissance à celui qui sembloit, après de telles épreuves, ne devoir plus gouverner qu'avec modération & sagesse. Que ne doit-on pas soupçonner d'un Prince que ses peuples n'avoient pû réduire qu'avec le secours de la violence, & de la révolte?

Marcel.  
lin. Theod.  
Lect.

Petav. ad  
ann. 495.  
Theophan.

Aussi avoit-il attaqué tous les Evêques fidèles au dépôt de la saine Doctrine. Il avoit chassé de leurs Sièges Elie de Jérusalem, & Euphème de Constantinople, remplacé par Macédonius qui avoit signé l'*Hénotique* de Zénon. Il avoit fait venir près de lui *Xenaias*, ce Persan Chef déclaré des Manichéens. Il avoit comblé de distinctions, accablé d'honneurs le détestable Sévère accompagné de ses deux cens Moines Acéphales. Il avoit donné sa confiance à Proclus, ce Platonicien ennemi de la Foi, qui écrivit contre les Chrétiens, & que Jean le Philosophe réfuta si solidement. Il avoit brouillé tout jusques dans Rome, opposé l'Antipape Laurent à Symmaque Pontife légitime, & fait naître par ce schisme mille querelles meurtrières. En vain les Princes d'Occident s'efforcoient d'apporter quelque remède à la violence du mal, le rusé Empereur étoit inépuisable en artifices. Il acceptoit les propositions, faisoit des promesses, &

les éluoit toutes. Sa Morale Manichéenne l'avoit instruit à faire un jeu des sermens, & de la foy la plus saintement jurée. Arienne son épouse ne cessoit de lui reprocher sa conduite impie; tant de plaintes ne faisoient que l'aigrir: il n'étoit pas pour reculer, il ne prenoit conseil que de ses fureurs, & la Religion n'avoit qu'à gémir sous un tel prince donné du Ciel dans sa colere. Voilà trait pour trait la manière dont Anastase est peint dans les Histoires.

Pendant Macédonius élevé, comme je l'ai dit, au Patriarchat de Constantinople après la déposition d'Euphème, ne put jouir tranquillement de sa nouvelle dignité. Il eut je ne sçai quelles contestations avec Sévère, l'homme de son siècle le plus délicat, & que la faveur rendoit encore plus ombrageux. Celui-ci dans le dessein de perdre le Patriarche, l'accusa d'avoir corrompu les divines Ecritures, pour les accommoder au Nestorianisme. Cette altération rouloit principalement sur un passage de saint Paul, comme le dit un Diacre de l'Eglise de Carthage, auteur contemporain (a) qui raconte le

LIV. I.  
CHAP. XII.

1. Timoth.  
c. 3. v. 16.

(a) Hoc tempore Macedonius Constantinopolitanus ab Anastasio Imperatore dicitur expulsus tamquam Evangelia falsaret, & maxime illud Apostoli dictum: *Quia apparuit in carne justificatum in spiritu* Hunc enim mutasse ubi habet *is*, hoc est *qui*, monosyllabum Græcum, littera *o* mutata in *o* vertisse, fecisse *os*, id est, *ut esset Deus apparuit per carnem* Tanquam Nestorianus ergo culpatus expellitur per Severum Monachum. *Liberat Diac. Breviar. cap. 19.*

Quidam nimirum scripturas verbis insititiis imposturaverunt; sicut Macedonius Constantinopolitanus Episcopus qui Anastasio Im-

L IV. I. fait. Le Moine Acéphale qui pouvoit tout au-  
 CHAP. XII près de l'Empereur, usa de cette immense au-  
*Marcell.* rorité contre l'ennemi qu'il vouloit détruire. Il  
 obtint ce qu'il désiroit. Macédonius fut déposé  
 en 511. & Anastase fit rectifier ce qu'il y avoit  
 d'Exemplaires de l'Evangile altérez par l'Evêque  
 Nestorien.

Je n'ai plus qu'à laisser au Lecteur le soin de  
 décider après cet éclaircissement historique. Voi-  
 là nos Ecrits altérez par un Prélat qui lui-même  
 devoit sans cesse veiller à leur conservation.  
 Voilà le poison du Nestorianisme glissé dans nos  
 Ecritures, & les nouveautez profanes mêlées  
 avec la pure Doctrine. J'en conviens. Donc nous  
 n'avons plus que de faux Actes, & nos dogmes  
 sont corrompus. Qui peut conclure de là forte,  
 sans montrer qu'il ignore, ou ce qui seroit plus  
 odieux, qu'il cache ce qui compose le fond même  
 de la difficulté? Quoi, puis-je dire à l'Au-  
 teur de *la Liberté de Penser*, vous nous citez un  
 mot rapide que dit Victor de Tmuis dans sa  
 Chronique, espèce d'Ouvrage où l'on ne rap-  
 porte que les faits nuds & décharnez, & vous  
 ne remontez pas jusqu'à la source même du fait?  
 Vous risquez sur un texte seul de flétrir ce qu'il

perante ideo à civitate expellus legitur quoniam falsavit Evangelia, &  
 illum Apostoli locum dicit: quod apparuit in carne justificatum in spi-  
 ritu, per cognationem græcarum litterarum & hoc modo mu-  
 tando falsavit. Ubi enim habuit qui, hoc est & monosyllabum  
 græcum, littera mutata in vertit & fecit, id est, ut esset  
 Deus apparuit per carnem. Quapropter tanquam Nestorianus fuit ex-  
 pulsus. *Hincmar. Tom. 2. in opuscul. li 5. c. 18. pag. 449.*

Y a de plus saint, & vous ne craignez pas de L IV. I.  
CHAP. XII.  
 vous tromper dans l'intelligence de ce texte?  
 Vous félicitez celui qui a fait la découverte  
 prétendue de ce passage, & vous ne voyez pas  
 que si ce passage décidoit, il devoit être cité,  
 non avec triomphe, mais avec larmes. Que vous  
 dirai-je donc encore, sinon avec tristesse: *Mal. Mai. VIII.  
 heur au Monde à cause des scandales, mais mal-  
 heur à l'homme par qui vient le scandale?*

On ne sauroit dire, en effet, même sur les  
 textes de Victor & d'Isidore, que les Evangiles  
 ayent été corrompus par Macédonius. Ces deux  
 Auteurs ne parlent que de l'altération d'un pas-  
 sage de l'Apôtre; & quoiqu'ils disent que le  
 Patriarche osa entreprendre de retoucher *les*  
*Evangiles*, il est clair que par ce terme ils n'en-  
 tendent ici que les Ecrits de saint Paul. On sçait  
 qu'ordinairement les anciens qui comprennoient  
 sous le mot de *Loy* tous les Livres de l'Ancien  
 Testament, appelloient *Evangile* toute Ecri-  
 ture Canonique de la nouvelle alliance. S. Clé-  
 ment Romain donne ce titre à l'Epître de saint  
 Paul aux Corinthiens. Origène, saint Chryso-  
 stôme, saint Athanase en usent de même. L'ac-  
 cusation faite à Macédonius ne tombe dès là  
 sur aucun des quatre Evangiles; & les textes  
 qu'on nous oppose le font assez entendre, puis-  
 qu'il ne s'y agit que d'un passage de S. Paul.

Par conséquent, au lieu de dire: *Macédo-  
 nius a falsifié les Evangiles*, nous ne les avons

*Clem.  
 Rom. Ep.  
 ad Cor.  
 num. 47.  
 Orig. tom.  
 17. in Mat.  
 Chrysof.  
 hom. 68.  
 in Matib.  
 Athan. pro  
 fuga sua  
 Tom. 1. p.  
 707.*



plus dans leur première simplicité ; il falloit dire : que ce que Macédonius avoit dépravé dans un texte de saint Paul, fut rétabli par les ordres d'Anastase. Il falloit dire : avec combien de vigilance & de scrupule le dépôt des Evangiles a-t'il donc été conservé sous les Princes Catholiques, & par les Evêques Orthodoxes, puisqu'un Empereur Manichéen, & un Moine Acéphale n'ont pû consentir à l'alteration d'un seul passage de l'Apôtre. Un Patriarche est assez impie pour le tenter, & l'hérésie elle-même indignée de l'entreprise, attaque le Patriarche téméraire. Voilà le sens pur des paroles de Victor. Quiconque lui en prête un contraire, lui prête un blasphème détestable, desavoué ce qu'il y a de plus positif dans l'Histoire, & se sert odieusement contre la vérité des souplesses de l'équivoque.

*Vid. Rich.  
Benley.  
Remarks  
upon a late  
discourse of  
freethin  
king. pag.  
79. &  
suiv.*

Et certainement si, comme le prétend l'objection, Anastase avoit refondu nos Evangiles, ne sçauroit-on cette infidélité que par les deux Prélats qu'on nous allégué en témoignage ? Cent Volumes, & cent autres encore ne nous l'auroient-ils pas apprise ? N'auroit-on rien dit, au moins après la mort de l'Empereur, si durant sa vie l'appareil de sa puissance eût tenu les voix captives ? Ce même peuple qui avoit tant fait d'éclats sur l'hérésie de son Prince, en auroit-il souffert un attentat qui eût été le comble de l'impiété ? S'il avoit laissé périr une partie de ses

Exemplaires, n'auroit-il pas au moins sauvé l'autre ? Si l'Eglise d'Orient avoit tout permis, tout enduré sans se plaindre, l'Eglise d'Occident auroit-elle eu la même docilité, la même foiblesse ? Durant tant de siècles écoulés depuis le sixième, la foy de l'Univers se seroit-elle endormie, pour ne se réveiller qu'à la découverte du Docteur Mills ? Il n'y a personne au monde qui ne sente que tout son fond se révolte, & s'irrite au seul énoncé de tant d'hypothèses absurdes. Mais tout paradoxe a des charmes pour qui aime les pensées libres & singulières. C'est un goût de fierté qui brave la raison, & l'autorité la plus décisive.

*Fin du premier Livre.*

